

Et pour quelques démons de plus

Harrison, Kim

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

The book cover features a woman with vibrant red hair and a dark blue halter-neck crop top. She is looking directly at the viewer with a serious expression. Behind her is a glowing blue pentagram with energy lines radiating from its points. In the background, a dark, gothic-style cityscape is visible under a stormy, blue-tinted sky. The title 'KIM HARRISON' is at the top in large white letters, and 'ET POUR QUELQUES DÉMONS DE PLUS' is at the bottom in a stylized white font. The author's name 'RACHEL MORGAN - 5' and a logo are at the very bottom.

KIM
HARRISON

ET POUR QUELQUES
DÉMONS DE PLUS

RACHEL MORGAN - 5



Chapitre premier

M

arteler du poing le fond de mon placard n'était pas un rêve des plus agréables. À vrai dire, ça faisait même plutôt mal. La douleur perça le confort brumeux de mon sommeil et je sentis la part primitive de mon être – laquelle ne dormait jamais vraiment – observer froidement le lent rassemblement de ma volonté, alors que j'essayai de me réveiller. Avec cette étrange sensation de désincarnation, je me regardai moi-même dans mon rêve en train d'arracher mes vêtements de leur tringle et de les jeter sur le lit froissé.

Quelque chose, pourtant, ne tournait pas rond. Je ne me réveillais pas. Le rêve ne s'effritait pas lentement en ces petits fragments flous qu'on oublie toujours au réveil. Et, dans un sursaut, je me rendis compte que j'étais consciente, sans être éveillée.

Que diable ? Quelque chose ne tournait vraiment, vraiment pas rond et mon instinct m'envoya une poussée d'adrénaline, m'ordonnant de me réveiller pour de bon. Mais je n'y parvenais pas.

Mon souffle était rapide et saccadé et, après avoir vidé mon placard, je me laissai glisser au sol et passai mes doigts sur l'étagère à la recherche d'un compartiment secret que je savais pourtant inexistant. Effrayée, je rassemblai toute ma volonté et me réveillai de force.

La douleur se propagea dans mon front. Je m'affalai, les muscles ramollis. De peur de me casser le nez, je tournai la tête et ce fut mon oreille qui encaissa le choc brutal. Je sentis le bois dur et froid à travers mon petit pyjama. Mon cri s'étouffa dans un gargouillis. Je n'arrivais plus à respirer ! Quelque chose... quelque chose était là, avec moi. Dans ma tête. Et cette chose essayait de me posséder !

La terreur m'enveloppa comme une couverture. Je ne voyais pas cette chose, je ne l'entendais pas, je pouvais à peine la sentir. Mais mon corps était devenu un champ de bataille, un champ sur lequel j'ignorais comment gagner. La possession était un art noir et je n'avais pas suivi les bons cours. *Bon sang, c'est quoi cette vie ?*

La panique totale me redonna de la force. Je tentai de retrouver la vigueur de mes jambes et de mes bras pour me pousser vers le haut.

Je parvins à me redresser sur les mains et les genoux, puis tombai contre ma table de chevet. Celle-ci s'écrasa sur le sol et atterrit contre le placard vide.

Comme mon pouls s'affolait, la peur d'étouffer me submergea. Je titubai tant bien que mal jusqu'au couloir pour chercher de l'aide. Mon mystérieux ennemi et moi nous retrouvâmes face à face et, bataillant l'un contre l'autre, nous prîmes une inspiration qui se mua en un cri étouffé. Mais où diable était Ivy ? Est-ce qu'elle était sourde ? Peut-être qu'elle n'était pas encore revenue de sa course avec Jenks. Elle avait dit qu'ils seraient en retard.

Comme si notre promiscuité l'avait dérangé, mon assaillant m'empoigna plus fort et je m'effondrai. Mes yeux étaient grands ouverts, mais le voile roux de mes cheveux m'empêchait de voir le fond du couloir sombre. Ça avait gagné. Quoi que ce soit, ça avait gagné et je paniquai en constatant que je me redressais avec une lenteur inquiétante. S'élevant de ma peau, un parfum entêtant d'ambre brûlé envahit mes narines.

Non ! criai-je dans ma tête, mais je ne pouvais même pas parler. Je voulus hurler, mais à la place, mon possesseur me fit prendre une inspiration calme et lente. *Malum*, m'entendis-je blasphémer d'une voix teintée d'un accent étrange et sophistiqué qui ne me ressemblait pas.

Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. La peur se mua en colère. Je ne savais pas qui était là, en moi, mais qui que ce soit, il fallait qu'il sorte. Maintenant. Me faire entrer de force en pleine crise de glossolalie, c'était parfaitement grossier.

En me concentrant, je sentis qu'il y avait dans mon esprit une pointe de perplexité qui n'était pas la mienne. Parfait. C'était un bon début. Avant que l'intrus devine ce que je faisais, j'invoquai la ligne d'énergie à l'extérieur, à l'arrière du cimetière. Je me laissai envahir par la surprise totale de mon adversaire et, alors qu'il luttait pour briser mon lien avec la ligne, je formai mentalement un cercle de protection.

C'est en forgeant que l'on devient forgeron, pensai-je avec fierté, puis je me préparai. Ça allait faire sacrément mal.

J'ouvris mon esprit à la ligne d'énergie avec un abandon que je n'avais jamais osé auparavant. Et elle vint. La magie rugit en moi. Elle inonda mon chi et coula dans mon corps, brûlant mes synapses et mes neurones. Au supplice, je prononçai intérieurement le mot qui permettait d'ouvrir les canaux mentaux pour y tisser l'énergie : *Tulpa*. La hâte m'aurait été fatale si je n'avais pas préalablement enflammé des liens nerveux entre mon chi et mon esprit. Tout en gémissant, je sentis le pouvoir brûler de nouveau alors qu'il se glissait dans mon cercle de protection mental, en le gonflant comme un ballon.

D'ordinaire, j'agissais ainsi pour stocker la ligne d'énergie afin de l'utiliser plus tard, mais à ce stade, c'était comme plonger dans une cuve de métal en fusion.

Un cri de douleur résonna en moi et mes mains redirigèrent une boule d'énergie mentale qui me permit de sortir de mon propre corps.

L'écho d'un claquement me traversa et je fus libérée de cette présence étrangère. Le son des cloches me parvint du beffroi de l'église au-dessus de moi, comme en réponse au combat que je venais de livrer.

Quelque chose roula dans le couloir et heurta le mur de l'entrée. Je haletai et relevai la tête en gémissant de douleur. Bouger me faisait mal. J'avais rassemblé trop de pouvoir de la ligne. On aurait dit qu'elle avait envahi mes muscles et, quand je me servais d'eux, l'énergie s'expulsait douloureusement.

Je haletai, bien consciente que quelque chose se tenait au bout du couloir. Mais au moins, désormais, ça n'était plus dans ma tête. Le simple battement de mon cœur me faisait souffrir. Oh, mon Dieu, je n'avais jamais rassemblé autant de pouvoir auparavant. Et je pouais. J'empestais l'ambre brûlé. Par le Tournant, que se passait-il ?

Déterminée malgré la souffrance, j'écrasai le cercle de protection dans mon esprit jusqu'à ce que l'énergie glisse de nouveau à travers mon chi pour revenir vers la ligne. C'était presque aussi douloureux que de l'invoquer. Mais alors que je laissai l'au-delà se détacher de mes pensées pour n'y laisser que ce que mon chi pouvait supporter, je levai les yeux derrière les mèches de mes cheveux, essoufflée.

Oh Seigneur ! C'était Newt.

— Qu'est-ce que tu fais là ? dis-je, avec l'impression d'être complètement recouverte de limon de l'au-delà.

Le puissant démon eut l'air embarrassé, mais j'étais encore trop étourdie pour définir le visage derrière son expression choquée : soit celui d'un adolescent aux traits lisses, soit celui d'une femme aux traits durs. De carrure svelte, il se tenait pieds nus dans mon couloir entre la cuisine et le salon. Plissant les yeux, je regardai de nouveau. Ouais, cette fois le démon était effectivement debout, il ne flottait plus, ses longs pieds osseux touchaient bel et bien le plancher, et je me demandai comment Newt avait réussi à m'attaquer alors que je me trouvais dans un lieu saint. L'extension de l'église, dans laquelle il se tenait à présent, n'était toutefois pas sanctifiée, elle, et il semblait étourdi dans sa tunique rouge sombre ; un vêtement à mi-chemin entre le kimono et le kamis que Lawrence d'Arabie aurait très bien pu porter pendant ses jours de repos.

L'énergie noire de la ligne vacilla lentement et une fine baguette d'obsidienne aussi grande que moi se matérialisa dans le poing de Newt. La scène me rappela la fois où j'avais été prise au piège dans

l'au-delà et où j'avais dû acheter à Newt mon billet de retour. Les yeux du démon étaient entièrement noirs – même la partie qui aurait dû être blanche – mais ils étaient plus vivants que tous ceux que j'avais vus auparavant. Il me regardait fixement sans ciller. Six petits mètres nous séparaient et un chemin étroit de sol sanctifié. Du moins, j'espérais qu'il l'était toujours.

— Comment as-tu appris à faire ça ? me demanda-t-il et je me raidis en entendant son accent étrange et ces voyelles qui semblaient glisser d'elles-mêmes jusque dans les replis de mon cerveau.

— Al, murmurai-je et le démon haussa des sourcils presque inexistants.

L'épaule contre le mur, je me redressai sans le quitter des yeux. Ce n'était pas ainsi que je voulais commencer ma journée. Que Dieu me vienne en aide, à en juger par la faible lumière, je n'avais dû dormir qu'une heure !

— C'est quoi ton problème ? Tu ne peux pas te ramener comme ça ! m'exclamai-je en essayant de faire monter l'adrénaline, toujours en pyjama, debout dans le couloir.

Personne ne t'a invoqué ! Et comment peux-tu te tenir sur un sol sanctifié ? Les démons ne peuvent pas fouler les sols sacrés. C'est dans tous les livres.

— Je fais ce que je veux. (Newt scruta le salon, agitant sa baguette au-dessus du seuil comme s'il cherchait des pièges.) Et de telles croyances te mèneront à ta perte, ajouta le démon en ajustant l'ourlet d'or noir qui luisait contre le rouge sombre de sa tunique.

Tu te tenais sur un sol sanctifié, pas moi. Et Minias... Minias a bien dit que j'avais écrit la plupart de ces livres, alors qui sait s'ils sont vraiment fiables ? (Son visage lisse se durcit, pas à cause de moi, mais parce qu'il se contrariait lui-même.) Parfois je ne me rappelle pas bien le passé, dit-il d'une voix distante. Ou peut-être le changent-ils sans me le dire.

L'air froid de l'aube rafraîchit mon visage. Newt était fou. Un démon fou se tenait dans mon couloir et mes colocataires rentraient dans vingt minutes. Comment un être aussi puissant pouvait-il survivre en étant si déséquilibré ? Déséquilibré rime rarement avec stupide. Mais avec puissant, si... Et avec intelligent. Et cruel. Démoniaque.

— Qu'est-ce que tu veux ? lui lançai-je en me demandant combien de temps il restait avant que le soleil se lève.

L'air troublé, Newt soupira.

— Je ne me souviens pas, dit-il finalement. Mais tu as quelque chose qui m'appartient. Et je veux le récupérer.

Profitant que Newt semblait se perdre dans d'obscures pensées, je regardai le couloir sombre en plissant les yeux pour essayer de

déterminer s'il s'agissait d'un mâle ou d'une femelle. Les démons pouvaient prendre l'apparence qu'ils voulaient. À cet instant précis, Newt avait de pâles sourcils, et une peau claire et parfaitement homogène. Ça me paraissait plutôt féminin ; toutefois, cette mâchoire forte et ces pieds nus osseux n'avaient rien de délicat. Du vernis à ongles aurait été du plus mauvais effet.

Il portait le même chapeau que la dernière fois, rond, les bords droits, avec un dessus aplati en tissu rouge somptueux et orné d'une tresse d'or. Sa chevelure courte et rebelle, qui tombait juste au niveau des oreilles, ne donnait aucun indice sur le genre de la créature. La seule fois où je l'avais interrogé sur son sexe, Newt m'avait demandé quelle différence cela ferait.

Il brouillait tellement les pistes que je me demandais si, plutôt que de ne vouloir y accorder aucune importance, le démon n'avait pas tout simplement oublié lui-même son propre sexe. Mais Minias le savait peut-être. Qui que soit Minias.

— Newt, dis-je, espérant que le tremblement de ma voix n'était pas trop perceptible, je te demande de partir. Retourne directement dans l'au-delà et ne reviens pas m'ennuyer.

C'était un bannissement en bonne et due forme – sauf que j'avais oublié de le protéger dans un cercle au préalable – et Newt haussa un sourcil à mon adresse avec une indifférence qui semblait naturelle chez lui.

— Ce n'est pas mon nom d'invocation.

Le démon se mit en mouvement. Je me baissai pour invoquer un cercle – aussi dérisoire soit-il, peu fiable et aux contours flous – mais Newt disparut dans le salon. L'ourlet de sa robe fut la dernière chose que je pus voir glisser derrière la porte. Un son de clous que l'on arrache du bois me parvint. Il y eut un craquement brusque, un éclatement de lambris et Newt jura sans vergogne en latin.

Rex, la chatte de Jenks, passa à pas feutrés devant moi, cherchant peut-être à vérifier la théorie selon laquelle elle et ses congénères possédaient plusieurs vies... Je fonçai sur le stupide animal, mais elle ne m'aimait pas beaucoup et s'enfuit. La chatte couleur caramel s'arrêta sur le pas de la porte, les oreilles dressées. La queue frémissante, elle s'assit et observa.

Newt n'essayait ni de me tirer vers l'au-delà ni de me tuer. Il cherchait quelque chose et je pense qu'il m'avait possédée dans l'unique dessein de fouiller l'église. Voilà qui confirmait que le sol était toujours sanctifié. Mais cette satanée créature semblait folle. Comment savoir combien de temps encore elle m'ignorerait ? Jusqu'à ce qu'elle décide que j'étais peut-être capable de lui dire moi-même où se trouvait cette chose qu'elle cherchait ? Quoi que ce soit ?

Un bruit sourd venant du salon me fit sursauter. La queue de la

chatte se courba. Rex revint à petits pas feutrés. Un coup soudain à l'entrée de l'église me fit pivoter vers l'autre bout du sanctuaire vide, mais avant que je puisse mettre en garde la personne qui avait frappé, la lourde porte en chêne s'ouvrit, déverrouillée en prévision du retour d'Ivy. *Super. Et puis quoi, encore ?*

— Rachel ? appela une voix inquiète, et Ceri entra, vêtue des pieds à la tête de jean délavé.

En voyant ses genoux humides et sales, je compris qu'elle s'était rendue dans le jardin avant même le lever du soleil.

Ses yeux tristes étaient grands ouverts et ses longs cheveux blonds se gonflèrent autour d'elle tandis qu'elle traversait d'un pas vif le sanctuaire stérile. Ses pantoufles richement brodées, pas vraiment faites pour le jardinage, laissaient des traces de boue. C'était une elfe en planque et je savais qu'elle avait les mêmes horaires qu'un pixie : toujours debout, sauf pendant les quatre heures autour de minuit et midi.

J'agitai frénétiquement la main. Mes yeux faisaient des allers et retours entre son visage et le couloir vide.

— Dehors ! aboyai-je presque. Ceri, va-t-en !

— La cloche de ton église sonne, dit-elle, et je vis que ses joues étaient pâles d'inquiétude quand elle me prit les mains. (Elle sentait bon – l'odeur des elfes, qui mêle celle du vin et de la cannelle au parfum de la poussière – et le crucifix que lui avait donné Ivy brillait dans la lumière terne.) Est-ce que ça va ?

Oh, ouais, pensai-je, me rappelant que j'avais entendu sonner la cloche dans la tour du beffroi au moment où j'étais parvenue à expulser Newt de mes pensées. L'expression « sonner les cloches » n'était pas qu'une façon de parler, et je me demandai quelle quantité d'énergie j'avais canalisée pour aller jusqu'à faire résonner la cloche dans la tour.

Le bruit désagréable des lambris de bois arrachés du mur me parvint du salon. Ceri haussa ses sourcils blonds. Merde, elle était calme et posée, et moi je tremblais dans mes sous-vêtements.

— C'est un démon, murmurai-je en me demandant s'il valait mieux partir ou essayer d'utiliser le cercle que j'avais gravé sur le sol de la cuisine.

Le sanctuaire était encore une terre bénie, mais je ne faisais confiance à rien d'autre qu'en un cercle bien dessiné pour me protéger d'un démon. Particulièrement de celui-là.

L'étonnement sur le visage délicat de Ceri se mua en colère. Elle avait passé un millier d'années piégée dans le corps du familier d'un démon. Elle traitait donc ces énergumènes comme des serpents. Elle restait prudente, certes, mais elle avait oublié sa peur depuis bien longtemps.

— Pourquoi convoques-tu des démons ? me demanda-t-elle d'un ton réprobateur. Et en petite tenue en plus ? (Ses épaules étroites se raidirent.) Je t'ai proposé de t'aider quand tu fais de la magie. Merci beaucoup, mademoiselle Rachel Mariana Morgan, de me donner l'impression d'être parfaitement inutile.

Je la pris par le coude et commençai à la traîner en arrière.

— Ceri, l'implorai-je, surprise qu'elle prenne cela aussi mal alors que son tempérament était d'ordinaire si doux. Je ne l'ai pas appelé. Il est apparu tout seul.

Comme si j'allais me mettre à jouer avec la magie des démons, maintenant ? On aurait pu peindre un hôtel tout entier rien qu'avec la crasse de démon qui salissait mon âme.

En entendant cela, Ceri s'arrêta à quelques pas du sanctuaire ouvert.

— Les démons n'apparaissent pas tous seuls, dit-elle avec une nouvelle lueur d'inquiétude dans les yeux, tout en touchant le crucifix de ses doigts blancs. Quelqu'un a dû le convoquer, puis le libérer de la mauvaise manière.

Le bruit soudain des pas au fond du couloir me fit l'effet d'un coup de poignard dans le dos. Le cœur battant la chamade, je fis volte-face et Ceri suivit mon regard un instant plus tard.

— Je peux ? Ou pas ? demanda Newt.

Le chaton était dans ses bras et agitait les pattes.

Les genoux de Ceri se mirent à trembler. Je m'approchai d'elle.

— Ne me touche pas ! hurla-t-elle et je tentai de la retenir alors qu'elle se jetait en avant, puis elle me repoussa et se précipita dans le sanctuaire.

Merde. Je crois qu'on a un problème.

Je titubai en essayant de la rattraper, mais elle me bouscula quand nous arrivâmes au milieu de la pièce vide.

— Assieds-toi, dit-elle en me forçant à m'accroupir, les mains tremblantes.

OK. Apparemment, l'idée n'était pas de fuir.

— Ceri, commençai-je, mais ma mâchoire tomba quand elle extirpa de sa poche arrière un couteau suisse maculé de terre. Ceri ! m'écriai-je tandis qu'elle s'entaillait le pouce.

Le sang jaillit et je la vis dessiner un large cercle en marmonnant quelque chose en latin. Ses cheveux longs jusqu'à la taille, presque translucides, dissimulaient ses traits, mais on pouvait la voir trembler. Mon Dieu, elle était terrifiée.

— Ceri ! Le sanctuaire est sacré ! protestai-je, mais elle saisit une ligne d'énergie et invoqua son cercle.

Un champ d'au-delà teinté de noir s'éleva jusqu'à nous entourer et je frémis en sentant onduler sur moi l'ombre de son passé de

magicienne démoniaque. Le cercle faisait bien un mètre cinquante de diamètre, plutôt grand pour une seule personne, mais Ceri était probablement la meilleure praticienne de Cincinnati en matière de ligne d'énergie. Elle entailla son médius et je m'emparai de sa lame.

— Ceri, arrête ! On est hors de danger !

Les yeux écarquillés, paniquée, elle me repoussa et je tombai à l'intérieur de son champ, le heurtant comme un mur.

— Pousse-toi, ordonna-t-elle en commençant à dessiner un deuxième cercle à l'intérieur du premier.

Stupéfaite, je me traînai vers le centre et elle barbouilla son sang derrière moi.

— Ceri, tentai-je de nouveau avant de m'interrompre quand je la vis entrelacer les deux lignes pour les renforcer.

Je n'avais jamais vu ça auparavant. Des mots latins jaillissaient de ses lèvres, sinistres et menaçants. Des ondes de pouvoir me labourèrent la peau et je la vis entailler son auriculaire, puis commencer un troisième cercle. Quand elle l'invoqua enfin, je vis que des larmes silencieuses et désespérées sillonnaient son visage.

Un troisième voile noir s'éleva autour de nous, lourd et oppressant. Elle transféra la lame de jardinage crasseuse dans sa main ensanglantée et, tremblante, se prépara à entailler son pouce gauche.

— Stop ! protestai-je.

Effrayée, j'attrapai son poignet englué de son propre sang.

Elle releva la tête. Des yeux bleus emplis de terreur croisèrent les miens. Sa peau était couleur de craie.

— C'est bon, dis-je en me demandant ce qu'avait fait Newt pour faire perdre ses moyens à cette femme d'ordinaire imperturbable et si sûre d'elle. On est dans l'église, elle est sanctifiée. Un cercle comme ça, ça suffit amplement.

Je le regardai bourdonner au-dessus de ma tête avec inquiétude. Le triple cercle était lourd d'un millier d'années de sorts qu'Algaliarept – le démon duquel j'avais sauvé Ceri – lui faisait encore payer. Je n'avais jamais senti de barrière aussi solide.

Ceri hocha d'avant en arrière sa jolie tête et entrouvrit les lèvres, laissant apparaître de toutes petites dents.

— Tu dois appeler Minias. Mon Dieu, aidez-nous. Tu dois l'appeler !

— Minias ? demandai-je. Qui diable est Minias ?

— Le familier de Newt, balbutia Ceri, dont les yeux bleus trahissaient la peur.

Est-ce qu'elle était devenue folle ? Le familier de Newt était un autre démon.

— Donne-moi ce couteau, dis-je en le lui prenant des mains.

Son pouce saignait et je cherchai quelque chose dans lequel

l'envelopper. Nous étions en sécurité. Newt pouvait aussi bien aller faire un jogging dans le cimetière, je m'en fichais royalement. Le lever du soleil était proche et je comptais bien l'attendre en restant tranquillement assise dans le cercle.

Le souvenir de mon ancien petit ami Nick me submergea, avant de s'évanouir aussitôt.

— Tu dois l'appeler, dit-elle avec insistance.

Puis elle se laissa tomber à genoux et commença à tracer un cercle de la taille d'une assiette avec son sang, ses larmes tachant le vieux bois de chêne tandis qu'elle s'activait.

— Ceri, ça va, répétais-je, debout devant elle, quelque peu perplexe.

Mais quand elle leva les yeux, je perdis de mon assurance.

— Non, ça ne va pas, répliqua-t-elle à voix basse, et son accent élégant qui trahissait ses origines nobles était désormais teinté de fatalisme.

Une vague indéfinissable s'abattit sur nous, déformant la bulle de force qui nous abritait. Je regardai la demi-sphère d'au-delà autour de nous, et un tintement de la cloche de l'église nous parvint du sommet de l'édifice. Le voile noir qui nous protégeait se mit à frémir, illuminant l'aura bleue de Ceri pendant un instant, puis reprit sa forme répugnante de démon.

La voix douce de Newt s'éleva sous la voûte au fond de l'église.

— Ne pleure pas, Ceri. Ça ne fera pas aussi mal la deuxième fois.

Ceri se crispa et je lui arrachai son arme pour l'empêcher de se ruer vers la porte et de briser ainsi son propre cercle. Elle abattit la main sur mon visage et, quand je gémis, elle s'effondra à mes pieds.

— Newt a brisé la sanctification, dit Ceri en sanglotant. Elle l'a rompue... Je ne peux pas y retourner. Al a perdu un pari et j'ai dû fabriquer les malédictions de Newt pendant dix ans. Je ne peux pas retourner là-bas, Rachel !

Effrayée, je posai la main sur son épaule puis hésitai. Newt était donc une femelle. Je me sentis pâlir. *C'était une femelle, et elle se tenait dans le couloir, dans la partie sanctifiée.*

Mes pensées revinrent à cette pulsion d'énergie. Ceri m'avait dit une fois qu'il était possible pour un démon de désacraliser l'église, mais c'était peu probable car beaucoup trop coûteux. Pourtant Newt l'avait fait sans la moindre difficulté. Merde.

Avalant ma salive, je cherchai Newt des yeux, et je la vis, dans l'ombre du couloir, ou plutôt dans ce qui avait été une terre sanctifiée. Rex était toujours dans ses bras, souriant d'un sourire de chat stupide. La chatte orange ne me laissait jamais la toucher mais là elle ronronnait sous les caresses d'un démon hystérique. Allez comprendre !

Avec sa baguette noire calée dans le creux de son coude et ses vêtements élégamment coupés, Newt avait une apparence presque biblique. Sa féminité semblait soudain évidente, une fois son genre déterminé. Elle riva ses yeux noirs et fixes sur le cercle de Ceri, au milieu de ce sanctuaire qui était tout sauf stérile.

Je croisai les bras devant moi pour cacher ma quasi-nudité. Non pas qu'il y ait eu tant que ça à cacher. Mon cœur martelait ma poitrine et mon souffle se fit plus rapide. La marque de démon que j'avais à l'intérieur de mon pied – souvenir de la faveur que je devais à Newt pour m'avoir laissé revenir de l'au-delà lors du dernier solstice – palpitait comme si elle sentait la présence de son créateur dans la pièce.

De l'autre côté des vitraux et de la porte d'entrée retentirent le bruit faible d'une voiture qui passait et les gazouillis d'oiseaux matinaux. Je priai pour que les pixies restent dans le jardin. Le couteau dans ma main était rouge et gluant du sang de Ceri, et je commençai à me sentir vraiment mal.

— C'est trop tard pour fuir, dit Ceri en me reprenant le couteau des mains. Appelle Minias.

Newt se raidit. Rex sauta de ses bras et atterrit sur mon bureau. Paniquée, la chatte bondit sur le sol en dispersant tous les papiers avant de filer dans l'entrée. Enroulant sa robe rouge autour d'elle, Newt arpena le cercle de Ceri et pointa sa baguette torsadée vers nous.

— Minias n'appartient pas à ce monde ! cria-t-elle. Donne-moi ce que je cherche ! C'est à moi. Je veux le récupérer !

Une montée d'adrénaline me fit mal à la tête. Je regardai le cercle trembler, puis reprendre sa forme.

— On n'a plus beaucoup de temps une fois qu'elle est énervée, murmura Ceri, le visage blême mais l'air plus serein. Est-ce que tu peux la distraire ?

J'acquiesçai et elle se mit à préparer son sort. La tension me raidissait les épaules et je priai pour me révéler meilleure en conversation qu'en magie.

— Qu'est-ce que tu cherches exactement ? Dis-le-moi et je te le donnerai, dis-je d'une voix tremblante.

Newt se mit à tourner autour du cercle comme un tigre en cage, tandis que sa robe glissait sur le sol.

— Je ne me souviens pas. (La perplexité durcit ses traits.) N'appelle pas Minias, me prévint le démon, ses yeux noirs et brillants rivés sur moi. Chaque fois que je me souviens d'une chose, il l'efface ensuite de ma mémoire. J'ai quelque chose à récupérer, et tout ce que je sais, c'est que c'est toi qui l'as.

De mieux en mieux ! Le regard de Newt se posa sur Ceri, mais je

me mis dans son champ de vision.

J'eus une demi-seconde d'avertissement avant que le démon pointe de nouveau sa baguette vers le cercle. « *Corrumproh* cria-t-elle quand la connexion se fit. Ceri trembla à mes pieds et le cercle le plus à l'extérieur se mit à briller d'un noir absolu ; Newt avait réussi à s'en emparer. Avec un petit sourire, le démon toucha le cercle qui s'évanouit pour ne laisser que deux minces bandes brillantes et irréelles entre nous et cette Mort vêtue d'une robe rouge sombre et brandissant une baguette noire.

— Tes compétences se sont améliorées, Ceridwen Merriam Dulciate, dit Newt. Al est un professeur exceptionnel. Peut-être assez pour que j'aie envie de faire de toi mon plat de résistance.

Ceri ne releva pas les yeux. Le rideau de ses cheveux pâles, teintés du rouge de son sang, cachait ses mouvements. Ma respiration était rapide et je pivotai pour ne pas perdre Newt de vue, jusqu'à me retrouver dos à la porte ouverte de l'église.

— Je me souviens de toi, dit Newt en tapant le bout de sa baguette sur le cercle au niveau du sol. (Chaque coup creusait un profond sillon noir sur la barrière.) J'ai sauvé ton âme quand tu voyageais sur les lignes. Tu me dois une faveur. (Je retins un frisson quand le regard du démon passa sur mes jambes nues et terreuses, puis sur Ceri.) Donne-moi Ceri et on est quittes.

Je me raidis. À genoux derrière moi, Ceri retrouva de la vigueur.

— J'ai mon âme, déclara-t-elle d'une voix tremblante. Je n'appartiens à personne.

Newt haussa les épaules, ses doigts jouant avec son collier.

— Le déséquilibre de ton âme porte la signature de Ceri, me dit le démon en se dirigeant vers le piano d'Ivy, me tournant ainsi le dos. Elle fabrique des malédictions pour toi et tu les prends. Si ça ne fait pas d'elle ton familier, qui l'est ?

— Elle a fabriqué une seule malédiction pour moi, admis-je en regardant les longs doigts du démon caresser le bois noir. Mais c'est moi qui ai créé le déséquilibre, pas elle. Ça fait d'elle mon amie et pas mon familier.

Mais Newt semblait nous avoir oubliées. Debout à côté du piano, la silhouette en tunique sembla rassembler en elle tout le pouvoir de la pièce, s'appropriant ce qui avait été autrefois pur et sacré.

— Ici, murmura-t-elle. Je suis venue pour récupérer quelque chose que tu m'as volé... mais ça... (Coinçant sa baguette sous son coude, Newt inclina la tête et ne bougea plus.) Ça me dérange. Je n'aime pas cet endroit. Ça fait mal. Pourquoi est-ce que ça fait mal, ici ?

Je pouvais certes continuer à distraire Newt pendant que Ceri s'activait, mais ce démon était fou. La dernière fois que je m'étais

heurtée à Newt, elle avait fini par faire preuve de bon sens, mais j'avais pu constater que sa démençe pure alimentait malgré tout un pouvoir inimaginable.

— C'était ici ! cria le démon et je sursautai en étouffant un hoquet.

Ceri retint son souffle en voyant Newt se retourner, les yeux emplis de malveillance.

— Je n'aime pas ça ! maudit le démon. Ça fait mal. Ça ne devrait pas faire mal.

— Tu ne devrais pas être là, dis-je d'un air désinvolte et irréel comme si j'étais en équilibre sur le fil d'un rasoir. Tu devrais rentrer chez toi.

— Chez moi ? Je ne me souviens pas où c'est, dit Newt, sa douce voix désormais teintée d'une violente colère.

Ceri se cramponna à moi.

— C'est prêt, murmura-t-elle. Appelle-le.

Je quittai Newt des yeux alors qu'elle se remettait à tourner en rond, et concentrai mon attention sur l'horrible pentagramme sophistiqué et doublement cerclé que Ceri avait dessiné avec son sang.

— Tu crois vraiment que le fait d'invoquer un démon pour s'occuper d'un autre démon est une bonne idée ? murmurai-je alors que Newt tournait de plus en plus vite.

— C'est le seul à pouvoir la raisonner, dit-elle, paniquée et désespérée. Je t'en supplie, Rachel. Je l'aurais fait volontiers, mais je ne peux pas. C'est de la magie de démon.

Je secouai la tête.

— Son familier ? Tu aurais aidé Al, toi ?

Le menton de Ceri se mit à trembler quand Newt ricana en entendant le surnom que je donnais à Algaliarept, son démon ravisseur.

— Newt est folle, chuchota-t-elle.

— Tu crois ? me moquai-je, et Newt donna un coup sur le côté de notre barrière, sa tunique tournoyant de manière dramatique.

Génial, elle maîtrisait les arts martiaux mieux que tout. Pourquoi pas ? Ça faisait manifestement quelques années qu'elle parcourait la planète...

— C'est pour ça qu'elle a un démon pour familier, dit Ceri en clignant des yeux avec nervosité. Ils ont fait un concours. Le perdant devenait le familier de l'autre. Il est bien plus qu'un gardien pour elle, et il est sûrement à sa recherche. Ils n'aiment pas qu'elle échappe à leur contrôle.

Les choses me parurent enfin limpides et ma mâchoire s'affaissa dans une grimace de consternation. Quand elle vit que j'avais compris, Ceri me tira à terre près du pentagramme de sang. Elle saisit mon

poignet, tourna ma paume vers le haut et approcha la pointe du couteau de mes doigts.

— Hé ! criai-je en retirant ma main.

Ceri me regarda, les lèvres serrées. Elle devenait méchante. C'était parfait. Ça prouvait qu'elle comptait bien survivre à tout ça.

— Tu as une lancette ? lâcha-t-elle.

— Non.

— Alors laisse-moi t'entailler le doigt.

— Tu saignes déjà, dis-je. Utilise ton sang.

— Le mien ne marchera pas, répondit-elle entre ses dents serrées. C'est de la magie de démon, et...

— Ouais, je vois, l'interrompis-je.

Son sang ne contenait pas les bonnes enzymes, celles avec lesquelles j'étais née et auxquelles j'avais survécu grâce à quelque bricolage génétique illégal.

Le bourdonnement du cercle au-dessus de nous sembla s'estomper et Newt cria victoire. Ceri frémit en comprenant qu'elle avait perdu le contrôle de celui du milieu et Newt le détruisit. Il ne restait qu'un seul cercle, fin et fragile. Je tendis la main, rongée par la peur. Ceri croisa mon regard. La tension sublimait ses traits anguleux. Moi, la peur me rendait plus laide. Newt passa sa main au-dessus du dernier cercle, marmonnant en latin avec un sourire mauvais aux lèvres. La course avait commencé.

Ceri piqua légèrement mon doigt et j'appuyai sur l'entaille en regardant perler le liquide rouge.

— Et maintenant, je fais quoi ? demandai-je.

Je n'aimais pas du tout ça.

Elle baissa les yeux, retourna ma paume vers le bas et la posa dans le cercle. Le vieux bois de chêne sembla vibrer et, comme si ses réserves de force vitale me traversaient, il me connecta aux fils de la terre et au feu du soleil.

— C'est une malédiction publique, dit-elle, ses mots semblant jaillir tout seuls. La phrase d'invocation est « *mater tintinnabulum* ». Prononce cette phrase ainsi que le nom de Minias dans tes pensées et la malédiction te mettra en contact.

— N'appelle pas Minias, menaça Newt, et je sentis Ceri profiter aussitôt de la distraction du démon pour accroître son contrôle sur le dernier cercle. Il vous tuera encore plus vite que je le ferais moi-même.

— Tu ne l'invoques pas, tu requiers simplement son attention, dit Ceri avec désespoir. Normalement, c'est toi qui devrais prendre le déséquilibre, mais il acceptera de le prendre à ta place si tu lui dévoiles la position de Newt. S'il ne le fait pas, je le ferai.

C'était une énorme concession de la part de cette elfe pleine de

boue. Les choses semblaient pouvoir s'arranger, mais le soleil n'était pas encore levé et Newt pouvait très bien nous déloger. Je ne pensais pas que Ceri pourrait maintenir encore longtemps sa concentration contre un maître démon. Incontestablement, ceux-ci possédaient un moyen de contrôler ce membre de leur espèce : sinon ils seraient déjà morts. Si ce moyen s'appelait Minias et qu'il se faisait passer pour un familier, tant mieux.

— Dépêche-toi, chuchota Ceri, la sueur coulant sur son visage. Tu ne vas certainement pas apparaître comme un utilisateur patenté, mais à moins qu'elle lui ait jeté un nouveau sort, Minias est probablement à sa recherche et il répondra.

— Un utilisateur patenté ? me demandai-je à voix haute.

J'humectai mes lèvres et fermai les yeux. J'étais déjà connectée à la ligne, il ne me restait plus qu'à invoquer la malédiction et prononcer son nom dans ma tête. *Mater tintinnabulum*, *Minias*, pensai-je sans m'attendre qu'il se passe quoi que ce soit.

Ma respiration s'accéléra et je sentis Ceri serrer mon poignet pour me forcer à rester dans le cercle. Une secousse d'au-delà colorée par ma propre aura fila hors de moi. Je la sentis me quitter comme un oiseau qui s'envole et luttai pour me contrôler quand je la vis s'évanouir dans mon imagination, emportant avec elle une partie de mon être.

— Je ne le laisserai pas me le voler ! cria Newt. C'est à moi ! Je veux le récupérer !

— Reste concentrée, murmura Ceri.

Je me laissai aller et sentis des parties de moi-même libérées résonner comme le son d'une cloche à travers l'au-delà tout entier. Et tout comme le son d'une cloche, ma requête fut entendue.

Je suis un peu occupé, répondit une pensée irritée. *Laissez un message sur le foutu répondeur et je vous rappellerai.*

Je poussai un cri en sentant ces pensées étrangères s'introduire dans mon esprit, mais Ceri maintint ma main en position. L'esprit de Minias me sembla être un mélange incohérent d'inquiétude, de culpabilité et d'agacement. Mais il m'avait rejetée comme un vulgaire vendeur de *telemarketing* et s'apprêtait déjà à rompre la connexion.

Prends le déséquilibre de mon appel, dis-je par la pensée, *et je te dirai où est Newt. Et promets-moi que tu ne nous feras aucun mal*, ajoutai-je. *Ou bien laisse-la nous faire du mal mais, par tous les diables, fais-la sortir de mon église !*

— Dépêche-toi ! cria Ceri et ma concentration se dissipa.

OK, *c'est bon*, dit la voix sans hésiter. L'inquiétude de Minias s'accentua et se mêla à la mienne. *Où êtes-vous ?*

Mon bref enthousiasme s'évanouit. *Euh*, pensai-je en me demandant comment on donnait des indications à un démon, mais les

propres pensées de Minias s'embrouillèrent dans la confusion.

Que diable fait-elle donc en dehors des lignes ? Le soleil est presque levé.

Elle essaie de me tuer ! pensai-je. Ramène tes fesses et viens la récupérer !

Tu n'es pas enregistrée. Comment suis-je supposé savoir qui tu es ? Il va falloir que je...

Je me raidis et secouai la main hors du cercle et de la poigne de Ceri en sentant cette présence vocale comprimer mes pensées plus fort encore. Haletante, je tombai sur les fesses, comme si mon corps avait trahi mon envie de me débarrasser de la présence de Minias.

— ... traverse tes pensées, dit une voix sinistre et suave.

— Seigneur, sauvez-nous ! haleta Ceri.

Ma tête pivota et je vis Ceri partir en arrière. Elle heurta le cercle et la panique me glaça le sang quand je le vis se briser dans un éclat noir.

Oh mon Dieu ! On va tous crever.

Ceri croisa mon regard en tombant à moitié à la renverse, et je vis dans ses yeux qu'elle non plus ne donnait pas cher de notre peau. Newt poussa un cri, et je tournai sur moi-même avant de me pétrifier dans une grimace de terreur.

Nous n'étions séparées du démon que par un seul homme, dont la tunique était identique à la sienne, hormis sa couleur. Il était pieds nus et je me souviens encore de l'éclat de son vêtement quand il se glissa entre Ceri et moi, appuya contre le dernier cercle pour le percer et parvint jusqu'à Newt.

— Laisse-moi tranquille, Minias, grogna Newt et j'écarquillai les yeux en voyant des mains épaisses agripper le haut du bras de cette dernière. Elle a quelque chose qui m'appartient. Je veux le récupérer.

— Qu'est-ce qu'elle a qui t'appartient ? demanda-t-il calmement en me tournant le dos.

Newt faisait une tête de moins que Minias et cela lui donnait un air vulnérable, malgré la véhémence cinglante de sa voix. Minias avait un ton résolu et je vis son poing se refermer sur la baguette de Newt, juste au-dessus de la main de celle-ci. Sa voix ne faiblit jamais, même quand elle se fit plus mielleuse pour se répandre comme un baume dans le sanctuaire violé. Apaisante, certes, mais toujours tendue.

Newt ne disait rien. Je voyais l'ourlet de sa tunique trembler derrière Minias.

Je me relevai et Ceri se remit debout à mon côté. Elle ne se préoccupait plus de réintégrer le cercle. Qu'est-ce que tout cela signifiait ? Minias se déplaçait pour bloquer la vue de Newt. Il se concentrait sur elle, mais je savais qu'il était attentif à notre présence et il avait l'air de savoir ce qu'il faisait. Je n'avais pas encore vu son

visage, mais ses cheveux courts étaient bruns et ses boucles tombaient de la même manière que celles de Newt.

— Respire un bon coup, dit-il comme s'il essayait de provoquer quelque chose, et dis-moi ce que tu veux.

— Je veux me souvenir, murmura-t-elle.

Ils étaient tellement accaparés l'un par l'autre que c'était comme si nous n'étions même plus dans la pièce désormais, puis l'étreinte de Minias se relâcha lentement.

— Alors pourquoi tu...

— Parce que ça fait mal, répondit-elle en passant d'un pied sur l'autre.

Il se pencha d'un air concerné et demanda doucement :

— Pourquoi es-tu venue ici ?

Elle resta silencieuse avant de lâcher finalement :

— Je ne sais plus.

Elle était agitée – faible et menaçante – et je voulus bien la croire, pour la simple raison qu'elle semblait vraiment avoir oublié tout ce qui avait précédé l'apparition de Minias.

Les restes de colère de Minias s'évanouirent. J'avais l'impression que nous étions les témoins d'une scène banale, mais qu'il n'était pas souvent donné de voir, et j'espérai que Minias tiendrait sa promesse de ne pas nous emmener quand ils partiraient.

— Alors allons-y, lança-t-il, et je me demandai quelle était la part du gardien et celle du simple protecteur dans le comportement qu'il venait d'avoir.

Les démons s'occupaient-ils les uns des autres ?

— Peut-être que tu te souviendras quand nous serons rentrés, dit-il en faisant pivoter Newt comme s'il allait l'emmener. Si tu as oublié quelque chose, tu devrais retourner là où tu y as pensé en premier et cette chose sera là-bas à t'attendre.

Newt refusa de le suivre et nos regards se croisèrent quand Minias s'écarta.

— Cette chose n'est pas chez moi, dit-elle en fronçant les sourcils, trahissant une grande douleur intérieure et, plus en profondeur, un pouvoir bouillonnant tenu en échec par Minias, dont la paume était descendue le long de la baguette et lui recouvrait désormais la main. C'est ici, pas là-bas. Quoi que ce soit, c'est ici. Ou bien c'était ici. Je... je le sais. (La colère provoquée par sa frustration plissa son front.) Et toi, tu ne veux pas que je me souviennne.

— Moi, je ne veux pas que tu te souviennes ? demanda-t-il durement, écartant les mains dans un geste d'interrogation. Allez. Donne-les-moi. Tout de suite.

Mon regard passa rapidement de l'un à l'autre. Il était repassé du statut d'amant à celui de geôlier en un battement de cil.

— Mon étui en bois d'if a disparu, poursuivit-il. Je ne t'ai rien fait oublier du tout. Alors donne-les-moi.

Newt serra les lèvres et ses joues se colorèrent. Tout devenait clair. Le bois d'if était hautement toxique, utilisé exclusivement pour communier avec les morts et fabriquer des charmes d'oubli. Des charmes d'oubli illégaux. J'avais trouvé du bois d'if dans le cimetière, près d'un mausolée abandonné et, puisque je ne communiais pas avec les morts, je n'y avais pas touché, dans l'espoir que ça me sauverait la peau si quelqu'un le trouvait et qu'on me collait un procès. On pouvait cultiver du bois d'if, mais c'était illégal d'en cultiver dans un cimetière, car sa puissance y était alors accrue.

— C'est moi qui les ai faits, protesta Newt. C'est les miens ! Je les ai faits toute seule !

Elle se retourna pour partir, mais il tendit la main et la rattrapa par l'épaule. Je pouvais voir le visage de Minias, à présent. Il avait une puissante mâchoire crispée par l'émotion. Son regard rouge de démon était si sombre qu'on ne distinguait même plus ses yeux typiques de bouc, et son nez était romain. La colère grondait en lui, parfait écho de l'humeur de Newt.

Les émotions défilèrent dans un torrent fluide et rapide. C'était comme si une dispute de cinq bonnes minutes se déroulait entre eux en l'espace de trois secondes ; le visage de Newt changeait, puis celui de Minias répondait, causant un changement d'humeur chez Newt, lui-même reflété par le langage corporel de Minias. Il manipulait avec précaution ce démon qui était parvenu à désacraliser une église en moins de temps qu'il en fallait pour le dire, puis à détourner un triple cercle de sang à sa guise, ce qui était officiellement parfaitement impossible ; mais Newt, d'après Ceri, en était tout à fait capable. Impossible de savoir de qui je devais avoir le plus peur : Newt, qui tourmenterait le monde entier, ou Minias, qui la contrôlait, elle.

— S'il te plaît, insista-t-il en roulant ses yeux noirs, son visage exprimant désormais du chagrin.

Elle hésita un instant, fouilla dans la poche de sa chemise tape-à-l'œil et lui tendit une poignée de flacons.

— Combien en as-tu invoqué dont tu te souviennes ? demanda-t-il en entrechoquant les fioles.

Newt baissa les yeux, vaincue, mais son attitude sournoise me disait qu'elle ne regrettait pas.

— Je ne sais plus.

Minias secoua les flacons dans sa main avant de les empocher sous le regard visiblement embarrassé de son interlocutrice.

— Il en manque quatre.

Elle le regarda, avec de vraies larmes dans les yeux.

— Ça fait mal, dit-elle, effrayant la trouillardaude qui était en moi.

Est-ce quelle s'est elle-même infligé sa perte de mémoire ? De quoi est-ce qu'elle s'est souvenue sans le vouloir ?

Ceri se tenait à mon côté, presque absente, et marmonna que l'on approchait de la fin. Je me demandai combien de fois elle avait déjà vu cette scène se jouer.

Apaisé, Minias attira Newt à lui et l'entoura de sa tunique pourpre. Newt replia l'arme contre elle et laissa Minias la maintenir, les yeux fermés et la tête enfouie dans son menton. Ils avaient l'air gracieux et arrogant, debout ainsi dans leurs tuniques colorées et dans leur attitude fière. Je me demandai comment j'avais pu un instant douter du sexe de Newt. C'était tellement évident désormais que je me demandais si elle n'avait pas subtilement modifié son apparence. Les voir ensemble me fit frissonner. Minias était la seule créature qui pouvait raisonner Newt. Je ne pouvais pas croire qu'il se contente de n'être *que* son familier. À vrai dire, je ne pensais pas qu'il ait jamais accepté de n'être qu'une seule et unique chose pour qui que ce soit.

— Tu n'aurais pas dû les prendre, murmura-t-il, son souffle effleurant le front de Newt.

Sa voix était chantante et profonde.

— Ça fait mal, dit-elle d'une voix étouffée.

— Je sais. (Je tressaillis en voyant ses yeux rivés sur moi.) C'est pour ça que je n'aime pas quand tu pars sans moi, lui dit-il en me regardant. Tu n'en as pas besoin.

Minias interrompit notre contact visuel, fit pivoter la tête de Newt vers lui et entoura sa forte mâchoire de ses mains.

Je croisai les bras et me demandai depuis combien de temps ils étaient ensemble. Suffisamment longtemps pour que ce qui aurait dû être un fardeau devienne un consentement mutuel ?

— Je ne veux pas me souvenir, dit Newt. Les choses que j'ai faites...

Tiens... Un démon avec une conscience ? Pourquoi pas... Ils avaient bien des âmes.

— Allons, ne dis pas ça, l'interrompit Minias. (Sa pression sur elle se radoucit.) La prochaine fois, promets-moi de me dire ce que tu te rappelles, au lieu d'aller chercher des réponses toute seule.

Newt acquiesça et se raidit dans ses bras.

— Ah mais oui, c'est ça ! chuchota-t-elle et mon estomac se noua en entendant la soudaine prise de conscience contenue dans sa voix.

Minias se glaça et Ceri pâlit à côté de moi.

C'était dans tes notes ! s'exclama Newt en le repoussant. (Minias recula, méfiant, mais le démon poursuivit :) Tu as tout recopié. Tu as écrit tout ce dont je me souviens ! Il y en a combien, dans tes notes, hein, Minias ? Combien de choses as-tu dans tes notes que je voudrais oublier ?

— Newt..., prévint-il, ses doigts tâtonnant dans sa poche.

— C'est moi qui les ai trouvés ! cria Newt. Tu sais très bien pourquoi je suis là ! Dis-moi pourquoi je suis là !

Je sursautai en sentant Ceri agripper mon bras. Newt retourna sa baguette contre Minias en hurlant de colère. Celui-ci fit danser ses doigts dans l'air comme s'il parlait en langage des signes, puis il formula un sort de ligne d'énergie. Je ressentis un énorme vide alors que quelqu'un tirait en arrière sur la ligne et Minias acheva son sort dans un cri. Il ôta le couvercle d'un flacon qu'il avait pris à Newt et lui jeta le contenu.

Newt cria de consternation en voyant les étincelles jaillir dans l'air, la fureur, la frustration et la douleur secouant ses entrailles. Puis la potion l'atteignit et son visage perdit toutes ses couleurs. Elle s'immobilisa, cligna des yeux en regardant le sanctuaire vide et n'eut pas l'air de nous reconnaître quand son regard se posa enfin sur Ceri et moi. Quand elle vit Minias, elle jeta sa baguette à terre, comme s'il s'agissait d'un serpent. L'arme atterrit avec fracas avant de rebondir. A l'extérieur, de l'autre côté des vitraux, les rouges-gorges chantaient dans l'aube brumeuse. Mais ici, à l'intérieur, tout semblait mort.

— Minias, dit-elle d'un air abasourdi et consterné.

— C'est fini, répondit-il doucement.

Il avança, ramassa sa baguette et la lui tendit.

— Est-ce que ça t'a fait mal ?

Il semblait inquiet et quand Minias secoua la tête, elle sentit son soulagement se transformer en affliction.

Je me sentis mal.

— Ramène-moi à la maison, dit le démon en me jetant un coup d'œil. J'ai mal à la tête.

— Attends-moi. (Le regard de Minias se posa sur moi avant de revenir sur elle.) On va y aller ensemble.

Ceri retint son souffle en voyant le démon s'approcher, le visage baissé et ses larges épaules voûtées. Un court instant, j'éprouvai l'envie de réintégrer le cercle, mais n'en fis rien. Minias s'arrêta devant moi, assez près pour que je me sente mal à l'aise. Ses yeux fatigués avisèrent mon pyjama, mes mains tachées du sang de Ceri et les trois cercles qui avaient bien failli ne pas arrêter Newt. Son regard s'éleva pour embrasser l'intérieur du sanctuaire, mon bureau, le piano d'Ivy et le vide austère qui les séparait.

— C'est toi qui as volé Ceri à mon démon ? demanda-t-il, ce qui me surprit.

Je voulus lui expliquer que je n'avais fait que la secourir et non pas la lui voler, mais je me contentai d'acquiescer.

Il inclina la tête d'avant en arrière une fois en se moquant de moi et je soutins son regard. Le rouge de ses yeux était si sombre qu'ils

semblaient bruns et l'intensité de ses pupilles démoniaques me rappela ma situation.

— Ton sang a attisé la malédiction, dit-il, ses yeux de chèvre, écarlates et fendus, pénétrant le cercle de sang à côté de moi. Elle m'a dit qu'elle t'avait repoussée à travers les lignes l'hiver dernier. (Il promena son regard sur moi comme pour m'évaluer.) Pas étonnant qu'Al s'intéresse à toi. Est-ce que tu as quoi que ce soit qui ait pu attirer Newt ?

— Autre chose que la dette que j'ai envers elle ? demandai-je d'une voix tremblante. Je ne crois pas.

Il baissa les yeux sur le cercle compliqué qu'avait dessiné Ceri pour entrer en contact avec lui.

— Si tu penses à quelque chose, appelle-moi. Je reprendrai le déséquilibre. Je ne veux pas qu'elle revienne ici.

Les doigts de Ceri se resserrèrent autour de mon bras. *Ouais, moi non plus*, pensai-je.

— Reste dans les parages, dit-il en s'éloignant. Je vais revenir pour qu'on règle nos dettes.

Alarmée, je m'écartai de Ceri.

— Ouh là, attend un peu, monsieur le démon. Je ne te dois rien du tout.

Quand il se retourna, ses sourcils étaient levés d'un air moqueur.

— C'est moi qui te dois quelque chose, idiot. Mais le soleil est presque levé et je dois partir d'ici. Je reviendrai quand je pourrai.

Ceri écarquilla les yeux. D'une manière ou d'une autre, je n'aimais pas qu'un démon me soit redevable.

— Hé, commençai-je en faisant un pas en avant. Je ne veux pas que tu apparaises comme ça. C'est malpoli.

Et ça fout vraiment les jetons.

Ajustant sa tunique, il paraissait impatient de partir.

— Oui, je sais. Pourquoi crois-tu que les démons tentent d'éliminer ceux qui les invoquent ? Vous êtes vulgaires, stupides, vous dispensez les coups à tort et à travers, vous exigez qu'on traverse les lignes et vous voudriez en plus qu'on en assume les conséquences ?

Je m'échauffai, mais il me coupa la parole avant que je puisse lui dire d'aller se faire voir.

— Je t'appellerai en premier. C'est toi qui prendras le déséquilibre, puisque tu l'as demandé.

Je jetai un regard à Ceri pour qu'elle m'assure de son soutien et elle acquiesça. La garantie qu'il n'apparaîtrait pas quand j'étais sous la douche en valait la peine.

— Marché conclu, dis-je en dissimulant ma main pour éviter qu'il la touche.

Derrière lui, Newt me regardait, les sourcils froncés. Minias se

déplaça en silence et saisit son coude de façon possessive en me scrutant de ses yeux inquiets. Il leva la tête pour regarder la porte ouverte derrière nous et j'entendis le vrombissement d'un moteur qui se garait sur le parking.

L'instant d'après, Minias et Newt avaient disparu.

Je m'affalai de soulagement. Ceri, elle, s'effondra contre le piano, l'intérieur de ses bras en sang. Ses épaules se mirent à trembler et je croisai les mains pour m'empêcher à tout prix de faire la même chose. Dehors, le silence revint quand Ivy coupa le moteur de sa moto, puis ses pas reconnaissables retentirent sur le chemin cimenté.

— Alors là, le pixie dit au docteur..., racontait Jenks tandis qu'on entendait clairement le bruissement de ses ailes. «Vous m'avez dit quoi, docteur, déjà, Verseau ou Capricorne ? Je ne me souviens plus. » Et le docteur lui répond : « Cancer, monsieur, cancer. » T'as compris ? Elle est bonne hein ?

— Oui, j'ai compris, marmonna-t-elle, hâtant le pas en montant les marches en ciment. Elle est très bonne, Jenks... Tiens, la porte est ouverte.

La lumière qui entrait dans l'église fut éclipsée et Ceri se redressa. Elle essuya son visage et frotta le sang, les larmes et la boue du jardin. Je sentis l'odeur infecte d'ambre brûlé sur moi et dans toute l'église, et me demandai si je pourrais me sentir de nouveau propre un jour. Nous nous tenions là toutes les deux, comme paralysées, et Ivy s'arrêta dès qu'elle dépassa le hall d'entrée. Jenks hésita trois secondes avant de se mettre à déverser autant de jurons qu'il répandait de poussière dorée autour de lui, puis il partit à la recherche de sa femme et de ses enfants.

Ivy posa la main sur le galbe de sa hanche et traversa les trois – non, quatre – cercles de sang, tandis que je me tenais là, en pyjama, et que Ceri pleurait en silence, sa main engluée de sang séché serrée sur son crucifix.

— Doux Jésus, qu'est-ce que vous avez encore fait ?

Je lançai un regard à Ceri en me demandant si j'arriverais un jour à dormir de nouveau.

— J'en ai aucune idée.

Chapitre 2

J

’étais dans la cuisine, assise sur ma chaise au dossier dur, devant l’immense table antique d’Ivy et je me sentais mal, nauséuse, comme oppressée par un mur qui se serait érigé à l’intérieur de moi. Le soleil étincelait en une fine ligne d’or sur le réfrigérateur en acier inoxydable. Je ne voyais pas ça souvent. Je n’étais pas habituée à être debout si tôt et mon corps commençait à me le faire sentir. J’essayais de me convaincre l’espace d’un instant que ça n’avait aucun rapport avec le problème de ce matin-là. *Ouais. Bien sûr.*

Je fermai mon peignoir et feuilletai l’annuaire des Pages Jaunes pendant que Jenks et Ivy débattaient près de l’évier. Le téléphone était sur mes genoux, et Ivy ne risquait donc pas de me le prendre pendant que je cherchais le nom de quelqu’un capable de resanctifier l’église. J’avais déjà appelé les gars qui avaient réparé le toit afin qu’ils nous fournissent un devis pour la réparation du salon. C’était des humains, et Ivy et moi aimions passer par eux car ils étaient généralement disponibles de bon matin. Newt avait déchiré la moquette et arraché plusieurs panneaux de bois du mur. *Que diable avait-elle bien pu chercher ?*

Les enfants de Jenks étaient à présent parmi nous, même s’ils n’étaient pas supposés mettre les pieds dans l’église, et leurs rires aigus qui sonnaient comme des carillons mettaient à rude épreuve l’isolation en piteux état. En tournant une autre fine page de l’annuaire, je me demandai si Ivy et moi ne devions pas en profiter pour opérer quelques remaniements. La moquette cachait un beau parquet et Ivy avait un très bon œil en matière de décoration. Elle avait refait la cuisine avant que j’emménage et je l’adorais.

La grande pièce aux dimensions industrielles n’avait jamais été sanctifiée car elle avait été ajoutée ultérieurement à l’église, pour les dîners dominicaux et les cérémonies de mariages. Il y avait deux fours – l’un électrique et l’autre au gaz –, et je pouvais ainsi à la fois cuisiner les repas et mijoter mes sorts sur deux cuisinières distinctes. Même si je ne faisais pas très souvent la cuisine sur la première. En général, je mettais quelque chose au four à micro-ondes ou je cuisinais sur le barbecue d’enfer qu’Ivy gardait dehors, dans le coquet jardin de

sorcières situé entre l'église et son cimetière attenant.

En réalité, je concoctais la plupart de mes charmes sur l'îlot central de la cuisine, entre l'évier et la table de ferme d'Ivy. Au-dessus, mes herbes dans lesquelles je mettais constamment le désordre, ainsi que mon équipement de sorcellerie qui ne tenait pas sous le comptoir, étaient accrochés à une grille qui pendait du plafond ; grâce au large tracé dans le linoléum, le lieu était suffisamment sûr pour y invoquer un cercle magique. Le coffre du haut et l'espace au sol n'étaient percés d'aucun tuyau ou fil susceptibles de le briser. Je le savais. J'avais vérifié.

Devant l'unique fenêtre donnant sur le jardin et le cimetière se côtoyaient allègrement le foutoir de mon stock de provisions terrestres de sorcellerie et l'ordinateur d'Ivy, parfaitement rangé, lui. Même si elle était le théâtre de toutes les disputes, c'était ma pièce préférée de l'église.

Une odeur âpre d'églantine monta du thé que Ceri m'avait préparé avant de partir. Je fronçai les sourcils à la vue du liquide rose pâle. J'aurais préféré un café, mais Ivy n'en faisait jamais et de toute façon j'avais l'intention de me recoucher dès que je me serais débarrassée de cette puanteur d'ambre brûlé.

Jenks était debout sur le bord de la fenêtre, dans sa pose de Peter Pan, les mains sur les hanches et confiant en diable. Le soleil frappait ses cheveux blonds, et ses ailes, semblables à celles d'une libellule, renvoyaient des éclats de lumière quand elles bougeaient.

— Qu'importe le prix, dit-il. (Il se tenait entre mon betta, M. Poisson, qui frétillait en rond dans un verre de cognac démesuré, et sa propre réserve d'artémies.) L'argent n'est d'aucune utilité, quand on est mort. (Ses minuscules traits anguleux se durcirent.) Du moins pour nous, Ivy.

Ivy se raidit, son visage à l'ovale parfait vidé de toute émotion. En une expiration, elle étira son long corps athlétique devant le comptoir sur lequel elle était appuyée, défroissa le pantalon en cuir qu'elle portait généralement pendant ses enquêtes et, d'un geste machinal, rejeta en arrière ces cheveux noirs et raides que tout le monde lui enviait. Elle les avait coupés deux mois auparavant, mais je savais qu'elle oubliait tout le temps à quel point ils étaient courts, juste au-dessus des oreilles.

La semaine précédente, je lui avais fait remarquer que ça me plaisait et elle s'était fait des mèches raides aux pointes blondes. Ça lui allait très bien et je me demandai d'où lui venait ce besoin soudain de soigner son apparence. *De Skimmer, peut-être ?*

Elle me jeta un regard, les lèvres pincées, et des taches de couleur apparurent sur son teint d'ordinaire si pâle. Ses yeux en forme d'amande trahissaient son ascendance asiatique et, ajoutés à ses traits

finement dessinés, ils rendaient sa beauté saisissante. Ses yeux étaient marron la plupart du temps, mais ses pupilles devenaient noires quand le vampire qui sommeillait en elle prenait le dessus.

Je l'avais laissée une seule fois enfoncer ses dents dans ma chair et, même si c'était grisant et jouissif en diable, on avait commencé à avoir sacrément la trouille quand elle s'était mise à perdre le contrôle et qu'elle avait failli me tuer. Pourtant, j'étais prête à prendre des risques pour essayer d'établir un lien de sang entre nous. Ivy refusait catégoriquement, alors qu'il devenait douloureusement évident que la tension grandissait en chacune de nous. Elle était terrifiée à l'idée de me faire du mal quand elle était en proie à la soif de sang. Ivy s'accommodait de sa peur en feignant d'ignorer l'existence de ces pulsions et en refoulant ses origines, mais ce déni qu'elle s'imposait à elle-même lui serait fatal, même s'il lui donnait de la force.

D'après mes colocataires – et collègues –, j'organisais ma vie quotidienne et ma vie sexuelle autour de la recherche du frisson. Jenks me traitait de droguée à l'adrénaline, mais où était le mal, si je connaissais mes limites et que ça me permettait de gagner de l'argent ? Et je savais au plus profond de mon âme qu'Ivy, elle, ne tomberait pas dans cette « recherche de frisson ». Certes, l'assaut avait été incroyable, mais si je ne le regrettais pas aujourd'hui, ce n'était pas grâce à l'extase insufflée par le sang, mais bien parce qu'Ivy avait tiré de tout ça une certaine estime d'elle-même.

Pendant un instant, Ivy s'était perçue comme je la voyais moi-même : forte, intelligente, capable d'aimer quelqu'un complètement et d'être aimée en retour. En lui donnant mon sang, je lui avais prouvé qu'elle en valait le sacrifice, que je l'aimais comme elle était et que ses besoins n'étaient pas foncièrement mauvais. Un besoin était un besoin. C'était à nous de décider s'il était bon ou mauvais. J'aurais aimé qu'elle réagisse tout le temps de cette manière.

Mais, Dieu me vienne en aide, ç'avait quand même été un authentique assaut.

Comme si elle avait entendu ma réflexion, Ivy se détourna de Jenks.

— Arrête, dit-elle et je rougis.

Elle ne pouvait pas lire dans mes pensées, mais c'était tout comme. L'odorat d'un vampire réagissait aux phéromones. Elle analysait mon humeur aussi facilement que je pouvais sentir l'odeur âpre de l'églantine qui montait du thé auquel je n'avais pas touché. *Merde, Ceri s'attendait vraiment que je boive ça ?*

Les ailes de Jenks rougirent. Manifestement, il n'appréciait pas que l'on s'éloigne du sujet, à savoir : comment utiliser l'argent de notre entreprise commune sans se faire plumer. Ivy me fit signe de sa longue main fine afin que nous revenions à nos moutons.

— Ce n'est pas que je ne veuille pas dépenser notre argent, dit-elle d'une voix à la fois posée et rassurante. Mais ça servirait à quoi, si c'est pour qu'un démon revienne tout détruire ?

Je grognai en revenant à l'annuaire et tournai une page.

— Newt n'est pas seulement un démon. Ceri a dit que c'était l'un des plus anciens et des plus puissants de l'au-delà. Et elle est folle à lier, murmurai-je en tournant une page sur une nouvelle publicité. Ceri pense qu'elle ne reviendra pas.

Ivy croisa les bras pour se donner une attitude svelte et séduisante.

— Alors pourquoi se donner la peine de tout sacraliser de nouveau ?

— Ah ben ouais, Rache, pourquoi s'embêter ? intervint Jenks d'un air moqueur. Ce qui pourrait être chouette, plutôt, ce serait qu'Ivy invite sa mère à une pendaison de crémaillère. On est ici depuis un an et la pauvre femme meurt d'envie qu'on l'invite. Enfin, façon de parler, vu qu'elle est déjà morte...

Intriguée, je relevai les yeux de l'annuaire. Je vis aussitôt l'inquiétude qui saisit Ivy. Pendant un instant, tout fut si silencieux que je parvins même à entendre le son de l'horloge au-dessus de l'évier, puis Ivy se secoua, sans se donner la peine de dissimuler sa vitesse surnaturelle.

— Passe-moi le téléphone, dit-elle en l'agrippant.

Le plastique noir me glissa des mains et Ivy prit aussi l'annuaire sur la table. Elle recula à petits pas rapides vers le bout du meuble, posa l'épais bouquin sur ses genoux et prit une feuille à en-tête officiel sur une pile. Alors que Jenks riait, Ivy se mit à dessiner un tableau de plusieurs colonnes, classé selon le numéro de téléphone, la disponibilité, le coût et l'appartenance religieuse. Persuadée que nous serions abrités en terre sainte avant la fin de la semaine, j'étouffai ma colère contre Newt de nous avoir arraché notre sol sacré.

Jenks s'envola du bord de la fenêtre en souriant et la poussière d'or qui s'échappait de ses ailes atterrit dans ma tasse de thé, puis il se posa à côté.

— Merci, chuchotai-je en sachant qu'Ivy m'entendrait, même si je murmurais. Je ne pense pas que je pourrai dormir avant que l'église soit de nouveau sacralisée, or j'aime bien dormir.

Il acquiesça en secouant exagérément la tête.

— Et pourquoi tu ne protégerais pas l'église dans un cercle ? demanda-t-il. Rien ne peut passer à travers ça.

— Ce ne serait pas assez sûr, à moins que l'on supprime toutes les lignes d'électricité et de gaz entrantes, expliquai-je, en évitant de lui dire que Newt pouvait apparemment traverser n'importe quel cercle si elle avait une raison suffisante. Tu veux vivre sans MTV ?

— Oh mon Dieu non, dit-il en regardant Ivy alors qu'elle offrait deux fois le prix à la personne au bout du fil s'il effectuait le boulot avant le coucher du soleil.

Ivy ne s'entendait pas très bien avec sa mère.

Fatiguée, je me laissai tomber en arrière dans mon fauteuil, sentant que cette folle matinée commençait à m'oppresser.

Matalina, la femme de Jenks, avait fait sortir les enfants pixies du salon et le son de leurs voix dans le jardin faiblissait dans la brise du matin.

— Ceri a dit que si Newt ne se montrait pas dans les trois semaines qui viennent, c'est qu'elle nous aura probablement oubliés, dis-je dans un bâillement, mais je veux quand même faire sanctifier l'église. (Je regardai mon vernis à ongles écaillé avec consternation.) Minias lui a jeté un charme d'oubli, mais Newt est complètement frappée. Et elle apparaît sans même qu'on l'invoque.

Ivy interrompit sa conversation et raccrocha sans rien dire après avoir échangé un regard avec Jenks.

— Qui est Minias ?

— Le familier de Newt.

Je lui fis un sourire crispé pour atténuer la brièveté de ma réponse. Parfois, Ivy me faisait penser à un ex. Bon sang, elle était comme ça la plupart du temps, comme si ses instincts de vampire luttaienent contre sa raison. Je n'étais pas son Ombre, c'est-à-dire sa source d'alimentation en sang, mais le fait de vivre avec moi brouillait la limite entre ce qu'elle savait et ce que lui dictaient ses instincts.

Elle garda le silence, parfaitement consciente de l'imprécision de ma réponse. Je ne voulais pas en parler car la peur était encore trop présente. Littéralement. Je pouais comme l'au-delà et tout ce que je voulais, c'était me laver et me cacher sous les couvertures pendant les trois prochains jours. J'avais encore des frissons rien qu'à l'idée d'avoir ainsi eu Newt dans ma tête, même si j'avais repris le contrôle presque instantanément.

Ivy prit une inspiration pour insister un peu plus, mais Jenks la dissuada en faisant claquer ses ailes comme un avertissement. Je lui raconterai toute l'histoire. Mais pas maintenant. Les battements de mon cœur s'apaisèrent grâce au soutien de Jenks et, vacillant sur mes pieds, je me dirigeai vers le placard pour prendre un seau et un balai. Avant de recevoir une personne sainte dans l'église, je voulais effacer les cercles de sang. Les effacer pour de bon...

— Tu es debout depuis hier midi. Je peux m'en occuper, protesta Ivy, mais la fatigue me rendait bourru et je lâchai le seau dans l'évier, claquai la porte du placard situé en dessous après en avoir retiré le désinfectant, puis en imprégnai le balai-brosse.

— Tu es debout depuis aussi longtemps que moi, dis-je par-

dessus le bruit de l'eau. Occupe-toi plutôt de la bénédiction du sol. Plus vite on aura fini, mieux je dormirai.

Quelque chose dont je m'occupais très bien jusqu'à ce que tu t'en mêles, pensai-je avec sarcasme en retirant le bracelet que m'avait offert Kisten et l'enroulant à la base du bocal de M. Poisson. L'or noir de la chaîne et les charmes terrestres scintillèrent, et je me demandai si je devais prendre le temps d'essayer d'y intégrer un sort de ligne d'énergie, ou simplement le garder comme bijou d'ornement.

L'odeur acide de l'orange me chatouilla les narines et je fermai le robinet. Mon dos protesta quand je traînai le seau sur le côté du comptoir pour le vider en partie. Je me mis à frotter maladroitement les gouttes avec le balai et avançai paresseusement, les pieds nus.

— C'est pas un problème, Ivy, dis-je. Ça va me prendre cinq minutes.

Le bruissement d'ailes de pixie me suivait.

— Le familier de Newt n'est pas un démon ? demanda Jenks en se posant sur mon épaule.

Je commençais à comprendre... Peut-être que Jenks n'était pas en train de m'apporter du soutien, mais simplement de me soutirer des informations pour les transmettre à Ivy. Elle s'inquiétait excessivement et la dernière chose que je souhaitais, c'était bien de lui laisser croire que je ne pouvais pas me sortir de ce genre d'imbroglio sans son aide.

Jenks jugeait mieux de l'humeur d'Ivy que moi et j'approchai donc le seau près des cercles en murmurant :

— Si, mais c'est plutôt un gardien protecteur.

— Que Disney soit maudit avec sa fée Clochette la pute ! jura-t-il, critiquant par la même occasion et à juste titre l'infamie faite à son espèce, alors que je plongeai le balai plusieurs fois de suite dans l'eau avant de l'essorer. Ne me dis pas que tu as une nouvelle marque de démon ?

Il quitta mon épaule au moment où je jetais le balai contre le plancher, supportant apparemment mal mes gestes saccadés.

— Non, il me doit quelque chose, dis-je avec nervosité et la mâchoire de Jenks en tomba. Je vais voir s'il peut m'enlever la marque d'Al en échange. Ou peut-être celle de Newt.

Jenks flotta devant moi et je me redressai en m'appuyant sur le balai, fatiguée. Ses yeux étaient écarquillés et incrédules. Le pixie avait une femme et vivait avec ses trop nombreux enfants dans une souche du jardin. C'était un chef de famille, mais il avait le corps et le visage d'un adolescent de dix-huit ans. Un adolescent de dix-huit ans très sexy, tout petit, avec des ailes qui jetaient des étincelles et une touffe de cheveux blonds qui avaient besoin d'être disciplinés. Sa femme Matalina était une pixie très heureuse qui faisait porter à son mari des tenues moulantes et distrayantes malgré sa petite taille. Ivy

et moi étions anéanties par l'approche de la fin de son espérance de vie. Il était bien plus qu'un fidèle partenaire particulièrement doué en matière de détection, d'infiltration et de sécurité : il était notre ami, tout simplement.

— Tu crois que le démon accepterait ? demanda Jenks. Merde, Rache. Ce serait génial !

Je haussai les épaules.

— Ça vaut le coup d'essayer, mais je lui ai seulement dit où se trouvait Newt, rien de plus.

La voix irritée d'Ivy nous parvint de la cuisine.

— Elle est en chêne et date de 1597. (Il y eut une hésitation, puis :) Vraiment ? Je ne savais pas que vous gardiez une trace de tous ces détails. Ça aurait été sympa de nous prévenir qu'on habitait dans un abri paranormal de la ville. Est-ce qu'on ne devrait pas bénéficier d'un allègement fiscal, ou quelque chose comme ça ?

Je me demandai ce qu'il se passait en entendant le ton méfiant de sa voix.

Jenks se posa sur le bord du seau et essuya une tache avant de s'y installer ; une fois calmées, ses ailes ressemblaient à de la gaze. Le balai n'avait aucun effet. J'allais devoir frotter à la main. Je me laissai tomber à genoux en soupirant et plongeai les doigts au fond du seau pour attraper la brosse.

— Non, elle était sanctifiée, continuait Ivy, sa voix couvrant le grattement des poils de ma brosse. Mais elle ne l'est plus. (Elle marqua une légère pause et ajouta :) Nous avons eu un incident. (Une autre hésitation et elle répéta :) Nous avons eu un incident. C'est combien pour refaire l'église tout entière ?

Mon estomac se crispa quand je l'entendis ajouter doucement :

— Combien pour faire seulement les chambres ?

Je regardai Jenks, gagnée par un sentiment de culpabilité grandissant. Nous pouvions peut-être obtenir l'aide de la ville si l'église était classée comme abri municipal. Ce n'était pas comme si nous pouvions faire appel au propriétaire pour la réparer. Piscary possédait cette église et, même si Ivy avait obtenu du maître vampire que l'on ne paie pas de loyer, nous étions responsables de l'entretien. C'était comme vivre dans la maison de ses parents alors qu'ils étaient en vacances prolongées. Dans notre cas, grâce à moi, les supposées vacances tenaient plus du séjour en prison. C'était une histoire terrible, mais au moins je ne l'avais pas tué... euh, pour de bon.

Malgré mon agitation, j'entendis le soupir d'Ivy.

— Vous pouvez venir avant ce soir ? demanda-t-elle, et je me sentis tout de suite légèrement mieux.

Je ne distinguai pas la réponse, mais la conversation sembla s'interrompre et je me concentrai sur le gommage des taches en

frottant dans le sens des aiguilles d'une montre. Jenks me regarda un instant depuis le bord du seau avant de dire :

— T'as l'air d'une star du porno comme ça, à frotter à quatre pattes en sous-vêtements. Frotte, bébé, gémit-il. Frotte !

Je levai les yeux vers lui et le vis faire des gestes obscènes. *Il n'a rien de mieux à faire ?* Mais je savais qu'il essayait de me remonter le moral, ou du moins, c'est ce que je voulais croire.

Alors que ses ailes rougirent de rire, je refermai brusquement mon peignoir et me remis à genoux avant de souffler sur une boucle rousse à hauteur de mon épaule pour la repousser de mon visage. Inutile d'essayer de lui ôter son petit sourire narquois ; il s'était vite remis du sort que lui avait jeté un démon en l'agrandissant à taille humaine. Et ne pas faire attention à lui n'était pas non plus une solution.

— Est-ce que tu peux ranger le bureau pour moi ? demandai-je en m'autorisant une touche d'agacement dans la voix. Ta chatte a éparpillé tous mes papiers.

— Et comment, dit-il en décollant comme une flèche.

Je sentis immédiatement les battements de mon cœur s'apaiser.

Ivy entra dans la pièce à pas feutrés et Jenks se mit à l'insulter sans vergogne en la voyant ramasser les papiers au sol et les déposer sur le bureau pour lui. Elle lui signifia poliment qu'elle allait lui botter le cul avant de passer devant moi et de se diriger vers son piano, une bombe d'aérosol dans une main et une peau de chamois dans l'autre.

— Le type va venir ce matin, dit-elle en commençant à nettoyer le sang de Ceri sur le bois verni.

Le sang séché n'avait aucun effet sur les vampires vivants, rien à voir avec celui que pouvait procurer une goutte de sang frais.

— Il va nous faire un devis et, si nos finances le permettent, ils s'occuperont de l'église tout entière. Tu veux payer le supplément de 5 000 pour la protéger ?

Cinq mille pour la protéger ? Bon Dieu de merde. Ça allait coûter combien tout ça ? Inquiète, je m'assis sur mes talons et plongeai la brosse dans l'eau. Mes manches roulées glissèrent et furent trempées en un instant. Jenks poussa un cri depuis mon bureau.

— C'est bon, Rache. J'ai un papier ici qui dit que tu as gagné un million de dollars.

Je me retournai et l'aperçus en train de malmener mon courrier. Irritée, je laissai tomber ma brosse en essorant l'eau de mon peignoir.

— On ne peut pas d'abord savoir combien ça va coûter ? demandai-je et Ivy hocha la tête en répandant une couche épaisse de l'enduit qui se trouvait dans la bouteille sans étiquette.

Le produit s'évapora rapidement et elle se mit à frotter pour faire briller.

— Tiens, dit-elle en déposant la bouteille à côté du seau. Ça éliminera le... (Elle s'interrompt.) Nettoie par terre avec, conclut-elle et je haussai les sourcils.

— OK.

Je me penchai de nouveau vers le sol, hésitai un instant au-dessus du cercle que Ceri avait tracé pour appeler Minias, puis l'effaçai. Ceri pourrait m'aider à en faire un nouveau et je n'allais pas laisser un cercle de sang démoniaque sur le sol de mon église.

— Hé, Ivy, appela Jenks. Est-ce que tu veux garder ce truc ?

Elle se pencha et je me décalai pour la garder dans mon champ de vision. Jenks tenait un coupon de pizza et je ricanai.

C'est ça. Comme si elle allait ne serait-ce qu'envisager de commander des pizzas ailleurs que chez Piscary.

— Qu'est-ce qu'elle a d'autre, ici ? demanda Ivy en jetant le coupon.

Je leur tournai le dos, sachant que le désordre de mon bureau rendait Ivy hystérique. Elle allait certainement en profiter pour le ranger. Seigneur, je ne pourrai jamais rien retrouver !

— Le Club du Meilleur-Sort-du-mois... on jette, dit Jenks et j'entendis le papier heurter la poubelle. Un numéro gratuit de *L'Hebdo des Sorcières*... on jette. Une garantie de solvabilité... on jette. Merde, Rachel. Tu jettes jamais rien ?

Je l'ignorai, il ne me restait qu'une petite trace à nettoyer. Et on frotte, et on frotte ! Mon bras me faisait mal.

— Le zoo veut savoir si tu comptes renouveler ton laissez-passer pour les visites en dehors des heures d'ouverture.

— Ça, tu gardes ! dis-je.

Jenks émit un long et lent sifflement, et je me demandai ce qu'ils avaient bien pu trouver à présent.

— Une invitation au mariage d'Ellasbeth Withon ? me demanda Ivy d'une voix languissante.

Oh, ouais. Je l'avais oubliée.

— Saperli-clochette ! s'exclama Jenks et je me rassis sur mes talons. Rachel ! appela-t-il tout en inspectant un faire-part qui avait certainement coûté plus cher que mon dernier dîner en ville. Quand est-ce que tu as reçu une invitation de Trent ? C'est pour son mariage, hein ?

— Je ne me souviens pas.

Je mouillai la brosse et me remis à la tâche, mais me redressai en entendant un bruit de papier qu'on déchire.

— Hé ! protestai-je en séchant mes mains contre mon peignoir et en dénouant la ceinture du même coup. T'as pas le droit de faire ça. Ça se fait pas d'ouvrir le courrier qui ne t'est pas adressé.

Jenks s'était posé sur l'épaule d'Ivy et ils me lancèrent tous deux

un long regard par-dessus l'invitation qu'elle tenait à la main.

— Elle était déjà ouverte, dit Ivy, en jetant par terre le ridicule petit bout de papier blanc que j'avais soigneusement remis à sa place.

Trent Kalamack était le fléau de mon existence, un des conseillers municipaux les plus appréciés de Cincinnati et le célibataire le plus désirable de l'hémisphère nord. Personne ne semblait se préoccuper du fait qu'il contrôle la moitié du milieu clandestin de la ville et exploite une bonne partie du marché noir de Soufre. Sans compter ses diverses transactions dans la manipulation génétique et les médecines illégales, le tout puni par la peine de mort. Le fait que je sois en vie grâce à ces manipulations expliquait sans doute que je consente à garder le silence sur tout ça. Je n'aimais pas l'Antarctique, pas plus que quiconque, et c'est probablement là que j'aurais échoué si j'avais fait la maligne. Enfin, s'ils ne se contentaient pas de me tuer, me brûler et d'envoyer mes cendres dans le soleil.

Soudain, le fait qu'un démon ait retourné mon salon ne me semblait finalement pas si dramatique.

— Bon Dieu de merde ! jura de nouveau Jenks. Ellasbeth veut que tu sois sa demoiselle d'honneur ?

Resserrant les pans de mon peignoir, je traversai avec fureur le sanctuaire et arrachai l'invitation des mains d'Ivy.

— C'est pas une invitation, c'est une requête mal formulée pour que je participe à la sécurité ! Cette femme me hait. Regarde, c'est même pas signé. Je parie qu'elle n'est même pas au courant de cette lettre.

Je l'agitai en l'air et la fourrai dans un tiroir que je refermai en le claquant. La fiancée de Trent était une garce dans tous les sens du terme, sauf au sens littéral. Mince, élégante, riche et froidement polie. On s'était vraiment bien entendues la nuit où on avait pris notre petit déjeuner ensemble, elle et moi, avec Trent prisonnier entre nous. Bien sûr, sa haine était en partie due au fait que je lui avais laissé croire que Trent et moi avions été amoureux pendant notre enfance. Mais elle avait décrété toute seule que j'étais une allumeuse. Putain d'annonce des Pages Jaunes !

Ivy afficha une expression méfiante. Elle savait qu'il ne fallait pas me pousser quand il s'agissait de Trent, mais Jenks, lui, ne lâcherait pas l'affaire.

— Ouais, mais penses-y, Rache. Ça va être une fête d'enfer. Tout le gratin de Cincinnati y sera. Tu ne sais jamais qui peut se pointer !

Je soulevai une plante et passai ma main dessous ; c'était ma conception du ménage.

— Des gens qui veulent tuer Trent, dis-je avec légèreté. J'ai le goût du risque, mais je ne suis pas folle.

Ivy déplaça mon seau et ma serpillière dans un coin sec et

pulvérisa une couche épaisse de son produit sans étiquette.

— Tu vas y aller ? me demanda-t-elle comme si je n'avais pas déjà précisé que je n'irais pas.

— Non.

Je balayai d'un geste tous les papiers de mon bureau et les rangeai dans le tiroir du haut. Jenks se posa sur la surface déblayée, les ailes immobiles, puis s'appuya contre le pot à crayons, et croisa les chevilles et les bras dans une posture qui le rendait étonnamment séduisant pour un homme haut de dix centimètres.

— Et pourquoi pas ? demanda-t-il d'un air accusateur. Tu penses qu'il va t'arnaquer ?

Une fois de plus, ajoutai-je dans mes pensées.

— Parce que j'ai déjà sauvé son affreux cul d'elfe une fois, dis-je. Si tu le fais une fois, c'est juste une erreur. Si tu le fais deux fois, ce n'en est plus une.

Seau et balai en main, Ivy sortit en ricanant.

— C'est un RSVP avant demain, glissa Jenks. La répétition a lieu vendredi. Tu es attendue.

— Je sais.

C'était aussi mon anniversaire et je n'allais pas le passer avec Trent. Agacée, je me dirigeai vers la cuisine derrière Ivy.

Jenks vola en marche arrière, passa devant mon visage et me précéda dans le couloir, tandis que les rayons du soleil s'infiltraient dans le salon.

— J'ai deux bonnes raisons pour que tu le fasses, dit-il. La première, c'est que ça va faire chier Ellasbeth, et la seconde, c'est que tu en sais suffisamment sur lui pour qu'il accepte de financer la sanctification de l'église.

Je ralentis et peinaï à dissimuler une grimace de dégoût. Je trouvais Jenks injuste et Ivy fronça les sourcils comme si elle pensait la même chose.

— Jenks...

— Ben quoi ? Je dis juste...

— Elle ne travaillera pas pour Kalamack, un point c'est tout, affirma Ivy et cette fois il garda le silence.

J'étais debout dans la cuisine sans vraiment savoir pourquoi.

— Je vais prendre une douche, dis-je.

— Vas-y, me répondit Ivy en lavant méticuleusement – et inutilement – le seau à l'eau savonneuse avant de le ranger. Je vais rester debout pour attendre le gars avec le devis.

Je n'aimais pas ça. Elle allait certainement faire peu de cas du devis car elle savait qu'elle avait les moyens, contrairement à moi. Elle m'avait dit qu'elle était presque fauchée, mais « presque fauchée » pour le dernier vampire vivant de la famille Tamwood ça n'avait rien

à voir avec ma situation, ça voulait plutôt dire « fauchée-comme-un-compte-en-banque- à-six-chiffres ». Si elle voulait quelque chose, elle l'obtenait. Mais j'étais trop fatiguée pour chercher la bagarre.

— J'te le revaudrai, dis-je en attrapant le thé refroidi que m'avait préparé Ceri, et je me dirigeai vers la sortie en traînant des pieds.

— Bon Dieu, Jenks, disait Ivy alors que je passais devant ma chambre pour aller directement dans ma salle de bains. Travailler pour Kalamack est vraiment la dernière chose dont elle a besoin.

— Je pensais seulement..., commença le pixie.

— Non, tu ne penses rien du tout, interrompit Ivy. Trent n'est pas une espèce de poule mouillée riche et influençable, il est avide de pouvoir, c'est un seigneur de la drogue, un meurtrier qui fait bonne figure en costard. Tu crois vraiment qu'il veut lui proposer de travailler pour lui pour son bien à elle ?

— Je n'allais pas la laisser y aller toute seule, protesta-t-il, et je fermai la porte.

Je jetai mon pyjama dans la machine à laver en sirotant le thé amer et fis couler l'eau de la douche pour ne plus les entendre. Parfois, j'avais l'impression qu'ils pensaient que je ne pouvais rien saisir du tout, sous prétexte que je ne pouvais pas percevoir le rot d'un pixie dans le cimetière. Oui, oui, ils avaient fait un concours, une nuit. Et c'est Jenks qui avait gagné.

La douceur de l'eau se révéla délicieuse et je ressortis rafraîchie et presque réveillée, le parfum suave du savon au pin ayant remplacé l'odeur étouffante d'ambre brûlé. Enroulée dans une serviette pourpre, j'effaçai la buée du grand miroir et me penchai plus près pour voir si je n'avais pas de nouvelles taches de rousseur. Nan. Pas encore. J'ouvris la bouche pour vérifier mes dents parfaites, magnifiques. J'étais fière de n'avoir aucun plombage.

Il m'avait fallu plonger mon âme dans les ténèbres cet été, le jour où j'avais fabriqué une malédiction de démon destinée à me transformer en loup, mais je n'allais pas me sentir coupable de la magnifique peau sans marque que j'avais obtenue en revenant. Les dégâts accumulés pendant vingt-cinq ans avaient été effacés du même coup, mais si je ne trouvais pas le moyen de me débarrasser de la crasse de démon avant de mourir, j'allais le payer très cher en brûlant en enfer.

Je ne vais quand même pas trop culpabiliser pour ça, pensai-je en attrapant ma crème solaire haute protection. Et je n'allais certainement pas tout gâcher. La famille de ma mère était arrivée d'Irlande longtemps avant le Tournant et j'avais hérité d'elle mes cheveux roux, mes yeux verts et ma peau claire, à présent aussi douce et souple que celle d'un nouveau-né. De mon père, j'avais hérité ma

taille, ma silhouette mince et athlétique, et mon caractère. Des deux réunis, j'avais hérité d'une rare disposition génétique qui m'aurait été fatale avant mon premier anniversaire, si le père de Trent n'avait pas outrepassé les lois pour régler le problème dans son laboratoire de génétique clandestin.

Nos pères avaient été amis, avant de mourir à une semaine d'intervalle dans des circonstances suspectes. Ou du moins, des circonstances que moi, je trouvais suspectes. Et c'était la raison pour laquelle je me méfiais de Trent, en dehors de son statut de seigneur de la drogue, de meurtrier et de manipulateur professionnel.

Surmontant soudain l'absence de mon père, je traînai des pieds jusqu'au meuble derrière le miroir et y cherchai l'anneau en bois qu'il m'avait donné pour mon treizième anniversaire. Le dernier avant sa mort. Je le regardai, petit et parfait dans la paume de ma main et, prise d'une impulsion, le passai à mon doigt. Je ne l'avais pas porté depuis que le charme qu'il contenait autrefois, pour cacher mes taches de rousseur, avait été rompu, et je n'en avais pas eu besoin depuis que j'avais fabriqué cette malédiction de démon. Mais il me manquait et j'étais sûre de pouvoir y trouver un réconfort émotionnel non négligeable après l'attaque de ce matin-là.

Je me sentais déjà mieux en souriant à l'anneau qui ornait mon auriculaire. En le recevant, j'avais retrouvé la capacité de faire des charmes à vie, et je n'avais plus rendez-vous avec lui que chaque quatrième vendredi de juillet. La prochaine fois, je l'emmènerais peut-être juste boire un café. Et je lui demanderais de changer son charme en protection solaire, si toutefois ça existait.

Alors que je séchai mes cheveux avec une serviette, j'entendis monter le ton de voix masculine et féminine qui venaient de la cuisine.

— Il est déjà là ? grommelai-je en sortant du séchoir une paire de sous-vêtements, de jeans et une chemise rouge.

Je les enfilai, ajoutai une touche de parfum derrière chaque oreille pour empêcher l'odeur d'Ivy et la mienne de se mélanger, peignai mes cheveux humides avec mes doigts et sortis.

Mais ce ne fut pas un homme saint que je trouvai dans la cuisine, c'était Glenn, et il était recouvert de petits pixies.

Chapitre 3

—S

alut, Glenn, dis-je en m'effondrant sur ma chaise. Quelle mouche te pique ?

Manifestement mal à l'aise, le lieutenant du BFO, plutôt grand, portait un costume qui ne présageait rien de bon. Les enfants de Jenks étaient partout sur lui, ce qui était vraiment bizarre. Et Ivy le regardait depuis son ordinateur, et cela, aussi, était quelque peu étrange. Mais si l'on considérait le fait que, lors de leur première rencontre, elle l'avait presque mordu de rage et qu'il avait failli lui tirer dessus, je décidai qu'au fond, on s'en sortait plutôt bien.

Jenks agita ses ailes et ses enfants se dispersèrent à travers le casier où je conservais mes herbes et les provisions pour mes sortilèges dans un tourbillon de soie et de cris qui me fit écarquiller les yeux. Puis ils s'envolèrent dans le couloir et probablement par la cheminée du salon. Je n'avais pas remarqué le pixie sur le rebord de la fenêtre en entrant ; il se tenait debout à côté de ses petites artémies. *Comment un pixie peut-il avoir plus d'animaux de compagnie que moi ?*

J'adressai un sourire las à Glenn pour essayer de compenser l'indifférence de mes colocataires. Un plateau en carton avec deux tasses fumantes était posé sur la table entre nous deux et la brise chaude venant du jardin poussait vers moi le divin arôme du café fraîchement passé. Rien ne me faisait plus envie.

Ivy frappait agressivement les doigts sur son clavier pour éliminer les spams.

— Le lieutenant Glenn était sur le point de nous quitter. N'est-ce pas ?

Le grand homme noir serra les mâchoires en silence. Depuis la dernière fois que je l'avais vu, il s'était débarrassé de sa barbiche et de sa moustache et les avait remplacées par des boucles d'oreilles. Je me demandai ce que son père en pensait, mais personnellement, je trouvais que cette image jeune et cet air de représentant de la loi compétent venaient parfaire son look soigné.

Il portait encore un costume soldé, mais qui mettait malgré tout en valeur son physique très agréable, comme s'il avait été fait pour lui. Ses chaussures de ville, dont le bout pointait sous les ourlets, avaient

l'air suffisamment confortable pour lui permettre de courir s'il le fallait. D'ailleurs, son corps bien entretenu semblait à la hauteur : large poitrine, taille étroite. Le bout de l'arme qui brillait dans le holster à sa ceinture lui conférait un petit air dangereux.

Non pas que je sois en quête d'un nouveau petit ami, pensai-je. J'avais un copain tout à fait correct, Kisten, et puis Glenn n'était pas intéressé, même si j'étais certaine qu'il aurait pu prendre goût à une sorcière, car «l'essayer, c'est l'adopter». Et ça ne me dérangeait pas, d'ailleurs, puisque je savais que son manque d'intérêt n'était pas le fait du moindre préjugé.

Je soupirai, les doigts tremblant de fatigue. Je fis aller et venir mon regard entre ses yeux marron expressifs, plissés d'inquiétude et d'agacement, et les deux cafés.

— Est-ce que par chance, l'un des deux est pour moi ? demandai-je en me penchant, puis ajoutai quand il acquiesça : que le Tournant te bénisse.

Je retirai le couvercle en plastique et bus une première gorgée. Je fermai les yeux et retins la deuxième dans ma bouche pendant un instant. C'était un double expresso : chaud, noir, exactement ce dont j'avais besoin à cet instant précis.

Ivy tapait toujours sur son clavier et Jenks s'excusa pour aller aider son petit dernier qui pleurait dans un trou à l'arrière de la souche du jardin. Je pris enfin le temps de me demander ce que Glenn pouvait bien faire ici. Et à une heure aussi indue. Il était 7 heures du matin, en cette journée de sinistre mémoire. Je n'avais pourtant rien fait pour embêter le BFO... si ?

Glenn travaillait pour le Bureau Fédéral de l'Outre-monde, l'institution gouvernée par les humains qui opérait à l'échelle locale et nationale. Quand il s'agissait de faire respecter la loi, le BFO était surclassé par la SO, son équivalent dans l'Outremonde, mais au cours d'une précédente enquête sur laquelle j'avais aidé Glenn, j'avais découvert que le BFO détenait une quantité effrayante d'informations sur nous, les Outres ; si bien que je regrettais d'avoir rédigé des fiches sur les différentes espèces pour son père à l'automne dernier. Glenn était le spécialiste de l'Outremonde au BFO, ce qui signifiait qu'il était en mesure de travailler pour les deux camps. Ç'avait été une idée de son père et, comme je lui étais particulièrement redevable, je lui apportais mon aide dès qu'il me la demandait.

Plus personne ne parlait, cependant, et je pensai qu'il valait mieux que je dise quelque chose si je ne voulais pas m'écrouler de sommeil sur la table.

— Qu'est-ce qui t'amène de si bonne heure, Glenn ? demandai-je en avalant une autre gorgée, espérant que la caféine me secourerait.

Glenn se tenait droit et rajusta le badge à sa ceinture de ses

maines épaisses. Les mâchoires contractées, il jeta un coup d'œil méfiant à Ivy.

— J'ai laissé un message la nuit dernière. Vous ne l'avez pas eu ?

La profondeur de sa voix fut aussi apaisante que le café qu'il avait apporté, et pourtant Jenks se renfonça aussitôt dans le trou de pixie dont il venait de sortir au milieu du mur.

— Je crois que j'ai entendu Matalina, dit-il en disparaissant de nouveau, laissant derrière lui un léger ruban d'étincelles dorées.

Mon regard délaissa le nuage de poussière de pixie pour se poser sur Ivy, qui haussa les épaules.

— Non, dis-je promptement.

Les yeux d'Ivy virèrent au noir.

— Jenks ! appela-t-elle, mais le pixie ne se montra pas.

Je levai les épaules et adressai un regard désolé à Glenn.

— Jenks ! hurla Ivy. Quand tu appuies sur le bouton du répondeur, tu serais gentil de noter les messages ! (Je pris une lente inspiration, mais Ivy m'interrompit.) Glenn, Rachel n'est pas encore allée se coucher. Est-ce que tu pourrais revenir vers 16 heures ?

— La morgue aura changé de quart d'ici là, protesta-t-il. Je suis désolé que vous n'ayez pas eu mon message, mais vous voulez bien jeter quand même un coup d'œil ? Je croyais que c'était pour ça que vous étiez debout.

Mes épaules se raidirent d'agacement. J'étais fatiguée et grincheuse, et je n'aimais pas qu'Ivy essaie de gérer mes affaires à ma place. Dans un soudain accès de rébellion, je me redressai d'un coup.

Ivy, dont le visage ovale était encadré d'une nouvelle coupe de cheveux, afficha un air surpris.

— Où tu vas ?

J'attrapai mon sac, déjà rempli de toute une variété de sorts et de charmes, puis remis le couvercle sur mon café.

— A la morgue, apparemment. Je suis déjà restée sans dormir pendant plus longtemps que ça.

— Mais pas après une nuit comme celle que tu viens de passer.

Je retirai mon bracelet de la base du bocal de M. Poisson et accrochai le fermoir.

Glenn se leva lentement et prit une pose hésitante. Un jour, il m'avait demandé pourquoi je vivais avec Ivy et pourquoi je m'imposais la menace qu'elle représentait pour ma vie comme pour mon libre arbitre. Même si la réponse me semblait évidente à présent, je savais que le lui expliquer aurait eu pour conséquence de l'inquiéter plutôt qu'autre chose.

— Seigneur, dis-je, consciente qu'il nous observait d'un œil professionnel. Je préfère y aller tout de suite. Tu n'as qu'à imaginer que ça va me servir de berceuse avant d'aller me coucher.

Je passai dans le couloir en essayant de me rappeler où j'avais laissé mes sandales. Dans le hall d'entrée. Ivy lança depuis la cuisine :

— Tu n'es pas obligée d'accourir chaque fois que le BFO claque des doigts.

— Non, rétorquai-je en retour, quelque peu abrutie par la fatigue. Mais il faut bien que je trouve l'argent pour faire sacraliser l'église.

Derrière moi, j'entendis les pas hésitants de Glenn sur le parquet.

— Elle n'est plus sanctifiée ? demanda-t-il quand nous entrâmes dans le sanctuaire brillant. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— On a eu un incident.

L'obscurité de l'entrée se révéla apaisante. Je retrouvai mes sandales, glissai les pieds à l'intérieur en soupirant et ouvris la lourde porte de l'église. *Doux Jésus*, pensai-je en plissant les yeux dans la lumière éclatante de ce matin de fin juillet. *Pas étonnant que je dorme, à cette heure-là, d'habitude*. Le piaillage des oiseaux emplissait la rue et il faisait déjà chaud. Si j'avais su que j'allais sortir, j'aurais mis un short. Je trébuchai sur une marche, mais Glenn me rattrapa par le coude. J'aurais probablement renversé mon café si je n'avais pas remis le couvercle.

— T'es pas du matin, hein ? me taquina-t-il et je me dégageai.

— Jenks ! criai-je au moment où mes sandales claquèrent sur le trottoir craquelé.

Le moins qu'il puisse faire était de venir avec moi. J'hésitai en voyant le SUV de Glenn sur le trottoir.

— Prenons deux voitures, proposai-je, n'ayant pas particulièrement envie d'être vue dans un véhicule du BFO alors que je pouvais conduire ma décapotable rouge.

Il faisait chaud ; je pourrais baisser la capote.

Glenn ricana.

— Avec une suspension de permis ? Aucune chance.

Le rythme de mes sandales ralentit et je lui jetai un regard en coin, gênée de lire de l'amusement dans ses yeux sombres.

— Merde, comment tu sais ça ?

Il m'ouvrit la porte passager.

— Ben, je travaille pour le BFO, oui ou non ? Figure-toi que notre équipe de terrain t'a couverte chaque fois que tu sortais faire tes courses. Si tu te fais prendre en train de conduire sans permis, la SO va te botter le cul en prison et nous, on préfère tes fesses dans la rue, où elles peuvent servir à quelque chose, mademoiselle Morgan.

Je m'installai sur le siège avant et gardai mon sac contre moi. J'ignorais totalement que le BFO avait entendu parler de cette histoire, et encore plus qu'il avait décidé de me couvrir face à la SO.

— Merci, dis-je doucement et il referma la porte avec un grognement de gratitude.

Glenn fit le tour par l'avant pendant que je bouclais ma ceinture. J'étouffai et me mis à tripoter le bouton pour baisser la fenêtre, sans succès. La voiture n'était pas encore en marche. Je calai mon café dans le réceptacle prévu à cet effet et continuai à actionner bêtement le bouton de la vitre jusqu'à ce que Glenn se plie en deux pour se glisser sur le siège avant et me jette un coup d'œil. Je fronçai les sourcils de colère.

— C'est pas juste, Glenn, protestai-je. Ils n'avaient pas le droit de me retirer le permis. Ils s'acharnent sur moi.

— Prends des leçons de conduite et tu seras débarrassée.

— Mais c'est pas juste ! Ils font exprès de me compliquer la vie.

— Oh, ben zut alors, tu te rends compte un peu ?

Il glissa la clé dans la fente et s'interrompit pour extraire de sa poche une paire de lunettes de soleil qu'il chaussa, remontant du même coup sa cote de dix bons points. Le visage détendu de soulagement, il regarda la rue calme à l'ombre des arbres presque octogénaires.

— A quoi tu t'attendais ? demanda-t-il. Tu leur as donné un prétexte. Ils s'en sont servis.

Je retins une explosion de colère. Bon, OK, j'avais grillé un feu rouge. Mais en vérité, il était plutôt orange foncé. Et j'avais roulé un peu trop vite sur l'autoroute, une fois. Mais laisser mon ancien petit ami me foncer dessus avec un poids lourd pour aider un vampire à faire ses premiers pas dans son existence de mort-vivant justifiait bien quelques points en moins, non ? Personne n'était mort, sauf le vampire bien sûr, mais c'était ce qu'il voulait.

Je triturai de nouveau le bouton de la vitre et Glenn saisit l'allusion. La fenêtre s'abaissa enfin en grinçant et l'air chaud s'engouffra dans la voiture. L'arôme de l'herbe fraîchement coupée prit le pas sur l'odeur de mon parfum.

— Jenks ! appelai-je alors que Glenn venait de mettre le moteur en marche. On y va !

Le ronronnement de la grosse voiture recouvrit le bruissement des ailes de Jenks alors qu'il entraît comme une flèche dans l'habitacle.

— Désolé pour le message, Rache, marmonna-t-il en se posant sur le rétroviseur central.

— T'en fais pas.

J'étendis mon bras sur toute la longueur de la fenêtre ouverte ; je ne voulais pas être trop dure avec lui. Je savais que ce n'était pas intentionnel et je m'étais fait suffisamment fusiller moi-même par mon frère pour les mêmes raisons.

Je me calai dans le siège en cuir et Glenn s'engagea dans la rue déserte. Elle le resterait jusqu'aux environs de midi, l'heure à laquelle la majorité des habitants du Cloaque se levait. Mon pouls était lent pendant les premières heures de la journée et la chaleur me faisait somnoler. La voiture de Glenn était aussi soignée que lui ; il n'y avait pas une seule tache de café ni de papiers en vrac, à l'avant comme à l'arrière.

— Dooooonc, dis-je d'une voix traînante en bâillant. Qu'est-ce qu'il y a à la morgue, en dehors de ce qu'on s'attend à y voir ?

Glenn me jeta un coup d'œil en ralentissant à un panneau stop.

— Un suicide, mais qui est en fait un meurtre.

Bien sûr que c'en est un. En hochant la tête, j'adressai un signe de la main à la voiture de la SO qui se trouvait derrière un buisson trop développé, puis envoyai un « bisou-bisou » au petit garou en treillis qui somnolait sur un banc au soleil en la regardant. C'était Brett. Le garou militant avait été banni de son clan pour avoir échoué à m'enlever quelques mois plus tôt, c'était donc évidemment dans ma meute qu'il voulait entrer désormais. C'était logique, dans un certain sens. J'avais vaincu son alpha ; par conséquent, j'étais plus forte que lui.

David, mon alpha, n'avait rien à voir avec ça, étant donné qu'il ne tenait pas particulièrement à monter un clan au début. Il s'était d'ailleurs révolté contre le système en créant un nouveau clan avec une sorcière, juste histoire de garder son boulot. Et voilà pourquoi Brett en était réduit à se tapir à la lisière de ma vie en cherchant un moyen d'y entrer. C'était flatteur en diable, mais déprimant. Il fallait que j'en parle à David. Cela n'aurait pas été une mauvaise idée d'avoir un garou lié à ma vie chaotique et Brett cherchait vraiment à s'occuper de quelqu'un. C'était ainsi que la plupart des garous se réunissaient. David n'était pas d'accord car, selon lui, Brett essayait seulement de renouer les liens avec son alpha d'origine en m'espionnant, pour vérifier si j'avais l'artefact de garou qui avait fait échouer mon enlèvement. Tout le monde croyait qu'il avait disparu sous le pont Mackinac, alors qu'en réalité, il était caché dans la caisse du chat de David à l'époque.

Jenks s'éclaircit la voix et quand je le regardai, il frota son pouce contre ses doigts, imitant le geste que l'on fait pour parler d'argent. Je suivis son regard et le posai sur Glenn.

— Hé, dis-je en me redressant sur mon siège. C'est rémunéré, hein ? (Glenn sourit et, vexée, je durcis ma voix.) C'est rémunéré, hein ?

Le lieutenant du BFO gloussa en jetant un coup d'œil à Brett dans le rétroviseur central et acquiesça.

— Pourquoi..., commença-t-il, mais je l'interrompis.

— Il veut faire partie de ma bande et David s'y oppose, expliquai-je. Qu'est-ce que ce cadavre a de si important pour que tu veuilles que je l'analyse ? Je suis une piètre détective. Je ne fais pas ce genre de choses.

Le regard de Glenn passa du garou à moi, son visage carré exprimant une lourde préoccupation.

— C'est une garou. La SO dit que c'est un suicide, mais je pense que c'est un meurtre et qu'ils le couvrent.

Je laissai la pression de l'air pousser ma main de haut en bas, appréciant la brise dans mes cheveux humides et la sensation de mon bracelet qui glissait contre ma peau. *La SO, couvrir un meurtre ? Comme c'est étonnant !* Jenks semblait content et gardait le silence maintenant que la question de l'argent avait été soulevée, même si elle n'avait pas encore été réglée.

— Tarif de consultation standard, dis-je.

— Cinq cents par jour, plus les frais, répliqua Glenn et je me mis à rire.

— Essaie plutôt le double, Mister Ketchup. J'ai une assurance à payer.

Et une église à sanctifier, et un salon à réparer.

Glenn quitta la route des yeux.

— Et pour deux heures de ton temps, ce serait combien ? Deux cent cinquante ?

Merde. Il voulait me payer à l'heure. Je fronçai les sourcils et les ailes de Jenks ralentirent avant de s'arrêter totalement. Ça paierait à peine les panneaux de bois et le gars pour les poser.

— D'accord, dis-je en fouillant dans mon sac à la recherche de l'agenda qu'Ivy m'avait donné l'année dernière.

Il n'était plus à jour, mais les pages étaient encore blanches et j'avais besoin de garder une trace de mes heures.

— Mais tu peux t'attendre à une facture détaillée. (Glenn grimaça.) Quoi ? demandai-je en plissant les yeux à cause des rayons du soleil qui m'aveuglaient par intermittence.

Il haussa une épaule avant de la laisser retomber.

— Dis donc, tu m'as l'air vachement... organisée, dit-il et, voyant que ça faisait ricaner Jenks, je frappai Glenn du dos de la main.

— Si c'est comme ça, plus de ketchup pour toi, protestai-je en m'affalant.

Sa main se raidit sur le volant et je compris que j'avais touché un point sensible.

— Allez, flippe pas, Glenn, railla Jenks. Noël arrive. Je t'offrirai un pot entier de piment mexicain de derrière les fagots pour ton petit ventre, si Rachel décide de ne plus faire la dealeuse pour te fournir en tomates.

Glenn me jeta un regard en coin.

— Euh, en fait, en parlant de ça, j'ai une liste, dit-il en tâtonnant dans la poche intérieure de son manteau pour en sortir un petit bout de papier noirci de son écriture précise et reconnaissable.

Je haussai les sourcils en le prenant : « Ketchup, sauce barbecue épicée, purée de tomate, sauce salsa. » Comme d'habitude.

— T'as besoin d'une nouvelle paire de menottes, non ? demanda-t-il avec nervosité.

— Ouais, répondis-je, soudain bien mieux réveillée. Mais si tu pouvais m'avoir quelques-uns de ces bracelets en argent enchanté gainé de plastique que la SO utilise pour empêcher les sorcières de ligne de magie d'invoquer leur sorcellerie, ce serait génial.

— Je vais voir ce que je peux faire, dit-il et je dodelinai de la tête, satisfaite.

Le cou raide de Glenn trahissait son malaise quant à troquer des outils qui servaient à appliquer la loi contre du ketchup, et je trouvais ça drôle que cet humain stoïque et collet monté soit si gêné d'entrer dans une boutique qui vendait des tomates. L'humanité les fuyait comme la peste, ce qui était compréhensible étant donné qu'une tomate avait propagé le virus qui avait décimé une grosse partie de leur population quatre décennies plus tôt, et par la même occasion révélé les espèces surnaturelles occultées jusque-là par le nombre écrasant des humains. Mais il avait été contraint de manger une pizza – autre chose que les merdes qu'on servait aux humains chez *Alfredo* – et depuis ce jour c'était la descente aux enfers.

Je n'allais pas l'embêter avec ça. Chacun ses lubies. Que celle de Glenn soit de désirer ardemment quelque chose que tous les autres humains de la planète évitaient était le cadet de mes soucis. *Et si ce secret me permet d'obtenir des bracelets anti-magie qui pourraient un jour me sauver la vie*, pensai-je en me calant de nouveau au fond de mon siège en cuir, *alors motus et bouche cousue*.

Chapitre 4

L

a morgue était froide et silencieuse, comme si l'on avait fait un bond rapide de juillet à septembre, et j'étais bien contente de porter un jean. Je descendis de la voiture légèrement en biais et mes sandales crissèrent sur les marches en ciment sales ; la lumière fluorescente de l'escalier ne faisait que renforcer l'atmosphère lugubre du lieu. Jenks se trouvait sur mon épaule pour se tenir au chaud et Glenn tourna rapidement à droite en arrivant sur le palier, suivant les flèches bleues peintes sur les murs. Après avoir dépassé un large ascenseur, il s'arrêta devant les doubles portes qui annonçaient fièrement : MORGUE DE CINCINNATI, UNE POLITIQUE D'ÉQUITÉ DEPUIS 1966.

Entre la pénombre souterraine et le café de Glenn que je tenais toujours à la main, je commençais à me sentir mieux, mais ma bonne humeur venait principalement du badge visiteur nominatif que, croyez-le ou non, Glenn m'avait donné en bas de l'escalier. C'était autre chose que l'habituel badge jaune énorme, de quatre centimètres par six, tordu et laminé ; c'était un vrai badge en plastique épais, avec mon nom en relief. Jenks avait également le sien et il en était odieusement fier, même si c'était moi qui le portais, juste sous le mien. Ce badge était la seule chose qui permettait d'avoir accès à la morgue. Enfin... à part la mort.

Je n'avais pas fait grand-chose pour le BFO mais, d'une manière ou d'une autre, j'étais devenue leur protégée, la pauvre petite sorcière qui avait fui la tyrannie de la SO pour suivre son petit bonhomme de chemin. Ils m'avaient offert ma propre voiture au lieu d'une compensation financière, alors que la SO m'avait accusée de faute sous prétexte que j'avais aidé le BFO à résoudre une enquête dont la SO n'avait pas réussi à venir à bout. Depuis, ils avaient décidé que, puisque je n'étais pas salariée du BFO, le Bureau pouvait m'employer comme une société externe ou un indépendant. *Nana-nana-nèreuh !*

C'était ces petits riens qui égayaient mes journées.

Glenn ouvrit l'une des portes et s'effaça pour me laisser entrer la première. Je parcourus des yeux la grande salle de réception dans laquelle résonnait un bruit d'égouttement ; la pièce était plus rectangulaire que carrée, les armoires à classeurs penchaient sur le

côté et l'horrible bureau en acier qui trônait dans un coin aurait déjà dû être balancé dans les années 1970. Un gamin, qui avait l'âge d'être à la fac, se tenait là, les pieds posés sur le bureau encombré de papiers, une console de jeu portable dans les mains. Même si un cadavre étendu sur une civière, recouvert d'un drap, attendait que l'on s'occupe de lui, quelques aliens numériques avaient visiblement besoin qu'on leur règle leur compte en priorité.

Le jeune homme blond leva les yeux à notre arrivée et, après m'avoir regardée des pieds à la tête, il posa son jeu et se leva. Ça puait, dans cette pièce : l'odeur du pin et des tissus nécrosés. Beurk.

— Yo, M. Freeze, lança Glenn et Jenks grogna de surprise en voyant le lieutenant collet monté du BFO échanger un enchaînement de gestes... compliqués – bras – point – coude – avec le type au bureau.

— Glenn, dit ce dernier sans cesser de me jeter des coups d'œil. Tu as environ dix minutes.

Glenn lui glissa un billet de 50, ce qui choqua Jenks.

— Merci. Je te revaudrai ça.

— C'est cool. Mais fais vite.

Il tendit à Glenn une clé accrochée à une poupée Bite-me-Betty. Aucune chance que quiconque puisse l'embarquer discrètement.

Je lui adressai un sourire ambigu et me dirigeai vers une autre double porte.

— Mademoiselle ! appela le gamin, l'accent coloré qu'il avait adopté jusque-là se muant en celui d'un garçon de ferme 100% américain.

Jenks ricana.

— J'en connais un qui cherche un rencard.

Je me retournai en traînant mes sandales et vis que M. Freeze nous avait suivis.

— Mademoiselle Morgan, reprit le gars en regardant mes deux badges jumelés. Si je puis me permettre. Pouvez-vous laisser votre café ici ? (Devant mon expression vide, il ajouta :) Ça pourrait réveiller quelqu'un trop tôt et étant donné que l'agent vamp est sorti déjeuner, ça serait... (Il grimaça.) Ça pourrait être fâcheux.

J'ouvris les lèvres en comprenant.

— Bien sûr, répondis-je en lui tendant le café. Pas de problème.

Il se détendit immédiatement.

— Merci. (Il retourna vers son bureau, puis hésita.) Vous n'êtes pas Rachel Morgan, la Coureuse, si ?

Jenks pouffa sur mon épaule.

— Parbleu, c'est qu'on est devenue célèbre !

Je lui adressai un sourire radieux en lui faisant face, tandis que Glenn montrait des signes d'impatience. Il pouvait bien attendre. On

ne me reconnaissait pas souvent, et c'était encore plus rare que je ne sois pas obligée de m'enfuir quand cela arrivait.

— Si, c'est moi, répondis-je en secouant sa main avec enthousiasme. Ravie de vous rencontrer.

Les mains de M. Freeze étaient chaudes et ses yeux trahissaient sa joie.

— Mortel, lâcha-t-il en sautillant sur ses pieds. Attendez ici. J'ai quelque chose pour vous.

Glenn referma le poing sur la poupée Bite-me-Betty, jusqu'à ce qu'il prenne conscience de l'endroit où étaient posés ses doigts, puis il fit tourner la clé dans sa main. M. Freeze était revenu derrière son bureau et fouillait dans un tiroir.

— C'est quelque part ici là-dedans, dit-il. Donnez-moi juste une seconde.

Jenks se mit à fredonner la mélodie de *L'École des Fans*, mais s'interrompit lorsque le gamin fit claquer le tiroir avec un geste triomphal.

— Je l'ai !

Il revint vers nous au pas de course et je sentis le sang quitter mon visage en voyant ce qu'il me tendait fièrement. Une étiquette d'orteil ?

Jenks quitta mon épaule et se posa sur mon poignet pour l'inspecter, ce qui surprit tellement M. Freeze qu'il parut vieillir d'au moins un an. Je pense qu'il n'avait même pas remarqué la présence de Jenks jusque-là.

— Sainte merde, Rachel ! s'exclama Jenks. Il y a ton nom dessus ! Et à l'encre en plus. (Il s'éleva dans les airs en riant.) Si c'est pas mignon, ça ! se moqua-t-il, mais le type était trop troublé pour y prêter attention.

Une étiquette d'orteil ? Je la tenais maladroitement dans ma main, perplexe.

— Euh... merci, parvins-je à répondre.

Un gloussement s'échappa du fond de sa poitrine. Je commençais à avoir l'impression d'être le dindon d'une farce quand M. Freeze ricana avant d'ajouter :

— Je travaillais, le jour où le bateau a explosé, à Noël dernier. Je l'ai faite pour vous, mais vous n'êtes jamais venue. Je l'ai gardée comme souvenir. (Son visage lisse exprima subitement la nervosité.) Je... euh pensais que vous la voudriez peut-être.

Je compris et me détendis en la rangeant dans mon sac.

— Oui, merci, répondis-je en lui touchant l'épaule pour le rassurer. Merci beaucoup.

— On peut y aller, maintenant ? grommela Glenn, et M. Freeze m'adressa un sourire embarrassé avant de retourner à son bureau d'un

pas rapide, faisant bouffer les pans de sa blouse.

Le lieutenant du BFO m'ouvrit l'une des doubles portes en soupirant.

En réalité, j'étais contente d'avoir l'étiquette d'orteil. Elle avait été faite dans l'intention de servir et, par conséquent, était imprégnée d'une forte connexion qu'un charme de lignes d'énergie pourrait utiliser pour me cibler. Il était préférable que ce soit moi qui l'aie plutôt que n'importe qui d'autre. Je m'en débarrasserais en toute sécurité quand j'en aurais le temps.

Il y avait une seconde porte derrière la première, créant ainsi un sas pour bloquer les sorts. L'odeur de la mort s'amplifia et Jenks vint se poser sur mon épaule, se tenant tout près de mon oreille et de la touche de parfum que j'y avais appliquée un peu plus tôt.

— Tu passes beaucoup de temps, là-dessous ? demandai-je à Glenn alors que nous entrions dans la morgue proprement dite.

— Le temps qu'il faut.

Il ne me regardait pas, plus intéressé par les numéros et les fiches glissés dans des boîtes sur les tiroirs à hauteur d'homme. Ça me foutait la trouille. Je n'étais jamais allée à la morgue municipale auparavant et je considérai, dubitative, l'agencement confortable des chaises autour de la table basse, au fond de la pièce, qui ressemblait finalement plus à la salle d'attente d'un cabinet médical.

La pièce était tout en longueur et quatre rangées de casiers s'étendaient de chaque côté du vaste espace vide au milieu. Les lieux servaient uniquement à la conservation et à la régénérescence, et pas aux autopsies, aux nécropsies ou même à la réparation assistée des tissus. Humains d'un côté, Outres de l'autre, même si Ivy m'avait dit qu'ils plaçaient des étiquettes à l'intérieur en cas de mauvais classement accidentel.

Je suivis Glenn vers le côté Outre et le regardai vérifier par deux fois la carte glissée dans une enveloppe avant de déverrouiller une porte et de l'ouvrir d'un coup sec.

— Elle est arrivée lundi, déclara-t-il par-dessus le bruit du plateau qui coulissait sur le métal. M. Freeze n'a pas trop aimé l'attention qu'elle suscitait, alors il m'a passé un coup de fil.

Lundi. Genre la veille ?

— La pleine lune n'aura pas lieu avant la semaine prochaine, répondis-je en évitant de regarder le corps enveloppé dans un drap. Est-ce que c'est pas un peu tôt pour un suicide de garou ?

Je croisai ses profonds yeux marron et y lus une triste approbation.

— C'est aussi ce que j'ai pensé.

Sans savoir ce que j'allais voir, je baissai le regard au moment où Glenn ôta le drap.

— Bon Dieu de merde ! s'exclama Jenks. C'est la secrétaire de M. Ray ?

Je sentis monter l'amertume. Depuis quand le poste de secrétaire était-il devenu un emploi à haut risque ? Il était impossible que Vanessa se soit suicidée. Certes, elle n'était pas un alpha, mais pas loin.

L'expression de Glenn passa de la surprise à la compréhension.

— Ah oui, bien sûr, grogna-t-il de sa voix grave. Tu as volé un poisson dans le bureau de M. Ray.

Un frisson d'exaspération me parcourut.

— Je croyais que c'était un sauvetage. Et ce n'était pas son poisson. David a dit que c'était M. Ray qui l'avait volé.

Les sourcils haussés, Glenn semblait penser que ça ne faisait aucune différence.

— Elle est arrivée ici sous forme de loup, poursuivit-il avec une attitude professionnelle tandis qu'il écarquillait les yeux à la simple vue des parties meurtries et déchirées du corps dénudé.

Un splendide petit tatouage de *koi*, dans des tons orange et noir, nageait sur une large partie du haut de son torse, témoin manifeste et permanent de son appartenance au clan de Ray.

— La procédure classique veut que nous les remettions sous leur vraie apparence après le premier examen. C'est plus facile de trouver la cause du décès sur une personne que sur un loup.

Cette odeur de putréfaction dans une forêt de pins commençait à m'importuner. Et que j'aie encore le ventre vide n'arrangeait pas les choses. La caféine ne faisait plus effet. J'avais déjà eu l'occasion de découvrir la procédure officielle, pour être brièvement sortie avec un gars qui fabriquait des charmes permettant la mutation inverse, du loup vers l'humain. C'était un *geek*, mais il gagnait un paquet de fric. Il faut dire que ce n'était pas un boulot facile et que personne ne voulait le faire.

Je ressentis la présence froide de Jenks sur mon épaule et, ne voyant rien qui sortait de l'ordinaire – en dehors du fait qu'elle était morte et que l'os de son bras était arraché –, je murmurai :

— Je suis censée voir quoi, là ?

Glenn inclina la tête et se dirigea vers un casier bas à l'autre bout de la pièce, qu'il ouvrit après en avoir vérifié l'étiquette.

— Ça, c'est un suicide de garou arrivé le mois dernier, dit-il. Tu vas pouvoir constater les différences. Elle aurait déjà dû être incinérée, mais on ne sait pas qui elle est. Deux autres cadavres de loup sont arrivés la même nuit, du coup ils les gardent un peu plus longtemps.

— Elles sont toutes arrivées ensemble ? demandai-je en m'approchant.

— Non, répondit-il à voix basse en regardant le cadavre avec compassion. Le seul point commun, c'est le moment où c'est arrivé et le fait qu'aucune des trois ne soit répertoriée dans l'ordinateur. Personne n'est venu les réclamer et elles ne correspondent à aucun avis de disparition parmi ceux qui sont répertoriés à la SO.

La voix étouffée de Jenks me parvint depuis mon épaule :

— Elle ne sent pas comme un garou. Elle sent le parfum.

Je tressaillis lorsque Glenn fit glisser la fermeture Éclair pour nous montrer que le flanc de la femme avait été entièrement ravagé.

— Elle s'est infligé ça elle-même, expliqua-t-il. Ils ont trouvé de la peau entre ses dents. Ce n'est pas exceptionnel, même si, d'habitude, ils sont moins brutaux et s'ouvrent simplement une veine pour se faire saigner. Un jogger l'a trouvée dans une allée de Cincinnati. Il a appelé la fourrière.

Les fines rides autour des yeux de Glenn s'accrochèrent sous l'effet de la colère. Il n'eut pas besoin de préciser que le jogger était humain.

Jenks garda le silence et je fis un effort pour prendre un air calme et indifférent tout en examinant le corps de la femme. Elle était grande pour un garou, mais pas trop non plus. Elle avait une grosse tête avec des cheveux jusqu'aux épaules légèrement bouclés, quand ils n'étaient pas emmêlés. Jolie. Pas de tatouage en vue. Un peu plus de trente ans ? Elle prenait soin d'elle, si l'on pouvait dire. Je me demandai ce qu'elle avait vécu de si terrible pour ne pas voir d'autre salut que la mort.

Comprenant que j'en avais assez vu, Glenn tira un troisième tiroir.

— Celle-ci a été heurtée par une voiture, déclara-t-il en ouvrant le sac épais. L'agent a reconnu que c'était un garou et l'a envoyée à l'hôpital. En fait, ils l'ont transformée dans l'autre sens pour essayer de la soigner mais elle est morte. (Il fronça les sourcils en regardant son corps endommagé.) Son cœur a lâché. Sur la table.

Je me contraignis à baisser les yeux, rechignant à regarder ses ecchymoses et sa peau déchiquetée par l'accident. Elle avait encore des cathéters sur les bras, preuve des efforts accomplis pour lui sauver la vie. Le cadavre de loup numéro deux avait également des cheveux bruns, plus longs cette fois-ci, mais qui bouclaient de la même manière. Elle semblait du même âge et était dotée du même menton étroit. Son visage était intact, à l'exception d'une éraflure sur la pommette, et elle avait un air serein et grave.

Il n'était pas inhabituel pour les garous de se précipiter sous les roues d'une voiture, c'était l'équivalent pour eux des sauts dans le vide chez les humains. Ils échouaient la plupart du temps et atterrissaient entre les mains d'un médecin, où ils auraient dû se rendre bien plus

tôt.

Je suivis Glenn vers un quatrième casier et découvris pourquoi Jenks était soudain devenu si silencieux et s'était envolé vers la poubelle en étouffant.

— Un train, dit Glenn simplement, la voix lourde de regret.

Le café et le manque de sommeil s'ajoutaient à ma nausée, mais j'avais assisté à un massacre de démon et en comparaison, ce que j'avais sous les yeux n'était pas beaucoup plus horrible que de mourir en dormant. Je pense que je marquais des points auprès de Glenn en examinant le cadavre, essayant toutefois de ne pas respirer l'odeur de pourriture que le froid de la pièce ne parvenait pas à atténuer. Il semblait que le corps de loup numéro trois était aussi grand que la première femme et avait la même silhouette athlétique. Ses cheveux bruns lui arrivaient aux épaules. Impossible de dire si elle avait été jolie ou non.

En me voyant incliner la tête, Glenn referma le sac, puis le tiroir, avant de retourner vers Vanessa et de refermer tous les autres casiers sur son passage. Je me traînai derrière lui, pas très sûre de la raison pour laquelle il avait voulu que je voie tout ça.

Jenks se retourna, les ailes silencieuses, et je lui adressai un sourire compatissant.

— Dis pas à Ivy que j'ai perdu le contrôle, demanda-t-il et j'acquiesçai. Elles ont toutes la même odeur, ajouta-t-il et je le senti s'agripper à mon oreille pour garder l'équilibre et se rapprocher autant que possible de mon cou parfumé.

— Bon Dieu, Jenks, pour moi elles ont toutes la même tête !

Mais je n'étais pas sûre qu'il apprécie beaucoup ma tentative d'humour.

Glenn ralentit le pas et fit une pause, puis nous regardâmes le corps de la secrétaire de M. Ray.

— Les trois autres femmes se sont suicidées, dit-il. Tout laisse penser que celle-ci, la secrétaire de M. Ray, a succombé à une automutilation. Mais je pense qu'elle a été assassinée, puis que l'on a maquillé son meurtre en suicide.

Je lui jetai un coup d'œil en me demandant s'il n'était pas en train de chercher la petite bête. Remarquant mon air circonspect, il passa une main dans ses cheveux courts et bouclés.

— Regarde ça, dit-il en se penchant au-dessus de Vanessa et en attrapant une de ses mains molles. Tu vois ? demanda-t-il en entourant son poignet fin de ses doigts qui contrastaient sévèrement avec la peau pâle du cadavre. On dirait un bleu causé par des liens. Des liens légers, mais des liens quand même. Il n'y en avait pas sur la femme qu'on a transportée à l'hôpital et je suis certain qu'ils ont dû la ligoter.

D'accord. À présent, ça m'intéressait. Vanessa avait peut-être joué à des jeux sexuels qui avaient dérapé ? Je me penchai en avant et convins que le léger cercle rouge pouvait résulter d'une ligature ; mais ce furent ses ongles qui retinrent mon attention. Ils avaient été manucurés par un professionnel, mais les extrémités étaient en lambeaux. Une femme qui envisageait de se suicider ne dépensait pas des sommes astronomiques en manucure, pour ensuite déchiqueter ses ongles en mettant proprement fin à ses jours.

— Où est-ce qu'on l'a trouvée ? demandai-je à voix basse.

Glenn entendit l'intérêt contenu dans ma voix et m'adressa un sourire, puis il reprit rapidement son air sérieux.

— Sous un quai, dans le Cloaque. Un groupe en visite l'a découverte avant même qu'elle ait eu le temps de refroidir.

Ne voulant pas être mis à l'écart, Jenks s'envola de mon épaule et alla planer au-dessus d'elle.

— Elle, elle sent le garou, proclama-t-il. Et le poisson. Et l'alcool désinfectant.

Glenn tira un coup sec sur le drap qui la recouvrait, en lieu et place du sac mortuaire habituel.

— Ses chevilles aussi ont une marque de lien.

Je fronçai les sourcils.

— Quelqu'un l'a donc retenue contre sa volonté avant de la tuer ?

Les ailes de Jenks se mirent à claquer.

— Il y a un petit bout de sparadrap coincé entre ses dents.

Glenn relâcha soudain l'inspiration qu'il avait initialement prise pour me répondre.

— Tu plaisantes ?

Je me sentais patraque mais, réveillée par l'adrénaline, je me penchai pour voir.

— Je ne suis pas formée pour ça, dis-je, alors que Glenn sortait de sa poche une petite lampe de la taille d'un stylo en me faisant signe de maintenir la bouche de Vanessa ouverte.

Je pris délicatement la mâchoire entre mes mains.

— Ne compte pas sur moi pour lui enfoncer un couteau et la trifouiller à l'intérieur.

— Ça tombe bien. (Il fit glisser la lumière sur ses dents.) Nous ne sommes pas autorisés à le faire.

Le grincement de la double porte me fit dresser la tête. Je lâchai la mâchoire de Vanessa et, relevant la main, je manquai de gifler Jenks. Il jura. En un instant, ma tension se transforma en panique lorsque je vis Denon, mon ancien patron à la SO, debout au milieu de la pièce, comme s'il était le roi des morts.

— C'est une affaire qui concerne la SO. Tu n'as même pas

l'autorisation de poser ne serait-ce qu'un œil sur elle, dit-il, l'écho de sa voix de miel descendant le long de ma colonne vertébrale en ondulant, comme de l'eau sur des rochers.

Et merde, pensai-je en réprimant ma peur. Il n'était plus mon patron dorénavant. Il n'était rien. Mais j'étais trop profondément enterrée sous terre pour capter une ligne, et je n'aimais pas ça.

Le vampire vivant, de sang bas, sourit pour nous montrer ses dents humaines, d'une blancheur étonnante qui contrastait avec sa peau d'acajou si belle. M. Freeze se tenait derrière lui, accompagné d'un second vampire vivant, de sang haut celui-ci, à en juger par ses canines petites mais aiguisées. Ils avaient apporté avec eux une odeur de frites et de hamburger, et il semblait que les 50 dollars de Glenn nous avaient acheté moins de temps qu'il l'avait espéré.

Jenks s'éleva dans les airs dans un bruissement d'ailes.

— Regarde ce que le chat nous a vomi, gronda-t-il. Ça sent comme un truc mort, mais j'arrive pas à dire ce que c'est, Rache. Des couilles de rats poilues, peut-être ?

Denon fit mine de ne pas l'avoir entendu, comme il le faisait avec toutes les personnes qu'il jugeait indignes de son attention, mais je surpris le spasme d'une paupière alors qu'il continuait à sourire, tentant de m'impressionner de sa seule présence.

Glenn éteignit sa petite lampe et la posa sur le côté, la mâchoire crispée, impénitent. Denon n'avait jamais été vraiment dangereux. Il ne l'avait jamais été et l'était encore moins à présent. Toutefois, il était probablement responsable de mon retrait de permis et ça me rendit furieuse.

Avec un air frimeur bien étudié, l'homme à la carrure large et musclée s'avança à pas de chat légers. Techniquement, il était un vampire – terme indélicat pour désigner un humain mordu par un mort-vivant et volontairement infecté de suffisamment de virus de vampire pour le faire muter partiellement. Et, tandis que les vampires vivants de sang haut, comme Ivy, qui avaient acquis ce statut à la naissance, étaient jalouxés car ils jouissaient de certaines forces propres aux morts-vivants sans en avoir les inconvénients, un vampire au sang bas n'était rien de plus qu'une source d'approvisionnement cherchant à obtenir les faveurs de celui qui lui avait promis l'immortalité.

Denon faisait manifestement des efforts pour développer sa force humaine. Mais, même si ses biceps saillaient sous sa chemise habillée et que ses cuisses étaient gonflées de muscles et épaisses comme de l'acier, il souffrait toujours d'être seul parmi les siens, et cela continuerait jusqu'à ce qu'il meure et devienne un vrai mort-vivant. Et encore, même cela dépendrait du bon vouloir et/ou de la mémoire de son « parrain ». Denon étant tenu pour responsable du départ d'Ivy et

moi hors de la SO, cette probabilité me semblait fragile. Son maître s'était mis à l'ignorer et Denon le savait. Il n'en était que plus dangereux et imprévisible depuis qu'il essayait de revenir dans les bonnes grâces de son maître. Le fait qu'il travaille le matin en disait long à ce sujet.

Bien que toujours magnifique, il avait perdu son allure sans âge qui caractérisait ceux dont se repaissent les morts-vivants.

Il était pourtant probable qu'ils s'alimentaient toujours sur lui. Denon avait par le passé supervisé un étage entier de Coureurs, mais, aujourd'hui, c'était la deuxième fois que je le voyais descendre sur le terrain depuis mon départ.

— Comment va ta voiture, Morgan ? railla-t-il de sa superbe voix, et mes poils se hérissèrent.

— Bien.

La colère me rendait plus ahurie encore que la fatigue. Les deux techniciens se faufilèrent en silence hors de la pièce. J'entendis le faible son d'une conversation et les bruits métalliques d'une civière que l'on redressait.

Les pupilles noires de Denon se détournèrent du corps de la secrétaire et se levèrent vers moi.

— Tu es venue voir ton œuvre ? se moqua-t-il et Jenks nous éclaira dans une explosion de lumière.

— Écarte-toi du corps, Jenks, murmurai-je en me dégageant de l'arrière du casier pour avoir un peu d'espace. Tu mets de la poussière partout.

Denon fit un sourire narquois, dissimulant à juste titre ses dents en apparence humaines. Je posai les mains sur mes hanches et secouai mes cheveux.

— Prétendez-vous que ce n'est pas un suicide ? raillai-je en entrevoyant une chance de l'irriter. Parce que si vous insinuez que je suis responsable de ce meurtre, je vais traîner votre joli petit cul marron en justice jusqu'au prochain Tournant.

Glenn ramena lentement le drap sur Vanessa. Il n'avait toujours rien dit jusque-là, ce que je trouvais étonnant puisqu'à peine un an auparavant, il pensait ne devoir aucun respect aux vampires. Mieux valait laisser l'art du harcèlement à ceux qui le maîtrisaient vraiment.

— Les preuves parlent d'elles-mêmes. (Denon avança pour forcer Glenn et Jenks à reculer.) Je la rends à ses proches pour la crémation. Poussez-vous.

Par la malédiction du Tournant, dans quelques heures, tout aurait disparu. Même les papiers et les fichiers d'ordinateur. Voilà pourquoi il faisait ça à une heure aussi insensée. Le temps que tout le monde se mette au boulot, il serait déjà trop tard. Je plissai les yeux et forçai un rire, mais il parut trop amer à mon goût.

— C'est ça votre boulot maintenant ? me moquai-je. Vous avez été reclassé fonctionnaire ?

Denon tenta d'assombrir son regard. C'était stupide de le provoquer comme ça, mais j'étais épuisée, et puis j'avais tout de même Glenn à mon côté. Qu'est-ce que Denon pouvait me faire ?

Le cliquetis d'une civière retentit et Denon entra dans la pièce en se pavanant en tentant de repousser Glenn par la seule force de sa présence. Mais celui-ci ne bougea pas.

— Vous ne pouvez pas l'emporter, dit le lieutenant du BFO en plaquant une main possessive sur le haut de la porte. C'est une enquête pour homicide, maintenant.

Denon se mit à rire, mais les deux gars qui tenaient la civière hésitèrent en échangeant un regard entendu.

— Ça a été classé comme suicide. Ce n'est pas de ta compétence. Le corps est à moi.

Merde ! Nous n'avions rien pour l'instant, et si nous ne trouvions rien, nous allions passer pour des imbéciles.

— Jusqu'à ce qu'il soit avéré qu'elle n'a pas été assassinée, j'ai toutes les compétences requises, rétorqua Glenn. Elle a des marques de liens sur les poignets. Elle était retenue contre son gré.

— Anecdote.

Denon saisit la poignée du tiroir de ses doigts bruns. Mais Glenn ne recula pas et la tension monta jusqu'à ce que les ailes de Jenks émettent une plainte aiguë.

Je fouillai dans mon sac et en sortis mon téléphone portable, même si, dans ce sous-sol, je ne captais aucun signal.

— On peut obtenir une ordonnance du tribunal en quatre heures. Votre enthousiasme à détruire les preuves sera mentionné. Vous voulez toujours l'emmener ?

Jenks se posa sur mon épaule.

— Tu ne peux pas obtenir d'ordonnance du tribunal aussi rapidement, chuchota-t-il alors que je commençai à transpirer.

Ouais, je savais que ça prendrait une journée, à condition de pouvoir en obtenir une, mais je ne pouvais tout simplement pas laisser Denon partir avec le corps.

Il contracta sa mâchoire.

— Des marques de liens ne prouvent rien.

Jenks s'envola pour aller flotter au-dessus de Vanessa.

— Et les traces de piqûres ? demanda-t-il.

— Où ça ? lâchai-je en traversant la pièce pour regarder de plus près. Je ne les vois pas.

Le petit pixie était fier de lui.

— Parce qu'elles sont toutes petites. Ce sont des piqûres de la taille de celles d'un pixie. Comme des fibres optiques. On peut voir la

marque sur la peau déchirée. La personne qui l'a droguée a maquillé son meurtre en suicide en lui déchiquetant le bras. Mais elles sont bien là. Il vous faudra un microscope pour les voir.

Un sourire menaçant se dessina sur les lèvres de Glenn, et nous nous retournâmes à l'unisson vers Denon. Les déclarations d'un pixie ne feraient pas le poids devant un tribunal, mais la destruction des preuves en connaissance de cause, elle, ne serait pas sans conséquences. Le vampire semblait furieux. Tant mieux. Je détestais penser que j'étais la seule à passer une sale matinée.

— Faites examiner son bras, dit-il brusquement, les muscles tendus à l'extrême. Je veux le rapport avant même que l'encre ait le temps de sécher.

Oh, mon Dieu, pensai-je en roulant des yeux, impossible de trouver une image plus banale.

Glenn referma le tiroir et le verrouilla avant de tendre les clés à M. Freeze. Jenks voltigeait à côté de moi et je ne dis rien, souriante, parce que je savais que nous avions raison et que Denon avait tort, et qu'au bout du compte la SO passerait pour un groupe d'idiots. Toutefois, à ma grande surprise, Denon gloussa.

— Tu continues à emmerder les gens, Morgan, et bientôt les seules personnes qui voudront t'engager seront les trolls sans abri qui vivent sous les ponts et les scélérats qui jouent avec la magie noire. C'est ta faute si elle est morte. Ta faute et celle de personne d'autre.

Le sang quitta complètement mon visage et Jenks fit claquer ses ailes avec agressivité. Non seulement Denon savait qu'elle avait été assassinée et essayait de couvrir le meurtre, mais en plus, il feignait de me tenir pour responsable.

— Espèce de fils de pute, bouillonna Jenks et je lui fis signe de rester en dehors de ça.

Je n'étais pas capable d'attraper un pixie en plein vol, mais peut-être qu'un vampire furieux, lui, le pouvait.

Denon tourna les talons en m'adressant un sourire éclatant, aussi confiant et avide de pouvoir qu'à son arrivée. Jenks n'était plus que colère et battements d'ailes.

— Ne l'écoute pas, Rachel. Ce n'est pas ta faute. C'est impossible.

Je regardai le corps recouvert par le drap. *Par pitié, mon Dieu. Faites que ça n'ait rien à voir avec moi.*

— Ouais, je sais, dis-je en espérant qu'il ait effectivement raison.

C'était possible. Mon seul lien avec elle était ce poisson, et l'affaire avait été réglée. Elle n'avait été que la secrétaire de M. Ray, et n'avait donc aucun rapport avec ça. Et de toute façon, ce n'était pas le poisson de M. Ray.

Glenn posa une main rassurante sur mon épaule et marcha

lentement vers la double porte pour laisser à Denon le temps de partir. Mais il ne restait plus que M. Freeze dans la salle de réception et une conversation étouffée filtrait depuis le couloir. Je patientai pendant que Glenn échangeait quelques mots avec le garçon, lui promettant de revenir signer la paperasse après m'avoir ramenée chez moi. A présent, le corps de Vanessa n'allait pas être relâché tant que l'hypothèse du meurtre ne serait pas exclue, mais je n'y trouvais aucune satisfaction. La SO allait devenir furieuse si je mettais au jour une affaire qu'ils avaient voulu étouffer. Trop cool.

En remontant mon sac sur l'épaule, je fis un signe de la main à M. Freeze, qui était à cran, et suivis Glenn vers la sortie. Jenks resta silencieux. Glenn tenait mon café d'une main et mon coude de l'autre. Mes pensées voguèrent vers Vanessa, tandis que je me laissais guider jusqu'au niveau supérieur du bâtiment où nous retrouvâmes la lumière du soleil. Je n'ouvris pas la bouche de tout le trajet de retour et la conversation entre Jenks et Glenn décrut petit à petit. Leur silence me laissa penser qu'ils n'excluaient pas totalement que je sois bien responsable, d'une façon ou d'une autre, de la mort de cette femme. Mais c'était impossible. Je ne pouvais tout simplement pas l'être.

Je ne relevai pas les yeux du tableau de bord jusqu'à ce que je reconnaisse l'ombre rasante de ma rue. Jenks grommela quelque chose et se glissa par la fenêtre avant même que Glenn ait arrêté la voiture. Je levai les yeux. Le matin brumeux était en train de basculer vers ce moment de la journée auquel je me réveillais habituellement.

— Merci de m'avoir accompagné, dit Glenn et je me retournai vers lui, surprise de lire un vrai soulagement dans ses yeux. L'agent Denon me fout les jetons, ajouta-t-il et je parvins à lui sourire.

— C'est une larve, répliquai-je en ramenant mon sac sur mes genoux.

Glenn haussa les sourcils.

— Si tu le dis. Au moins, le corps de Vanessa ne sera pas détruit. Et j'aurai accès à tous les fichiers que je veux jusqu'à ce que l'implication d'un humain soit définitivement exclue. Je pense que je peux m'en tirer d'ici là.

Je soufflai.

— Alors pourquoi vouliez-vous m'emmener, monsieur l'agent du BFO ?

Il grimaça en montrant les dents.

— Jenks a trouvé des marques de piqûres, et toi tu as distraît Denon et tu l'as fait reculer. Une ordonnance du tribunal ? dit-il en gloussant. (Je haussai les épaules et Glenn ajouta :) Il a peur de toi, tu sais.

— De moi ? Non, je ne crois pas. (Je tâtonnai à la recherche de la poignée de portière. Merde, j'étais fatiguée.) Je t'envoie quand

même une facture, dis-je en vérifiant l'heure sur l'horloge du tableau de bord.

— Euh, Rachel, commença Glenn avant que je sorte. J'avais une autre raison de venir.

Je suspendis mon geste. L'air mécontent, il passa sa main sous son siège et me tendit un dossier épais fermé par un élastique.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je et il me fit signe de l'ouvrir.

Je le calai sur mes genoux, ôtai l'élastique et feuilletai les fiches. C'était principalement des photocopies de coupures de journaux et de rapports de la SO et du BFO, concernant des vols touchant tout le continent nord-américain et quelques pays outre-Atlantique comme la Grande-Bretagne et l'Allemagne : des livres rares, des artefacts, de la joaillerie ayant quelque valeur historique... Je me sentis refroidie malgré la chaleur de juillet en comprenant qu'il s'agissait des fichiers de Nick.

— Appelle-moi s'il te contacte, me dit Glenn avec une curieuse raideur dans la voix.

Il n'aimait pas être obligé de me solliciter, mais il le faisait quand même.

J'avalai ma salive, incapable de le regarder.

— Il s'est jeté du pont Mackinac, dis-je, et cette phrase me parut surréaliste. Tu penses qu'il aurait survécu ?

Je savais bien que oui. Il m'avait appelée en se rendant compte qu'il m'avait pris le faux artefact de garou et que je détenais l'original.

Un poids comprima ma poitrine. *Merde. C'était donc ça que cherchait Newt. Merde, merde, merde... Est-ce que c'était pour ça que Vanessa était morte ? La SO savait que j'avais été en possession du Foyer pendant un moment, et eux comme tous les autres pensaient qu'il avait disparu par-dessus le pont en même temps que Nick Sparagmos. Quelqu'un savait-il qu'il avait survécu et qu'il tuait désormais tous les garous pour trouver qui détenait le Foyer ? Oh mon Dieu, David.*

— Il me le faut celui-là, Rachel, dit Glenn en me ramenant brusquement à la réalité. Je sais que c'est Nick.

J'avais l'impression d'être enveloppée dans du coton et je savais que mes yeux étaient trop grands ouverts en me tournant vers lui.

— Je me doutais que c'était un voleur. Je n'en étais pas certaine, jusqu'à ce qu'il disparaisse. Je refusais d'y croire, dis-je.

Je pus lire de la compassion indulgente dans son regard.

— Je sais bien.

Mon cœur fit un bond et je pris une rapide inspiration. Glenn me toucha l'épaule, pensant certainement que mes mains tremblaient à cause du choc de découvrir avec certitude que Nick était un voleur, mais certainement pas parce que je savais désormais ce que cherchait

Newt et pourquoi Vanessa avait été assassinée. Bon sang, elle avait été droguée puis tuée parce qu'elle n'avait rien su répondre. Ça n'aurait rien arrangé de le dire à Glenn. Cette affaire concernait l'Outremonde et ça ne ferait que le mener à sa perte. Je devais appeler David. Reprendre le Foyer avant que Newt remonte jusqu'à lui. Il n'était pas capable de combattre un démon.

Comme si moi je pouvais ?

Je saisis la poignée de la porte, l'esprit tourbillonnant.

— Merci pour la balade, Glenn, dis-je en mode pilote automatique.

— Ouh là, ouh là, ouh là, répliqua-t-il en posant une main sombre sur mon bras. Ça va aller ?

Je me forçai à croiser son regard.

— Ouais, ça ira, mentis-je. Je suis un peu déroutée, c'est tout.

Il retira sa main et je laissai la chemise cartonnée sur le siège avant de sortir, chancelant sur le trottoir. Je levai les yeux vers la maison de Ceri. Elle dormait certainement, mais j'irais lui parler dès qu'elle serait réveillée.

— Rachel...

Elle connaissait peut-être un moyen de détruire le Foyer.

— Rachel ?

Je poussai un soupir en me penchant pour regarder à l'intérieur de la voiture. Glenn me tendit le dossier, les muscles des épaules gonflés.

— Garde-le, dit-il et, alors que j'allais protester, il ajouta : ce sont des copies. Quoi qu'il arrive, il faut que tu saches ce qu'il a fait...

Je m'en emparai en hésitant, et courbai le dos sous son poids.

— Merci, répondis-je sans trop y croire.

Je claquai la porte et avançai vers l'église.

— Rachel ! appela-t-il de nouveau et je m'arrêtai brusquement en me retournant. Les badges visiteurs ? souffla-t-il.

Ah, ouais. Je fis demi-tour, posai le dossier sur le toit de la voiture, détachai les badges et les lui tendis à travers la fenêtre.

— Promets-moi que tu ne reprendras pas le volant tant que tu n'auras pas fini tes leçons de conduite, dit-il en démarrant.

— Bien sûr, murmurai-je en m'éloignant.

Ça recommençait. Le monde entier savait que le Foyer n'avait pas été perdu et j'allais me retrouver dans une merde bien noire le jour où quelqu'un prendrait conscience qu'il était en ma possession.

Chapitre 5

Q

Quand je me levai de nouveau, la chaleur du matin avait fait place à la pluie. C'était étrange de se lever si près du coucher du soleil. Je m'étais endormie de mauvaise humeur et me réveillai dans le même état, tirée de mon sommeil par Skimmer qui sonna à la porte aux environs de 16 heures. Je suis certaine qu'Ivy avait ouvert aussi vite que possible, mais retrouver le sommeil représentait trop d'effort. De plus, Ceri devait venir ce soir-là et je ne voulais pas qu'elle me trouve de nouveau en sous-vêtements.

Debout devant l'évier, en short et chemisette, je nettoyai ma bouilloire, le bras endolori ; le silence dégoûté que Ceri avait eu ce matin-là en la voyant m'avait motivée à la laver.

Ceri devait venir m'aider à dessiner un nouveau cercle d'invocation. Peut-être à la craie, cette fois-ci, et donc moins grossier. Je commençai à être impatiente que Minias revienne. Il pourrait détruire le Foyer en échange de l'aide que je lui avais fournie pour ramener Newt. Après avoir vu comment Ceri négociait avec Al, j'avais très envie qu'elle m'aide pour Minias. Cette femme avait des tournures de phrases encore plus sournoises que celles de Trent.

J'avais appelé David avant de me coucher et, après une discussion échauffée qui avait fait fuir absolument tous les pixies de l'église, il m'avait carrément dit que si le meurtre n'avait toujours pas fait remonter la piste du Foyer jusqu'à lui, celui qui était à sa recherche ne le trouverait probablement jamais ; sortir l'artefact de son congélateur ne ferait qu'attirer l'attention sur lui. Je n'étais pas convaincue et s'il ne voulait pas me le rapporter, je serais bien obligée d'aller le chercher moi-même. Ce qui signifiait que j'allais devoir le rapporter en bus ou à l'arrière de la moto d'Ivy. Aucune des deux options ne semblait une très bonne idée.

Je rinçai la bouilloire en repoussant une boucle rousse de mon visage, la séchai et la reposai à côté de la plaque. Elle ne rutilait toujours pas, mais c'était déjà mieux. L'odeur désagréable du produit s'intensifia dans la pièce fermée et, comme la pluie avait cessé, j'ouvris la fenêtre du bout des doigts.

Une fraîche humidité s'engouffra à l'intérieur et, tout en me

lavant les mains, je jetai un coup d'œil dans le jardin sombre et détrempé. Je fronçai les sourcils en voyant mes ongles, le vernis abîmé et les cuticules vertes. Merde. Moi aussi, je venais de me les faire refaire.

Je soupirai en reposant le torchon et entrai dans le garde-manger. J'étais affamée et, si je ne mangeais pas quelque chose avant l'arrivée de Ceri, j'allais passer pour une truie en me jetant sur le paquet de gâteaux prévu pour l'occasion. Debout devant l'entrée, j'observai les canettes de jus de fruit, les bouteilles de ketchup et l'assortiment de tartes qu'Ivy avait ordonnées en lignes bien rangées. Si je l'avais laissé faire, elle aurait sans doute étiqueté tous ces produits un par un. J'attrapai une boîte de macaronis et un sachet de sauce en poudre : rapide, solide et plein de glucides. Prescription du médecin sorcérologue.

Le grand rire clair qui s'éleva du sanctuaire me rappela que je n'étais pas seule. Ivy avait sollicité Skimmer, son ancienne colocataire de l'époque du lycée, pour l'aider à déménager tous les meubles du salon dans le sanctuaire, d'abord pour dégager la pièce afin que les types de «Trois hommes et une boîte à outils» puissent refaire le lambris, et ensuite pour mettre une certaine distance entre Skimmer et moi. Même frustrante de gentillesse, elle était l'avocate de Piscary – comme si le fait d'être un vampire vivant n'était déjà pas assez effrayant – et je n'étais donc pas très enthousiaste à l'idée d'être moi aussi sympathique avec elle.

Je posai la casserole sur la plaque et fouillai sur le comptoir avant de me souvenir que les enfants de Jenks se servaient de ma grosse marmite pour faire un fort dans le jardin. Contrariée, je remplis d'eau ma plus grosse casserole à charmes et la posai sur le feu. C'était une mauvaise idée de mélanger le matériel de cuisine et le matériel à sortilèges mais, de toute façon, je ne risquais plus d'utiliser cette casserole pour mes charmes, maintenant qu'il y avait une bosse de la taille de la tête d'Ivy à l'intérieur.

Je fis fondre du beurre pour la sauce pendant que l'eau chauffait. Un vacarme s'éleva du sanctuaire et mes épaules s'affaissèrent quand je reconnus la musique agressive de Nine Inch Nails. Le volume diminua et la voix pleine d'entrain de Skimmer s'accorda harmonieusement à celle d'Ivy, plus douce. Les ressemblances entre Skimmer – un vampire vivant – et moi étaient assez frappantes : elle avait le rire facile et ne se laissait jamais déborder par les problèmes, une qualité dont Ivy semblait avoir besoin chez autrui pour garder son propre équilibre.

Skimmer s'était installée à Cincinnati depuis six bons mois, elle avait quitté la Californie et une sympathique confrérie de vamps pour faire sortir Piscary de prison. Ivy et elle s'étaient rencontrées pendant

leurs deux dernières années de lycée sur la côte Ouest, et elles avaient partagé leur sang et même leurs corps ; c'était d'ailleurs ça, et non pas Piscary, qui avait incité Skimmer à s'éloigner de son maître vamp et de sa famille. Je l'avais rencontrée l'année précédente et elle avait fait démarrer notre relation d'un très mauvais pied en me prenant pour l'ombre d'Ivy, avant de me faire poliment la cour pour obtenir mon sang.

Je touillai le beurre dans la casserole, puis ralentis mon geste et me forçai à retirer la main de mon cou. Je n'aimais pas l'instinct qui me poussait à cacher la cicatrice dissimulée sous ma peau parfaite. L'explosion de désir que Skimmer avait provoquée en moi, grisante et bouleversante, n'avait d'égale que le malaise qu'elle m'avait procuré en se méprenant quant à mes rapports avec Ivy. Diable, je n'étais pas sûre de les comprendre moi-même. Alors s'attendre que Skimmer les saisisse dans les trente premières secondes de notre rencontre était tout bonnement ridicule.

Je savais qu'Ivy et Skimmer avaient repris leur relation là où elles l'avaient laissée, ce qui, selon moi, était la raison pour laquelle Piscary avait accepté de prendre Skimmer dans sa propre confrérie, à condition que la jolie vamp remporte son procès. Alors que je mélangeais le beurre, le lait et la sauce en poudre, je me demandai si Piscary ne commençait pas à regretter son indulgence en ayant permis à Ivy d'entretenir avec moi une relation basée sur le respect, et non pas sur le sang. Il s'attendait certainement que Skimmer ramène Ivy à un état d'esprit plus digne de sa condition vampirique.

Pourtant, Ivy avait été bien plus facile à vivre ces derniers mois, depuis qu'elle étanchait sa soif de sang avec quelqu'un qu'elle aimait et qui pouvait survivre à ses petites attentions. Elle était heureuse. Coupable, mais heureuse. D'ailleurs, je ne pensais pas qu'Ivy soit capable d'être heureuse sans teinter son bonheur d'une bonne dose de culpabilité. Et, en attendant, nous pouvions faire comme si je n'éprouvais pas les prémices d'un attrait pour les plaisirs du sang et éluder la question afin de ne pas lui faire peur. Nos rôles étaient inversés et je ne possédais pas l'aisance d'Ivy pour me convaincre moi-même qu'il était impossible d'obtenir quelque chose que je désirais.

D'une main tremblante, je raclai la cuiller en bois contre la casserole. Une vague d'adrénaline se propagea dans tout mon corps quand je me remémorai la sensation de ses dents qui glissaient dans ma chair. La peur et le plaisir s'étaient mêlés en une sensation irréelle, m'emplissant d'un élan d'extase.

Comme si mon souvenir l'avait invoquée, la grande et maigre silhouette d'Ivy apparut dans le couloir. Elle était vêtue d'un jean et d'un haut coupé assez court pour que l'on voie l'anneau à son nombril. Elle prit une bouteille d'eau dans le frigo. Elle ralentit son geste en

humant l'air et compris que j'étais en train de penser à elle, ou tout du moins à une chose qui avait envahi mon corps et accéléré mon rythme cardiaque. Les pupilles dilatées, elle me fixa du regard depuis l'autre bout de la cuisine.

— Ton parfum ne fonctionne plus, dit-elle.

Je dissimulai mon sourire en pensant que j'aurais préféré ne plus le porter, mais c'était une mauvaise idée d'inciter Ivy à me mordre de nouveau.

— Il est vieux, répondis-je. Je n'avais rien d'autre dans la salle de bains.

A ma grande surprise, elle gloussa en secouant la tête. Elle était de bonne humeur et je me demandai ce que Skimmer et elle avaient bien pu faire à côté, à part réorganiser l'agencement des meubles. *Pas mes oignons*, pensai-je en retournant à ma sauce.

Ivy but une autre gorgée en silence, appuyée contre le comptoir, les chevilles croisées. Je sentis ses yeux parcourir la cuisine et se poser sur la bouilloire qui brillait sans éclat à côté de la plaque.

— Ceri vient ici ? demanda-t-elle.

J'acquiesçai en regardant le jardin humide et assombri par les nuages qui annonçaient un crépuscule précoce.

— Elle vient m'aider pour mon glyphe d'invocation.

Je lui jetai un coup d'œil en continuant à tourner la cuiller dans la casserole. *Dans le sens des aiguilles d'une montre... dans le sens des aiguilles d'une montre... jamais dans le sens inverse.*

— C'est quoi, tes horaires, cette nuit ?

— Je sors et je ne rentrerai pas avant que le soleil soit presque levé. J'ai une course.

D'un geste extrêmement gracieux, elle se servit d'une main pour se hisser avec aisance sur le comptoir.

— Tu vas prendre Jenks avec toi ? demandai-je, préférant intérieurement qu'il reste ici, mais il était normal de faire passer une mission importante avant mes angoisses de froussarde.

— Non.

Ivy essaya de dissimuler sa nervosité en passant ses doigts dans les épis de ses cheveux courts, me faisant ainsi comprendre qu'elle travaillait pour Piscary, pas pour son propre compte en banque. Elle était le scion du maître vampire et il était prioritaire... quand il ne s'agissait pas de moi.

— Tu penses que c'est cette horrible statuette que le démon cherchait ?

— Le Foyer ? (Je passai mon doigt sur la cuiller en bois, le léchai et déposai l'ustensile dans l'évier.) Quoi d'autre ? Ceri dit que si Newt avait su que David l'avait, elle serait apparue dans son appartement, pas ici. Mais je vais le reprendre, de toute manière.

Quelqu'un à Cincinnati sait qu'il a refait surface.

Mon regard se perdit dans le vide et un désagréable sentiment de trahison me noua le ventre. A part Ivy, Jenks et Kisten, la seule personne à savoir que je détenais toujours le Foyer, c'était Nick. Je ne pouvais pas croire qu'il m'ait trahie comme ça, mais il avait bien vendu des informations me concernant à Big Al par le passé. Et aujourd'hui, il m'en voulait à mort.

L'eau se mit à bouillir et je versai assez de macaronis pour trois personnes. Ivy se pencha et fit glisser le paquet de pâtes vers elle.

— Que voulait Glenn ? demanda-t-elle en croquant dans une pâte crue.

Je séparerai les macaronis les uns des autres et baissai le feu.

— Mon opinion sur le meurtre d'une garou. C'était la secrétaire de M. Ray. Quelle que soit la personne qui a fait ça, elle a essayé de le faire passer pour un suicide.

Ivy haussa les sourcils et son regard se posa sur le calendrier épinglé au mur, à côté de l'ordinateur.

— Une semaine avant la pleine lune ? Aucune chance que ce soit un suicide et la SO le sait.

J'acquiesçai.

— Je ne pense pas qu'ils s'attendaient que le BFO s'en mêle. Elle avait des marques de liens et des traces de piqûres. Et Denon a essayé d'étouffer l'affaire.

Ivy plongea de nouveau la main dans le paquet de pâtes et suspendit son geste.

— Tu penses que ça a quelque chose à voir avec le Foyer ?

— Ça se pourrait, dis-je, énervée.

Bon sang ! J'avais eu l'horrible statue en ma possession pendant à peine deux mois et, déjà, la nouvelle qu'elle n'avait pas disparu par-dessus le pont Mackinac semblait s'être répandue. Je remuai les pâtes en repoussant une mèche de cheveux de mon visage et essayai de me rappeler si j'étais passée chez David ou si je l'avais même appelé une seule fois depuis tout ce temps. À l'exception de la nuit où je lui avais confié le Foyer. Je n'avais pas l'impression. C'était mon alpha, certes, mais ce n'était pas comme si l'on était mariés ou quoi que ce soit. Merde, le Foyer n'était plus en sécurité. Je devais le récupérer, et aujourd'hui, de préférence.

— Je peux demander autour de moi si tu veux.

Elle balança ses jambes pour s'asseoir en tailleur avec le paquet de pâtes.

Mes pensées revinrent brusquement à elle.

— Surtout pas, dis-je. Moins je creuserai, plus je serai en sécurité. En plus, on ne nous paie même pas pour le retrouver.

Elle se mit à rire et mon humeur s'apaisa. Ivy ne riait pas

souvent et j'en adorais le son.

— C'est pour ça que tu penses à Nick ? demanda-t-elle et cela me stupéfia. Tu ne fais jamais de pâtes à la sauce Alfredo sans penser à lui.

Ma bouche s'ouvrit toute grande en signe de protestation, puis se referma tout net. *Merde. Elle a raison.*

— Hmm, commençai-je, irritée, tout en remuant les pâtes. Glenn m'a donné un dossier sur Nick aujourd'hui. Il fait dix centimètres d'épaisseur.

— Vraiment ? dit-elle d'une voix traînante qui me fit froncer les sourcils.

Dès leur rencontre, elle n'avait pas apprécié Nick.

— Oui, vraiment, répondis-je, hésitante, en regardant la vapeur s'élever. Tout ça ne date pas d'hier.

— Je suis désolée.

Je me contraignis à arborer une expression neutre. Elle détestait Nick, mais elle était sincèrement désolée qu'il m'ait brisé le cœur.

— J'en ai plus rien à faire. J'en ai fini avec ça. C'est du passé.

Et c'était vrai. À l'exception de ce sentiment d'avoir été utilisée. Il avait vendu des informations sur moi à Big Al en échange de quelques faveurs avant notre rupture. Sale con.

Le volume du morceau de Nine Inch Nails *Only* diminuait et je ne fus pas surprise de voir Skimmer entrer dans la cuisine, probablement curieuse de savoir ce que l'on fabriquait. Je sentis – plus que je vis – Ivy changer de position pour se rapprocher de moi au moment où le corps de danseuse de Skimmer apparut, tout de jean vêtu.

Ivy était aussi ouverte avec moi qu'avec Skimmer, mais elle n'aimait pas le lui laisser voir. Nous avions toutes les trois un mode de fonctionnement curieux, dont je n'étais pas fanatique. Skimmer était folle amoureuse d'Ivy et avait déménagé dans notre ville en sachant que, si elle parvenait à faire sortir Big Al de prison, elle serait acceptée dans sa camarilla et pourrait rester à Cincinnati. C'était moi qui avais envoyé Al en prison et le jour où il sortirait, ma vie risquait de ne plus valoir qu'un pet de troll. C'était surtout à Ivy que je devais d'être encore en vie, ce qui la mettait dans une position de plus en plus difficile à chaque succès au tribunal.

Skimmer ferait ce qu'il fallait pour rester auprès d'Ivy. Et je ferais ce qu'il fallait pour garder mon corps et mon âme réunis. Ivy voulait nous voir réussir toutes les deux et ça risquait de la rendre de plus en plus folle. Les choses auraient été plus simples pour moi si Skimmer n'avait pas été si foutrement charmante.

Sa perception de vamp lui fit clairement comprendre qu'elle interrompait quelque chose et, repoussant ses longs cheveux blonds et raides de chez raides derrière une oreille, elle s'installa devant la

table, sur la chaise d'Ivy. Du coin de l'œil, je vis ses traits se brouiller un instant avant de se radoucir lorsqu'elle échangea un regard avec Ivy, puis son petit nez et son menton prirent une expression aimable. À côté des traits délicats de Skimmer, je me dis que ma mâchoire forte et mes pommettes devaient sembler néandertaliennes. Même si elle était aussi futée qu'un renard et au sommet de son art, la jeune femme semblait innocente avec ses yeux bleus et son bronzage californien, une caractéristique qui représentait un avantage dans sa profession, quand ses concurrents la sous-estimaient.

— Déjeuner ? dit-elle vivement, sa voix agréable trahissant une nuance de détresse.

— Juste des pâtes au beurre, répondis-je en égouttant les macaronis. J'en ai assez pour trois, si ça te dit.

Je me détournai de l'évier et vis ses iris s'étrécir dans ses yeux bleus perçants, ce qui rendait son regard encore plus saisissant. Ses cils longs et épais accentuaient la délicatesse de ses traits. Je me demandais ce qu'elles avaient bien pu faire dans le sanctuaire. On pouvait mordre quelqu'un à bien des endroits différents, et la plupart de ces endroits étaient dissimulés sous les vêtements.

— J'en suis, dit-elle en jetant un regard à sa montre aux chiffres sertis de diamants. J'ai une heure avant de devoir retourner au bureau et même si je n'y suis pas, ils n'auront qu'à m'attendre et puis c'est tout.

C'était sympa – d'autant plus qu'elle était la patronne – mais le sang se mit à battre dans mes veines quand elle se leva et attrapa un des cookies au Soufre d'Ivy qui se trouvaient au-dessus du frigo. Bon Dieu, je détestais ces trucs et j'avais peur qu'un jour la SO ait une bonne excuse pour venir fouiller ma cuisine et me chasser d'ici.

– Pourquoi on ne ferait pas un vrai repas, d'ailleurs ? demanda la vamp, clairement consciente que j'étais vexée, mais bien décidée à insister. Ivy a une course ce soir, et je dois retourner travailler. Ça ne prendra pas longtemps de se faire tout de suite un vrai repas et de manger à table.

Si mes pâtes ne sont pas assez bien pour toi, alors pourquoi as-tu accepté ? pensai-je méchamment, mais je réprimai ma première réaction puisque je savais qu'elle avait proposé ça dans une sincère tentative de camaraderie. Je jetai un regard à l'horloge et décidai qu'il restait largement assez de temps avant que Ceri arrive, et j'acquiesçai tandis qu'Ivy haussait les épaules.

– Bien sûr, dis-je. Pourquoi pas ?

Skimmer sourit. Il était évident qu'elle n'était pas habituée à ne pas être appréciée par quelqu'un et, d'ailleurs, je ne la détestais pas vraiment, mais chaque fois qu'elle venait, elle faisait quelque chose qui me mettait de mauvais poil, même si elle ne s'en rendait pas

vraiment compte.

— Je vais faire du pain à l'ail, proposa-t-elle aussitôt et ses cheveux ondulèrent quand elle ouvrit la porte du placard à épices.

— Rachel est allergique à l'ail, souffla Ivy promptement, et la vamp vivante hésita.

Ses yeux croisèrent les miens et je l'entendis presque se le reprocher.

— Bon, ben des toasts aux herbes, alors.

Elle alla se laver les mains avec un entrain exagéré.

Je n'étais pas vraiment allergique, simplement sensible, à cause à cette aberration génétique qui m'aurait été fatale si le père de Trent n'était pas intervenu. Ivy glissa du comptoir, referma le paquet de pâtes en claquant le couvercle et se mit à remuer la salade. Elle était juste à côté de Skimmer et, alors que leurs têtes se touchaient presque, il me sembla entendre un léger encouragement.

Debout avec mes pâtes devant la plaque de cuisson, je commençai à éprouver de la pitié pour Skimmer. Elle essayait vraiment de faire des efforts pour être sympathique, consciente de l'importance que j'avais pour Ivy. Elle savait que notre amie commune avait eu des vues sur moi pendant un temps et qu'après avoir finalement obtenu mon sang, elle avait abandonné le jeu, l'échange s'étant suffisamment mal fini pour qu'elle prenne peur et ne veuille plus jamais recommencer. Et que je me fiche complètement qu'Ivy et elle puissent partager leur sang et leur oreiller n'était un secret pour personne. Je pense que tout cela influençait beaucoup l'attitude de Skimmer. J'étais l'une des seules amies d'Ivy et elle savait que le moyen le plus sûr et le plus rapide de l'importuner aurait été de se montrer désagréable avec moi.

Les vampires, pensai-je en remuant les pâtes dans la sauce blanche, *je ne les comprendrai jamais.*

— Ça vous dit de boire un peu de vin ? demanda-t-elle, debout devant le frigo ouvert, un morceau de beurre à la main. Du rouge, ça va bien avec les pâtes. J'en ai apporté une bouteille aujourd'hui.

Je ne pouvais pas avaler de vin rouge sans risquer la migraine et Ivy ne buvait pas beaucoup, surtout avant une course. J'ouvris la bouche pour dire simplement que je n'en prendrais pas, mais Ivy lâcha :

— Rachel supporte mal le vin rouge. Elle est sensible au Soufre.

— Oh, mon Dieu. (Lorsqu'elle réapparut derrière la porte du frigo, Skimmer fit une moue froissée.) Je suis désolée. Je ne savais pas. Est-ce qu'il y a autre chose que tu ne supportes pas ?

Non, non, juste toi.

— Tu sais quoi ? dis-je en laissant tomber le couvercle sur les pâtes cuites et en éteignant le feu. Je vais aller chercher des glaces.

Quelqu'un veut une glace ?

J'attrapai mon sac à main ainsi qu'un des sacs en toile d'Ivy et sortis de la cuisine.

— Je serai de retour avant que le pain soit cuit ! lançai-je par-dessus mon épaule.

L'écho de mes sandales résonnait différemment dans le sanctuaire et je ralentis pour observer l'espace douillet qu'elles avaient aménagé dans un coin de notre salon temporaire. La télé serait inutile, puisque plus aucun câble n'arrivait jusqu'ici, mais tout ce dont j'avais besoin, c'était de la chaîne hi-fi. Skimmer avait dû apporter des plantes en pot, puisque je ne les avais jamais vues auparavant. Cette foutue vampire était en train d'emménager.

Et ça me pose un problème ? Irritée par moi-même à présent, j'ouvris l'une des portes, me glissai à l'extérieur et la refermai violemment. La lumière était allumée au-dessus d'un panneau et faisait briller la chaussée humide. L'air moite caressa mes épaules nues sans pour autant m'apaiser. Est-ce que j'étais contrariée parce que je commençais à considérer l'église comme la mienne, ou parce que Skimmer accaparait l'attention d'Ivy ?

Est-ce que j'ai vraiment envie de répondre à cette question ?

Mon humeur empira au moment où je passai devant ma décapotable, garée sur le parking. Je ne pouvais pas prendre cette putain de voiture pour aller dans ce foutu magasin du coin à cause de ce foutu SO.

Je scrutai la rue dans l'espoir d'apercevoir mon clan, mais ne trouvai pas Brett. Peut-être que la pluie l'avait chassé. L'homme devait bien travailler de temps en temps.

Le bruit lourd de la porte de l'église qui se refermait trancha dans l'air humide et je me retournai, une expression repentie sur le visage. Mais ce n'était pas Ivy.

— Je viens avec toi, me dit Skimmer en enfilant sa veste légère de couleur crème et en descendant les marches deux par deux.

Super. Je me retournai et commençai à marcher.

Silencieuse, Skimmer serra son sac contre elle en accordant son pas au mien, un poil trop près étant donné que le trottoir n'était pas bien large. Nos pieds pataugèrent dans une flaque et je jetai un coup d'œil à ses bottes blanches. Bien que pas du tout adaptées à l'action, pour une Coureuse, elles lui allaient très bien et mettaient ses petits pieds en valeur. *Qu'est-ce qu'elle veut, bon sang ?*

Skimmer prit une lente inspiration.

— Ivy et moi, on s'est rencontrées quand elle a emménagé dans ma chambre.

Ouh là. Je ne m'attendais pas à ça.

— Skimmer...

Le rythme de ses pas ne ralentit pas.

— Laisse-moi finir, riposta-t-elle, les néons de la rue faisant rougir ses joues par intermittence. Mon ancien colocataire avait été viré et Ivy a emménagé. Piscary faisait royalement pression sur elle, et ses parents ont trouvé le moyen de l'éloigner de sa coupe pendant quelques années, pour qu'elle puisse trouver sa propre identité sans dépendre de lui. Je pense que ça lui a sauvé la vie. Ça l'a rendue sacrément plus forte. Elle avait besoin de quelqu'un et j'étais là.

Mon poulx s'accéléra et mon pas ralentit. J'avais peut-être intérêt à écouter la suite.

En percevant ma réaction, Skimmer sembla se calmer, et ses frères épaulés se détendirent.

— On a sympathisé, reprit-elle et le noir de ses pupilles s'intensifia. Elle était loin de son maître vamp et de ses parents, et elle avait déjà une année de pratique des techniques de maître vampire. Je cherchais les ennuis. Mon Dieu, ça a été fantastique, elle me faisait tellement peur que ça m'a obligée à me poser avec elle, et puis je lui ai donné l'occasion de croire enfin en quelque chose. (Skimmer riva son regard sur moi.) Elle était hétéro avant de me rencontrer. A l'exception de quelques tendances latentes. Ça m'a pris deux semestres pour la convaincre qu'elle pouvait nous aimer, Kisten et moi en même temps, sans pour autant le trahir.

Mes pas légers semblèrent résonner à travers tout mon squelette. Et c'était une bonne chose ? Notre rythme avait ralenti et devenait moins stressé. Skimmer avait un côté « première de la classe » et je savais que tout ce qu'elle dirait n'avait d'autre but que de m'effrayer. Peu importait. Elle ne pouvait pas me faire plus peur qu'Ivy l'avait fait.

— C'était une école privée, poursuivit-elle. Tout le monde vivait sur le campus. Il était attendu que, dans un souci de convenances et puisque nous étions colocataires, Ivy et moi devions partager notre sang, mais ce n'était pas obligatoire. Que nous soyons devenues amantes voulait seulement dire... c'était notre manière d'être. C'était notre façon de nous équilibrer et elle avait besoin que je me sente bien à son côté, après la pression qu'avait exercée Piscary sur elle.

À ces mots, la colère dans sa voix se fit terriblement dure.

— Tu n'as pas l'air d'aimer Piscary, dis-je.

Skimmer tira brusquement sur la lanière de son sac pour le remonter sur son épaule, tandis que nous marchions toujours.

— Je le déteste. Mais je ferai tout ce qu'il me demande si ça me permet de rester au côté d'Ivy. (Ses yeux croisèrent les miens, tandis que la lumière d'un néon tout proche se reflétait sur elle.) Je vais le faire sortir pour pouvoir rester avec Ivy. S'il te tue ensuite, ce n'est pas mon problème.

La menace était évidente, mais nous continuions à avancer, ses pas s'accordant fermement aux miens. Voilà donc pourquoi elle se montrait sympathique avec moi. À quoi bon risquer de se mettre Ivy à dos si, de toute façon, Piscary allait s'occuper de moi ?

J'étais secouée, mais Skimmer n'en avait pas encore fini. Un profond trouble chiffonna ses jolis traits et elle ajouta avec amertume :

— Elle t'aime. Je sais qu'elle se sert de moi pour essayer de te rendre jalouse. Je m'en fous. (Ses yeux se dilatèrent et elle se mit à rougir.) Elle veut tout partager avec toi et tu la rejettes dans la boue. Pourquoi tu vis avec elle, si tu ne veux pas qu'elle te touche ?

Tout semblait soudain plus sensé.

— Skimmer, tu te trompes, objectai-je doucement dans la nuit dont le silence n'était trahi que par le trafic provenant d'une rue plus loin. Je *veux* trouver un accord de sang avec Ivy. C'est elle qui rechigne, pas moi.

Ses bottes blanches firent une pause et je m'arrêtai à mon tour. Skimmer me dévisagea.

— Elle mélange toujours le sexe et le sang, dit-elle. Elle s'en sert pour garder le contrôle. Et toi, tu ne veux pas faire l'amour avec elle. C'est ce que dit Ivy.

— Je ne coucherai pas avec elle, ouais. Mais ça ne veut pas dire qu'on ne peut pas...

J'hésitai. *Pourquoi je lui dis ça ?*

La surprise se lut aisément sur le visage pâle de Skimmer, qui prit un air brusquement accablé, tandis qu'une voiture nous dépassait en l'illuminant de ses phares avec une austère réalité. Lorsque le véhicule s'éloigna, la nuit parut plus sombre encore.

— Mais tu l'aimes, balbutia-t-elle.

Mon visage s'enflamma. Certes, j'étais amoureuse d'Ivy, mais ça ne voulait pas dire que je voulais coucher avec elle.

Skimmer se voûta et en devint presque laide.

— Tiens-toi loin d'elle, siffla-t-elle.

— C'est Ivy qui prend les décisions ici, pas moi, répliquai-je sèchement.

— Elle est à moi ! hurla-t-elle en sortant soudain de ses gonds.

J'eus un mouvement de recul instinctif, sans réelle crainte, puis je m'avançai en la bloquant et lui envoyai un coup de pied dans le ventre. Elle était danseuse, pas experte en arts martiaux, et le coup l'atteignit sans peine. Il n'était pas très violent, mais la vamp s'affala lourdement sur le trottoir mouillé, les yeux larmoyants, tandis qu'elle essayait de reprendre son souffle.

— Oh mon Dieu, m'excusai-je en cherchant à l'aider à se relever. Je suis désolée.

Skimmer attrapa ma main et tira d'un coup sec pour me faire

perdre l'équilibre. Je tombai en glapissant et roulai sur le gazon humide ; j'étais trempée. La vamp vivante me donna un coup sur le pied, mais elle pleurait, les larmes coulant sans bruit sur son visage.

— T'approche pas d'elle ! hurla-t-elle. Elle est à moi !

Tout près, un chien se mit à aboyer. Effrayée, je tirai sur mon haut pour le lisser.

— Elle n'est à personne, répliquai-je en me fichant que les voisins puissent nous entendre. Je m'en fous que vous couchiez ensemble, que vous partagiez votre sang, ou quoi que ce soit, et je ne partirai pas !

— Sale pute égoïste ! bouillonna-t-elle et je me reculai en voyant qu'elle s'avavançait de nouveau. C'est cruel de rester alors que tu refuses qu'elle te touche ! Pourquoi tu vis avec elle si tu ne veux pas qu'elle te touche ?

Quelques rideaux furent tirés dans les maisons alentour et je commençai à m'inquiéter que quelqu'un puisse appeler la SO.

— Parce que je suis son amie, dis-je en sentant la rage monter. Elle a peur, d'accord ? Et une amie ne s'enfuit pas quand une autre amie a peur. Je suis prête à attendre jusqu'à ce qu'elle aille mieux. Dieu sait si elle m'a attendue, elle ! Elle a besoin de moi, et j'ai besoin d'elle... alors dégage !

Skimmer s'arrêta et se redressa, l'air stoïque, posé et furieux.

— Tu l'as laissé goûter ton sang. Je ne vois pas ce que tu pourrais faire maintenant qui pourrait l'effrayer ?

Je m'étais trempée en tombant dans l'herbe et je baissai les yeux vers mes jambes humides.

— Je lui faisais tellement confiance que je l'aurais laissé me tuer, si Jenks ne l'avait pas arrêtée. (Skimmer devint encore plus blanche.) Skimmer, je suis désolée, ajoutai-je avec un geste d'impuissance. Je n'avais pas prévu ça.

— Mais tu couches avec Kisten, protesta-t-elle. Je peux le sentir partout sur toi.

C'était embarrassant en diable.

— C'est toi qui lui as appris qu'on pouvait aimer deux personnes à la fois, pas moi.

D'un geste abrupt, elle tourna les talons et reprit le chemin en sens inverse, ses cheveux blonds ondulants au rythme de ses pas vifs.

En réalité, coucher avec Kisten alors que je voulais être mordue par Ivy tirait ma conscience. Mais, entre les inquiétudes d'Ivy et cette habitude qu'ont les vampires à multiplier les partenaires de lit et de sang, je me disais que je pourrais gérer le problème quand ç'en deviendrait un. C'était logique, si je n'y réfléchissais pas trop.

Découragée, je ramassai mon sac à main et le sac en toile d'Ivy.

— Si tu me sautes encore dessus, je t'arrache ton putain de bras,

marmonnai-je en me traînant derrière elle, certaine qu'elle m'entendait.

Je n'étais pas sûre de savoir où on en était, là, mais une glace me faisait à présent autant envie qu'un hot dog dans la neige. Peut-être la confrontation avait-elle été inévitable. C'aurait pu être pire. Ivy aurait pu nous entendre.

— Ça va ? demandai-je en la rattrapant sur les marches de l'église, les lumières du sanctuaire projetant des bandes jaunes sur le béton humide.

Elle me jeta un regard en coin et palpa son ventre avec une expression mêlée de méfiance et de colère.

— J'aime Ivy et je ferais n'importe quoi pour la protéger. Tu piges ?

Je plissai les yeux en l'entendant insinuer que je représentais une menace pour Ivy.

— Je ne la mets pas en danger.

— Si. (Elle leva son menton étroit alors qu'elle se tenait une marche au-dessus de moi.) Si elle te tue par erreur parce que tu l'as impliquée dans quelque chose, elle ne se le pardonnera jamais. Je la connais. Elle arrêterait tout pour échapper à la souffrance. J'aime Ivy et je ne vais pas la laisser mettre fin à ses jours.

— Moi non plus, répliquai-je ardemment.

Son visage vide de toute émotion me glaça le sang. Un vampire qui ne disait rien était un vampire qui complotait. Elle ouvrit la porte d'un coup sec et se glissa à l'intérieur la première. Super. Je me dis que je venais juste de m'inscrire sur sa liste des personnes à anéantir.

Alors que je m'appuyais contre le mur pour ôter mes sandales, elle murmura quelque chose à propos de la salle de bains. Elle essuya ses bottes et entra dans celle d'Ivy avec un vacarme délibéré, puis elle claqua la porte.

Je suivis l'odeur de pain chaud jusque dans la cuisine, le pas silencieux, pieds nus. Je trouvai Ivy à son ordinateur en train d'acheter de la musique.

— Tu as pris quel parfum ? demanda-t-elle.

— Euh, il a commencé à pleuvoir, improvisai-je, et on a décidé que ça ne valait pas le coup.

Ce n'était pas vraiment un mensonge, si l'on considérait les choses avec un peu de recul.

Ivy hocha la tête, les yeux rivés sur l'écran. Je m'étais attendue à une quelconque réaction, mais je m'effondrai en remarquant que ses bottes étaient mouillées. Merde, elle avait tout vu.

Je pris une inspiration avant de m'expliquer, mais elle posa tout de suite les yeux sur moi pour m'en empêcher. Skimmer entra, son téléphone portable à la main.

— Hé, le bureau m’a appelée, dit-elle avec l’aisance des gens qui mentent comme ils respirent. Ils veulent que je rentre plus tôt, donc je vais devoir vous laisser. Mais allez-y vous deux, déjeunez. Ce sera pour une autre fois.

Ivy se redressa.

— Tu vas en ville ? (Skimmer acquiesça et Ivy se leva en s’étirant.) Ça t’embête de m’emmener ? demanda-t-elle. Ma course est là-bas. (Elle me jeta un regard.) Ça te dérange pas, hein, Rachel ?

Comme si je pouvais vraiment dire quelque chose ?

— Vas-y, lui dis-je en m’approchant de la plaque pour remuer les pâtes qui refroidissaient.

Mon regard dériva sur la bouteille de vin ouverte.

— Je vais appeler Ceri. Peut-être qu’elle pourra venir plus tôt.

Dix contre un qu’elles allaient toutes les deux voir Piscary. Pourquoi ne l’avaient-elles pas tout simplement ramené ici ?

— À plus tard, Rachel, lança Skimmer, tendue, avant de s’éloigner, le pas lourd.

Ivy prit son sac sur la table. Mon regard tomba sur ses bottes et quand je relevai les yeux, je perçus un soupçon de culpabilité sur son visage.

— Je ne ferai jamais ça, dit-elle. Si je te mordais, tout ce qu’on possède exploserait dans l’au-delà.

Je haussai les épaules en pensant qu’elle avait raison, mais seulement si on le faisait bêtement. Si elle avait écouté, alors elle savait aussi que j’étais disposée à attendre. D’un autre côté, il était insensé de croire que je pouvais satisfaire tout son désir de sang. Je ne voulais même pas essayer. Je voulais seulement prouver que je l’acceptais comme elle était. J’aurais simplement à attendre qu’elle soit prête à y croire elle aussi.

— Vous feriez mieux d’y aller, dis-je, car je ne voulais pas qu’elle soit là quand Minias apparaîtrait.

Ivy hésita sur le seuil de la porte.

— C’était une bonne idée, le déjeuner.

Je haussai les épaules sans la regarder et après un instant d’hésitation, elle sortit. Je suivis des yeux ses empreintes humides et fronçai les sourcils en l’entendant dire sur un ton défensif :

— Je t’avais prévenue. Tu as de la chance qu’elle ne t’ait pas frappée avec autre chose que son pied.

Fatiguée, je me glissai sur ma chaise dans l’air rempli de l’odeur des pâtes, de la sauce au vinaigre et du pain grillé. Je savais qu’Ivy ne déménagerait pas de l’église. Ce qui signifiait que le seul moyen pour Skimmer d’avoir Ivy pour elle toute seule était que je meure.

Charmant, n’est-ce pas ?

Chapitre 6

J

’étais en train de verser une cuillerée de sauce lorsque j’entendis la porte d’entrée s’ouvrir et la faible voix de Ceri, en pleine conversation, parvint jusqu’à moi. Jenks, qui avait fait son apparition juste après le départ d’Ivy et Skimmer, était allé la chercher. Il n’aimait pas la vamp blonde et mince, et s’était tenu à l’écart. Le soleil était couché et il était temps d’appeler Minias. Je n’aimais pas l’idée d’aller donner des coups de pied à un démon endormi, mais j’avais besoin de me débarrasser de la confusion qui régnait dans ma vie et appeler Minias restait la manière la plus facile d’y parvenir.

Fait chier, pourquoi je me retrouve là à devoir appeler un démon ? Et c’est quoi, cette vie où j’ai rien de plus urgent à faire qu’appeler un démon ?

J’entendis les pas légers de Ceri dans le couloir et je me retournai pour lui sourire alors que son rire agréable emplissait déjà la cuisine, en réponse à quelque chose que Jenks venait de lui dire. Elle portait une robe d’été en lin dans trois nuances de pourpre et un ruban assorti qui retenait ses longs cheveux presque transparents au-dessus de la nuque, la préservant ainsi de la chaleur humide. Jenks était posé sur son épaule comme s’il lui appartenait et Rex, le chat de Jenks, se trouvait dans les bras de Ceri. La chatte orange ronronnait, les yeux fermés et les pattes mouillées par la pluie.

— Salut, Rachel, lança la jeune femme, d’une voix qui portait la lente décontraction d’une nuit d’été humide. Jenks a dit que tu avais besoin de compagnie. Mmmmh, est-ce que c’est du pain aux herbes ?

— Ivy et Skimmer devaient déjeuner avec moi, répondis-je en me retournant pour prendre deux verres de vin. Ah..., esquivai-je, soudain embarrassée en me demandant si elle ne nous avait pas entendues, Skimmer et moi, « discuter » de certaines choses. C’est tombé à l’eau et maintenant j’ai une tonne de bouffe pour moi toute seule.

Ceri plissa ses yeux d’un air chagriné, m’indiquant qu’elle avait effectivement tout entendu.

— Rien de grave ?

Je secouai la tête, consciente que ç’aurait pu très vite tourner

plus mal si Skimmer l'avait voulu.

L'elfe svelte sourit, se dirigea d'un pas nonchalant vers le placard et sortit deux assiettes, comme si elle était dans sa cuisine.

— Je serais ravie de manger avec toi. Keasley se contenterait d'un sandwich au poisson tous les soirs, lui, mais honnêtement, il ne serait pas capable de reconnaître de la bonne nourriture si je lui en mettais sur la langue et que je la mâchais pour lui.

Ce bavardage léger me mit de bonne humeur et, détendue, je servis deux assiettes de pâtes à la sauce blanche pendant que Ceri faisait elle-même son thé avec les feuilles spéciales qu'elle gardait ici. Jenks resta assis sur son épaule pendant tout ce temps et, à les voir tous les deux, je me souvins comment Jih, la fille aînée de Jenks, s'était entichée de Ceri. Je ne pouvais pas m'empêcher de me demander si les elfes et les pixies avaient été liés par le passé. J'avais toujours trouvé étrange que Trent ait fait tant d'efforts pour tenir les pixies et les fées éloignés de son jardin. Comme un toxico qui veut se débarrasser de toute tentation. C'était plus crédible que ma première supposition, selon laquelle il était simplement effrayé qu'ils puissent découvrir à son odeur qu'il était un elfe.

Ce fut avec un calme retrouvé que je suivis Ceri dans le sanctuaire, avec mon verre de vin et mon assiette, afin de profiter de l'air plus frais. Son thé était déjà posé sur la table basse, entre le canapé en daim et la paire de fauteuils assortis qui se trouvaient dans le coin. Je ne comprenais pas comment elle pouvait supporter une robe alors qu'il faisait si chaud, mais, en la voyant dans cette tenue, je devais admettre qu'elle avait l'air plus rafraîchie que moi avec mon short et ma chemise, bien que ma peau soit plus découverte. Ça devait être un truc d'elfes. Le froid n'avait pas l'air de la déranger non plus. Je commençais à trouver ça scandaleusement injuste.

Mon miroir d'invocation était posé sur le côté, prêt à mettre des pentagrammes en œuvre, ainsi que mon dernier bâton de craie magnétique, du bois d'if en plus grande quantité, une lame de cérémonie, mes ciseaux en argent, un petit sachet blanc de sel marin et un dessin grossier que Ceri avait tracé un peu plus tôt avec les crayons de couleur d'Ivy. Ceri avait sorti un seau du placard et l'avait posé en évidence. Je ne voulais pas savoir pourquoi. Je ne voulais vraiment pas savoir.

Le nouveau cercle serait différent de celui qu'elle avait dessiné plus tôt avec son propre sang : il s'agissait de fabriquer une connexion permanente que je n'aurais pas besoin d'invoquer avec mon sang chaque fois que je voudrais l'utiliser. La plupart des choses qui se trouvaient sur la table étaient destinées à permettre au charme de se fixer sur le verre.

Le bruit que faisaient nos assiettes était agréable tandis que l'on

s'installait et je me laissai tomber dans un fauteuil mœlleux, comme pour prétendre quelques instants encore que nous n'étions que trois amis qui dînaient ensemble par une pluvieuse nuit d'été. Minias pouvait bien attendre.

Je posai mon assiette sur mes genoux et attrapai ma fourchette en appréciant le silence.

Ceri posa la bouteille de vin rouge à laquelle personne n'avait touché sur la table à côté d'elle, prit sa tasse de thé avec ses doigts bandés et sirota avec grâce.

Et puis la nervosité commença à me chatouiller et remonta le long de ma colonne vertébrale, ruinant mon appétit. Jenks se rua, attiré par le miel que Ceri avait mis dans son thé et elle recouvrit sa tasse en la tirant fermement hors de sa portée. Il papillonna en grognant vers les plantes que j'avais mises sur le bureau.

— Tu es sûre que c'est sans danger ? demandai-je, en balayant des yeux tout son attirail. Je ne comprends pas la magie des lignes d'énergie et, du coup, j'ai tendance à m'en méfier.

Ceri leva les sourcils en arrachant un gros morceau de son pain aux herbes. Une mèche de ses cheveux virevolta dans la brise qui provenait des vasistas ouverts, au-dessus des vitraux assombris par la nuit.

— Il y a toujours un risque à requérir l'attention d'un démon, mais on ne peut pas laisser ça en suspens.

Je hochai la tête et pris une autre fourchette de pâtes. Le goût me parut fade et je la reposai.

— Tu penses que Newt viendra avec lui ?

Elle rougit légèrement.

— Non. Selon toute probabilité elle ne se souvient pas de toi et Minias ne laissera personne lui rafraîchir la mémoire. Quand Newt part errer de cette manière, Minias se fait réprimander.

— Je me demande ce que Newt pouvait savoir de si terrible au point qu'elle doive l'oublier pour éviter de perdre complètement la raison.

Ceri se tamponna délicatement le coin de la bouche avec une serviette pour dissimuler sa crainte.

— Newt fait ce quelle veut parce que personne n'est assez puissant pour l'accuser de quoi que ce soit, dit-elle. (Mon anxiété devait être palpable car elle ajouta :) Dans ce cas précis, c'est juste une question de compétence. Newt sait tout. Son seul souci c'est qu'elle n'arrive pas à s'en souvenir assez longtemps pour l'enseigner à qui que ce soit.

C'était peut-être pour ça que Minias restait avec elle en dépit des dangers. Il faisait remonter les souvenirs, morceaux par morceaux.

Ceri saisit la télécommande et la pointa sur la chaîne hi-fi.

C'était un geste très moderne pour une personne si vieille, et je souris. Quiconque ignorait qu'elle avait passé un millier d'années en tant que familier d'un démon aurait pu croire qu'elle n'avait que la trentaine.

Un jazz savoureux s'éleva dans l'air.

— Le soleil est couché. Tu devrais refaire le cercle d'appel avant minuit, dit-elle prestement, et aussitôt mon estomac se noua. Tu te souviens des symboles de ce matin ? Ce sont les mêmes.

Je la regardai en essayant de ne pas paraître stupide.

— Euh... non.

Ceri inclina la tête, puis fit cinq gestes distincts avec sa main droite.

— Tu te souviens ?

— Euh... non, répétais-je, n'ayant aucune idée du rapport entre les symboles dessinés et les mouvements de sa main. Et je pensais que c'était toi qui le ferais. Le tracé, je veux dire.

Ceri poussa un profond soupir, exaspéré.

— C'est principalement de la magie de ligne d'énergie, dit-elle. C'est une question de symbolisme et d'intention. Si tu ne le dessines pas toi-même du début à la fin, ce sera moi qui recevrai tous les appels et, Rachel, je t'aime bien, mais je n'ai pas vraiment l'intention de faire ça.

Je grimaçai.

— Désolée.

Elle sourit, mais je captai un rictus sur son visage au moment où elle crut que je ne la regardais plus. Ceri était la personne la plus gentille que je connaisse, offrant des cadeaux aux enfants et aux écureuils, polie avec les colporteurs à sa porte, mais elle avait moins de patience lorsqu'il s'agissait d'enseignement. Son tempérament abrupt s'accordait mal avec ma concentration dissipée et mon dilettantisme habituel.

En rougissant, je posai mon assiette de côté et glissai sur mes genoux le miroir d'invocation dont la fraîcheur irradiait aussitôt mes jambes.

Je n'avais plus faim et je me sentais un peu stupide face à l'impatience de Ceri. Je saisis nerveusement ma craie magnétique.

— Je ne suis pas très douée pour ça, murmurai-je.

— C'est pour ça que tu le fais d'abord à la craie, puis que tu le graveras ensuite, répondit-elle. Vas-y, montre un peu.

J'hésitai en regardant la grande étendue de verre immaculée.
Merde.

— Allez, Rachel ! souffla Jenks d'une voix cajoleuse, perdant de l'altitude pour venir se poser sur le miroir. Suis-moi.

Les ailes battant à vitesse maximale, il se mit à marcher à pas réguliers en formant un large cercle.

Je m'arrangeai pour suivre ses empreintes lorsque Ceri dit :

— Le pentagramme en premier.

Je retirai ma main du miroir.

— D'accord.

Jenks leva les yeux vers moi comme pour me diriger et je ressentis une sensation d'accablement. Ceri reposa son assiette avec une évidente lassitude.

— Tu ne connais rien à tout ça, c'est ça ?

— Bon Dieu, Ceri, protestai-je en voyant Jenks s'envoler furtivement pour voler un peu de miel sur la cuiller de Ceri. En fait je n'ai jamais fini aucun cours de ligne d'énergie. Je sais que mes pentagrammes sentent le jus de chaussette et je n'ai aucune idée de ce que signifient ces symboles ni de la façon de les dessiner.

Me trouvant sotte, j'attrapai mon verre de vin – le blanc, pas le rouge mentionné par Ceri – et en bus une petite gorgée.

— Tu ne devrais pas boire quand tu travailles la magie, dit Ceri.

Enervée, je reposai le verre presque assez fort pour en renverser.

— Alors pourquoi il est ici ? ripostai-je, un poil trop fort.

Jenks me regarda avec un air d'avertissement et je soupirai. J'avais horreur de passer pour une idiote.

— Rachel, reprit-elle doucement et je grimaçai en entendant l'affliction dans sa voix. Je suis désolée. Je ne devrais pas m'attendre que tu aies les compétences d'un maître alors que tu débutes. C'est juste...

— Un stupide pentagramme, achevai-je à sa place en tentant d'y mettre un peu d'humour.

Elle se mit à rougir.

— En réalité, c'est simplement que j'espérais qu'on finirait ce soir.

— Oh.

Embarassée, je regardai le miroir blanc et l'ombre grise de mon reflet qui me dévisageait. Ça n'allait ressembler à rien. Je le savais.

— Le vin est un bon conducteur pour le sang d'invocation et, en plus, il permet d'enlever le sel du miroir quand tu as fini, expliqua Ceri et mon regard se posa sur le seau, comprenant à présent pourquoi elle l'avait sorti. Le sel agit en niveleur et déplace l'excès d'intention des lignes que tu traces dans le verre, en même temps qu'il neutralise l'acidité du bois d'if noir.

— Le bois d'if est toxique, pas acide, répliquai-je et elle hocha la tête avec un air d'excuse.

— Mais c'est lui qui gravera le verre une fois que tu l'auras enveloppé dans ton aura.

Beurk. C'était donc bien une de ces fameuses malédictions. Super.

— Je suis désolée de t'avoir aboyé après, dis-je doucement en lui

jetant un coup d'œil rapide. Je ne sais pas ce que je fais, et je n'aime pas ça.

Elle sourit et se pencha par-dessus la table entre nous.

— Est-ce que tu voudrais connaître le sens des symboles ?

J'acquiesçai en sentant ma tension se relâcher. C'était sans doute nécessaire, si je voulais y parvenir.

— Ce sont des représentations picturales des gestes de ligne d'énergie, dit-elle en bougeant la main comme si elle faisait une figure du langage des signes. Tu vois ? (Elle ferma le poing, le pouce serré contre son index recourbé, et orienta sa main pour que son pouce pointe vers le plafond.) Celui-là, c'est le premier, reprit-elle en me désignant le premier symbole sur l'antisèche posée sur la table. (C'était un cercle traversé par une ligne verticale.) La position du pouce est indiquée par la ligne, poursuivit-elle.

Je regardai la figure, puis mon poing, et tournai ma main jusqu'à ce que les deux correspondent. OK.

— Ça, c'est le deuxième, dit-elle en faisant le signe « OK », orientant sa main de façon que le dos de celle-ci soit parallèle au sol.

Je l'imitai et ressentis un frisson de satisfaction en regardant le cercle dont trois lignes sortaient du côté droit. Mon pouce et mon index formèrent un cercle, et mes trois doigts se tendirent comme les lignes qui dépassaient sur le côté droit de la figure. Je jetai un coup d'œil à la suivante, un cercle avec une ligne horizontale et, avant que Ceri puisse changer ses doigts de position, je fermai le poing et tournai ma main pour que mon pouce soit parallèle au sol.

— Oui ! dit Ceri, imitant mon geste. Et le prochain serait... ?

Je serrai les lèvres en réfléchissant et observai le symbole. Il ressemblait au précédent, avec un doigt tendu sur un côté.

— L'index ? supposai-je et, comme elle acquiesçait, je sortis un doigt et récoltai un sourire.

— Exactement. Essaie de faire le geste avec ton auriculaire et tu verras comme ça fait mal.

Je repliai mon index et étendis l'auriculaire. Ça faisait effectivement mal et je repris la position correcte.

— Et celui-là ? demandai-je en regardant le symbole dans la dernière case.

C'était un cercle, et donc je savais qu'un doigt devait toucher mon pouce, mais lequel ?

— Celui du milieu, m'expliqua Ceri et je fis le geste en grimaçant.

Elle se pencha en arrière, souriant toujours.

— Bien, voyons voir l'enchaînement.

Plus confiante à présent, j'effectuai les cinq gestes en parcourant le pentagramme dans le sens des aiguilles d'une montre. Ce n'était pas

si difficile.

— Et cette figure, au milieu ? demandai-je en regardant la longue ligne au centre de laquelle partaient trois rayons à équidistance les uns des autres.

C'était là que se trouvait ma main quand j'avais contacté Minias un peu plus tôt et, à première vue, le bout de mes doigts pouvait atteindre la fin de chaque ligne.

— C'est le symbole d'une connexion ouverte, dit-elle. Comme une main ouverte. Le cercle à l'intérieur qui touche le pentagramme représente notre réalité et le cercle extérieur représente l'au-delà. Tu combles l'écart entre les deux avec ta main ouverte. Il existe un autre dessin avec une série de symboles tracés entre les deux cercles qui permet de cacher ta position et ton identité, mais c'est plus difficile à faire.

Jenks ricana, essayant toujours de racler le miel de la cuiller de Ceri.

— Je veux bien croire que c'est plus compliqué, dit-il. Or, on voudrait finir avant le lever du soleil...

Je ne fis pas attention à lui, en me disant qu'il était grand temps que je commence à mieux comprendre tout ça.

— Le pentagramme sert simplement de structure à la malédiction, ajouta Ceri, portant ainsi un coup fatidique à ma bonne humeur.

Oh ouais. J'avais oublié que c'était une malédiction. Mmmh, super !

En voyant ma grimace, Ceri se pencha par-dessus la table et toucha mon bras.

— C'est vraiment une toute petite malédiction, dit-elle, mais sa tentative pour me consoler ne fit qu'empirer les choses. Elle n'est pas bien méchante. Certes, tu perturbes la réalité et ça laisse une marque mais, vraiment, Rachel, ce n'est rien du tout.

Ça va me conduire à pire, pensai-je avant de me forcer à sourire. Ceri n'était pas obligée de m'aider. Je devais lui être reconnaissante.

— D'accord. Le pentagramme d'abord.

Dans un claquement d'ailes, Jenks atterrit sur le verre en frissonnant, avant de poser les mains sur ses hanches et de me dévisager.

— Commence ici, dit-il en s'éloignant. Et puis tu me suis, c'est tout.

Je regardai Ceri pour savoir si je devais effectivement le suivre et elle acquiesça. Mes épaules se relâchèrent avant de se raidir de nouveau. Sur le miroir, la craie sembla glisser comme un pastel sur une pierre chaude. Je retins mon souffle en attendant la sensation d'une montée du pouvoir, mais rien ne vint.

— Maintenant, par ici, dit Jenks en s'élevant dans les airs et en

se laissant retomber plus loin.

Je jouai à relier les points ensemble tout en me mordant la lèvre jusqu'à ce qu'un pentagramme s'étende presque sur la totalité du miroir. Je ressentis un picotement dans mon dos.

— Merci, Jenks, dis-je, puis il s'envola en rougissant.

— *No problemo*, répondit-il en retournant s'asseoir sur l'épaule de Ceri.

— Maintenant, les symboles, me proposa Ceri et je m'approchai du triangle du haut en faisant attention à ne pas effacer mes autres lignes. Pas celui-là ! s'exclama-t-elle avant que la craie touche le verre, ce qui me fit sursauter. Celui en bas à gauche, ajouta-t-elle en souriant pour adoucir sa voix. Quand tu écris, tu dois avancer dans le sens des aiguilles d'une montre. (Elle ferma le poing en désignant l'antisèche.) Celui-là d'abord.

Je jetai un coup d'œil au dessin puis au pentagramme. En prenant une inspiration, je serrai la craie encore plus fort dans ma main.

— Bon allez, dessine-le, Rache, supplia Jenks et, alors que le bruit étouffé des voitures passant sur la chaussée mouillée m'apaisait, je les dessinai tous, la main plus assurée à chaque nouvelle figure.

— Aussi douée que moi, loua Ceri et je me penchai en arrière en soufflant.

Je laissai tomber la craie et secouai ma main. Il ne s'agissait que de quelques figures, mais elle commençait à me faire mal. Je jetai un regard au bois d'if et Ceri hocha une fois la tête.

Ça devrait graver le verre si tu frappes une ligne et que tu laisses ton aura glisser à l'intérieur, dit-elle, et mon visage se renfroigna.

— C'est obligé, vraiment ? rechignai-je en me rappelant le sentiment désagréable et envahissant de mon aura quand elle se désagrégeait. (Puis je regardai dans l'église.) Est-ce que je ne devrais pas être dans un cercle ?

Les cheveux de Ceri ondulèrent lorsqu'elle se pencha pour ramasser nos assiettes.

— Non. Le miroir ne va pas tout prendre, seulement une partie. Pas d'inquiétude à ce sujet.

Elle semblait confiante, mais tout de même... je n'aimais pas perdre un peu de mon aura. Et si Minias apparaissait ou appelait au même moment ?

— Bon, pour l'amour des petites pommes vertes, souffla-t-elle étrangement, si ça peut te faire avancer plus vite.

Je grimaçai car je passais pour une froussarde, puis sursautai en la voyant appuyer de nouveau sur la ligne et, murmurant un mot de latin, établir un cercle lâche.

Les ailes de Jenks se cognèrent à la paroi au-dessus de lui et la

large bulle recouverte du noir de l'au-delà scintilla dans l'air autour de nous. Ceri se tenait exactement au centre, comme il convenait de le faire avec les cercles virtuels et je sentis la pression de l'au-delà contre mon dos. Je m'avançai rapidement et les ailes de Jenks se heurtèrent de nouveau à la paroi. Il s'installa finalement sur la table à côté du sel. Je savais qu'il n'aimait pas se sentir piégé, mais en voyant l'impatience de Ceri, je me dis que Jenks était assez grand pour demander à être tenu à l'écart si ça l'ennuyait tant que ça.

Par la seule force de sa volonté, Ceri maintenait son cercle, complètement invisible et fixé par son imagination uniquement. Ça ne suffirait pas à repousser un démon, mais je voulais seulement quelque chose qui puisse nous tenir à l'abri des influences nébuleuses pendant que mon âme n'était plus protégée par mon aura. A quoi bon s'attirer des ennuis ? Et, avec ça en tête, j'attrapai le téléphone pour en retirer les piles, ce qui provoqua une vague d'indignation. Mais un appel aurait pu ouvrir une voie inopportune.

— Tu ne vas pas perdre l'intégralité de ton aura, répéta Ceri en repoussant les assiettes sur le côté.

Ouais, bon, je me sentais mieux, et j'aimais tant Ceri et je respectais tellement ses connaissances que j'allais passer outre au conseil de mon père, selon lequel il ne fallait jamais pratiquer de haute magie sans un véritable cercle de protection autour de soi. Les sorts de démon entraient probablement dans cette catégorie.

C'est donc un peu plus confiante que je saisis le stylet de bois d'if improvisé sur la table et me branchai sur une ligne à travers le cercle de Ceri. J'inclinai la tête quand l'énergie coula à l'intérieur – chaude, réconfortante et un peu trop rapide à mon goût – et fis craquer mon cou pour dissimuler mon malaise. Mon chi sembla bourdonner et mes doigts se crispèrent brièvement sur le bois d'if. Je les repliai et un picotement me parcourut depuis ma colonne jusqu'au bout de mes mains. Je n'avais jamais rien ressenti de semblable auparavant au cours d'une incantation, mais après tout, j'étais en train de dessiner une malédiction.

— Ça va ? me demanda Jenks alors que je repoussai mes cheveux avant de hocher la tête.

— La ligne semble chaude ce soir, dis-je et le visage de Ceri se vida de toute expression.

— Chaude ? questionna-t-elle.

Je haussai les épaules. Son regard se perdit dans le vague pendant un instant, puis elle fit un mouvement vers le miroir de voyance marqué à la craie.

Je rivai mon regard sur les lignes en question et avançai vers le pentagramme sans hésiter.

Le bâton de bois d'if toucha le miroir qui reposait sur mes

genoux et, dans un frémissement, mon aura s'expulsa hors de moi comme un filet d'eau glacée. La sensation me fit haleter et ma tête se releva brusquement. Je me retrouvai face à Ceri.

— Ceri ! hurla Jenks. Elle est en train de perdre le contrôle ! Ce satané truc vient de la quitter complètement !

L'elfe tenta de dissimuler son inquiétude, mais pas assez vite cependant pour que cela m'échappe.

— Elle va bien, dit-elle en se relevant et en cherchant la craie sur la table. Rachel, tout va bien. Essaie juste de bien t'accrocher. Ne bouge pas.

Effrayée, je m'exécutai en écoutant mon cœur battre la chamade pendant qu'elle dessinait un cercle à l'intérieur du premier. Elle créa aussitôt une barrière plus sûre. Mon aura noircie par la crasse avait coloré mon reflet dans le miroir, et j'évitai de le regarder. La craie retomba bruyamment sur la table et Ceri s'assit en face de moi en repliant les jambes sous elle, le dos droit.

— Continue, dit-elle en voyant que j'hésitais.

— Ce n'était pas censé arriver, répondis-je, et elle croisa mon regard, une lueur de gêne dans les yeux.

— Tu vas bien, assura-t-elle en détournant le regard. C'est juste qu'à l'époque où je prenais les appels à la place d'Al, je n'avais pas besoin de faire des connexions aussi profondes. Du coup, j'ai commis une erreur en ne faisant pas de cercle de protection. Je suis désolée.

Je savais qu'il était difficile pour l'elfe orgueilleuse de présenter ses excuses et je les acceptai donc sans rancune, et sans «je te l'avais dit ». Nom de Dieu, je ne savais pas moi-même ce que je faisais, je ne devais donc certainement pas m'attendre qu'elle fasse en sorte que tout se passe bien. Mais j'étais contente d'avoir au moins insisté sur le premier cercle. Très contente.

Je regardai de nouveau vers le miroir en essayant de rester concentrée pour ne pas voir mon reflet. Je me sentais étourdie sans mon aura, irréaliste, et j'avais l'estomac noué. L'odeur d'ambre brûlé s'éleva et vint me chatouiller les narines tandis que je commençais à dessiner les lignes de confinement. Je plissai les yeux en voyant le faible nuage de fumée s'élever des deux côtés du verre, à l'endroit où le bois d'if brûlait le miroir.

— C'est bien censé faire ça, hein ? demandai-je et Ceri murmura quelque chose qui me sembla positif.

Le rideau roux de mes cheveux flottants me bloquait la vue, mais je l'entendis chuchoter quelque chose à Jenks et le pixie vola vers elle. Je frissonnai car je me sentais nue sans mon aura. J'essayais toujours de ne pas regarder le miroir tout en écrivant. Le voile de mon aura formait une sorte de brouillard ou de rougeoiement autour de l'ombre sombre de mon reflet. Une couche de crasse noire de démon

avait remplacé la teinte d'or pur que prenait habituellement mon aura. *En réalité*, pensai-je en achevant le pentagramme et en m'attaquant au premier symbole, *le noir lui donne plus de profondeur, un peu comme une patine vieillie*. Ouais, bien sûr.

Une montée de picotements crispa ma main alors que j'achevais le dernier symbole. Je m'attaquai au cercle intérieur en exhalant, m'appuyant sur les points du pentagramme pour me guider. Le brouillard du verre brûlé s'épaissit et altéra ma vue, mais je savais à quel endroit se rencontraient le premier et le dernier point.

Mes épaules se contractèrent quand une vibration me parcourut, d'abord sur mon aura prolongée dans le miroir, puis en moi. Le cercle intérieur avait été fixé et semblait s'être gravé dans mon aura en marquant le verre.

Mon pouls s'accéléra et j'entamai le deuxième cercle. Celui-ci résonna à son tour une fois achevé, et je frémis en voyant mon aura quitter le miroir de voyance, faisant pénétrer le symbole tout entier dans mon corps, et la malédiction avec.

— Sale-le, Rachel. Avant qu'il te brûle, commanda Ceri avec un ton d'urgence.

J'entrevis le cordon blanc de mon sac de sel marin au bord de mon champ de vision restreint.

Je tâtonnai des doigts pour trouver les liens et fermai finalement les yeux, progressant mieux ainsi. Je me sentais déconnectée. Mon aura revenait à une lenteur pénible, comme si elle se traînait sur ma peau et s'imprégnait en moi, une couche après l'autre, brûlante. J'avais le sentiment que si je n'en finissais pas avant que mon aura soit entièrement revenue, j'allais avoir vraiment mal.

Le sel fit un bruit doux en tombant sur le verre et la sensation d'un sable froid et invisible labourant ma peau me fit reculer. Soudain, ne me préoccupant plus de tracer les motifs, j'envoyai tout valser et mon cœur bondit quand le choc sur le miroir sembla me transpercer la poitrine.

Le seau apparut soudain à mes pieds, tout comme le vin sur mes genoux, glissés là, en silence, discrètement. Les mains tremblantes, j'attrapai mon couteau symbolique, piquai mon pouce et laissai tomber trois gouttes rouges dans le vin, lorsque la voix de Ceri me parvint à la lisière de ma conscience et me dicta la marche à suivre : en chuchotant, elle m'indiqua les mouvements que je devais effectuer avec les mains, puis m'expliqua comment achever ce que j'avais commencé.

Le vin coulait en cascade sur le miroir et je laissai échapper un râle de soulagement. C'était comme si je pouvais sentir le sel se dissoudre dans le verre, coller à lui, sceller le pouvoir de la malédiction et l'apaiser. Mon corps entier trembla, le sel présent dans

mon sang faisant écho au pouvoir et le dissipant vers d'autres canaux, puis il s'apaisa.

Mes doigts et mon âme se refroidissaient grâce au vin et je levai les mains en sentant disparaître les derniers grains de sel.

— *Ita prorsus*, dis-je, répétant les mots tels que me les avait confiés Ceri, mais l'invocation se déclencha seulement quand j'eus posé mon doigt trempé de vin sur ma langue.

La vague de crasse de démon s'éleva au-dessus de mon œuvre. Diable, je pouvais la voir, semblable à un nuage noir. En inclinant la tête, je la pris – je ne la combattis pas, je la pris –, l'acceptant avec une sensation d'inéluctabilité. C'était comme si une partie de moi était morte et acceptait le fait de ne pas pouvoir être celle que je voulais. J'allais donc devoir apprendre à m'accepter telle que j'étais. Mon cœur fit un nouveau bond avant de se calmer.

La pression de l'air changea et je sentis retomber les bulles de Ceri. Le son de la cloche qui résonnait dans le beffroi nous parvint d'en haut. Les vibrations inaudibles comprimèrent ma peau et ce fut comme si je pouvais sentir la malédiction s'imprégner en moi par vagues plus douces et légères, elles-mêmes portées par des ondes sonores si graves que l'on ne pouvait pas les entendre, mais seulement les sentir. Et puis ce fut fini et la sensation disparut.

J'inspirai une bouffée d'air et me concentrai sur le miroir imbibé de vin dans mes mains.

Une goutte rouge et scintillante perla avant de tomber avec un écho dans le vin salé à l'intérieur du seau. Le miroir reflétait désormais le monde autour avec une teinte sombre de vin rouge, mais qui semblait bien pâle à côté du pentagramme doublement cerclé devant moi, gravé avec une perfection cristalline étourdissante. Le résultat, scintillant et ciselé, était absolument magnifique, absorbant la lumière et la réfléchissant en ombres d'argent et d'incarnat.

— C'est moi qui ai fait ça ? dis-je, surprise, avant de lever les yeux.

Je blêmis. Ceri me regardait, les mains sur les genoux et Jenks sur son épaule. Elle ne semblait pas effrayée, mais juste vraiment, vraiment inquiète. Je levai mes épaules en sentant une légère connexion entre mon esprit et mon aura, une connexion qui n'avait jamais été là auparavant. Ou peut-être y étais-je seulement plus sensible.

— C'était mieux ? dis-je, préoccupée par le mutisme de Ceri.

— Quoi ? demanda-t-elle, et une mèche de ses cheveux vola sous le battement des ailes de Jenks.

Je jetai un coup d'œil au seau rempli de vin salé à côté de moi – me souvenant à peine de l'avoir renversé sur le miroir – puis posai le verre sur la table. Mes doigts se détachèrent, mais c'était comme si je

le sentais encore dans ma main.

— La sensation de connexion ? dis-je, mal à l'aise.

— Tu peux la sentir ? grinça Jenks, mais Ceri lui fit signe de se taire, les sourcils froncés.

— Je devrais pas ? demandai-je en essuyant mes mains sur une serviette, et Ceri détourna le regard.

— Je ne sais pas, dit-elle tout bas, ses pensées clairement ailleurs. Al ne me l'a jamais mentionné.

J'avais l'impression de me réincarner lentement. Jenks s'approcha et je continuai à m'essuyer les mains pour les sécher.

— Tu te sens bien ? demanda-t-il.

Je hochai la tête, me débarrassai de la serviette et étirai mes jambes avant de m'asseoir en tailleur. Je traînai le miroir vers moi puis le posai sur mes genoux. J'avais l'impression d'être au lycée et de jouer avec une planche de Ouija dans le sous-sol d'une maison.

— Ça va, répondis-je en essayant d'ignorer le fait que je trouvais le motif blanc et cristallin sur le verre absolument splendide. Allez, finissons-en, je veux pouvoir dormir cette nuit.

Ceri s'agita, ce qui attira mon attention. Ses traits anguleux étaient tirés et elle eut soudain l'air envahie par le doute.

— Euh, Rachel, bégaya-t-elle, ça t'embêterait t'attendre ? Seulement jusqu'à demain ?

Oh mon Dieu. Je me suis trompée.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? lâchai-je en rougissant.

— Rien, répondit-elle vivement en tendant la main vers moi, mais sans me toucher. Tu vas bien. Mais tu viens seulement de réintégrer ton aura et il va certainement falloir que tu traverses un cycle de soleil entier avant d'essayer de l'utiliser de nouveau. Le cercle d'appel, je veux dire.

Je regardai le miroir, puis Ceri. Son visage était impénétrable. Elle cachait ses émotions et s'en sortait sacrément bien. Je m'étais trompée et elle était furieuse. Elle ne s'était pas attendue que toute mon aura glisse hors de moi, mais c'était bien ce qu'il s'était passé.

— Merde, dis-je, dégoûtée. J'ai mal fait, c'est ça ?

Elle secoua la tête, mais rassembla ses affaires pour partir.

— Tu as tout fait correctement. Je dois y aller. Je dois vérifier quelque chose.

Je me dépêchai de me lever, me cognai contre la table et renversai presque mon verre de vin blanc en reposant le miroir.

— Ceri, je ferai mieux la prochaine fois. Vraiment. Je m'améliore. Tu m'as déjà beaucoup aidée, dis-je, mais elle s'éloigna de moi et fit semblant de se baisser pour ramasser ses chaussons.

Je ne bougeais plus, effrayée. Elle ne voulait pas que je la touche.

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

Elle hésita un instant, toujours sans me regarder. Jenks voletait au-dessus de nous. A l'extérieur, j'entendis les voisins se lancer des au revoir amicaux et un klaxon retentir. Ses yeux croisèrent les miens malgré elle.

— Rien, dit-elle. Je suis sûre que la raison pour laquelle ton aura a complètement débordé, c'est que ton propre sang l'a invoqué, et non pas celui d'un autre démon, comme c'était le cas pour moi quand j'étais liée à Al pour répondre à ses appels à sa place. Tu dois laisser ton aura se stabiliser complètement avant d'utiliser cette malédiction, c'est tout. Une journée au moins. Demain soir.

Je pouvais sentir l'inquiétude de Jenks. Il avait saisi le mensonge contenu dans ses paroles, lui aussi. Soit elle maquillait la raison pour laquelle mon aura s'était complètement séparée de moi, soit elle mentait sur la nécessité d'attendre avant d'appeler Minias. L'une des raisons terrifiait la trouillardes que j'étais, et l'autre me semblait tout simplement étrange. *Elle ne veut pas me toucher ?*

Elle se retourna pour partir et je jetai un coup d'œil au cercle sur ma table basse, magnifique, l'air inoffensif, reflétant le monde dans une nuance teintée de vin.

— Attends, Ceri. Et s'il appelle cette nuit ?

Elle s'arrêta. La tête inclinée, elle revint, plaça ses mains au-dessus du symbole du milieu, les doigts bien écartés, et murmura un mot de latin.

— Voilà, dit-elle en me jetant un regard hésitant. J'ai mis une pancarte « ne pas déranger ». Elle expirera au lever du soleil. (Elle prit une profonde inspiration, semblant prendre une décision.) C'était nécessaire, dit-elle, comme si elle cherchait à se convaincre elle-même, mais quand j'acquiesçai, ses traits se pincèrent dans une expression qui ressemblait à de la peur.

— Merci, Ceri, dis-je, déconcertée, et elle se glissa derrière la porte d'entrée avant de la refermer sans un bruit.

J'entendis ses pas courir sur le trottoir mouillé, puis plus rien.

— Qu'est-ce que lui a pris ? demandai-je, confuse.

— Peut-être qu'elle ne veut pas admettre qu'elle ne sait pas pourquoi ton aura a débordé, dit-il en venant s'asseoir sur mes genoux alors que je m'affalai de nouveau sur le fauteuil et calai mes jambes sur le bord de la table. Ou peut-être qu'elle s'en veut de t'avoir presque mise à nu sans ton aura. (Il hésita, puis ajouta :) Tu n'as pas eu le droit à l'accolade à la fin.

J'attrapai mon verre, bus une gorgée et sentis un picotement s'élever dans mon aura teintée de vin, presque comme si elle répondait à ce que je venais juste de boire. La sensation disparut lentement. Mes pensées revinrent au cercle de Ceri qui se désagrégeait

et à la sensation de la cloche résonnant à travers moi lorsque le sort s'était réalisé. Ç'avait été bon. Satisfaisant. C'était une bonne chose, non ?

— Jenks, dis-je avec lassitude. J'aimerais bien que quelqu'un m'explique ce qu'il se passe, bordel.

Chapitre 7

L

e soleil de l'après-midi brûlait mes épaules presque nues, à l'exception des bretelles de mon débardeur. La pluie de la nuit dernière avait ramolli la terre et la chaleur humide qui planait à une trentaine de centimètres du sol perturbé me réconfortait. J'en avais profité pour soigner mon bois d'if, dans l'idée de concocter des potions oubliées pour le cas où Newt réapparaîtrait. Il ne me manquait plus désormais que les pressages de lilas fermentés. Il était illégal d'utiliser des charmes oubliés, mais pas d'en fabriquer, et qui aurait osé me blâmer si je m'en servais contre un démon ?

Une tige coupée produisit un bruit sourd en tombant dans l'un de mes plus petits pots à charmes. Agenouillée devant la pierre tombale sous laquelle poussaient les feuilles, le visage tourné vers la terre, j'effleurai les branches du bout des doigts pour récolter celles qui, recourbées vers l'intérieur, poussaient au centre de la plante.

J'étais encore troublée par la réaction de Ceri face au débordement de mon aura la nuit précédente, mais le soleil me redonnait des forces et me faisait du bien. J'aurais pu faire une puissante connexion avec l'au-delà, mais rien n'avait changé depuis la veille. Et Ceri avait raison. J'avais besoin de trouver un moyen pour que Minias puisse me contacter sans apparaître. C'était plus sûr. Plus simple.

Je grimaçai et concentrai de nouveau mon attention sur l'élagage et l'arrachage des herbes pour élargir le cercle de terre déblayée. Aussi facile qu'un vœu. Mais il faut toujours prendre garde à ce qu'on souhaite.

Je jetai un coup d'œil à la position du soleil en me disant que j'en avais assez fait. Il était temps d'aller me laver avant que Kisten vienne me chercher pour m'emmener à ma leçon de conduite. Je me relevai, époussetai la terre de mon jean et rassemblai mes outils. Je contemplai le tableau singulier formé par la stèle tachée par la pollution, puis par mon cimetière clos, au-delà duquel on apercevait le Cloaque résidentiel puis, bien plus loin, les plus grands immeubles de Cincinnati, de l'autre côté de la rivière. J'adorais cet endroit, un havre de paix entouré de vie, bourdonnant comme un millier d'abeilles.

Je m'avançai vers l'église en souriant, caressai les pierres au passage comme si je reconnaissais de vieilles amies, et me demandai à quoi avaient pu ressembler les personnes qu'elles protégeaient. Un groupe de pixies tourbillonnait devant la porte de derrière de l'église et je me dirigeai vers eux, curieuse de connaître la raison de ce rassemblement. Mon sourire timide s'élargit en voyant Jenks apparaître dans un vrombissement d'ailes de libellule. Le pixie tourna autour de moi, très avenant dans sa tenue décontractée de jardinage.

— Hé, Rachel, t'as fini ce que t'avais à faire ? demanda-t-il en guise de salutation. Mes enfants meurent d'envie d'aller inspecter ton travail.

Je plissai les yeux tout en évitant le cercle de sol maudit qui délimitait la tombe d'un ange pleureur.

— Bien sûr. Dis-leur seulement de faire attention aux tuyaux d'infiltration. Ces trucs sont très toxiques.

Il hocha la tête et me contourna de ses ailes semblables à un voile de gaze pour éviter que j'aie le soleil dans les yeux.

— Ils sont au courant. (Il hésita, puis à une vitesse qui trahissait son embarras, il lâcha :) Tu vas avoir besoin de moi aujourd'hui ?

Je levai prudemment les yeux puis les baissai de nouveau.

— Non. Qu'est-ce qui se passe ?

Il afficha un sourire plein de fierté paternelle qu'il souligna d'une traînée de poussière dorée.

— C'est Jih, déclara-t-il avec satisfaction.

Je ralentis le pas. Jih était sa fille aînée et vivait à présent avec Ceri de l'autre côté de la rue pour y construire un jardin dans lequel elle pourrait vivre avec sa famille. Jenks se mit à rire en voyant mon inquiétude.

— Elle va bien ! Mais trois mâles pixies tournent autour d'elle et de son jardin, et elle veut que je construis quelque chose avec eux pour voir comment ils travaillent, et prendre sa décision en fonction du résultat.

— Trois ! (Je raffermis ma prise sur le pot à charmes dans ma main.) Doux Jésus ! Matalina doit être tout émoustillée.

Jenks se laissa tomber sur mon épaule.

— J'imagine, grommela-t-il. Jih ne sait plus où donner de la tête. Elle les aime tous. Moi, j'ai juste enlevé Matalina, et je me suis pas emmerdé avec cette tradition qui consiste à faire une cour dans les règles pendant toute une saison. Jih veut une cabane de libellule. Le pauvre gars qui gagnera en aura bien besoin.

Je voulus le regarder, mais il était trop près de moi.

— Tu as enlevé Matalina ?

— Ouai. Si on avait dû respecter tout le parcours, on aurait jamais eu de porte d'entrée à l'avant du jardin ni de bacs à fleurs.

Je baissai les yeux sur mes pieds et avançai avec précaution pour éviter qu'il se cogne. Il avait laissé les traditions de côté pour gagner une parcelle de jardin de deux mètres sur trois et quelques bacs à fleurs. Et à présent, il avait un jardin clôturé entouré de quatre lotissements. Jenks s'en sortait bien. Assez bien pour que ses enfants puissent prendre le temps, eux, de respecter les rituels qui jalonnent la vie d'un pixie.

— C'est une bonne chose que tu sois là pour aider Jih, dis-je.

— Si tu le dis, murmura-t-il, mais j'étais certaine qu'il avait hâte d'aider sa fille à faire le bon choix quant à la personne avec qui elle passerait sa vie.

C'est sans doute pour ça que, moi, je prends des décisions si fantasques dès qu'il s'agit de ma vie amoureuse, pensai-je en souriant à l'idée de Jenks m'accompagnant à un premier rendez-vous et soumettant un pauvre type à un interrogatoire. Puis je clignai des yeux. Il avait conseillé à Kisten de bien se tenir la première fois que j'étais sortie avec lui. Bon sang, est-ce que Kisten avait fini par obtenir l'approbation de Jenks ?

Le vent de ses ailes rafraîchissait la sueur dans mon cou.

— Bon, ben je dois y aller. Elle m'attend. À ce soir.

— D'accord, répondis-je tandis qu'il s'élevait dans les airs. Transmets-lui mes félicitations !

Il me salua puis s'élança. Je l'observai un instant avant de poursuivre mon chemin vers la porte de derrière, en imaginant les épreuves qu'il allait faire subir aux trois jeunes mâles pixies. Une délicieuse odeur de muffins chauds s'échappait de la fenêtre de la cuisine et je grimpai les quelques marches en inspirant profondément. Je vérifiai les semelles de mes baskets, tapai des pieds et entrai dans le salon dévasté. Les types de « Trois hommes et une boîte à outils » n'étaient pas encore arrivés et l'odeur du bois mort se mêlait au parfum de la cuisson. Mon estomac gargouilla et je me dirigeai donc vers la cuisine. Elle était vide, à l'exception des muffins qui refroidissaient au-dessus du four. Après avoir déposé mes boutures dans l'évier, je me lavai les mains et jetai un regard aux petits gâteaux qui tiédissaient. Ivy était manifestement levée et d'humeur à faire la cuisine. Ce n'était pas dans ses habitudes, mais j'étais toute disposée à en profiter.

J'attrapai un muffin et, par la même occasion, de la nourriture que je donnai à M. Poisson, puis passai un tee-shirt vert foncé par-dessus mon débardeur et m'effondrai sur ma chaise, pleinement satisfaite. Je fus surprise par un soudain trottement de pattes griffues et une boule orange, toute de terreur féline, déboula à pleine vitesse dans la cuisine pour venir se cacher sous ma chaise. Aussitôt, un nuage de pixies envahit la pièce, accompagné d'une tempête

tourbillonnante de cris aigus et de sifflements qui me fit mal à la tête.

— Dehors ! criai-je en me levant. Sortez ! L'église, c'est son seul refuge, alors sortez !

La poussière de pixies s'épaissit jusqu'à me tirer des larmes et, après de bruyantes protestations et des murmures de déception, ce cauchemar version Disney s'éloigna aussi vite qu'il était entré. Je regardai sous ma chaise avec un sourire satisfait. Rex était blottie, les yeux noirs et la queue dressée, figure même de la peur incarnée. Jenks devait déjà être chez Jih car ses enfants savaient qu'il leur tordrait les ailes jusqu'à ce qu'elles se vident de leur poussière s'il les surprenait à tourmenter son chat.

— Qu'est-ce qui se passe, petit pois ? roucoulai-je sans me risquer à la caresser. Ces méchants pixies t'embêtent ?

Elle détourna les yeux et se recroquevilla, ravie de rester où elle était. Je me rassis prudemment en reniflant, me sentant la reine des protectrices. Rex n'avait jamais recherché mon attention, mais c'était près de moi qu'elle se réfugiait quand un danger la menaçait. Ivy prétendait que c'était juste un truc de chat. Peu importe.

J'attrapai mon vernis à ongles en avalant prudemment des bouchées de mon petit déjeuner entre chaque retouche. Mon attention fut attirée par des pas traînants dans le couloir et je souris en voyant Ivy entrer. Elle portait ses leggings de sport et sa peau brillait d'une fine sueur.

— C'était quoi ce vacarme ? demanda-t-elle en se dirigeant vers le four et en attrapant un gâteau.

La bouche pleine, je pointai mon doigt sous ma chaise.

— Oh, pauvre minette, minaуда-t-elle en s'asseyant à sa place et en laissant tomber sa main au ras du sol.

Je fronçai les sourcils de dégoût comme la stupide chatte s'avavançait vers elle à pas feutrés, la tête haute et la queue paisible. Mon agacement s'accrut quand je vis Rex grimper sur les genoux d'Ivy et s'y installer en me regardant. La chatte se retourna brusquement vers le couloir au moment où retentirent des claquements de talons secs et aigus. Je regardai Ivy, les yeux écarquillés, mais j'eus la réponse à ma question en voyant Skimmer apparaître, coiffée, pimpante et l'air aussi parfaite qu'une pièce montée, immaculée dans sa chemise raide et blanche et son pantalon noir.

Quand est-ce quelle est arrivée ? pensai-je, avant de rougir. *Elle est restée ici toute la nuit.* Je jetai un coup d'œil à Ivy et compris que j'avais raison quand je la vis pousser le chat de ses genoux pour se plonger dans ses e-mails, triant les spams et évitant mon regard. Merde, je me foutais de ce qu'elles faisaient toutes les deux ! Mais pas Ivy, apparemment.

— Salut, Rachel, lança la vamp filiforme.

Puis, avant que je puisse répondre, elle se pencha pour embrasser Ivy. Celle-ci se raidit de surprise et je plissai les yeux en la voyant se retirer avant que le baiser devienne aussi passionné que Skimmer l'aurait clairement souhaité. La vamp se redressa doucement et se dirigea vers les muffins.

— Je quitte le boulot vers 22 heures ce soir, dit-elle en posant un gâteau sur une assiette et en prenant place prudemment entre nous deux. Tu veux qu'on se rejoigne pour dîner de bonne heure ?

Le visage d'Ivy trahissait l'agacement que lui avait procuré cette tentative de baiser. Skimmer le faisait pour m'énervier, peut-être même pour m'effrayer, et Ivy le savait très bien.

— Non, répondit-elle sans lever les yeux de l'écran. J'ai quelque chose de prévu.

Et quoi donc ? pensai-je en me disant que ma relation avec Skimmer allait certainement plonger comme un parachutiste sans parachute. Ce n'était vraiment, *vraiment* pas une chose à laquelle j'étais préparée.

Skimmer coupa soigneusement son muffin en deux puis se leva en quête d'un couteau et de beurre. Elle les posa sur son assiette avant de se traîner lentement vers la machine à café, d'un pas aussi plombé et sinistre que dans une salle d'audience. *Merde. Je suis dans de beaux draps.*

— Un café, Ivy ? demanda-t-elle, le soleil illuminant sa chemise fraîche et soigneusement repassée.

— Oui, merci.

Rex s'échappa furtivement en sentant la tension monter. J'aurais aimé faire la même chose.

— Tiens, mon cœur, dit la vamp en apportant une tasse à Ivy.

Ce n'était pas l'énorme mug frappé de notre logo « Charmes vampiriques » qu'Ivy aimait, mais peut-être ne s'en servait-elle que pour m'imiter.

Ivy recula lorsque Skimmer tenta de lui voler un autre baiser. Au lieu de se vexer, la jeune femme se rassit en toute confiance et beurrâ méticuleusement son muffin. Elle tirait sur la corde avec Ivy comme avec moi, maîtrisant parfaitement la situation, bien qu'Ivy soit la plus dominante des deux.

Je n'allais certainement pas partir sous prétexte qu'elle essayait de me mettre mal à l'aise. Je m'installai résolument en sentant ma pression sanguine s'accélérer. C'était ma cuisine, bon sang !

— Tu es bien matinale, me dit la vamp blonde aux yeux bleus, comme si ça voulait dire quelque chose.

Je luttai pour ne pas froncer les sourcils.

— C'est toi qui les as faits ? demandai-je en désignant ce qu'il restait de mon muffin.

Skimmer sourit en dévoilant ses canines aiguisées.

— Oui, c'est moi.

— Ils sont bons.

De rien.

— J'ai pas dit « merci », lui balançai-je à mon tour et je vis la main d'Ivy s'immobiliser sur la souris de l'ordinateur.

Skimmer grignotait son muffin en me regardant sans ciller et ses pupilles se dilatèrent lentement. Ma cicatrice commença à me picoter et je me levai.

— Je vais prendre une douche, dis-je, contrariée qu'elle m'ait mise sur les nerfs, mais j'avais réellement besoin de me laver.

— Je vais alerter la presse, dit-elle en léchant le beurre sur son doigt de manière suggestive.

J'allais lui répondre qu'elle pouvait se l'enfoncer bien profond, mais la sonnette de la porte retentit et je restai digne.

— C'est Kisten, déclarai-je en attrapant mon sac. (J'étais suffisamment propre et me retrouver nue sous la douche avec trois vampires dans ma cuisine était bien la dernière chose que je pouvais souhaiter.) Je me casse.

Ivy fit une pause devant son ordinateur, manifestement surprise.

— Tu vas où ?

Je jetai un coup d'œil à Skimmer en sentant monter l'humiliation.

— A ma leçon de conduite. Kisten m'emmène.

— Oh, comme c'est mignon, lâcha Skimmer et je serrai les dents.

Refusant de répondre, je m'éloignai dans le couloir puis vers la porte, sans me soucier de la saleté sur mes genoux. Un craquement tranchant me fit stopper net et je me retournai, percevant un geste vague. Skimmer était écarlate, visiblement choquée et contrariée, mais Ivy semblait fière d'elle. Il s'était passé quelque chose et Ivy haussa un sourcil en me regardant avec un air d'amusement pince-sans-rire.

La sonnette retentit de nouveau, mais je n'étais pas une personne assez correcte pour partir maintenant sans rien ajouter.

— Tu seras dans le coin ce soir pour le dîner, Ivy ? demandai-je en me déhanchant.

C'était peut-être mesquin, mais j'étais mesquine.

Ivy mordit dans son muffin en croisant les jambes et se pencha en avant.

— Je ferai des allers et retours, répondit-elle en s'essuyant la bouche avec son petit doigt. Mais je serai là vers minuit.

— OK, dis-je avec légèreté. A plus tard. (Je fis un sourire radieux à Skimmer, désormais discrète, mais manifestement tiraillée entre la colère et la bouderie.) Salut Skimmer. Merci pour le petit déj'.

— Je t'en prie.

Traduction : «Etouffe-toi avec, salope. »

La sonnette retentit une troisième fois et je me précipitai vers la porte, ma bonne humeur retrouvée.

— J'arrive ! criai-je en me recoiffant.

J'étais suffisamment décente. Je n'allais croiser qu'une poignée d'adolescents, après tout.

Je ramassai la veste aviateur de Jenks sur le comptoir de l'entrée et l'enfilai, juste pour voir. Ce blouson était un souvenir de la mission où, pendant quelque temps, il avait eu une taille humaine. J'avais hérité de sa veste, Ivy avait hérité de sa tunique en soie et nous avions jeté ses deux dizaines de brosses à dents. J'ouvris la porte en grand et trouvai Kisten qui attendait, sa Corvette garée sur le trottoir. Il ne travaillait pas souvent après le lever du soleil et il avait remplacé son habituel costume branché par un jean et un tee-shirt noir, rentré dans son pantalon pour mettre sa taille en valeur. Souriant avec la bouche fermée pour dissimuler ses canines aiguisées, il se balançait d'avant en arrière dans ses bottes, les mains coincées dans ses poches avant, écartant ses cheveux peroxydés de ses yeux bleus d'un mouvement de tête étudié qui trahissait sa certitude d'être un beau gosse. Et il l'était, c'était bien le pire.

— T'es mignon, dis-je en passant ma main libre entre sa hanche étroite et son bras pour me hisser à sa hauteur et lui faire un baiser du matin, juste ici, sur le pas de la porte.

Les yeux fermés, j'inspirai profondément en sentant ses lèvres sur les miennes et respirai sans retenue cette odeur de cuir et d'encens qui collait aux vampires comme une seconde peau. C'était comme une drogue qui envoyait des phéromones pour détendre et apaiser les sources potentielles de sang. Certes, nous ne partagions pas notre sang, mais qui étais-je pour ne pas profiter d'un millier d'années d'évolution ?

— Tu as l'air sale, dit-il quand nos lèvres se séparèrent. (Je retombai sur mes talons. Mon sourire s'élargit en découvrant le sien et il ajouta :) J'aime la saleté. Tu es allée dans le jardin, toi. (Il m'attira de nouveau contre lui en haussant les sourcils et m'entraîna dans la pénombre de l'entrée.) Je suis en avance ? demanda-t-il, et sa voix près de mon oreille fit frissonner mon corps entier.

— Oui, grâce à Dieu, répondis-je en appréciant la légère hâte.

J'adorais embrasser les vampires dans l'obscurité... Il n'y avait rien de tel, à part peut-être se retrouver dans un ascenseur en chute libre vers une mort certaine.

Je lui bloquai l'accès au sanctuaire et, lorsqu'il comprit que je n'allais pas l'inviter à entrer, sa main s'arrêta sur mon bras, hésitante.

— Ton cours n'est que dans une heure et demie. Tu as le temps de prendre une douche, dit-il, cherchant manifestement à savoir

pourquoi je me précipitais dehors.

Peut-être si tu m'aides un peu, pensai-je malicieusement, sans parvenir à cesser de sourire. Il capta mon regard et, tandis que j'étais légèrement émoustillée, il dilata les narines pour percevoir mon humeur. Il ne pouvait pas entendre mes pensées, mais il pouvait sentir la vitesse de mon pouls, ma température et, considérant l'excitation que j'étais bien consciente d'afficher, il n'était pas très difficile de deviner ce que j'avais à l'esprit.

Ses doigts se raidirent et la voix d'Ivy nous parvint depuis le couloir.

— Salut, Kist.

— Salut, mon amour, répondit Kisten sans détourner le regard et sans se soucier de dissimuler la tension sexuelle entre nous.

Elle grogna et le léger bruit de la porte de sa salle de bains qui se refermait nous indiqua clairement que ma relation avec Kisten ne lui posait aucun problème, malgré leur statut d'anciens amants. Les choses, toutefois, se seraient compliquées s'il avait touché à mon sang et c'était pour cette raison que Kisten portait de petits capuchons sur ses canines pendant nos ébats. Mais si je devais partager mon corps avec quelqu'un d'autre qu'Ivy, cette dernière préférerait encore que ce soit avec Kisten. Et voilà... nous en étions là.

La relation d'Ivy et Kisten était plus platonique ces derniers temps, avec juste ce qu'il fallait de sang pour entretenir le lien. Depuis qu'Ivy avait goûté à mon sang et juré de ne plus jamais y toucher, notre relation tenait du numéro d'équilibriste. Mais elle refusait que Kisten y touche, incapable d'abandonner l'espoir de trouver une solution pour que ça fonctionne entre elle et moi, même si elle niait que ce soit possible. Défiant son rôle habituellement soumis, Kisten avait répondu à Ivy qu'il y avait un risque que je succombe à la tentation et que je le laisse me trouer la peau. Mais jusqu'à ce que cela arrive, nous pouvions tous prétendre que tout était normal. Si vraiment le mot « normal » voulait encore dire quelque chose...

— Non, viens, on y va, insistai-je, mon ardeur retombant à l'idée que, tant que notre *statu quo* ne changerait pas, cette situation foireuse se prolongerait.

Il me laissa le pousser vers la porte en gloussant, mais le raclement de gorge ostentatoire de Skimmer le fit passer du vampire docile au roc inflexible ; je m'effondrai, abattue, en entendant la voix chaude de la vamp résonner dans le sanctuaire.

— Bonjour, Kisten.

Son regard passa rapidement d'elle à moi et, quand il remarqua mon exaspération, son sourire s'élargit.

— On peut y aller ? murmurai-je.

Les sourcils levés, il me retourna vers la porte.

— Salut Sapho ! T'es en beauté aujourd'hui.

— M'appelle pas comme ça, fils de pute, dit-elle, sa voix cinglante résonnant dans mon dos alors que je me glissai dehors devant Kisten.

Apparemment, Skimmer ressentait pour Kisten la même chose qu'elle ressentait pour moi. Je n'étais pas surprise. Nous menacions tous les deux les droits qu'elle pensait avoir sur Ivy. Aucun de nous deux n'était un véritable obstacle – moi contrecarrée par Ivy et Kist à cause de leur passé – mais difficile de le lui faire comprendre. Il était tout à fait normal pour un vampire d'avoir des partenaires multiples de sexe et de sang, mais cela n'excluait pas la jalousie.

Je pris une profonde inspiration en entendant la porte se refermer doucement derrière nous, plissai les yeux à cause du soleil et sentis enfin mes épaules se détendre. Au bout de trois secondes à peine, Kisten me demanda :

— Skimmer a dormi ici ?

— J'ai pas envie d'en parler, grommelai-je.

— A ce point, hein ? ajouta-t-il en descendant avec légèreté les marches derrière moi.

Je jetai un long regard à ma décapotable, puis à sa Corvette.

— Elle n'est plus aimable, maintenant, soufflai-je, et Kist hâta le pas pour m'ouvrir glamment la porte avant que j'aie pu atteindre la poignée.

Je lui souris pour le remercier, me glissai à l'intérieur et m'installai dans le cocon familial de l'habitacle à l'odeur de cuir et d'encens. Dieu que ça sentait bon là-dedans, et je fermai les yeux en me penchant en arrière pendant que Kisten faisait le tour et s'asseyait à sa place. Cherchant à me détendre, je gardai les paupières closes tandis qu'il bouclait sa ceinture et démarrait.

— Parle-moi, dit-il alors que la voiture avait commencé à rouler et que je gardais toujours le silence.

Une centaine de pensées me traversèrent l'esprit, mais la première que je formulai fut :

— Skimmer... (J'hésitai.) Elle a découvert que c'était Ivy qui ne voulait pas d'un équilibre sanguin entre nous, et non pas moi.

Son léger soupir attira mon attention. Le soleil scintillait sur sa barbe mal rasée et je réprimai mon désir ardent de la toucher. Je le vis jeter un rapide coup d'œil à l'église dans le rétroviseur central. Déprimée, j'abaissai ma vitre et laissai la brise matinale soulever mes cheveux.

— Et ? ajouta-t-il promptement en écrasant l'accélérateur pour doubler une Buick qui crachait de la fumée.

Retenant mes cheveux pour éviter qu'ils volent dans mes yeux, je fronçai les sourcils.

— Elle devient méchante. Elle essaie de se débarrasser de moi. Je lui ai dit qu'Ivy était simplement effrayée et que j'attendrais qu'elle ne le soit plus, alors elle est passée de «je veux être ton amie parce que tu es l'amie d'Ivy » à «va te faire mettre et crève ».

La main de Kist se raidit sur le volant et il appuya un peu trop fort sur la pédale de frein au feu rouge. Je rougis en prenant conscience de ce que je venais de dire. Je savais qu'il aurait préféré que je convoite plutôt ses morsures à lui. Mais si je le laissais me mordre, Ivy allait péter les plombs.

— Je suis désolée, Kisten, murmurai-je.

Il regardait le feu rouge en silence. Je tendis la main et la posai sur la sienne.

— Je t'aime, chuchotai-je. Mais si je te laissais me mordre, ça casserait tout. Ivy ne le supporterait pas.

Jenks affirmait que mon refus envers Kisten relevait davantage de ma peur du chamboulement que cela aurait occasionné plutôt que de la morsure elle-même. Peu importe. Mais si Kisten avait avec moi une relation plus intime qu'Ivy, celle-ci risquait d'en souffrir. Or, il l'aimait, elle aussi, avec la loyauté fanatique qu'éprouvent ceux qui ont subi les mêmes abus. Piscary les avait pervertis tous les deux.

Mon téléphone portable sonna dans mon sac, mais je ne m'en préoccupai pas. Notre conversation me semblait plus importante. Le feu passa au vert et Kisten s'engagea dans le trafic, les mains plus détendues. Ivy avait toujours été la dominante au sein de leur couple, mais il aurait été prêt à se battre pour moi, si je cédaï un jour à la tentation de lui donner mon sang. Le problème, c'était que dire «non » n'était pas mon fort. Je courais à la catastrophe chaque fois que je couchais avec lui, mais nos séances n'en étaient que plus géniales. Et je n'ai jamais prétendu être intelligente. En réalité, toute cette histoire était plutôt stupide. Mais ce n'était pas la première fois.

Abattue, je laissai mon bras pendre par la fenêtre et assistai à la transformation du Cloaque, qui passait d'un quartier résidentiel à un quartier d'affaires. Le soleil brillait sur mon bracelet et soulignait les petites lignes qui le parcouraient. Ivy avait un bracelet de cheville du même modèle. J'en avais vu plusieurs ici et là, à Cincinnati, et je récoltais sourires et haussements d'épaules quand j'essayais de cacher le mien. Je savais que Kisten se servait de ces bijoux pour afficher ses conquêtes, mais je le portais malgré tout. Et Ivy aussi.

— Skimmer ne te fera aucun mal, dit-il doucement et je me tournai vers lui.

— Pas physiquement, acquiesçai-je, soulagée qu'il prenne ça si bien. Mais tu peux être sûre qu'elle va tout faire pour faire sortir Piscary de prison.

Son expression se fit plus grave et le silence s'installa alors que

nous méditions tous les deux sur les conséquences si Skimmer parvenait à ses fins. Nous serions tous les deux dans la merde jusqu'au cou. Kisten avait été le scion de Piscary et il l'avait trahi la nuit où j'avais soumis ce dernier par la force. Piscary l'ignorait pour le moment mais, s'il sortait, nul doute que j'aurais une ou deux petites choses à expliquer à Kisten. Pourtant, ce dernier avait été le seul à s'occuper des affaires de Piscary, puisque Ivy s'y était refusé, préférant mettre de côté son statut de scion.

Mon téléphone sonna de nouveau. Je le sortis de mon sac et, voyant qu'il s'agissait d'un numéro inconnu, je le fis passer en mode vibreur. J'étais avec Kisten et il aurait été malpoli de prendre l'appel.

— T'es pas fâché ? demandai-je avec hésitation et je vis qu'il s'inquiétait en fait davantage pour son état émotionnel que pour sa survie.

— Fâché que tu sois attirée par Ivy ? répliqua-t-il, le soleil l'éclairant par intermittence tandis que nous traversions le pont.

Mon visage s'échauffa et il retira sa main de la mienne pour manœuvrer dans les embouteillages.

— Non, poursuivit-il, les yeux légèrement dilatés. Je t'aime, mais Ivy... depuis qu'elle a quitté la SO et que tu as emménagé avec elle, elle n'a jamais été heureuse, ni même plus stable. Pourtant, ajouta-t-il en prenant une pose suggestive, si ça continue comme ça, j'ai peut-être une chance de me faire un plan à trois d'enfer.

Ma bouche s'ouvrit toute grande et je lui donnai une tape.

— Aucune chance !

— Hé, répliqua-t-il en riant, les yeux fermement rivés sur la circulation. Ne dis pas « non » tant que t'as pas essayé !

Je croisai les bras en regardant droit devant moi.

— Ça ne risque pas d'arriver, Kisten.

Mais je sus en croisant son regard qu'il ne faisait que me taquiner. *Du moins je pense.*

— Ne prévois rien pour vendredi, dit-il alors que nous freinions à un nouveau feu rouge.

Je réprimai un grand sourire, mais à l'intérieur, j'étais ravie. *Il s'en souvenait !*

— Pourquoi ? demandai-je en feignant l'ignorance.

Il sourit, et j'échouai à rester impassible.

— Je t'invite pour ton anniversaire, dit-il. J'ai une réservation au restaurant de la tour Carew.

— Tu déconnes ? m'exclamai-je en levant les yeux vers la tour en question. Je ne suis jamais allée manger là-haut. (Je me tortillai, le regard lointain, et commençai à anticiper.) Je ne sais pas quoi me mettre.

— Quelque chose qui s'enlève facilement ? suggéra-t-il.

Un klaxon retentit derrière nous et, sans regarder, Kisten accéléra.

— Toutes mes affaires sont pleines de boucles et de pressions, le taquinai-je.

Il allait dire quelque chose, mais son téléphone sonna. Je fronçai les sourcils en le voyant le prendre. Je ne répondais jamais quand on était ensemble. Non pas que j'aie grand-chose à gérer. Il est vrai que je n'essayais pas de garder la mainmise sur le monde clandestin de Cincinnati pour le compte de mon patron.

— Des boucles et des pressions ? répéta-t-il en ouvrant le clapet du téléphone. Ça devrait marcher quand même. (Son sourire s'effaça lorsqu'il répondit.) Felps.

Je me renfonçai dans mon siège, grisée par cette seule pensée.

— Hé, Ivy. Qu'est-ce qui se passe ? dit Kisten et je me raidis.

Je me souvins soudain de mon propre téléphone et le sortis pour vérifier si j'avais eu des appels. Merde, j'en avais manqué quatre. Mais je n'avais pas reconnu le numéro.

— Juste à côté de moi, dit Kisten en me jetant un coup d'œil, une lueur d'inquiétude dans le regard Bien sûr, ajouta-t-il avant de me tendre le téléphone.

Oh mon Dieu, quoi encore ? Avec le sentiment que quelque chose de grave venait soudain de se passer, je dis :

— C'est Jenks ?

— Non, répondit la voix irritée d'Ivy et je me détendis. C'est ton garou.

— David ? bégayai-je alors que Kisten s'engageait sur le parking de l'école de conduite.

— Il a essayé de te joindre, déclara Ivy d'un ton à la fois inquiet et agacé. Il dit... Tu es prête ? Il dit qu'il tue des femmes et qu'il ne s'en souvient pas. Écoute, tu veux bien l'appeler ? Il a appelé ici deux fois en à peine trois minutes.

Je voulus rire, mais impossible. Ça commençait à faire beaucoup : un meurtre de garou que la SO couvrait, un démon dévastant mon salon pour trouver le Foyer... Merde !

— D'accord, dis-je doucement. Merci. Bye.

— Rachel ?

Sa voix avait changé. J'étais contrariée et elle le savait. Je pris une inspiration en tentant de feindre un certain calme.

— Oui ?

Je sentis à son hésitation qu'elle n'était pas dupe, mais elle savait que ce que ma voix cachait n'était pas de la peur. Pas encore.

— Fais attention à toi, dit-elle d'une voix tendue. Appelle si tu as besoin de moi.

Ma tension s'apaisa. C'était bon d'avoir des amis.

— Merci. J'y manquerai pas.

Je raccrochai, jetai un coup d'œil à Kisten qui attendait une explication et sursautai en sentant mon téléphone vibrer de nouveau sur mes genoux. Je l'attrapai en prenant une profonde inspiration et regardai le numéro. C'était celui de David. Je le reconnaissais à présent.

— Tu réponds, oui ou non ? demanda Kisten, les mains sur le volant alors que nous étions garés.

Sur la place d'à côté, je vis une fille claquer la porte du Minivan de sa mère. Elle entra dans la salle de cours avec une amie, sa queue-de-cheval dodelinant et la bouche remuant sans s'arrêter. Elles disparurent derrière les portes vitrées et la mère assise derrière le volant s'essuya les yeux avant de regarder dans le rétroviseur central. Kisten se pencha en avant pour se mettre dans mon champ de vision. Le téléphone vibra de nouveau. La bouche déformée par un sourire acerbe, je décrochai.

Quoi qu'il en soit, je sentais bien que je n'allais pas pouvoir assister à mon cours.

Chapitre 8

L

es mains de David tremblaient imperceptiblement lorsqu'il accepta le verre d'eau fraîche. Il le tint près de sa poitrine en essayant de se calmer, puis but à petites gorgées avant de reposer le verre sur la table basse en frêne qui nous séparait.

— Merci, dit le petit homme, puis il posa les coudes sur ses genoux et se prit la tête entre les mains.

Je lui donnai une petite tape sur l'épaule et m'installai loin de lui sur le canapé. Kisten, qui était debout à côté de la télévision, se rapprocha pour admirer la collection de sabres de la guerre civile de David, enfermée dans une vitrine éclairée. Le faible parfum de garou me chatouilla les narines, pas désagréable du tout.

David avait l'air d'une épave et mon regard passait de l'homme bouleversé dans son costume de travail à la pièce ordonnée qui ne laissait aucun doute sur son célibat. Sa maison de ville était un bâtiment traditionnel d'un étage, qui devait avoir entre cinq et dix ans. La moquette n'avait certainement jamais été changée et je me demandai si David était locataire ou propriétaire.

Nous étions dans le salon. Le parking se trouvait d'un côté de la maison, derrière un parterre paysager. De l'autre, la cour commune s'étendait derrière la cuisine et la salle à manger. Les autres maisons se trouvaient à une distance suffisante pour garantir une certaine intimité. Les murs étaient épais, et nul doute qu'il avait choisi lui-même ce papier peint luxueux dans les tons brun et ocre. *Propriétaire*, conclus-je en me rappelant qu'en tant qu'expert pour Garou Assurance, il était grassement payé pour extorquer la vérité aux assurés réticents qui essayaient de cacher la raison pour laquelle leur arbre de Noël avait brûlé spontanément et dévasté leur salon.

Bien que sa maison soit un havre de paix, le garou lui-même affichait une allure déguenillée. David était un solitaire et il bénéficiait du pouvoir et du charisme d'un alpha sans en avoir les responsabilités. Techniquement parlant, son clan, c'était moi : un accord mutuel et bénéfique qui épargnait à David d'être viré et m'avait permis d'obtenir une assurance à un taux incroyablement bon marché. C'était là toute l'étendue de notre relation, mais je savais qu'il

se servait aussi de moi pour empêcher les femelles garous de s'immiscer dans sa vie.

Mon regard se posa sur le petit livre noir et épais posé à côté du téléphone. *Apparemment, ça ne le freine pas en matière de rencontres.* La vache ! Le carnet avait besoin d'un élastique pour le maintenir fermé.

— Ça va mieux ? lui demandai-je et il leva la tête.

Ses magnifiques yeux marron étaient écarquillés par la peur, ce qui ne lui allait pas du tout. Son corps superbe, fait pour la course, était dissimulé sous un costume confortable. Il s'apprêtait manifestement à se rendre au bureau quand quelque chose s'était produit et l'avait plongé dans cet état de panique, et je me demandais ce qui pouvait le secouer à ce point-là. David était la personne la plus équilibrée que je connaisse.

Ses chaussures rutilaient sous la table et son visage était rasé de près, sans la moindre trace de barbe sur sa peau bronzée et quelque peu rugueuse. Je l'avais vu porter un long trench-coat et un chapeau décrépit une fois, alors qu'il me suivait, et je lui avais trouvé un air de Van Helsing ; ses beaux cheveux noirs étaient longs et ondulés, et ses sourcils épais avaient une forme agréable. Il semblait à peu près aussi sûr de lui que le personnage en question, mais en cet instant précis, il n'était plus qu'un mélange de confusion et d'inquiétude.

— Non, répondit-il d'une voix lente et pénétrante. Je pense que je tue mes petites amies.

Kisten se retourna et je levai la main pour empêcher le vampire de dire une bêtise. David était un homme intelligent, et en tant qu'expert en assurance, il était vif, malin et difficile à surprendre. S'il pensait qu'il tuait ses petites amies, c'est qu'il y avait une raison.

— Je t'écoute, dis-je à côté de lui et David prit une lente inspiration en se forçant à se redresser, toujours assis sur le bord du canapé.

— J'essayais de trouver un rencard pour ce week-end, commença-t-il en jetant un coup d'œil à Kisten.

— Pour la pleine lune ? interrompit ce dernier, provoquant ainsi notre agacement à tous les deux.

— La pleine lune n'est pas avant lundi, répondit le garou. Et je ne suis pas un garoujockey au collège, défoncé aux barbituriques, en train de démolir ton bar. J'ai autant de contrôle sur moi-même que toi, pendant la pleine lune.

C'était apparemment un sujet sensible et Kisten leva une main en signe d'apaisement.

— Désolé.

La tension dans la pièce retomba lentement et le regard égaré de David se posa sur le carnet d'adresses à côté du téléphone.

— Serena m'a appelé la nuit dernière pour me demander si

j'avais la grippe, comme elle. (Il leva les yeux sur moi avant de regarder ailleurs.) J'ai trouvé ça étrange puisqu'on est en été, mais quand j'ai appelé Kally pour savoir si elle était libre, elle m'a posé la même question.

Kisten gloussa.

— Vous fréquentez deux femmes dans la même semaine ?

David fronça les sourcils.

— Non, c'était deux semaines différentes. J'ai donc appelé quelques autres femmes, vu que je n'avais pas entendu parler d'elles depuis presque un mois.

— Vous êtes très sollicité, Marty McFly !

— Kisten, chuchotai-je, n'appréciant pas sa référence à *Retour vers le futur*. Arrête !

Le chat de David me regardait attentivement depuis le haut des marches. Je n'essayai même pas de l'amadouer tant j'étais abattue.

David n'était pas le moins du monde intimidé par le vampire vivant. Même pas ici, dans son propre appartement.

— Oui, répliqua-t-il d'un air belliqueux. Il se trouve que je le suis, effectivement. Vous ne voudriez pas attendre dans la véranda ?

Kisten leva la main avec un geste qui signifiait « peu importe », mais je n'avais aucune peine à croire que ce séduisant garou d'un peu plus de trente ans recevait des appels de femmes pour lui proposer de sortir. Je n'avais avec lui qu'une relation purement professionnelle et cela nous convenait très bien, même si le problème que lui posait notre différence d'espèce m'agaçait quelque peu. Mais du moment qu'il me respectait en tant que personne, je me fichais qu'il fasse l'impasse sur une bonne partie de la population féminine. C'était son problème.

— Et excepté Serena et Kally, je n'ai pu en joindre aucune autre. (Il regarda de nouveau le carnet d'adresses, comme si celui-ci était hanté.) Pas une seule.

— Et du coup tu en conclus qu'elles sont mortes ? demandai-je, sans comprendre le raisonnement.

David semblait possédé.

— J'ai fait des rêves vraiment étranges, répondit-il. Au sujet de mes petites amies, je veux dire. Mais je me réveille dans mon lit, propre et reposé, et non pas nu et crasseux dans un parc. Je n'ai donc jamais vraiment accordé d'attention à ces songes, mais maintenant...

Kisten gloussa et je commençai à regretter de ne pas l'avoir laissé dans la voiture.

— Elles t'évitent, loup-garou, lança le vampire et David se redressa, revigoré par la colère.

— Elles sont mortes, murmura-t-il.

Je le regardai prudemment, sachant que Kisten avait assez de

jugeote pour le pousser trop loin, mais David était déjà instable.

— Soit ça ne répond pas quand j'appelle, soit je tombe sur des colocataires qui ne savent pas où elles sont. (Son regard hanté glissa vers moi.) C'est ça qui m'inquiète. Je n'arrive tout simplement pas à les joindre.

— Six femmes, reprit Kisten qui se tenait désormais devant la baie vitrée donnant sur un petit patio. C'est pas forcément mauvais signe. La moitié d'entre elles a probablement déménagé.

— En un mois et demi ? répliqua-t-il d'une voix caustique.

Puis, comme galvanisé par son aveu, il se dirigea vers la cuisine d'un pas nerveux.

Je haussai les sourcils. *David est sorti avec six femmes en si peu de temps ?* Les garous n'étaient pas plus libidineux que le reste de la population. En me rappelant sa réticence à se caser et à fonder un clan, je compris que le problème ne venait pas du fait qu'il était incapable de garder une petite amie, mais plutôt qu'il tenait à rester dans la compétition. Et même à passer pro. *Bon Dieu, David.*

— Elles ont disparu, reprit-il, debout dans la cuisine comme s'il avait oublié pourquoi il y était allé. Je pense... je pense que, parfois, je perds conscience et que je les tue.

Mes intestins se contractèrent au ton de sa voix. Il était vraiment persuadé d'avoir tué toutes ces femmes.

— Bon, écoutez, dit Kisten. Il y en a une qui a découvert que vous étiez un coureur de jupons et qui a prévenu les autres. Vous êtes cuit, McFly. (Il gloussa.) Il est temps de commencer un nouveau carnet noir.

David eut l'air offensé et je trouvai Kisten anormalement insensible. Il était peut-être jaloux.

— Tu sais quoi ? lâchai-je en me tournant vers lui. Ferme-la un peu, pour voir.

— Hé, je dis juste...

David tressaillit, comme s'il se souvenait brusquement pourquoi il était allé dans la cuisine, puis ouvrit une boîte de nourriture pour chat et la versa sur une assiette qu'il posa par terre.

— Rachel, même si tu étais en colère après lui, est-ce que tu refuserais de parler à un homme avec qui tu as couché ?

Je haussai les sourcils. Il n'était pas seulement sorti avec six femmes en six semaines, il avait aussi couché avec elles ?

— Euh..., bredouillai-je. Non. Au minimum, je voudrais qu'il sache ce que j'en pense.

La tête baissée, David acquiesça.

— Elles ont disparu, répéta-t-il. Je les tue. Je le sais.

— David, protestai-je envoyant une nuance d'inquiétude sur le visage de Kisten. Les garous ne tuent pas des gens pendant des

moments d'absence. Si c'était le cas, ils auraient été chassés de l'Outremonde depuis des centaines d'années. Il y a sûrement une autre raison pour qu'elles refusent de te parler.

— Parce que je les ai tuées, murmura David, penché au-dessus du comptoir.

Le « tic-tac » d'une horloge murale attira mon regard. 14 h 15. J'avais manqué mon cours.

— Ça colle pas, poursuivis-je en m'asseyant sur un tabouret du bar. Tu veux que je demande à Ivy de les chercher ? Elle est douée pour retrouver les gens.

Il acquiesça, l'air soulagé. Ivy pouvait remettre la main sur n'importe qui en un temps record. Depuis son départ de la SO, elle avait récupéré bon nombre de vampires et d'humains qui avaient été enlevés dans des maisons de sang illégales ou par d'anciens petits amis jaloux. Mes sauvetages habituels semblaient mièvres comparés aux siens, mais nous avions chacune nos propres talents.

Je fis lentement basculer mon tabouret d'avant en arrière. Maintenant que j'étais chez lui, il fallait que j'en profite pour lui dire que je voulais reprendre le Foyer. N'importe qui, en cherchant un peu, pouvait découvrir que j'appartenais au clan de David. Sa solitude et son entraînement au combat faisaient de lui une cible difficile. Mais les gens avec lesquels il travaillait, en revanche...

— Oh, merde, lâchai-je, posant la main sur ma bouche en me rendant compte que je venais de parler tout haut. (Kisten et David me regardaient tous les deux.) Euh... David, est-ce que tu as parlé du Foyer à tes conquêtes ?

Sa confusion fit place à une légère colère.

— Non, répondit-il avec vigueur.

Kisten jeta un regard noir à l'homme plus petit que lui.

— Vous essayez de me dire que vous avez tamponné six femmes en six semaines et que vous ne leur avez jamais montré le Foyer pour les impressionner ?

La mâchoire de David s'affaissa.

— Je n'ai pas besoin d'appâter des femmes pour les amener dans mon lit. Je leur propose et elles viennent si elles veulent. De toute façon, ça ne les aurait pas impressionnées. C'était des humaines.

Je retirai mes coudes du comptoir, le visage brûlant d'indignation.

— Tu sors avec des humaines ? Tu refuses de sortir avec une sorcière parce que tu ne crois pas à l'union interethnique, mais tu couches à tout va avec des humaines ? Espèce de gros hypocrite !

David m'adressa un regard implorant.

— Si je sortais avec une garou, elle voudrait faire partie de mon clan. On en a déjà parlé. Et puisque les garous descendent à l'origine

des humains...

Je plissai les yeux.

— Ouais, j'ai compris, l'interrompis-je.

Je n'aimais pas ça. Les garous descendaient des humains autant que les vampires, mais contrairement aux vampires, le seul moyen d'être un garou était de naître ainsi.

En principe.

Mes pensées me ramenèrent à la matinée de la veille, quand j'avais été réveillée par un démon qui dévastait mon église à la recherche du Foyer. *Ohhhh, merde*, pensai-je en me rappelant cette fois-ci de garder la bouche fermée. La disparition des petites amies ! Trois corps non identifiés à la morgue : athlétiques, assez similaires... Elles avaient été amenées là en tant que garous, mais si ce à quoi je pensais était effectivement arrivé, elles ne risquaient pas de figurer dans la base de données des garous, mais dans celle des humains. Les fameux suicides de la pleine lune du mois dernier...

— David, je suis vraiment désolée, murmurai-je.

Kisten et lui me regardèrent longuement.

— Pourquoi ? s'enquit David d'un air prudent, mais sans s'affoler.

Je le regardai, impuissante.

— Ce n'était pas ta faute. C'était la mienne. Je n'aurais pas dû te le donner. Je ne savais pas qu'il suffisait qu'il soit en ta possession. Si je l'avais su, je ne te l'aurais jamais confié. (Il me regarda sans expression et j'ajoutai, nauséuse :) Je pense savoir où sont tes copines. C'est ma faute, pas la tienne.

David secoua la tête.

— Confié quoi ?

— Le Foyer, répondis-je en faisant une moue compatissante. Je pense... qu'il a transformé tes copines.

Son visage devint cadavéreux et il posa les mains sur le comptoir.

— Où sont-elles ? souffla-t-il. J'avalai ma salive avec difficulté.

— A la morgue municipale.

Chapitre 9

D

eux voyages à la morgue en quelques jours, pensai-je en espérant que ça ne deviendrait pas une habitude. Mes baskets de jardinage glissaient sans bruit sur le ciment ; à côté de moi, un peu en retrait, David marchait d'un pas lourd, l'air profondément déprimé. Kisten était derrière lui et le malaise évident du vampire aurait pu être comique si nous n'étions rassemblés ici-bas pour identifier trois cadavres.

Le Foyer se trouvait désormais dans mon sac, calme et silencieux, si loin de la pleine lune. Il était encore froid d'être resté enfermé dans le congélateur de David et je pouvais sentir sa fraîcheur contre moi. D'expérience, je savais que, le lundi suivant, cette statuette représentant un visage de femme allait se transformer en gueule de loup argentée, débordant de salive, et émettre un cri aigu et perçant que seuls les pixies pourraient entendre. *Il faut absolument que je me débarrasse de ce truc*. Je pouvais peut-être m'en servir pour racheter mes marques de démon. Je me sentirais responsable si Newt ou Al le vendaient à leur tour à quelqu'un d'autre et qu'il engendrait une lutte de pouvoir dans l'Outremonde.

Nous arrivions au pied de l'escalier et, les deux hommes toujours à ma suite, je tournai sur la droite, de mémoire, et suivis les flèches jusqu'à la double porte.

— Salut, M. Freeze, lançai-je en claquant le côté gauche des portes battantes et en entrant à grandes foulées dans la pièce, comme si j'étais chez moi.

Le jeune homme se redressa en retirant ses pieds du bureau.

— Mademoiselle Morgan, dit-il. Mince alors, vous m'avez fait peur !

Kisten entra furtivement derrière moi en jetant des coups d'œil partout autour de lui.

— Tu viens souvent ici ? demanda-t-il alors que le jeune homme derrière le bureau posait sa console de jeu pour se lever.

— Tout le temps, raillai-je en tendant la main à M. Freeze. Pas toi ?

— Non.

M. Freeze regarda d'abord Kisten avant de s'attarder sur David,

qui se tenait les bras le long du corps. Lorsqu'il comprit que nous étions ici pour identifier quelqu'un, il se rembrunit.

— Oh, euh... hé, dit-il en dégageant sa main de la mienne. Ravi de vous voir, mais je ne peux pas vous laisser entrer si vous n'êtes pas avec quelqu'un de la SO ou du BFO. (Il grimaça.) Désolé.

— Le lieutenant Glenn est en route, répliquai-je, débordant soudain d'une inexplicable énergie.

Certes, j'étais ici pour identifier un corps, voire trois, mais je connaissais quelqu'un que Kisten, lui, ne connaissait pas, et ça n'arrivait pas très souvent.

Le soulagement le fit ressembler à un gamin, que l'on imaginait plus en train de distribuer des bonbons au centre commercial que de surveiller une morgue.

— Bien, dit-il. Vous pouvez vous asseoir sur une civière en attendant, je vous en prie.

Je jetai un regard à la civière vide contre le mur.

— Euh, je pense que je vais rester debout, répondis-je. Voici Kisten Felps, ajoutai-je avant de me tourner vers David. Et David Hue.

David reprit ses esprits et, affichant un air professionnel, il s'avança en tendant la main.

— C'est un plaisir de vous rencontrer, déclara-t-il en reculant immédiatement après leur poignée de main. Combien... combien avez-vous de cadavres de loups par mois, environ ?

Sa voix était teintée d'une certaine panique et M. Freeze se renferma en retournant s'asseoir derrière son bureau.

— Je suis désolé, monsieur Hue, je ne peux vraiment pas...

David leva une main et se détourna en baissant la tête avec inquiétude. Ma bonne humeur s'évanouit. Nous fûmes interrompus par la cadence soutenue de semelles dures sur le chemin à l'extérieur. Je poussai un soupir de soulagement quand la silhouette puissante de Glenn apparut derrière la porte, et que ce dernier poussa tranquillement le lourd métal de sa main épaisse ; sa peau sombre et ses ongles roses se démarquaient sur la blancheur austère de la peinture murale écaillée. Il portait son costume et sa cravate habituels, et la crosse d'un pistolet dépassait de sa veste il se pencha pour entrer dans la pièce sans ouvrir complètement la porte.

— Rachel, dit-il tandis que la porte se refermait.

J'aperçus une lueur dans son regard lorsqu'il avisa Kisten et David, puis il fronça les sourcils avec son air officiel de membre du BFO. La confiance de David fit place à la déprime et Kisten semblait nerveux. J'avais la nette impression qu'il n'aimait pas cet endroit.

— Salut, Glenn, répondis-je, consciente de mon apparence tout sauf professionnelle, avec mes baskets, mon tee-shirt vert pâle et mon jean taché. Merci de m'avoir laissé te traîner hors de ton bureau.

— Tu as dit que c'était au sujet des cadavres de loups. Comment refuser ?

David crispa la mâchoire. Glenn s'aperçut de sa réaction et son regard s'adoucit quand il comprit la raison de la présence de celui-ci. Je pouvais sentir Kisten derrière moi et me tournai vers lui.

— Glenn, voici Kisten Felps, annonçai-je, mais Kisten s'était déjà approché en souriant, les lèvres serrées.

— On s'est déjà rencontrés, remarqua Kisten en donnant une ferme poignée de main à Glenn. Enfin, d'une certaine manière. C'est vous qui avez shooté le personnel de Piscary l'année dernière.

— Avec le pistolet Flash-Bail de Rachel, justifia Glenn, soudain nerveux. Je ne...

Kisten relâcha sa main et s'éloigna.

— Non, vous ne m'avez pas remarqué. Mais je vous ai vu pendant la descente. Joli tir. Difficile d'être précis quand votre vie est en jeu.

Glenn sourit, laissant apparaître ses dents nettes et régulières. C'était le seul type du BFO que je connaisse, à part son père, capable de parler sans peur à un vampire et qui savait qu'il fallait apporter le petit déjeuner à une sorcière quand on frappait à sa porte à midi.

— Sans rancune ? demanda Glenn.

Kisten haussa les épaules en se tournant vers les portes qui menaient au couloir.

— Chacun son job. On ne redevient soi-même que pendant les jours fériés.

Tu ne crois pas si bien dire, pensai-je en me demandant dans quel genre de pétrin il se retrouverait si Piscary sortait. Je n'étais pas la seule avec qui le maître vampire avait des comptes à régler. Et si Piscary était parfaitement capable d'atteindre Kisten tout en étant encore en prison, j'eus la sensation que le vampire mort-vivant aimait faire durer le suspense. Il pouvait pardonner à Kisten de m'avoir procuré le fluide d'embaumement qui m'avait permis de le mettre hors d'état de nuire, et ne voir dans cette trahison que l'acte d'un enfant rebelle et désobéissant. À la limite. Mais moi... Moi, il m'en voulait vraiment.

David s'avança en traînant des pieds.

— David. David Hue, dit-il en plissant les yeux. Pourrait-on, s'il vous plaît, en finir avec ça ?

Glenn lui serra la main et, lui qui avait le visage habituellement expressif, arbora cet air de détachement professionnel qu'il utilisait, je le savais, pour garder l'esprit tranquille.

— Bien sûr, monsieur Hue, répondit-il.

L'agent du BFO regarda M. Freeze et l'étudiant lui lança la poupée Bite-me-Betty à laquelle était accrochée la clé. Les oreilles du

méticuleux agent du BFO rougirent d'embarras quand il l'attrapa.

— Rachel ? murmura Kisten tandis que nous marchions tous dans la direction de la salle réfrigérée. Euh, si David peut te ramener après... il faut que je me barre.

Je m'arrêtai. Glenn se retourna en me tenant la porte. De l'autre côté, je vis leur confortable installation de fauteuils. Le collaborateur de M. Freeze, qui bricolait avec un presse-papiers, nous regarda par-dessus ses lunettes.

Kisten a peur des morts ?

— Kisten..., dis-je d'une voix cajoleuse, n'en revenant pas. Je voulais qu'on s'arrête à *Big Cherry* sur le chemin pour prendre les tomates de Glenn, à la boutique de charmes pour l'essence de lilas, et puis trouver des bougies d'anniversaire, en espérant que quelqu'un ait prévu un gâteau.

Mais Kisten recula d'un pas.

— Vraiment, insista-t-il. Je dois y aller. J'ai des fromages rares qui doivent être livrés aujourd'hui et si je suis pas là pour signer le reçu, je serai obligé d'aller les chercher à la poste.

Des fromages rares, mon cul. Et moi, je déteste ne pas avoir ma voiture. La main posée sur la hanche, je pris une inspiration pour protester, mais David m'interrompit avec un simple :

— Je te ramènerai, Rachel.

Le regard de Kisten était implorant. J'abandonnai et murmurai :

— Vas-y. Je t'appelle plus tard.

Il se dandina d'un pied sur l'autre ; son sang-froid habituel s'était évanoui pour faire place à une charmante vulnérabilité. Il se pencha en avant pour me déposer un rapide baiser dans le cou.

— Merci mon amour, chuchota-t-il.

Sa main se raidit sur mon épaule et il pressa furtivement ses dents sur ma peau pour aiguillonner mon désir.

— Arrête, murmurai-je en le repoussant doucement, me sentant rougir à mon tour.

Il recula en grimaçant. Après un signe de tête plein d'assurance aux autres hommes, il enfonça les mains dans ses poches et partit d'un pas léger.

Seigneur, aidez-moi, pensai-je en retirant la main de mon cou. J'avais l'impression qu'il venait de se servir de moi pour retrouver sa confiance en lui. Une chose était certaine : il avait peur des morts, mais j'étais sa petite amie, et le prouver devant trois mecs avait apparemment affirmé sa virilité. N'importe quoi.

Mon visage était toujours brûlant lorsque Glenn s'éclaircit la voix.

— Ben quoi ? marmonnai-je en entrant la première. C'est mon copain.

— Mmmmm-hmm, murmura-t-il tout en secouant la poupée Bite-me-Betty pour faire cliqueter les clés.

Le vampire vivant qui vérifiait les étiquettes s'éloigna dès qu'il perçut le regard de Glenn. Nous étions seuls, avec seulement d'éventuels vampires fraîchement morts qui passaient le temps au frais en attendant la nuit. David fit craquer ses articulations et Glenn s'arrêta devant un tiroir en regardant le garou.

— Vous pensez connaître ces femmes ? demanda-t-il.

Mes poils se hérissèrent. Il y avait eu plus qu'une pointe de méfiance dans sa voix, et son besoin de trouver un responsable pour ces morts revenait au galop.

— Oui, lançai-je avant que David ait pu ouvrir la bouche. Il n'arrive pas à joindre un couple d'amies et, étant donné qu'il garde pour moi quelque chose qu'une certaine personne tuerait pour obtenir, on a pensé que ce serait mieux de vérifier, histoire de pouvoir dormir cette nuit.

David sembla soulagé par mon explication, mais Glenn n'était pas satisfait.

— Rachel, répliqua-t-il en maniant la clé avec ses doigts courts, sans parvenir à ouvrir le tiroir. Ce sont des garous. Techniquement, ça ne concerne pas le BFO. Si quelqu'un nous dénonce, je vais avoir des tas de problèmes.

Je sentis monter la peur et l'impatience de David et me demandai si Kisten n'était pas justement parti parce qu'il redoutait l'attitude de Glenn. Même si ce n'était pas dirigé contre lui, ça l'aurait énervé.

— Contente-toi d'ouvrir les tiroirs, grondai-je, gagnée par la colère. Tu veux vraiment que je mêle Denon à tout ça ? Il garderait David dans sa tour, sous un projecteur. Et en plus, ajoutai-je en espérant que je me trompais, si c'est bien ce que je pense, ça concerne le BFO.

David fronça les sourcils lorsque Glenn ouvrit un tiroir en plissant les yeux. Je baissai la tête en entendant le sac s'ouvrir et considérai la jolie jeune femme sous un nouveau jour, imaginant la peur et la douleur d'être transformée en loup sans comprendre ce qui se passait. Mon Dieu, elle avait dû savoir qu'elle allait mourir.

— C'est Elaine, souffla David, et je dus le retenir lorsqu'il chancela.

Glenn passa en mode lieutenant, le regard clair et la posture rigide, plus menaçant. Je lui intimai le silence d'un regard appuyé. Les questions pouvaient attendre. Nous avions encore deux boîtes de Pandore à ouvrir.

— Mon Dieu, je suis désolée, dis-je à voix basse en espérant que Glenn fermerait le tiroir.

Comme s'il avait lu mes pensées, il laissa lentement glisser Elaine à l'intérieur.

David était pâle et je dus me souvenir que, même s'il savait se maîtriser et qu'il ne manquait pas d'assurance, il avait malgré tout connu ces femmes intimement.

— Montrez-moi la suivante, dit-il tandis que l'odeur de musc s'épaississait dans l'air confiné.

Glenn déchira une note griffonnée de son agenda et la glissa derrière la carte d'identification du tiroir avant de se diriger vers le suivant. J'avais l'estomac noué. Tout cela ne présageait rien de bon. Non seulement David risquait d'être impliqué dans la mort accidentelle de trois femmes, mais j'allais devoir également expliquer au BFO pourquoi elles avaient des certificats de naissance humains.

Chiottes. Comment diable allais-je pouvoir gérer ça ? Tous les maîtres vampires du pays et tous les alphas qui avaient la folie des grandeurs allaient se lancer à mes trousses, les premiers pour détruire le Foyer et les seconds pour s'en emparer. Faire semblant de le jeter par-dessus le pont Mackinac ne marcherait pas une seconde fois. Peut-être... peut-être que c'était un coup de chance. Peut-être Elaine était-elle vraiment une garou ? Et elle aurait simplement fait croire à David qu'elle était humaine parce qu'elle savait pertinemment qu'il ne sortirait pas avec une louve.

Glenn déverrouilla le deuxième tiroir et ouvrit le sac dès que nous nous fûmes approchés. Je regardai David plutôt que Glenn. Je sus quand je le vis fermer les yeux et que ses mains se mirent à trembler.

— Félicia, murmura-t-il. Félicia Borden. (Il s'approcha pour la toucher et passa avec hésitation les doigts dans les cheveux bruns de la femme.) Je suis désolé, Félicia. Je ne savais pas. Qu'est-ce que... qu'est-ce que tu t'es infligé ?

Sa voix se brisa et je jetai un regard à Glenn. L'agent du BFO hocha la tête. David était sur le point de péter les plombs. Mieux valait en finir rapidement.

— Viens, David, lui dis-je d'une voix apaisante en prenant son bras et en le tirant d'un pas en arrière. Plus qu'une.

David détacha son regard de Félicia et Glenn ferma rapidement le tiroir qui émit un bruit de métal grinçant. La dernière femme était celle qui s'était fait heurter par un train. Il ne s'agissait certainement pas d'un suicide. Elle avait plus vraisemblablement succombé au choc d'une transformation sans antidouleur ni explication, fuyant à l'aveuglette à la recherche d'une réponse. Ou peut-être avait-elle été grisée par sa liberté fraîchement découverte et qu'elle avait sous-estimé ses nouvelles capacités. J'espérais presque qu'il s'agissait de la seconde hypothèse, aussi tragique soit-elle. Je n'aimais pas penser

qu'elle était morte en pleine démente. Ça ne ferait que culpabiliser David un peu plus.

Je me tenais près de lui à droite du dernier tiroir. Je glissai ma main dans la sienne, soudain consciente qu'il retenait son souffle. Elle était froide et sèche. Je compris qu'il entraînait en état de choc.

Glenn ouvrit le dernier tiroir à contrecœur, apparemment peu pressé de dévoiler le corps dévasté de la jeune femme.

— Oh, Seigneur, gémit David en se détournant.

Des larmes me piquèrent les yeux. Me sentant impuissante, je passai un bras autour de ses épaules et le guidai vers les fauteuils prévus pour les familles qui attendaient le réveil de leur proche. Il se déplaça sans réfléchir, le dos voûté, saisit le dossier d'une chaise puis se laissa tomber sur le siège.

Il échappa à mon étreinte et je restai debout devant lui lorsqu'il posa les coudes sur ses genoux et laissa tomber sa tête entre ses mains.

— Je n'ai pas voulu ça, gémit-il d'une voix qui semblait venir d'outre-tombe. C'est pas censé se passer comme ça. C'est pas censé se passer comme ça !

Glenn avait refermé le dernier tiroir et avançait vers nous avec l'air pontifiant et agressif de l'officier du BFO.

— Recule, l'avertis-je. Je vois où tu veux en venir, mais il n'a pas tué ces femmes.

— Alors pourquoi est-ce qu'il est lui-même convaincu du contraire ?

— David est un expert en assurance, pas un meurtrier. Tu l'as dit toi-même : c'était des suicides.

David poussa un gémissement rauque qui trahissait sa profonde douleur. Je me tournai vers lui et lui touchai l'épaule.

— Ah, merde. Je suis désolée. C'est pas ce que je voulais dire.

Sans lever les yeux, il dit d'un ton neutre :

— Elles étaient toutes seules. Sans personne pour les aider, pour leur dire à quoi s'attendre. Que la douleur disparaîtrait. (Il leva la tête, des larmes pleines les yeux.) Elles ont traversé ça toutes seules, et par ma faute. J'aurais pu les aider. Elles auraient survécu, si j'avais été là.

— David..., commençai-je, mais son visage perdit brusquement toute expression et il se leva.

— Je dois y aller, bégaya-t-il. Je dois appeler Serena et Kally.

— Un instant, monsieur Hue, interrompit Glenn avec fermeté et je le regardai d'un sale œil.

Le visage de David pâlit et son corps, petit mais puissant, se tendit.

— Il faut que j'appelle Serena et Kally ! s'exclama-t-il et M. Freeze passa furtivement la tête par l'entrebâillement de la porte.

Je m'interposai entre Glenn et le garou en détresse en tentant un

geste d'apaisement.

— David, dis-je en pressant son bras avec douceur pour le calmer. Elles ne risquent rien. Il reste une semaine avant la pleine lune. (Je me tournai vers Glenn et durcis la voix :) Et toi, je t'ai dit de reculer.

Glenn plissa les yeux en entendant mon ton cassant, mais il avait beau être le spécialiste de l'Outremonde au BFO, moi j'étais une Outre.

— Recule ! insistai-je avant de baisser la voix de peur de réveiller quelqu'un. C'est mon ami et tu vas lui lâcher la grappe ou bien, que Dieu me pardonne, Glenn, je vais te montrer de quoi est capable une sorcière en colère.

Glenn serra les dents. Je le foudroyai du regard. Je ne m'étais jamais servie de ma magie contre lui auparavant, mais nous étions descendus là pour vérifier si le Foyer transformait bel et bien des humains en garou, pas pour accuser David de meurtre.

— David, repris-je, les yeux rivés sur Glenn, assieds-toi. Le lieutenant Glenn a quelques questions à nous poser.

Mon Dieu, j'espère avoir au moins quelques réponses.

Les deux hommes se détendirent et, dès que M. Freeze eut refermé la porte derrière lui, je m'assis à mon tour et croisai les jambes comme si j'étais l'hôtesse de cette charmante petite sauterie. David reprit sa place, mais Glenn resta debout, son regard noir fixé sur moi. Tant pis pour lui. C'était ses rides, pas les miennes.

Puis je me mis à réfléchir. Merde, je n'étais pas assez maligne pour inventer un mensonge convaincant. J'allais être obligée de lui dire la vérité. Je détestais ça. J'avisai Glenn en grimaçant.

— Hé... euh, bégayai-je. T'es capable de garder un secret ?

Je pensai aux vampires endormis, heureuse que les tiroirs soient insonorisés. Dommage qu'ils ne soient pas aussi imperméables aux odeurs.

Glenn souffla comme s'il se dégonflait et son attitude passa de l'agressivité impassible de l'agent du BFO à celle d'un flic de quartier sur son trottoir.

— Puisque c'est toi, Rachel, je vais écouter. Un moment seulement.

D'accord, c'était mérité, étant donné que je l'avais menacé de l'attaquer avec ma magie. Je jetai un coup d'œil à David et, voyant qu'il s'en remettait totalement à moi, je serrai les mains sur les genoux.

— La raison pour laquelle tu ne trouves pas ces femmes dans la base de données, c'est parce qu'elles ne sont pas enregistrées dans les dossiers de l'Outremonde. (Glenn haussa les sourcils.) Elles sont dans les dossiers humains, ajoutai-je, et j'eus l'impression d'entendre ses

boulons sauter et de sentir ma vie prendre un nouveau chemin, certainement plus court, celui-ci.

Le tissu de son costume bruissa légèrement lorsqu'il se tourna.

— Humains ? Mais...

— Elles sont arrivées ici sous forme de garous, oui, finis-je à sa place.

Je tirai à moi mon sac à main avant de m'asseoir sur les genoux, mais je n'allais pas lui avouer que j'avais le Foyer. Il aurait certainement insisté pour le prendre et, si j'avais refusé, il aurait fait une overdose de testostérone et moi j'aurais dû sortir mes griffes de sorcière. Mieux valait éviter ça. J'aimais bien Glenn et je perdais un ami chaque fois que j'utilisais ma magie.

La voix impassible de David s'éleva.

— C'est moi qui les ai transformées. Je ne voulais pas. (Il releva la tête.) Croyez-moi, je ne voulais pas que ça arrive. Je ne pensais pas que ça pouvait arriver.

— Ça ne peut pas, riposta Glenn, sa confusion désormais teintée de colère. Si c'est votre conception de l'humour...

Il ne nous croyait pas.

— Tu ne crois pas que j'aurais une meilleure histoire à te raconter si je voulais me foutre de toi ? ripostai-je. J'ai un loyer à payer et je ne vais pas perdre ma journée ici, à la morgue. (Je jetai un coup d'œil à la pièce stérilisée.) Aussi charmant que soit cet endroit.

L'homme à la carrure massive fronça les sourcils.

— Les humains ne peuvent pas être transformés en garous. C'est un fait.

— Et il y a quarante ans, les humains n'iaient l'existence des vampires et des pixies. Et qu'est-ce que tu fais des contes de fées ? demandai-je. Les plus anciens racontaient qu'on devenait garou en se faisant mordre. Eh bien, ils avaient raison, et tu en auras la preuve quand tu retrouveras l'identité de ces femmes dans la base de données humaine.

Mais l'expression sur le visage de Glenn indiquait qu'il ne marchait pas.

Je laissai tomber ma tête en avant et m'adressai au sol :

— Tu vois, il y a une statuette qui a été maudite par un démon. (*Mon Dieu, ça sonne tellement faux*) Je l'avais confiée à David pour qu'il la garde à ma place parce qu'il est un garou et parce que Jenks disait qu'elle lui donnait la migraine. Elle contient de la mauvaise magie, Glenn. Quiconque la possède a le pouvoir de changer un humain en garou. Les garous la veulent et les vampires tueraient n'importe qui pour la détruire, afin de maintenir un équilibre du pouvoir dans l'Outremonde. (Je levai les yeux et, même s'il écoutait attentivement, je sus à son expression qu'il n'était pas près

d'abandonner ses certitudes.) Mais je pensais qu'on avait besoin d'une espèce de rituel additionnel, pour transformer un humain. (Me sentant coupable, je touchai le bras de David.) Apparemment non.

— Vous les avez mordues ? accusa Glenn.

— J'ai couché avec elles. (David était sur la défensive.) Il faut que j'y aille. Il faut que j'appelle Serena et Kally.

Glenn abaissa la main sur la crosse de son arme. J'aurais pu mal le prendre, mais je me dis qu'il n'avait pas vraiment conscience de son geste.

— Écoute, repris-je, exaspérée, tu te souviens de l'émeute qui a éclaté en mai entre les vampires et les garous ? (Glenn acquiesça et je m'avançai sur mon siège, n'aimant pas voir sa main sur son arme.) Eh bien, c'était parce que trois clans de garous pensaient que j'avais cet artefact et ils essayaient de me dénicher. (Ses yeux s'élargirent. Il commençait à y croire.) Mais si la nouvelle se répand qu'il n'a pas disparu par-dessus le pont Mackinac et qu'au lieu de ça, il transforme des humaines en garous à Cincinnati, je risque de bientôt devenir une sorcière morte-vivante... (J'hésitai.) Encore.

L'agent du BFO expira lentement et longuement, mais je savais ce qu'il pensait.

— C'est pour ça que le secrétaire de M. Ray s'est fait assassiner, c'est ça ? demanda-t-il en désignant les tiroirs derrière lui.

— Certainement, répondis-je d'une petite voix. Mais David n'y est pour rien.

Mince. Denon avait raison. Sa mort était en quelque sorte ma faute. Je regardai le tiroir d'un air misérable. Puis j'avisai David, affalé, qui luttait pour encaisser la mort de ces trois femmes. Si la nouvelle se répandait, nous étions morts tous les deux. Je reportai mon attention sur Glenn.

— Tu vas le dire à personne, hein ? demandai-je. Tu dois garder ça pour toi. Dis à leurs proches quelles sont mortes dans un accident.

Glenn secoua la tête.

— Je le garderai pour moi autant que possible, répondit-il en s'approchant pour se mettre face à David. Mais je vais mettre ça par écrit. Monsieur Hue ? dit-il avec respect. Est-ce que vous voulez bien descendre avec moi au bureau pour remplir quelques papiers ?

Merde. Je m'effondrai dans le fauteuil profond, créant un nuage d'encens parfumé qui s'éleva dans l'air autour de nous.

— Tu n'es pas en train de l'arrêter, dis ? demandai-je et David blêmit.

— Non, je prends seulement sa déposition. Pour sa protection. Si tu m'as bien dit la vérité (il insista sur le mot comme si je lui avais menti), tu n'as aucun souci à te faire. Ni toi ni M. Hue.

J'avais dit la vérité, mais, bizarrement, je n'étais pas rassurée.

J'étais consciente d'avoir une expression amère sur le visage lorsque je me levai pour m'approcher de David.

— Tu veux que je vienne avec toi ? lui proposai-je en me demandant si je pourrais obtenir un boulot d'avocat pour Skimmer en échange de mon déménagement de l'église et donc, de mon éloignement d'Ivy.

Le garou hocha la tête, l'air choqué mais apaisé.

— Ça va aller, Rachel. Je m'y connais en formulaires. (Il acquiesça et grimaça d'un air las en regardant Glenn.) Si on passe chez moi, je pourrai vous donner les noms et adresses de toutes les femmes avec lesquelles j'ai couché depuis que j'ai pris possession de ce... truc.

Les lèvres pincées, Glenn passa une main dans ses cheveux coupés ras.

— Avec combien de femmes avez-vous couché ces deux derniers mois, monsieur Hue ?

David rougit.

— Six, je crois. J'ai besoin de mon carnet d'adresses pour en être sûr.

Glenn émit un petit bruit et je crus voir grandir son respect pour l'homme séduisant qui se trouvait en face de lui. *Mon Dieu, les hommes sont vraiment des porcs.*

— Je vais prendre le bus pour rentrer, déclarai-je, car je préférerais être seule et, surtout, m'épargner un petit passage par le BFO.

Bon Dieu, et dire qu'ils commençaient tout juste à m'apprécier...

— Je peux te déposer, ce n'est pas un problème, offrit Glenn, et je peux faire garder l'artefact aussi. Il n'y a pas de raison que tu te mettes en danger.

Je haussai les sourcils en évitant de regarder mon sac à main.

— Il est en cours d'expédition, mentis-je pour éviter d'entrer dans un débat sur la raison pour laquelle je ne voulais pas le lui donner. Je t'appelle dès qu'il arrive dans ma boîte aux lettres.

Mensonge, mensonge, mensooooonge, mensonge, mensonge.

Glenn plissa ses yeux bruns et je me sentis rougir. David ne dit rien. Il savait où se trouvait réellement l'artefact et approuvait visiblement ma décision. Je me redressai, ajustai la sangle de mon sac sur mon épaule et me dirigeai vers la porte. Les choses ne s'étaient pas aussi bien passées que ça. Le mieux était peut-être de vendre l'artefact en ligne et de verser les recettes à un fonds de secours de guerre. Parce qu'une guerre, il allait y en avoir une.

— Merci de votre coopération, monsieur Hue, dit Glenn à côté de moi. Je sais que c'est dur, mais les familles de ces femmes nous seront reconnaissantes qu'on leur apprenne ce qui leur est arrivé.

— Ne leur dites pas que j'ai transformé leurs filles, murmura

David. Je le ferai. Laissez-moi le faire.

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule en poussant les portes battantes. Glenn était voûté avec compassion à côté de l'homme plus petit que lui, et il lui emboîta le pas. Je me fia à mon intuition et conclus que ce n'était pas du cinéma.

— Je ferai de mon mieux, répondit Glenn en plantant un instant son regard dans le mien.

Ouais, j'avais déjà entendu ça auparavant. Ça voulait dire qu'il ferait de son mieux, aussi longtemps que ça n'irait pas à l'encontre de ses règles à la con.

Espèce de crétin de lieutenant du BFO, honnête et collet monté, pensai-je. Quel mal y aurait-il à cacher ça au public ? Puis ma colère explosa. Je commençais à penser comme Trent. Cette statuette représentait une lutte de pouvoir potentielle dans l'Outremonde, il ne s'agissait pas d'un laboratoire de génétique illégal. *Mais des femmes étaient mortes et je lui demandais de mentir à leurs familles à propos du comment et du pourquoi.*

Nous ralentîmes le pas quand Glenn alla parler à M. Freeze et David s'arrêta à côté de moi. Le stress avait accentué ses quelques rides et il avait une mine effroyable.

— Je suis désolée, David, murmurai-je.

— Ce n'est pas ta faute, répondit-il, mais j'avais l'impression que si.

Glenn nous rejoignit et fit signe à David de nous précéder. L'agent du BFO me prit le haut du bras et ralentit notre rythme jusqu'à ce que David soit quelques pas devant nous.

— Qui t'a donné cette statuette ? demanda-t-il tandis que nous nous engagions dans l'escalier.

Je regardai ses doigts sombres enserrer mon bras en repensant à l'épais dossier qu'il m'avait donné, listant les crimes de Nick. Chancelante, j'attrapai la rampe poisseuse en montant.

— Dis-moi que tu feras tout ton possible pour garder cette histoire verrouillée dans un tiroir, dis-je. Tout.

— Réponds-moi, Rachel, menaçait-il sans relâcher la tension d'un pouce.

Je soupirai en regardant David, avachi.

— Nick, lâchai-je, ne voyant plus de raison de le lui cacher.

Le voleur faisait le mort, il n'y avait donc aucune raison pour que Glenn parte à sa recherche.

Son corps entier se relâcha et Glenn hocha la tête.

— D'accord, dit-il en hochant la tête. Maintenant, je te crois.

Chapitre 10

I

Il faisait chaud sous l'abri de bus ; j'étais debout, humant l'air aromatisé par les émanations de gaz et la proximité du *Skyline Chili*. C'était probablement la seule chaîne de restaurant servant de la nourriture à base de tomate qui avait survécu au Tournant et résisté au boycott de la moitié de la population mondiale survivante à l'égard de ce fruit. J'avais faim et j'étais tentée d'aller m'acheter une barquette à emporter, mais j'étais sûre que le bus allait arriver dès que j'aurais quitté l'arrêt, et que j'allais devoir attendre une demi-heure de plus.

Je restai donc là, debout dans mon jean et mon tee-shirt vert, transpirant dans le soleil couchant, les yeux rivés sur le trafic dense. Le garou soigné qui se tenait à côté de moi dégageait un parfum agréable, tandis que deux sorciers démoniques monopolisaient l'ombre d'un jeune arbre récemment planté, en parlant de tout et de rien. Je savais que c'était des sorciers de magie noire à l'odeur caractéristique de séquoia qui persistait sous leur parfum excessif et qui faisait monter les larmes aux yeux du garou.

Plus on pratique la magie, plus on sent fort, même si seul un Outre peut le percevoir. Il en allait de même pour les vampires, surtout pour ceux qui se livraient eux-mêmes aux autres. Jenks disait que j'empestais la magie et Ivy le vampire. *Et nous vivions tous ensemble dans une petite église puante*, chantai-je dans ma tête.

Mal à l'aise, je glissai un doigt entre la lanière de mon sac et mon épaule. La désignation de sorcier démonique s'appliquait à la compétence et non pas au genre, les sorciers de magie noire étant simplement des sorciers qui ne s'étaient pas enquis de apprendre par cœur comment activer un sort. Ils pouvaient tout à fait les invoquer, mais les activer eux-mêmes en toute sécurité était hors de leur qualification. Le jour où l'humanité entière aurait enfin saisi la nuance, la population des sorciers éduqués pourrait arrêter d'en vouloir à tout le monde et se détendre.

J'avais un diplôme de deux ans d'études et assez d'expérience de terrain pour obtenir la licence qui m'aurait permis de me servir de

mes charmes dans mon travail. C'était mes finances et non mes compétences qui m'empêchaient d'obtenir la licence. Et c'était aussi l'état de mes finances qui pouvait expliquer l'incongruité de mon retour en bus alors que je portais sur moi un artefact susceptible de provoquer une lutte de pouvoir en Outremonde. Avec ma chance, j'allais me faire agresser sur le chemin du retour.

Je poussai un soupir et tirai sur mon tee-shirt en me demandant si je ne devais pas l'enlever et me contenter du débardeur que j'avais mis en dessous. Ce serait drôle de voir la réaction des gars à côté de moi quand je commencerais à me déshabiller. Je pouvais peut-être aussi ôter mes baskets et y aller pieds nus. Les agresseurs laissaient généralement tranquilles les gens sales qui marchaient sans chaussures.

Le garou à côté de moi émit un long sifflement d'admiration et je relevai les yeux de mes baskets sales pour regarder la limousine Gray Ghost qui sortait du trafic et s'engageait dans l'allée du bus. D'abord surprise, je sombrai finalement dans l'agacement. Il ne pouvait s'agir que de Trent. Et moi qui attendais là avec mes genoux sales, pleine de transpiration. *Vraiment génial.*

Je jetai un regard curieux par-dessus mes lunettes de soleil lorsque la vitre teintée s'abaisse. Ouai, c'était bien Trent, et ce salaud de riche était superbe dans son costume couleur crème et son tee-shirt blanc. Il avait bronzé pendant l'été, ce qui me confirmait qu'il avait passé plus de temps dans son jardin primé et ses célèbres écuries qu'il le laissait croire. Un sourire confiant et quelque peu expectatif sur les lèvres, celui dont tout le monde ignorait qu'il était un elfe fronça ses minces sourcils en voyant mes genoux sales.

Je gardai le silence et aperçus Quen, son chef de la sécurité, à travers la vitre baissée, qui conduisait à la place de Jonathan, son fayot de chef. Mon pouls se calma en constatant l'absence de cet homme aussi grand que sadique. Quen, lui, je l'aimais bien, même s'il testait à l'occasion mes compétences en arts martiaux et en magie. Lui au moins, il était honnête, contrairement à son employeur.

La main sur la hanche, je lançai avec sarcasme :

— Où est John ?

Et le garou derrière moi fut pris d'un mouvement de panique en comprenant que je connaissais suffisamment Trent pour me permettre d'être désagréable avec lui. Les deux sorciers étaient occupés à prendre des photos avec leurs téléphones en pouffant et en chuchotant. Peut-être valait-il mieux être sympa avec lui si je ne voulais pas finir sous forme de vidéo diffusée en boucle sur le web ; je me détendis donc légèrement.

Trent se pencha par la fenêtre, les yeux plissés à cause du soleil. Ses cheveux translucides, nets et bien coiffés, ondulèrent sous la brise

qui ruina leur perfection soigneusement stylisée. Même si je détestais l'admettre, sa chevelure en bataille me faisait le plus grand effet. Certes, les prouesses de *Kalamack Industries*, son entreprise légale, forçaient le respect, mais pas autant que son corps mince et bien proportionné, que j'aurais trouvé tout aussi séduisant dans un maillot de bain moulant, perché sur un siège de sauveteur, que dans un complet strict, en pleine salle de réunion.

— Jonathan est occupé, répondit-il en captant mon attention de sa voix experte, et la nuance d'agacement que contenait sa voix ne gâcha toutefois rien de son charme hypnotique.

— Avec Ellasbeth ? raillai-je, ce qui choqua le garou derrière moi.

Quoi, comme si je devais être sympa avec lui uniquement parce qu'il alimentait le commerce de Soufre de la côte Est et qu'il avait la moitié des dirigeants mondiaux dans sa poche grâce à ses biomédecines illégales ? Après avoir échoué à acheter mes services à vie, il avait tenté de me contraindre par la peur. Je le maintenais à distance grâce à un sympathique petit chantage, mais il refusait de comprendre que je ne travaillerais jamais pour lui. Bien sûr, c'était peut-être ma faute... puisque je semblais incapable de refuser ses propositions quand il me mettait une somme d'argent suffisamment importante sous le nez.

Trent soupira, visiblement contrarié par mon comportement, certes quelque peu enfantin, mais j'avais chaud, bordel, et besoin d'argent ; je n'étais donc plus tout à fait insensible à ses pots-de-vin et à sa voiture climatisée.

— Montez, dit-il puis, après avoir souri et agité la main vers les deux sorciers, il s'éloigna de la vitre et s'enfonça dans l'ombre.

Je jetai un coup d'œil au garou derrière moi, devinant que Trent voulait me parler du RSVP auquel je n'avais pas RSVP.

— Vous pensez que je devrais ? demandai-je, et l'homme secoua la tête comme une poupée Oui-Oui.

Trent se pencha de nouveau dans la lumière.

— Montez, mademoiselle Morgan. Je vous dépose où vous voulez.

Je voudrais aller à Vegas et gagner une voiture, pensai-je, mais je fis un pas en avant.

— Vous avez branché la climatisation là-dedans ? demandai-je et il haussa les sourcils.

Bon d'accord, c'était une question idiote.

— J'aurais bien besoin d'un détour par chez moi, ajoutai-je.

Trent m'invita à monter et les deux sorciers démoniques derrière moi s'évanouirent presque en entendant ce qui suivit :

— Je ne vous demande qu'un quart d'heure, dit-il, son parfait

sourire de politicien perdant de son naturel.

Il recula pour que je puisse entrer et, comme pour le défier, j'attrapai la poignée de la portière passager à l'avant et l'ouvris d'un coup sec. Quen se crispa de surprise au moment où je me glissai à l'intérieur, claquai la porte et attachai ma ceinture.

— Ah, mademoiselle Morgan..., soupira Trent depuis le siège arrière.

La climatisation était en marche, mais loin d'être assez forte et, après avoir posé mon sac à mes pieds, j'entrepris de tripoter les boutons de réglage.

— Je ne voyage pas à l'arrière, dis-je en orientant l'événement vers moi et l'ouvrant au maximum. Désolé, Trent, mais j'ai l'impression d'être un enfant, à l'arrière.

— Je vois ce que vous voulez dire, murmura-t-il et Quen sourit derrière son volant.

Je me moquais comme de l'an quarante que nos pères aient été amis et aient travaillé ensemble pour ressusciter l'espèce de Trent. Après leur mort, qui était survenue à une semaine d'intervalle, Trent avait été élevé dans les privilèges tandis que j'avais appris à repousser les jeunes raclures qui me considéraient comme une cible facile, moi qui avais été élevée par une mère si dévastée par la mort de son mari qu'elle nous avait presque oubliés, mon frère et moi. J'étais peut-être jalouse, mais je n'allais pas lui laisser penser que je pouvais m'asseoir à côté de lui comme si nous étions amis.

Un klaxon au volume gargantuesque retentit derrière nous : le bus municipal tentait de s'engager dans son allée.

Nous n'avions pas le droit de stationner là, mais qui aurait osé mettre un PV à Trent Kalamack ?

À son signal, Quen accéléra pour s'engager dans la voie désormais vide. J'avais l'impression d'avoir marqué quelques points et je retirai mes lunettes de soleil avant de m'installer dans le cuir douillet, profitant de l'air frais qui soufflait dans mes boucles collées par la sueur et qui pendaient devant mes yeux. *Que c'est agréable !*

— L'idée, reprit Trent d'une voix traînante, un ton clairement plus haut qu'il l'aurait voulu, c'était que nous ayons une discussion.

— Je veux parler à Quen.

Je me tournai vers l'homme aux profondes cicatrices et lui souris. Il semblait aussi vieux que l'aurait été mon père s'il avait toujours été en vie, sa peau sombre marquée par les dégâts qu'avait causés le Tournant, même sur quelques Outres. Quen était un elfe lui aussi, ce qui portait à quatre le nombre de ceux que je connaissais. Pas mal pour une espèce en voie d'extinction. Il devait toutefois avoir une part de gènes humains, sinon le virus T4, qui avait décimé une bonne partie de l'humanité, ne l'aurait en rien affecté.

Bien que de petite taille, Quen était nerveux et puissant, dans la magie des lignes d'énergie autant que dans les arts martiaux. J'avais déjà eu l'occasion de le voir utiliser un charme de ligne d'énergie, même si Trent ignorait certainement qu'il s'y connaissait. Parfois, il valait mieux ne pas savoir comment les personnes censées vous protéger faisaient leur boulot.

Il ne portait que du noir et sa tenue ressemblait à un uniforme, mais sa coupe était suffisamment souple pour que Quen soit à l'aise. Il était pas mal, dans le genre quarantaine bien tassée, et si j'avais eu besoin d'un modèle, Quen aurait très bien fait l'affaire. Enfin, s'il n'avait pas travaillé pour Trent.

— Alors, comment ça va ? demandai-je à Quen et l'homme habituellement si stoïque ne put retenir un début de sourire.

Trent ne pouvait le voir d'où il était, et je me demandai si Quen avait un sens de l'humour insoupçonné.

— Je vais bien, répondit-il calmement, d'une voix aussi rugueuse que sa peau était grêlée. Vous avez l'air... (Il hésita et m'adressa un long regard tandis qu'il ralentissait dans le trafic du pont.) Qu'est-ce que vous vous êtes fait ? Vous avez l'air... resplendissante de santé.

Je rougis. Il avait remarqué que j'avais perdu mes taches de rousseur ainsi que toutes les petites imperfections que j'avais récoltées en presque vingt-cinq ans de vie, résultat imprévu d'une transformation due à une malédiction de démon.

— C'est une longue histoire, répondis-je brièvement, sans vouloir entrer dans les détails.

— Ça m'intéresserait de l'entendre, souffla-t-il promptement, un soupçon d'accusation dans sa voix rêche.

Le soupir étudié de Trent nous parvint de l'arrière. Trouvant que je l'avais poussé assez loin – et voulant éviter de poursuivre cette conversation avec Quen –, je levai un genou taché et me tordis pour regarder Trent.

— Ecoutez, Trent, lançai-je sèchement. Je sais que vous voulez que j'assure la sécurité à votre mariage et ma réponse est « non ». J'apprécie que vous me rameniez chez moi, mais vous rêvez si vous croyez que ça va m'amadouer au point de me rendre stupide. Je ne suis pas une de vos débutantes serviles...

— Je n'ai jamais dit le contraire, m'interrompt-il.

Il semblait amusé.

— Et je ne serai pas une de vos foutues demoiselles d'honneur non plus. Vous ne pourrez jamais me payer assez. (J'hésitai, maudissant mon sort de le voir apparaître chaque fois que j'avais besoin de grosses sommes d'argent. *Est-ce que c'est un hasard, ou bien il attend toujours que je sois fauchée ?*)

C'est vraiment une mission bien payée ? Certes, les robes sont

généralement affreuses, mais d'ordinaire on ne paie pas les demoiselles d'honneur pour les porter.

Trent recula dans le fond de la limousine, détendu et sûr de lui, les genoux croisés, au sommet de son art.

— Ça pourrait l'être si vous acceptiez.

Ma mâchoire me fit mal et je me forçai à relâcher la tension, alors que mes pensées revenaient à mon église et à ce que coûterait sa sanctification. Trent avait tellement de ressources qu'il ne s'en rendrait même pas compte. C'était injuste de demander à Ivy de prendre en charge une telle somme alors que tout était ma faute.

Un sourire suffisant et parfaitement irritant se dessina sur les lèvres de Trent quand il comprit que j'avais besoin de quelque chose au point d'être tentée par sa proposition. C'était l'une des raisons pour lesquelles je m'étais assise à l'avant. L'elfe était un maître pour décoder le comportement des gens et nous étions suffisamment semblables pour qu'il soit parvenu à me démasquer.

— Je vous demande de reconsidérer ma proposition, reprit-il puis, son expression perdant toute sa suffisance, il ajouta : s'il vous plaît. Je pourrais vraiment avoir besoin de votre aide sur ce coup.

Je clignai des yeux et me redressai pour dissimuler ma surprise. *« S'il vous plaît ? » Depuis quand Trent dit : « S'il vous plaît ? » Depuis que j'ai commencé à le traiter comme une personne ?* méditai-je, répondant à ma propre question. *Et pourquoi ?* Me perdant dans mes pensées, je me rappelai avoir, moins de deux mois auparavant, supplié un vampire suicidaire d'envisager de prendre de la drogue pour soulager sa peine, comme une alternative à sa première mort. Des drogues illégales auxquelles seul Trent avait accès... Mon Dieu ! Et vingt minutes plus tôt, j'avais demandé à Glenn de couvrir les causes de la mort de ces femmes, simplement parce que ça me simplifierait la vie !

Je m'en voulais et commençais à comprendre la raison cachée derrière le meurtre et le chantage que Trent avait commandités. Je ne disais pas que ses méthodes étaient justifiées, seulement que je les comprenais. Il était paresseux à souhait et choisissait la solution de facilité qui n'était pas nécessairement celle, plus difficile, de la légalité. Mais le fait de demander à Glenn de dissimuler des informations pour éviter une lutte de pouvoir dans l'Outremonde n'était pas comparable avec le fait de tuer son généticien en chef pour l'empêcher de tout dévoiler aux autorités ? Si ?

J'enlevai mon tee-shirt pour retarder ma réponse et l'air frais calma mes rougeurs tandis que je fourrais le coton léger dans mon sac pour cacher un peu plus le Foyer.

— Pourquoi ? demandai-je d'un ton neutre. Qu'en vaut trois comme moi.

Son visage anguleux exprima un soupçon de lassitude et il me

tendit un carton de réponse à l'invitation. J'y jetai un coup d'œil et vit la case « OUI » cochée et une note manuscrite en dessous. La personne qui acceptait avait hâte d'être son garçon d'honneur.

— Ouais ? Et alors ? dis-je en lui rendant.

— Regardez de qui ça vient, poursuivit-il en me tendant de nouveau le carton par-dessus le siège.

Mes intestins se tordirent et, entre les doigts bronzés de Trent, j'observai le papier en lin d'un luxe obscène. Je tressautai quand la voiture traversa un chemin de fer, m'emparai du carton et le retournai pour chercher l'adresse.

— Oh, merde, murmurai-je.

— C'est à peu près ce que j'ai dit aussi, chuchota Trent en suivant du regard les bureaux et les petites maisons devant lesquelles nous passions.

La bouche sèche, je regardai Trent puis Quen, mais ils gardèrent le silence, essayant de déchiffrer ma réaction. Je lui rendis lentement l'invitation. Elle venait de Saladan et datait de quatre semaines.

— Lee ne peut pas se trouver de ce côté des lignes, affirmai-je avant d'éteindre la climatisation.

Trent dissimulait certes bien sa peur des démons, mais je n'étais pas dupe.

— Il faut croire que si, répondit-il avec une ironie désabusée. Je secouai la tête.

— C'est le familier d'Al. Il ne peut pas être de ce côté des lignes.

— C'est bien son écriture.

Il me lança l'invitation, qui vint atterrir dans un léger bruissement sur le cuir luxueux, à l'endroit où j'étais assise.

Tout devenait clair et je me raidis. D'accord ! Je comprenais à présent pourquoi Trent ne voulait pas seulement que j'assiste au mariage, mais que je travaille à découvert et que je reste collée à lui toute la sainte journée.

— Vous plaisantez ? dis-je d'une voix trop forte. Je ne vais certainement pas venir à votre mariage s'il y a une chance que Lee ait invité Al. Je ne traite *pas* avec les démons. Je n'aime pas les démons, et je ne vais pas me mettre dans une situation où je devrais me défendre, moi ou quelqu'un d'autre, contre un démon. Non. Certainement pas.

— Le mariage ainsi que le dîner de répétition se dérouleront après le coucher du soleil, poursuivit Trent d'une voix beaucoup trop calme. Ce sera le moment le plus risqué. Mais j'aimerais que vous veniez également à la répétition du mariage, étant donné que vous êtes demoiselle d'honneur. La répétition et le dîner ont lieu un vendredi.

— Ce vendredi ? dis-je, cherchant désespérément une réponse.

C'est mon anniversaire. Sûrement pas.

L'expression de Trent changea.

— Vous êtes responsable de l'enlèvement de Lee, mademoiselle Morgan, répliqua-t-il froidement. Je suis sûr que le démon a des motifs plus importants qu'un simple mariage pour laisser Lee traverser les lignes. Le moins que vous puissiez faire, c'est essayer de le renvoyer.

— Le renvoyer ! glapis-je en pivotant pour le voir de face. Est-ce que vous savez à quel point il est difficile de survivre à un démon, et encore plus de piéger un de ses familiers à son insu ?

— Non, répondit-il sur un ton qui trahissait clairement son aversion pour moi. Et vous ?

Eh bien, oui, effectivement, mais je n'allais pas lui révéler qu'un autre elfe de pure ascendance vivait en face de chez moi. Il se serait servi d'elle dans ses labos de biogénétique.

Le pouls rapide, je me ressaisis quand Quen s'arrêta à un feu rouge. On était presque arrivés dans mon quartier. *Dieu merci.*

— Pourquoi est-ce que j'aiderais Lee ? demandai-je avec colère. Je ne sais pas ce qu'on vous a dit, mais c'est lui qui m'a emmenée dans l'au-delà, pas l'inverse. J'ai essayé de nous en sortir tous les deux, mais votre « ami » a tenté de me livrer à Al et, comme j'aime l'endroit où je vis, je me suis défendue. Je l'ai prévenu et, après que Lee m'a réduite en bouillie, Al l'a emporté à ma place... Il a choisi le sorcier le plus fort. On ne peut pas m'en blâmer. C'était proprement inhumain d'essayer de m'échanger pour rembourser ses dettes.

Le visage de Trent ne perdit rien de son air lourdement accusateur.

— Est-ce que ce n'est pas précisément ce que vous avez fait à Lee ?

Les dents serrées, je lui montrai ma main, la paume vers le haut, pour qu'il voie la cicatrice du démon sur mon poignet.

— Non, répondis-je d'un ton catégorique en secouant la main pour lui montrer clairement. Je suis désolée, Trent. Il allait me livrer à Al, je me suis défendue. Moi, je n'y suis pour rien. Lee s'est fait ça tout seul, en se fondant sur ses propres croyances erronées. Je n'ai rien gagné d'autre que ma liberté.

Trent expira doucement et toute sa tension sembla s'évacuer dans son souffle. Il me croyait. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

— La liberté, répéta-t-il. C'est ce que tout le monde veut, n'est-ce pas ?

Je regardai Quen pour voir ce qu'il pensait de tout ça, mais son expression ne me donna aucun indice ; il continuait à conduire à travers les quartiers calmes et résidentiels de la ville, suivant des yeux les petites maisons et leurs jardins soignés, avec leur piscine tape-à-l'œil à l'arrière, leurs vélos cross sur le perron... La plupart des

humains étaient surpris de voir à quel point un quartier Outre était normal et tranquille. Après toutes ces années passées à se cacher, la discrétion était devenue une seconde nature pour les Outres.

— Je ne suis pas en train de vous juger, Rachel, dit Trent, ramenant mon attention à lui. Je mentirais si je vous disais que je n'espérais pas que vous puissiez libérer Lee de ce démon...

— Le monde ne contient pas assez d'argent pour que je fasse ça, murmurai-je.

— Je veux que vous soyez présente à mon mariage au cas où quelqu'un nous attaquerait, ma fiancée ou moi.

Je me retournai vers l'avant en m'enfonçant dans les coussins.

— Rachel..., commença l'elfe.

— Arrêtez la voiture et laissez-moi descendre, dis-je fermement. Je peux faire le reste du chemin à pied.

La voiture avançait toujours. Après un instant, Trent dit sournoisement :

— Ça rendrait Ellasbeth rouge comme une tomate si elle était contrainte de vous prendre comme demoiselle d'honneur...

Un sourire se dessina sur mes lèvres au souvenir de cette grande femme, à la beauté et au professionnalisme glaçants, qui avait bouillonné en voyant Trent me servir le petit déjeuner en peignoir après que j'ai sauvé ses foutues fesses d'elfe de l'Ohio gelée. Ils ne faisaient même pas semblant d'être amoureux et se mariaient uniquement parce qu'Ellasbeth avait probablement le sang d'elfe le plus pur ici-bas, et qu'elle était la plus désignée pour faire de petits bébés elfes avec lui. Je me demandais s'ils naîtraient avec des oreilles courtes et pointues.

— Ça la rendrait hystérique, non ? dis-je d'une humeur plus légère.

— Cinq mille pour deux soirées.

Je ris et les mains de Quen se raidirent sur le volant.

— Même pas si c'était 10000 la soirée, répliquai-je. En plus, il est trop tard pour la robe.

— Elles sont dans le coffre, déclara Trent rapidement, et je me maudis moi-même d'avoir sorti une telle excuse, puisqu'elle impliquait qu'il n'avait plus qu'à trouver mon prix.

Je m'y pris à deux fois pour me retourner et le regarder.

— Elles «sont» ? questionnai-je.

Trent haussa les épaules et son attitude de puissant seigneur de la drogue se mua en celle d'un fiancé frustré.

— Elle ne s'est pas encore décidée entre les deux. Vous faites une taille 36, n'est-ce pas ? Plutôt manches longues ?

C'était le cas et j'étais flattée qu'il s'en souvienne. Mais c'était aussi la taille d'Ellasbeth.

— Elles sont de quelle couleur ? demandai-je, curieuse.

— Euh, elle a réduit son choix à un camaïeu de noir ou un turquoise uni.

Du noir fadasse ou du vert dégueulis de concombre. Géniaaaal.

— Non.

Quen freina doucement et gara la voiture. Nous étions arrivés devant l'église. J'attrapai mon sac et fouillai à l'intérieur pour vérifier que le Foyer s'y trouvait toujours. C'était des elfes. Je ne savais pas ce qu'ils étaient capables de faire.

— Merci pour la balade, Trent. (La tension monta quand je retirai ma ceinture de sécurité.) C'était sympa de vous voir, Quen, ajoutai-je, alors qu'il attendait les mains rivées sur le volant, puis j'hésitai en croisant ses yeux verts. Vous... euh, n'allez pas faire irruption cette nuit pour essayer de me convaincre, hein ?

Il abandonna son expression stoïque et planta ses yeux dans les miens.

— Non, mademoiselle Morgan. Le danger est réel cette fois, je respecte donc votre décision.

Trent se racla la gorge comme en reproche, et je fis un signe de tête à Quen pour le remercier. L'agent de sécurité avait assez d'influence sur Trent pour le défier si ses arguments étaient assez solides, et j'étais soulagée de savoir que quelqu'un pouvait s'opposer à lui, même si cela ne devait pas arriver très souvent.

— Merci, répondis-je, mais, au lieu de me sentir soulagée, mon inquiétude s'accrut.

«Le danger est réel cette fois ? » Comme s'il ne l'était pas la dernière fois que j'ai travaillé pour Trent !

La chaleur humide des vieux arbres qui filtraient les rayons du soleil et le chant des cigales m'accueillirent quand je sortis de la voiture. Je jetai un coup d'œil à la maison de Keasley de l'autre côté de la rue en espérant que Trent et Quen allaient se contenter de partir. Je n'aimais pas les savoir si près de Ceri. Je ne connaissais rien au sujet des elfes.

Merde, ils pouvaient peut-être se sentir les uns les autres quand ils n'étaient pas loin.

Je me concentrai de nouveau sur Trent tout en remontant mon sac sur l'épaule et me dirigeai vers l'église. Un fourgon était garé sur le trottoir et je fronçai les sourcils en apercevant le panneau « NOUS SOMMES SPÉCIALISÉS EN EXORCISME ». Génial. Tout simplement génial. Désormais, la rue tout entière était au courant que nous avions un problème.

Je pivotai au bruit d'une portière de voiture qui claqua dans l'air moite. Trent était sorti et faisait le tour de la limousine par l'arrière. Mon sang sembla se figer dans mes veines.

— J'ai dit « non » ! lançai-je avec force.

— Vous avez un problème avec votre église ? demanda-t-il en ouvrant le coffre.

Je pinçai les lèvres et restai immobile, de façon à avoir Trent et la maison de Ceri réunis dans mon champ de vision. Je n'aimais pas ça du tout.

— On a eu un incident. Écoutez. Je ne le ferai pas, donc vous pouvez partir, d'accord ?

J'avais l'impression de parler à un chien qui m'avait suivi jusque chez moi. *Méchant chien. A la niche !*

Je lui tournai le dos hardiment et grimpai l'escalier, le vent picotant l'arrière de ma nuque. N'ayant pas envie qu'il me suive, je m'arrêtai deux marches avant le palier.

— Dix mille pour deux nuits, proposa Trent en sortant deux sacs de vêtements de son coffre.

— Votre répétition a lieu le jour de mon anniversaire. J'ai des projets. Une table réservée à la tour Carew.

La confession me fit trembler. Ça risquait d'être une journée d'enfer...

Mais Trent plissa les yeux, comme s'il ne ressentait pas la chaleur.

— Amenez votre partenaire.

Il abaissa doucement le haillon. Le moteur se mit en marche et le coffre se ferma en grinçant. L'homme s'avança vers moi avec les sacs dans une main. Ma nervosité grandissait au fur et à mesure qu'il s'approchait.

— Vous prenez sûrement votre petit déjeuner à la tour Carew tous les mardis, répliquai-je, mais moi je ne suis jamais montée là-haut et je compte bien y aller. Je ne vais pas demander à mon rencard de changer ses plans.

— Trente mille. Et je m'occupe de décaler la réservation pour le soir de votre choix.

Il se trouvait une marche plus bas et ses yeux étaient au niveau des miens.

— Tout est tellement facile pour vous, hein ? dis-je avec dégoût.

La fatigue et l'égarément transparurent dans son regard. Le vent dans ses cheveux ruinait quelque peu son attitude professionnelle.

— En apparence, seulement.

— Pauvre chou, murmurai-je et il crispa la mâchoire.

Il arrangea sa coiffure avec précaution et retrouva son air impassible.

— Rachel, j'ai besoin de votre aide, reprit-il avec une résignation irritée. Il va y avoir beaucoup trop de monde et je ne veux pas de vilaine scène. Votre présence suffira certainement à empêcher un

quelconque problème avant le début des festivités. Vous n'agirez pas toute seule. Qu'en a une équipe entière...

— Je ne travaille sous les ordres de personne, l'interrompis-je, et je sentis mon estomac se nouer quand je posai le regard sur la maison de Ceri derrière lui.

Je voulais qu'il parte. Si elle sortait, ç'allait être infernal.

— Ils travailleront parallèlement à vous, reprit-il pour me convaincre. Vous serez là si quelque chose leur échappe.

— Je travaille mal avec les autres, répondis-je en montant une marche à reculons pour m'éloigner de lui. En plus, Qu'en est meilleur que moi, ajoutai-je sèchement alors que le vent décoiffait de nouveau ses cheveux. Il n'y a aucune raison que je sois là.

Voyant que je le dévisageais, il lissa sa frange de sa main libre.

— Vous vous êtes assise à l'avant. Pourquoi ?

— Parce que je savais que ça vous énerverait.

Des voix inconnues s'élevèrent du sanctuaire par les fenêtres latérales de l'église. Je montai une marche de plus et, même si j'étais désormais plus grande que lui, Trent ne bougea pas, toujours aussi confiant.

— C'est pour ça que je veux que vous soyez là, dit-il. Vous êtes imprévisible et c'est ce qui peut faire toute la différence entre un succès et un échec. La plupart des gens prennent des décisions sous le coup de la colère, de la peur, de l'amour ou du devoir. Vous, vous prenez vos décisions pour irriter les gens.

— Vous marquez des points, là, Trent.

— J'ai besoin de cette imprévisibilité, poursuivit-il comme si je n'avais rien dit.

Inquiète, je me concentrai sur lui.

— Quarante mille, ça fait cher pour une nuit d'imprévisibilité.

Son expression changea et il répéta avec une sournoise délectation :

— Quarante mille ?

Je me maudis intérieurement de lui avoir dit mon prix, puis décidai de faire avec :

— Ou quel que soit le prix de la sanctification de mon église, contrai-je.

Trent détourna le regard pour la première fois et leva la tête vers le clocher en plissant les yeux.

— Votre église a perdu sa sainteté ? Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Je pris une inspiration en montant sur le palier à reculons.

— On a eu un incident, répétai-je rapidement. Je vous ai donné mes conditions. Vous les acceptez et vous partez, ou bien vous partez tout court.

Les yeux brillants, Trent me contra :

— Je vous paie 5 000 s'il n'y a aucun incident et 40 000 si vous êtes amenée à intervenir.

— Bien, c'est d'accord, murmurai-je en jetant un coup d'œil de l'autre côté de la rue. Mais virez votre cul d'elfe de mon seuil avant que je change d'avis.

Je me figeai en le regardant descendre les marches. Le soulagement et la satisfaction sincères qu'il éprouvait donnaient à cet homme d'affaires confiant et accompli des allures de type ordinaire, tourmenté et inquiet quant à son avenir.

— Merci, Rachel, dit-il en me tendant les sacs de vêtements. Jonathan vous appellera quand Ellasbeth aura enfin choisi sa robe.

Je pris les sacs parfumés dans mes bras. Merde, ils étaient en soie et je me demandai à quoi ressemblaient les robes. Le remerciement de Trent m'avait fait un effet bizarre. Comme il s'éloignait, je lui lançai :

— Bon, au revoir.

Il hésita et me jeta un coup d'œil en arrivant sur le trottoir. Il s'apprêtait à dire quelque chose, mais se détourna. Quen lui avait ouvert la porte et, d'un pas rapide malgré la chaleur, Trent se dirigea vers la limousine et s'y engouffra avec une grâce étudiée. Quen referma doucement la portière. Il retourna vers l'avant de la voiture en me regardant puis s'installa à son tour. J'éprouvai un sentiment de culpabilité. Était-ce injuste envers Ceri de ne pas lui présenter Trent ? Je ne voulais pas qu'il se serve d'elle, mais elle savait surveiller ses arrières et, au pire, ça lui aurait permis de retrouver d'autres personnes de son espèce. Trent avait probablement beaucoup d'amis.

Je soupirai de soulagement quand la voiture démarra puis s'éloigna dans la rue.

— Merci mon Dieu, murmurai-je avant de froncer les sourcils.

J'allais assister au mariage de Trent. Super.

Je me tournai vers la porte lorsque la voix d'Ivy me parvint.

— Ce n'est pas ce que disait votre annonce ! s'exclama-t-elle, rapidement suivie par la voix de Jenks, trop faible pour que je comprenne ce qu'il disait.

— Ce n'est pas que je ne veux pas, protesta une voix masculine inconnue, un ton plus fort. Mais je n'ai ni l'équipement ni les compétences pour la remettre en état.

J'hésitai, la main sur la poignée. L'homme avait l'air embarrassé. La porte s'ouvrit et je fis un bond en arrière, peinant à garder l'équilibre. Un jeune type me marcha presque dessus avant de s'immobiliser au dernier moment. Son visage rasé de près rougit et l'étole pourpre des gens de sa confession, enroulée autour de son cou, était d'un effet plutôt comique, associée à son jean et à son polo de sport brodé au nom de l'entreprise. Un téléphone qui semblait coûter

très cher était fixé à sa ceinture et il portait une caisse à outils verrouillée.

— Excusez-moi, dit-il avec agacement.

Il essaya de me contourner en trépigant. Je fis un pas en avant pour me mettre en travers de son chemin et il leva les yeux vers moi. Ivy se tenait derrière lui, menaçante. Jenks voletait au niveau de nos têtes et ses ailes claquaient de colère. Ivy haussa les sourcils en voyant les sacs de vêtements en soie puis, rassemblant ses esprits, elle déclara sèchement :

— Rachel, voici le professeur Williams. Il dit qu'il ne peut pas sanctifier l'église. Professeur Williams, voici ma partenaire, Rachel Morgan.

Dissimulant *presque* son irritation, le type transféra sa caisse à outils dans sa main gauche et me tendit la droite. Je déplaçai mes sacs et la lui serrai. Je sentis monter une réserve d'énergie des lignes qui essayait de se glisser entre nous pour égaliser nos équilibres ; j'essayai de me détendre avant qu'elle s'échappe. Dieu que c'était embarrassant.

— Salut, dis-je, trouvant le type plutôt mignon et sa poignée de main agréable.

Il dégageait un parfum entêtant de séquoia, plus fort que je n'en avais senti depuis longtemps. C'était un sorcier, éduqué en bonne et due forme, et je sus qu'il avait compris que j'en étais une moi aussi quand je le vis écarquiller ses yeux marron.

— Quel est le problème ? demandai-je en lâchant sa main. Si c'est une question d'argent, je m'en occupe. Je peux obtenir la somme en espèces pour lundi prochain.

Je pris un sacré plaisir à dire ça, mais Jenks tomba de quelques centimètres en gémissant et Ivy comprit en regardant les sacs.

— Rachel, tu n'as pas..., commença-t-elle alors que je commençais à rougir.

— Je vais bosser pour un mariage et une réception, répondis-je fermement. Il y a pas de mal à ça.

Si. Beaucoup de mal. Beaucoup, beaucoup de mal.

Mais le professeur Williams plissait les yeux vers son fourgon en secouant la tête.

— Ce n'est pas une question d'argent. Je ne peux simplement pas le faire. Je suis désolé. Si vous voulez bien m'excuser...

Merde. Le premier type qui était venu n'avait pas non plus été capable de s'en charger.

L'homme tenta de partir, mais Ivy nous prit tous par surprise en se déplaçant avec sa rapidité de vampire. Elle me jeta un coup d'œil, les lèvres serrées, avant de chuchoter :

— On reparlera de ça. (Puis elle ajouta à l'intention du professeur Williams, qui écarquilla les yeux en la voyant apparaître

devant lui si brusquement :) Votre annonce disait...

— Je sais ce que disait l'annonce, l'interrompit-il. C'est moi qui l'ai rédigée. Mais je vous ai dit que nous n'avions pas l'expérience nécessaire pour votre situation.

Il descendit une autre marche avant qu'Ivy se place de nouveau devant lui, les pupilles cerclées d'un filet marron menaçant. Il s'arrêta, irrité, et retira son écharpe pourpre. J'étais étonnée de son mépris face au danger qu'elle représentait, puis je me dis finalement que s'il pouvait sanctifier des sols, il pouvait probablement aussi se défendre. Je levai de nouveau les yeux vers lui et le considérai d'un autre œil.

— Écoutez, reprit-il en laissant tomber la tête. (Quand il la releva, son regard exprimait un avertissement.) S'il s'agissait seulement de sanctifier l'église, je pourrais le faire, mais elle a été blasphémée.

J'ouvris la bouche et Ivy croisa les bras sur la poitrine avec un geste inhabituel, plein d'inquiétude. *J'ai fabriqué une malédiction de démon sur un sol blasphémé sans la protection de mon aura ? Super.*

— Blasphémée ! s'exclama Jenks en semant des étincelles d'argent.

Un cri haut perché d'espion ailé retentit dans les buissons, rapidement étouffé.

L'homme détourna le regard du buisson et le posa de nouveau sur moi.

— Depuis les chambres jusqu'à la porte d'entrée, précisa-t-il en comprenant clairement qu'il ne pourrait pas partir avant que je sois satisfaite. L'église entière est contaminée, il faudrait d'abord que j'enlève toute la crasse de démon et je ne sais pas comment on fait.

Il n'affichait pas la moindre peur et cela sembla calmer Ivy qui reprit le contrôle de ses émotions, mais Jenks fit claquer ses ailes avec agressivité. Il se préparait à pixer l'homme, et leur attitude à tous les deux commençait à m'agacer. Si le professeur Williams ne pouvait pas nous aider, il ne pouvait pas nous aider. Point barre.

— Jenks, le réprimandai-je. Recule. Ce n'est pas sa faute s'il ne sait pas faire ça.

Le professeur serra la main sur sa caisse à outils. Sa fierté venait manifestement d'en prendre un coup.

— D'habitude, c'est au médecin légiste que l'on fait appel pour nettoyer les invocations de démons ratées, pas à moi.

Ivy se raidit et je m'interposai avant qu'elle vire complètement vampire :

— Je n'ai appelé aucun démon. Elle est apparue d'elle-même.

Il rit avec amertume, comme s'il m'avait prise en flagrant délit de mensonge.

— Elle ? railla-t-il. Les démons femelles ne peuvent pas traverser

les lignes.

— Ne peuvent pas ? Ou ne veulent pas ?

Il s'arrêta et son expression se teinta d'une nuance de respect. Puis il secoua la tête et ses traits se durcirent.

— Ceux qui se frottent aux démons ont une espérance de vie réduite à quelques mois, mademoiselle Morgan. Je vous suggère de changer de métier. Avant que votre mort vous y contraigne elle-même...

Le professeur Williams descendit une nouvelle marche et je me précipitai derrière lui.

— Je ne traite pas avec les démons. Elle est apparue d'elle-même.

— Ce n'est que mon avis. (Il atteignit le trottoir, s'arrêta et se retourna.) Je suis vraiment désolé, mademoiselle Tamwood, Jenks... (Son regard se posa sur moi.)... Mademoiselle Morgan, mais c'est hors de mes capacités. Si le sol n'avait pas été maudit, il n'y aurait eu aucun problème, mais comme c'est le cas...

Il se dirigea vers sa fourgonnette en secouant de nouveau la tête. Je changeai les sacs de main.

— Et si on réussissait à nettoyer le sol ?

Il s'arrêta à l'arrière de son van, l'ouvrit et y déposa sa caisse à outils. Il referma le coffre en le claquant, son écharpe toujours à la main.

— Ça vous coûterait moins cher de déplacer tous les corps du cimetière et de construire une nouvelle église sur un sol sanctifié. (Il hésita, son attention se reporta discrètement sur l'enseigne en cuivre au-dessus de la porte d'entrée qui indiquait fièrement « CHARMES VAMPIRIQUES ».) Je suis désolé. Mais vous devriez vous estimer heureuse d'y avoir même survécu.

Il disparut de l'autre côté du van en traînant des pieds. La portière côté conducteur se referma bruyamment dans la rue silencieuse et notre attention fut attirée par le tintement de la cloche d'un camion de glaces. Ivy s'assit sur la deuxième marche alors que la fourgonnette s'éloignait. Je pris place à côté d'elle en silence, en pliant les sacs sur mes genoux. Après un instant d'hésitation, Jenks se posa sur mon épaule. Nous regardâmes tous les deux le camion de glace approcher, avec sa petite mélodie guillerette particulièrement irritante.

Les enfants de Jenks se ruèrent dessus dans un nuage strident qui m'irrita les yeux, plongeant frénétiquement à l'intérieur et à l'extérieur de la vitre du conducteur jusqu'à ce que le camion s'arrête. Il venait ici tous les jours depuis le 1^{er} juillet pour vendre des cônes à 2 dollars à une famille pixie.

Les ailes de Jenks soulevèrent mes cheveux quand il décolla.

— Hé, Ivy, souffla-t-il sur le ton de la confiance, tu peux me dépanner de 2 dollars ?

C'était devenu une vieille rengaine et Ivy se leva en voûtant les épaules. Elle grogna dans un souffle et se glissa dans le sanctuaire pour aller chercher son sac.

Je savais que j'aurais dû m'inquiéter au sujet de l'église et du fait que nous devions dormir sur un sol blasphémé, mais j'étais surtout agacée à l'idée de devoir travailler pour Trent alors que nous ne pouvions finalement pas la sanctifier. Et le jour de mon anniversaire, en plus.

Alors que Jenks hurlait à ses enfants de choisir leur parfum pour en finir au plus vite, je sortis mon portable de mon sac et appuyai sur la touche d'appel abrégé. Je devais appeler Kisten.

Chapitre 11

J

j'accrochai mes nouveaux habits et les deux robes de demoiselle d'honneur à l'arrière de la porte de mon placard, apaisée par le son du plastique épais. Le papier noir frappé du logo « Cœur de Poison » semblait criard à côté des sacs de vêtements en soie et j'éprouvai leur douceur, juste pour bien me confirmer que quelqu'un avait réellement dépensé de l'argent pour une chose aussi extravagante.

Je secouai la tête et arrachai le plastique de mes nouveaux achats, le roulai en boule et le jetai dans un coin où il se défroissa lentement avec un son clair dans le silence de l'église. Je venais de faire un aller et retour en bus au centre commercial et j'étais impatiente de montrer à quelqu'un ce que j'avais acheté pour la répétition et le mariage de Trent, mais Ivy était sortie et Jenks se trouvait dans le jardin. *Cœur de Poison* était une boutique spécialisée et j'avais grandement savouré cet après-midi de shopping, libérée de toute culpabilité. Il me fallait absolument ces vêtements pour ma course. C'était déductible des impôts.

La nuit était humide. Ma chemise me collait à la peau et, puisque les fonds que nous avons réunis pour la climatisation allaient finalement être alloués à la sanctification de l'église, il semblait que tout ce que nous pourrions faire cette année-là serait de poser une fenêtre quelque part. Elles étaient déjà toutes ouvertes et le murmure d'une voiture qui passait de temps en temps se mêlait agréablement aux cris des enfants de Jenks qui jouaient au croquet avec des hannetons.

Le jeu était aussi cruel qu'il en avait l'air, et Ivy et moi avions passé une soirée hilarante la semaine précédente à regarder les enfants se diviser en deux équipes puis, à la lueur d'une lampe de poche, frapper à tour de rôle des coléoptères malchanceux pour les envoyer dans la bouche d'énormes crapauds. L'équipe dont le crapaud explosait le premier – farci jusqu'aux ouïes – l'emportait.

Mon sourire s'élargit à ce souvenir et je brossai des peluches imaginaires sur ma courte veste noire à pressions, les perles cousues sur le tissu étincelant sous la lumière du plafond. Mon sourire se modéra quelque peu quand j'inspectai de plus près les vêtements,

n'éprouvant plus l'enthousiasme communicatif du vendeur. Les perles étaient peut-être un peu *too much*, mais elles s'accordaient bien aux paillettes du bas. Et la coupe taille basse de ma jupe était compensée par sa couleur noire et sobre. Elle allait avec un joli haut qui laissait apparaître mon ventre et, s'il faisait froid, je pouvais toujours mettre la veste.

Je fouillai dans mon placard et en sortis une paire de sandales suffisamment plates au cas où j'aurais besoin de courir. Ellasbeth ne porterait pas de jean ou de tee-shirt. Hors de question que je néglige ma tenue juste pour qu'elle paraisse plus belle !

Je laissai tomber les sandales et reculai en réfléchissant. Quelques bijoux apporteraient une jolie touche finale, mais Ivy pourrait m'aider sur ce coup-là.

— Hé, Jenks ! criai-je, certaine que ses enfants iraient le chercher s'il ne m'entendait pas. Viens voir ce que j'ai acheté !

Un claquement d'ailes retentit presque immédiatement à ma fenêtre. J'avais recousu le trou de pixie de la moustiquaire quelques jours auparavant et je réprimai un sourire quand Jenks fonça dedans.

— Hé ! s'écria-t-il en planant, les mains sur les hanches, un éclat doré s'échappant de ses ailes. C'est quoi ce bordel ?

— Un peu d'intimité, répondis-je en ébouriffant la dentelle sur l'ourlet de la jupe. Utilise la porte. C'est fait pour ça.

— Tu sais quoi ? grogna-t-il. Je devrais... Oh, pour l'amour de Clochette !

Je me retournai en entendant son ton ahuri, mais il avait disparu. En un instant il fut dans l'entrée, riant et flottant à reculons.

— C'est ça ? demanda-t-il. C'est la tenue que tu as achetée pour la répétition et le mariage de Trent ? Merde, tu as vraiment besoin d'aide !

Je suivis son regard et baissai les yeux vers mes vêtements.

— Quoi ? répliquai-je, échauffée.

Mon nez me chatouilla et j'étouffai un éternuement ; la chaleur et l'humidité commençaient à me peser.

Jenks riait toujours.

— C'est un dîner, Rachel, pas une boîte de nuit !

J'effleurai les manches de ma veste, embarrassée.

— Tu trouves que c'est exagéré ? demandai-je en m'efforçant de garder un ton modéré.

J'avais déjà eu le même genre de conversation avec d'autres colocataires par le passé.

Jenks se posa sur le cintre.

— Non, non, pas si tu veux passer pour une pute.

— Tu sais quoi ? répliquai-je, commençant à m'énerver. On ne devient pas sexy par l'opération du Saint-Esprit, parfois, il faut savoir

prendre des risques.

— Prendre des risques ? lança-t-il. Rache, si c'est comme ça que tu as l'habitude de t'habiller pour une répétition de mariage, c'est pas étonnant que tu aies passé tes années de lycée à repousser les mauvais petits copains. L'image, chérie ! Tout est une question d'image ! Tu veux ressembler à quoi ?

Je m'apprêtais à lui donner une chiquenaude, mais il se précipita au plafond en laissant flotter derrière lui une traînée de poussière argentée, légère comme des pensées. Une grappe de petits pixies piqua un fou rire à la fenêtre. Irritée, je fermai les rideaux. Rex, attirée par la voix de Jenks, arriva à pas feutrés d'on ne sait où et s'assit sur le pas de ma porte, la queue recourbée entre ses pattes et les yeux rivés sur le pixie. Il s'était posé sur le dossier de Nick, fourré au milieu de mes bouteilles de parfum, et j'espérai que l'imbécile de chatte ne sauterait pas dessus pour attraper Jenks. Je sentis des chatouilles monter dans mon nez et me ruai pour trouver un mouchoir, mais mon éternuement effraya Rex qui s'enfuit dans le couloir.

Je vis, par-dessus mon mouchoir, la tête de Jenks se balancer d'avant en arrière.

— C'est une tenue sympa, protestai-je. Et je ne l'ai pas achetée pour Trent, je l'ai achetée pour ma soirée d'anniversaire avec Kisten.

Je touchai de nouveau les manches cousues de perles, mélancolique. D'accord, j'aimais m'apprêter. Et alors ? Mais peut-être... peut-être que mon image avait besoin d'être un peu plus classe et un peu moins fêtarde.

Jenks m'adressa un long regard entendu en grognant.

— C'est ça, ouais...

Agacée, j'éteignis la lumière et me dirigeai vers la cuisine, en profitant pour ramasser les deux sacs que j'avais laissés dans l'entrée, remplis de produits à la tomate pour Glenn. Riant toujours, Jenks me suivit et se posa sur mon épaule en signe d'excuse.

— Tu sais, reprit-il, et je devinai l'amusement dans son intonation, je pense que tu devrais porter cette robe pour la répétition. Ça rendra cette garce complètement hystérique.

— Bien sûr, répondis-je en commençant à déprimer.

J'attendrais le retour d'Ivy et lui demanderais son avis. Qu'est-ce qu'il en savait, Jenks ? C'était un pixie, nom de Dieu !

J'entrai dans la cuisine et actionnai l'interrupteur avec mon coude, trébuchant presque sur Rex qui se rua entre mes pieds. Je grimaçai puis poussai un éternuement des plus violents. Je l'avais senti venir, mais je n'avais pas eu le temps de prévenir Jenks. Il fut catapulté en l'air et s'éloigna vers la fenêtre en jurant.

— Désolée, dis-je quand il se posa près de ses artémies.

D'après ma mère, ça portait malheur d'éternuer en entrant dans une pièce, mais c'était le regard interrogateur de Jenks qui m'avait inquiétée.

Je fronçai les sourcils et regardai Rex lever sa mignonne petite tête de chaton et s'asseoir devant l'évier tout en faisant les yeux doux à son maître haut de dix centimètres. Jenks reporta à son tour son attention sur elle et ses ailes se calmèrent quand il comprit et me vit déposer les sacs par terre pour me moucher. Je n'arrêtais pas d'éternuer depuis la veille. *Merde, il existe des charmes contre ça, mais je n'ai pas envie de devenir allergique aux chats !*

— Je ne suis pas allergique aux chats, affirmai-je en posant une main sur ma hanche. Rex est là depuis deux mois et c'est la première fois que ça me pose un problème.

— D'accord, dit-il doucement, mais ses ailes restèrent immobiles quand il me tourna le dos pour batailler avec le flacon de nourriture de ses artémies.

L'église était trop silencieuse. J'aurais voulu mettre de la musique, mais, pour l'entendre de la cuisine, il m'aurait fallu la pousser à un volume qui aurait dérangé les voisins. M'appêtant donc à passer une super soirée Kleenex, je saisis un de mes nouveaux livres de charmes et le déposai lourdement sur l'îlot au centre de la cuisine. *Eternuement*, pensai-je en me penchant pour feuilleter l'index. Je n'étais pas allergique aux chats. Mon père l'était, mais pas moi.

Le seul charme du livre qui faisait référence aux éternuements concernait justement l'allergie aux chats et j'hésitai à l'essayer, alors que je sentais monter un nouveau picotement. Les yeux larmoyants, je retins ma respiration. Mais rien n'y fit. J'éternuai en déchirant accidentellement la page.

— Putain ! jurai-je en levant les yeux pour voir si j'avais éjecté Jenks dans les airs. Je ne suis pas allergique aux chats ! C'est un rhume des foins. C'est tout !

Je sentis de nouveau la démangeaison. Exaspérée, je fermai les yeux et essayai de retenir l'éternuement, mais je fis un bruit horrible quand il sortit quand même. J'étais certaine d'avoir vu un charme à ce sujet, qui ne concernait pas les chats. Où diable était-il ?

— Oh, ouais, dis-je à voix basse en m'accroupissant pour extraire mon vieux manuel de lignes d'énergie entre *Le Grand Livre des gâteaux* et ma copie de *Les vraies sorcières mangent des quiches*.

— Rache ? appela Jenks en venant se poser sur le comptoir tandis que j'ouvrais le manuel à la page du sommaire.

— Quoi ? demandai-je d'une voix cassante.

— T'as besoin d'aide ?

Je m'interrompis pour le regarder, debout devant moi, l'air misérable et les ailes basses. Rex se frottait contre mes jambes et

j'aurais pu être flattée si je n'avais pas été certaine que ce n'était rien d'autre que de l'affection mal placée. J'expirai lentement.

— Je crois pas, répondis-je en ouvrant à la page 49. Les charmes de lignes d'énergie sont assez simples et je m'améliore. Si ça marche, on sera tous fixés.

Il hocha la tête et vola jusqu'à la louche, sa place favorite dans la cuisine, depuis laquelle il pouvait englober d'un seul regard une bonne partie du jardin, la porte et moi.

Je parcourus rapidement les instructions pour me mettre en confiance. Je n'aimais pas particulièrement la magie des lignes, ayant été formée à la magie de la terre, plus lente, mais non moins puissante. La magie de la terre nécessitait l'utilisation de potions et d'amulettes, puisant son énergie dans les plantes qui, elles, tiraient la leur des lignes elles-mêmes. L'énergie était filtrée puis atténuée, ce qui rendait la magie de la terre plus clémentine et plus lente que la magie des lignes, mais d'une portée considérable, car les modifications qu'elle permettait étaient généralement plus réelles qu'illusoires. Sous les effets d'un bon charme terrestre, on ne paraissait pas plus petit, on était réellement plus petit.

La magie des lignes devait passer par des incantations et des rituels pour affecter la réalité hors de la ligne. Cela rendait cette branche de la magie plus rapide et plus vive, certes, mais il y avait dix fois plus de sorcières noires de lignes que de sorcières noires de la terre. A part si l'on frappait quelqu'un avec une boule d'au-delà pour court-circuiter son système nerveux, les changements étaient illusoires et se surmontaient avec un peu de volonté.

Avant de mourir, mon père avait pris des mesures pour m'orienter vers la magie de la terre. C'était une décision qui me convenait, mais j'avais quelques aptitudes dans l'art des lignes, et où était le mal, si ça pouvait m'empêcher d'éternuer ? Ainsi, tout en étudiant le charme blanc sous mes yeux, je conclus que ce sort de cinquantième niveau était largement dans mes cordes.

Satisfaite, je rassemblai tout ce dont j'avais besoin.

— Des bougies blanches, murmurai-je en envisageant dans mon sac à main le paquet de bougies d'anniversaire que j'avais acheté en même temps que l'essence de lilas.

Mais je pris finalement un cierge dans le tiroir de l'argenterie. Il était béni et c'était encore mieux.

— Pissenlit ? demandai-je en posant les yeux sur Jenks.

— Je m'en occupe, répondit-il en bondissant joyeusement de la louche au trou de pixie dans la moustiquaire de la cuisine.

J'avais encore quelques pissenlits séchés de l'année dernière, mais je savais qu'il serait content d'aller cueillir quelque chose pour moi. Il revint presque immédiatement avec une fleur fermée, imbibée

de rosée et, après avoir dispersé ses enfants de la fenêtre en grondant, il la déposa à côté du pentagramme inégal que j'avais dessiné sur mon tableau noir portatif. Ce dernier était de la taille d'un ordinateur portable et possédait un couvercle pour protéger un dessin en transit.

— Merci, dis-je et il hocha la tête, s'élevant légèrement dans les airs pour aller se poser sur le manuel.

— Tu vas préparer un cercle ? demanda-t-il, légèrement nerveux, et, quand j'acquiesçai, il ajouta : Je vais... euh, regarder depuis la fenêtre.

Dissimulant mon sourire, je déplaçai mes affaires sur l'îlot central pour le voir tout en travaillant.

— C'est un charme médicinal, expliquai-je. Il n'y a aucun risque.

Jenks émit un léger « hmm ». Je savais qu'il n'aimait pas me voir sous l'influence d'une ligne. Il disait que c'était à cause de l'ombre qui entourait alors mon aura et qui n'y était pas le reste du temps. Moi, je détestais ça parce que le vent qui semblait toujours souffler depuis l'au-delà rendait mes cheveux électriques.

Mon pouls s'accéléra sous l'effet de l'excitation et je jetai un coup d'œil à l'horloge. Il était presque minuit... j'avais le temps. On pouvait encore faire de la magie blanche après minuit, mais pourquoi prendre le risque ? Je pris une pleine poignée de sel et la saupoudrai sur la ligne gravée sur le linoléum.

Les ailes de Jenks s'agitaient par à-coups. J'étendis ma conscience pour toucher la petite ligne d'énergie sous-exploitée qui traversait le cimetière à l'extérieur. J'inspirai rapidement, mais le temps que j'expire, le courant d'énergie s'était déjà stabilisé. Un faible picotement dans le bout de mes doigts et la sensation d'un poids dans mon ventre m'avertirent que mon chi était plein, et je ne tirai pas davantage sur la ligne pour l'emmagasiner dans ma tête. Je n'aurais pas besoin de plus pour faire fonctionner le sort.

Mal à l'aise, je remuai les épaules comme si j'essayais d'enfiler une nouvelle peau. Il arrivait que la force mette quelques instants à se fixer. Mais avec l'expérience, on allait de plus en plus vite. Mes cheveux flottaient déjà. J'essayai de les aplatir et ma peau me piqua à l'endroit où mes muscles se crispaient. Si je l'avais voulu, j'aurais pu ouvrir ma seconde vue et voir l'au-delà se superposer à la réalité, mais ça me foutait les jetons.

— Oups, dis-je en me rappelant que je n'avais pas encore allumé ma bougie parfumée et je me levai pour ouvrir la flamme du gaz.

En me servant d'un bâton de bambou, j'allumai d'abord la bougie à la senteur de vanille dont je me servais pour parfumer l'air quand je brûlais quelque chose. Je secouai le bâton et portai prudemment la bougie sur l'îlot central. La flamme vacilla sous la brise moite qui entra par la fenêtre.

Je jetai un dernier coup d'œil aux instructions pour m'assurer que j'avais tout sur le comptoir, et retirai une sandale.

— Où est la chatte, Jenks ? demandai-je, ne voulant pas la piéger avec moi.

Il s'éleva dans les airs.

— Viens là, minou, minou, minou..., appela-t-il et la gueule rousse de l'animal apparut sous la voûte de l'entrée avec un ronronnement plaintif.

Elle se léchait les babines, mais Jenks ne fut pas troublé.

— *Rhombus*, dis-je doucement en touchant le cercle salé avec mes orteils.

Ce seul mot de latin déclencha une série d'exercices mentaux durement acquis qui permettaient de condenser les cinq minutes de préparation et d'invocation du cercle en un battement de cœur. Je réprimai un sursaut quand le cercle se referma dans un craquement. Les ailes de Jenks tourbillonnèrent brusquement et un voile de fine molécule d'au-delà s'éleva entre nous, censé nous préserver de toute influence pendant que je m'activais sur le charme médicinal. J'étais impulsive, mais pas stupide.

Rex entra à petits pas ouatés et se frotta contre la barrière comme si elle était couverte d'herbe à chat. J'aurais pu y voir un désir de devenir mon familier, si elle ne s'était pas enfuie chaque fois que je voulais la prendre dans mes bras.

Je grimaçai quand un horrible reflet noir se mit à ramper sur ma bulle, altérant la couleur dorée d'ordinaire si gaie de mon aura. C'était la preuve visuelle du déséquilibre que je portais dans mon âme, souvenir du jour où j'avais détourné la réalité suffisamment loin de l'alignement pour me transformer en loup et agrandir Jenks à taille humaine. La décoloration n'était pas grand-chose, comparée au millier d'années de déséquilibre de sort de démon qu'avait dû porter Ceri, mais ça m'ennuyait.

La majeure partie de l'énergie de l'au-delà que j'avais emmagasinée servait à maintenir le cercle, mais un autre picotement d'accumulation de force s'infiltra en moi. Elle continuerait à grandir jusqu'à ce que j'abandonne totalement la ligne. Beaucoup de sorcières disaient être devenues folles parce qu'elles avaient essayé d'augmenter la tolérance de leur chi en laissant monter une pression qu'elles ne pouvaient pas contenir en toute sécurité ; mais quand mon chi débordait, je pouvais enrouler l'énergie de la ligne autour du fuseau que j'avais appris à fabriquer dans ma tête. Les démons pouvaient également le faire, ainsi que leurs familiers. Ceri et moi étions les seules de ce côté des lignes à savoir stocker notre énergie. Le démon n'avait pas prévu qu'on lui survivrait en gardant tout notre savoir intact. Ceri m'avait enseigné les bases, mais c'était Al qui avait élargi

mon niveau de tolérance et avait fait de cette aptitude une seconde nature... au prix d'une atroce douleur toutefois.

— Euh, Rachel ? appela Jenks en laissant échapper des étincelles teintées de vert qui se perdirent dans l'évier. C'est pire que d'habitude.

Ma bonne humeur s'envola et je fronçai les sourcils devant la crasse de démon.

— Ouais, bon, je vais essayer de m'en débarrasser, murmurai-je avant de pousser le tableau sur lequel était dessiné le pentagramme.

J'attrapai un creuset en pierre que j'avais acheté à la boutique de ligne dans le quartier Mackinaw et le posai sur le petit espace libre entre le bas du pentagramme et le cercle qui le bordait. Mes doigts toujours posés dessus, je murmurai « *Adaequo* » pour l'activer.

Je sentis monter un léger afflux de la ligne et me mis à frissonner. Oh, c'était un de ces sorts-là. Super !

Mon nez me picota et je me raidis en me rendant compte que je n'avais pas pris de mouchoir.

— Oh, non, gémis-je en élevant la voix.

Jenks prit un air paniqué et j'éternuai. Je le vis rire quand je relevai la tête. Je cherchai frénétiquement quelque chose pour m'essuyer le nez et jetai mon dévolu sur une serviette rêche en papier. J'en déchirai deux fois plus que j'en avais besoin et la précipitai sous mon nez juste à temps pour l'éternuement suivant. Merde, il fallait que je finisse ce sort au plus vite !

Je posai le bon gros couteau symbolique, que j'avais acheté au marché Findley à une femme guillerette, dans l'espace au centre, en prononçant les mots « *me auctore* ». Je plaçai une plume avec la force de « *lenio* » sur la branche gauche la plus basse de l'étoile, et elle joua son rôle. Mon nez me chatouilla de nouveau et je vérifiai précipitamment le manuel.

— *Iracundia*, poursuivis-je et je retins ma respiration en posant le pissenlit de Jenks sur l'autre branche de l'étoile.

Il ne restait plus qu'à allumer le cierge bénit.

La force s'était consolidée en moi au fur et à mesure que j'avais prononcé les mots et, les paupières agitées de tics, je plaçai prudemment le cierge bénit sur la partie la plus haute de l'étoile ; j'espérais qu'il ne tomberait pas en répandant la cire sur le tableau noir, sinon j'allais devoir passer la journée du lendemain à le nettoyer avec du toluène. Le cierge n'allait pas pouvoir s'inscrire dans le rituel tant que je ne l'aurais pas allumé. Je repris la broche en bambou là où je l'avais laissée pour l'enflammer de nouveau avec la bougie parfumée à la vanille.

J'essuyai ma main libre sur mon pantalon, transférai mon poids d'un pied sur l'autre et fis passer la flamme sur le cierge bénit.

— *E vulgo*, chuchotai-je et un afflux provenant de la ligne me fit

tressaillir.

J'écarquillai les yeux. Oh, mon Dieu, j'allais de nouveau éternuer. Je ne voulais pas savoir ce que cela pourrait avoir comme conséquence sur mon sort si ça m'arrivait avant d'avoir fini.

J'agis rapidement. Je ramassai la plume et la déposai dans le creuset. J'empoignai le couteau puis, avant d'être trop crispée par cet horrible symbolisme, je piquai mon pouce pour en faire couler trois gouttes de sang. J'aurais préféré utiliser une de mes lancettes, mais la magie des lignes était fondée sur la symbolique et cela faisait toute la différence.

Je reposai le couteau à sa place et lus attentivement le texte, le pouce dans la bouche pour éviter de répandre du sang partout.

— *Non sum qualis eram*, récitai-je, me rappelant cette formule que j'avais déjà utilisée pour un autre charme.

Ça devait être une phrase générique d'invocation.

La démangeaison de l'éternuement s'évanouit et je me crispai de surprise quand le creuset fut englouti par les flammes. Il y eut une éruption, accompagnée d'une forte odeur. Les joyeuses flammes rouge et orange explosèrent en une étrange couleur noir et or en accord avec mon aura tachée, avant de disparaître.

Les yeux écarquillés, je détournai le regard du creuset noirci par la suie et le posai sur Jenks qui planait au-dessus de l'évier. Il n'y avait plus rien dans le bol qu'une traînée de cendres empestant la végétation brûlée.

— C'est bien ce qui était censé se passer ? demanda-t-il.

Qu'est-ce que j'en sais ?

— Euh, oui, répondis-je en faisant semblant de lire le texte du manuel. Tu vois, je n'éternue plus.

Je respirai prudemment par le nez, puis de nouveau, plus détendue. Mes épaules se décrispèrent et je m'autorisai un sourire. J'adorais apprendre de nouvelles choses.

— Bien, grommela Jenks en s'envolant pour surplomber la bulle toujours active. Parce que je ne compte pas me débarrasser de ma chatte.

Il ne me fallut qu'une pensée pour rompre ma connexion avec la ligne d'énergie. Le cercle s'évanouit et Jenks s'éleva pour venir se poser à côté du creuset, ses traits minuscules pincés de dégoût. Satisfaite, je refermai le manuel et commençai à ranger mon désordre avant qu'Ivy rentre.

— Je t'ai dit que je n'étais pas... (Je m'interrompis en sentant monter des chatouilles.) Je ne suis pas..., repris-je de nouveau, sentant mes yeux s'agrandir.

Jenks me regarda avec une expression d'horreur.

Les yeux larmoyants, je fis un geste d'impuissance.

— Atchoum ! m'exclamai-je en me penchant en avant, le visage enfoui sous mes cheveux.

L'éternuement fut suivi par un autre, puis encore un autre. Ah, merde, j'avais empiré les choses.

— Que le Tournant l'emporte, haletai-je entre plusieurs éternuements. Je suis certaine d'avoir fait comme il fallait !

— Ivy a des médicaments, déclara Jenks. (J'entendais le bruit de ses ailes, mais j'étais trop occupée à reprendre ma respiration pour pouvoir le regarder. Il semblait inquiet. Je savais qu'il l'était.) Dans sa salle de bains, ajouta-t-il. Ça marchera peut-être.

Je secouai la tête avant d'éternuer de nouveau. Ivy avait attrapé un rhume au printemps dernier, quand nous étions revenues du Michigan. Elle avait broyé du noir pendant trois jours autour de l'église, passant son temps à tousser et à se moucher, et montrant les dents chaque fois que je lui proposais de lui concocter un charme. Elle avait avalé des pilules avec son jus d'orange tous les après-midi.

Mon souffle s'accéléra de nouveau et mon nez me démangea. *Merde*. J'éternuai en titubant vers le couloir.

— Je ne suis *pas* allergique aux chats, affirmai-je en tâtonnant pour allumer la lumière.

Mon reflet était affreux : les cheveux en l'air et le nez dégoulinant. J'ouvris le placard, gênée de fouiller dans les affaires de ma colocataire.

— Celui-là, indiqua Jenks en désignant un petit flacon ambré.

J'éternuai trois fois de plus en cherchant avec maladresse à ouvrir le maudit flacon et essayai de lire l'étiquette qui conseillait de prendre deux cachets toutes les quatre heures. Pourquoi diable avais-je essayé d'utiliser la magie des lignes ? J'aurais dû savoir que ce n'était pas une bonne idée de s'auto-administrer un charme médicinal. Les assistants des urgences seraient morts de rire s'il fallait que j'y aille pour un contre-sort.

Je regardai longuement Jenks. Mes yeux s'élargirent ; un nouvel éternuement arrivait, qui promettait d'être violent.

Je pris deux pilules sans eau et levai la tête vers le plafond pour essayer de les avaler.

— Avec de l'eau, Rache ! s'exclama Jenks en survolant le robinet. Tu dois les prendre avec de l'eau !

J'agitai la main pour l'écarter de mon chemin, puis les avalai tout sec en grimaçant. Et, comme par magie, la sensation d'éternuement s'évanouit.

Je pris une inspiration, puis une deuxième, sans trop y croire. Jenks piquait une crise au-dessus des gobelets et j'en remplis un avant d'avalier consciencieusement l'eau tiède pour faire descendre les pilules.

— Merde alors ! jurai-je avec admiration. Elles sont géniales. Sauvée par le gong. (Je reposai la tasse et retournai le flacon pour lire l'étiquette.) Ça coûte cher ce truc ?

Jenks fit claquer ses ailes tandis que lui et son reflet chutaient lentement.

— C'est pas censé faire effet aussi vite.

Je lui jetai un coup d'œil.

— Vraiment ?

Il semblait inquiet, ses pieds touchant à peine la tablette, ses ailes immobiles. Il prit une inspiration pour dire quelque chose, mais un léger « plop » nous fit lever la tête. Mon pouls doubla de vitesse et je sentis quelqu'un tirer sur la ligne. Je sursautai et, haletante, tombai contre le lavabo en porcelaine noire d'Ivy. J'atterris le postérieur sur le carrelage en poussant un cri.

— Oh, m'exclamai-je en frottant mon coude.

— Sorcière ! résonna l'écho d'une voix.

Je rejetai mes cheveux sur le côté et vis la silhouette drapée sur le pas de la porte. Par les glandes de Cormel, pourquoi est-ce que mon café a un goût de pissenlit ?

Eh merde, c'était Minias.

— S

ors d'ici, Jenks ! criai-je en me relevant.

Minias plongeait dans la salle de bains, son visage lisse crispé d'irritation. Paniquée, je m'agrippai à une serviette de toilette noire et duveteuse qui pendait entre la commode et la baignoire.

— Ne me touche pas ! hurlai-je avant de lui jeter le contenu du flacon de pilules d'Ivy.

Je perçus un bruit vif et compris qu'il était en train de préparer un cercle. Jenks cria quelque chose depuis le plafond et les pilules blanches rebondirent mollement contre le voile noir d'au-delà qui entourait Minias.

Il fallait que je sorte ! Il y avait trop de fils et de tuyaux dans cette pièce pour installer un cercle imperméable aux démons.

— C'est quoi ce bordel ? s'écria Minias dont les yeux de bouc fendus semblaient désorientés à la vue des pilules.

Il en prit une pour l'examiner.

Il avait brisé son cercle pour le faire et je me ruai sur la bouteille de laque d'Ivy.

— Dégage de mon église ! hurlai-je en l'aspergeant.

Le démêlant parfumé à l'orange atteignit Minias en plein dans les yeux. Il trébucha vers l'entrée en glapissant et heurta les murs noirs. Bras et jambes de guingois, il glissa au sol. Je n'attendis pas de le voir à terre. J'avais vu assez de films pour ne pas commettre cette erreur.

Le pouls battant, je bondis par-dessus lui. Je sentis mon pied heurter quelque chose et entendis Minias grogner. J'eus le souffle coupé lorsque le démon s'évapora et que mon pied glissa à travers lui avant de rencontrer le sol.

Je m'appuyai contre le mur pour prendre mon élan et courus vers la cuisine. J'avais un cercle là-bas, encore salé. Jenks volait devant moi dans un éclat de poussière.

— Attention ! prévint-il et je tombai, les pieds brusquement tirés en arrière.

Le souvenir d'Al afflua en moi. Je ne pouvais pas y retourner. Je ne pouvais pas être le jouet de quelqu'un. Je me débattis en silence,

comme si toutes mes années d'arts martiaux s'étaient envolées.

— C'est quoi ton *problème* ? demanda Minias.

Je le fis grogner en frappant une partie molle de son anatomie. Il se dématérialisa et relâcha son étreinte.

Je m'échappai vers l'avant, rampant presque à travers la cuisine, jusqu'à ce que le cercle s'étende entre nous. Minias était juste derrière.

— *Rhombus ! criai-je* en me connectant à la ligne d'énergie et plaquant la main sur celle qui était gravée au sol.

L'au-delà s'engouffra. La peur me fit perdre le contrôle et une quantité de pouvoir plus importante que je l'aurais voulu s'infiltra en moi, douloureuse. Le cercle s'éleva et Minias se heurta au mur intérieur.

— Aïe ! s'exclama le démon en tombant en arrière contre l'îlot au centre de la cuisine, sa tunique pourpre enroulée autour de lui.

La main sur son nez, il regarda la crasse qui rampait tout autour de ma bulle. Son chapeau était tombé et il m'adressa un long regard à travers ses boucles, avant d'exploser de colère en se rendant compte que son nez saignait.

— Tu m'as cassé le nez ! s'écria-t-il, tandis qu'un sang de démon rouge vif s'en écoulait toujours.

— T'as qu'à le réparer, répliquai-je, tremblante.

Il était dans un cercle. Il était dans mon cercle. J'aspirai une bouffée d'air, puis une autre. Je tirai lentement mes jambes sous moi et me levai, frissonnante malgré la chaleur de la nuit.

— Bon sang, c'est quoi ton problème ? demanda-t-il de nouveau, alors que le voile noir d'au-delà qui ondulait au-dessus de lui traduisait clairement sa fureur.

Il retira la main de son nez et vit que le sang ne coulait plus.

— Moi ? m'exclamai-je, brûlante d'angoisse. Tu as dit que tu appellerais avant et que tu ne débarquerais pas comme ça !

— J'ai appelé ! (Minias rajusta brutalement sa tunique.) Tu ne réponds jamais et puis, cria-t-il en faisant tomber mon coûteux tableau par terre d'une pichenette, plutôt qu'un simple : «Je suis occupée, merci de rappeler plus tard», tu m'as claqué la porte au nez ! J'aimerais que nous réglions une bonne fois pour toute cette histoire de marque entre nous. Tu es insolente, mal élevée et aussi ignorante qu'un crapaud !

— Hé ! (Le visage en feu, je me penchai pour regarder derrière le comptoir et m'aperçus que mon tableau était cassé.) Tu as cassé mon tableau noir ! (Puis j'hésitai et reculai en serrant les bras autour de ma poitrine.) C'est toi qui me faisais éternuer ? (J'adressai un regard à Jenks, exaltée.) Jenks ! Je ne suis pas allergique aux chats !

Minias croisa les bras et s'appuya contre le comptoir.

— Aussi ignorante qu'un crapaud. Aussi malpolie qu'un invité

indésirable. Al est un saint de t'avoir supportée, si l'on excepte l'originalité de ton sang.

Jenks éloigna ses enfants de la fenêtre en les rassurant et leur ordonna de ne rien répéter à leur mère.

— Moi... insolente ? bégayai-je en tirant sur mon tee-shirt pour le remettre en place quand le regard de Minias glissa sur mon ventre. C'est pas moi qui apparais sans crier gare !

— J'ai dit que j'appellerais avant. (Il plissa ses yeux de démon.) Je ne te l'ai pas promis. Et c'est pas moi qui balance des pilules et de l'aérosol, ajouta-t-il en ramassant son chapeau et le vissant de nouveau sur son crâne.

Ses boucles débordaient de toutes parts, et que Dieu m'en soit témoin, il était beau. Je me calmai immédiatement. *Non, non, Rachel, vilaine fille.* Et, me rappelant ce que m'avait dit Ivy au printemps dernier à propos de mon besoin de connaître une menace mortelle pour me sentir vivante, je repoussai l'idée que Minias était séduisant. Mais il l'était bel et bien.

Minias vit ma colère s'apaiser et, manifestement habitué à traiter avec des femelles versatiles, il baissa les yeux. Quand il les releva sur moi, il était visiblement plus calme, mais pas moins furieux.

— Je m'excuse de t'avoir fait peur, déclara-t-il sur un ton solennel. Apparemment, tu pensais avoir quelque chose à craindre, et ce n'était certainement pas la meilleure idée de t'attraper comme je l'ai fait.

— C'est clair ! approuvai-je en sursautant quand Jenks se posa sur mon épaule. Et n'essaie pas de me vendre tes salades à propos du gentil démon. J'en connais trois comme toi maintenant et vous êtes soit mauvais, soit déments, soit franchement méchants.

Minias sourit, mais je ne me sentis pas mieux pour autant. Son regard erra à l'intérieur de ma bulle.

— Je ne suis pas gentil et, si je pouvais, je te traînerais dans l'au-delà et te vendrais aux enchères... mais Newt s'en mêlerait.. (Il me regarda de nouveau.) Elle ne se souvient pas de toi pour le moment. J'aimerais que les choses restent ainsi.

— Par le petit string rouge de Clochette, chuchota Jenks en attrapant mon oreille pour garder l'équilibre.

L'estomac noué, je reculai jusqu'à rencontrer l'acier inoxydable du frigo, qui me glaça le dos à travers ma chemise fine.

— Avec cette dette entre nous et tant que notre marque n'est pas scellée, il serait de mauvais goût de t'emporter avec moi. (Minias rabattit les manches de sa chemise sur ses poignets.) Une fois que j'aurais exaucé le vœu stupide que tu choisiras, je n'aurai plus à me retenir, mais jusque-là, tu es *relativement* en sécurité.

Ma mâchoire s'affaissa. Le salaud. Il m'avait effrayée

intentionnellement. Je ne m'en voulais plus du tout de lui avoir brûlé les yeux, ni de l'avoir frappé dans les parties intimes, ou même qu'il soit entré dans ma bulle. Et, jusqu'à ce que nous ayons réglé ça, je n'allais certainement pas me croire en sécurité avec lui.

— Jenks, soufflai-je à voix basse tandis que Minias jetait un regard à la cuisine, tu pourrais envoyer un de tes enfants chercher Ceri ?

Elle s'était probablement remise de son dépit face à mes minables performances en matière de lignes d'énergie. Et je ne voulais pas agir sans elle.

— Je vais y aller moi-même, répondit-il. Ils n'ont pas le droit de quitter le jardin. (Son battement d'ailes rafraîchit ma nuque au moment où il s'éleva, ses traits anguleux crispés.) Ça va aller ?

Je regardai Minias caresser les herbes qui séchaient sur la grille surplombant l'évier, et j'aurais voulu lui dire de retirer ses doigts.

— Oui, ça va aller, assurai-je. Il est dans un bon cercle.

Minias suivit Jenks du regard avec un intérêt inhabituel lorsque celui-ci partit comme une flèche. Il semblait légèrement agacé et, alors qu'il traînait ses pieds nus sur le lino, une paire de pantoufles brodées se matérialisèrent autour. Son front se détendit lentement sous ses boucles brunes. Je considérai ses yeux étranges, tentant d'apercevoir les pupilles latérales au milieu des iris sombres. Adossé au comptoir, il croisa les jambes et attendit. Mon charme contre les éternuements se trouvait juste à côté de lui et je n'appréciai pas l'air condescendant qu'il afficha après avoir jeté un bref regard au pentagramme.

— Tu n'es vraiment pas douée pour le protocole des lignes, remarqua-t-il sèchement. Mais je dois avouer que c'est mieux que ce qui se passe dans les sous-sols miteux dont j'entends toujours parler.

— Je ne savais pas que c'était toi qui me faisais éternuer, soufflai-je. Comment savoir une chose qui ne vous a pas été expliquée ?

Minias détourna son attention du jardin plongé dans l'obscurité. Il haussa un sourcil.

— C'est tout à fait faisable. (Il se tourna et commença à trifouiller dans les vestiges de mon charme de ligne.) Alors qu'est-ce qu'il est censé procurer, ce sort ? demanda-t-il, tenant le creuset dans une main et passant un doigt de son autre main sur la suie. La vie éternelle ? La richesse infinie ? Un savoir illimité ?

Je n'aimais pas sa façon de frotter son pouce contre son doigt pour sentir l'odeur de la cendre, comme si cela avait un sens.

— Arrête, dis-je.

Il me regarda sous ses boucles brunes et reposa le creuset. La vue de cette silhouette élégamment vêtue qui faisait quelque chose d'aussi mondain qu'attraper une serviette en papier pour nettoyer ses

doigts me parut étrange. Je fronçai les sourcils et ma tension monta lorsqu'il s'accroupit pour observer mes livres de charmes.

— Laisse ça tranquille, murmurai-je en espérant que Ceri allait se dépêcher.

Jurant en latin, Minias retira les doigts de mes livres. Quand il se releva, il tenait mon ensemble imbriqué de casseroles en cuivre qui servait à mes charmes. Mon pistolet Flash-Ball reposait aussi tranquillement que possible dans la plus petite d'entre elles. J'eus un instant d'inquiétude à l'idée que mes charmes, à l'intérieur, bien qu'ils soient expirés, puissent contenir suffisamment de mon aura pour briser le cercle. Pourtant, Minias ne lui jeta qu'un coup d'œil et reporta son attention sur la plus grosse des casseroles. C'était celle que j'avais cabossée contre la tête d'Ivy et je n'appréciais pas du tout l'air de dégoût dédaigneux qu'il afficha en la soulevant.

— Tu ne te sers pas de celle-là, si ? demanda-t-il.

— Est-ce que tu pourrais la reposer ? protestai-je.

Bon sang, c'était quoi son problème ? Il était pire que Jenks quand il devenait curieux. Minias haussa les sourcils, amusé, puis reposa la casserole et s'empara du manuel ouvert sur le comptoir. Je serrai la mâchoire, mais ne dis rien cette fois-ci. Amusé, il détendit ses lèvres et maintint le livre ouvert d'une main puis, après avoir rajusté son chapeau, il se hissa sur le comptoir et s'assit à côté de mon charme. Ses cheveux bouclés touchaient presque les casseroles et les herbes au-dessus de lui.

Je fis un pas en avant en expirant lentement.

— Écoute, dis-je et il leva ses yeux d'alien vers moi. Je suis désolée. Je ne savais pas que tu essayais de me joindre. Est-ce qu'on ne pourrait pas régler cette histoire de marque et reprendre tous les deux le cours de nos vies ?

Posant de nouveau les yeux sur le manuel, Minias retira son chapeau et murmura :

— C'est pour ça que je suis là. Tu as largement eu le temps de penser à un vœu. Ça fait presque cinq cents ans que je n'ai pas traité avec des temporels et je n'ai pas particulièrement envie de m'y remettre, alors je t'écoute.

Je baissai la tête et, soudain nerveuse, je me hissai à mon tour sur le comptoir à côté de l'évier. *Des temporels, hein ?* Les bras autour de mes genoux pliés sous mon menton, je repensai à la durée de vie raccourcie de Jenks et à la manière dont les vœux se retournaient toujours contre nous. Bien sûr, celui que j'avais fait pour quitter la SO avait fonctionné, mais j'essayais toujours de me débarrasser de la marque de démon que j'avais récoltée à l'occasion. Si je faisais le souhait d'une vie plus longue pour Jenks, il était possible qu'il se retrouve diminué au point de ne plus rien pouvoir faire du tout. Ou

peut-être qu'il deviendrait le premier vampire pixie ou quelque chose de tout aussi déplaisant.

— Je ne veux pas de souhait, murmurai-je en me sentant particulièrement lâche.

— Non ? (Visiblement surpris, le démon étendit ses jambes et les laissa pendre contre le comptoir, cachant ainsi mes grimoires.) Tu veux une malédiction ? (Ses traits lisses prirent une expression acerbe.) Je n'ai jamais enseigné quoi que ce soit à une sorcière, mais je peux peut-être faire rentrer quelque chose dans ta petite tête.

Intéressant.

— Je ne veux pas apprendre à lancer de malédiction, répliquai-je. En tout cas, pas avec toi.

Minias posa un regard distrait sur mes récoltes de bois d'if qui séchaient dans le coin. Il inclina la tête et me regarda comme s'il s'apercevait de ma présence.

— Non ? s'étonna-t-il. (Il leva une main dans un geste interrogateur.) Alors qu'est-ce que tu veux ?

Nerveuse, je me laissai glisser du comptoir. Je ne voulais rien faire sans Ceri, mais refuser semblait suffisamment inoffensif.

— Je ne veux rien.

Le sourire de Minias devint condescendant.

— Je te croirai le jour où les deux mondes entreront en collision.

— Bon, d'accord, il y a certaines choses que je souhaite, avouai-je amèrement, pas très enthousiaste à l'idée d'obtenir un cadeau qui me causerait encore plus de problèmes que si je ne l'avais pas et ne l'avais jamais eu. Je veux que mon partenaire vive plus longtemps que vingt malheureuses années. Je veux que mon amie trouve la paix dans sa vie et dans ses choix. Je veux que ma satanée église... (Je frappai le comptoir de la paume de ma main)... soit de nouveau sanctifiée pour ne pas craindre de voir des morts-vivants apparaître quand je dors ! Et je veux me débarrasser de ce truc dans mon congélo avant que :

a), il provoque une guerre de pouvoir dans l'Outremonde

ou b), Newt revienne frapper à ma porte pour me demander de nouveau du sucre. Mais toi... (Je le pointai du doigt)... tu exaucerais mes vœux de telle sorte que toute la joie qu'ils sont censés apporter se retournerait contre moi, alors oublie !

Je croisai les bras et boudai, furieuse, en me demandant malgré tout si je ne faisais pas une erreur.

Minias referma le manuel d'un coup sec. Je sursautai et, en me regardant fixement de ses yeux rouges avec une intensité troublante, il glissa du comptoir et avança de deux pas.

— Tu sais pourquoi elle était là ? Tu l'as ?

Mon poulx s'emballa et je me redressai, inquiète.

— Je crois bien.

Minias resta immobile, à l'exception de l'ourlet de sa tunique qui ondulait autour de ses pieds.

— Donne-le-moi. Je vais m'assurer que Newt ne vienne plus t'ennuyer.

J'avais la bouche sèche. En constatant à quel point il le voulait, je savais que ce serait une *très grosse* erreur de le lui donner. Il ne savait même pas de quoi il parlait.

— C'est ça, ripostai-je. Aussi facilement que tu as suivis sa piste l'autre nuit ? Tu ne peux pas la contrôler, et tu le sais.

Il prit une inspiration pour protester et je fronçai les sourcils. La tête inclinée, pensif, Minias recula d'un pas.

— Tu n'as rien à m'offrir que je désire, démon, poursuivis-je. Tu vas devoir m'être redevable.

— Tu crois que je vais porter ta *marque* ? répondit-il, et je relevai la tête au ton incrédule de sa voix. Certainement pas !

Ses joues étaient pâles, mais une profonde colère brillait dans ses yeux.

— Pourquoi pas ? rétorquai-je, appréciant soudain cette idée, simplement parce qu'elle lui déplaisait.

Trent avait affirmé que je prenais mes décisions uniquement en fonction de l'énervement qu'elles provoquaient chez autrui. Je grimaçai. Minias, toutefois, ne m'avait pas vue, puisqu'il m'avait tourné le dos en soupirant bruyamment.

Il était très large d'épaules, élégant et majestueux avec sa tunique et son chapeau, comparé à moi dans mes sandales, mon jean et mon tee-shirt. Toujours connectée à la ligne, je sentis mes cheveux se gonfler. Je passai la main dans mes boucles en me disant qu'il était un peu futile de se préoccuper de ses cheveux alors qu'on avait un démon dans sa cuisine.

Minias releva la tête et j'entendis la porte d'entrée se fermer.

Ceri. Enfin.

Ses pas résonnèrent avec légèreté dans le couloir et elle m'appela d'une voix tendue par l'anxiété. Elle s'arrêta sur le pas de la porte, posant alternativement ses yeux écarquillés sur Minias, toujours à l'intérieur de mon cercle, puis sur moi. Elle portait la même robe d'été en lin léger et ses orteils mouillés indiquaient qu'elle avait marché pieds nus sur le gazon humide de rosée. Jenks était assis sur son épaule, comme s'il lui appartenait, et je ne fus pas surprise de voir Rex dans les bras de l'elfe. La chatte rousse du pixie ronronnait, les yeux fermés et les pattes mouillées elles aussi.

— Dieu nous protège, dit-elle, soulagée. (Jenks s'envola dans un scintillement doré et Ceri laissa glisser le chat par terre.) Tu n'as rien ? demanda-t-elle en s'approchant, mais sans me toucher les mains comme elle en avait l'habitude.

— Jusqu'ici ça va, répondis-je en me demandant si elle était toujours fâchée depuis la nuit dernière, en dépit de son assurance.

J'avais correctement posé mon cercle, je n'avais juste pas compris qu'il sonnait. Ceri était un véritable tyran, mais elle n'allait tout de même pas rester furieuse après moi parce que j'étais longue à la détente. Si ?

Rex était au milieu de la cuisine, vexée de se retrouver par terre, et tortilla légèrement la queue. Elle ne me laissait pas la toucher, mais la présence d'un démon à moins de un mètre d'elle ne semblait pas la déranger outre mesure. *Stupide chatte.*

— Bonsoir, Ceri, dit Minias d'un ton aimable, mais elle ne répondit pas et l'unique indice suggérant qu'elle l'avait entendu fut le léger pincement de ses lèvres et la pression de ses doigts sur son crucifix.

— Est-ce que vous êtes arrivés à un accord ? me demanda-t-elle, les traits tirés d'inquiétude.

Jenks entra en flèche par la fenêtre, d'où il était sorti pour aller jeter un coup d'œil sur ses enfants.

— On t'attendait, dit-il.

Ma poitrine se comprima. « *On* ». *Il a dit «on»*. Ce n'était presque rien, mais le fait de ne pas m'avoir tourné le dos alors que j'avais traité avec des démons signifiait beaucoup. *Bon sang, c'est vrai, je n'ai rien demandé, moi !*

— Bien. (Ceri détendit ses minces épaules. Elle se tourna enfin vers Minias.) Je vais vous aider à établir un contrat sans faille.

Le rire sec de Minias me prit au dépourvu et je fronçai les sourcils en le voyant mettre les mains derrière le dos, l'air inébranlable.

— Non, répondit-il simplement. J'ai appris ce que tu as fait à Al. Je négocie avec elle. (Ses yeux fendus s'étrécirent et son regard glissa sur moi, rampant sur ma peau.) Je ne te laisserai ni négocier à sa place, ni même servir d'intermédiaire.

Ceri se raidit et des taches rouges apparurent sur ses joues.

— Tu n'as rien à exiger, espèce de... d'apprenti *leviter* !

Je ne savais pas ce qu'était un *leviter*, mais Minias fronça les sourcils.

Jenks se posa sur mon épaule.

— Elle vient de lui dire qu'il était un bleu en matière de négociation, murmura-t-il, et je fis un « hmmm » en signe de compréhension avant de me demander comment il savait ça.

Minias était clairement contrarié et je n'aimais pas la façon dont il tapotait le bas du cercle avec ses pantoufles, comme s'il cherchait un moyen d'en sortir.

— Fermez-la tous les deux, ordonnai-je pour obtenir leur

attention. Ça ne fait rien, Ceri. Je ne veux rien de lui, il va donc devoir porter ma marque.

Ça ne convenait pas du tout à Minias qui fit claquer sa main contre la barrière avec un grognement de douleur. Je plissai le nez à l'odeur envahissante d'ambre brûlé qui s'éleva aussitôt. Le démon me tourna le dos et replia sa tunique pour observer son poing, et Rex sortit. J'entendis la porte de la chatière claquer et une acclamation aiguë retentit dans le jardin. Rex revint en flèche et dérapa dans l'entrée avant de se sauver pour aller se cacher, probablement sous le lit d'Ivy.

Jenks voleta vers moi, flottant si près que je louchai presque.

— Tu peux faire ça ?

— Il a l'air de le penser.

Je le chassai d'un geste et vis Ceri me regarder avec un air inquiet.

— Hors de question ! lança Minias alors que je détournais les yeux pour regarder l'horloge.

Zut, Ivy allait bientôt rentrer et ce serait une très mauvaise idée qu'ils se rencontrent.

— Si, tu vas porter ma marque, objectai-je en m'approchant de lui, les mains sur les hanches. Tu ne peux rien me donner, rien m'enseigner. Soit tu m'enlèves la marque d'Al ou de Newt en échange de la tienne, soit tu prends ma marque et tu quittes ma putain de cuisine !

— Doucement, m'avertit Ceri et je sursautai lorsqu'elle me toucha le bras.

Ma peau me picotait et je sentis une vague d'énergie de la ligne me pénétrer, échappant à mon contrôle au fur et à mesure que ma colère grandissait. Je pris une rapide inspiration et réduisis l'afflux avant que mon chi déborde et que je doive le mettre en réserve dans ma tête.

— Je vais bien, je vais bien..., répondis-je en retirant sa main de mon bras.

J'étais mal à l'aise et même son léger contact m'oppressait.

Elle recula, inquiète, et Jenks alla se poser sur son épaule. J'évitai soigneusement leurs deux regards préoccupés. J'allais bien, merde !

Bien décidée à régler le problème, je me tournai vers Minias, mais le démon s'était réfugié près du comptoir ; son doux visage était placide et une nouvelle lueur brillait dans ses yeux de chèvre lorsqu'il me considéra d'un air calculateur. La peur supplanta ma colère.

Minias s'en aperçut et sourit.

— Je vais prendre ta marque, sorcière, dit-il. Je vais même t'apprendre à en faire une. Gratis, ajouta-t-il et ma respiration devint

sifflante.

— Rache, intervint Jenks. C'est une mauvaise idée.

Mais Minias s'avavançait déjà et s'arrêta à moins de quelques centimètres de la barrière du cercle, l'ourlet de sa robe ondulant autour de ses chevilles. Il sourit et je frissonnai. Ses dents étaient absolument parfaites et sa peau impeccable. Exactement comme la mienne.

Ceri m'agrippa soudain le coude.

— Je n'aime pas ça.

— Oh, Ceridwen Merriam Dulciate n'aime pas ça. (Minias haussa les sourcils et ricana.) Elle le fera elle aussi. Un jour, elle voudra quelque chose. Elle en mourra d'envie. Et c'est moi qu'elle appellera. (Il remit son chapeau rond sur sa tête.) J'ai hâte.

J'étais persuadée qu'il y avait des démons plus dangereux que Minias, mais qu'il me soit redevable d'une faveur ressemblait plus à une source d'ennuis qu'à une délivrance. Je jetai un nouveau coup d'œil à l'horloge.

— Bien. Faisons ça.

Ceri fit un petit bruit et Jenks claqua des ailes. Ils avaient l'air délaissés et mécontents. Minias, lui, semblait ravi. Il recula d'un pas et, d'un geste, m'invita à l'imiter.

— On ne peut pas faire ça dans un cercle, expliqua-t-il en inclinant la tête.

Je reculai en me demandant si je n'aurais pas mieux fait de faire un vœu idiot, comme une boîte de gâteaux ou quelque chose comme ça. Je pensai à Al et à la manière dont il m'avait laissé sa marque, puis à Newt.

— Newt ne m'a pas touchée, déclarai-je, ressentant fortement la marque sous mon pied.

— Tu sais ça... comment ? balbutia-t-il, et je me sentis encore mieux.

Oh, mon Dieu. Mon estomac se noua à l'idée de laisser sortir Minias. Ceri pouvait maintenir un cercle plus grand que celui de ma cuisine. Elle pouvait faire un sas pour bloquer les sorts.

— Ceri ?

— Je peux le retenir, mais le croire quand il dit qu'il ne te fera rien ? Je... je n'aime pas ça.

Elle l'avait à peine murmuré et je détournai le regard du visage satisfait de Minias. Ceri semblait effrayée, les yeux brillants d'inquiétude.

— Je n'ai pas le choix, dis-je. Et il ne me fera aucun mal. (Dans un crissement de sandales, je me tournai de nouveau vers lui.) N'est-ce pas ?

Il adopta une attitude plus détendue et hocha la tête.

— Je te promets que je ne te ferai aucun mal. Jusqu'à ce que je parte, du moins.

— Promets-moi de partir dès que je t'aurai marqué, contrai-je. De toi-même et sans me toucher.

Il se redressa et toucha son chapeau pour s'assurer qu'il était bien en place.

— Tout à fait.

Ouais. Bon. Je jetai un coup d'œil à Ceri, qui acquiesça, même si elle n'avait pas encore retrouvé ses couleurs. Elle modéra ses gestes et, mécontente, sortit un bout de craie magnétique de sa ceinture puis, d'une ligne continue, dessina un cercle une trentaine de centimètres au-delà du mien. Les ailes de Jenks bourdonnaient d'agitation et je fis un pas à l'intérieur en me stabilisant. Le démon regardait avec une satisfaction lasse. *Pourquoi est-ce que je recommence tout ça ?*

— Je viens avec toi, déclara Jenks en rafraîchissant mon cou avec ses ailes lorsqu'il vint flotter au-dessus de moi.

— Non, tu ne viens pas.

Je n'avais pas le temps pour ça.

— Comme si tu pouvais m'en empêcher ?

— Jenks...

Mais il était trop tard et je jetai un coup d'œil à Ceri au moment où le cercle s'éleva, le piégeant avec moi.

— Tu as besoin de quelqu'un pour surveiller tes arrières, déclara-t-elle sans manifester le moindre repentir.

Oh, punaise..., pensai-je en la regardant à travers le voile d'au-delà qui flottait entre nous. Toute argumentation devenait inutile une fois qu'elle avait ce regard dur. Jenks émit un grognement, fier de lui. Je perçus l'odeur de l'huile qu'il utilisait pour nettoyer son couteau de jardin et ne fus pas surprise lorsqu'il me dévoila la lame fatale.

— Bottons les fesses de ce porc, déclara-t-il pour tenter de détendre l'atmosphère.

Botter les fesses du porc ? Et pourquoi pas botter les fesses de la sorcière ? Elle a apparemment besoin qu'on lui mette du plomb dans la cervelle. Je me tournai vers Minias.

— Ça te pose un problème ?

Il fit un pas symbolique en arrière et, d'un geste, m'invita à traverser.

Je me stabilisai et passai la main dans la bulle pour la briser. Je me raidis quand l'énergie qui servait à tenir la barrière jaillit soudain en moi, remplissant mon chi avant de glisser de nouveau vers la ligne au-dehors. Je ne l'avais pas lâchée, au cas où j'en aurais besoin rapidement, mais je fus soulagée de ramener les niveaux d'énergie qui couraient en moi à un degré plus raisonnable. Les ailes de Jenks éventèrent mon cou et mes cheveux me chatouillèrent.

Mon estomac se noua quand Minias inspira profondément pour évaluer mon odeur, maintenant qu'elle n'était plus teintée du voile noir d'au-delà.

— C'est un plaisir, Rachel Mariana Morgan, dit-il.

Mon pouls s'accéléra au ton de sa voix, plus profonde désormais.

— Rachel tout court, d'accord ? répliquai-je, espérant que je ne faisais pas une erreur aussi énorme que je le craignais.

Minias sourit. *Super. Encore un démon aimable. Je me demande si je ne préfère pas ceux qui sont fous.* Je jetai un nouveau coup d'œil à l'horloge. Je devais régler ça avant le retour d'Ivy. Je me crispai en le voyant bouger, mais il ne fit que s'emparer du couteau que j'avais laissé sur le comptoir derrière lui. *Oh, mon Dieu, je vais me sentir mal.*

Jenks s'envola quand Minias me tendit le couteau, le manche tourné vers moi.

— Fais-moi une entaille avec ça en disant « *abyssus abyssum invocat* » et ça devrait déclencher la malédiction.

Tremblante, je saisis la dague dans ses longs doigts. C'était une malédiction ? *Bon, euh,* pensai-je en me rappelant que ma marque de démon s'était transformée en même temps que moi quand j'étais devenue loup. J'avalai ma salive et observai ses cheveux bouclés et ses yeux si malfaisants.

— C'est tout ?

Il acquiesça avec une expression indéchiffrable et ma tension monta encore d'un cran.

— C'est une malédiction publique. Ça prendrait plus de temps de la faire avec la procédure courante et ça ne servirait à rien.

J'acceptai la dague. Elle était lourde et lisse dans ma main et je pouvais sentir les ornements gravés contre mes doigts.

— Qui prend le déséquilibre ? demandai-je.

Minias tressaillit.

— Tu sais donc ce que ça coûte ?

— Bien sûr qu'elle le sait ! dit Jenks. Tu crois que tu traites avec une apprentie *leviter* ?

Il se renfrogna et je souris, mais d'un sourire aigre. Ceri se déplaça pour que je puisse la voir. Elle était fière d'elle, heureuse de voir que son élève se défendait toute seule.

— Qui prend la crasse ? demandai-je de nouveau.

Minias passa un doigt sur l'extrémité brodée de sa manche.

— Celui qui porte la marque. Mais contrairement à beaucoup de malédiction, la crasse disparaît en même temps que la marque. À moins que la personne qui la porte meure avant d'avoir payé sa dette.

Ceri acquiesça pour me signifier qu'il disait bien la vérité. Mes jambes tremblaient. Il fallait que je me débarrasse de ma marque de démon. Je ne savais pas combien de temps encore j'allais pouvoir

survivre si de telles créatures continuaient à apparaître dans mon église.

Je le regardai longuement, la dague dans la main. J'allais devoir l'entailler. La magie de démon, ça craignait.

— Dis-moi où tu la veux, dis-je.

Minias recula, sa tunique pourpre ondulant autour de ses chevilles.

— Tu me laisses le choix ?

— Eh bien, à moins que tu veuilles un grand R sur le front...

J'eus presque l'impression qu'il voulait sourire.

— Derrière l'oreille, si tu veux bien.

Je levai les yeux sur sa taille redoutable.

— Il va falloir que tu te penches.

Jenks ricana.

— Tu veux du lubrifiant ? Rachel va te la mettre comme il faut.

— Jenks ! m'exclamai-je et j'étouffai un cri lorsque Minias plongea soudain en avant et, avant que Jenks puisse réagir, m'attrapa par la taille.

Il me hissa et posa mes fesses sur le comptoir.

— Tu peux m'atteindre, maintenant ? demanda-t-il, l'air ravi de m'avoir fait peur.

Bon sang, je n'étais pas en sécurité ici, même s'il avait fini par accepter ma proposition. Ceri sortit du cercle à pas mesurés tandis que Jenks répandait des étincelles chauffées à blanc.

— Ne me touche pas, lançai-je d'une voix aiguë, figée sur le comptoir, et je saisis mon couteau en tremblant. Si tu me touches encore une seule fois je vais... je vais faire quelque chose !

— J'ai jamais eu autant l'impression de marchander à l'envers, marmonna Minias d'un ton maussade, pas le moins du monde impressionné par ma menace. (Il regarda Jenks voleter hors de sa portée avec sa lame bien en évidence à sa ceinture, puis reporta son attention sur moi.) Bon ?

Ma main tremblait toujours. Il était à ma hauteur et, nerveuse, je repoussai ses cheveux de ma main libre pour découvrir sa peau claire. Je sentis l'odeur de l'au-delà qui flottait sur lui, mais, combinée aux herbes autour de moi, elle sentait presque bon. Je laissai ses cheveux doux glisser entre mes doigts avant de repousser de nouveau ses boucles, appréciant la sensation.

— Si tu me touches encore une seule fois comme ça, gronda Minias d'une voix grave, je t'arrache les doigts.

Je regardai Ceri et me rappelai son affection bizarre pour son démon ravisseur.

— Désolée. (Je renforçai immédiatement mon contrôle sur la ligne. Mon corps se durcit et je sentis ma main devenir moite sur le

manche du couteau.) Je suis vraiment désolée, ajoutai-je avant de faire une rapide incision de haut en bas.

Un sang qui semblait normal s'écoula de la plaie et les ailes de Jenks bourdonnèrent d'agitation. Minias se raidit.

— Invoque la malédiction, espèce d'idiote ! aboya-t-il.

Ceri se tenait debout à l'extérieur du cercle, impuissante, et je récitai vite les mots avant de perdre mon sang-froid. Une curieuse sensation m'envahit, la même que lorsque j'avais appelé Minias la première fois. J'utilisais un sortilège commun qui me donna des frissons. Ma bouche s'entrouvrit et Jenks jura lorsque la blessure du démon se referma toute seule sous ses yeux pour ne laisser qu'une ligne de tissu cicatriciel. Le voile d'au-delà disparut.

— Bon Dieu de merde ! lâcha Jenks et Minias s'éloigna brusquement.

Il fit trois pas en arrière, palpa la peau derrière son oreille et fronça les sourcils. Je laissai tomber le couteau en m'apercevant que je le tenais toujours. Il résonna lourdement en heurtant le comptoir.

— Tu as promis que tu partirais, lui rappelai-je. Maintenant.

Ses yeux fendus de bouc me scrutèrent longuement et, même si je savais que c'était impossible, j'eus l'impression qu'il pouvait voir mon passé, et peut-être même mon avenir. Le visage impénétrable, Minias se pencha vers moi. L'odeur poisseuse d'ambre brûlé se mêlait au parfum brut de sa tunique en soie et je refusai de reculer.

— Je peux changer mes yeux s'ils te dérangent, murmura-t-il et je reculai brusquement. C'est peut-être parce que tu n'es pas une utilisatrice répertoriée que tu n'as pas entendu ma voix tout à l'heure, ajouta-t-il comme s'il n'avait rien dit juste avant. Tu dois t'en occuper.

Ceri pâlit. Quant à moi, nauséuse, je répondis :

— Je ne veux pas être inscrite dans un registre de démon. Va-t-en.

Minias effleura le creuset et retira ses doigts couverts de suie.

— C'est trop tard. Tu t'y es toi-même inscrite en m'appelant la première fois. Soit tu actualises tes informations, soit j'ai tous les droits de débarquer ici chaque fois que je pense avoir un moyen d'effacer cette marque.

Je levai la tête et l'observai longuement, terrorisée. *Merde*. Est-ce que c'était pour ça qu'il avait accepté de porter ma marque ? Ses yeux brillaient de victoire et je laissai tomber ma tête dans mes deux mains jointes. *Double merde*.

— Comment est-ce que je m'inscris ? demandai-je, abattue, et il ricana.

— Tu as besoin d'un mot de passe. Connecte-toi à ton cercle d'appel comme si tu allais me contacter et, pendant la connexion, pense à ton prénom puis à ton mot de passe. Rien de plus simple.

Suffisamment simple.

— Trouver un mot de passe, répétais-je, lasse. D'accord. Je dois pouvoir y arriver.

Minias me regardait sous les boucles qui s'échappaient de son chapeau. Il resta silencieux un instant puis, comme à regret, il croisa les bras sur la poitrine puis dit :

— Prends un nom courant que les gens connaissent et garde le mot de passe pour toi. Choisis-le prudemment. C'est souvent comme ça que des personnes mal intentionnées tirent les démons de l'autre côté des lignes.

Horriifiée, je regardai Jenks puis Ceri, qui se tenait désormais l'estomac.

— Un nom d'invocation ? bégayai-je en comprenant soudain. Le mot de passe est un nom d'invocation ?

Le démon grimaça.

— Si tu le reçois, oui, il peut être utilisé pour forcer quelqu'un à travers les lignes. C'est pourquoi tu dois choisir un mot de passe que personne ne pourra reconstituer.

Je reculai jusqu'à heurter le cercle de Ceri.

— Je ne veux pas de mot de passe.

— Moi, ça me va, dit-il d'un ton sarcastique. Mais si je ne peux pas te contacter, je viendrai quand ça m'arrangera moi, et pas toi. Et comme moi je m'en fiche, ce sera juste avant le lever du soleil, quand tu essaieras de dormir, ou pendant que tu prépareras le dîner, ou pendant que tu baiseras avec ton copain. (Il laissa errer son regard dans la cuisine.) À moins que ce soit une copine ?

— La ferme ! m'exclamai-je, inquiète et embarrassée.

Mais j'étais coincée, sérieusement coincée.

— Fais en sorte qu'il soit impossible à deviner, reprit Minias. Des syllabes qui n'ont pas de sens.

Comprenant soudain quelque chose, j'ouvris la bouche en grand.

— C'est pour ça que les démons ont des noms si bizarres ! dis-je et Ceri acquiesça derrière lui.

Son visage était blême et elle semblait aussi bouleversée que moi.

— Les noms de démons ne sont pas « bizarres », s'indigna Minias. Ils sont utiles.

Jenks atterrit sur mon épaule.

— Qu'est-ce que tu penses de ton nom à l'envers ? Nagromanairamlehcar.

Je sentis mon visage se déformer. Ça ressemblait à un nom de démon.

— Nul, dit Minias et je fis un pas en arrière lorsqu'il ramassa mon tableau noir et le posa sur le comptoir. Ton nom à l'envers sera le

premier qu'Al testera et, s'il le découvre, il pourra te faire du tort à ton insu. Et *idem* pour ta date de naissance, tes passe-temps, ta glace préférée, tes stars de cinéma favorites ou tes ex-petits copains. Pas de chiffres ni de caractères bizarres. Evite le coup du mot inversé. Il suffit de lire le dictionnaire à l'envers pour le trouver...

— Ça prendrait un temps infini, raillai-je avant de pâlir quand Minias posa ses yeux rouges sur moi.

— Un temps infini, c'est exactement ce dont nous disposons.

Je le vis faire un mouvement et le dévisageai, prête à détalier s'il bougeait. Mais il se détourna en levant les yeux sur la pendule au-dessus de l'évier.

— Tu dois partir, dis-je d'une voix tremblante, et Jenks vint flotter entre nous deux en faisant claquer ses ailes.

— Mmmm. (Minias inclina la tête.) Je suis bien d'accord. On a fini maintenant, mais avec cette marque en suspens entre nous, je reviendrai te parler. C'est mon droit divin le plus juste d'essayer de rembourser ma dette.

Il toucha le bord de son chapeau et disparut au milieu d'une cascade de voile d'au-delà.

Je renforçai ma connexion sur la ligne au moment où je le sentis la traverser. Engourdie, je regardai fixement l'endroit où il s'était tenu quelques secondes auparavant. *Qu'est-ce que je viens de faire, bon sang ?*

Ceri brisa immédiatement le cercle et me fit presque tomber à la renverse lorsqu'elle me serra dans ses bras pour vérifier si j'étais toujours vivante.

— Rachel. (*Merde. Qu'est-ce que je viens de faire ?*) Rachel !

Ceri me secoua et je levai vers elle un regard embrumé. Elle soupira de soulagement en voyant ma conscience revenir et retira ses mains de mes épaules.

— Rachel, répéta-t-elle, plus doucement. Je pense que tu ne devrais plus pratiquer la magie de démon dorénavant.

Jenks scintilla sur son épaule, de laquelle il pouvait me voir ; il semblait effrayé.

— Tu crois ? répondis-je amèrement en me passant la main sous les yeux.

Ils étaient humides, mais je ne pleurais pas. Pas vraiment.

— En fait... (Ceri baissa la tête, franchement soucieuse.) Je ne crois pas non plus que tu devrais pratiquer de nouveau la magie des lignes.

Je me laissai glisser du comptoir et regardai le jardin derrière Ceri, éclairé par intermittence par le scintillement de poussière de pixie. Mon père ne voulait pas que j'aie le moindre rapport avec la magie des lignes. Peut-être... peut-être fallait-il que j'aie une conversation avec Trent pour savoir pourquoi.

— R

achel, passe-moi le marteau s'il te plaît, demanda Ivy d'une voix suffisamment forte pour se faire entendre par-dessus les geignements de pixies dans un coin de la pièce, tellement bruyants que ça me donnait le tournis. J'ai encore un ongle qui s'est cassé, ajouta-t-elle alors que je soufflais sur une boucle de cheveux échappée de ma queue-de-cheval pour la retirer de mes yeux.

Je me tournai en serrant le rouleau d'isolation entre les montants de soixante centimètres sur un mètre vingt. Le soleil de l'après-midi entrait par la large fenêtre du salon et formait des rayons de poussière dorée entre lesquels jouaient les pixies. Ils venaient juste de terminer leur sieste de l'après-midi et Jenks les avait amenés là pour que Matalina puisse se reposer un peu plus longtemps. Elle était souffrante depuis quelques jours, mais Jenks nous avait assuré qu'elle allait de mieux en mieux. Ses enfants représentaient une sacrée nuisance, mais je n'allais pas demander qu'ils partent. Matalina pouvait se reposer autant qu'elle en avait besoin.

Je tâtonnai et trouvai le marteau sur le rebord de la fenêtre. Je l'avais emprunté à ma mère le matin même et j'avais éludé ses questions en prétextant la construction d'une cabane à oiseaux, sans révéler qu'un démon fou avait saccagé notre salon. Il ne lui était pas venu à l'esprit que l'on était en juillet et qu'il était trop tard pour les nids.

— Tiens, dis-je en faisant claquer le manche en bois dans la main libre d'Ivy avec un bruit sec.

Elle sourit avant de se retourner pour enfoncer un clou sorti du panneau de bois que Newt avait arraché. Les pixies poussaient des cris perçants et Jenks reporta un instant son attention sur eux ; il était assis sur un appui de fenêtre, à l'écart, occupé à apprendre à son plus jeune lot de sextuplés comment lacer leurs chaussures. Ses ailes floues se calmèrent immédiatement et il reprit sa leçon. C'était un moment charmant de la vie d'un pixie qu'il n'était pas souvent donné de voir, et qui me rappela que Jenks avait une vie à part entière en dehors d'Ivy et moi.

Ivy ressemblait à l'une de ces filles sur les calendriers des

ouvriers de chantier, avec son jean taille basse élimé et son tee-shirt noir, et ses cheveux raides coiffés d'un de ces chapeaux en papier que l'on trouve dans les magasins de peinture. Elle se mouvait avec une grâce étudiée et enfonça le clou isolé dans le panneau. Dès qu'elle recula, trois pixies se précipitèrent pour inspecter son travail, avant de signaler obligeamment l'accroc qu'elle avait fait dans le papier peint. Sans un mot, Ivy le recolla et poursuivit son travail.

Je me détournai en souriant. Ivy était mécontente d'avoir manqué une autre de mes rencontres avec un démon. C'était probablement la raison pour laquelle elle me collait de si près ce jour-là, éprouvant le besoin de se rassurer et de voir que j'allais bien. Et je pouvais avoir besoin de son aide. En voyant le montant du devis pour remplacer la moquette ainsi que quelques plaques de lambris, nous avions décidé de le faire nous-mêmes.

Jusqu'ici, ç'avait été facile. Il fallait simplement déblayer les montants de bois que Newt avait arrachés et les remplacer par de nouveaux. Il n'y avait pas de mur derrière les fins panneaux et l'isolation était en rouleau, contrairement à la mousse expansive que l'on avait installée au plafond de l'église à l'automne précédent. Ce n'était pas parfait, mais c'est souvent ainsi quand on fait les choses soi-même. Quant à la moquette, elle allait finir sur le trottoir. Il y avait du parquet en chêne dessous ; un bon coup de cire ferait l'affaire.

— Merci, dit Ivy en me rendant le marteau.

— Pas de problème. (Je rajustai mon tee-shirt à manches courtes pour couvrir mon ventre, saisis une poignée de petits clous dans la boîte posée à côté du marteau et les coinçai entre mes lèvres.) Tu 'eux 'enir le 'anneau 'endant que 'e cloue ? demandai-je en essayant de maintenir la lourde plaque en place.

Ivy se pencha, attrapa le panneau par le côté et le cala fermement, donnant l'impression, grâce à sa force de vampire, qu'elle tenait une feuille en carton.

J'enfonçai le premier clou dans le coin gauche en quelques grands coups de marteau, contournai Ivy pour mettre le deuxième en bas à droite, puis le troisième en haut à droite. L'odeur riche de l'encens des vampires se mêlait à la sciure de bois ainsi qu'à mon nouveau parfum dans une agréable fragrance d'allégresse.

— Merci, dis-je après avoir retiré les clous de ma bouche. Je peux me débrouiller maintenant.

Son doux visage ovale n'exprimait rien et elle recula en se frottant les mains, comme si ce geste l'apaisait. C'était la première fois que nous faisons de nouveau quelque chose ensemble depuis qu'elle m'avait mordue et ça faisait du bien. Comme si tout était redevenu normal.

— Hé, Rache, lança Jenks d'une voix forte, tandis que ses enfants s'élevaient devant lui dans un rayon de soleil poussiéreux pour aller rejoindre les autres. J'en ai un pour toi. Qu'est-ce que tu penses de Grigrigredinmenufretin[1] ?

Je ne pris pas la peine de l'inscrire sur le bloc-notes posé sur le linteau de la cheminée et haussai simplement les sourcils à son adresse lorsqu'il se moqua de moi. J'avais essayé de trouver un mot de passe depuis que j'étais rentrée de chez ma mère avec la caisse à outils, et je n'avais toujours pas la moindre idée.

— Je prendrais un acronyme, à ta place, suggéra Ivy. Un acronyme qui n'est pas dans le dictionnaire. Ou bien ton nom à l'envers ? (Elle posa fixement ses yeux sur moi avec une étrange intensité avant de poursuivre :) Nagromanairamlehtar.

Le fait que Jenks et elle aient pensé la même chose prouvait que Minias avait raison au sujet du manque de sécurité d'un simple nom inversé.

— Non, dis-je avant que Jenks le fasse à ma place. Minias a mis son veto. Il dit que c'est trop facile à trouver. Pas de chiffres, pas d'espace, pas de vrais mots et rien d'inversé.

J'attrapai quelques clous supplémentaires et m'étirai pour atteindre le haut du panneau.

Ivy se laissa tomber en arrière et me regarda un moment avant de ranger les outils en silence. Je sentais qu'elle m'observait pendant que je m'activais avec les clous sur le montant. J'étais consciente de son regard, mais absolument pas mal à l'aise. Il était midi, sacrebleu, et elle avait probablement eu tout le sang qu'elle voulait avec Skimmer la nuit dernière. *Et est-ce que ça me gêne ?* me demandai-je en enfonçant un clou un peu trop fort. Pas du tout. Même pas un petit peu. Mais je ne pouvais empêcher le souvenir de sa morsure de rejaillir de mon inconscient...

Un léger picotement monta de ma vieille cicatrice de démon et je restai immobile, goûtant la sensation de chaleur sous ma peau, essayant de savoir si elle était née de mon imagination et des phéromones d'Ivy, ou bien de mon désir qu'elle soit heureuse. Était-ce vraiment important ?

Jenks quitta le bord de la fenêtre et vint se poser sur le linteau de la cheminée, ses ailes balayant la poussière à l'endroit où il atterrit.

— Et pourquoi pas un truc en latin ? proposa-t-il en s'approchant de ma liste. Un truc genre «Je suis une sorcière d'enfer » ou «Je suis le maître du moooonde ! ».

— *Magister mundi sum ?* traduisis-je, mais je sus que le latin était une solution trop facile. Tout le monde connaît le latin, je pense que ce n'est pas tellement plus sûr que d'utiliser des mots du dictionnaire.

Jenks jeta un regard salace à Ivy quand elle posa sa perceuse.

— Et pourquoi pas Jsuss ? suggéra-t-il. C'est l'acronyme de «Je suis une stupide sorcière », ou alors, tiens, en voilà un autre : (il se posa sur ma liste en grimaçant, les mains sur les hanches) Cuni ? C'est un super nom.

Ivy secoua le sac-poubelle par terre et y jeta son chapeau en papier.

— Super... Qu'est-ce que ça veut dire ?

— « Cherchez un nom d'invocation »

Je serrai les lèvres et enfonçai un clou.

Ivy ricana et but une petite gorgée de la bouteille d'eau posée sur le rebord.

— Moi je dis qu'on devrait utiliser Charal, parce que ça sonne un peu comme Rachel et qu'elle va se faire hacher menu si elle fait pas gaffe.

Lassée, je me retournai, le marteau à la main.

— Vous savez quoi ? lançai-je en brandissant le marteau d'un air vaguement menaçant. Et si vous vous contentiez de la fermer ? Là, tout de suite ?

Ivy fronça les sourcils en refermant sa bouteille d'eau.

— Je ne sais même pas pourquoi tu acceptes de faire ça.

— Ivy..., commençai-je, fatiguée.

— Tu cherches les ennuis, poursuivit-elle en reposant la bouteille vide sur l'appui de fenêtre.

Jenks était toujours debout sur ma liste et l'observait, les mains sur les hanches.

— Elle fait ça pour le frisson, intervint-il d'une voix lointaine

— C'est pas vrai ! protestai-je.

Ils me regardaient tous les deux avec incrédulité.

— Bien sûr que si, affirma Jenks sans aucune gêne. C'est un classique, Rachel. Flirter avec la mort, sans tout à fait la toucher. (Il sourit.) Et c'est pour ça qu'on t'aiiiiiime, roucoula-t-il.

— La ferme, grommelai-je en lui tournant le dos, et je me remis à clouer. Je fais ça pour que Minias ne se pointe pas ici pour résoudre cette histoire de marque quand ça lui chante. (Je me penchai dans un rayon de soleil et attrapai une autre poignée de clous.) Ça vous dérangerait pas, vous, que Minias apparaisse comme ça ? demandai-je.

Le regard posé sur ses enfants regroupés sur le bord de la fenêtre, Jenks haussa les épaules.

— Je comprends bien ce que tu fais, mais pas tes motifs.

— Je viens de te les expliquer, mes motifs. (Nerveuse, je repoussai une mèche de cheveux rebelles derrière mon oreille.) Ecoute, si tu ne veux pas m'aider à trouver de mot de passe, très bien. Je peux le faire toute seule.

Ivy et Jenks échangèrent un regard dubitatif – comme si j'en

étais incapable – et le rythme de mon cœur s'accéléra.

— Papa ! cria un pixie désespéré d'une voix aiguë. Papa ! Jariath et Jumoke m'ont collé les ailes !

Sous le coup de la surprise, ma colère retomba et je me retournai vers la fenêtre. Trois traînées grises s'engouffrèrent dans le salon. Il y eut un fracas métallique dans la cuisine et je me demandai ce qui était tombé. Jenks était pétrifié ; son visage exprimait à la fois la peur que Matalina s'en aperçoive et son embarras d'avoir laissé ses enfants sans surveillance suffisamment longtemps pour qu'ils collent les ailes de l'un des leurs. Il se reprit immédiatement et s'éleva dans les airs, fonça sur l'étagère, cala l'enfant hystérique sous son bras et se précipita vers les autres. Le clan se dispersa en tourbillonnant dans une volute de soie et de consternation.

— Jariath ! Jack ! Junis ! Jumoke ! cria Jenks depuis la cuisine et son cri s'évanouit dans un tamis chatoyant de poussière dont l'écho retentit en nous.

— Bon sang ! lâcha Ivy pour briser le silence, avant de rire dans sa barbe.

Elle s'empara de la colle, regarda l'étiquette et me la lança. *Soluble à l'eau*, pensai-je avant de la ranger dans la boîte à outils. Je souris d'un air piteux et, même si j'espérais que Jenks parviendrait à décoller les ailes de son enfant, je pensais surtout que j'avais trouvé mon nom de convocation. *Jariathjackjunisjumoke*. Si jamais je l'oubliais, il me suffirait de demander à l'un des enfants pixies qui s'étaient fait chauffer les fesses pour avoir collé les ailes de leur frère.

— Oh, hé, dit Ivy en se penchant pour allumer le poste de radio. Tu as entendu la dernière de Takata ?

— Ouai. (Ravie que les pixies soient partis, j'attrapai quelques clous supplémentaires lorsque la chanson en question commença.) Je ne peux pas attendre jusqu'au solstice d'hiver. Tu penses qu'il nous embauchera de nouveau pour faire la sécurité ?

— Mon Dieu, j'espère bien.

Elle monta le son et chanta le refrain, d'une voix faible mais claire. Quand j'eus fini d'enfoncer le dernier clou de la rangée, Ivy mit en place un nouveau panneau de bois et je clouai les coins sans attendre. On travaillait bien ensemble. Ç'avait toujours été le cas.

Les rires des pixies dans le jardin nous assurèrent que tout s'était arrangé. Détendue, j'humai l'odeur distincte du bois brut et du matériau d'isolation. C'était une journée radieuse. La vague de chaleur était finalement passée. Jenks vaquait à ses occupations de père. Ivy et moi revenions à une situation normale. Et elle chantait. Ça ne pouvait pas mieux se passer.

En entendant qu'elle chantait des vers que je ne comprenais pas, mon expression s'adoucit. C'était la piste vampire que Takata avait

incluse dans son album, quelque chose de très particulier que seuls les morts-vivants et leurs scions pouvaient comprendre. Bon, Trent avait une paire d'écouteurs ensorcelés qui lui permettaient de percevoir ces choses-là, mais ça ne comptait pas. Il m'en avait offert une, dans le passé. Je l'avais refusée, craignant ce que ce « cadeau » aurait impliqué. Malgré tout, en entendant Ivy harmoniser sa voix, à la fois rauque et douce, à celle de Takata, j'aurais aimé en posséder une paire. La seule fois où j'avais pu utiliser les écouteurs en question, la voix pure et tourmentée de la femme m'avait paru tout bonnement exquise.

Ivy attrapa le balai et se mit à la tâche. J'achevai une rangée de clous, penchai la tête en bas pour enfoncer le dernier et entamai une autre colonne. J'en manquai un et m'écorchai le pouce en essayant de distinguer ce que chantait Ivy. Je glapis et la douleur aiguë me fit faire un bond en arrière. Je fourrai mon pouce dans ma bouche avant même de me rendre compte que je l'avais entaillé.

— Ça va ? s'enquit Ivy et j'acquiesçai en regardant la marque rouge sur mon pouce, puis vérifiai le mur.

Merde, j'avais cabossé le panneau.

— C'est pas grave, dit Ivy. On mettra le canapé devant.

Lasse, je donnai un dernier grand coup sur le clou. Je jetai le marteau dans la boîte à outils et m'assis dans le foyer de la cheminée, étirai mes jambes et observai mon pouce. Il allait virer au pourpre. Je le savais.

Ivy reprit son balai avec des gestes lents et réguliers, presque hypnotiques. Une fois la chanson de Takata achevée, la voix insupportable d'un homme qui criait à propos de voitures prit le relais, et je me baissai pour éteindre la radio.

Mes épaules se détendirent dans le silence rétabli. Le balai faisait un bruit apaisant et le jardin était calme désormais, les pixies vaquant sans doute à leurs occupations tout au bout du cimetière.

Ivy se pencha en avant pour balayer la poussière et les débris de bois sur le plateau. Ses cheveux noirs frappés par le soleil se mirent à briller d'éclats argentés. Le plastique du sac-poubelle crépita avec un bruit léger quand Ivy y vida la poussière. Un sourire ironique se dessina sur mes lèvres en la voyant se mettre à balayer le sol tout entier pour la seconde fois. Je me levai et réorganisai les outils dans la caisse pour pouvoir la fermer. Je devais les rendre à ma mère le dimanche suivant, lors d'un dîner postanniversaire. Il n'y avait aucun moyen d'y échapper. J'espérais seulement qu'elle n'aurait invité personne d'autre pour jouer les entremetteuses. Peut-être que je devrais l'appeler et la prévenir qu'Ivy allait venir avec moi ? Ça risquait de lui hérissier les poils un moment, puis elle ajouterait une assiette pour Ivy, finalement ravie que je vienne avec quelqu'un.

— Ça va, ton pouce ? demanda Ivy, et sa voix me fit sursauter dans le silence de l'église.

— Ça va. (Je claquai les verrous de la boîte à outils, me relevai et baissai les yeux sur mon doigt.) Ça m'énerve quand je fais des trucs comme ça.

Ivy cala le balai contre le mur à côté de la porte et s'approcha.

— Laisse-moi regarder.

Avide d'un peu de compassion, je tendis la main et elle la prit. Un frisson me parcourut et Ivy le sentit, levant les yeux vers moi sous sa courte frange balayée d'or.

— Arrête, dit-elle d'un air sinistre.

Presque furieuse.

— Pourquoi ? demandai-je en retirant ma main. Tu m'as mordue. Je sais ce que ça fait et comment ça te rend. Je veux établir un lien de sang avec toi. Pourquoi tu refuses ?

Le visage d'Ivy prit une expression de surprise choquée. Mince, je m'étais étonnée moi-même et mon pouls s'accéléra, ma peau frissonnant sous une montée d'adrénaline.

— Je t'ai mordue ? demanda-t-elle, la voix teintée de colère. Tu m'as presque séduite. Et tu as joué avec mes pulsions.

— Eh bien... c'est toi qui m'as donné le fameux livre, bombardai-je en retour. Tu espères me faire croire que c'était pas intentionnel ?

Elle resta un instant silencieuse, debout dans les rayons du soleil, et ses yeux se dilatèrent lentement. Je retins ma respiration sans savoir ce qui allait se passer. S'il fallait l'énerver pour qu'elle se décide enfin à me parler, eh bien soit ! Mais au lieu de se mettre en colère, elle recula d'un pas.

— Je n'ai pas envie d'en parler, dit-elle.

Je commençai à protester, mais elle pivota et disparut par la voûte de l'entrée.

— Hé ! m'exclamai-je, bien consciente que c'était une mauvaise idée de suivre un vampire en fuite, mais est-ce que j'avais jamais vraiment fait ce qu'il fallait ? Ivy, rouspétai-je. (Je la trouvai près de l'évier de la cuisine, en train de le récurer ardemment. L'odeur épaisse et piquante du produit flottait au-dessus d'elle dans un petit nuage de bulles qui brillaient au soleil. Elle avait dû vider la moitié de la bouteille.) Moi je veux en parler, insistai-je et elle me jeta un regard qui me glaça le sang. Je sais à quoi m'attendre maintenant, ajoutai-je avec obstination depuis le couloir. Ce sera pas si méchant.

— Tu ne sais pas à quel point c'est difficile, protesta-t-elle en se tournant vers le robinet.

Ses gestes étaient brutaux, à la limite d'une rapidité vampirique. Je me glissai dans la cuisine en prenant conscience que je lui bloquais la sortie, et prétextai d'aller chercher une bouteille d'eau. Mon pouls

s'accéléra et je bus une gorgée après avoir dévissé le bouchon et refermé la porte du frigo.

— Tu as besoin de sang à quelle fréquence ? demandai-je lorsqu'elle pivota brusquement en tortillant les mains dans un torchon.

— Ça a l'air répugnant, à la façon dont tu en parles, Rachel, accusa-t-elle en fronçant les sourcils d'un air blessé.

— Mais ce n'est pas répugnant, protestai-je. Tout est là. Tu as besoin de sang pour te sentir bien dans ta peau. Merde, moi j'ai besoin de sexe au moins une fois par semaine quand je sors avec quelqu'un que j'apprécie, ou alors j'ai l'impression que le type ne m'aime pas, ou bien qu'il me trompe, ou n'importe quelle autre impression idiote. Ça n'a aucun sens, mais c'est comme ça. Pourquoi tu serais différente ? Alors, à quelle fréquence est-ce que tu as besoin de partager du sang pour te sentir heureuse et forte ?

Son visage était écarlate derrière ses cheveux noirs. Tiens donc ? Dans le fond, Ivy était timide.

— Deux ou trois fois par semaine, marmonna-t-elle. Je n'ai pas besoin d'une grosse quantité à la fois. C'est l'acte qui compte, plus que le résultat.

Puis son regard errant se posa enfin sur moi, me pénétrant au plus profond de mon être.

— Ça me va, répondis-je, le cœur battant.

Ça me va, n'est-ce pas ?

Ivy maintint son regard. Puis elle se déplaça brusquement et, l'instant d'après, je me trouvais dans une pièce vide.

— Ivy ! m'exclamai-je en la suivant après avoir posé la bouteille. Je ne te demande pas de me mordre. Je veux simplement parler ! (Je jetai un coup d'œil dans sa chambre et dans sa salle de bains en passant, puis entendis ses pas dans le sanctuaire. Elle partait. Typique.) Ivy..., repris-je d'une voix cajoleuse.

Puis je hoquetai légèrement lorsqu'elle apparut soudain devant moi alors que j'entrais dans le salon.

Je trébuchai et m'arrêtai en voyant son corps tendu comme un fil et ses yeux ténébreux. Je poussais le bouchon et nous le savions toutes les deux. Ma cicatrice de démon me picotait sous l'effet des phéromones qu'elle envoyait, et le souvenir de Jenks, disant que j'étais une droguée de l'adrénaline, refit surface. Mais bon sang, c'était la première fois que j'avais réussi à lui tirer quelques mots depuis des mois !

— Tu me suis, gronda-t-elle et je réprimai un frisson en entendant le ton menaçant de sa voix.

— Je veux en parler, répliquai-je. Seulement parler. Je sais que ça te fait peur... Hé !

Je glapis quand elle tendit le bras et l'enfonça dans mon épaule.

Mon dos alla heurter le mur et je levai les yeux. Ivy était juste devant moi, le regard noir comme le vice... et vif comme le soleil.

— J'ai de bonnes raisons d'avoir peur, dit-elle, son souffle soulevant mes cheveux. Tu crois que je n'ai pas envie de te mordre ? Tu penses que je n'ai pas envie de me nourrir encore de toi ? Tu m'aimes, Rachel, que tu saches ou non comment te débrouiller avec ça. Et l'amour sans contrainte, ça arrive rarement à un vampire. Ça me rend malade de te savoir juste là et de ne pas pouvoir t'avoir !

Je la regardai longuement, le poulx battant à toute allure et les genoux affaiblis. J'avais peut-être fait une erreur en la suivant.

— J'en ai tellement envie que je blesse des gens pour te garder saine et sauve, et presque scandaleusement innocente, dit Ivy. Alors si je ne te mords pas, c'est qu'il y a une raison.

Elle pressa plus fort mon épaule puis fit volte-face.

Choquée, je la regardai s'éloigner. Le soleil qui traversait les vitraux jetait des taches de couleur sur sa silhouette tandis qu'elle balançait ses bras avec raideur. J'étais toujours aussi résolue. Je fis un pas vers elle. Cette façon de fuir mes questions avait trop duré.

— Explique-moi, demandai-je. Pourquoi est-ce que tu n'essaierais pas au moins de trouver un moyen pour que ça marche ? On pourrait être tellement heureuses, Ivy !

Elle s'arrêta juste au niveau de la cheminée, les mains sur les hanches, face à la porte. Elle resta debout moins de trois battements de cœur avant de pivoter. Mince et tendue, elle était l'image même de la frustration accumulée.

— Tu ne pourrais pas m'arrêter, déclara-t-elle simplement et je fis un pas en avant pour protester. Tu te perds trop dans l'extase pour garder la tête assez froide et m'arrêter si les choses tournent mal et, Rachel, à moins que la relation devienne aussi sexuelle, les choses *tourneront* effectivement mal. C'est ce que Piscary a fait de moi.

Je vis apparaître dans ses yeux une lueur du dégoût qu'elle éprouvait pour elle-même, de la haine qu'elle ressentait pour sa condition, et mon cœur brûlait de lui prouver qu'elle se trompait. Ma respiration s'accéléra et je retins mon souffle.

— Je sais à quoi m'attendre maintenant, affirmai-je doucement. La première fois, c'était l'effet de surprise. Je peux faire mieux.

En se déhanchant, elle regarda sur sa gauche, comme pour chercher un peu de force. Ou peut-être des réponses.

— Faire mieux, ce n'est pas ce qui te gardera en vie, répliqua-t-elle et son ton acerbe me fit frissonner. Tu n'as pas ça en toi. Tu as dit toi-même que tu ne voulais pas me faire de mal. Si je bois encore une fois ton sang sans laisser mes sentiments pour toi se joindre à mon désir, tu devras me frapper, parce que mon désir prendra le contrôle et que je ne serais alors plus capable de m'arrêter. Tu penses vraiment

que tu saurais faire ça ?

J'avais la bouche sèche et mes premiers mots ne furent qu'un coassement.

— Je..., bégayai-je, je n'ai pas besoin de te faire de mal pour t'arrêter.

— Vraiment ? dit-elle et je restai pétrifiée, les yeux écarquillés, lorsqu'elle laissa tomber son sac. Voyons voir ça.

Je reculai brusquement quand elle bondit. Haletante, je plongeai vers elle en m'aidant du mur pour prendre de l'élan. Mon intention était de passer derrière elle. Si elle me mettait la main dessus, j'allais devenir de la viande froide. Ce n'était pas de la passion. C'était de la colère. De la colère contre elle-même, peut-être, mais de la colère malgré tout.

Le bruit lourd qu'elle fit en heurtant le mur à l'endroit où je me tenais quelques secondes plus tôt fit bondir mon cœur. Je pivotai sur moi-même. Elle revenait vers moi et je lui saisis le bras en le lui tordant dans le dos pour la faire tomber. Elle se dégagea et je pivotai sur moi-même.

Mais je fus trop lente et je retins un cri quand son bras blanc s'enroula autour de mon cou. Ses doigts serraient ma main et elle me tordit le poignet en arrière jusqu'à me faire mal. Je me ramollis dans son étreinte, prisonnière et incapable de battre ses réactions de vampire. C'était fini, déjà. Elle m'avait eue.

— Fais-moi mal, Rachel, murmura-t-elle en soufflant dans mes cheveux. Montre-moi que tu n'as pas peur de me blesser. Si tu ne l'as pas encore compris, c'est bien plus difficile que tu le crois.

Ivy n'était pas masochiste. Elle était réaliste et essayait de me faire comprendre. Je me débattis, effrayée, tandis que la douleur déchirait mon épaule. Son étreinte était ferme, mais c'était mes efforts pour me dégager qui me faisaient mal. Je tentai de me calmer, les yeux écarquillés et rivés sur le mur. Je pouvais sentir sa chaleur dans mon dos. La tension raidit mes muscles un par un et des picotements glissèrent du haut de ma nuque jusqu'en bas.

— Si tu parvenais à me contrôler par la force, on pourrait partager notre sang sans amour, poursuivit-elle tout bas, son souffle effleurant mon oreille. Mais si tu m'aimais, on pourrait partager notre sang sans douleur. Il n'y a pas de juste milieu.

— Je ne veux pas te faire de mal, répondis-je, bien consciente que ma magie était une vraie batte de base-ball. (Je ne savais pas être délicate, en matière de magie. Je pourrais la blesser, je pourrais la blesser grièvement.) Lâche-moi, grondai-je en remuant.

Elle resserra son emprise et, lorsque j'interrompis mon geste, nos corps se touchèrent un peu plus et un souffle de chaleur se lova en moi. Tout ceci avait commencé comme une simple leçon pour

m'apprendre à la laisser tranquille, mais à présent... *Oh, mon Dieu. Et si elle me mordait encore. Là, tout de suite ?*

— C'est toi qui nous empêches d'équilibrer un lien de sang, dit-elle. L'amour est douloureux, Rachel. Rentre-toi ça dans le crâne. Et laisse tomber.

Ce n'était pas le cas. En tout cas, ce n'était pas une fatalité. Je me tortillai de nouveau.

— Aïe, aïe ! criai-je en battant des pieds.

Je commençais à transpirer. L'odeur d'Ivy afflua sur moi, apaisante, alléchante, me rappelant le souvenir aigu de ses dents glissant sous ma peau. Et, quand je fermai les yeux pour affronter la vague d'adrénaline qui montait en moi et qui faisait bouillonner mon sang, je compris soudain le danger qui nous guettait vraiment. J'eus peur qu'elle se laisse aller.

— Euh... Ivy ?

— Bon sang, murmura-t-elle d'une voix dont la chaleur me frappa.

Nous étions de triples idiots. Moi, j'avais juste voulu relancer le débat, et elle, elle avait seulement voulu prouver combien il serait dangereux de chercher un équilibre de sang. Résultat, nous avions dépassé les bornes.

Elle desserra son étreinte et je me détendis dans ses bras.

— Dieu que tu sens bon, souffla-t-elle et je sentis soudain battre mon poulx. Je n'aurais pas dû te toucher...

Je me sentais irréaliste, mais je la laissai me tourner vers elle. Mon cœur bondit et j'avalai ma salive en regardant son visage parfait, rougi par le danger de la situation. Ses yeux d'un noir de pleine nuit reflétaient mon image : la bouche grande ouverte, les yeux écarquillés. Les ténèbres étaient teintées par la soif de sang qui scintillait dans ses yeux. Et, profondément enfouie sous tout le reste, se cachait sa fragile vulnérabilité.

— Je ne peux pas te faire mal, dis-je, d'une voix étouffée par la peur.

Mon cou palpita au souvenir de la sensation de ses lèvres sur ma peau, de ce sentiment éclatant que j'avais eu en la sentant tirer, puiser tout ce dont elle avait besoin pour remplir le gouffre blessé de son âme. Elle ferma les yeux et respira profondément puis, quand son front toucha mon épaule, je sentis mon corps se détendre contre le sien.

— Je ne vais pas te mordre, assura-t-elle, et je sentis un frisson de désir me parcourir lorsque ses dents s'approchèrent à quelques centimètres de moi. Je ne vais pas te mordre.

Mon esprit sembla s'assombrir sous l'effet de ses paroles. On avait fait le tour de la question. Elle allait s'éloigner. Elle allait

abandonner, laisser tomber, et partir.

Une sensation de perte comprima mes poumons.

— Mais j'en ai envie, poursuivit-elle.

Le désir enchaîné dans son soupir me fit palpiter.

Je haletai à la sensation inattendue qui gagna mon ventre et m'enflamma, deux fois plus puissante puisque je n'y croyais plus. Puis cela se transforma en peur. Ivy resserra son étreinte. Je me pétrifiai en la voyant pencher la tête et effleurer timidement ma cicatrice avec ses lèvres.

— Soit tu me mords, soit tu me laisses partir, soufflai-je, étourdie de désir.

Comment est-ce que ça pu arriver ? Comment est-ce que ça pu arriver si vite ?

— Ferme les yeux, dit-elle, d'une voix hantée par l'émotion.

Mon sang martelait et je la sentis se retirer, les cils papillonnants. Je vis dans mon imagination ses yeux noirs et la chaleur qu'ils contenaient, je vis comment, se mentant à elle-même, elle s'était d'abord écartée, puis comment elle avait cédé au besoin sauvage de satisfaire cette soif trop grande pour y résister, son âme asphyxiée de culpabilité.

— Ne bouge pas, dit-elle.

Son souffle sur ma joue me fit trembler. Elle allait me mordre. Oh, mon Dieu, j'allais m'appliquer, cette fois. Je ne la laisserais pas perdre le contrôle. Je pouvais le faire.

— Promets-moi...murmura-t-elle en passant un doigt le long de mon cou. (Je retins ma respiration.)... que ça ne changera rien. Que tu sais que c'est une expérience que tu dois tenter, et que je ne ferai rien pour t'encourager. Je ne recommencerai plus jamais, à moins que tu viennes vers moi. Si toutefois ça arrive un jour. Et ne le fais pas à moins de pouvoir accepter toutes les conséquences, Rachel. Je ne peux pas faire autrement.

Une expérience. Je l'avais déjà faite, cette expérience, mais j'acquiesçai en fermant les paupières. Je retins ma respiration qui s'essouffait et attendis. Me languissant de la sensation de ses dents en moi.

— Je te le promets.

— Garde les yeux fermés, souffla-t-elle.

Je gémis presque au moment où elle frôla ma cicatrice et ouvrit une voie qui descendait jusqu'à mon aine. Je haletai en sentant le mur dans mon dos et la pression d'Ivy se resserrer sur moi. Mon cœur battait la chamade et l'excitation devint plus forte, plus profonde.

La douceur de ses lèvres fines sur les miennes passa presque inaperçue, jusqu'à ce qu'elle retire la main de ma cicatrice et la fasse glisser à la base de ma nuque pour me maintenir immobile. Je me

figeai. *Elle est en train de m'embrasser ?*

Je voulus d'abord la repousser, mais tout était confus et mon corps résonnait toujours sous la salve d'endorphine qu'avaient déclenchée ses doigts en jouant sur ma marque. « *Une expérience* », avait-elle dit, et l'adrénaline afflua. Elle sentit le manque de conviction de ma réponse et, ses lèvres effleurant à peine les miennes, elle déplaça sa main pour la reposer sur ma cicatrice.

Je laissai échapper un grognement. Elle s'était suffisamment relâchée pour s'assurer que je savais ce qu'elle faisait, et elle était sur le point d'aller jusqu'au bout.

— Oh, mon Dieu, Ivy, gémis-je, le conflit entre mes certitudes et mes émotions me rendant impuissante.

Elle m'écrasa contre le mur et pressa de nouveau ses lèvres sur les miennes, plus sûres, plus agressives.

Sa langue s'insinua et me laissa pantelante, pétrifiée, ne sachant que faire. C'était trop. Je ne pouvais plus penser. Elle relâcha son léger contact et, avec une brusquerie inattendue, retira ses mains et recula.

Je me laissai aller contre le mur, essoufflée, les yeux ouverts et la main contre la veine palpitante de mon cou. Ivy s'était éloignée de quelques pas, les yeux d'un noir d'ébène et son corps visiblement endolori par l'effort qu'elle avait déployé pour me lâcher.

— Tout ou rien, Rachel, dit-elle en trébuchant en arrière, l'air effrayé. Ce ne sera pas moi qui abandonnerai et je ne t'embrasserai plus jamais, sauf si c'est toi qui commences. Mais si tu essaies de me manipuler pour que je te morde de nouveau, j'en conclurai que tu acceptes mon offre et je me joindrai à toi. (Mes yeux s'emplirent d'effroi.) Tout entière.

Mon cœur battit encore plus fort et mes genoux se mirent à trembler. Voilà qui allait rendre nos matinées à deux un peu plus gênantes... ou diablement plus intéressantes.

— Tu m'as promis que tu ne partirais pas, dit-elle d'une voix plus vulnérable.

Puis elle disparut et j'entendis ses pas vifs tandis qu'elle attrapait son sac et fuyait l'église autant que la confusion dans laquelle elle m'avait plongée.

Je laissai retomber mes mains et me redressai, comme pour m'empêcher de tomber en morceaux. *Mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait ? Je suis restée là et je l'ai laissé faire ?* J'aurais dû la repousser, mais je ne l'avais pas fait. C'est moi qui avais commencé et elle m'avait manipulée en se servant de ma cicatrice. Elle voulait me forcer à voir, sans peur et sans passion, ce qu'elle avait à m'offrir. « *Tout ou rien* », avait-elle dit, et maintenant que j'y avais goûté sans peur, je savais ce qu'elle voulait dire.

Le bourdonnement de sa moto retentit à travers les vasistas

ouverts, avant de se mêler à la rumeur du trafic lointain. J'essayai de respirer et me laissai lentement glisser contre le mur jusqu'à ce que mes genoux heurtent le sol. *Bon*, pensai-je, la promesse d'Ivy vibrant toujours à travers moi. *Et maintenant, qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire ?*

Chapitre 14

M

on attention fut attirée par un bruissement sec d'ailes qui entraît par les hautes fenêtres. Je me levai en essuyant la sueur dans mon cou. Jenks ? Où était-il il y a cinq minutes, et qu'est-ce que j'allais bien pouvoir faire maintenant, bon sang ? Ivy avait dit qu'elle n'entreprendrait plus rien, à moins que ce soit moi qui aille vers elle, mais est-ce que je pouvais rester à l'église avec le souvenir de ce baiser ? Désormais, je ne pourrais plus la regarder sans me demander à quoi elle était en train de penser. *C'était peut-être son intention ?*

— Hé, Rache, appela gaiement Jenks en se laissant tomber du plafond, où va Ivy ?

— Je ne sais pas. (Engourdie, je me dirigeai vers la cuisine avant qu'il puisse voir mon état. Les ailes de son petit étaient apparemment réparées.) Tu n'es pas censé dormir ? demandai-je en frottant mon poignet endolori.

Merde, si j'ai un bleu, ce sera parfait avec ma robe de demoiselle d'honneur. Mais, au moins, je n'avais pas de nouvelle marque de morsure pour aller avec.

— Ah, bon sang, dit Jenks, et je baissai les yeux en voyant son regard désapprobateur. Ça pue, ici. Tu l'as encore cherchée, c'est ça.

Ce n'était pas une question et je marchai sans m'arrêter jusqu'à la cuisine.

— Espèce de stupide sorcière, lâcha-t-il, déversant ses étincelles d'argent en me suivant. Est-ce qu'elle va revenir ? Tu lui as fait peur pour de bon, cette fois-ci ? C'est quoi ton problème ? Tu peux pas la laisser tranquille ?

— Jenks, ferme-la, répliquai-je d'un ton catégorique.

J'attrapai la bouteille d'eau que j'avais laissée dans la cuisine et me dirigeai vers le salon. La radio était allumée. Peut-être que je n'entendrais plus Jenks si je montais le volume assez fort.

— On a parlé, c'est tout. (*Et elle m'a embrassée.*) J'ai eu quelques réponses à mes questions.

Et j'ai adoré qu'elle joue avec ma cicatrice en même temps.

Merde. Comment est-ce que j'étais censée comprendre ça ? Je pensais être hétéro. Je l'étais, non ? Ou bien est-ce que j'avais des

« tendances latentes » ? Et si c'était le cas, est-ce que ces tendances étaient réellement une excuse suffisante pour penser avec mon point G ? Ne valais-je pas mieux que ça ? Etais-je si superficielle ?

Jenks me suivit dans le salon vide. Je m'assis sur le bord de la cheminée, tentant de me souvenir comment réfléchir. Je montai le son de la radio et l'éteignis immédiatement en entendant la mélodie gaie et entraînante qui s'en échappa.

— Et alors ?

Jenks se posa sur mon genou, le regard plein d'espoir. Mais ses ailes se calmèrent et s'affaissèrent lorsque je poussai un soupir.

— Je lui ai parlé d'un équilibre de sang et elle a fixé certaines règles, répondis-je en posant mon regard sur le revers des feuilles du chêne, de l'autre côté de la grande fenêtre. Elle ne fera pas un pas pour toucher à mon sang, mais si jamais je me décidais à accepter, ce serait avec tout ce que ça implique. (Son regard était vide et j'ajoutai :) Elle m'a embrassée, Jenks.

Il écarquilla les yeux et une part de moi fut rassurée de voir qu'en réalité il n'avait pas assisté à toute la scène, même s'il faisait semblant.

— Ça t'a plu ? demanda-t-il sans complexe, et je secouai mon genou jusqu'à ce qu'il s'envole brièvement avant d'atterrir de nouveau exactement au même endroit.

— Elle jouait avec ma cicatrice en même temps, marmonnai-je en rougissant. Ça m'a donné une très bonne idée de ce que ce serait de baisser ma garde et de céder à tout ça, mais je ne sais plus trop où en sont mes sentiments, maintenant. Elle les a tous mélangés et puis elle est partie.

— Donc..., répondit Jenks pour éluder. Qu'est-ce que tu vas faire ?

Je lui adressai un sourire sans joie, la facilité avec laquelle il acceptait mon explication eut sur moi l'effet d'un baume et ma tension s'apaisa. Il se fichait de ce qu'Ivy et moi faisions, du moment que l'on restait ensemble et que l'on ne s'entretuait pas.

— Qu'est-ce que j'en sais ? répondis-je en me relevant. Est-ce qu'on peut parler d'autre chose ?

— Bon Dieu, oui, acquiesça Jenks en se levant en même temps que moi. Contente-toi de continuer à penser ce que tu dois penser. Tant que tu ne pars pas.

Je posai ma bouteille sur le côté et entrepris de balayer de nouveau notre sol flambant neuf. Je n'allais pas partir parce qu'Ivy m'avait embrassée. Elle avait dit qu'elle ne le ferait plus et je la croyais, bien consciente qu'elle en avait envie depuis notre emménagement ; c'était à cause de sa capacité à masquer ses désirs que j'étais restée muette comme une tombe. Elle venait de me donner

un avant-goût de ce qui pourrait se passer, et puis nous avons repris la distance nécessaire pour me laisser le temps de penser à tout ça. Pour comprendre les choses. *Que le Tournant l'emporte.*

Jenks flotta un instant avant d'atterrir sur le rebord de la cheminée baignée de soleil.

— C'est beaucoup mieux, dit-il en scrutant les murs nus. Mais je comprends pas pourquoi vous n'avez pas laissé faire les gars. C'était pas si cher et ce que tu as économisé ne pèsera pas lourd par rapport à ce qu'il va falloir comme fric pour sanctifier toute l'église. (Ses traits devinrent soucieux.) Et on va devoir la sanctifier, non ? On peut pas déménager, je veux dire.

Je captai l'inquiétude qu'il tentait de dissimuler et, après avoir poussé la poussière dans la pelle, je me relevai et me tournai vers lui. Peu importe que la situation soit inconfortable avec Ivy. Si notre affaire s'effondrait, Jenks allait probablement perdre le contrôle du jardin. Il avait beaucoup trop d'enfants et Matalina n'était pas disposée à investir un nouveau territoire. Jenks assurait qu'elle allait bien, mais je n'en étais pas si sûre.

— On ne déménage pas, répliquai-je fermement avant de vider la pelle dans le sac à gravats. On va trouver un moyen de faire sanctifier l'église.

Ivy et moi allions faire en sorte de nous accommoder de notre situation inconfortable, comme on l'avait toujours fait : en l'ignorant. C'était une chose pour laquelle nous étions toutes les deux très douées.

Rassuré, Jenks jeta un regard vers le jardin. Le soleil étincela sur ses cheveux d'un jaune éclatant.

— Je pense quand même que vous auriez dû laisser les gars réparer les murs, dit-il. Tu as économisé combien ? Une centaine de dollars ? Par le petit short de Clochette, c'est presque rien !

Je posai le balai sur le côté et secouai les ordures dans le sac en cherchant un lien pour le fermer.

— Je vais gagner un paquet avec le mariage de Trent. A moins qu'il ne se passe rien, mais il y a peu de chance !

Jenks ricana.

— Avec ta chance, justement, il ne se passera rien.

Je scrutai le salon, puis cherchai un moyen de soulever le sac à gravats sans m'enfoncer de clous saillants ou de pointes tranchantes. Même si l'espace était vide et résonnait, les murs étaient réparés et le sol, désormais débarrassé de la moquette, était propre. Un rapide voyage au magasin pour acheter de nouvelles plinthes et nous pourrions remettre les meubles en place. En fait, il n'y avait aucune raison d'attendre les plinthes. Je pouvais tout remettre dès maintenant et finir plus tard. Si je me dépêchais, je pouvais même le faire avant le retour d'Ivy. Ce serait plus facile de le faire toute seule plutôt qu'avec

elle.

— Tiens, le téléphone va sonner, déclara Jenks, posé au sommet du manche à balai, et je me pétrifiai lorsque la sonnerie retentit effectivement.

— Bon Dieu, Jenks, c'est flippant, grommelai-je en laissant tomber le sac et me dirigeant vers la cheminée.

Je savais qu'il avait probablement entendu le cliquetis électronique, mais c'était tout de même stupéfiant.

Il grimaça tandis que je décrochais le combiné.

— *Charmes vampiriques*, dis-je en adoptant mon ton le plus professionnel. (Je tirai la langue à Jenks, et il me lança un joyeux doigt d'honneur.) Ici Morgan. On est là pour vous aider. Jour et nuit, mort ou vivant.

Où sont passés ces foutus papiers et stylos ?

— Rachel ? C'est Glenn.

Mon souffle gonfla ma poitrine et je me détendis.

— Salut, Glenn, répondis-je en cherchant où m'asseoir, avant de me diriger finalement vers la cuisine. Quoi de neuf ? Tu as un nouveau boulot pour moi ? À moins que tu veuilles arrêter un autre de mes amis ?

— Je n'ai pas arrêté M. Hue, et c'est au sujet du même boulot.

Il semblait tendu et, puisque les occasions de soutirer de l'argent au BFO se faisaient rares, je me laissai tomber sur ma chaise devant la table et jetai un rapide regard du côté de Jenks qui m'avait suivie et écoutait clairement toute la conversation.

— On a un nouveau meurtre de garou maquillé en suicide, annonça-t-il au milieu du brouhaha des CB du BFO et des oiseaux, et je me demandai s'il était sur le terrain. J'aimerais que Jenks et toi puissiez me donner votre opinion d'Outres avant qu'ils déplacent le corps. Quand est-ce que vous pouvez être là ?

Je baissai les yeux sur mon jean et mon tee-shirt couverts de la poussière des travaux en me demandant ce que je pouvais faire, moi, dont lui se sentait incapable. Je n'étais pas inspecteur. Je n'étais qu'une jeteuse de sort / tueuse à gages sous contrat. Jenks prit son envol et s'élança dans le trou de pixie découpé dans la moustiquaire de la cuisine.

— Ah, esquivai-je. Et on pourrait pas simplement venir voir le corps à la morgue ?

— Tu as quelque chose de mieux à faire ?

Je pensai au salon et à nos affaires que je voulais absolument remettre en place avant le retour d'Ivy.

— Eh bien, en réalité...

— Ils vont encore essayer de me retirer l'affaire, insista Glenn, et je veux que tu le voies avant que la SO puisse s'occuper du corps.

Rachel... (Sa voix devint plus ferme.) C'est la comptable de Mme Sarong. Tu sais... les Hurleurs ? Elle était haut placée dans le clan et crois-moi, ça fait rire personne.

Je haussai les sourcils. Mme Sarong était la propriétaire de l'équipe de base-ball de l'Outremonde, les Hurleurs. C'était leur poisson que j'avais essayé de récupérer chez M. Ray, le même M. Ray dont la secrétaire était déjà à la morgue. J'avais forcé Mme Sarong à me payer pour mes heures et, en réalité, c'était seulement à cette occasion que je l'avais rencontrée. Il était de très mauvais augure que deux «suicides» au sein des deux clans les plus éminents de Cincinnati surviennent en l'espace de quelques jours.

Il était évident que quelqu'un était au courant de la présence du Foyer en ville, et que cette personne essayait de découvrir qui le possédait. Il fallait que je m'en débarrasse. Le chaos risquait d'être total si un clan entier parvenait à transformer des humains. Les vampires se mettraient à les éliminer un par un. Je tapotai des doigts sur la table. Peut-être était-ce déjà ce qui se passait ? Piscary était en prison, mais ce n'était pas le genre de choses qui l'arrêtaient.

Le bruissement des ailes de Jenks fut une délivrance lorsqu'il revint en tenue de travail, une épée et une ceinture dans une main, un bandana rouge dans l'autre.

— La comptable de Mme Sarong, une garou, a été assassinée, lui annonçai-je, debout, à la recherche de mon sac à main.

— Oh. (Jenks tomba de quelques centimètres en affichant un air coupable.) Aaaah, ça expliquerait le message sur le répondeur.

Je couvris le combiné d'une main, incapable de dissimuler mon exaspération.

— Jenks...

Il fit une moue en laissant échapper des étincelles argentées.

— Oh, ça va ! J'ai oublié, d'accord ?

— Rachel ? intervint Glenn d'une petite voix pour que je me concentre sur lui.

— Ouais... (Je portai une main à mon front.) Oui, Glenn. Je peux venir... (J'hésitai.) Où es-tu ?

Glenn s'éclaircit la voix.

— A Spring Grave.

Un cimetière. Ooooooh, comme c'est charmant.

— D'accord, répondis-je en me redressant, trépignant dans mes sandales. À tout de suite.

— Super. Merci.

Il semblait préoccupé, comme s'il était en train de faire deux choses à la fois.

J'inspirai pour lui dire au revoir, mais il avait déjà raccroché. Je reposai le combiné en regardant Jenks et mis la hanche en avant.

— J'avais donc reçu un message ? demandai-je sèchement.

Mal à l'aise, Jenks ajusta son bandana. Dans son uniforme noir de travail il ressemblait au membre d'un gang du centre-ville.

— Oui, M. Ray veut te parler, dit-il doucement.

Je repensai à sa secrétaire assassinée et au fait que la SO ne se contentait pas seulement de détourner les yeux, mais essayait carrément de dissimuler le meurtre.

— Tu m'étonnes.

J'attrapai mon sac et m'assurai que j'y avais tous mes charmes habituels. L'idée me vint que c'était peut-être M. Ray lui-même qui assassinait les garous, mais pourquoi aurait-il tué sa propre secrétaire en premier ? C'était peut-être Mme Sarong qui avait commis le premier meurtre, et le second aurait été une vengeance ? Je commençais à avoir mal à la tête.

Je repensai à mon retrait de permis et hésitai un instant ; mais de quoi j'aurais l'air si j'arrivais sur une scène de crime en bus ? Je sortis mes clés. Mon regard se posa sur les étagères sous l'îlot central de la cuisine. Je me penchai et un sourire se dessina sur mes lèvres lorsque je sentis dans ma paume le contact doux et lourd du pistolet Flash-Ball. Je vérifiai le réservoir en faisant cliqueter le métal avec un son rassurant. Les charmes stockés dans les amulettes étaient valables pendant un an, tandis que les potions invoquées et non conservées duraient seulement une semaine. Celles-ci avaient déjà trois semaines et seraient donc inutiles, mais j'aimais agiter mon pistolet en l'air et je savais que ça agaçait Glenn. Je le fourrai dans mon sac pendant que Jenks finissait d'écrire une note à Ivy.

— Prêt ? lui demandai-je.

Il vola sur mon épaule, apportant avec lui le doux parfum de la lessive dont se servait Matalina.

— Tu veux lui apporter du ketchup ? demanda-t-il.

— Oh, ouais.

Je m'emparai du pot de quatre litres rempli de sauce épicée, succulente et parfaite pour se faire péter la panse, ainsi que de l'énorme tomate rouge dont je voulais lui faire la surprise. Je me dirigeai vers le hall, le poulx rapide, presque cinq litres de sauce contre ma hanche, une tomate à la main et un pixie sur l'épaule.

Yo, les gros durs.

S

ous le soleil brûlant de l'après-midi, je fermai la portière de la voiture d'un coup de hanche. Mes doigts étaient tout collants de la pâtisserie que j'avais mangée en route et je cherchai un mouchoir dans mon sac en observant le sol grouillant de moineaux. Je frottai mes doigts en me demandant si je n'aurais pas dû prendre cinq minutes pour enfiler une tenue plus professionnelle qu'un short et un débardeur, le professionnalisme étant tout ce dont j'avais désespérément besoin, vu que j'étais en train de rôder autour d'un mausolée, derrière lequel j'avais garé ma voiture.

Jenks m'avait devancée, tandis que je me rendais à Spring Grove par les routes secondaires. La SO se serait fait un plaisir de m'embrocher sur un manche à balai si j'avais pris l'autoroute. Le voyage n'en fut que plus lent : conduire sur trois pâtés de maison, se garer, laisser Jenks faire de la reconnaissance, puis avancer de nouveau de trois pâtés de maison ; mais je ne pouvais digérer l'idée de prendre un taxi. Je remontai mon sac sur l'épaule et traversai le gazon en remerciant Dieu une nouvelle fois de m'avoir donné des amis.

— Merci, Jenks, dis-je en trébuchant dans une aspérité cachée sous l'herbe fraîchement tondue. (Ses ailes me chatouillèrent la nuque au moment où j'ajoutais :) J'apprécie que tu coures comme un lapin pour la SO et pour moi.

— C'est mon boulot.

Je décelai plus qu'une pointe d'agacement dans sa voix et, me sentant coupable de lui demander de voler deux fois la distance que je parcourais moi-même en voiture, je lui dis :

— C'est pas ton boulot de m'épargner un PV. (Puis j'ajoutai doucement :) J'irai à ma leçon de conduite ce soir. C'est promis.

Jenks se mit à rire. Le son fit surgir trois pixies d'un talus de conifères tout proche, mais ils s'évanouirent en apercevant son bandana rouge. Cette couleur portée en évidence constituait sa première ligne de défense contre les pixies territoriaux et les fées, une preuve de ses bonnes intentions et une promesse de ne pas chasser sur leur territoire. Ils se contenteraient de nous observer, sans nous catapulter d'épines, sauf si Jenks se mettait à goûter au maigre pollen

ou aux sources de nectar. Toutefois, je préférerais être épiée par des pixies plutôt que par des fées, et je fus rassurée de constater que Spring Grove leur appartenait. Ils devaient être bien organisés, étant donné l'immensité du terrain.

Le cimetière tentaculaire était connu pour avoir été construit, à l'origine, afin de « reloger » les victimes du choléra à la fin des années 1800. C'était l'un des premiers cimetières paysagers des États-Unis ; les morts-vivants aimaient leurs parcs autant que les autres. À l'époque, ce n'était pas commode de garder ses proches devenus morts-vivants en surface, et c'était certainement une faveur que d'être enterré dans un cadre si paisible. Je me demandai si l'accroissement récent de la population clandestine de vampires à Cincinnati n'avait pas un rapport avec le fait que la Queen City[2] soit devenue tristement célèbre pour ses pillages de tombes. Ce n'était pas tant le fait qu'ils fournissaient en cadavres la multitude d'hôpitaux universitaires, mais plutôt qu'ils venaient exhumer leurs proches pour les ramener sur la terre ferme, ce qui leur semblait légitime.

Je scrutai le terrain calme, semblable à un jardin, en essuyant ma bouche pour éliminer ce qu'il restait de nappage. La sensation de mon doigt sur mes lèvres me rappela Ivy pour des raisons évidentes et je sentis monter en moi une chaleur nouvelle. Mon Dieu, j'aurais dû faire quelque chose. Mais nooon, j'étais restée là comme une idiote, trop surprise pour bouger. Je n'avais pas réagi et, plutôt que d'avoir réglé ça sur le moment, une bonne fois pour toutes, j'allais à présent devoir trouver un moyen pour m'en occuper après coup. *Stupide sorcière.*

— Ça va ? me demanda Jenks tandis que je baissais la main.

— Génial, répondis-je d'un ton aigre et il se mit à rire.

— Tu penses à Ivy, insista-t-il, ce qui augmenta encore mon embarras.

— Eh bien..., hésitai-je en trébuchant sur une rangée de marqueurs au niveau du sol. Fais-toi embrasser par ta colocataire, et on verra si tu peux l'oublier, toi !

— Diable, dit Jenks en s'envolant hors de ma portée, grimaçant. Si l'une de vous deux m'embrassait, je n'aurais pas le temps de penser. Matalina me tuerait. Détends-toi. Ce n'était qu'un baiser.

J'avancai lentement à travers les parterres de tombes en suivant le son des CB. C'était vraiment tout ce dont j'avais besoin ! Comme si le saccage de mon église par un démon dément n'avait pas suffi, il fallait maintenant qu'un bonhomme haut de dix centimètres me dise de m'épanouir, de me laisser aller, de vivre ma vie... sans réfléchir.

Jenks fit doucement claquer ses ailes et étincela sur mon épaule.

— T'inquiète pas pour ça, Rache, reprit-il d'un air inhabituellement solennel. Tu es toi, et Ivy est Ivy. Rien n'a changé.

— Ouais ? murmurai-je.

Les choses ne m'apparaissaient pas aussi clairement.

— Tourne à gauche, dit-il gaiement. Ça sent le garou mort par là-bas.

— Charmant, répondis-je en dépassant un marqueur, puis je tournai légèrement du côté indiqué.

Je descendis une pente et aperçus, à travers les arbres, les lumières clignotantes bleues et ambrées d'une ambulance multi espèce. *Je n'arrive pas trop tard*, pensai-je les bras ballants tandis que nous passions devant une énorme stèle portant l'inscription WEIL. Au-delà d'une rangée de cèdres, un groupe d'hommes s'était formé entre un massif de conifères et un étang artificiel.

— Rache, dit Jenks sur un ton investigateur. Tu crois que ça a un rapport avec...

— Les buissons ont des oreilles, le prévins-je.

— ... avec la chose que j'ai ramassée pour Matalina pendant nos dernières vacances ? se corrigea-t-il, et le coin de mes lèvres se souleva avec amusement.

J'avais fabriqué une malédiction de démon pour que le Foyer ait l'air d'un simple bibelot. Pourtant, petit à petit, il avait repris sa forme originelle, et c'était vraiment flippant.

— Mmmm-mm. Je serais surprise que ça n'en ait pas, murmurai-je en regardant mes pieds.

— Tu penses que c'est Trent qui le cherche ?

— Je ne pensé pas que Trent sache seulement qu'il existe, objectai-je. Je serais plutôt tentée de penser qu'il s'agit de M. Ray ou de Mme Sarong, et qu'ils sont prêts à s'entre-tuer pour le trouver.

Le battement des ailes de Jenks m'envoya un souffle d'air rafraîchissant sur la nuque.

— Et Piscary ?

— Peut-être, mais il ne se serait pas donné tant de mal pour couvrir les meurtres, répondis-je, levant les yeux en percevant le changement de ton dans la voix des hommes, preuve que j'avais été repérée.

Je ralentis en entendant marmonner mon nom, mais, puisque tout le monde s'était retourné vers moi en même temps, je fus incapable de savoir qui venait de parler. Il y avait deux véhicules du BFO, un fourgon noir et un SUV de la SO, ainsi qu'une ambulance garée sur le talus. Les membres du BFO étaient plus nombreux que ceux de la SO, si l'on comptait la troisième voiture garée à l'entrée du cimetière, et je me demandai si Glenn ne forçait pas un peu sa chance. Officiellement, c'était bien un suicide de garou. Le groupe d'hommes encerclait une ombre noire étendue au pied des cèdres, devant une grosse pierre tombale, et une seconde grappe d'uniformes et de

costumes du BFO attendaient sur le côté, comme des gosses devant un lion mis à mort. Glenn se tenait parmi eux. Il adressa quelques mots à l'homme à côté de lui en cherchant mon regard, toucha la crosse de son arme pour se rassurer, puis se dirigea vers moi. Les gens se détournèrent et je me détendis.

Je me reculai sur l'herbe en me rendant compte que je marchais droit vers une de ces marques qui sortaient du sol. La masse familière qui se redressa derrière une pierre tombale me rendit brusquement nerveuse et je croisai les yeux bruns de Denon. Il portait un costume à la place de son pantalon et de son polo habituels et je me demandai s'il essayait de concurrencer Glenn, qui était superbe dans le sien. *Je n'ai pas peur de Denon*, pensai-je, puis je ricanai.

La mâchoire de Denon se crispa, et il ne prêta aucune attention à l'homme frêle en chemise légère qui s'était avancé pour lui parler. Je pensai avec inquiétude à ma voiture.

— Hé, Jenks, chuchotai-je en bougeant à peine les lèvres, tu pourrais faire un petit tour et voir les informations que tu peux récolter ? Et préviens-moi s'ils repèrent ma voiture, hein ?

— Ça marche, répondit-il en s'envolant dans un scintillement de poussière de pixie.

J'essayai de faire comme si je venais d'effectuer une reconnaissance des alentours, histoire de cacher le fait que j'étais arrivée par-derrière, et allai à la rencontre de Glenn. Il semblait frustré. Le BFO avait certainement été évincé de l'enquête. Je savais le mal que ça faisait, mais n'éprouvai qu'une légère compassion, étant donné que c'était moi qui m'étais retrouvée éjectée la dernière fois.

Je retirai mes lunettes de soleil en marchant sous l'ombre d'un arbre gigantesque et les calai dans la ceinture de mon short.

— Quel est le problème, Glenn ? demandai-je en guise de salut tandis qu'il m'agrippait par le coude et me guidait vers une voiture abandonnée du BFO. Le gros méchant vampire ne veut pas te laisser jouer dans le bac à sable ?

— Merci d'être venue, Rachel, grommela-t-il. Où est Jenks ?

— Dans le coin, répondis-je.

Il me tendit amèrement mon badge visiteur. Je l'épinglai avant de m'adosser à la voiture, les bras croisés, prête à entendre les bonnes nouvelles.

Il passa une main sur son menton lisse, soupira, puis pivota pour nous avoir, la scène de crime et moi, dans sa ligne de mire. De légères rides soucieuses apparaissaient au coin de ses yeux sombres et fatigués, lui donnant l'air plus vieux qu'il l'était en réalité. Même à côté de Denon, sa stature nette et soignée semblait puissante, et son allure d'ancien militaire s'accordait à merveille avec son costume et sa cravate desserrée. En un an, Glenn avait fait du chemin pour mieux

comprendre les Outres et, même si je savais qu'il respectait la position de Denon, je savais aussi qu'il ne respectait pas l'homme. Et il ne se gênait pas pour le dire haut et fort, ce qui pourrait poser problème. J'étais en présence de deux hommes importants qui avaient quelque chose à prouver, sur la même scène de crime. Quelle chance j'avais !

— Comment est-ce que tu es venue ici ? demanda-t-il à voix basse, dirigeant son regard envieux vers les gars de la SO qui collectaient leurs informations. Je t'ai envoyé une voiture, mais tu étais déjà partie. (Je posai les mains sur mes hanches en signe d'impatience. Glenn se retourna lentement.) Tu as conduit ? demanda-t-il d'un ton accusateur, me faisant rougir. Tu m'avais promis de ne pas le faire.

— Non, ce n'est pas vrai. Je t'ai seulement *dit* que je ne conduirais pas, je ne te l'ai pas promis. Je ne savais pas que tu enverrais une voiture. Et il n'y a pas de bus qui aille jusqu'au cimetière. Pas assez de passagers pour justifier le trajet.

Il renifla et l'on se détendit tous les deux. Glenn porta un regard las au corps étendu au pied des cèdres et je croisai de nouveau les bras sur ma poitrine.

— Tu veux te rendre utile ou tu vas attendre qu'ils aient tout contaminé ? demandai-je.

Glenn s'ébranla et je le suivis.

— C'est trop tard, dit-il. Je t'attendais. Je vais seulement jeter un coup d'œil, étant donné que c'est un Outre, à moins que je puisse le relier rapidement et avec certitude au meurtre de la secrétaire de M. Ray.

J'acquiesçai en regardant mes pieds pour éviter de marcher sur d'autres marques.

— J'en parlerai à M. Ray en passant, proposai-je et Glenn me regarda de travers. J'ai rendez-vous avec lui à son bureau tout à l'heure. (Je levai la main en le voyant prendre une inspiration.) Non, tu ne viendras pas avec moi, pas la peine de demander. Mais je te raconterai ce qu'il a dit si on aborde ce sujet.

Je ne pouvais pas emmener un agent du BFO à un rendez-vous avec un client. Lamentable.

Glenn semblait prêt à protester, mais il baissa les yeux...

— Merci.

Mais ma rémission ne dura pas et ma pression sanguine augmenta tandis que nous approchions du cadavre. Mon nez commença à me chatouiller et je sentis l'odeur du séquoia s'élever par-dessus le fort parfum de musc et de vampire excité. Mon visage se vida de son sang et j'avisai l'homme en jean et chemise habillée qui se tenait un peu à l'écart des autres. *Ils ont fait venir un sorcier ? Intéressant.*

Les Outres s'écartèrent pour laisser apparaître le corps d'un garou étendu dans une pose macabre au pied d'une énorme pierre tombale, l'herbe autour de lui teintée de sang noir. Le cadavre d'un loup de la taille d'un poney restait moins impressionnant que celui d'un homme nu, même si sa fourrure était maculée de sang et que ses yeux étaient révoltés au point que l'on n'en voyait plus que le blanc. Une de ses pattes arrière portait une déchirure nette qui montrait l'artère fémorale déchiquetée. L'odeur de sang était pénétrante et mon estomac se noua. *Un suicide ?* pensai-je en détournant les yeux. *Ça m'étonnerait.*

Denon me souriait, les lèvres serrées pour cacher ses dents humaines. Derrière lui, le sorcier gonfla ses narines en percevant mon odeur, pourtant dissimulée derrière le parfum à l'orange que j'utilisais pour brouiller les instincts d'Ivy. Il fit une moue et passa le dos de sa main sur son menton rasé de près. Ma peau picota lorsqu'il se brancha sur une ligne et je ne sus si je devais me sentir flattée ou insultée qu'il me perçoive comme une menace. Qu'est-ce qu'il pensait que j'allais faire ? Lancer une malédiction à tout le monde ? Mais, en songeant que non seulement il pouvait voir mon aura aussi facilement qu'il pouvait éternuer mais qu'en plus celle-ci était couverte de crasse de démon, je ne pouvais l'en blâmer.

Deux hommes accroupis autour du corps se relevèrent et prélevèrent des échantillons pour déterminer jusqu'à quelle profondeur le sang avait imprégné le sol. Quand ils se retournèrent vers nous, j'eus l'impression d'avoir interrompu des punks qui tourmentaient un chien jusqu'à la mort, et je dus me forcer à ne pas reculer.

Glenn avait l'air calme et désinvolte dans son costume, le pistolet à la ceinture, mais je savais à sa forte odeur d'eau de Cologne qu'il était prêt à l'action. Les yeux rivés sur Denon, il dit calmement :

— Mlle Morgan et mon équipe aimeraient passer un moment avec le corps avant que vous l'emportiez.

Quelqu'un ricana et mon visage s'échauffa.

— On fait la putain pour le BFO, Morgan ? railla Denon en ignorant Glenn. Je vois que le bus t'accepte de nouveau. Ou alors tu as besoin d'un déguisement pour qu'il s'arrête ?

Je fronçai les sourcils et sentis monter la colère de Glenn. Avec cette voix mielleuse, on aurait pu imaginer Denon en train de vanter les mérites de négligés de soie dans un téléachat féminin. Seigneur, cette voix était magnifique et je me demandai si c'était ce qui avait attiré son maître vampire en premier lieu. Sans oublier sa délicieuse peau sombre, ses marques et ses balafres défiant l'entendement. Elles n'étaient pas comme ça du temps où il avait été mon patron. Certaines choses avaient visiblement changé.

— Vous avez l'air énervé, Denon, raillai-je. J'parie que ça n'a pas dû être fastoche d'expliquer pourquoi vous avez laissé filer la victime d'un meurtre. (Je souris doucement.) Soyez un ange et envoyez-moi le rapport actualisé du médecin légiste cet après-midi, d'accord ? Je suis curieuse de voir ce que vous avez failli brûler dans les fours.

Le sorcier de la SO ricana et le dernier garou se releva, le regard nerveux. Les pupilles de Denon s'élargirent, rétrécissant d'autant la bordure brune qui les entourait. Mais ce n'était pas aussi flagrant que l'année dernière. Il gâchait son talent avec celui – qui que ce soit – qui lui avait promis de le transformer après sa mort. Quelques années de plus à ce rythme-là et Denon ne serait plus qu'une ombre. Et vu sa colère, il était possible qu'il me tienne pour responsable.

Les garous à ses côtés reculèrent au geste négligent de ses doigts épais. L'homme se rapprocha tranquillement, avec la même grâce qu'auparavant, mais sans la menace qu'elle contenait habituellement. Le fait de ne pas être coincée dans un placard d'un mètre cinquante sur un mètre cinquante y était probablement pour quelque chose.

— Allez-vous-en, dit-il en propageant une odeur de dentifrice au bicarbonate de soude. C'est une affaire qui concerne la SO.

Glenn se raidit, sans rapprocher la main de son pistolet.

— Est-ce un refus de nous laisser examiner le corps ?

Denon remua sa masse de muscles avec grâce, et fit un geste indéniablement menaçant.

— Wow, wow, wow ! criai-je en bondissant en arrière quand Denon lança son bras et s'empara du mien.

Glenn déplaça son corps courtaud devant moi et agrippa la main de Denon. Avec un geste aussi doux et lisse que du chocolat fondu, il tordit le bras de Denon, mettant ainsi l'homme large et musclé dans une position de soumission. Je regardais la scène en clignant mes yeux écarquillés. C'était déjà fini.

Plié en deux, le vampire vivant fit basculer son poids. Glenn resserra sa poigne et fit un pas de côté pour consolider sa prise. Les garous reculèrent, tendus, alors que la nuque de Denon virait au rouge. Le visage vers le sol et le bras maintenu fermement dans le dos, il ressemblait à un chaton pendu par la peau du cou. Il y eut un bruit sec et Denon grogna.

Glenn se pencha plus près pour maintenir l'homme plus gros que lui en position d'impuissance.

— Vous, dit l'agent du BFO d'une voix sourde, vous êtes une honte. (Il pressa sur le bras de Denon et l'homme grogna de nouveau, la sueur perlant sur son crâne rasé.) Soit vous chiez un bon coup, soit vous remontez votre froc, mais restez pas comme ça le cul à l'air, vous nous faites passer pour des cons.

Glenn le repoussa et posa tranquillement sa main près de son

arme.

Denon reprit son équilibre et pivota pour nous faire face. Sa colère d'avoir été humilié par Glenn devant ses subalternes irradiait. Il était évident que son épaule lui faisait mal, mais il n'y toucha pas.

— Je peux gérer mes conflits toute seule, Glenn, intervins-je sèchement pour distraire Denon.

Je pouvais survivre à la vengeance de Denon, mais Glenn était vulnérable, si on lui ôtait son arme et l'effet de surprise.

Glenn fronça les sourcils.

— Il allait te combattre à la déloyale, répliqua-t-il en me tendant l'une de ces lanières flexibles en plastique avec un cœur ensorcelé en argent enchanté qui permettait de se protéger des sorciers de lignes d'énergie.

Mon regard passa du sorcier au bracelet anti-magie qui semblait inoffensif, puis à Denon, la mine renfrognée.

— Espèce de petit pisseux, lui lançai-je d'une voix forte. C'est quoi votre problème ? Tout ce que je veux, c'est jeter un œil au corps. Vous avez quelque chose à cacher ? (Je fis un pas vers l'avant, mais Glenn me saisit le bras.) Si vous avez un problème avec moi, allons prendre un café et je vous expliquerai les choses en quelques mots, dis-je en me libérant brusquement de Glenn. Sinon, dégagez de notre chemin pour nous laisser faire *notre* travail. Jusqu'à ce que la théorie du meurtre ne soit pas écartée, le BFO a certainement plus le droit d'examiner ce corps que vous.

La petite veine sur le front de Denon avait éclaté et le vampire au sang bas fit signe à tout le monde de se retirer vers le fourgon. Ils s'exécutèrent lentement, les mains dans les poches ou manœuvrant leur équipement. Je perçus le bruissement des gars du BFO sans les voir. Au lieu de s'atténuer, la tension grandit encore et je m'ancrai solidement au sol, au cas où j'aurais dû détalier rapidement. Le conseil de Ceri selon lequel je devais éviter la magie des lignes d'énergie me revint en mémoire, mais j'adressai malgré tout une pensée à la ligne la plus proche.

— Tu es une idiote, Morgan, me lança Denon d'une voix résonnante qui vibra en moi, même s'il se tenait trois mètres plus loin, à côté d'une grande tombe. Ta quête de la vérité finira par te tuer.

Cette fois-ci, ses paroles ressemblaient plus à une menace, mais il s'éloigna et le personnel de la SO se traîna à sa suite. Quoi qu'il en soit, je rangeai le bracelet anti-magie dans mon sac et partis à la recherche de Jenks tandis que Glenn donnait des ordres aux membres du BFO. Jenks demeurait introuvable, même si j'étais certaine qu'il avait assisté à l'accrochage. Ma tension se calma, apaisée par le bruit des insectes et le clapotis de l'eau.

Glenn allait piquer une crise si j'essayais d'examiner le corps

avant qu'il soit prêt, et je souris en voyant le sorcier, debout, tout seul. Cela faisait une éternité que je n'avais pas parlé affaires avec quelqu'un, et j'avais manqué l'occasion. Il me regarda longuement et, voyant sa réaction indifférente, je réprimai mon envie de le rejoindre.

— On en a fini, ici, dit Denon d'une voix forte aux garous subalternes. Laissez le nettoyage au BFO.

Le ton était condescendant, mais Glenn émit un gloussement de contentement qui me confirmait qu'il était ravi de ne pas avoir à partager les conclusions qu'il tirerait de la scène. Denon devait l'avoir entendu, car, alors que les officiers retournaient à leurs véhicules, le vampire vivant saisit le sorcier par le bras et l'attira sur le côté.

— Je veux que vous restiez, ordonna-t-il, et l'homme plissa les yeux quand le soleil perça à travers les feuilles, faisant danser sur lui des ombres sinistres. Je veux un rapport sur leurs agissements et sur ce qu'ils découvrent.

— Je suis pas votre larkin, répondit le sorcier en regardant la main de Denon plaquée sur son bras. Si vous voulez mes conclusions, soumettez une requête à la réception de l'Arcane, comme tout le monde. Et retirez votre main de là.

Je haussai les sourcils. *Il travaille à la Division de l'Arcane ? Mon père travaillait à l'Arcane.*

Je le regardai avec un nouvel intérêt. Puis je me repris, maudissant mon attirance pour le danger. Seigneur, j'étais une idiote.

Denon lâcha le bras du sorcier. Raide et arrogant, le grand homme s'avança vers le fourgon et fit signe au garou assis sur le siège avant de passer à l'arrière. Il claqua la portière et le véhicule tangua pour se frayer un chemin sur le trottoir étroit. L'autre voiture de la SO suivit, nous laissant seuls avec l'ambulance et le sorcier, ce dernier n'ayant désormais plus aucun moyen de retourner à la tour de la SO. Mince... je devinais parfaitement ce qu'il pouvait ressentir.

Je fus prise d'un élan de compassion. Je me décidai et avançai vers lui. *J'y vais en toute sympathie, je ne cherche pas de rencard*, me dis-je à moi-même, mais il avait de beaux yeux bleus et la sensation de ses cheveux bruns légèrement bouclés devait être très agréable entre les doigts.

La voix feutrée mais impatiente de Glenn me parvint de derrière et les types en veste de laboratoire fondirent sur le garou comme des oiseaux. Jenks tomba du chêne et le claquement sec de ses ailes me surprit lorsqu'il se posa sur mon épaule.

— Euh, Rache ?

— Ça peut attendre ? murmurai-je. Je veux parler à ce type.

— Tu as déjà un petit ami, m'avertit-il. Et une petite amie, ajouta-t-il, et je fronçai les sourcils. Je te connais. Essaie pas de compenser juste à cause d'un pauvre baiser.

— Je vais juste lui dire bonjour, répliquai-je en me retenant de l'écraser.

Ça n'avait effectivement été qu'un pauvre baiser. Une impulsion, un foutu bisou qui m'avait choquée et laissée à bout de souffle. Mais je devais découvrir si le frisson avait été le résultat d'une émotion sincère, provoquée par Ivy, ou plutôt celui de mon excitation à jouer le rôle de quelqu'un qui n'était pas vraiment moi. Je baissai les yeux. *C'est important. La première option conduirait à me poser de solides questions sur moi-même, l'autre blesserait Ivy. Lui donner de faux espoirs uniquement pour éprouver un frisson est injuste, et je ne peux pas lui faire ça.*

Je forçai un sourire et m'arrêtai devant l'homme. Son badge de la SO indiquait TOM BRANSEN et, si l'on en jugeait par la photo, il avait eu les cheveux longs par le passé.

— Je m'appelle Rachel, commençai-je en tendant la main.

— Je sais. Excusez-moi.

Laconique, il força le passage de mon bras tendu, alla se poster devant l'équipe du BFO et les regarda prendre leurs données. Jenks ricana et je restai là, bouche bée. Je baissai les yeux vers mes vêtements. Je n'avais pas l'air si amateur que ça, tout de même !

— Je voulais juste dire bonjour, protestai-je, vexée.

— Il ne sent pas autant la sorcière que toi, dit Jenks avec complaisance. Mais avant que tes chevilles enflent, sache que s'il travaille pour l'Arcane, c'est qu'il a reçu l'entraînement classique et donc qu'il t'écraserait. Tu te souviens de Lee ?

Mon souffle se fit plus court et je ressentis une pointe d'inquiétude en pensant à la journée de vendredi. J'avais voué ma vie à la magie de la terre et, même si elle n'était pas moins puissante que la magie des lignes d'énergie, elle était plus lente. La magie des lignes était fulgurante et dramatique, avec une invocation rapide et une pratique plus large. La magie des démons mélangeait les deux pour donner quelque chose de très vif, de très puissant et d'éternel. Seule une poignée de personnes savait que j'étais capable d'invoquer la magie des démons, mais la crasse sur mon âme était facile à voir. Peut-être que tout ça, ajouté à ma réputation grandissante de femme qui traitait avec les démons, l'incitait à rester sur ses gardes.

Je ne pouvais pas laisser ce malentendu entre nous et, sans tenir compte de Jenks qui murmurait d'horribles prédictions d'enfer et de flocons de neige, je me postai à côté de Tom.

— Ecoutez, on est peut-être partis du mauvais pied, dis-je par-dessus le bruit de fond des conversations du BFO. Est-ce que vous avez besoin qu'on vous ramène quelque part quand on aura fini ?

— Non.

Le rejet fut carrément hostile, et les gars du BFO se penchèrent

au-dessus du corps aux yeux révoltés.

Tom se détourna et s'éloigna. Mon poulx battait la chamade tandis que je faisais un pas vers lui.

— Je ne traite pas avec les démons ! lançai-je vigoureusement, sans me préoccuper de ce que pouvait penser le BFO.

Le jeune homme récupéra un long manteau accroché sur une tombe et le plia sur son bras.

— Et comment avez-vous obtenu le témoignage de ce démon, alors ? D'où vient cette marque sur votre poignet ?

J'inspirai une bouffée d'air, avant de le laisser s'échapper. Qu'est-ce que je pouvais répondre ?

Il s'en alla avec un air sûr de lui, me laissant seule au milieu du personnel du BFO qui faisait tout pour ne pas croiser mon regard. *Merde*, pensai-je, la mâchoire serrée et l'estomac retourné. J'étais habituée à la peur et à la méfiance de la part des humains, mais venant de ma propre espèce ? D'humeur acide, je remontai mon sac sur mon épaule. Tom tenait un téléphone portable collé à son oreille. Il cherchait un moyen de locomotion. Pourquoi diable est-ce que je m'en étais préoccupée ?

Jenks s'éclaircit la voix et je me mis en marche, ayant oublié qu'il était resté posé sur mon épaule pendant tout ce temps.

— T'en fais pas, Rache, dit-il d'une petite voix. Il a juste eu les boules.

— Merci, répondis-je.

Même si j'appréciais l'attention, je ne me sentis pas mieux pour autant. Tom n'avait pas eu l'air d'avoir peur. Il avait eu l'air hostile.

De l'autre côté du chemin, Glenn finissait de donner des instructions à un jeune officier. Il lui donna une tape sur l'épaule et s'avança dans ma direction ; la lueur était réapparue dans ses yeux et son corps exprimait une excitation contenue.

— Prête à jeter un œil ? demanda-t-il en frottant ses mains épaisses.

J'avisai le garou mort en plissant le nez.

— Et les chaussons ? dis-je sèchement en me rappelant la dernière fois que j'avais foulé l'une de ses précieuses scènes de crime.

Il secoua la tête, le regard posé sur le cadavre.

— Ils ont pollué le site, déclara-t-il, exprimant clairement son dégoût pour les techniques de la SO. À part vomir sur la victime, je ne vois pas ce qu'on pourrait faire de pire.

— Ça alors, merci, dis-je en sursautant lorsqu'il posa sa main sur mon épaule avec un geste complice.

Je lui souris pour qu'il sache que son attention n'était pas importune, simplement surprenante, et il plissa les yeux.

— Ne te laisse pas atteindre, reprit doucement l'agent du BFO en

posant le regard sur la silhouette lointaine du sorcier parmi les tombes. Nous savons que tu es une femme bien.

— Merci, répondis-je en soufflant pour me débarrasser de ma peine.

Qu'est-ce que ça peut bien me faire, ce que pense un sorcier, de toute manière ? Même s'il est effectivement mignon ?

Jenks ricana dans mon oreille.

— Ohhhhh, vous êtes tellement choux tous les deux, je pourrais faire éclater des boules de fées.

Je secouai mes cheveux pour le faire s'envoler et reportai mon attention vers le sol. Les hommes à côté du corps avaient fini leur examen préliminaire et s'éloignaient en débattant de l'heure du décès d'une voix forte. Ça ne pouvait pas s'être passé avant ce matin ; l'odeur n'était pas forte et les tissus pas encore endommagés par la pourriture ou les mouches. Et la journée d'hier avait été chaude.

Mes pensées revinrent à la carcasse de mouton éviscérée que j'avais trouvée dans les bois au printemps et je m'accroupis à côté de Glenn en me stabilisant. J'étais heureuse que mon odorat ne soit pas aussi fin que celui de Jenks. Le pixie était complètement vert. Je le laissai voler un moment, puis rejetai mes cheveux sur le côté dans un geste d'invitation et il se posa immédiatement sur mon épaule. Il agrippa mon oreille de ses mains chaudes et prit de dramatiques et bruyantes bouffées d'air, se plaignant de la puanteur de l'alcool contenu dans mon parfum, destiné à maintenir l'odeur de l'orange. Glenn nous jeta un regard comme s'il se demandait ce que l'on pouvait bien faire. Je reportai de nouveau mon attention sur le sol.

L'aide personnelle de Mme Sarong avait la carrure d'un loup très puissant et c'était grotesque de penser que la chose en fourrure devant moi s'était suicidée. Elle avait des poils noirs et soyeux, comme la majorité des garous, et des lèvres retroussées qui laissaient apparaître des dents plus blanches, désormais teintées de son propre sang. Le fait que l'on ait retrouvé ses entrailles plus loin était, selon moi, la preuve que l'on avait abandonné le corps. J'eus un mauvais pressentiment lorsque les mots de Denon résonnèrent dans ma tête. La SO couvrait quelque chose et l'aide que j'apportais au BFO risquait de tout dévoiler au grand jour. Quelqu'un allait être mécontent.

Je devrais peut-être simplement m'en aller.

— Un est pas mort ici, indiquai-je doucement en raffermissant ma position accroupie.

— Tu as raison, approuva Glenn en remuant inconfortablement. Il a été identifié d'après son tatouage à l'oreille et il n'est porté disparu que depuis une dizaine d'heures. La première victime l'est restée au moins deux fois plus longtemps.

Bon sang, pensai-je en réprimant un frisson. Quelqu'un passait

aux choses sérieuses.

Glenn souleva une patte avant et frotta un pouce contre le pelage.

— Il a été nettoyé.

Jenks voltigea vers le bas, ses pieds minuscules flottant juste au-dessus des ongles ternes, lesquels étaient presque aussi longs que le pixie était grand.

— On dirait que ça sent l'alcool, remarqua-t-il, les mains sur les hanches en s'élevant dans les airs. Je parie mon jardin qu'il avait également un lien, comme la secrétaire.

Je croisai le regard de Glenn et il reposa la patte du garou. Mais si l'on ne retrouvait pas les liens, cette spéculation valait que dalle. Il semblait que le sang sur ses dents provenait de la blessure à la jambe qu'il s'était infligée lui-même, mais à cet instant je me demandai si le mot « semblait » n'était pas le mot-clé. Ç'avait été fait de façon plus adroite que sur la secrétaire de Mme Sarong, comme si quelqu'un gagnait en expérience. Le sang imbibait les poils de son arrière-train et se répandait sur le sol. C'était probablement du sang de garou, mais je doutais que le sang sur sa fourrure et celui sur le sol proviennent de la même personne.

— Jenks, des marques de piqûres ? demandai-je, et ses ailes bourdonnèrent de vie.

Il survola la jambe déchiquetée pendant un instant avant de se poser sur la main tendue de Glenn.

— Je peux pas dire. Il y a trop de poils. Je peux venir avec toi à la morgue si tu veux, proposa-t-il à Glenn, qui émit un grognement affirmatif.

OK, ce n'était plus qu'une question de temps avant que les deux crimes soient reliés.

— Tu penses que ça vaut le coup de lui curer les dents ? demandai-je en repensant au sparadrap qu'on avait retrouvé entre celles de la femme.

Glenn secoua la tête.

— Non, je suppose que le corps a été nettoyé avant d'être jeté ici.

Il lâcha un profond soupir et resta debout. Jenks s'envola pour aller se poser sur une pierre tombale derrière le garou. Je tentai de mémoriser le nom qui était inscrit dessus, pensant que ça pouvait être important. Merde, je n'étais pas détective. Comment est-ce que je pouvais savoir ce qui était important ou pas ?

— Le problème n'est pas de prouver qu'il a été déplacé, annonça Glenn à côté de moi. Le problème, c'est plutôt de relier ce meurtre à celui de la secrétaire de M. Ray. Peut-être qu'on pourra voir des marques de liens ou de piqûres quand on l'aura de nouveau

transformé.

Je me levai à mon tour en remarquant que celui qui avait abandonné le corps avait pris le temps d'appuyer les pattes du garou dans l'herbe pour les salir, mais il était évident qu'il ne s'agissait que d'une saleté de surface. Ses ongles étaient aussi propres que s'il avait passé ses douze dernières heures à travailler derrière un ordinateur. Ou attaché à une civière.

— Au minimum, tu pourras obtenir une autopsie convenable, suggérai-je. Le corps a été déplacé. La SO doit bien admettre que le meurtre est une possibilité. Tu trouveras un lien avec celui de la secrétaire de M. Ray.

— Et ça laissera le temps à la SO de fabriquer toutes les preuves qu'ils veulent, répliqua Glenn amèrement en extirpant des lingettes d'une poche de poitrine.

Il m'en tendit une. Je n'avais pas touché le corps, mais je la saisis, puisque Glenn semblait penser que c'était nécessaire.

— Il aura des marques de piqûres. Quelqu'un l'a tué. Comment peut-on se déchiqueter soi-même au point d'en mourir, mais tout en laissant ses pieds intacts et en empestant l'alcool ?

Glenn regardait le garou.

— Je dois le prouver, Rachel.

Je haussai les épaules, impatiente de rentrer chez moi et de prendre une douche avant d'aller rencontrer M. Ray. Le prouver, mon cul ! C'était pas mon boulot. Moi, mon boulot, c'était : on me montre quelqu'un à épingler et je rapplique.

— Si l'on découvre qui commet ces meurtres, on saura mieux comment trouver des preuves, dis-je, mais je ne voulais pas croiser son regard.

J'avais le mauvais pressentiment que la raison de leur assassinat se trouvait en fait dans mon congélo, et que la liste des coupables potentiels regroupait la fine fleur de Cincinnati : Piscary, Trent, M. Ray, Mme Sarong. Je me dis que je pouvais rayer Newt de la liste. Elle ne se serait pas embêtée à couvrir ses traces.

— Tu as encore besoin de moi ? demandai-je en lui rendant la lingette usagée.

Les yeux de Glenn avaient perdu leur éclat et semblaient de nouveau fatigués.

— Non, merci.

— Alors pourquoi tu m'as demandé de venir ? grondai-je. J'ai absolument rien foutu.

Je vis son cou sombre rougir lorsque je le suivis jusqu'à la voiture du BFO. Derrière nous, les ambulanciers bavardaient en s'apprêtant à emporter le corps à la morgue.

— Je voulais voir la réaction de Denon face à toi, murmura-t-il.

— Tu m’as demandé de venir juste pour voir la réaction de Denon ? m’exclamai-je, faisant tourner quelques têtes.

Les agents du BFO souriaient comme à une bonne blague, et c’était moi le dindon de la farce.

Glenn pencha la tête avec amusement et me prit le bras.

— Fiche-moi un peu la paix, Rachel, dit-il. Tu l’as vu à la morgue. Il ne voulait pas de toi là-bas et il avait peur que tu trouves quelque chose que nous, pauvres humains, nous aurions manqué. Ça sent l’obstruction à la justice. Quelqu’un cherche cette statuette et tu as une sacrée chance que personne ne pense à toi. Elle est toujours dans le circuit du courrier ?

J’acquiesçai en me disant que ce serait une erreur de dire le contraire. Glenn resserra sa main sur mon bras pour nous faire avancer.

— Je pourrais te forcer à me la donner, dit-il.

Agacée, je m’arrêtai et fis volte-face.

— Je t’ai apporté ce pot de sauce que tu voulais tant, répliquai-je, presque assez fort pour que les officiers du BFO alentour m’entendent, et Glenn vira au gris.

Pas parce qu’il avait peur que je ne la lui donne pas, mais plutôt parce que je venais de clamer publiquement qu’il aimait les tomates. Ouais, c’était à ce point-là.

— C’est bas, dit Glenn en plantant ses yeux dans les miens.

— Alors trouve quelqu’un d’autre pour te refiler du ketchup, objectai-je, rougissant de culpabilité.

Jenks tomba des arbres et fit sursauter l’agent du BFO.

— Rache, intervint le pixie sans donner d’indice sur ce qu’il pensait de mon chantage. Je vais te ramener à la maison, puis j’irai à la morgue. Je veux vérifier s’il y a des traces de piqûres. Je serai revenu avant que tu ailles chez M. Ray.

Ma première pensée fut : *Je vais devoir me retrouver seule avec Ivy dans l’église.*

— Ça me va, répondis-je avant de me sentir mal. (Je murmurai à Glenn :) J’étais sérieuse à propos de la sauce. Tu la veux, maintenant ?

Il serra la mâchoire, manifestement en colère, et Jenks se mit à rire.

— Laisse tomber, espèce de vilaine fille, murmura le pixie. Tu n’as aucun droit sur le Foyer et tu le sais.

— C’est du jalapeno, amadouai-je. Ça va te faire sortir les yeux des orbites.

Le courroux de Glenn vacilla et, alors que Jenks lui faisait un signe d’encouragement, il se lécha les lèvres.

— Du jalapeno ? murmura-t-il, sa concentration brouillée.

— Presque quatre litres, ajoutai-je en savourant le frisson de la

transaction. Tu m'as trouvé des bracelets anti-magie ?

Glenn sembla revenir soudain à lui.

— J'y travaille, mais ça va prendre un peu de temps. Tu veux une paire de menottes en attendant ?

— Bien sûr, répondis-je, même si ce n'était pas ce qui allait arrêter une sorcière de lignes d'énergie. J'ai perdu dans l'au-delà la paire que tu m'avais donnée.

Mince... J'avais perdu mes anciennes menottes avec les charmes et tout le reste. Je pouvais peut-être intégrer les bons sorts dans les amulettes d'ornement que Kisten m'avait offertes avec le bracelet. Il fallait que je demande à Glenn en quel métal elles étaient faites.

Glenn prit un air coupable en avisant les personnes qui collectaient des informations derrière moi.

— J'ai besoin de quelques jours, dit-il en bougeant à peine les lèvres et me glissant sa paire de menottes. Tu peux garder la sauce pour moi ?

Je hochai la tête et rangeai le métal glissant dans mon sac, puis me tournai vers Jenks.

— Prêt ?

Le pixie s'éleva dans les airs.

— On se retrouve à la voiture.

Il s'éloigna, les ailes floues, traversant le cimetière à hauteur de tête et se faufilant entre les tombes comme un colibri en pleine mission.

Glenn serra les lèvres et, comme je sentais arriver une remontrance, je le prévins :

— Jenks part en éclaireur. (Je repoussai mes cheveux derrière les épaules.) On se couvre.

Il faut que j'aille à ce cours. Ça commence à craindre.

— Rachel ?

Je suspendis mon geste et me tournai pour lever un sourcil vers lui.

— Vas-y doucement, dit-il, la main levée en signe de capitulation. Appelle-moi si tu as besoin d'une caution.

Mon sourire s'élargit.

— Merci, Glenn, répondis-je, ravie d'avoir détourné l'attention du Foyer. Je vais en cours, ce soir. Vraiment.

— J'espère bien, dit-il avant de se retourner vers son équipe et d'interpeller un type du nom de Parker.

Je me sentais drôle de marcher ainsi dans l'herbe au milieu des tombes, cheminant dans le sillage des éclairs en dissolution de Jenks. Je grimpai péniblement la colline à petits pas, la tête baissée pour éviter ces marques plates. Je fis pivoter mon sac pour attraper mon porte-clés zébré, mais au détour d'un gros marqueur derrière lequel se

trouvait ma voiture, je m'arrêtai net.

Quelqu'un était en train de foutre le bordel sur mon siège arrière.

— H

é ! lançai-je d'une voix belliqueuse à l'homme en jean qui releva la tête, penché sur le siège arrière et trifouillant dans la sauce de Glenn. (Ma mâchoire tomba lorsque je reconnus Tom.) Qu'est-ce que vous faites ?

Je m'avançai en vacillant au-dessus d'une de ces marques de tombe qui ressortaient du sol.

Tom sortit de la voiture et je m'arrêtai devant lui, haletante. Ses yeux bleus étaient teintés d'une pointe de colère et de beaucoup de dédain. Je devais le regarder à contre-jour et ça m'énervait.

— On m'a demandé de venir vous parler, déclara-t-il, ce qui me fit ricaner.

Il voulait me parler, à présent ? Il se tenait debout devant ma voiture, et il n'avait pas l'air d'avoir envie de partir sans un petit encouragement. Mais en apercevant Jenks inconscient sur le côté, les ailes écartées au soleil, je fus prête à lui donner plus qu'un encouragement.

Mon cœur bondit dans ma poitrine, de peur et de colère.

— Qu'est-ce que vous avez fait à Jenks ?

En percevant la menace dans ma voix, l'homme bougea. Il recula d'un pas et sortit presque du chemin.

— Je ne voulais pas qu'il entende notre conversation.

Mon estomac se noua de peur.

— Vous l'avez assommé ? Vous avez assommé Jenks pour vous débarrasser de lui ? (Je fis un pas en avant et Tom recula.) Espèce de fils de bâtard.

Ouais, je mélangeais mes phrases, mais j'étais vraiment furieuse.

Tom écarquilla les yeux de surprise et fit un nouveau pas en arrière.

— C'est une personne, vous savez ! m'écriai-je, le visage brûlant. Il se serait éloigné si vous lui aviez demandé.

Très inquiète, je me penchai pour prendre délicatement Jenks dans la paume de ma main avant que ses ailes brûlent au soleil. Son petit corps était tout mou et bien trop léger. Je me souvins de la fois où il m'avait portée quand j'avais perdu du sang et que j'étais trop

faible, et une peur panique s'empara de moi. L'horreur s'y joignit quand je m'aperçus qu'il saignait.

— Qu'est-ce que vous avez fait ? m'exclamai-je. Il saigne des oreilles !

Le sorcier de lignes d'énergie se tenait devant moi, trois pas plus loin, les mains derrière le dos.

— Rachel Morgan, je voudrais vous demander...

Le corps tendu, je serrai Jenks contre moi.

— Qu'est-ce que vous avez fait à Jenks ? Est-ce que vous savez comme c'est dangereux de perdre du sang pour un pixie ?

— Mademoiselle Morgan, interrompit Tom, ce que j'ai à vous dire est bien plus important que votre second.

J'eus l'impression de manquer d'air.

— C'est mon ami ! m'exclamai-je. C'est pas un Kleenex !

Je m'avançai de nouveau et Tom recula encore.

— Ne me touchez pas, me prévint-il.

Mais je lui hurlai au visage :

— Je tiens plus à la petite peau de ce pixie qu'à votre ignoble vie tout entière, espèce de petit connard moralisateur. Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

— Restez où vous êtes, ordonna-t-il en reculant encore plus, les mains devant lui.

— Je vous balance mon pied dans la figure si vous ne retirez pas ce sort !

Je fis un nouveau pas menaçant vers lui en serrant Jenks contre mon ventre dans mes mains jointes. Les poils de mes bras se dressèrent lorsqu'il se connecta à une ligne d'énergie et, avant qu'il ait pu dire ou faire quoi que ce soit, je fonçai en avant en pariant qu'il était en train d'installer un cercle. Un cercle ne peut pas se matérialiser autour d'une personne enveloppée d'une aura ; en général, il apparaît soit devant, soit derrière. J'avais une chance sur deux. Soit j'allais m'introduire dans le cercle, soit j'allais me casser le nez en fonçant dedans, comme Minias l'avait fait.

Je reçus un choc et mes dents furent transpercées par le goût électrique de l'étain. Je me penchai au-dessus de Jenks en haletant. Le pouvoir de Tom me figea et, pendant un instant, le monde devint noir autour de moi. Puis, il se déversa et remplit mon chi avec une sinistre sensation d'injustice. Il déborda et l'excès s'enroula dans mon esprit, emmagasinant le pouvoir de la ligne. Je me secouai pour essayer de rompre la connexion.

Elle se brisa avec un souffle si perçant qu'on aurait pu l'entendre. J'ouvris les yeux et vis que Tom me regardait. J'étais dans son cercle. Il n'était pas si gros que ça.

Le sorcier plissa les yeux. Il étira ses doigts et j'envoyai mon

poing dans ses intestins. *Bien joué, Rachel*, pensai-je en le voyant tomber, le souffle coupé, les fesses dans l'herbe et le dos heurtant le mur du cercle. Il se préparait certainement à un assaut revanchard à présent, mais c'était bien lui qui m'avait menacée le premier avec sa magie de lignes d'énergie.

— Vous pouvez dire à Denon qu'il peut se foutre ses prothèses au cul, dis-je en sentant que quelque chose clochait, mais incapable de m'arrêter et d'y réfléchir. Il me fait pas peur sur ce coup-là !

Je me souvins que j'avais le pistolet Flash-Ball dans mon sac – le quel, je ne sais par quel miracle, se trouvait toujours sur mon épaule – mais j'aurais eu l'air vraiment ridicule si je l'avais frappé avec des balles à blanc. En outre, il était difficile de faire quoi que ce soit avec Jenks dans ma main.

— Ce n'est pas au sujet de Denon, haleta le sorcier en essayant de retrouver son souffle, le visage rouge.

Je fis un pas en arrière, tandis que le cercle puissant bourdonnait au-dessus de ma tête. Il ne parlait pas pour le compte de la SO ? *Mais que se passe-t-il, bon sang ?*

Je tirai sur mon haut pour cacher mon ventre, soudain méfiante. Tom me regardait depuis le sol, la tête appuyée contre le cercle, et en voyant sa grimace de douleur, je reculai d'un pas pour le laisser se relever.

Tremblant, l'air choqué et nerveux, le sorcier se remit debout et épousseta l'herbe coupée qui collait à ses vêtements. Puis son visage se détendit et il regarda la voûte d'au-delà au-dessus de lui. Cette sensation d'*injustice* en moi se renforça et je suivis son regard vers l'horrible obscurité.

Son cercle ne s'était pas brisé, alors que je l'avais vaincu à l'intérieur. Ce n'était pas normal.

— Vous l'avez pris, murmura-t-il, suivant des yeux les lames dorées qui brillaient à travers la crasse de démon. Vous avez pris mon cercle !

Je levai les yeux vers l'arc de pouvoir au-dessus de nos têtes avec épouvante. C'était mon aura qui s'y reflétait, pas la sienne. *J'ai pris son cercle*. Newt avait bien pris celui de Ceri, mais ça lui avait demandé des efforts. J'avais simplement marché à l'intérieur de celui-ci. C'était tout, songeai-je. Sans doute était-ce parce qu'il n'était pas tout à fait fini au moment où j'étais entrée, et donc vulnérable.

Effrayé, Tom recula jusqu'à toucher la barrière d'au-delà.

— Ils m'ont dit que vous étiez une sorcière de la terre. Bon sang, vous m'avez pris mon cercle. Je n'aurais jamais pu faire ça, moi, bégaya-t-il, les joues pâles. Enfin... mon Dieu, vous devez croire que je suis idiot d'essayer de vous battre.

J'étais un peu déstabilisée de le voir passer si rapidement de la

confiance à la peur, et lui dis :

— Vous en faites pas pour ça.

Il parcourut des yeux l'intérieur de la bulle.

— Je ne voulais pas faire de mal à votre pixie, s'excusa-t-il en regardant Jenks, toujours enfoui dans ma main. Il va bien. Je l'ai étourdi avec une haute fréquence. Il se réveillera dans une heure. Je ne savais pas que vous teniez tant à lui.

Je n'aimais vraiment pas son changement radical d'attitude et mon pouls n'était pas encore calmé. Pourtant, je devais reconnaître que j'étais quelque peu flattée. Finalement, ça apaisait ma colère. Je veux dire, comment peut-on être en colère contre quelqu'un qui pense que vous êtes une meilleure sorcière que lui ?

— Je ne comptais pas vous prendre votre cercle, OK ? continuai-je.

Mal à l'aise, je touchai le cercle que je n'avais pas invoqué. Je frissonnai quand il se brisa et que l'énergie invoquée par quelqu'un d'autre s'écoula en moi avant de se dissiper. Je n'étais pas assez concentrée pour disperser l'excès retenu dans ma tête, alors je l'y laissai.

Tom vacilla pour garder son équilibre au moment où le cercle tomba. Il était visiblement soulagé d'être libéré, mais toujours pâle sous ses cheveux bruns.

— Qu'est-ce que vous voulez, alors ? demandai-je en sentant le poids léger de Jenks dans ma paume.

— Je... (Il hésita et prit une profonde inspiration.) Vous avez de l'expérience dans l'invocation de démons, dit-il. (Je me renfrognai.) Mes supérieurs aimeraient vous offrir une invitation.

Dégoutée, je laissai tomber mon sac de mon épaule. Je saisis la lanière dans ma main et le jetai sur le siège arrière. Il avait dit qu'il ne travaillait pas pour Denon, mais je ne voulais pas non plus travailler pour l'Arcane.

— Je n'accepte aucun poste au sein de la SO, murmurai-je en saisissant la poignée de la portière.

— Je ne viens pas de la part de la SO... mais d'un groupe privé.

Je sentis mes doigts glisser de la poignée et je restai dos à lui, pensif. Il faisait chaud et mes bougies d'anniversaire, qui se trouvaient toujours dans mon sac, allaient certainement fondre ; je me tournai pour mettre Jenks à l'ombre. Les hanches en avant, je jetai un coup d'œil aux chaussures confortables de Tom, à son jean neuf, à sa chemise rentrée et à ses cheveux soulevés par la légère brise. Il était jeune, mais pas novice. Il était puissant, mais je l'avais surpris. Il travaillait pour la Division de l'Arcane de la SO, mais il parlait au nom de quelqu'un d'autre ? C'était mauvais signe.

— C'est à propos des invocations de démons, c'est ça ?

demandai-je et il acquiesça, le visage trop jeune pour être sage, mais essayant tout de même de paraître serein.

Je m'adossai à la voiture, stupéfaite de voir comment les gens les plus brillants étaient capables des choses les plus stupides.

— Malgré ce que vous avez pu entendre, je n'invoque pas de démons. Ils ne font qu'apparaître tous seuls pour m'irriter et me faire sortir de mes gonds. Je ne fabrique pas de malédiction de démon non plus. (*Du moins plus maintenant*) Vous ne pourrez jamais me payer assez pour que j'en fasse une pour vous. Alors quel que soit le problème de vos copains, vous pouvez aller voir ailleurs.

— Ce n'est pas illégal d'invoquer les démons, répliqua-t-il d'un air belliqueux.

— Non, mais c'est stupide.

Je tirai de nouveau la poignée de la portière lorsqu'il s'avança et posa sa main sur la mienne. Je la retirai brusquement, surprise. Merde, il pratiquait les démons.

— Rachel Morgan, attendez. Je ne peux pas leur dire que vous ne m'avez même pas écouté.

Je n'allais pas le frapper de nouveau, mais une rousse qui hurle suffit parfois à chasser les personnes les plus obstinées. Je pris mon inspiration, puis hésitai. Ça n'avait rien à voir avec le Foyer, si ?

Je soufflai en le regardant, avant de baisser les yeux sur Jenks, allongé dans ma main, laquelle commençait à me faire mal à force de rester dans cette position rigide. Puis je dévisageai Tom de nouveau.

— Est-ce que c'est vous qui tuez les garous ? demandai-je à brûle-pourpoint.

Sa bouche s'ouvrit avec une telle surprise que je fus forcée de la trouver sincère.

— Nous pensions que c'était vous, répliqua-t-il, et je ne sus pas ce qui était le plus perturbant : qu'ils m'aient pensée capable de meurtre, ou qu'ils aient pensé que j'étais capable de meurtre et que je voulais me joindre à eux.

— Moi ? m'exclamai-je en reportant mon poids sur l'autre jambe. Pourquoi ? Je n'ai jamais tué personne de ma vie !

J'ai laissé des démons prendre des gens à ma place, mais je ne les ai jamais tués. Ah, sauf Peter. Mais il voulait mourir. Coupable, je cherchai l'horizon des yeux.

La pointe des oreilles de Tom rougit d'embarras.

— Le cercle interne a une place de libre, dit-il en luttant pour attirer de nouveau mon attention. Ils vous demandent de les rejoindre.

Voyez-vous ça !

— Excusez-moi, dis-je furieusement. Enlevez vos mains de ma voiture.

Tom retira sa main et je soulevai la poignée. Il recula tandis que

je prenais place sur le siège en cuir brûlé par le soleil. C'était génial. Carrément génial. Je claquai la porte tout en maintenant Jenks dans ma main et sortis un paquet de mouchoirs de la boîte à gants. Je le posai sur mes genoux et y allongeai Jenks avec précaution. Une sensation de panique me traversa brièvement en le voyant ainsi, immobile au fond de la boîte. S'il ne se remettait pas, Matalina allait être dévastée et moi, j'allais vraiment être en pétard.

Le puissant praticien de magie noire de lignes d'énergie en jean et lunettes de soleil, qui pouvait probablement transformer mon sang en boue si l'envie lui prenait, me voulait dans son petit groupe. Pire, il semblait n'être qu'un subalterne. Ma colère montait et je regardai Tom qui plissait les yeux à cause du soleil puis, par la pensée, concentrai ma seconde vue pour vérifier son aura. Elle était bordée d'un faible scintillement noir.

— Votre aura est sale, déclarai-je en bouclant ma ceinture d'un geste raide, puis je laissai retomber ma seconde vue avant de découvrir quelque chose que je ne voulais pas.

Je me trouvais tout de même dans un cimetière.

Le visage rouge, il répliqua avec audace :

— Ma position à la SO m'interdit de travailler avec des démons autant que je le veux. Mais je suis engagé dans cette cause et j'y contribue par d'autres moyens.

Oh, mon Dieu. Il s'excuse de ne pas avoir encore plus de crasse sur son âme ?

Tom interpréta mal mon expression et fronça ses sourcils fins.

— Mon voile est peut-être léger, mais il sert à quelque chose. Je peux me déplacer sans que l'on me voie alors que d'autres, meilleurs dans les arts obscurs, en sont incapables. (Il s'approcha.) C'est pourquoi nous vous voulons, Rachel Morgan. Vous combinez ouvertement avec les démons.

Votre voile est aussi noir que celui de tous les membres du cercle intérieur, et pourtant vous n'avez pas peur de marcher la tête haute. Même la SO ne peut pas vous toucher.

Je m'étirai et attrapai mon sac entre les deux sièges. *Très bien. Et c'est pour ça que je n'ai pas de permis ?*

— Et grâce à ça, votre petit club estime que je suis digne de lui ? raillai-je en sortant mes clés.

Mes doigts effleurèrent mon pistolet Flash-Ball et je caressai l'idée de le flinguer avec des charmes de terre périmés, juste pour le voir décamper.

— Ce n'est pas un club, répliqua Tom qui se sentait clairement insulté. C'est une tradition de sorciers qui remonte à l'origine du croisement des lignes d'énergie. Une lignée glorieuse de secrets et de pouvoir qui repousse les frontières de nos existences.

Et patati et patata... Ses paroles avaient pris la cadence d'une rhétorique creuse. Tout en mettant la clé dans le contact, je me demandai si la SO était au courant qu'il y avait un sectaire au sein de son personnel.

— Vous invoquez des démons ?

Tom prit une position défensive.

— Nous explorons des options que les autres sorciers sont trop timides pour fouiller ou pour oser s'y aventurer. Et nous pensons que vous êtes...

— Laissez-moi deviner. On m'a jugée digne de rejoindre votre cause et de faire partie des secrets de votre domaine réservé qui sont transmis de maître à élève depuis deux millénaires.

Bon d'accord, c'était peut-être un peu sarcastique, mais Jenks ne bougeait toujours pas et j'étais vraiment inquiète. Tom tenta d'enchaîner sur autre chose, mais je démarrai la voiture. L'engin gronda sous moi avec un son rassurant. J'avais chaud et trifouillai l'air conditionné, même si la capote était baissée. Les ventilateurs envoyèrent une brise fraîche et je savourai quelques instants le chatouillis de mes boucles contre mon visage.

J'en avais fini avec Tom et enclenchai la première. Il posa sa main sur la voiture et, pressant jusqu'à ce que ses doigts pâlissent, il bégaya des mots précipités.

— Rachel Morgan, vous avez fait des choses extraordinaires, survécu à de multiples attaques de démons, mais personne n'est là pour vous donner gain de cause. Avec nous, vous trouverez l'honneur et le respect que vous méritez.

Ses flatteries ne me touchaient pas et j'inclinai le ventilateur pour qu'il souffle dans les cheveux de Jenks.

— J'ai survécu grâce à la chance et à mes amis. Je ne devrais pas être honorée. Je devrais être internée pour cause de stupidité peu commune.

J'attrapai le levier de vitesse, mais il se pencha un peu plus.

— Vous avez pris mon cercle, précisa-t-il.

— Parce que j'ai marché dedans alors qu'il était en train de se former ! Une chance sur un million d'entrer au bon moment ! (Il plissa les yeux en me voyant partir, mais j'hésitai.) Rendez-vous service, ainsi qu'à votre mère, dis-je. Fuyez. Dites à votre patron que je vous ai jeté un sort qui vous rend incapable de continuer votre super boulot. Oubliez même que vous avez jamais entendu parler d'eux, et de moi, et courez le plus vite possible, le plus loin que vous pouvez, parce que si vous jouez avec des démons, soit ils vous tueront, soit ils vous prendront pour familier et, croyez-moi, vous préférerez la première option. Et *virez vos mains de ma voiture* !

Tom s'exécuta, mais une nouvelle détermination brillait dans ses

yeux.

— Vous ne survivrez pas, toute seule, affirma-t-il. Ne soyez pas égoïste. Faites-nous profiter de ce que vous avez appris et nous partagerons avec vous le risque qu'il y a à les invoquer. Il faut une multitude de sorcières pour contrôler un démon.

— Alors c'est une bonne chose que je n'essaie pas.

— Rachel Morgan...

Je lâchai un gémissement d'exaspération.

— Non ! criai-je. Et arrêtez de m'appeler Rachel Morgan. Je m'appelle Rachel, ou Mlle Morgan. Seuls les démons utilisent l'intégralité de tous les foutus noms des gens. Ma réponse est non. Pas de joker, pas d'appel à mon meilleur ami et oui, c'est mon dernier mot. Je ne traite pas avec les démons. Je ne *veux* pas traiter avec les démons. Retournez voir votre gourou et dites-lui que je suis flattée par son offre, mais que je travaille seule. (Son regard glissa vers Jenks, posé sur mes genoux, et je me renfrognai.) Il est comme ma famille, ajoutai-je tristement. Et si vous vous avisez de nouveau de faire du mal à ma famille, vous et votre petit cercle à la con allez découvrir qu'il y a bien plus dangereux encore que d'emmerder des démons.

— La SO ne vous aidera pas, répliqua-t-il en reculant lorsque je fis ronfler le moteur en menaçant de lui rouler sur le pied. C'est une institution gérée par des vampires et contrôlée par des individualistes, le genre qui ne cherchent pas vraiment à élever les esprits.

Mon pouls s'accéléra.

— Pour une fois, on est d'accord, mais je ne parlais pas de la SO. Je parlais de moi.

Je relâchai mon pied sur l'embrayage et avançai. Je voulais m'arracher d'ici aussi vite qu'Ivy lors de son dernier *blinddate*, mais, par respect pour les morts, je devais me contenter de me traîner avec lenteur et prudence. Je jetai un regard à Jenks pour vérifier que les soubresauts ne l'avaient pas retourné et qu'il ne s'était pas cassé une aile sous son propre poids.

Je reportai mon attention sur la route étroite, et je fulminai, pas seulement pour Jenks, mais aussi à cause de l'offre de Tom. Il n'était jamais bon de se faire proposer un poste dans un organisme de barges, particulièrement quand on leur répondait de se mettre où je pense leurs grands idéaux et leur mission glorieuse.

Je sentis une légère pression sur mon chi et mon regard bondit sur le rétroviseur. Je retins mon souffle et sortis presque de la route lorsque Tom se retourna et disparut en s'évanouissant.

Bon Dieu de merde, il a sauté sur une ligne. Inquiète, je réajustai ma main sur le volant, alternant le regard entre la route et l'endroit où il s'était trouvé, pour vérifier que je ne m'étais pas trompée. Il était assez bon pour voyager sur les lignes et il n'était qu'un membre

mineur ?

Merde, je venais d'insulter qui, au juste ?

Chapitre 17

L

es vitres de la voiture de David étaient baissées et la fraîche humidité de la fin d'après-midi soulevait agréablement mes cheveux. Le parfum complexe de garou se mélangeait avec l'odeur du bord de la rivière et je jetai un coup d'œil vers David de l'autre côté de son étroite voiture de sport. Il portait son long trench-coat en cuir et son chapeau assorti et, même s'il eût probablement été plus à son aise avec la climatisation, il ne l'avait pas proposée. Jenks était posé sur le gros anneau à mon oreille et les changements brusques de température faisaient des ravages sur sa petite masse corporelle. Il valait mieux transpirer un peu qu'entendre Jenks râler parce qu'il avait froid. De toute manière, nous étions presque arrivés chez *Piscary*.

Quand j'étais rentrée de Spring Grove, la lumière rouge indiquant un nouveau message avait clignoté sur le répondeur comme le «tic-tac» d'une bombe. Ma première pensée avait été qu'il s'agissait peut-être d'Ivy, mais je m'étais trompée. C'était la nouvelle assistante de Mme Sarong. La propriétaire des Hurleurs souhaitait elle aussi me rencontrer. Et puisque la SO tentait de faire passer le meurtre de son ancienne secrétaire pour un suicide, elle voulait certainement que je découvre le coupable. J'aimais l'idée de recevoir trois chèques pour la même mission et avais changé le lieu du rendez-vous avec M. Simon Ray pour un endroit plus neutre, puis accepté de rencontrer Mme Sarong en même temps.

Si tout se passait comme prévu, j'allais découvrir s'ils allaient s'entre-tuer ou non.

David augmenta la pression de ses mains sur le volant en s'engageant dans le parking presque désert de *Piscary*. Le bar/taverne d'un étage était fermé avant 17 heures, heure à laquelle il ouvrait pour le déjeuner des Outres, et il me semblait que c'était le terrain neutre parfait. Kisten avait obtenu de nouveaux horaires peu après que l'établissement avait perdu le Permis de population mixte – PPM en abrégé – et il ne recevait désormais qu'une clientèle exclusivement vampire. Le bar serait vide, à l'exception de Kisten et de quelques serveurs qui prépareraient la journée. D'autre part, ce n'était pas plus mal d'organiser la rencontre dans un lieu où Kisten pouvait intervenir.

Nerveuse, je vérifiai que j'avais toujours mon sac avec mes amulettes et mon pistolet Flash-Ball avec un lot neuf de potions d'endormissement dans le chargeur. David se gara lentement sur une place hors du parking, d'où il ne serait pas obligé de reculer pour partir. Sans rien dire, il actionna l'ouverture du coffre et sortit, tandis que je restais assise et réglais mon téléphone en mode vibreur. Le voyage avait été très calme ; David avait clairement l'esprit tourmenté par ses petites amies, mortes ou vivantes. Je n'avais pas été très enthousiaste quant à sa venue, mais au moins j'avais une voiture et j'allais rencontrer deux alphas des clans les plus importants de Cincinnati. Jenks disait que David avait tous les droits d'être là puisqu'il était mon alpha et je m'étais fiée à son jugement. De plus, j'avais déjà travaillé avec David auparavant. Bien que distrait, il réagissait mieux à la violence que son air tranquille pouvait le laisser croire.

— Prêt, Jenks ? chuchotai-je au moment où David fermait le coffre.

— Dès que tu auras sorti ton petit cul de sorcière blanc comme neige de cette bagnole, rétorqua-t-il avec sarcasme.

Je ne répondis pas, fourrai mon téléphone dans mon sac et sortis. J'examinai le terrain, appréciant l'air frais de la rivière qui soulevait quelques mèches de mes cheveux. Le bateau de Kisten était à quai et je m'approchai de la porte d'entrée à pas lents. David avançait à mon côté, ses yeux furetant de toutes parts, par-dessous son chapeau de cuir usé.

— Qu'est-ce qu'il y avait dans le coffre ? demandai-je, et j'écarquillai les yeux quand il ouvrit furtivement son manteau pour me laisser apercevoir un énorme fusil.

— Je connais ces gens, répondit-il en durcissant ses traits. C'est ma boîte qui s'occupe de leur assurance.

D'accoord, pensai-je en espérant que je n'aurais pas à dégainer mon petit pistolet rouge. Ça les ferait rire, sans doute. Jusqu'à ce que le premier s'effondre, en tout cas.

Une Jaguar et un Hummer inconnus étaient garés juste devant l'entrée et j'étais certaine qu'ils n'appartenaient pas au personnel. Quelqu'un nous avait battus, en dépit de mes efforts pour arriver la première et pour pouvoir prendre le dessus. J'étais prête à parier qu'il s'agissait de M. Ray ; j'aimais penser que Mme Sarong avait trop de classe pour laisser son personnel se balader en Hummer jaune, aussi cool soit-il. Je jetai un coup d'œil à la voiture de sport de David, regrettant la liberté de pouvoir sauter dans ma décapotable rouge pour déguerpir. Je soupirai.

— C'est quoi le problème, Rache ? demanda Jenks qui était toujours debout sur mon épaule, remarquablement discret.

— Je dois travailler mon image, murmurai-je en remontant la ceinture de mon pantalon en cuir tout en suivant péniblement les grandes enjambées de David.

Je choisisais toujours le cuir quand j'effectuais une course ; aucune envie d'y laisser le moindre bout de peau si je venais à glisser sur la chaussée. Je portais une casquette de motard assortie, frappée du logo Harley, ainsi que mes bottes de fabrication vamp avec lesquelles mes pas ne faisaient aucun bruit. Ma veste de cuir noir était trop chaude et, même si ça devait casser mon look, je la retirerai pour rester en simple chemise.

Au bureau, on avait demandé à David de s'octroyer quelques jours de congé pour qu'il prenne le temps de se remettre, et il avait opté pour un jean et une chemise de coton rentrée au lieu de son costume professionnel. Le trench-coat, le chapeau usé baissé devant ses yeux sombres et ses cheveux noirs ondulants, relevés en queue-de-cheval, le faisaient ressembler à Van Helsing. Son humeur frôlait la déprime, ses rides étaient creusées et son front barré. Même en marchant lentement, ses pas faisaient presque deux fois les miens et lui donnaient l'air de flotter. Il était rasé de près et put reposer ses yeux lorsque le soleil passa derrière l'ombre fraîche de l'auvent du restaurant.

Il est pas si mal que ça, mon look, après tout.

Je poussai la porte, ignorant l'ordonnance municipale avertissant que l'établissement ne possédait pas de PPM. L'heure d'ouverture n'était pas encore arrivée, mais quand bien même, je n'avais pas à m'inquiéter. J'étais venue ici de nombreuses fois avec Kisten. Personne ne m'avait encore ennuyée.

La main bronzée de David se posa sur la mienne.

— Une femelle alpha n'ouvre pas les portes, déclara-t-il et je le laissai faire en comprenant qu'il comptait jouer son rôle à fond.

Il ouvrit la porte sans effort et me la tint ouverte. Derrière lui, le bar était silencieux, les lumières éteintes et tout était sombre et apaisant. Je retirai mes lunettes en entrant et les rangeai dans mon sac.

— Mademoiselle Morgan ! appela une voix familière à l'instant où je posais le pied à l'intérieur.

C'était Steve, le bras droit de Kisten, qui s'occupait du bar quand ce dernier s'absentait, et je souris quand cet ours sauta par-dessus le bar avec une seule main pour venir me serrer dans ses bras comme il en avait l'habitude.

Jenks s'envola en glapissant, mais je fermai les yeux en lui rendant son accolade, me laissant pénétrer par son odeur d'encens et de phéromones de vampire. Seigneur, il sentait bon. Presque aussi bon que Kisten.

— Salut, Steve, lançai-je en sentant des picotements sur ma cicatrice de vamp et remettant de l'espace entre nous deux. Kisten m'en veut pas trop de lui avoir demandé si je pouvais emprunter le bar pendant quelques heures ?

L'assistant de direction / videur de Kisten me serra encore une fois avant de me relâcher.

— Il ne t'en veut pas du tout, répondit-il, une lueur sournoise dans les yeux.

Ses yeux étaient plus dilatés que le justifiait la lumière faible et son sourire plein de dents semblait gêné, car il savait que j'aimais le sentir.

— Il est impatient de te soutirer le loyer de la pièce du fond.

— Ouais, je vois le genre, dis-je sèchement en laissant tomber mes mains le long du corps. Ah, voici David, mon alpha, ajoutai-je en me rappelant sa présence. Et tu connais Jenks.

David se pencha en tendant la main, faisant ainsi traîner l'ourlet de son trench-coat.

— Hue, dit David, le visage mélancolique. David Hue. Ravi de vous rencontrer.

Le regard de Steve passa de David à moi, puis se posa de nouveau sur David, notant en silence son air déprimé.

— C'est un plaisir de vous rencontrer, monsieur Hue, répondit le vampire sur un ton sérieux. J'ai entendu dire que Rachel avait monté un clan. C'est donc vous l'homme exceptionnel à qui elle a laissé l'honneur de l'épingler ?

— Hé ! m'exclamai-je en fouettant l'épaule de Steve du dos de la main.

Mais il l'attrapa et m'embrassa le bout des doigts, ses yeux brillant d'obscurité.

J'oubliai ce que je m'apprêtais à lui crier quand ses dents froides frôlèrent ma peau. Je fus traversée d'un frisson et clignai des yeux, les siens fixés sur moi par-dessous son front bas.

— Arrête, ordonnai-je en reculant.

Steve me fit un sourire comme si j'étais sa petite sœur et David trouva le courage de me regarder.

— M. Ray est déjà là, dit le vamp. Il est derrière, avec six hommes, ils t'attendent.

Six ? Pourquoi en a-t-il amené autant ? Il ne sait pas que Mme Sarong vient, si ?

— Merci, répondis-je en déposant ma veste sur le bar, tandis que Steve s'éloignait. Ça t'embête si on attend ici l'arrivée de Mme Sarong ?

— Pas du tout. (Il tira un tabouret de l'arrière du bar à mon intention.) Qu'est-ce que je peux vous offrir ? (Il jeta un coup d'œil au

garou mélancolique.) Je ne le dirai pas à la SO si vous ne voulez rien.

David s'appuya contre le bar. Ses yeux marron furetaient partout et il ressemblait à un bandit qui jaillit d'une prairie.

— De l'eau, s'il vous plaît, répondit-il sans remarquer que je l'observais.

Il devait être dévasté d'avoir causé la mort de toutes ces femmes, même si c'était de manière indirecte.

— Un thé glacé, demandai-je, suant dans tout ce cuir, avant de regretter immédiatement ma commande.

J'étais sur le point de rencontrer les deux individus les plus puissants de Cincinnati et j'allais siroter un thé glacé pendant ce temps ? Seigneur ! Aucun risque que quiconque me prenne au sérieux.

J'ouvris la bouche pour changer contre un verre de vin, une bière, n'importe quoi... mais Steve n'était plus là. Le claquement d'ailes de pixie me fit instinctivement lever la main en signe d'invitation et Jenks se posa, les ailes miroitant sous l'effort.

— Le bar a l'air calme, déclara-t-il en rejetant sa frange sur le côté. Pas besoin d'autres amulettes que d'habitude. Je vais aller écouter M. Ray là-dedans pour voir si tout va bien te concernant.

Je penchai la tête.

— Merci, Jenks, ce serait super.

Il fit claquer sa cape rouge en guise de salut.

— C'est parti. Je reviens dès que tu as besoin de moi.

Ses ailes envoyèrent une brève vague de fraîcheur lorsqu'il s'envola, puis il disparut. A l'autre bout du bar, Steve se dirigeait vers nous, portant nos verres dans ses deux grosses mains. Il les posa devant nous avant de se glisser de nouveau derrière les portes battantes qui se refermèrent sans un bruit.

David entoura son verre de la main. Il le souleva au-dessus du bar sans le boire ; il broyait du noir. Un murmure de conversation nous parvint de la cuisine et je tournai les yeux vers la pièce froide et sombre, remarquant les changements effectués par Kisten depuis qu'il assurait un management plus serré.

Le rez-de-chaussée était maintenant plus étroit, rempli d'une multitude de petites tables où les clients pouvaient manger un petit en-cas plutôt qu'un vrai repas. Mais sans ail, hein... Juste après l'incarcération de Piscary, la cuisine s'était transformée en simple snack, remplaçant les plats plus élaborés qui l'avaient fait connaître, mais ses fameuses pizzas étaient toujours au menu.

Une grosse table ronde était placée entre le pied du large escalier et l'entrée de la cuisine. C'était là que Kisten passait la majorité de ses nuits quand il travaillait, une place d'où il pouvait garder un œil sur tout et tout le monde sans en avoir l'air. L'étage avait été transformé en véritable piste de danse avec cage de DJ, boule

disco et petit podium. Je ne montais jamais là-haut pendant le coup de feu ; les phéromones de plusieurs centaines de vampires me montaient à la tête aussi agréablement et aussi rapidement qu'un pack de six. Contre toute attente, Kisten avait tourné à leur avantage la perte de leur PPM ; *Piscary* était le seul endroit réputé à Cincinnati où un vampire pouvait se détendre sans devoir se soucier des idées que les autres se faisaient à propos de leurs comportements. Même les ombres étaient refusées. J'étais la seule non-vamp à qui on laissait passer la porte – étant donné que j'avais battu *Piscary*, puis que j'avais laissé ce salaud en vie – et j'étais honorée qu'ils me laissent les voir tels qu'ils étaient vraiment. Les vivants faisaient la fête avec un abandon hallucinant, tentant d'oublier qu'ils étaient destinés à perdre leurs âmes, tandis que les morts-vivants tentaient de se souvenir de l'effet que cela faisait d'en avoir une, et y parvenaient presque, entourés de tant d'effusion d'énergie. Quiconque entraînait ici dans l'espoir d'une rapide dose de sang était escorté vers la sortie. Le sang n'avait pas sa place dans le genre d'amusement qu'ils recherchaient.

Mon regard courut sur les photos qui garnissaient le mur juste en dessous du plafond et je tressaillis en voyant une image floue d'Ivy sur sa moto, et de Nick et moi. C'était confus, mais on distinguait tout de même un rat et un vison, debout sur le réservoir d'essence. Je levai mon verre pour saupoudrer ma serviette de sel.

— C'est un sort ? demanda David en tournant les yeux vers la cuisine lorsqu'un rire éclata.

Je secouai la tête.

— C'est pour éviter que le papier colle au verre et me donne l'air encore plus ringard que je le suis déjà.

Le garou redressa la tête, abandonnant sa posture voûtée et mélancolique.

— Rachel, tu portes du cuir et tu es assise à un bar vamp. Tu pourrais être couverte de milk-shake rose et avoir une ombrelle à la main que tu impressionnerais toujours tout ce foutu monde.

Je lâchai un long et lent soupir.

— Oui, mais les alphas ne sont pas tout le monde.

— Ça va aller. Tu es la femelle de mon clan, tu te souviens ? (Son regard glissa derrière moi.) 'soir, Kisten, dit-il et je me retournai avec un sourire en reconnaissant l'odeur de cuir et d'encens.

— Merci, McFly, dit le vampire avec aigreur, sa tentative pour me surprendre ayant lamentablement échoué.

— Salut, Kist, lançai-je en enroulant un bras autour de sa taille pour l'attirer à moi.

Il portait un pantalon sombre et une chemise rouge en soie, ses vêtements de détente habituels.

— Merci de me laisser emprunter ton bar, ajoutai-je en me

trémoussant près de lui de façon suggestive.

Mince, j'aurais vraiment aimé passer du temps seule avec lui le vendredi suivant. Le souvenir du baiser d'Ivy fit irruption dans mon esprit, avant de s'évanouir.

Ses yeux se dilatèrent et mon pouls s'accéléra malgré mes efforts. Un sourire flotta sur ses lèvres et son regard s'intensifia.

— Tu peux emprunter une chambre de derrière quand tu veux, répondit-il en passant sa main sur ma taille avec un geste de familiarité confortable, puis il se pencha pour me faire un rapide baiser.

Il visa mes lèvres, mais, consciente de la présence de David, je tournai la tête et il embrassa le coin de ma bouche à la place. Son grognement agacé m'envoya un pic de désir inattendu. Il n'était pas vraiment irrité – plutôt amusé – et je me demandai si ce pourrait être amusant de me faire désirer pour obtenir une nuit avec lui. Ou mortel...

— Je suis... euh, désolée d'avoir reporté notre rendez-vous, dis-je comme il se penchait en arrière, troublée qu'il s'attarde un peu trop longtemps. Dis-moi quand tu as une autre nuit de libre et j'échangerai la réservation.

David regarda Kisten de haut en bas, puis prit son verre et fit tranquillement le tour du bar pour observer les photos. Kisten leva ses yeux bleus vers le plafond et passa une main dans ses cheveux pour les ébouriffer et se mettre à son avantage.

— Oh, taquina-t-il en s'adossant au comptoir, séduisant, en parfait contrôle. Ma sorcière a suffisamment d'influence pour décrocher une réservation à la tour quand elle le souhaite. (Il porta une main à sa poitrine.) Ma fierté masculine est blessée. Moi il m'a fallu trois mois.

— Ce n'est pas ma faute, répliquai-je en poussant son épaule, mais pas assez fort pour qu'il bouge. C'est à cause de Trent. Travailler à son mariage faisait partie de notre accord.

— Ça fait rien, répondit-il. C'est comme ça, et pas autrement. Pour toi.

Je bus mon thé, ne sachant quoi répondre. La glace fondue était remontée à la surface et j'en avalai presque une pleine gorgée.

— Je suis vraiment désolée, répétais-je en secouant mon verre pour remuer la glace. Je ne comptais pas dire oui à Trent, mais il m'a agité sous le nez assez d'argent pour faire sanctifier l'église, finis-je amèrement.

Mon regard se perdit au loin tandis que je me demandais si je devais lui parler de notre rencontre de ce matin, puis décidai qu'il ne valait mieux pas. Peut-être plus tard, quand nous aurions plus de temps.

Kisten se pencha au-dessus du bar et, en me rendant compte que je lorgnais sur ses courbes, je détournai les yeux de ses petites fesses et reportai mon attention sur ma boisson. Bon sang, ce mec savait s'habiller pour se faire regarder.

— Oublie, dit-il en s'installant sur le tabouret à côté du mien, un bol d'amandes dans les mains. Un jour, moi aussi je me retrouverai à devoir annuler un truc avec toi à cause du travail, et alors... (Il envoya une amande dans sa bouche et la croqua.)... tu devras le prendre gracieusement et ne pas faire ta petite amie hystérique.

— Ma petite amie hystérique ? soufflai-je, prenant conscience que ce consentement rapide venait du fait qu'il se préservait lui-même, et non pas qu'il comprenait ma situation.

A moitié vexée, je fis pivoter mon siège, les doigts autour de mon verre froid.

Avec un petit sautillement qui semblait dire qu'il avait eu une idée, Kisten posa une main sur mon genou pour arrêter mon geste.

— Tu veux venir dîner ce soir ? (Ses cheveux effleurèrent les miens lorsqu'il s'approcha.) Je dois travailler cette nuit, mais Steve peut s'occuper de tout et on pourra manger sur mon bateau. Personne ne nous ennuiera, à moins que du sang se mette à couler...

Son épaule touchait la mienne, alors que j'étais assise face au bar ; il avait passé sa main dans mon dos et ses doigts jouaient avec mes cheveux derrière mon oreille gauche. Mon poulx s'accéléra et j'eus du mal à me rappeler pourquoi j'étais furieuse. Sa main glissa plus bas et je sentis son souffle aller et venir sur ma nuque. La cicatrice à cet endroit ne me démangeait plus – enfouie sous ma peau parfaite – mais la salive de vamp que le démon m'avait injectée, elle, était toujours là.

— J'ai quelque chose pour ton anniversaire que je meurs d'envie de te donner, reprit-il d'une voix lourde d'intention. Si je ne te vois pas vendredi, je veux te le donner... *maintenant*.

Le dernier mot fut presque un ordre et je frémis en sentant ma tension monter. Je me redressai, humectai mes lèvres et pivotai pour mettre ma tête contre la sienne. Le souvenir du baiser d'Ivy afflua malgré moi et je repoussai cette pensée.

— Seigneur, ça fait du bien, murmurai-je.

— Mmmm.

Kisten exerçait de légers massages des doigts sur ma nuque, me promettant plus qu'un simple dîner. Ma respiration s'accéléra, et je respirai intentionnellement son parfum. Je me moquais qu'il envoie des phéromones pour m'appâter et me rendre vulnérable. Je me sentais sacrément bien et je lui faisais confiance quand il disait qu'il ne me croquerait pas la peau et qu'il remplacerait son besoin de sang par le sexe.

Je jouais du bout des doigts avec les cheveux dans son cou, les épaules détendues et l'estomac noué d'excitation. Mes cicatrices, non stimulées, étaient à la fois douloureuses et sensibles, et me rendaient vulnérable aux yeux de n'importe quel vampire qui savait les attiser, mais, entre les mains d'un expert, les jeux de chambre devenaient particulièrement agréables et Kisten le savait bien.

Complètement perdue, je commençai à lever ma jambe pour la passer au-dessus de la sienne et l'attirer à moi, puis je suspendis mon geste en me rappelant où je me trouvais. Je rassemblai ma volonté et m'éloignai de Kisten qui poussa un petit gloussement de désir.

— Bon sang, regarde ce que tu m'as fait, dis-je. (Mon visage était brûlant et je collai la main sur ma nuque pour la cacher.) Tu n'as pas des serviettes à plier, ou quelque chose d'autre à faire ?

Il m'adressa un sourire arrogant et se pencha en arrière pour attraper une autre amande. Mon trouble empira lorsqu'il jeta un coup d'œil à David avec une expression exaspérante de mâle satisfait. Il m'avait donc chauffée puis agacée. Ce n'était pas difficile quand on savait sur quels boutons appuyer, et ma morsure de démon était un bouton énorme et impossible à manquer. En plus, j'étais amoureuse de lui.

— Je te vois ce soir ? eut-il le culot de me demander.

— Oui, lâchai-je, et en réalité j'avais hâte d'y être, même si j'étais gênée que David ait assisté à l'intégralité de la scène.

D'accord, j'étais une sorcière et mon petit ami était un vampire. Qu'est-ce qu'il pensait qu'on faisait, pendant nos rencards ? Qu'on jouait aux dames ?

Le bourdonnement des ailes de Jenks me ramena sur terre et le pixie se posa délicatement sur la carte des desserts.

— Qu'est-ce qui se passe, Rache ? demanda-t-il, ses traits anguleux préoccupés. Tu es toute rouge.

— Rien. (Je sirotai mon thé, la glace glissant dans le verre et heurtant de nouveau mon nez.) Tu veux de l'eau sucrée ou du beurre de cacahouète ? demandai-je en m'asseyant.

Kisten recula subtilement sur son tabouret, s'éloignant de moi. Le bourdonnement des ailes de Jenks s'accrut.

— Tu es sûre que ça va ? T'es pas malade, hein ? Tu dégages de la chaleur comme si tu avais de la fièvre. Laisse-moi toucher ton front, dit-il en s'élevant dans les airs.

— Ça va, ripostai-je en agitant la main pour le chasser. C'est tout ce cuir. Que fait M. Ray ?

Jenks vit le sourire satisfait de Kisten tandis qu'il avalait ses amandes, puis je recouvris ma cicatrice de la main. Le pixie reporta son attention sur David qui nous tournait désormais le dos.

— Oh ! chanta Jenks en riant. C'est Kisten qui t'a remontée ? Tu

lui as parlé du baiser d'Ivy et il a voulu se mettre à l'épreuve ?

— Jenks ! m'écriai-je, et Kisten recula, blafard.

A l'autre bout du bar, David grogna et se tourna vers moi d'un air interrogateur.

— Ivy t'a embrassée ? demanda Kisten et à cet instant, j'aurais tout aussi bien pu mourir foudroyée.

— Ecoute, c'était pas grand-chose, expliquai-je en lançant des regards mauvais à Jenks, qui m'observait désormais comme s'il se demandait pourquoi j'étais furieuse. Elle essayait de me prouver que j'étais incapable de la contrôler quand elle s'abandonnait à sa soif de sang, et les événements nous ont échappé. On peut parler d'autre chose ? (Jenks déversa sa poussière qui créa un rayon de soleil sur le comptoir.) Jenks, que fait M. Ray ? demandai-je en lui lançant une amande.

Bon sang, je n'ai pas le temps de m'occuper de ça maintenant.

Jenks ne bougea pas, comme s'il était cloué en l'air, et l'amande passa au-dessus de sa tête pour retomber derrière le bar.

— Tu me cherches, dit-il d'un air sournois. Il attend depuis vingt minutes. Et te laisse pas avoir, Kisten. Elle a pensé à ce baiser tout l'après-midi.

Je lui sautai dessus, mais le manquai quand il se précipita en arrière.

— Ça m'a surprise, c'est tout, répliquai-je en coulant des regards à Kisten qui tentait de cacher son inquiétude.

Derrière lui, David fronça les sourcils avant de se retourner. Me rappelant soudain la raison de ma présence ici, je tordis le poignet de Kisten pour lire l'heure sur sa montre.

— Je veux arriver avec Mme Sarong, étant donné qu'aucun des deux n'est au courant de la venue de l'autre. Où est-elle, d'ailleurs ? Elle devrait déjà être là.

A l'autre bout du bar, David tourna la tête vers la porte et défroissa son manteau. Kisten se leva également.

— Quand on parle du loup, dit-il. Vu le bruit, il y a au moins trois voitures.

D'un pas lent, mais avalant la distance comme par magie, David se rapprocha de moi et je sentis mon anxiété monter. Mince, j'avais ensorcelé le terrain de base-ball de Mme Sarong pour la forcer à me payer pour le vol du poisson de M. Ray, dont elle m'avait fait croire que c'était le sien. Oui, c'était elle qui avait sollicité cette rencontre et, même si elle souhaitait vraisemblablement me parler du meurtre de son assistante, la possibilité qu'elle m'en veuille toujours à propos de ce poisson me rendait nerveuse.

— Je serai dans la cuisine en train de plier des serviettes, dit Kisten à voix basse en laissant traîner sa main le long de mon épaule,

puis il se leva et s'éclipsa.

Je revis brièvement l'expression qu'il avait eue quand Jenks avait mentionné le baiser d'Ivy.

— Je suis lâche, dis-je tout bas à Jenks quand il se posa sur ma boucle d'oreille.

— Mais non, commença-t-il, c'est juste...

— Si, je suis lâche, l'interrompis-je en me levant pour vérifier que je n'avais pas taché mon pantalon avec le thé glacé. J'ai choisi un lieu où je sais que quelqu'un me sauvera les miches si je me retrouve complètement dépassée.

Jenks se racla la gorge en signe de désapprobation avant de se placer devant moi, et je lui fus reconnaissante de voir qu'il ne pensait pas comme moi. Pour quelque mystérieuse raison.

— Ce n'est pas lâche, assura-t-il alors que la porte d'entrée s'ouvrait et laissait la lumière s'infiltrer dans la pièce. C'est juste être prévoyant.

Je ne répondis pas. Nerveuse, je me forçai à prendre une expression confiante, et la lumière fut éclipsée par ce qui sembla être sept ou huit personnes. Mme Sarong était la première, suivie de près par une jeune femme. Sa nouvelle secrétaire, peut-être ? Cinq hommes portant un costume identique se coulèrent dans la pièce après elle, pour former un demi-cercle évident de protection. Mme Sarong ne leur prêta aucune attention.

La toute petite femme fit un sourire, les lèvres serrées, ôta ses gants et les tendit à son assistante. Elle s'avança, retira son chapeau blanc et le remis également, ainsi que sa petite pochette en cuir blanc, à la jeune femme, sans me quitter des yeux. Elle s'approcha en faisant claquer ses talons sur le parquet. Elle portait un tailleur blanc de bon goût, dont la coupe très professionnelle ne cachait pourtant pas les courbes de son corps, petit mais bien proportionné. Ses pieds étaient minuscules. Malgré sa cinquantaine d'années – me semblait-il – elle prenait visiblement soin d'elle, car elle avait belle allure et possédait un superbe maintien. Ses cheveux coupés court et coiffés en arrière étaient zébrés de fils d'argent qui ne faisaient qu'ajouter à son air professionnel. Son cou était orné d'une rangée de perles et elle portait à son doigt une bague en diamant qui étincelait avec tant d'éclat qu'elle aurait pu danser le disco dans une salle de bal.

— Mademoiselle Morgan, dit-elle en s'approchant et ma vigilance s'accrut lorsque son entourage se déploya autour d'elle. Je suis ravie de vous revoir. Mais honnêtement, chérie, nous aurions pu nous retrouver à mon bureau, ou à la tour Carew si vous vous sentiez plus à votre aise dans un endroit neutre. (Elle balaya rapidement la pièce du regard en plissant le nez.) Bien que cet endroit ait un certain charme rustique.

Il ne me sembla pas qu'elle ait dit ça comme une insulte et je ne relevai pas. Avec Jenks assis sur mon épaule et David juste derrière, je m'avançai pour saisir sa main. Mon bras était en écharpe la dernière fois que je l'avais vue et ce fut un plaisir de lui serrer la main et de sentir sa poigne ferme et sincère.

— Madame Sarong, répondis-je. (Je me sentais grande et maladroite, étant donné que je la dépassais de presque vingt centimètres.) J'aimerais vous présenter David Hue, mon alpha.

Son sourire s'élargit.

— Un plaisir, dit-elle en inclinant la tête vers David, qui l'imita en retour. Prendre une sorcière pour alpha pour monter un clan ? (Elle leva les sourcils, et ses yeux, que le temps n'avait aucunement altérés, se mirent à briller.) Superbe manière de jouer le jeu, monsieur Hue. Cela fait longtemps que j'ai colmaté cette brèche dans le guide des bonnes manières de mes employés, mais ça reste superbe, cependant.

— Merci, répondit-il gracieusement en reculant d'un pas, manifestant ainsi son retrait de la conversation, mais pas de la rencontre.

Mme Sarong tendit la main à son assistante et la jeune femme se laissa guider vers l'avant.

— Voici ma fille, Patricia, déclara la vieille femme, me surprenant totalement. Depuis la regrettable disparition de mon assistante, j'ai décidé que Patricia me suivrait pendant un an, pour mieux comprendre avec qui je travaille au quotidien.

Je haussai les sourcils en tentant de masquer ma surprise. *Assistante* ? La jeune femme devant moi n'était pas l'assistante de Mme Sarong, mais sa foutue héritière.

— C'est un réel plaisir, dis-je très sérieusement en lui serrant la main.

— Pareillement, répondit-elle fermement, ses yeux noirs trahissant son intelligence.

Sa voix était haute mais déterminée, et elle était vêtue avec autant de classe que sa mère, bien que sa tenue laisse apparaître un peu plus de peau. Leur ressemblance était évidente, maintenant que je connaissais leur lien, mais, tandis que Mme Sarong vieillissait superbement, Patricia était tout simplement magnifique. Elle avait de longs cheveux noirs bouclant légèrement autour du visage et ses petites mains délicates possédaient une force certaine. Elle portait une chaîne en or à la place des perles, ornée d'un pendentif en pierre brune. Le tatouage de son clan cerclait sa cheville, représentant une plante grimpant autour d'un fil de fer barbelé.

Je poussai David devant moi en trébuchant.

— Voici David, dis-je en trouvant que je ressemblais subitement à ma mère lorsqu'elle essayait de me brancher avec le fils d'une amie.

David s'engagea, puis saisit la main de Patricia avec un sourire triste qui le rendit dix fois plus séduisant.

— Bonjour, mademoiselle Sarong, dit-il. C'est un plaisir de vous rencontrer.

— Monsieur Hue, répondit la jeune femme, amusée.

Mme Sarong me regarda, semblant interroger mon impertinence.

— Vous désirez boire quelque chose ? demandai-je en pensant que mes compétences rouillées d'hôtesse seraient requises cet après-midi, si je voulais traiter avec une femme qui respectait si scrupuleusement l'étiquette et les usages.

Qu'est-ce qui m'a pris de présenter David à sa fille, comme si on était au marché ? Je pinçai les lèvres en entendant Jenks pouffer sur ma boucle d'oreille.

— Nous pouvons passer dans une pièce plus intime, proposai-je, sans savoir s'il serait plus facile de la mener à M. Ray ou d'amener ce dernier ici, mais elle m'interrompit d'un geste de la main.

— Non, répondit-elle légèrement, son attitude professionnelle reprenant le dessus. Ce que je veux vous dire ne prendra qu'un instant.

Elle regarda sa fille d'un air entendu et celle-ci fit signe aux hommes de reculer jusqu'à être hors de portée de voix. Ils s'exécutèrent, maussades mais dociles, et quand Mme Sarong adressa un regard insistant à David, je posai le mien sur sa fille qui se tenait à côté d'elle.

— Bien, dit-elle, conciliante. Je veux simplement vous engager.

Je m'y attendais et acquiesçai, mais une poussée de moralité me fit répondre :

— Je travaille déjà avec le BFO pour trouver la personne qui a assassiné votre secrétaire. (Je l'invitai d'un geste à s'asseoir à l'une des petites tables.) Il est inutile que vous m'engagiez également.

Elle s'installa avec grâce et je pris place sur la chaise en face d'elle. David et Patricia restèrent debout.

— Splendide, dit Mme Sarong en faisant un effort évident pour ne pas toucher la table. Mais je veux vous engager pour d'autres services.

Confuse, je la regardai sans comprendre.

— Votre ancienne profession, chérie, ajouta-t-elle.

Le tintement du rire de Jenks me parvint de mon épaule et j'écarquillai les yeux.

— Madame Sarong..., balbutiai-je, sentant le rouge me monter aux joues.

— Oh, pour l'amour de Cerbère, m'interrompit-elle, exaspérée. Je veux que vous tuiez M. Ray pour avoir assassiné mon assistante. Et je suis prête à vous payer grassement.

Le choc me secoua quand je compris enfin.

— Je ne tue personne, protestai-je en essayant de garder ma voix basse, mais dans un bar rempli de vampires et de garous, j'étais certaine que quelqu'un d'autre m'avait entendue. Je suis une Coureuse, pas une meurtrière.

Avait-elle entendu parler de Peter ?

Mme Sarong me tapota la main.

— C'est d'accord, chérie. Je comprends. Pouvons-nous dire 75 000 ? Faites un pari sur votre propre cote, et je me baserai dessus.

Soixante-quinze... Je manquai d'air.

— Vous ne comprenez pas, répliquai-je en commençant à transpirer. Je ne peux pas.

Et si David l'apprend ? La mort de Peter avait été une fraude à l'assurance.

La femme plissa les yeux et pinça les lèvres en levant les yeux vers sa fille.

— Est-ce que Simon Ray vous a déjà engagée ? demanda-t-elle d'un ton véhément. Cent mille, alors. Bon sang, quel salaud.

Je regardai David, mais il semblait aussi choqué que moi.

— Il y a un malentendu, bégayai-je. Ce que je veux dire, c'est que je ne fais pas ce genre de choses.

— Et pourtant, répliqua-t-elle en détachant ses syllabes, tous ceux qui vous ennuiant semblent mourir.

— Ce n'est pas vrai, objectai-je en reculant jusqu'à ce que mon dos touche le dossier.

— Francis Percy ? commença-t-elle en comptant sur ses doigts. Stanley Saladan ? Et cette poule mouillée... ah, Nicholas Sparagmos, je crois ?

Elle referma ses doigts avec élégance et une alarme retentit en moi.

— Je n'ai pas tué Francis, ripostai-je. Il s'est fait ça tout seul. Et Lee a été emporté par le démon qu'il avait convoqué. Quant à Nick, il s'est jeté d'un pont.

Le sourire de Mme Sarong s'élargit, puis elle tapota ma main de nouveau.

— Très bien joué, pour le dernier, dit-elle en regardant sa fille.

Je fus un instant effrayée. Elle voulait réellement que je tue M. Ray ?

— Je ne les ai pas tués, protestai-je. Vraiment.

— Mais ils sont tout de même morts.

Mme Sarong m'adressa un sourire parfait, comme si je venais de lui faire une blague irrésistible. Puis elle se redressa brusquement, et son expression passa de la convivialité et de la désinvolture à la plus totale circonspection. Les poils se dressèrent sur ma nuque et je la vis prendre une profonde inspiration.

— Simon ! aboya-t-elle en sautant sur ses pieds.

Je sursautai quand son entourage s'ébranla et fonça vers nous. Elle savait. Elle savait que M. Ray était là.

— Rache ! cria Jenks d'une voix perçante en quittant mon épaule dans une traînée de poussière d'or.

Je reculai contre David, mais le clan de Mme Sarong ne se préoccupait pas de nous. Un cri bref suivi d'un bruit lourd et étouffé fendit l'air. Kisten jaillit de la cuisine avec son étrange rapidité de vampire. Il fonça vers la pièce de derrière, mais M. Ray débarqua comme un ouragan.

Génial, pensai-je en voyant le reste de sa bande de voyous déborder derrière lui, leurs armes pointées sur nous. *Tout simplement génial*.

— E

spèce de petite *salope* prétentieuse ! hurla le garou furieux, le visage rouge, son clan de gangsters en appui derrière lui. Qu'est-ce que tu fais ici ?

Mme Sarong força le barrage d'hommes qui s'étaient placés devant elle.

— J'organise ta suppression, répondit-elle, la voix perçante et les yeux lançant des éclairs.

« Suppression » ? Comme si M. Ray était un arbre trop développé qui obstruait une conduite d'égout.

Le petit homme d'affaires sembla s'étrangler avec son propre souffle, avant d'exploser de colère. Il ouvrit la bouche, ressemblant ainsi à l'un de ses trophées de pêche, et fit un effort visible pour répondre.

— J'y crois pas ! parvint-il finalement à dire. C'est ce que je voulais lui demander !

Une petite voix me parvint depuis mon épaule :

— Sainte merde, Rache. Depuis quand tu es devenue l'assassin de choix de tout Cincinnati ?

Je regardai les deux clans séparés par une rangée de petites tables rondes. *M. Ray veut m'engager pour éliminer Mme Sarong ?*

Le cliquetis des chiens des armes me sortit de ma torpeur.

— En haut, Jenks ! criai-je en me ruant vers une table.

Jenks s'envola dans un éclat éblouissant d'étincelles dorées. David couvrit mes arrières dans une bouffée de musc, avec à la main ce satané gros fusil qui le faisait ressembler à un bandit assoiffé de vengeance. Kisten bondit en avant. Ses cheveux volèrent lorsqu'il se précipita entre les deux clans, les bras levés en signe d'apaisement, mais les traits sévères. La pression de l'air changea et soudain, Steve arriva à son tour.

Tout le monde s'était figé. Mon poulx martela mes veines et mes genoux faiblirent. Cette scène me rappelait trop la fois où je m'étais ruée ici à la recherche de Piscary, lorsqu'il avait volé le sang d'Ivy. Sauf que cette fois-ci, il y avait un paquet d'armes pointées sur moi.

Transpirante, je regardai Kist tenter d'apaiser sa propre tension

évidente et prendre la position plus insouciant, plus confiante, d'un manager de bar en parfait contrôle.

— Je me fous comme d'un cul de rat que vous vous entretenez, déclara-t-il d'une voix assurée. Mais vous allez faire ça en dehors de mon bar, sur le parking, comme tout le monde.

David appuya sur mon dos et, enveloppée par sa chaleur, je pris une profonde inspiration.

— Personne ne va tuer personne, dis-je. Je vous ai demandé de venir et vous allez *tous* vous asseoir pour que l'on puisse régler ça comme des Outres, et pas comme des animaux. Compris ?

M. Ray fit un pas en avant et pointa un doigt boudiné sur Mme Sarong.

— Je vais massacrer...

Une angoisse soudaine s'empara de moi.

— Je vous ai dit de vous taire ! hurlai-je. C'est quoi votre problème ?

Mon sac pesait lourd sur mon épaule et, même si je pouvais sortir mon pistolet, je n'aurais pas su qui viser. Jusqu'ici, personne ne me menaçait. Me semblait-il. Et ils bondiraient si j'essayais de me brancher sur une ligne et de préparer un cercle. Personne n'avait encore tiré, c'était un bon début.

— Je ne vais pas tuer Mme Sarong, dis-je à M. Ray.

Sur ma gauche, l'intéressée se raidit, mais elle semblait énervée plus qu'effrayée.

— Et je ne vais pas non plus tuer M. Ray pour vous, ajoutai-je.

M. Ray se racla la gorge et essuya son front avec un mouchoir.

— Je n'ai pas besoin de vous pour épinglez cette garce pleurnicharde, répliqua-t-il et les hommes qui l'entouraient se tendirent comme s'ils allaient se précipiter sur elle.

Je sortis de mes gonds. C'était ma réunion, merde ! Ils allaient m'écouter, à la fin ?

— Hé ! Hé ! criai-je. Excusez-moi, mais c'est moi que vous vouliez tous les deux engager pour tuer l'autre. Je suggère..., poursuivis-je avec sarcasme, que nous nous asseyions tous à cette grande table juste là, seulement vous, vous, et moi. (Je tournai les yeux vers les flingues, toujours armés et toujours en joue.) Nous seuls.

Mme Sarong hocha la tête en signe d'assentiment, mais M. Ray ricana.

— Vous pouvez dire ce que vous voulez devant mon clan, précisa-t-il sur un ton belliqueux.

— Bien. (Je m'éloignai de David et il baissa son fusil.) Alors je vais parler avec Mme Sarong.

Calme, la femme adressa un sourire félin à l'homme troublé et se retourna pour donner une instruction à sa fille. Comme M. Ray, elle

était dans une impasse, mais en capitulant calmement au lieu d'insister pour que nous fassions à sa manière, elle semblait plus maîtresse d'elle-même. Intriguée, je rangeai ma curiosité au placard pour y repenser plus tard. *Si « plus tard » il y a...*

— Tu vas y arriver ? murmurai-je à David.

Je sentis son odeur musquée, lourde et entêtante, due à toute cette tension. Son côté dépressif avait disparu pour faire place à un homme maître de lui, armé d'un fusil qui aurait pu venir à bout d'un éléphant. Il était conçu pour casser du vampire. Il ferait l'affaire sur des garous, facile.

— Pas de problème, Rachel, affirma-t-il en posant ses yeux partout sauf sur moi. Je les ai à l'œil.

— Merci, dis-je en touchant le haut de son bras.

Il planta son regard dans le mien, puis recula d'un pas, son trench-coat s'enroulant au-dessus de ses bottes.

Je poussai un long soupir. Mon poulx se calma et je m'avançai entre les deux factions de garous armés, jusqu'à la table au pied de l'escalier. Kisten était toujours debout au milieu de la pièce et il se mit en travers de mon chemin quand je passai près de lui. Les cheveux de ma nuque se hérissèrent, mais c'était à cause des garous, pas de lui.

— J'ai la situation en main, dis-je à voix basse, remuant à peine les lèvres. Pourquoi est-ce que tu n'irais pas plier encore quelques serviettes ?

— Mouais, répondit-il en souriant, malgré la tension contenue dans sa voix douce.

Jenks se laissa tomber du plafond pour nous rejoindre et, sous l'insistance conjugquée de leurs regards, je frottai mon front du bout des doigts. Merde, je commençais à avoir mal à la tête. Ce n'était pas comme ça que j'avais prévu les choses, mais comment aurais-je pu supposer qu'ils voulaient tous les deux m'engager pour tuer l'autre ?

— Je pense qu'elle s'en sort très bien, dit Jenks. Il y a dix-huit armes dans cette pièce et aucun coup n'est encore parti. Dix-neuf si tu comptes celle qui est cachée dans le petit étui de Patricia.

Abattue, je jetai un coup d'œil à la frêle garou derrière moi. Ouais, avec cette jupe fendue, aucun problème pour cacher un petit étui.

Kisten m'attrapa par le coude.

— Je ne quitterai pas cette pièce, dit-il (ses pupilles étaient presque entièrement dilatées, on voyait à peine le bleu des iris). Mais c'est ta course. Où est-ce que tu veux qu'on t'attende, avec Steve ?

Je ralentis le pas, ravie de voir que M. Ray s'était assis en face de Mme Sarong, laissant ainsi un bon mètre cinquante entre eux.

— Derrière la porte ? demandai-je. L'un d'eux a probablement appelé du renfort, et je ne veux pas que ça devienne un concours.

— Compris, dit-il et il s'éclipsa avec un petit sourire.

Il souffla quelques mots à Steve et le grand vampire sortit sur le parking, un téléphone dans son énorme main.

Satisfaite, j'avancai vers la table. *Dix-neuf flingues ?* pensai-je en sentant mon estomac se nouer. Sympa. J'aurais peut-être dû me mettre à l'abri et crier « un, deux, trois, partez ! ». Et déclarer vainqueur celui qui serait encore debout cinq minutes après.

— Jenks, repris-je, reste en arrière, d'accord ? Essaie de rester discret tout en nous écoutant. On est censés être seuls. Sans seconds.

Planant toujours, il posa les mains sur ses hanches. Ses traits anguleux crispés lui donnèrent l'air plus vieux que son âge.

— Ça va, personne ne compte jamais les pixies ! protesta-t-il.

Je le regardai droit dans les yeux.

— Moi, je te compte, et ce serait pas juste.

Ses ailes brillèrent avec un embarras satisfait et il déversa une petite pluie de poussière. Il hocha la tête et partit comme une flèche, dans un vrombissement d'ailes de libellule.

Enfin seule, je m'assis sur la chaise qui tournait le dos à la porte de la cuisine, certaine que personne n'entrerait avec Steve posté de l'autre côté. Je sentais l'odeur de la pâte à pizza qui levait et la saveur piquante des tomates. Les pizzas me semblaient une très bonne idée pour un soir comme celui-là.

Je me forçai à me concentrer et m'installai, puis ouvris mon sac que j'avais posé sur mes genoux. La sensation du poids de mon pistolet dans ma main me rassura et je tentai de ne pas, penser aux armes que M. Ray et Mme Sarong portaient certainement sur eux.

— Tout d'abord, commençai-je, frissonnante de nervosité, j'aimerais vous présenter mes condoléances à tous les deux pour la perte des membres de vos clans.

A ma droite, M. Ray pointa insolemment Mme Sarong du doigt.

— Je ne tolérerai pas que tu harcèles mon clan, lâcha-t-il, les joues tremblantes. La mort de ma secrétaire était une déclaration de guerre totale. Et je suis prêt à la mener jusqu'au bout.

Mme Sarong fit une grimace et releva les yeux.

— L'assassinat de mon assistante est intolérable. Je ne vais pas prétendre que tu n'en es pas responsable.

Seigneur ! Ils revenaient encore là-dessus !

— Arrêtez ça tous les deux ! m'exclamai-je.

M. Ray se pencha au-dessus de la table vers Mme Sarong sans faire attention à moi.

— Tu n'as pas les couilles qu'il faut pour m'empêcher de chercher ce qui me revient de droit. C'est moi qui trouverai la statuette, et tu ramperas à mes pieds comme la petite chienne que tu es.

Wow ! pensai-je, submergée par une soudaine vague de froid. Tout tournait donc autour du Foyer, et non pas de leurs pertes respectives. Je jetai un coup d'œil à David qui pinçait les lèvres. Affaire classée : ils s'assassinaient bien entre eux.

Mais Mme Sarong baissa la main vers sa ceinture et le pistolet à un coup qu'elle y avait probablement caché.

— Je n'ai pas tué ta secrétaire, rétorqua-t-elle en essayant d'attirer l'attention de son interlocuteur sur son visage et non pas sur ses mains, mais j'aimerais remercier celui qui l'a fait. Assassiner mon assistante pour me faire croire que tu n'as pas le Foyer fait de toi un lâche. Si tu ne peux pas le garder par la force et que tu dois compter sur l'infiltration, alors tu ne le mérites pas. De toute façon, j'ai plus de contrôle sur Cincinnati que toi.

— Moi ! s'écria le garou, alertant Steve qui passa la tête et jeta un coup d'œil. Je n'ai rien fait. Mais je finirai bien par le trouver. Je n'ai rien fait de plus que renifler la piste de ton clan infesté de chiens, mais je les éliminerai jusqu'au dernier si tu continues cette mascarade.

Du coin de l'œil, je vis David agripper son fusil tueur de vampires d'un air menaçant. Les deux factions piétinaient.

— Ça suffit, coupai-je en ayant l'impression d'être un surveillant dans une cour de récré. Fermez-la tous les deux !

M. Ray se tourna vers moi.

— Et vous, la casse-couilles, vous êtes juste une voleuse ! ! s'exclama le garou grassouillet, intimement convaincu de sa suprématie.

David leva son fusil et les garous tout en muscles commencèrent à s'agiter. De l'autre côté, Mme Sarong, qui souriait comme le diable, croisa les jambes et me fit comprendre la même chose sans prononcer un mot. Je perdais le contrôle. Je devais faire quelque chose.

Énervée, je me redressai et captai une ligne. Mes cheveux se gonflèrent immédiatement et un murmure inquiet s'éleva du centre de la pièce. Je me concentrai sur eux deux, incapable de briser le contact visuel que j'avais engagé.

— Je suppose que vous voulez dire « sorcière », dis-je à voix basse, bougeant mes doigts n'importe comment pour faire semblant d'invoquer un sort de ligne d'énergie. (Mais ça, ils ne le savaient pas.) Je vous suggère de vous détendre. Et cette histoire de poisson était un sauvetage, pas un vol, ajoutai-je, le visage brûlant. (D'accord, peut-être que ma conscience me travaillait toujours.) Vous êtes tous les deux des imbéciles, continuai-je en regardant M. Ray. Vous entre-tuer pour une vulgaire statuette, alors que ni l'un ni l'autre ne l'a. Quelque chose cloche, non ?

Mme Sarong s'éclaircit la voix.

— Et... comment savez-vous qu'il ne l'a pas ? demanda-t-elle

d'une voix traînante.

Une bonne dizaine de réponses me vint à l'esprit, mais la seule qu'ils pouvaient croire était la plus improbable.

— Parce que c'est moi qui l'ai, répondis-je en espérant que c'était la réponse qui me permettrait de rester en vie un jour de plus.

Un silence accueillit ma déclaration. Puis M. Ray se mit à rire. Je sursautai quand ses mains retombèrent sur la table, mais le regard de Mme Sarong était rivé sur le garou derrière moi, et elle se mit à pâlir.

— Vous ! s'exclama le gros garou entre deux éclats de rire. Je veux bien bouffer mon slip si c'est vous qui avez le Foyer !

Je serrai les lèvres, mais Mme Sarong prit la suite.

— Et tu prendras du ketchup avec, Simon ? dit-elle aigrement. Parce que moi, je pense qu'elle l'a.

M. Ray cessa de rire. Ses yeux bruns prirent une teinte cendreuse et il me regarda.

— Elle ? dit-il, incrédule.

Mon pouls s'accéléra alors que je me demandais si je n'avais pas fait une énorme erreur et s'ils n'allaient pas s'allier pour me le prendre avant de se retourner l'un contre l'autre une fois de plus.

— Regarde son alpha, poursuivit la femme mince en le désignant des yeux.

Tous les regards se tournèrent vers lui. David était à moitié assis sur une table, un pied au sol et l'autre plié, pendant devant lui. Son trench-coat ouvert laissait apparaître son corps musclé et il tenait le fusil dans ses mains. Ouais, c'était une arme énorme, mais il y avait – comme Jenks l'avait dit – dix-neuf autres armes dans la pièce. Pourtant elle imposait le calme et le silence à deux clans agressifs.

David avait toujours été un individu impressionnant, qui possédait le charisme d'un alpha et le mystique d'un solitaire. Mais même moi, je pouvais deviner son humeur expectative à sa façon de se tenir. Il n'était pas seulement capable de dominer un autre garou ; il s'attendait que ce dernier se soumette sans broncher. C'était la magie du Foyer qui coulait en lui. Il avait gagné le pouvoir de la création et, même si ce dernier avait entraîné la mort d'innocents, ça n'enlevait rien à son aura.

— Mon Dieu, balbutia M. Ray. (Les yeux écarquillés, il se tourna vers moi.) Vous l'avez. (Il avala sa salive.) Vous l'avez vraiment ?

Mme Sarong avait retiré les mains de son arme et les posa sur la table. C'était un geste de soumission et je fus parcourue d'un frisson. *Qu'est-ce que j'ai fait ? Est-ce que je vais m'en sortir vivante ?*

— Vous étiez là, sur le pont, n'est-ce pas ? Quand le garou Mackinaw l'a trouvé ? demanda-t-elle froidement.

Je m'éloignai un peu. J'aurais voulu m'enfuir.

— Je l'avais avant ça, pour être exacte, admis-je. J'étais là-bas

pour sauver mon petit ami. (Je les regardai fixement en cherchant à percevoir une ombre de chagrin.) Celui que vous pensez que j'ai tué, ajoutai-je.

Mon cœur bondit tandis qu'elle baissait les yeux un court instant avant de les reposer sur moi. *Que Dieu me vienne en aide, qu'est-ce que je suis devenue ?*

M. Ray ne parut pas convaincu.

— Donnez-le-moi, dit-il. Vous ne pouvez pas le garder. Vous êtes une sorcière.

Un de moins. Plus qu'un, pensai-je, effrayée, mais reculer maintenant était le meilleur moyen de mettre fin à mes jours.

— Je suis son alpha, dis-je en désignant David. Alors je pense que j'en suis parfaitement capable.

L'homme fronça les sourcils et, comme s'il avait crevé un œuf pourri, déclara :

— Je vous propose d'entrer dans mon clan. C'est ma meilleure offre. Acceptez-la.

— Sinon ? (J'autorisai une touche de sarcasme dans ma voix.) J'ai déjà un clan, je vous remercie. Pourquoi les gens s'acharnent-ils à me dire ce que je ne suis pas capable de faire ? C'est moi qui l'ai. Pas vous. Et je ne vous le donnerai pas. Point final. Vous pouvez donc cesser d'essayer de vous entre-tuer pour découvrir où il est.

— Simon, intervint Mme Sarong d'une voix caustique. Arrête de japper. Elle l'a. Il faut t'y faire.

J'aurais pu essayer d'y voir un compliment mais je me dis que son soutien ne durerait que jusqu'à ce qu'elle trouve un moyen de me tuer.

M. Ray croisa son regard et quelque chose que je ne compris pas passa entre eux. David le sentit. Ainsi que chaque garou dans la pièce. Comme une vague, ils se détendirent tous. Je me sentis mal quand les deux clans rangèrent leurs armes. Mon inquiétude s'accrut. *Merde et re-merde. Je ne peux pas me permettre de croire ça.*

— Je n'ai pas cherché à tuer ton assistante, dit M. Ray en reposant ses bras épais sur la table.

— Je n'ai pas touché à ta secrétaire, répondit la femme en sortant un miroir de poche pour vérifier son maquillage. (Elle le referma et planta son regard dans celui de M. Ray.) Aucun des membres de mon clan non plus.

Merveilleux. Ils se mettaient enfin à parler, certes, mais je ne contrôlais pas la situation pour autant.

— Bien, repris-je. Personne n'a tué personne, mais nous avons toujours deux meurtres de garous sur les bras. (Ils me prêtèrent tous les deux attention et mon estomac se noua.)

— Écoutez, continuai-je, très mal à l'aise, quelqu'un d'autre que

nous sait que le Foyer se trouve à Cincinnati et le cherche. Ça pourrait être les garous de l'île. Est-ce que l'un de vous a entendu parler d'un nouveau clan récemment arrivé en ville ?

Ils secouèrent tous les deux la tête, alors que je pensais à Brett.

OK. *Épatant. Retour à la case départ.* J'aurais aimé qu'ils partent à présent, et je me penchai en arrière dans l'espoir de les congédier. J'avais vu Trent le faire plusieurs fois et ça semblait fonctionner pour lui.

— Je vais continuer à chercher le meurtrier, alors, déclarai-je en regardant leurs crapules. Est-ce que vous allez arrêter de vous sauter à la gorge jusqu'à ce que je découvre le coupable ?

M. Ray renifla bruyamment.

— J'arrête si elle arrête.

Mme Sarong fit un sourire faux et guindé.

— Je peux en faire autant. J'ai besoin de passer quelques coups de fil. Avant le coucher du soleil.

Elle jeta un regard à sa fille et celle-ci s'excusa en sortant, le téléphone à la main. M. Ray fit un geste et l'un de ses hommes la suivit. Je me demandai pendant un instant ce que Mme Sarong avait planifié pour le coucher du soleil, puis chassai cette pensée. Je n'aimais pas les voir se battre, mais j'aimais encore moins cette coopération soudaine. Il était peut-être temps pour un petit « *ciao* » personnel.

— Le Foyer est caché, repris-je. (*En quelque sorte*) Dans l'au-delà, continuai-je et ils braquèrent leur regard sur moi, tandis que M. Ray se tordait les doigts. (*Menteuse, pensai-je sans toutefois ressentir le moindre remord.*) Aucun de vous deux ne pourra le trouver, et encore moins le posséder ! (*Mensonge, mensonge, mensoooooonge*) Si je venais à disparaître, aucun de vous ne le récupérerait. Si quelqu'un de ma famille ou de mes amis venait à disparaître, je le détruirais.

Toujours prêt à tester les limites de la manière la plus grossière possible, M. Ray se racla la gorge.

— Et pourquoi je devrais vous prendre au sérieux ?

Je me levai pour qu'ils partent.

— Parce que vous étiez prêt à m'engager pour faire quelque chose dont vous étiez incapable. Tuer Mme Sarong.

Mme Sarong lui sourit et haussa les épaules.

Encore un peu, pensai-je, et je pourrai peut-être dormir cette nuit.

— Et parce qu'un démon me doit une faveur, ajoutai-je, le cœur battant.

Non, murmura une petite partie de moi et je me sentis submergée par une vague de terreur à cause de ce que j'étais en train de faire. J'acceptais le fait que Minias m'était redevable. J'acceptais son marché. Je traitais avec des démons. Mais l'idée que ces deux

personnes puissent faire une descente chez moi, mettre le feu à mon église et la brûler jusqu'aux fondations pour trouver cette stupide statuette m'emplissait d'une peur bien plus immédiate. Avoir peur pour moi-même, je pouvais m'en accommoder. Avoir peur pour les miens, impossible.

— S'il arrive quoi que ce soit de déplaisant, il viendra vous chercher. Et vous savez quoi ? (Mon poulx battait la chamade et je me tins à la table pour garder l'équilibre alors que je ressentais un léger vertige.) Tuer, il adore ça, alors il peut facilement faire de l'excès de zèle. Je ne serais pas surprise qu'il vous arrache la tête à tous les deux pour s'assurer qu'il tient la bonne personne.

M. Ray baissa les yeux sur mon poignet, puis sur ma cicatrice de démon bien en évidence.

— Passez vos coups de fil, repris-je, tremblante. Calmez votre équipe. Et pas un mot sur tout ça. Si la rumeur se répand que je l'ai, je ne pense pas que vous pourrez passer outre à mon démon pour récupérer la statuette. (Je les regardai longuement.) Est-ce qu'on s'est bien compris ?

Mme Sarong se leva en serrant son sac contre elle.

— Merci pour le verre, mademoiselle Morgan. Ce fut une conversation des plus instructives.

Kisten jaillit de derrière le bar au moment où elle s'approchait de la porte, son entourage au complet se coulant dans son sillage. Le soleil éclatant pénétra dans la pièce lorsqu'elle ouvrit la porte et je dus plisser les yeux, comme si j'avais passé trois semaines au fond d'un trou. M. Ray me regarda de haut en bas, ses grosses joues molles et immobiles. Il me fit un salut de la tête et enjoignit ses hommes à le suivre derrière Mme Sarong. Ils s'exécutèrent, le pas lent et provocant, rangeant leurs armes en passant la porte.

Je restai immobile jusqu'à ce que le dernier soit sorti. J'attendis encore un peu que la porte se referme puis me détendis dans l'obscurité. Enfin je cédaï et laissai mes genoux se dérober. J'entendis Kisten traverser la pièce et je posai ma tête sur la table en soupirant.

J'avais désormais confirmé la rumeur selon laquelle je traitais avec les démons. Ce n'était pas mon objectif, mais si ça me permettait de garder les gens que j'aimais sains et saufs, alors j'étais prête à m'en servir.

Chapitre 19

L

e yacht de Kisten était assez gros pour que les vagues des bateaux à vapeur remplis de touristes se brisent contre sa coque sans jamais le faire tanguer. J'étais déjà montée à bord, j'y avais même passé deux week-ends, découvert de quelle façon la nuit porte les voix au-dessus de l'eau calme et obscure, et appris à retirer mes chaussures sur le quai. Il comportait trois ponts, si l'on comptait le dernier étage avec la cabine de commandes. Assez gros pour y faire la fête, comme disait Kisten, mais suffisamment petit pour que celui-ci n'ait pas l'impression d'avoir vu trop grand.

Quand même un peu trop grand pour moi, pensai-je en épongeant les dernières gouttes de sauce des nouilles chinoises avec un bout de pain grillé. Mais pour un vampire dont le patron dirigeait les quartiers les plus chauds de Cincinnati, les apparences comptaient.

Le pain avait été fauché dans les cuisines de *Piscary*, toutes proches. J'avais l'impression que c'était aussi le cas pour la sauce. Qu'importe si Kisten voulait me faire croire qu'il l'avait faite lui-même en la réchauffant dans son four minuscule. L'essentiel, c'était que nous profitions d'un dîner paisible, plutôt que nous disputer parce que j'avais fait passer mon boulot avant les plans qu'il avait prévus pour mon anniversaire.

Je levai les yeux et balayai du regard le salon, éclairé aux chandelles, mon assiette posée en équilibre sur mes genoux. Nous aurions pu manger dans la cuisine ou à l'extérieur, sous la spacieuse véranda, mais la cuisine nous rendait claustrophobes et la véranda était trop exposée. Ma rencontre avec Mme Sarong et M. Ray m'avait laissé un sentiment de malaise. Si l'on comptait en outre la façon dont j'avais décliné l'invitation de Tom, il y avait matière à me soupçonner de paranoïa.

Nous étions bien mieux ici, entourés de quatre murs. Le salon luxueux dans lequel nous nous trouvions s'étendait sur toute la largeur du yacht, comme le décor d'un film, avec, d'un côté, de grandes baies vitrées qui donnaient sur les lumières de la ville et sur la lune qui se reflétait dans l'eau. De l'autre côté, les rideaux étaient tirés pour cacher le parking de *Piscary*.

En théorie, Kisten travaillait – c'était la raison pour laquelle nous dînions là plutôt que dans un vrai restaurant – mais lorsqu'il s'était glissé dans la cuisine pour prendre du pain et une bouteille de vin, je l'avais entendu dire à Steve qu'il ne voulait être dérangé sous aucun prétexte.

J'aimais me savoir en tête de ses priorités. Je levai de nouveau les yeux et considérai Kisten avec une expression de contentement par-dessus la table basse qui nous séparait. La lumière des bougies conférait à ses yeux bleus une opacité irréelle et menaçante.

— Quoi ? demandai-je en rougissant, car il me regardait manifestement depuis quelques instants.

Son sourire satisfait s'élargit et un frisson d'émotion me parcourut.

— Rien. (Sa voix était douce.) Chacune de tes pensées se lit sur ton visage. J'aime bien regarder.

— Mmmm.

Gênée, je posai mon assiette vide sur la sienne puis m'allongeai sur le canapé, mon verre de vin à la main. Il se leva et se glissa à côté de moi. Il se laissa aller en arrière et soupira de satisfaction lorsque nos épaules se touchèrent. La musique de la chaîne hi-fi changea pour laisser la place à un jazz langoureux. Je n'allais rien dire sur l'incongruité du mélange vampire et saxophone soprano, mais soupirai en appréciant l'odeur de cuir et de soie qui fusionnait avec son parfum d'encens et la saveur persistante de la sauce des pâtes. Mais mon sourire s'évanouit quand je sentis monter un picotement dans mon nez.

Merde. Minias ? Je n'ai pas mon miroir d'invocation. Paniquée, je me redressai et m'extirpai des bras de Kisten. Je reposai mon verre sur la table juste à temps pour éternuer.

— À tes souhaits, dit doucement Kisten en enroulant son bras autour de ma taille pour m'attirer en arrière, mais je me raidis et il se pencha en avant. Ça va ? ajouta-t-il d'une voix prévenante.

— Je te dis ça dans une minute.

Je pris une prudente inspiration, puis une autre. Mes épaules se détendirent. Ne voulant pas inquiéter Ivy ou Jenks, je m'étais enfermée dans ma chambre avant le coucher du soleil et avais installé mon mot de passe. Bon sang, j'aurais dû écrire le glyphe sur un miroir de poche.

Kisten me dévisageait :

— Ça va, assurai-je en décidant qu'il s'agissait d'un éternuement isolé.

Je soupirai lentement et plongeai dans la chaleur de ses bras. Il en passa un derrière mon cou et je me blottis contre lui, heureuse qu'on reste là ensemble et qu'aucun de nous ne soit attendu nulle part.

— Tu es restée bien silencieuse, ce soir, dit Kisten. Tu es sûre que ça va ?

Il commença à promener ses doigts sur ma nuque, chassant ma cicatrice de démon cachée sous ma peau parfaite, et le léger frôlement me chatouilla.

Il me désirait, mais je sentais que ses pensées étaient accaparées par le baiser d'Ivy. Et, lorsque ses doigts mirent ma cicatrice en feu, mêlant ainsi le souvenir de ce baiser avec les sensations qu'il provoquait en moi, je réprimai un frisson.

— J'ai beaucoup de choses en tête, répondis-je, perturbée par ces pensées confuses.

J'étais déjà assez troublée. Je me tournai dans ses bras pour lui faire face, échappai de nouveau à son étreinte, cherchant à me concentrer sur autre chose.

— Je pense que me suis laissé dépasser sur ce coup, c'est tout. Avec les garous.

Le regard bleu de Kisten s'adoucit.

— Après t'avoir vu contrôler deux des clans les plus influents de Cincinnati, je dirais que non, tu n'es pas dépassée. (Son sourire s'élargit et se teinta de fierté.) C'était génial de te voir travailler, Rachel. Tu es douée pour ce que tu fais.

Je restai incrédule un instant. Ce n'était pas les garous qui m'inquiétaient, mais la manière avec laquelle je les avais fait reculer. Exaspérée, je rejetai la tête en arrière, la posai sur le dossier du canapé et fermai les yeux.

— Tu ne me voyais pas trembler ?

Je rouvris les yeux en sentant Kisten remuer et me glissai contre lui. Nos cheveux se mêlèrent et, effleurant mon oreille de ses lèvres, il répondit :

— Non. (Son souffle allait et venait sur mon épaule et je restai immobile, à l'exception de mes doigts qui jouaient avec son lobe d'oreille déchiré.) J'aime qu'une femme sache se défendre, ajouta-t-il. Ça m'a excité de te regarder.

Je ne pus réprimer un sourire, mais celui-ci s'effaça trop vite.

— Kisten ? dis-je, vulnérable malgré ses bras autour de moi. En fait, j'ai peur. Mais pas à cause des garous.

Les doigts de Kisten restèrent en suspens. Puis il retira ses bras, se pencha en arrière et prit mes mains dans les siennes.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il, l'air préoccupé.

Embarrassée, je baissai les yeux sur nos doigts mêlés, observant leurs différences.

— J'ai dû menacer de faire venir un démon pour les contrôler. (Je levai les yeux et vis son front barré d'une ride soucieuse.) J'ai l'impression de pratiquer les démons, ajoutai-je. Je dois être idiot

pour me servir d'eux en bluffant. Ou froussarde, peut-être.

— Mon amour... (Kisten attira ma tête sur sa poitrine.) Tu n'es ni une froussarde, ni une praticienne. C'était un bluff, et un bluff sacrament efficace.

— Mais si c'était pas du bluff ? dis-je dans sa chemise en repensant à tous les gens que j'avais catalogués sous prétexte qu'ils pratiquaient la magie noire. (Ils n'avaient pas eu l'intention de devenir ces personnes folles et fanatiques que je jetais dans le coffre d'un taxi et que je traînais à la SO.) Un type est venu me parler, aujourd'hui, poursuivis-je en jouant avec le bouton du col de sa chemise. Il m'a invitée à rejoindre son culte de démons.

— Mmmm. (Sa voix vibra en moi.) Et qu'est-ce que ma vilaine Coureuse lui a répondu ?

— Qu'il pouvait se carrer son club où je pense. (Kisten ne dit rien et j'ajoutai :) Et s'ils découvraient que je bluffe ? S'ils s'en prenaient à Jenks ou à Ivy...

— Chuuut..., dit-il doucement en passant une main apaisante dans mes cheveux. Personne ne fera de mal à Ivy : c'est une Tamwood et le scion de Piscary. Et pourquoi voudrais-tu que quelqu'un s'en prenne à Jenks ?

— Parce qu'ils savent qu'il est important pour moi. (Je relevai la tête pour inspirer une bouffée d'air frais.) Je serais obligée..., dis-je, effrayée. Si quelqu'un fait du mal à Jenks ou à sa famille, je serais obligée d'appeler Minias et d'échanger ma marque.

— Minias. (Kisten manifesta sa surprise.) Je croyais que tu devais garder leurs noms secrets.

Il avait dit cela avec une nuance de jalousie certaine et je sentis venir un sourire.

— C'est son nom courant. Il a des yeux rouges de bouc, un drôle de chapeau pourpre et une petite amie timbrée.

— Mmmm. (Kisten me serra plus fort.) Je devrais peut-être appeler ce type. L'emmener au bowling pour qu'on puisse comparer nos notes sur les petites amies timbrées.

— Arrête, le grondai-je, mais il avait réussi à me remonter le moral. T'es jaloux.

— Et comment, que je suis jaloux ! (Il resta silencieux un instant avant de s'adosser.) J'ai envie de t'offrir ton cadeau tout de suite, dit-il en se penchant par-dessus le bras du canapé.

Je me tordis pour m'adosser plus fermement à l'accoudoir. Kisten me tendit un paquet emballé qui provenait manifestement d'une boutique. Je rayonnai. Le ruban était imprimé du logo « La Crypte de Valérie », un magasin de vêtements de luxe. Moins il y avait de tissu, plus le trou dans votre compte en banque était gros.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je en secouant la boîte de la

taille d'une chemise, et quelque chose ballotta à l'intérieur.

— Ouvre, tu verras bien, dit-il en baissant les yeux sur le paquet.

Son attitude avait quelque chose d'étrange. Comme une impatience embarrassée. Je n'étais pas du genre à garder le papier et je le déchirai, puis passai un ongle sous le bout de Scotch qui fermait la boîte. Il y eut un bruissement de papier de soie noir et je rougis en voyant ce qu'il y avait dessous.

— Oh, c'est joli ! dis-je en soulevant la nuisette. Pile à temps pour les nuits d'été.

— Elle est comestible, précisa-t-il, les yeux brillants.

— Wow ! m'exclamai-je en soupesant son poids léger et me demandant comment nous allions vivre cette nouvelle expérience. (Me souvenant que quelque chose avait fait du bruit dans le paquet, je reposai la nuisette sur le côté.) Qu'est-ce qu'il y a d'autre, là-dedans ? demandai-je en farfouillant.

Mes doigts effleurèrent une petite boîte aux contours flous et, en reconnaissant sa forme, mon visage se vida de toute expression. C'était un écrin à bague. *Oh, mon Dieu.*

— Kisten ? soufflai-je, les yeux écarquillés.

— Ouvre-le, incita-t-il en se rapprochant.

Les mains tremblantes, je le retournai pour trouver l'ouverture. Je ne savais pas quoi faire. J'aimais Kist, mais je n'étais pas prête à me fiancer. Mince, c'est tout juste si j'étais prête à être la petite amie de qui que ce soit. Pas avec deux clans de garous qui voulaient ma peau, des démons qui apparaissaient n'importe quand et un maître vampire que ça démangeait d'avoir affaire à moi. Sans mentionner une colocataire qui voulait devenir plus que ça et avec qui je ne savais vraiment pas comment agir. Et comment est-ce que je pouvais m'embarquer dans une relation à long terme, alors que je ne voulais même pas laisser Kisten me mordre ?

— Mais, Kisten..., bégayai-je alors que mon poulx s'emballait.

— Ouvre-le, pressa-t-il avec impatience.

Je l'ouvris en retenant mon souffle. Je clignai des yeux. Ce n'était pas une bague. C'était...

— Des capuchons ? demandai-je.

J'étais soulagée. Je levai les yeux et vis son trouble. Ce n'était pas ses capuchons. Non, ceux-ci étaient tranchants et pointus. *Et ils sont pour moi ?*

— S'ils ne te plaisent pas, je peux les reprendre, dit-il, perdant son assurance habituelle. Je me suis dit que ça pourrait être amusant, de temps en temps. Si ça te dit...

Je fermai les yeux. Ce n'était pas une bague. C'était un gadget. J'aurais dû m'en douter, après la nuisette comestible.

— Tu m'as acheté des capuchons ?

— Eh bien, oui. Tu croyais que c'était quoi ?

J'allais lui dire, mais me retins. Rougissant, je repoussai la boîte sur le côté et regardai les capuchons sur leur coussin de velours. Certes, ce n'était pas une bague, mais où est-ce que ça nous menait ?

— Kisten, je ne peux pas te laisser me mordre. (Je claquai le couvercle et lui tendis la boîte.) Je ne peux pas les accepter.

Mais il souriait.

— Rachel, dit-il d'une voix cajoleuse. Ce n'est pas pour ça que je les ai achetés.

— Pourquoi, alors ? demandai-je en me disant qu'il m'avait mise dans une situation très inconfortable.

Je ne pus m'empêcher de me demander si ce n'était pas une réaction au baiser d'Ivy.

Il me remit la boîte dans les mains et referma mes doigts dessus.

— Ce n'est pas un stratagème pour enfoncer mes dents dans ton cou. Je n'envisage même pas que tu me mordes, même si ce serait... (Il inspira.) Agréable.

Je savais qu'il disait la vérité et me calmai.

Kisten baissa les yeux.

— Je voulais juste te voir avec de petites dents pointues, poursuivit-il d'une voix douce. C'est un jeu érotique. Comme de porter une nuisette. Un peu comme... pour faire semblant...

— Tu n'aimes pas mes dents ? demandai-je, vexée.

Merde, je n'étais pas un vampire, et il aurait préféré. Ça craignait royalement.

Mais Kisten m'attira contre lui avec un gloussement attristé.

— Rachel, j'adore tes dents, dit-il, sa chemise en soie effleurant ma joue. Elles pincent et mordillent, et le fait que tu ne puisses pas facilement me percer la peau, ça me rend m... (Il sentit que ce qu'il s'apprêtait à dire m'aurait agacée.) Dingue, finit-il. Mais si tu portes ces capuchons, savoir que tu pourrais très bien me transpercer la peau... (Il poussa un soupir.) Je m'en moque, que tu me mordes ou pas. C'est l'idée que tu puisses le faire, que je trouve excitante.

Mes pensées s'éclaircirent grâce à la main rassurante qu'il passait dans mes cheveux. Ça, je pouvais le comprendre. J'éprouvais le même frisson. Savoir que Kisten pouvait me mordre, mais qu'il se retenait par respect, par volonté, et peut-être aussi à cause d'Ivy, suffisait à m'emmener au septième ciel. L'idée qu'un jour il n'exercerait plus assez de contrôle pour s'effacer devant Ivy était on ne peut plus excitante.

— Tu... euh, tu veux que je les essaie ? demandai-je.

Ses pupilles se dilatèrent.

— Si tu veux.

J'ouvris de nouveau la boîte en souriant.

— Il faut juste les glisser ?

Il acquiesça.

— Elles sont injectées d'un polymère miraculeux. Mets-les et serre les dents, elles se mouleront directement dessus. Et elles s'enlèvent d'un petit coup de levier.

Cool. Il les regardait fixement et je reposai la boîte sur la table. Je m'emparai des capuchons et sentis le contact étrange de l'ivoire sous mes doigts. J'avais l'impression de mettre des lentilles et je tâtonnai pour trouver dans quel sens je devais les ajuster, puis glissai l'ivoire moulé sur mes dents. Je serrai la mâchoire et éprouvai une sensation bizarre, puis passai la langue à l'intérieur de ma bouche ouverte.

Je regardai Kisten, qui inspira.

— La vache, chérie !

Je ne voyais presque plus ses iris bleus tant ses pupilles étaient dilatées. Mon sourire s'élargit et ses yeux s'assombrirent encore.

— De quoi j'ai l'air ? demandai-je en sautant sur mes pieds.

— Où tu vas ? dit-il d'une voix brusquement rauque.

— Je veux voir de quoi j'ai l'air. (Je m'éloignai en riant vers la salle de bains, de l'autre côté de l'entrée.) Tu es sûr que je ne vais pas me couper les lèvres ? demandai-je en arrivant dans la pièce.

J'allumai le plafonnier et le faible voltage répandit une lumière jaune et pâle.

— Impossible, répondit-il en élevant la voix à cause de la distance. Elles sont étudiées pour, ajouta-t-il, soudain derrière moi, et je sursautai en me cognant le coude contre les murs étroits.

— Seigneur ! Je déteste quand tu fais ça, m'exclamai-je.

— Moi aussi je veux voir, rétorqua-t-il en entourant ma taille de son bras et calant sa tête dans le creux de mon épaule.

Il ne regardait pas mon reflet. Je regardai dans le miroir en tentant de ne pas faire attention aux picotements de ses lèvres et passai ma langue sur les capuchons. Leur courbe était délicate et l'arrière anguleux. Je souris et tournai la tête pour mieux voir comment ils s'emboîtaient dans l'espace concave entre mes dents du bas. Je repensai un instant aux crocs en cire que j'avais portés pour Halloween quand j'avais huit ans.

— Arrête de montrer tes dents comme ça, grogna-t-il.

Je me retournai pour lui faire face, alors qu'il dessinait une courbe délicieuse sur ma taille avec ses doigts.

— Pourquoi ? (Je me frottai contre lui avec un mouvement suggestif.) Ça t'ennuie ?

— Non.

Son ton était neutre, mais son étreinte de plus en plus ferme.

Il n'y avait pas beaucoup de place dans la pièce mais, lorsque

j'essayai de le pousser dehors, il se cramponna solidement. Son corps était chaud et rigide, et je restai où j'étais, passant mes bras autour de son cou pour garder l'équilibre.

— Ça te plaît ? chuchotai-je à quelques centimètres de son oreille.

— Oui.

Il fit courir ses lèvres sur ma clavicule et je frissonnai en sentant monter l'exaltation du désir.

— À moi aussi, ajoutai-je.

Mon pouls s'accéléra et je repoussai agressivement sa tête pour qu'il puisse atteindre mon cou. Je me hissai sur la pointe des pieds et taquinai une vieille cicatrice avec mes nouvelles dents. Kisten frissonna contre moi.

— Oh, Seigneur, tu vas me tuer, murmura-t-il, son souffle chaud frôlant mon épaule.

Mon pouls se mit à battre la chamade quand je pris conscience de mon nouveau pouvoir. Kisten s'était immobilisé sous mes dents, docile, sans être soumis. Il fit glisser ses mains le long de mes courbes et tira sur ma chemise pour la sortir de mon jean.

Il tendit les doigts après avoir caressé mon ventre et il remonta une main jusqu'à mes seins. Il me pressa contre lui de son autre main, placée au creux de mes reins. Le pouls battant, je mordillai une ancienne marque à la base de son cou et les sensations affluèrent presque trop rapidement pour que je puisse les apprécier.

Je reportai mon attention sur une cicatrice minuscule que je savais sensible, humai son parfum et m'abandonnai soudain. Je n'étais pas venue ici pour ça, mais pourquoi pas ? Une petite voix dans ma tête se demanda si je n'avais pas laissé Kisten me faire changer si facilement d'avis au sujet des dents uniquement pour réaffirmer que lui et moi vivions déjà quelque chose de réel, et que le fait d'accepter la proposition d'Ivy – la surprise mise à part – reviendrait à le tromper. Et dans ce cas, ça n'aurait dérangé que moi. Les vampires considéraient la multiplicité des partenaires de sexe et de sang comme une norme, et la monogamie comme une exception. Et, même si, n'étant pas vampire, je ne pouvais accepter ainsi les relations multiples sans un énorme examen de conscience, tout ce que je pouvais dire à cet instant précis, c'était que je me sentais foutrement bien.

Je fis glisser mes dents le long de son cou et sentis ses muscles se tendre. Ses mains tremblaient et je me demandai pourquoi j'essayais de trouver des réponses à tout ça maintenant. Son soupir me fit vibrer et cela suffit à m'empêcher de descendre plus bas pour entailler sa peau. Un sentiment incroyable commençait à grandir, et je m'en délectai. Je pouvais très bien le mordre. Je pouvais très bien enfoncer

mes dents. Et je savais exactement ce que ça lui aurait fait. Je n'étais pas un vampire et ne pouvais donc pas réveiller ses cicatrices moi-même, mais lui l'était, et il suffisait qu'il y en ait un.

Ses mains se déplacèrent sous ma chemise et je glissai la mienne entre nos deux corps pour lui défaire juste un bouton. Juste un.

J'y parvins difficilement, palpant maladroitement de mes doigts le tissu raide. Incapable de résister, je tâtonnai à la recherche de sa fermeture Éclair. Kisten déplaça son poids et me pressa contre le mur. Ses yeux bleus étaient perdus dans l'obscurité et il me cloua les mains au-dessus de la tête.

— Tu es bien sûre de toi, sorcière, dit-il dans un grognement qui me fit tressaillir.

— Tu veux que j'arrête ? demandai-je en me penchant en avant pour lui voler un baiser.

Oh, Seigneur. Il pressa agressivement ses lèvres sur les miennes, elles avaient le goût de vin. La sensation de mes dents si près de ses lèvres me fit palpiter. Il devinait mon envie de voir monter son désir, et il jouait avec. Mais, même s'il me maintenait les mains au-dessus de la tête, il ne pouvait m'empêcher de goûter ce qui était à ma portée.

Je fis un petit mouvement vers l'avant et mes lèvres rencontrèrent son cou. Kisten souffla lentement. Flattée de pouvoir obtenir une telle réaction de sa part, je continuai à l'explorer, découvrant une nouvelle sensation chaque fois que je touchais ses anciennes cicatrices.

J'aurais dû faire tout ça plus tôt, pensai-je en passant mon pied derrière sa jambe pour le rapprocher de moi. Dès que je serais rentrée chez moi, il faudrait que je jette un coup d'œil à ce guide de Cormel pour voir ce qu'il disait sur les rencards avec des vampires.

Il me lâcha les mains et je laissai lentement retomber un bras pour le passer autour de son cou. Un léger frisson parcourut mon échine lorsqu'il nous entraîna dans la pénombre du couloir. Mon dos heurta violemment la fine paroi et, après avoir baissé une bretelle de ma chemisette, il se pencha pour embrasser ma peau parfaite à laquelle je savais qu'aucun vampire ne résistait. La douceur de ses dents couvertes me faisait vibrer. Si quelqu'un avait eu la mauvaise idée de nous interrompre, je serais passée au meurtre.

Gagnée par l'extase, je fermai les yeux et défis les boutons de sa chemise à l'aveuglette. Le jazz jouait toujours et le son d'un bateau résonna sur l'eau calme. Je n'arrivais pas à atteindre le dernier bouton. Kist continuait à pincer ma peau, s'arrêtait, puis recommençait sans jamais laisser retomber le désir. J'abandonnai et agrippai sa chemise en tirant jusqu'à ce que le bouton lâche.

Kisten émit un « mmmm » contrarié. Il se déplaça et me bloqua contre le mur. Je rouvris brusquement les yeux et cherchai sa

ceinture.

— Donne-moi ce que je veux, murmurai-je en touchant mes nouvelles dents, si tu ne veux pas que je devienne brutale, vamp'boy.

— Eh, c'est ma réplique, ça, dit-il sur un ton différent.

Ses paroles se mêlaient à sa soif de sang et j'étouffai la peur qui montait en moi. Kist immobilisa ses mains un instant, reprit le contrôle puis recommença. Sa retenue était beaucoup plus intense que la mienne et il me tint immobile en m'attrapant par les épaules pour embrasser la base de ma gorge ; son désir pour mon sang était évident, mais il se retenait en préférant jouer avec ma vieille cicatrice.

— Oh, mon Dieu, soufflai-je.

Incapable de m'arrêter, je me hissai et enroulai mes jambes autour de sa taille tout en resserrant mes mains sur son cou. Il se redressa pour faire un contrepoids. Je sentis une grosseur à travers son pantalon et le sang dans mes veines battit plus fort encore. Il le perçut et son contact se fit plus pressant. Mon ventre brûlait d'anticipation. Ce n'était pas bon signe. C'était trop. Je n'arrivais plus à penser. C'était beaucoup trop bon.

Je m'agrippai à lui. Je voulais sentir ses dents plonger fougueusement dans ma peau. S'il avait su à quel point, il me l'aurait proposé et je n'aurais su refuser. *Ivy va le tuer.*

Comme s'il avait perçu ma confusion, il passa à des baisers plus doux et remonta doucement de mon cou à l'arrière de mon oreille, créant en moi une sensation de chaud et froid. Il s'arrêta derrière mon oreille et il me mordilla doucement, avec une tendre pression, me faisant ainsi comprendre qu'il désirait un peu plus.

— Tu peux rester jusqu'à demain matin ? demanda-t-il.

— Mmh, parvins-je à marmonner, espérant que mes ongles plantés dans son cou étaient un signe suffisant de mon acceptation.

— Bien.

Il me souleva et me porta le long du couloir jusqu'à la chambre obscure. L'éclat des lumières de Cincinnati se reflétait sur l'eau et j'évitai de penser au fait que je n'aurais certainement pas la chance de porter la nuisette. Du moins pas cette nuit-là. Son lit était placé sous les fenêtres, mais il me posa sur la commode, mes jambes toujours enroulées autour de lui.

Ma position idéale offrait toutes sortes de possibilités et je me sentis bondir quand ses mains esquissèrent une longue caresse sur mes seins, son pouce me taquinant malicieusement. Il détacha ses lèvres et s'éloigna avec une lenteur délibérée. Il cessa de me caresser. Je levai les yeux vers lui, presque essoufflée.

Ses yeux noirs renvoyaient un désir de sang que je connaissais bien. L'adrénaline afflua en moi, provoquant un mélange de peur et d'excitation. Quelque chose était en train de changer, j'avais pris plus

d'importance en acceptant de porter ces dents. Elles étaient plus que de simples bouts d'ivoire, elles étaient une source de pouvoir. Et Kisten le savait ; ç'avait été son intention en me les offrant. En protégeant ses dents et en « aiguisant » les miennes, il m'avait élevée à son niveau. Cette perspective était un virage décisif pour nous deux.

Sans jamais me quitter des yeux, il prit la main que j'avais glissée dans son dos, sous sa chemise ouverte. Il inspira profondément sur mon poignet, les paupières baissées, humant l'odeur de mon sang.

— Je sens sur toi l'odeur mêlée des deux personnes que je préfère.

Ces mots firent vibrer mon corps tout entier. Le parfum d'Ivy m'enveloppait, un doux souvenir de ce qu'ils avaient vécu. Ils s'étaient rapprochés tous les deux pendant leur vulnérable jeunesse, s'assurant une survie mutuelle, et je savais que leur complicité passée lui manquait. Le besoin qu'il avait de revivre ça le faisait souffrir. Sa douleur me frappa et je voulus lui donner ce qu'il cherchait, apaiser son corps et son âme en même temps. Je ne venais pas en deuxième position, derrière Ivy, j'étais passée devant elle ; je pouvais donner à Kisten quelque chose qu'elle ne pouvait plus lui offrir, sans savoir vraiment ce que Piscary leur avait fait à tous les deux. Je savais que c'était la raison pour laquelle Ivy l'avait quitté. Elle ne pouvait pas vivre avec cette éternelle piqure de rappel.

L'envie de le soumettre et de tout lui donner se renforça, et quand il sentit mon buste s'appuyer contre le sien, il resserra son étreinte. Nous nous enlaçâmes et je m'enivrai de nouveau de son parfum. Il tourbillonnait jusqu'au plus profond de mon être, et je me laissai envahir par ses phéromones jusqu'à ne plus en pouvoir de désir. Mes mains glissèrent le long de son dos tendu, et j'éprouvai une envie irrépressible de me perdre en lui. Je soupirai, le souffle tremblant.

— Viens là, chuchotai-je.

Kisten pencha la tête, me maintint les épaules et m'embrassa lentement le cou, avec douceur et hésitation, comme s'il ne m'avait jamais touchée auparavant. L'afflux d'émotions me fit suffoquer. J'y céдай. La pause pour reprendre notre souffle était terminée. *Oh, Seigneur. Il faut que je fasse quelque chose.*

Mes doigts tâtonnèrent sur son pantalon. Le bouton du haut était défait et, après avoir baissé la fermeture Éclair, je descendis suffisamment le tissu pour lui laisser une totale liberté de mouvement. Il avait ses mains dans le creux de mes reins et je me soulevai légèrement de la commode en enlaçant mes bras autour de son cou, pour qu'il puisse retirer mon jean. D'un coup de pied, je me débarrassai des deux jambes de mon pantalon l'une après l'autre.

Impatiente, je resserrai mes mains sur sa nuque en me dressant de nouveau contre lui pour me rasseoir sur la commode. Il fit courir

ses mains le long des courbes de mes hanches, puis les fit remonter. Je poussai un gémissement d'excitation au moment où il se voûta. Massant un sein d'une main, il caressa l'autre de ses lèvres, mordillant et taquinant de la pointe de ses dents et me laissant entrevoir ce qu'il aurait pu faire si je l'avais laissé, presque comme une promesse.

S'il n'avait pas porté ses capuchons, il m'aurait mordue. Mes mains se frayèrent un passage pour toucher sa peau douce et tendue. Ses mouvements devenaient encore plus brusques et je l'imitai. Refouler son désir le rendait sauvage et, d'un geste brutal, il se pencha sur moi pour m'embrasser au creux du cou.

Excitée par ma cicatrice, je serais tombée s'il ne m'avait pas retenue. Sa chair chaude et douce sous mes doigts contrastait violemment avec son contact rude sur mon cou. Il respira plus profondément en chatouillant la peau autour de ma cicatrice avec ses dents, et je voulais tellement qu'il me prenne que c'en était douloureux. Je fermai les yeux en sentant l'évocation de l'extase à venir. Surprise, je haletai lorsqu'il cessa de me titiller et me mordit avec force et violence, sans toutefois entamer la peau. Seuls ses capuchons l'en avaient empêché.

J'émis un gémissement, clouée sur place par la tension. Kisten l'interpréta comme de la peur.

Ses doigts se resserrèrent sur mes épaules. Avec sa promptitude de vampire, il me tira brusquement plus près de lui. Le bras de nouveau agrippé à son cou, je me déplaçai pour lui faciliter la tâche, quittant complètement la commode. Il glissa en moi avec une lenteur exquise où l'envie l'avait emporté sur la raison. Je repris un souffle hésitant, puis ouvris la bouche pour m'emplir de son parfum quand il pénétra en même temps mon corps et mon esprit.

Il supportait mon poids et nos deux corps bougèrent de concert. Je passai les bras autour de son cou pour m'agripper à lui et me rendis compte que, à l'exception de ce que l'on sait, seules mes lèvres pouvaient encore toucher son corps. La retenue que je m'imposais moi-même me faisait mal et j'embrassai son cou avec un désespoir frustré, suivant le chemin de ses cicatrices, sentant son désir grandir à chaque mouvement.

Il respirait rapidement et me maintenait avec une passion fervente, nous emportant vers l'orgasme. Sa bouche tirait sur ma peau. Je me laissai submerger par le souvenir des dents d'Ivy s'enfonçant dans ma chair. La peur de l'inconnu m'envahit et Kisten poussa un gémissement en le percevant.

J'aurais voulu que ce soit Ivy qui me morde, éprouver cette sensation de béatitude absolue, mêlée à la certitude que cet acte méritait mon sacrifice. Les risques que j'aurais pris ne faisaient que pimenter le tout. Pourtant, je faisais confiance à Ivy et je savais qu'elle

ne me lierait pas à elle. Mais Kisten, lui... au fond de mon cœur, il m'était toujours inconnu et l'appât du frisson me faisait aller beaucoup trop loin. La protection d'Ivy était assez forte pour que je me permette de baisser la garde, sans prendre le risque que Kisten me lie à lui de force. Il ne pouvait pas me mordre. Mais peut-être... peut-être que moi, je le pouvais ?

Cette pensée me stimula et je serrai mes mains sur lui en pressant mes lèvres sur les siennes. *Oh, Seigneur, j'ai envie de le mordre*, compris-je. Je ne voulais ni le faire saigner, ni goûter son sang. Mais je pouvais l'emplir de cette vague d'extase intense qui dormait sous sa peau. L'impression de pouvoir qu'il dégageait était aussi forte que la peur qu'il inspirait. Et je n'avais pas l'habitude de me retenir.

— Kisten..., haletai-je en me dégageant. Tu me promets de ne pas me mordre, si je te mords ?

Ses mains tremblaient sous mon poids.

— Je te le promets, murmura-t-il. Tu as demandé et je t'ai dit « oui ». Oh, Seigneur, Rachel. Il se pourrait... il se pourrait que tu sois gagnée par ma propre soif. Mais ce ne sera pas la tienne. N'aie pas peur.

Une vague d'émotion nous submergea tous les deux. Je ressentais la force et la satisfaction que procurait le pouvoir. Ma peur du lendemain s'évanouit d'un seul coup. Mes mains se rejoignirent sur sa nuque et je me plaquai contre lui, mue par le désir et le plaisir de la domination.

Mon corps vibrait. L'odeur du cuir et du vin réveilla des souvenirs enfouis et m'attira irrésistiblement contre lui. Il entrouvrit la bouche, ses impulsions stimulant chacune de mes cellules et, oubliant mon refus de goûter à un autre sang, je pressai mes lèvres contre les siennes.

La peur et l'euphorie se mêlèrent dans le souffle de Kisten. Je me détendis sous ses baisers, tentant de passer ma langue sur ses dents pendant que nous bougions ensemble, doublement unis. Mon cœur battait la chamade et je me fichais de ce qui pouvait arriver maintenant. Je ne pouvais pas déplacer mes mains pour le caresser sans risquer de tomber et je voulais rester où j'étais, l'agripper avec mes jambes et le sentir en moi. Nous étions ivres de désir. Nos langues s'emmêlaient en rythme et, dans un instant d'abandon, je le mordis. Il n'en fallut pas plus.

Le sang coula. Mon corps fut secoué d'un spasme. Oh, mon Dieu. C'était si peu, et c'était tant.

Scintillante, vivante, j'avais goûté au sang de vampire. J'étais bouleversé et m'agrippai à Kist, incapable de respirer, l'extase totale dans laquelle j'étais plongée m'empêchant de me retirer. La faim m'envahit en un éclair et je compris ce qu'Ivy et Kist tentaient de

maîtriser au quotidien, et combien il était bon d'assouvir cette soif. Et c'était celle de Kisten qui m'habitait, sans la moindre peur.

Il n'y a rien de mal à ça, pensai-je quand Kist me serra. La soif exigeait encore plus et notre baiser se fit encore plus passionné. Plus rien d'autre n'existait. Tout était là. C'était l'étincelle de l'existence, réunie, rassemblée, et distillée dans une émotion. Et la soif de Kist passant en moi, je prélevai son sang, comme si c'était le mien. Le sang de vampire ne me rendrait ni plus forte, ni plus rapide, ni immortelle. Mais c'était une sensation des plus excitantes. Un trip à nul autre pareil. Et je sentis son aura se mêler à la mienne et partager le même espace alors que je l'accueillais en moi.

Une vague de désir chauffé à blanc nous envahit, amenée par son sang. Il gémit et je puisai de nouveau le liquide, resserrant mon étreinte pour le retenir. Je sentais que nous montions vers l'orgasme. Il était là, dansant devant nous, et nous pouvions presque le toucher.

Ses bras tremblèrent. Je respirai profondément, luttant pour reprendre mon souffle. Il poussa un gémissement féroce et m'agrippa plus fort. Son sang était comme une pensée liquide qui s'immisçait en moi et me mettait en feu. Je pouvais le sentir à l'intérieur de moi et je me serrai contre lui, désespérée.

Puis nous le trouvâmes.

Les yeux fermés, je penchai la tête en arrière. Je ne pouvais plus rien faire, paralysée par cette explosion au fond de moi, au fond de nous. Chaque cellule de notre corps hurla de soulagement, nous laissant dans une extase si profonde que nous aurions voulu qu'elle ne cesse jamais.

Kisten trembla, puis chancela. Comme si le monde avait disparu autour de nous, nous flottions, maintenus en équilibre par la délectation.

— Mon Dieu, gronda-t-il, à la fois comblé et désespéré.

Puis la sensation disparut à l'instant même où il prononça ces mots. Et ce fut tout.

Je chancelai, haletante. Mes muscles me trahirent et je perdis l'équilibre.

— Oh mon Dieu, répéta-t-il, inquiet cette fois, avant de me rattraper puis de me porter jusqu'au lit.

Je me détendis lentement et il posa son regard sur moi.

— Rachel..., dit-il en me retenant la tête.

— Ça va, assurai-je d'une voix essoufflée, et je luttai de mon bras tremblant pour me maintenir en équilibre sur le lit.

Je frissonnai tandis que mon corps récupérait et Kisten m'attira contre lui. Du sang de vampire et du sexe. Bon Dieu de merde, ils rigolaient pas. Il y avait effectivement de quoi tuer quelqu'un.

Il se redressa à son tour et s'appuya contre la tête du lit pour me

serrer dans ses bras dans une position plus confortable.

— Est-ce que ça va ? demanda-t-il.

— Oui.

Je ne pouvais pas me lever, mais je me sentais bien. Je me sentais plus que bien. *Et c'est ça qui me faisait peur ?*

Je passai la main sur son torse entre les pans de sa chemise ouverte. Mon poulx se calma tandis que je caressais sa peau douce. Je cherchai mon pantalon des yeux et l'aperçu, piétiné devant la commode. Kisten portait toujours le sien. Je souris avec béatitude, fourbue et exténuée. Je sentais les battements de son cœur et les écoutais s'apaiser.

— Kisten ?

— Mmmm-mm ?

Son grognement vibra dans sa poitrine et résonna en moi. Cela m'apaisa et je me blottis contre lui. Du bout des doigts, Kisten tira la légère couverture jusqu'à nous.

— C'était incroyable, dis-je en frémissant sous la soie douce et confortable qui nous enveloppa. Comment tu peux... Comment tu peux aller travailler et vivre une vie normale en sachant que tu peux faire un truc pareil ?

Kisten m'étreignit. Il cala sa main dans la mienne pour me calmer encore.

— On n'a pas vraiment le choix, dit-il avec douceur. Et toi, tu es un sacré morceau. Avide et innocente.

— Arrête..., dis-je en gémissant. Tu me donnes l'impression d'être une... une...

Je ne savais pas comment me qualifier, mais « pute » me semblait trop dur.

— Une pute sanguinaire ?

— La ferme ! m'exclamai-je.

Il grogna quand je le heurtai de mon coude par mégarde.

— Calme-toi, dit-il en m'enlaçant pour m'empêcher de bouger et me maintenir contre lui. Je plaisante.

Je lui pardonnai en me laissant retomber dans ses bras chauds. Il caressait mes cheveux d'un geste apaisant et une profonde lassitude s'empara de moi tandis que je regardais les lumières de la ville se refléter sur le plafond bas. Je passai ma langue sur les capuchons de mes dents, sentant le goût du sang de Kist qui coulait jusqu'au fond de ma gorge, et je ne parvins pas à me concentrer suffisamment pour savoir si j'aimais le sentir là, ou non. Mon poulx ralentissait, emportant mes pensées au loin. Je savais que j'aurais dû m'inquiéter à propos d'Ivy, mais tout ce que je pus dire fut « Ivy... » d'une voix endormie.

— Chhhh, murmura-t-il, sa main caressant toujours mes

cheveux. Ça va aller. Je vais m'assurer qu'elle comprenne bien.

— Je ne vais pas te quitter, Kisten, dis-je, comme si j'essayais de me convaincre moi-même.

— Je sais.

Et dans le silence qui suivit, j'entendis l'écho de la voix de celle qui, avant moi, lui avait dit la même chose.

— Ce n'était pas une erreur, chuchotai-je, les yeux fermés. (Je savais qu'il avait le sang sucré, et ses phéromones me faisaient tant d'effet que je n'aurais sans doute pas pu m'empêcher de prendre son sang.) Je n'ai pas fait d'erreur.

Le rythme de sa main dans mes cheveux ne changea pas.

— Aucune erreur, assura-t-il.

Rassurée, je m'allongeai contre lui et respirai son parfum pour me reconforter. Je n'allais pas renoncer à cette sensation, le reste importait peu.

— Alors qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? soufflai-je en sentant que je m'endormais.

— Tout ce que tu veux, répondit-il. Chhhh, endors-toi.

Les dernières traces de tension s'évanouirent et je me demandai si je devais retirer mes capuchons.

— Tout ? murmurai-je, surprise de trouver les dents artificielles aussi naturelles.

J'avais même oublié que je les portais.

— Ouais, tout ce que tu veux, dit-il. Mais dors. Ça fait longtemps que tu ne t'es pas accordé une bonne nuit de sommeil.

Je me sentais protégée dans ses bras et je fermai les yeux. Je ne m'étais pas sentie autant en sécurité depuis la mort de mon père. Je ressentis seulement le mouvement apaisant du bateau qui me fit sombrer dans l'oubli. Mon esprit, mon corps et mon âme étaient repus. Les bras de Kisten m'entouraient. C'était comme le plus chaud des réconforts au cœur du plus froid des matins d'hiver. Je soupirai et ressentis une paix dont je n'avais même pas imaginé avoir manqué.

Et, tandis que je flottais dans un curieux mélange de sommeil et de conscience, j'entendis Kisten soupirer, ses doigts caressant toujours mon front.

— Ne nous laisse pas, Rachel, murmura-t-il, manifestement inconscient du fait que j'étais toujours éveillée. Ivy et moi, je crois qu'on n'y survivrait pas.

D

ebout devant la porte de l'église sous le soleil du début d'après-midi, je pris dans une main le sac en papier de mes pâtisseries à 3 dollars et calai au creux de mon coude la barquette qui contenait mon café moulu de gourmet. De ma main libre, je saisis la poignée et poussai la lourde porte. La lanière de mon sac glissa de mon épaule et tomba sur mon avant-bras, me faisant perdre l'équilibre, et je poussai un soupir de soulagement quand la porte finit par s'ouvrir. Heureusement, elle n'était pas verrouillée. Ivy en aurait entendu parler si j'avais été obligée de passer par-derrière.

J'ouvris la porte en grand, aux aguets. J'avais l'estomac retourné. J'aurais aimé dire que c'était à cause du manque de sommeil, mais je savais que c'était plutôt dû à la perspective de l'heure qui allait suivre. Kisten ne m'avait pas mordue, mais Ivy serait tout de même bouleversée, surtout après s'être montrée si claire la veille. D'une manière ou d'une autre, ma vie allait changer... dans les soixante prochaines minutes.

Et ce n'était pas à Kisten de gérer les conséquences. Ivy était ma colocataire et j'étais responsable de mes actes. Après avoir réprimé ma crise de panique dans la salle de bains de Kist le matin même, j'avais convaincu celui-ci de me laisser lui parler. Elle voulait une relation avec moi et j'étais persuadée que si je revenais à la maison en assumant la situation le plus simplement du monde, elle dissimulerait ses sentiments jusqu'à ce qu'elle parvienne à s'en accommoder.

Alors que si Kisten venait la voir, coupable et doux comme un agneau, elle risquait de devenir folle et de faire Dieu sait quoi. De plus, Ivy m'avait donné un avant-goût de ce qu'elle pouvait m'offrir, puis elle était partie sans rien dire. Quelle réaction attendait-elle de moi ? Que je me sépare de Kisten le temps de prendre une décision ? Kisten était mon petit ami avant que tout cela arrive.

Toutefois, elle était mon amie et je me préoccupais de ses sentiments.

Le sac de chocolat Godiva et le dé à coudre de miel de fleurs de cornouiller qui m'avait coûté 10 dollars se balancèrent au bout de mon doigt tandis que je refermais la porte et, dans l'obscurité de

l'entrée, je retirai mes chaussures. Je n'étais pas au-delà de tout soupçon. Je pouvais même plaider coupable.

Le lourd silence me fit hésiter. Il me sembla étrange et je m'avançai à pas feutrés, en chaussettes. Ivy avait déplacé sa chaîne hi-fi, même si les meubles étaient toujours regroupés dans le coin. Je me demandai si elle m'attendait pour finir de ranger le salon avec moi. L'église me parut différente, comme si le blasphème qui l'avait frappée heurtait soudain mon aura avec plus de force. La tête basse, je me dépêchai de passer devant la porte de sa chambre, ne voulant pas la réveiller avec l'odeur du café avant d'être prête. Je n'étais pas idiote au point de croire que le café, les pâtisseries et le chocolat suffiraient à apaiser le sentiment de trahison d'Ivy et l'inquiétude de Jenks, mais ça me laisserait le temps de leur expliquer les choses avant que ça s'envenime. Kisten voulait que je prétende l'avoir mordu dans la seule intention de comprendre son désir ardent, mais c'était un mensonge. Je l'avais mordu parce que je savais qu'il allait aimer ça. Je ne m'étais pas attendue que ça me plaise à mon tour, et j'étais d'ailleurs bien embarrassée à ce sujet.

En sécurité dans la cuisine, je déposai les pâtisseries près de l'évier et tressaillis à la vue du gros gâteau démoulé dans un plat, pas encore glacé, le tube de glaçage posé à côté. *Elle m'a fait un gâteau pendant que je couchais avec Kisten.* Super.

— Ah, le joli plat, murmurai-je en réprimant ma culpabilité, et me mettant à la recherche de celui qu'Ivy avait décidé d'acheter dans un vide-grenier au printemps, parce que j'avais dit que j'aimais les violettes imprimées sur la bordure.

Ne le trouvant pas, je sortis un plat plus ordinaire et jetai un coup d'œil vers le couloir lorsque la céramique résonna. Le sachet crépita au moment où je sortais mes pâtisseries. Le café était à côté et je fronçai encore plus les sourcils en voyant que la tasse d'Ivy « Charmes vampiriques » n'était pas dans le placard. Ça ne lui ressemblait pas de la mettre au lave-vaisselle, mais j'entendis la porte grincer et versai le liquide dans des tasses plus petites.

— Maintenant, pour Jenks, murmurai-je en sortant un plat à dessert assorti pour y déposer l'unique carré de caramel, plaçant stratégiquement le miel à côté.

Ç'allait marcher. Je leur parlerais ensemble et tout se passerait bien. Ce n'était pas comme si je l'avais laissé me mordre.

Prête, je contournai la table. Je blêmis. L'ordinateur d'Ivy avait disparu.

Je repensai à l'atmosphère étrange du sanctuaire et à la chaîne hi-fi manquante.

— Par pitié, faites qu'on nous ait cambriolées, chuchotai-je.

Affolée, je me précipitai dans le couloir. Est-ce qu'elle avait tout

découvert et qu'elle était partie ? *Merde ! Je voulais lui dire moi-même !*

Le cœur battant, je m'arrêtai devant la porte de sa chambre. J'avais chaud, puis froid. Hésitante, je tapotai sur la lourde porte en bois.

— Ivy ? (Pas de réponse. J'inspirai profondément, frappai de nouveau et tournai la poignée.) Ivy ? Tu es réveillée ?

Le cœur au bord des lèvres, je passai la tête à l'intérieur. Son lit était fait et sa chambre semblait normale. Mais je m'aperçus ensuite que son livre avait disparu de sa table de nuit et que son armoire était vide.

— Oh... mince, soupirai-je.

La première chose que je regardai fut le mur où elle affichait ses assemblages de photos. Elles étaient toutes là, à première vue, mais aussitôt une question me tarauda... la photo de moi et Jenks debout devant le pont Mackinac était-elle toujours sur la porte du frigo ?

Avec une sensation irréaliste, je marchai d'un pas décidé vers la cuisine. Mon cœur fit un bond quand je m'aperçus qu'elle avait également disparu.

— Ah... merde, jurai-je de nouveau.

Un raclement de gorge près de l'évier attira mon attention.

— Merde ? répéta Jenks, debout sur le bord de la fenêtre, entre ses artémies et M. Poisson. Merde ! cria-t-il d'une voix perçante en venant voleter autour de moi. (Son visage était tendu de colère et ses ailes déversaient une poussière noire.) C'est tout ce que tu trouves à dire ? Qu'est-ce que t'as fait, Rachel ?

Je fis un pas hésitant en arrière, la bouche ouverte.

— Jenks...

— Elle est partie ! s'écria-t-il, les poings serrés. Elle a fait ses valises et elle est partie. *Qu'est-ce que t'as fait ?*

— Jenks, j'allais...

— Elle est partie, et tu reviens à la maison avec des pots-de-vin ! T'étais où ?

— J'étais avec Kisten ! criai-je avant de reculer de deux pas lorsqu'il vola vers moi.

— Je le sens à l'intérieur de toi, Rachel ! cria le pixie. Il t'a mordue ! Tu l'as laissé te mordre alors que tu savais qu'Ivy ne pouvait pas ! C'est quoi ton *foutu* problème !

— Jenks. C'est pas ça...

— Stupide sorcière ! Quand c'est pas l'une, c'est l'autre. Vous, les femmes, vous êtes complètement tarées. Elle fait un pas vers toi et tu bousilles tout en laissant Kisten te mordre pour te rassurer sur tes penchants sexuels ? (Il fonça sur moi et je me mis à l'abri derrière l'îlot central, mais ce fut légèrement inutile puisqu'il pouvait voler par-dessus.) Et ensuite tu essaies de m'acheter avec du caramel et du

miel. Tu peux planter mes étrons de libellule sur un bâton et les faire rôtir, parce que j'en peux plus que vous deux, vous foutiez ma vie en l'air !

— Hé ! hurlai-je, les mains sur les hanches et me penchant à quelques centimètres de lui. Ce n'est pas lui qui m'a mordue ! Elle n'a jamais dit que je ne pouvais pas le mordre. Elle a seulement dit que *lui* ne pouvait pas me mordre !

Jenks pointa un doigt vers moi. Il inspira, puis hésita :

— Il ne t'a pas mordue ?

— Non ! criai-je. Tu me prends pour une idiote ? (Il leva la main et j'ajoutai :) Ne réponds pas.

Il atterrit sur le comptoir, les bras croisés sur la poitrine et les ailes tellement agitées qu'elles en étaient floues.

— Ça change rien. Tu savais que ça la bouleverserait.

Énervée, j'abattis ma main sur le comptoir pour le faire décoller.

— Je ne peux pas vivre ma vie en fonction de ce qui gêne Ivy ! Kist est mon petit ami ! Qu'Ivy me fasse des avances n'y change rien, et je couche avec qui je veux, et comme je veux, bon sang !

Il reposa les pieds sur la table et ses ailes se calmèrent. La culpabilité m'envahit en le voyant là, debout. J'aurais aimé qu'il soit plus grand pour pouvoir le serrer dans mes bras et lui dire que tout allait bien se passer, faire n'importe quoi pour lui ôter cet air terrible de déception et de colère. Mais il resta là à me regarder longuement.

Je fis pivoter une chaise en soupirant. Je m'assis face au dossier et pliai mes bras sur la table, me baissant pour avoir les yeux à sa hauteur. Il refusait de me regarder.

— Jenks, dis-je doucement et il ricana en remuant les ailes. Ça va aller. Je vais la retrouver et tout lui expliquer. (Je mis ma main en rond autour de lui d'un geste protecteur.) Elle comprendra, continuai-je en regardant le gâteau et en remarquant le ton coupable de ma propre voix. C'est obligé.

Il posa les yeux sur moi en décroisant les bras.

— Mais elle est partie, dit-il d'un ton plaintif.

Je fis un geste exaspéré.

— Tu sais comment elle peut être. Elle a simplement besoin de s'éloigner un peu. Elle est peut-être allée passer le week-end chez Skimmer ?

— Elle a pris son ordinateur.

Je grimaçai en jetant un regard à l'espace vide.

— Elle n'a pas pu le découvrir si vite. Quand est-ce qu'elle est partie ?

— Juste avant minuit. (Il cessa d'arpenter le comptoir et me jeta un regard en coin.) C'était vraiment étrange. Comme dans ce film, où le type reçoit un appel qui déclenche une série d'actions programmées

en lui depuis des années. C'est quoi le titre de ce film ?

— Je ne sais pas, murmurai-je, ravie qu'il ait aussi cessé de hurler.

Elle ne pouvait être partie à cause de ce que j'avais fait avec Kisten. A minuit, lui et moi n'avions même pas dîné.

— Elle n'a pas voulu me répondre, dit-il. (Il se remit à arpenter le coin et je le regardai en me demandant si sa colère n'avait pas juste été une façon de soulager son inquiétude au sujet d'Ivy.) Elle a simplement emballé ses affaires, son ordinateur et sa chaîne, et elle est partie.

Mon regard se posa sur le frigo et sur l'emplacement du magnet en forme de tomate, désormais vide.

— Elle a pris notre photo.

— Ouais.

Je me levai. Il s'était passé quelque chose, mais ce n'était vraisemblablement pas à propos de Kisten et moi, et elle n'aurait aucun moyen de l'apprendre avant de revenir. Jenks était le seul à savoir ; j'avais pris le bus pour rentrer, donc Steve lui-même n'avait pas pu sentir le sang de Kisten en moi.

— Qui a appelé ? Skimmer ? demandai-je en me demandant si ce n'avait pas simplement été une course urgente.

Une course urgente à laquelle elle n'aurait pas emmené Jenks ? Sans même lui dire de quoi il s'agissait ?

— Je ne sais pas, dit Jenks. Je suis arrivé quand j'ai entendu le clapet de son ordinateur se fermer. (Je méditai ses paroles, les lèvres pincées.) Pourquoi, Rachel ? demanda-t-il d'une voix lasse.

Je ne bougeai que mes yeux.

— Elle n'est pas partie à cause de Kisten et moi.

Une moue se dessina sur ses traits anguleux,

— Peut-être que quelqu'un vous a surpris et l'a prévenue.

Consciente de ce dont Ivy était capable en pleine crise de rage, j'attrapai mon sac. Le timing ne collait pas, mais pourtant...

— Je devrais peut-être appeler Kisten.

Il hocha la tête, inquiet, et s'approcha tandis que je composais le numéro. Je levai le téléphone près de mon oreille et nous écoutâmes tous les deux la sonnerie, jusqu'à ce que le répondeur se déclenche.

— Salut, Kisten, dis-je en regardant Jenks, rappelle-moi quand tu as ce message. Ivy n'était pas là quand je suis rentrée. Elle a pris son ordinateur et sa chaîne hi-fi. Je ne pense pas qu'elle sache, mais je m'inquiète. (J'aurais voulu en dire plus, mais il n'y avait rien à ajouter.) Bye, murmurai-je en coupant la communication.

Bye ? Seigneur, j'avais l'air d'une petite fille perdue.

Jenks leva vers moi un regard attentif et ses ailes retrouvèrent quelques couleurs.

— Appelle Ivy, demanda-t-il alors que je l'avais déjà devancé.

Mais je tombai directement sur la boîte vocale et laissai un message lourd de culpabilité, lui disant que je voulais lui parler et qu'elle ne devait rien faire avant cela. Je voulus lui dire que j'étais désolée, mais je refermai le clapet du téléphone, le reposai sur le comptoir et le regardai fixement.

Soudain, les pâtisseries disposées dans leur plat me semblèrent insignifiantes. J'étais une imbécile.

— Jenks...

Au ton cajoleur de ma voix, son inquiétude se mua en colère froide.

— Je ne veux pas en entendre parler. Tu fous tout par terre pour un seul instant de passion sanguine. Même si c'est pas la cause de son départ, ça le deviendra quand elle découvrira tout. C'est quoi ton problème, bon sang... ? Tu ne peux pas laisser les choses couler ?

— Non, je ne peux pas ! m'exclamai-je. Et ce n'était pas qu'un moment de passion sanguine, c'était une confirmation de ce que je ressens pour Kisten, alors enfonce-toi bien ça dans le crâne, petit crétin. Je sais ce que je fais, ajoutai-je. (Il ouvrit la bouche pour protester, mais je levai la main.) D'accord, peut-être pas, mais *j'essaie* de comprendre. Tout se mélange. Le sang, la passion. Tout est mélangé et je ne sais pas quoi faire !

Il fut clairement surpris et je me penchai brutalement en avant, presque paniquée.

— J'ai envie qu'Ivy me morde, repris-je. C'est trop l'extase et ça nous rendrait heureuses toutes les deux. Mais le seul moyen de le faire sans danger, c'est de coucher avec elle. Et je ne vais pas coucher avec elle pour la passion du sang avant de comprendre ce qui se passe dans ma tête. Je n'ai jamais pensé que je pourrais aimer une fille... enfin, je suis hétéro, non ? Est-ce que c'est la cicatrice de vamp qui me détourne, ou qui la détourne elle ? Est-ce que j'aime Ivy, ou uniquement les sensations qu'elle peut me faire ressentir ? C'est toute la différence, Jenks, et je ne vais pas tout gâcher pour une question de sang. (J'étais consciente d'avoir le visage tout rouge, mais il fallait qu'il sache.) Ivy m'a fait des avances parce qu'elle sait que je prends mes décisions en vivant les choses et en y pensant après, pas autrement. Bon, j'essaie un truc différent, et regarde comment tout fout le camp. Sympa, non ? lançai-je avec sarcasme, indiquant d'un geste la place vide d'Ivy derrière lui.

Les ailes de Jenks se calmèrent et il s'assit sur le rebord du plat de caramel.

— Tu devrais peut-être essayer, suggéra-t-il et un frisson me parcourut l'échine. Juste une fois, dit-il d'une voix cajoleuse. Parfois, la meilleure manière pour découvrir qui on est, c'est d'incarner cette

personne pendant un temps.

J'avais déjà pensé à ça, mais ça m'effrayait. Je levai lentement les yeux sur lui.

— Alors pourquoi est-ce que tu es furieux que j'aie mordu Kisten ? demandai-je. Justement, j'essaie d'être quelqu'un de neuf. Tu crois que j'aurais fait ça, il y a un an ? Pourquoi est-ce mal de tenter de nouvelles choses avec Kisten, et pas avec Ivy ?

Il jeta un coup d'œil à sa place vide à table.

— Parce qu'Ivy est amoureuse de toi.

Ma gorge se serra.

— Kisten aussi.

Jenks ramena ses genoux sous son menton et joignit les mains autour de ses tibias.

— Ivy serait prête à mourir pour toi, Rachel. Pas Kisten. Accorde tes sentiments à la personne qui peut te garder en vie.

C'était une vérité crue. Atroce. Je ne voulais pas devoir choisir qui j'aimais en fonction de sa capacité à me garder en vie, je voulais prendre cette décision en fonction de la personne qui me complétait et me permettait d'être en harmonie avec moi-même. Quelqu'un que je pourrais aimer librement et dont la simple présence me rendrait meilleure. Seigneur, j'étais désorientée. Lasse, je reposai ma tête sur mon bras plié et fixai mon regard sur la table, à quelques centimètres de mon nez. J'entendis un doux bruit d'ailes et le geste de Jenks souleva mes cheveux.

— C'est bon, Rachel, dit-il, proche et soucieux. Elle sait que tu l'aimes.

Ma gorge se serra et je soupirai. Il fallait peut-être que j'essaie la manière d'Ivy. Sans flipper ou me sentir mal à l'aise, si possible. Une seule fois. Un moment de gêne vaudrait mieux que toute cette confusion. Cet embarras. Cette tristesse.

Je sursautai quand la petite cloche de la porte d'entrée résonna. Je relevai la tête et vis le visage de Jenks, d'abord plein d'espoir, puis soudain effrayé. Si quelque chose était arrivé à Ivy, je n'allais pas recevoir un coup de fil, mais la visite d'un agent de la SO au visage glacial qui m'annoncerait sur le pas de ma porte que ma colocataire était à la morgue municipale.

— J'y vais, dis-je, repoussant brusquement la chaise en me levant.

Je fonçai à travers le sanctuaire en espérant que c'était simplement Ivy et qu'elle avait trop d'affaires dans les mains pour ouvrir la porte toute seule.

— Je te suis, lança Jenks d'un ton sinistre en me rejoignant dans le couloir.

Chapitre 21

M

on estomac n'était plus qu'un nœud douloureux quand j'ouvris la lourde porte de chêne et trouvai Ceri sur le perron. Je me forçai à sourire, à la fois soulagée et déçue de la voir, rayonnante sous le soleil, ses longs cheveux lissés flottant autour d'elle, un paquet mou et emballé dans les mains. Elle portait une robe légère en lin qui lui arrivait aux chevilles et, comme d'habitude, elle était pieds nus. Je ne fus pas surprise de voir Rex, la chatte de Jenks, à ses pieds. L'animal au poil roux ronronnait en se léchant les pattes.

— Joyeux anniversaire ! lança gaiement la femme à l'air juvénile.

Jenks tomba de un mètre.

— Merde, c'est aujourd'hui ? balbutia-t-il avant de se taire.

Ma déception de ne pas avoir trouvé Ivy derrière la porte se dissipa.

— Salut, Ceri, répondis-je, flattée qu'elle s'en soit souvenue. Il ne fallait pas !

Elle entra et me tendit le paquet.

— C'est de notre part avec Keasley, expliqua-t-elle, enthousiaste et agitée. Je n'ai jamais offert de cadeau d'anniversaire. Tu vas faire une fête ? (Elle était solennelle.) Je voulais en organiser une pour Keasley, mais il ne veut pas me donner sa date de naissance, et je ne sais pas non plus quand je suis née, moi.

Je souris d'un air perplexe.

— Tu as oublié ?

— Ma famille n'a jamais célébré les anniversaires, donc le jour où je suis née ne signifiait rien. En revanche, je sais que c'était en hiver.

Je hochai la tête un peu malgré moi en la suivant à l'intérieur. Elle venait du Moyen Âge. On ne célébrait pas les anniversaires, à cette époque-là. Il me semble que j'avais appris ça à l'école.

— Ivy a fait un gâteau, dis-je, déprimée. Mais il n'est pas encore glacé. Est-ce que tu veux du café et des pâtisseries, à la place ?

Après tout, c'est pas Ivy qui va les manger avec moi.

Elle s'arrêta au milieu du sanctuaire et fit volte-face, les traits

illuminés par l'excitation.

— Alors, tu as prévu de faire une fête plus tard ? demanda-t-elle.

— Je ne pense pas, répondis-je, et je me mis à rire en voyant ses épaules s'affaisser. Personne ne fait de fête, Ceri, à moins d'avoir des actions dans une boîte de cartes de vœux.

Elle pinça les lèvres.

— Tu te moques de moi, là. Allez ! Ouvre ton cadeau !

Je savais qu'elle n'était pas réellement vexée, alors j'ouvris le paquet mou et jetai le papier dans la poubelle sous mon bureau.

— Oh, merci ! m'exclamai-je en découvrant une chemise souple en coton brossé.

Elle était d'un rouge presque brillant et j'étais certaine, avant même de l'essayer, qu'elle m'irait à la perfection.

— Jenks m'a dit que tu avais besoin d'une nouvelle chemise, expliqua-t-elle timidement. Elle te plaît ? Elle est à ta taille ?

— Elle est magnifique. Merci, répondis-je en palpant le tissu luxueux.

Son style était simple, mais l'étoffe était exquise et le col mettrait ma petite poitrine en valeur. Ceri avait dû dépenser une fortune.

— Je l'adore, déclarai-je en la serrant rapidement dans mes bras avant de me mettre en mouvement. Je vais aller la suspendre. Tu veux du café ?

— Je vais faire du thé, répondit-elle en regardant fixement la place vide où se trouvait auparavant la chaîne hi-fi d'Ivy.

Elle me suivit et hésita devant la porte de ma chambre, en apercevant la robe prévue pour le mariage de Trent, ainsi que ma nouvelle tenue pour la réception, pendue à l'arrière de mon placard.

— Oh ! s'exclama-t-elle. Quand est-ce que tu t'es acheté... ça ?

Je lui adressai un sourire radieux, tout en passant la chemise sur un cintre libre.

— Hier. J'avais besoin d'une tenue pour une course, mais la course s'est transformée en réception, donc j'ai acheté quelque chose de plus approprié.

Le rire de Jenks retentit avant même qu'il apparaisse.

— Rache, lança-t-il en se posant sur l'épaule de Ceri. Tu as une conception bizarre des codes vestimentaires.

— Quoi ? (Je montrai du doigt la dentelle raide et noire sur l'ourlet de la jupe.) Elle est sympa cette robe.

— Pour une répétition de mariage ? C'est dans une église, c'est ça ? (Il grimaça d'un air pieux.) Fessez-moi, mon père, car j'ai péché, railla-t-il d'une voix de fausset.

Je plissai les yeux et accrochai le cadeau de Ceri. En réalité, c'était à la basilique. La cathédrale du Cloaque.

— C'est pour la fête, qui a lieu après, que je veux être belle.

Jenks ricana et Ceri fronça les sourcils. Ses yeux étaient plissés, mais elle ne bougeait pas, tandis que Rex râlait entre ses pieds, miaulant après Jenks.

— C'est une belle robe, dit-elle, mais son ton forcé m'inquiéta. Elle a l'air suffisamment fraîche et confortable, si tu dois être à l'extérieur. Et c'est probablement facile de courir avec.

— Par le short de Clochette, j'espère pour toi qu'il ne pleuvra pas, dit Jenks d'un ton sarcastique. Tout sera en vitrine.

— Chut, gronda-t-elle. Il ne pleuvra pas.

Merde. J'aurais dû attendre que Kisten puisse faire du shopping avec moi. Soudain inquiète, j'abaissai la fermeture des sacs en soie.

— Celles-ci, ce sont les robes de demoiselle d'honneur, déclarai-je, voulant détourner l'attention de Jenks de ma nouvelle tenue et des cerises dessinées sur les boutons-pression de la veste. Elle n'a pas encore choisi entre les deux, précisai-je en caressant le jupon fendu de la robe en dentelle noire. J'espère que ce sera celle-là. L'autre est tout simplement immonde.

— Et toi, tu t'y connais en vêtements immondes, hein, miss *stringuette*.

— Tais-toi, répliquai-je en le regardant fixement. Et toi, tu vas porter quoi ce soir, pixie ?

Il agita les ailes et s'éleva de l'épaule de Ceri.

— Comme d'habitude. Bon Dieu de merde, me dis pas que ce sont des cerises ?

J'arrachai le cintre et le rangeai dans la penderie. Pourquoi est-ce que je m'inquiétais à propos de ma tenue ? J'aurais mieux fait de me préoccuper du Foyer et de celui qui tuait les garous pour mettre la main dessus. Je n'étais pas tout à fait encline à croire que M. Ray et Mme Sarong étaient innocents. Et, soyons réalistes, ce n'était qu'une question de temps avant que mon bluff soit découvert et qu'ils en aient après moi.

Je me retournai et surpris Ceri qui faisait les gros yeux à Jenks. Au moment où elle m'aperçut, l'elfe transforma son air désapprobateur en sourire gêné.

— Je suis sûre qu'elle te va bien, assura-t-elle. Tu auras l'air... unique. Et tu es une personne unique.

— Elle aura surtout l'air d'une pute à 40 dollars la passe.

— Jenks ! s'exclama Ceri, et il s'éloigna de sa portée pour se réfugier au sommet de mon miroir.

Abattue, je regardai ma penderie.

— Tu sais quoi ? Je porterai la chemise que tu viens de m'offrir. Avec un jean. Et si ce n'est pas assez habillé, j'ajouterai simplement quelques bijoux.

— Vraiment ? Tu veux porter la chemise que j'ai choisie ? demanda Ceri d'une voix si vive que je me demandai soudain si Jenks n'avait pas fait exprès de lui conseiller ce cadeau-là en connaissance de cause.

Il semblait bien trop fier de lui et les oreilles de Ceri étaient aussi rouges que la chemise. Méfiante, je plissai les yeux et la frêle femme détourna son regard sur la robe en dentelle noire de demoiselle d'honneur, effleurant son tissu fin.

— Elle est magnifique, dit-elle. Est-ce que tu pourras la garder après le mariage ?

— Sans doute.

Je passai les mains sur les manches en dentelle. Elles se drapèrent théâtralement au bout de mes doigts. La robe mettrait ma taille en valeur. Je n'avais jamais eu de mission me donnant l'occasion de porter une tenue aussi élégante, mais ce serait encore mieux si je pouvais la garder. Elle était fendue sur le côté, mais de façon à ne rien dévoiler et à ne permettre que de simples œillades.

— La chienne n'a pas encore choisi entre les deux robes, râlai-je avec aigreur. Si elle choisit l'autre, je double mes honoraires. On appelle ça une prime de risque. Regarde. (Je désignai d'un geste désobligeant la collerette de dentelle qui se croisait si bas qu'elle allait minimiser ma petite poitrine.) Il n'y a aucune courbe. Juste un tube tout droit, des épaules jusqu'aux pieds. Je ne pourrai pas courir si j'en ai besoin, et encore moins danser, à moins de remonter le truc au-dessus de mes genoux. Et vous avez vu cette dentelle ?

Je touchai l'enveloppe extérieure pour tenter de cacher l'horrible couleur de soupe de pois, comme honteuse, les doigts pris dans les ourlets rêches de seconde classe.

— Ça va cacher tout le reste. Je vais ressembler à un immonde concombre de mer.

Je ne récoltai pas le sourire auquel je m'attendais et, en croisant le regard de Jenks, je le vis jeter un coup d'œil à Ceri qui fronçait légèrement les sourcils et haussait les épaules. Rex était assise à ses pieds, comme si elle pouvait attirer son attention en la dévisageant assez longtemps.

— Il épouse une garou, c'est ça ? demanda Ceri d'une voix inhabituellement douce.

— Non, non. J'ai été un peu dure...

Je ne voulais pas en parler et repoussai la robe verte.

Jenks se déplaça sur une étagère du placard.

— Je n'ai jamais rencontré Ellasbeth, dit-il, mais elle a l'air plus épineuse qu'une croûte de porc-épic.

Bien que quelque peu vache, la description était plutôt bonne.

— Jolie image, Jenks, marmonnai-je.

Ceri parcourait de ses doigts fins les coutures de la manche noire. Je me dis qu'elle n'avait pas dû entendre, tant elle était éprise de la robe.

— Ce sera un vrai plaisir de danser avec celle-ci. Si elle choisit l'autre, elle est soit idiote, soit sadique.

— Sadique, répondit Jenks en balançant les pieds. J'aimerais tant qu'il existe des caméras à ma taille. Je sais que le *Journal du Cloaque* paierait cher pour avoir un cliché de Rachel et Trent en train de danser ensemble.

— Ah ! aboyai-je en prenant doucement la jolie robe et la rangeant dans la penderie, fraîchement réorganisée grâce à Newt. Ça serait le pompon !

— T'auras pas le choix, répliqua Jenks en déversant des étincelles argentées. C'est les règles.

Je soupirai. Oui, j'allais probablement devoir danser avec lui si je participais au mariage. Un sourire mauvais se dessina sur les lèvres de Ceri.

— Eh bien, ça ne va pas être la joie, affirmai-je en tentant de ne pas penser à son cul ferme et à la manière dont il allait se la jouer dans son smoking.

Ma taille ajouterait à sa distinction et ce serait drôle de voir Ellasbeth faire dans son froc. Je refermai la porte du placard en souriant.

— Est-ce que tu sais à quel point c'est compliqué de danser un slow avec un pistolet accroché à la cuisse ?

— Non.

Jenks me suivit vers la cuisine, Ceri et Rex se traînant derrière nous.

— Où est l'ordinateur d'Ivy ? demanda Ceri en entrant.

Je reculai.

— Je ne sais pas. (Mon estomac se noua quand je regardai son coin vide.) J'ai passé la nuit chez Kisten et elle n'était plus là quand je suis rentrée.

Le visage calme et dénué d'expression, l'elfe releva les yeux de l'évier où elle remplissait la bouilloire en cuivre. Son regard passa des pâtisseries au carré de caramel. Mais elle ne comprit qu'en voyant le miel.

— Elle est partie, lâcha Ceri en refermant le robinet trop fort. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Rien, répondis-je en me sentant coupable, sur la défensive. Seigneur, Ceri, ça ne te regarde pas, ajoutai-je en croisant les bras sur la poitrine.

— Elle a mordu Kisten ce matin, dit Jenks pour se rendre utile. Pendant qu'elle se faisait tamponner.

— Hé ! m'exclamai-je, embarrassée. Ce n'est pas pour ça qu'elle est partie. On n'avait même pas fini de dîner avant qu'elle s'en aille. (Je pris une inspiration et me retournai vers Ceri, surprise de voir son expression désapprobatrice.) C'est mon copain ! m'exclamai-je. Et ce n'est pas lui qui m'a mordue. Et bordel, pourquoi tout le monde pense que je devrais vivre en fonction des désirs d'Ivy ?

— Parce qu'elle t'aime, dit Ceri, debout devant la cuisinière allumée. Et tu l'aimes, au moins en tant qu'amie. Elle a peur, et pas toi. C'est toi la personne forte dans cette situation, celle qui doit exercer une certaine retenue. OK, tu ne peux pas vivre ta vie en fonction de ses envies, ajouta-t-elle en levant une main pour devancer ma protestation. Mais tu sais très bien que c'est quelque chose qu'elle meurt d'envie de partager avec toi.

Piteuse, je jetai un coup d'œil à la place vide d'Ivy avant de regarder Ceri de nouveau.

— Elle ne peut pas séparer la soif de sang du sexe, et je pense que je n'en suis pas capable non plus, murmurai-je en me demandant comment ma vie intime était devenue le sujet de conversation favori de tout le monde, et pourquoi j'étais si peu discrète à ce sujet.

En dehors du fait que j'étais complètement perdue et que j'avais désespérément besoin d'aide.

— Alors, tu as un problème, dit Ceri en me tournant le dos pour ouvrir un placard.

Je ne pouvais pas voir son expression.

— Je n'ai jamais dit que j'étais à l'aise avec ça, chuchotai-je.

Je me levai, sortis une tasse du placard, mais Ceri fronça les sourcils en me voyant laisser tomber un sachet de thé à l'intérieur.

— Va t'asseoir et boire ton café infect, dit-elle d'une voix sévère. Je vais me faire mon thé toute seule.

Jenks ricana et je m'assis avec ma boisson chaude, après avoir déposé sur la table le plat de caramel et de miel. Le café avait perdu beaucoup de son charme. Le silence de Ceri était très clairement désapprobateur, mais qu'étais-je censée faire ? L'idée qu'Ivy soit partie s'installer chez Skimmer sans me le dire ne me plaisait pas du tout, mais c'était pour l'instant la meilleure explication possible.

Ceri sortit la théière de sous le comptoir. Elle jeta mon sachet et mesura deux cuillers de son propre thé. Jenks papillonna jusqu'au miel et se débattit avec le couvercle, jusqu'à ce que je l'ouvre pour lui. Quel anniversaire !

— Jenks ? avertis-je en regardant Rex.

La chatte au poil roux était assise sur le pas de la porte de la cuisine et me regardait avec ses yeux terrifiants. J'avais déjà vu Jenks avec du miel ; ça le rendait ivre plus vite qu'un lycéen qui apprend qu'il a son bac sans rattrapage, et Rex appréciait trop les petites

choses ailées à mon goût.

— Quoi ! répliqua-t-il d'un ton agressif. C'est pour moi que tu l'as acheté.

— Oui, mais j'espérais que tu serais sobre pour notre course de cet après-midi.

Jenks se posa en grognant devant le pot débordant d'ambre visqueux.

— Comme si j'avais déjà été ivre plus de cinq minutes ?

Manifestement avide, il tira de sa poche arrière ce qui ressemblait à une paire de baguettes. Il les manipula d'une main experte et introduisit un flot de miel dans sa bouche. Ses ailes s'affaissèrent puis s'immobilisèrent tandis qu'il avalait, et il laissa échapper un petit rire sot.

— Merde, c'est de la bonne, dit-il d'une bouche pleine et gluante.

Cinq minutes. Ça devrait aller, mais c'était Rex qui m'inquiétait.

Ceri se tenait devant l'évier et chauffa la théière avec l'eau chaude du robinet. Selon moi, c'était une étape inutile qui ne servait qu'à salir davantage de vaisselle, mais Ceri était experte en matière de thé. Elle posa les yeux sur Jenks, qui tenait maintenant les baguettes au-dessus de sa tête renversée en arrière, laissant le miel dégouliner lentement dans sa bouche. Le liquide tombait directement où il voulait, même si Jenks commençait à pencher d'un côté.

— Est-ce que tu ne peux pas aller faire ça sur l'étagère au-dessus de nous ? demandai-je, inquiète.

Jenks se raidit et me jeta un regard flou et écarquillé.

— Je peux voler, femme. Même complètement bourré au miel, je vole mieux que toi complètement sobre.

Pour le prouver, il s'éleva dans les airs. Il poussa un cri d'exclamation et perdit de l'altitude. Ceri le retint à la vitesse de l'éclair et il fut pris d'un fou rire.

— Écoutez, écoutez ! dit-il d'une voix cajoleuse en s'effondrant dans sa main, avant d'entamer les premiers vers de *You are my Sunshine*.

— Jenks..., protestai-je. Dégage de Ceri. C'est dégoûtant.

— Désolé, désolé, articula-t-il en tombant presque. Bon sang, c'est du bon miel. Va falloir que j'en apporte à Matalina. Elle va adorer. Ça l'aidera peut-être à dormir un peu.

Il laissa échapper des étincelles furieuses tandis qu'il se laissait tomber sur la table en tremblant. Je soupirai d'un air désolé et Ceri sourit, avant d'attraper Rex au moment où la chatte passa devant elle, prête à bondir sur Jenks. Elle se mit à ronronner dans ses bras.

— Minou, minou, minou, minauda Jenks d'une voix pâteuse en se posant près de moi et de son miel. Le minou veut du miel ? Du bon

mie-miel ?

Ouais, ma vie était bizarre, mais elle avait ses petites réjouissances.

Ceri s'adossa au comptoir en attendant que l'eau chauffe.

— Comment dors-tu en ce moment ? demanda-t-elle, comme si elle était mon médecin. Tu éternues encore ?

Je souris, flattée qu'elle s'en préoccupe.

— Non. Je n'ai pas beaucoup dormi ce matin, mais rien à voir avec Minias. (Elle haussa les sourcils, et j'ajoutai :) Tu penses que Newt peut réapparaître ?

Elle secoua la tête solennellement.

— Non. Il va la surveiller de près pendant un moment.

Je serrai les doigts autour de ma tasse de café chaud en pensant que si Newt se montrait de nouveau, je ne pourrais pas y faire grand-chose, étant donné qu'elle avait pris le contrôle du triple cercle de Ceri aussi facilement qu'on ouvre une enveloppe. Puis je me souvins du cercle de Tom, que j'avais pris moi aussi. Je m'apprêtais à en parler à l'elfe, mais me retins. Selon moi, j'avais réussi à m'en emparer parce que je l'avais pénétré alors qu'il était encore en construction. Voilà tout. J'avais lu quelque part que c'était possible. Et je ne voulais pas prendre le risque de l'entendre dire que ce n'était pas normal.

Jenks s'assit en tailleur devant son pot d'un gramme en chantant *Satisfaction* des Rolling Stones, dégustant le miel à la louche.

— Je te protégerai, Rache, dit-il en interrompant son chant. Je vais faire une lobototo, une lobomimie, une lobotomie à ce démon s'il se montre encore !

Je lui adressai une moue ironique et le regardai tomber en riant gaiement de lui-même, avant de s'asseoir avec un grand « oh ». Abattue, j'arrachai un morceau de la pâtisserie. Elle était sèche, mais je la mangeai quand même.

L'eau de Ceri commençait à faire de la vapeur. Elle se débrouilla pour la verser dans la théière tout en gardant Rex dans ses bras et déposa le mélange sur la table. Jenks tituba jusqu'à la théière et s'y adossa pour garder l'équilibre, les ailes embrouillées, avant de se laisser glisser avec un profond soupir.

— Je peux te poser une question ? demanda Ceri en regardant sa tasse vide.

Je n'avais rien à faire jusqu'à 18 heures, heure à laquelle je me préparerais pour ma course et, après avoir remis le couvercle sur le miel de Jenks, je pliai une jambe pour poser le pied sur ma chaise et entourai mon genou d'un bras.

— Bien sûr. Qu'est-ce qu'il y a ?

Ses joues se teintèrent d'une légère nuance rosée quand elle me demanda :

— Est-ce que ça t’a fait mal, quand Ivy t’a mordue ?

Je me raidis et Jenks – les yeux fermés – se mit à marmonner :

— Non, non, non. Cette satanée vampire sait s’y prendre. Ah, merde, je suis fatigué.

Je croisai le regard de Ceri et déglutis.

— Non. Pourquoi ?

Elle se mordit la lèvre inférieure avec un air charmant et se redressa solennellement.

— On ne devrait jamais avoir honte d’aimer quelqu’un.

Ma pression sanguine s’accéléra.

— Je n’ai pas honte, répondis-je, sur la défensive.

J’étais agressive parce que j’avais peur, mais au lieu de répondre sur le même ton hargneux, elle baissa les yeux.

— Je ne te reproche rien, dit-elle doucement. Je... je t’envie. Et il faut que tu le saches.

Je crispai les doigts autour de mon genou. *Moi ? Elle envie ma vie pourrie, à moi ?*

— Tu dis que tu ne fais pas confiance aux gens, s’empressa-t-elle d’expliquer, implorant ma compréhension de ses yeux verts et vifs. Mais si, tu leur fais confiance. Tu leur fais trop confiance. Tu donnes tout, même quand tu as peur. Et je t’envie pour ça. Je pense que je ne suis plus capable d’aimer quelqu’un sans peur... dorénavant.

Jenks hoqueta.

— Oh, Ceri. Tout va bien. Moi je t’aime.

— Merci, Jenks, répondit-elle en se redressant sur sa chaise. Mais ça ne marcherait jamais. Ton corps n’est pas aussi grand que ton cœur et, même si j’aime croire que je suis avant tout âme et esprit, j’ai un corps qui a également besoin d’être satisfait.

— Comment ça, je ne suis pas assez grand ! protesta-t-il en titubant pour se lever. (Une seule aile s’agitait et il perdit presque l’équilibre.) Demande à Matalina. (Le pixie pâlit.) Euh, non, laisse tomber.

Ceri se versa un peu de thé, le liquide ambré produisit en coulant un son voluptueux qui contrastait avec mon malaise. J’amenai lentement mon autre genou à côté du premier.

— Jenks, assieds-toi, murmurai-je lorsque sa démarche titubante en direction du miel le conduisit à se rapprocher dangereusement du bord de la table.

Ravie de la distraction, je laissai mes pensées dériver vers le mariage de Trent et Ellasbeth. Je m’apprêtais à rattraper Jenks, mais il s’effondra alors contre une pile de serviettes et en tira une par-dessus sa tête.

Pourquoi est-ce que je n’avais pas parlé de Ceri à Trent ? Ou de Trent à Ceri ? Je n’étais pas douée pour juger les gens, mais je pouvais

tout de même dire que ces deux-là semblaient faits l'un pour l'autre. Trent n'était pas si mauvais. Même s'il m'avait mise en cage alors que j'étais un vison. Et jetée dans des combats d'animaux. Et dupée pour que je fasse tomber moi-même Piscary... encore que cette dernière bêtise était aussi un peu ma faute.

Je pris un autre bout de pâtisserie. Trent m'avait finalement traitée avec respect la nuit où il m'avait engagée pour être son garde du corps, puis protégée pendant les représailles. Il m'avait fait confiance pour m'occuper de Lee toute seule, au lieu de le tuer comme il le voulait. Encore que si j'avais laissé Trent tuer son ami, je ne me serais pas retrouvée à devoir jouer les gardes du corps à son mariage... sans doute.

C'est du gâchis, pensai-je en avalant la pâtisserie avec une gorgée de café froid. Ceri pouvait décider de ce qu'elle voulait faire. Et si Trent tentait de l'utiliser, je le tuerais sans hésiter. Et, puisque j'avais gagné sa confiance, je pourrais certainement me rapprocher de lui suffisamment pour y arriver. Ce qui était une perspective terrifiante.

Mon cœur s'emballa et j'essuyai mes doigts sur une serviette.

— Ceri ? dis-je et elle leva vers moi un regard interrogateur. (Elle caressait Rex, qui était toujours sur ses genoux. J'inspirai pour me donner du courage et dis :) Je voudrais te présenter quelqu'un.

Ses yeux verts croisèrent les miens et son sourire s'élargit.

— Qui ?

Je jetai un coup d'œil à Jenks, mais il n'était pas en état, ronflant sous les serviettes.

— Euh... Trent. (Je me sentis oppressée et priai pour ne pas me tromper.) C'est un elfe, vois-tu.

Rayonnante, Ceri posa la chatte par terre avant de se pencher au-dessus de la table, et l'odeur de vin et de cannelle m'enivra quand elle m'embrassa rapidement.

— Je sais, répondit-elle en reprenant sa place, souriante. Merci, Rachel.

— Tu le savais ? demandai-je en rougissant d'embarras.

Mince, elle devait me prendre pour une imbécile, mais elle se réinstalla sur sa chaise et me sourit comme si je lui avais offert un poney. Et un chiot. Et puis carrément la lune.

— Kalamack, hein ? balbutiai-je. On parle bien du même Trent ? Pourquoi tu n'as rien dit ?

— Tu m'as rendu mon âme, expliqua-t-elle en repoussant ses cheveux. Et la chance de pouvoir racheter mes péchés, par la même occasion. Je me fie totalement à toi. Tant que tu ne l'avais pas approuvé, je ne me serais jamais permise d'aller chercher les ennuis. Tu n'as jamais caché que tu ne l'aimais pas.

Elle me fit un sourire timide alors que je la dévisageais.

— Tu savais que c'était un elfe ? demandai-je, n'y croyant toujours pas. Comment ? Il ne sait même pas que tu existes !

Ou du moins, je ne pense pas.

Embarrassée, elle s'assit en tailleur, l'air à la fois sage et innocent.

— Je l'ai vu dans un magazine, l'hiver dernier, mais le moins qu'on puisse dire, c'est que tu ne l'aimais pas. (Elle leva brièvement les yeux vers moi.) Je savais que ça t'aurait blessée. Keasley m'a dit qu'il contrôlait le commerce de Soufre et, comme tous les excès, ça cause des dégâts. Mais, Rachel, comment peux-tu condamner toute sa bonté pour si peu de méchanceté ? demanda-t-elle sans la moindre nuance dans la voix. Ce qu'il fait n'est illégal que depuis trente-deux ans sur cinq mille ans, et c'est une manière évidente pour les humains de tenter de contrôler l'Outremonde.

Présenté comme ça, Trent a presque l'air de quelqu'un de respectable. Troublée, je me penchai en arrière.

— Est-ce que Keasley t'a dit qu'il faisait du chantage aux gens en utilisant la recherche génétique illégale ? Que les colonies *Fais un vœu* sont des laboratoires génétiques clandestins, et qu'il y vient en aide à des enfants en vue de faire chanter leurs parents ?

— Oui. Il m'a également dit que son père avait guéri ta maladie sanguine car il était ami avec le tien. Tu ne crois pas que tu as une petite dette envers lui ?

Ouahou. Ma respiration se bloqua et je me mis à frissonner, non pas à cause de cette histoire de dette, mais parce que Keasley savait quelque chose que je n'avais découvert qu'au solstice dernier.

— Keasley t'a dit ça ?

Ceri me regarda par-dessus la théière. Elle secoua la tête de haut en bas pour confirmer.

Je laissai dériver mon regard soucieux vers la fenêtre aux rideaux bleus au-dessus de l'évier, puis vers le jardin baigné de soleil au-delà. Il allait falloir que j'aie une conversation avec Keasley.

— Le père de Trent m'a sauvé la vie, admis-je en reportant mon attention sur elle. Mon père et le sien étaient amis et partenaires. Et ils en sont morts tous les deux, donc je pense que ça me dispense d'éprouver de la gratitude.

Ce crétin d'elfe croit que le monde entier lui doit tout.

Mais Ceri se contentait de siroter son thé.

— Trent t'a peut-être jetée dans l'arène parce qu'il tient ton père pour responsable de la mort du sien.

Je m'apprêtais à protester, avant d'expirer lentement. *Merde. Est-ce que Trent est aussi vulnérable que le reste d'entre nous ?* Fière d'elle, Ceri posa la main au-dessus de sa tasse.

— Est-ce que tu ne lui en voulais pas toi aussi pour la mort de

ton père ? demanda-t-elle, inutilement, devrais-je dire.

— Si, dis-je, en me rendant compte que sa tactique d'utiliser le passé fonctionnait.

Je ne le blâmais plus, aujourd'hui. Piscary l'avait tué... d'une manière indirecte. En quelque sorte. Peut-être. Et si j'étais une bonne petite sorcière et que je parvenais à sauver ses petites miches d'elfe pendant son mariage, il me raconterait certainement les détails, tout simplement. Je me secouai et repoussai cette idée pour y réfléchir plus tard.

— Est-ce que tu veux le rencontrer ? proposai-je d'une voix lasse, tellement, tellement ravie à cette perspective.

Les dernières traces de colère s'évanouirent de son visage et elle sourit.

— Oui, s'il te plaît.

« *Oui, s'il te plaît.* » Comme si elle avait besoin de mon approbation.

— Tu n'as pas besoin de ma permission.

Mon ton était presque menaçant, mais elle baissa sagement les yeux.

— Je la veux quand même. (Elle reposa sa tasse sur sa soucoupe.) J'ai été élevée avec l'habitude que quelqu'un me guide en ce qui concerne les affaires de cœur : un protecteur et un confident. Mes parents sont décédés. Ma famille s'est dispersée avec le temps. Tu as sauvé ma peau, libéré mon âme. Tu es mon Sa'han.

Je me raidis sur ma chaise comme si l'on m'avait jeté de la glace.

— Wow ! Attends, Ceri. Je ne suis pas ton protecteur. Tu n'en as pas besoin. Tu es toi-même !

Elle est dingue ?

Ceri reposa les pieds par terre et se pencha en avant, le regard implorant.

— S'il te plaît, Rachel, supplia-t-elle. J'en ai besoin. Ça m'a complètement dévastée d'être le familier d'Al. Aide-moi à retrouver cette partie de moi. Je dois retrouver les liens de mon ancienne vie pour pouvoir les couper et recommencer celle-là.

Je paniquai.

— Je suis la dernière personne à qui tu devrais demander des conseils ! bégayai-je. Regarde-moi ! Je suis une épave !

Elle sourit doucement en baissant les yeux.

— Tu es la personne la plus attentionnée que je connaisse, risquant constamment ta vie pour ceux qui ne peuvent pas se défendre tous seuls. Je le vois chez les personnes que tu aimes : Ivy, qui a peur de ne plus pouvoir se battre seule dorénavant ; Kisten, qui lutte pour rester dans un système dont il connaît la fragilité. Jenks, qui a le courage mais pas la force nécessaire pour faire la différence, dans un

monde qui ne le voit même pas.

— Oh, merci, Ceri, marmonna le pixie sous sa serviette.

— Tu vois parfois le pire chez les gens, poursuivit-elle, mais tu finis toujours par voir le meilleur. Au bout du compte.

(Je la regardai d'un air béat. Elle hésita en remarquant mon malaise.) Est-ce que tu fais confiance à Trent ?

— Non ! lâchai-je, avant de m'arrêter. (Là, je sabordais la possibilité de lui présenter Ceri.) Peut-être sur quelques points, tempérai-je. J'ai confiance en ton jugement, en tous les cas.

C'était apparemment la meilleure chose à dire, puisque Ceri sourit en posant une main froide sur la mienne.

— Tu crois en lui plus que tu l'imagines et, bien que je ne le connaisse pas, je me fie aussi à ton jugement, aussi lent soit-il. (Son sourire devint malicieux.) Et je ne suis pas assez stupide pour être aveuglée par un joli postérieur et des exploitations lucratives.

Un joli postérieur et des exploitations lucratives ? Est-ce que c'était comme ça qu'aux Temps Obscurs on désignait un petit cul ferme et un paquet de fric ? Je gloussai et elle retira sa main.

— Il est sournois, l'avertis-je. Je ne veux pas qu'il se serve de toi. Je sais qu'il va vouloir un échantillon pour son laboratoire.

Ceri sirotait son thé, le regard concentré sur le jardin ensoleillé.

— Je lui donnerai. J'ai autant envie que lui que mon espèce soit guérie. J'aurais seulement aimé pouvoir anticiper la malédiction, pour que le dommage ait pu être complètement réparé, plutôt que de devoir se contenter de ces pansements qu'il a dû flanquer à nos enfants.

J'entourai la porcelaine fraîche de mes doigts sans lever ma tasse. Trent me devrait une sacrée chandelle. Ceri allait lui donner l'un des meilleurs foutus pansements possibles.

— C'est un manipulateur, ajoutai-je et elle haussa un sourcil.

— Et pas moi ? Tu crois que je ne pourrais pas le faire obéir au doigt et à l'œil si je voulais ?

Je détournai le regard, soucieuse. Si, elle en était capable.

Ceri se mit à rire.

— Je ne veux pas d'un mari, reprit-elle en clignant de ses yeux verts. Je dois réinventer ma vie avant de pouvoir la partager avec quelqu'un. De plus, il se marie, lui.

Je ne pus m'empêcher de grogner.

— Avec une femme vraiment mauvaise, murmurai-je en commençant à me détendre.

Je ne voulais *pas* que Trent épouse Ceri. Même s'il n'était pas l'ordure que je voulais croire, je ne l'aurais certainement plus jamais revue si elle découvrait son jardin.

— Je suis certaine, poursuivit-elle avec une ironie désabusée,

que tu penses que ce mariage n'est qu'une punition pour ses péchés.

Je hochai la tête et suivis des yeux un mouvement furtif à l'extérieur. Je me levai et m'approchai de la fenêtre, mais vis qu'il ne s'agissait que des enfants de Jenks chassant un colibri hors du jardin.

— Tu ne l'as pas rencontrée, elle, dis-je, émerveillée par le travail d'équipe des petits pixies. (Ceri vint à côté de moi et son riche parfum de cannelle me chatouilla les narines.) C'est une femme terrible, ajoutai-je à voix basse.

Ceri suivit mon regard.

— Moi aussi, répondit-elle d'une voix encore plus calme.

Chapitre 22

A

ffalée à l'arrière du taxi, je regardais les immeubles défilér en imaginant le dédain qu'éprouverait Ellasbeth envers les boutiques de seconde classe. Bien que la cathédrale du Cloaque soit renommée dans le monde entier, elle était située dans une zone quelque peu déclinante de la ville. Un malaise s'insinua doucement en moi et, crispée, je serrai mon sac contenant mes charmes et mon pistolet. J'aurais dû m'habiller autrement. J'allais avoir l'air d'une plouc, en jean.

Jenks était debout sur mon épaule et secouait l'anneau à mon oreille en rythme avec le calypso qu'émettait la radio du taxi. C'était plus qu'agaçant et, tout en sachant que ça ne ferait que l'encourager, je murmurai :

— Arrête.

Ses ailes rafraîchirent mon cou lorsqu'il décolla pour venir se poser sur mes genoux.

— Détends-toi, Rachel, répliqua-t-il en écartant les jambes pour garder l'équilibre, les ailes floues. C'est du gâteau. Combien de personnes ? Cinq, en comptant ses parents ? Et Quen sera là, c'est pas comme si tu étais toute seule. C'est pour le mariage que tu auras du souci à te faire.

Je pris une profonde inspiration et abaissai la vitre pour sentir le vent dans mes cheveux. Puis je détournai les yeux et tirai sur le trou dans la jambe de mon pantalon.

— J'aurai peut-être dû mettre une robe.

— C'est une répétition, nom d'une petite culotte de Clochette ! éclata Jenks. Tu regardes pas les mélos à la télé ? Plus tu es riche, moins tu t'habilles. Trent sera probablement en maillot de bain.

Je haussai les sourcils en imaginant son cul enveloppé d'élasthanne. *Mmmmmmm...*

Jenks calma ses ailes et arbora une expression ennuyée.

— Tu es superbe. Bon maintenant, si tu avais porté la *petite chooose* que tu avais prévue...

Je secouai le genou pour le faire décoller. Nous n'étions plus qu'à un pâté de maisons et nous étions en avance.

— Excusez-moi, dis-je en me penchant en avant, interrompant l'interprétation enthousiaste que le chauffeur faisait du *Material Girl* de Madonna. (Je n'avais jamais entendu cette version calypso auparavant.) Est-ce que vous pouvez faire le tour du quartier ?

Il croisa mon regard dans le rétroviseur central et, même s'il était évident qu'il me prenait pour une folle, il s'engagea dans la file pour tourner à gauche et s'arrêta au feu. J'avais baissé la vitre depuis le début du trajet et Jenks vint se poser sur le rebord.

— Pourquoi tu n'irais pas jeter un coup d'œil ? suggérai-je à voix basse.

— C'est comme si j'y étais, bébé, répondit-il en vérifiant que son bandana rouge était bien en place. Le temps que tu fasses le tour, j'aurai rencontré le voisinage et fait un état des lieux.

— Bébé ? répétei-je sèchement, mais il s'était précipité dehors et volait déjà au milieu des gargouilles.

Je remontai ma vitre avant que la brise ruine la natte sophistiquée que ses enfants m'avaient faite. Je ne les laissais pas souvent toucher à mes cheveux. Leur travail était fantastique, mais ils bavardaient comme des ados de quinze ans en plein concert, tous en même temps et avec une centaine de décibels de trop.

Le feu passa au vert et le chauffeur tourna lentement, pensant probablement que j'étais une touriste qui voulait s'en mettre plein la vue. La construction s'élevait presque aussi haut qu'un immeuble de huit étages. Cette hauteur conférait à la cathédrale un aspect massif et permanent, quand on la comparait aux boutiques basses qui l'entouraient. Elle s'imposait, ombrageant la rue. Des plantes d'ombre poussaient sous l'abri humide des arcs-boutants, et des vitraux coûteux couraient tout le long de la cathédrale, ternes et sombres depuis l'extérieur.

Je plissai les yeux quand elle m'apparut en son entier et fus surprise de constater qu'elle n'était pas aussi accueillante que ma propre église. C'était comme de rendre visite à une grand-tante qui interdisait les chiens, la musique forte et le grignotage avant le dîner ; certes, elle était de la famille, mais on ne se sentait jamais à l'aise et il fallait avoir un comportement irréprochable...

Après un regard rapide sur le côté de la cathédrale, je fouillai dans mon sac, sortis mon téléphone et tentai encore de joindre Ivy. Toujours pas de réponse. Kisten ne décrochait pas lui non plus et rien chez *Piscary*, où j'avais essayé d'appeler un peu plus tôt. J'aurais dû m'inquiéter, mais ce n'était pas vraiment inhabituel. L'établissement n'ouvrait pas avant 17 heures et personne ne touchait au téléphone tant que le restaurant était fermé.

Derrière la cathédrale on trouvait un jardin étroit avec des places de parking craquelées. Quand nous passâmes le coin, je réglai

mon téléphone en mode vibreur et le glissai dans la poche avant de mon jean, où je pourrais le sentir. Il y avait plus de place sur le troisième côté : aucune voiture à l'exception d'un vieux modèle de Saturn poussiéreux garé à l'ombre près d'un terrain de basket, dont le panier était cloué sur un panneau à hauteur réglementaire de la NBA. Un autre terrain, dont le panier était bien plus haut, s'étendait de l'autre côté de la route. Faire jouer deux espèces différentes sur un même terrain n'était pas une bonne idée.

Je me redressai lorsque le chauffeur arrêta son taxi en montant sur le mince trottoir de la rue à sens unique. Il traîna la voiture sur une place et fouilla dans ses papiers.

— Vous voulez que j'attende ? demanda-t-il en jetant un coup d'œil à la vitrine sombre de l'autre côté de la rue.

Je lui tendis un billet de 20.

— Non. Il y aura un dîner après, et je demanderai à quelqu'un de me ramener. Je peux avoir un reçu ?

Il me regarda par-dessus ses papiers, une expression de surprise sur son visage très bronzé.

— Vous connaissez quelqu'un qui va se marier ici ?

Jenks voletait impatiemment à l'extérieur, mais je m'attardais, rayonnante.

— Oui, je suis invitée au mariage Kalamack.

— Vous plaisantez ?

Il écarquilla ses yeux bruns, dévoilant le blanc qui était en réalité plutôt jaune. Une faible odeur de musc me chatouilla les narines. C'était un garou. Comme la plupart des chauffeurs de taxi. Je n'avais jamais su pourquoi.

— Hé. (Il fouilla de nouveau dans ses papiers et joignit une carte à la facture qu'il me tendait.) J'ai une licence de limousine. Je suis disponible s'ils ont besoin de quelqu'un.

Je pris sa carte et l'étudiai.

— Comptez sur moi. Merci pour la course.

— Quand vous voulez, répondit-il tandis que je sortais. (Je me retournai lorsqu'il se pencha par la fenêtre pour ajouter :) J'ai accès à une voiture et tout ce qu'il faut. Le taxi, ce n'est qu'un boulot alimentaire, le temps d'obtenir mon brevet de pilote.

Je souris, hochai la tête et me retournai vers les portes. *Un brevet de pilote ? Voilà autre chose.*

Le taxi se fondit dans le trafic peu encombré et Jenks se laissa tomber de je-ne-sais-où.

— Je t'ai laissée à peine cinq minutes, geignit-il. Et tu fais déjà du rentre-dedans.

— Il voulait juste du boulot, répliquai-je en admirant les quatre rangées de vignes sculptées en voûte au-dessus des deux portes en

bois.

Absolument splendide...

— C'est ce que je dis, grommela-t-il. Et pourquoi on est là si tôt, d'ailleurs ?

— Parce qu'il s'agit d'un démon.

Je regardai les gargouilles et j'aurais aimé pouvoir leur parler, mais tenter de réveiller une gargouille avant que le soleil soit couché, c'était comme essayer de parler à un animal empaillé. Il y en avait une multitude, pourtant, et la cathédrale devait probablement être bien gardée. Je grimaçai à la vue des fleurs en pot posées sur le trottoir et me demandai si je pouvais les déplacer. Il serait trop facile pour des fées tueuses de se cacher là-dedans. Je reportai mon attention sur Jenks et ajoutai :

— Et même si rien ne me plairait plus que de voir Trent rattrapé par une ancienne maîtresse jalouse ou par un démon de mauvais poil, je veux mes quatre mille pour le baby-sitting.

Il hocha plusieurs fois la tête et se posa sur mon épaule.

— Quand on parle du loup...

Je suivis son regard vers la route. Merde, ils étaient en avance eux aussi. Doublement ravie d'être arrivée à cette heure, je rajustai ma nouvelle chemise et laissai deux voitures étincelantes s'approcher et chercher une place entre les camions crevés et les Ford rouillées par le sel.

Je dus reculer dans l'ombre de la voûte lorsque la première sortit du trafic et monta complètement sur le trottoir. La Jaguar grise qui suivait se gara derrière elle.

— Alors là, par la petite culotte de Clochette, lâcha Jenks depuis ma boucle d'oreille lorsque je retirai mes lunettes de soleil pour être plus présentable.

Ellasbeth était assise sur le siège passager de la première voiture et, tandis qu'elle se préparait à sortir, le chauffeur en uniforme ouvrit la porte arrière à deux personnes âgées. M. et Mme Withon, supposai-je, puisqu'ils étaient grands et élégants, très bronzés, et affichaient cette attitude «branchée» des gens de la côte Ouest. J'estimai qu'ils avaient la soixantaine, mais bien préservée. Mince, c'était des elfes, ils pouvaient avoir trois cents ans, pour ce que j'en savais ! Bien qu'ils soient en pantalon et haut simple, leurs chaussures paraissaient valoir plus cher que les traites d'un crédit automobile. Ils souriaient sous les rayons du soleil, comme s'ils pouvaient voir le paysage au passé et l'admirer sans les immeubles, les voitures ou la morosité urbaine.

Ellasbeth attendit stoïquement que le chauffeur vienne lui ouvrir la portière. Elle descendit d'un seul mouvement, tira sur la courte veste qui couvrait sa chemise blanche pour la défroisser et posa un sac assorti sur son épaule. Elle fit le tour de la voiture par l'arrière en

claquant des talons, les chevilles nues sous son corsaire. Elle était vêtue dans des tons pêche et crème, et ses cheveux blonds étaient retenus en arrière par une natte similaire à la mienne, tissée de rubans verts. Le rouge à lèvres et les lunettes de soleil bien en place, elle n'accorda pas un seul regard à l'église, manifestement mécontente d'être là. En la voyant si classe, je me sentis embarrassée et fus reconnaissante envers Jenks et Ceri de s'être mêlés de ma tenue et de m'avoir acheté quelque chose de plus seyant.

Je passai en mode bonne humeur et descendis les marches.

— N'est-ce pas une belle petite église, Mère ? dit la grande femme en passant le bras sous celui de sa mère et en désignant l'édifice. Trenton avait raison. C'est l'endroit parfait pour un mariage discret.

— Discret ? murmura Jenks depuis ma boucle d'oreille. C'est une foutue cathédrale !

— Chut, soufflai-je.

Pour une raison inconnue j'appréciais ses parents.

Ils semblaient heureux, ensemble, et je voulais garder cette image d'eux en mémoire ; ainsi, dorénavant, quand je me réveillerais la nuit, je saurais que quelqu'un, quelque part, avait trouvé l'amour et le faisait perdurer. Normal qu'Ellasbeth soit en rogne de devoir épouser quelqu'un dont elle n'était pas amoureuse, alors qu'elle avait grandi en voyant le bonheur de ses parents. Ça m'aurait rendue folle, moi aussi.

Je me retournai lorsque les poils de mes bras se dressèrent et aperçus Quen, qui était déjà sorti de la Jaguar étincelante. Il était vêtu de son pantalon et de sa chemise noirs habituels, ainsi que d'une paire de mocassins. Sa seule fantaisie consistait en une ceinture en cuir ornée d'une boucle argentée. Je me demandai si elle contenait un charme. L'homme à la peau dévorée par la vérole haussa les sourcils à mon intention pour me saluer et je conclus que la ceinture était probablement ensorcelée.

Quen se dirigea vers la portière de Trent, mais ce dernier l'ouvrit avant lui. Il cligna des yeux sous le soleil rasant de cette fin d'après-midi, les leva au ciel et suivit du regard la tour de la cathédrale. Il portait un jean qui lui allait à ravir, délavé et tombant parfaitement sur ses bottes. Sa chemise en soie, d'un vert profond assorti aux rubans d'Ellasbeth, lui donnait une belle allure et se mariait parfaitement avec son teint hâlé et ses cheveux magnifiques. Il avait bonne mine, mais il ne semblait pas réjouï.

En voyant ainsi les cinq elfes réunis, je tentai de leur trouver des ressemblances. La mère d'Ellasbeth avait la même chevelure vaporeuse que Trent, mais le père ressemblait plus à la fille, dans la rudesse, comme s'ils avaient médiocrement tenté de s'harmoniser. En

comparaison, les traits sombres et les cheveux d'ébène de Quen faisaient de lui l'autre face de la pièce de monnaie, mais il n'en avait pas moins l'air elfique.

Ellasbeth détourna le regard des frises au-dessus des grosses portes quand Trent et Quen s'approchèrent. Elle le posa sur moi et son expression se figea. Je ne pus m'empêcher de sourire lorsqu'elle remarqua que nous étions presque coiffées de la même manière. Ses traits se raidirent sous son maquillage parfait.

— Bonjour, Ellasbeth, lui dis-je, car on me l'avait présentée par son prénom la nuit où elle m'avait surprise dans sa baignoire.

Une longue histoire, plutôt innocente.

— Mademoiselle Morgan, répondit-elle en tendant une main pâle. Comment allez-vous ?

— Bien, merci. (Je saisis sa main et fus surprise de la trouver chaude.) Je suis honorée d'être invitée à votre mariage. Est-ce que vous vous êtes décidée pour la robe ?

Son expression se durcit un peu plus derrière ses lunettes.

— Mère ? Père ? poursuivit-elle sans me répondre. Voici la femme que Trent a engagée pour qu'elle se charge de la sécurité.

Comme s'ils ne pouvaient pas se rendre compte tous seuls que je ne suis pas une de ses amies ! pensai-je en serrant leurs mains tendues.

— Ravie de vous rencontrer, dis-je à chacun d'eux. Voici Jenks, mon partenaire. Il sécurisera le périmètre et gèrera la communication.

Les ailes de Jenks s'agitèrent, mais, avant qu'il ait pu les charmer avec sa pétillante personnalité, la mère d'Ellasbeth hoqueta.

— C'est un vrai ! balbutia-t-elle. Je pensais que c'était un ornement de votre boucle d'oreille.

Le père d'Ellasbeth se crispa.

— Un pixie ? dit-il en reculant prudemment d'un pas. Trent...

Un éclat de poussière jaillit de Jenks et illumina mon épaule, tandis que je répliquais, d'une voix absolument pas cassante :

— C'est mon coéquipier. Je peux aussi faire venir une vamp si ça se révèle nécessaire. Si vous avez des réclamations, voyez ça avec Trent. Mon second est tout à fait capable de la fermer au sujet de vos précieuses *identités secrètes*, mais si vous apparaissez au mariage habillés comme les figurants d'une série B, ce ne sera pas ma faute si quelqu'un vous démasque.

La mère d'Ellasbeth observait Jenks avec fascination, ce que le pixie n'avait pas manqué de remarquer. Le visage rouge, il vola autour de moi comme une flèche, agité, avant de se poser finalement sur mon épaule. Manifestement, la crainte des pixies s'étendait d'est en ouest, et Mme Withon n'en avait sans doute pas vu depuis un bon moment.

— Je ne pourrais pas vous sauver les miches sans lui, continuai-je en jetant de plus en plus de coups d'œil nerveux à la mère

d'Ellasbeth, dont les yeux verts étaient brillants et captivés. Et ce cirque médiatique ne manquera pas d'attirer les curieux.

Je m'interrompis en voyant que personne ne m'écoutait. Mme Withon se mit à rougir, ce qui lui donnait l'air d'avoir dix ans de moins. Elle posa la main sur l'épaule de son mari, sans parvenir à dissimuler son envie de parler à Jenks.

— Oh, et puis merde..., murmurai-je dans un souffle. (Puis, plus fort :) Jenks, pourquoi n'escorterais-tu pas les dames dans l'église, en sécurité ?

— Rache, gémit-il.

M. Withon se redressa.

— Ellie, prévint-il, et je rougis à mon tour.

Trent s'éclaircit la voix. Il s'avança et me saisit le coude d'un geste autoritaire, qu'il fit passer pour de l'affection.

— L'implication de Mlle Morgan dans son travail est aussi franche et honnête que ses opinions, déclara-t-il sèchement. Je l'ai déjà utilisée par le passé, ainsi que son équipe, et je leur fais toute confiance pour traiter les affaires sensibles.

« *Utilisée.* » *Tu crois pas si bien dire.*

— Je peux très bien garder un secret, murmura Jenks, tandis que le vent de ses ailes balayait mes cheveux.

Mme Elfe le regardait d'un air rayonnant et, de nouveau, je m'interrogeai sur les possibles relations que les pixies et les elfes avaient pu avoir et que ces derniers avaient rompues en devenant clandestins. Les enfants de Jenks adoraient Ceri. Bien sûr, ils aimaient Glenn également, et pourtant il était humain.

Ellasbeth remarqua le regard méfiant de son père et pinça les lèvres devant le sourire radieux de sa mère.

— Trenton, chéri, dit la vilaine femme en passant de nouveau le bras sous celui de sa mère. Je vais montrer l'intérieur de la cathédrale à mes parents, pendant que tu donnes les instructions à tes deux assistants. C'est une petite église bien pittoresque. Honnêtement, je ne savais pas qu'on en faisait d'aussi grandes.

Je refrénaï ma colère, fière de la basilique du Cloaque. Et je n'étais pas une « assistante ». J'étais celle qui allait empêcher la populace de tirer sur eux à vue quand ils allaient balader leurs riches fesses d'elfes le long de l'avenue principale.

— Ça me va, chérie, dit Trent derrière moi. Je vous rejoins à l'intérieur.

Ellasbeth se pencha pour l'embrasser sur la joue. Elle passa la main sur son autre joue, mais il ne lui rendit pas son baiser.

Elle guida ses parents vers la porte latérale en faisant claquer ses talons. L'entrée principale étant visiblement verrouillée.

— Fais entrer Caroline quand elle arrive, d'accord ? dit-elle par-

dessus son épaule, nous faisant très clairement comprendre de rester dehors jusqu'à l'arrivée de la demoiselle d'honneur.

Ça me convenait.

— D'accord, répondit Trent, et les trois elfes tournèrent au coin de la cathédrale, tandis qu'Ellasbeth vantait d'une voix haut perchée la beauté de l'adorable petit bassin de baptême.

Son père était penché vers sa mère, qu'il sermonnait visiblement à cause de son intérêt évident pour Jenks. Mais elle n'écoutait pas et marchait presque en crabe pour apercevoir une dernière fois le pixie.

Jenks gardait le silence, manifestement embarrassé. Je trouvais ça curieux, puisqu'il charmait les humains à longueur de journée. Quelle différence avec une elfe ?

— Hé, euh, Rachel, dit-il, les ailes vrombissantes quand il vint voler devant mes yeux. Je vais jeter un coup d'œil aux alentours. Je reviens dans cinq minutes.

— Merci, Jenks.

Mais il était déjà parti, la petite tache noire de son corps minuscule fonçant au-dessus des flèches.

Je baissai de nouveau les yeux et aperçus Quen qui m'attendait.

— Vous voulez me faire croire qu'un pixie est un renfort efficace ? demanda-t-il, les sourcils levés. Pourquoi vous l'avez amené ? Vous essayez de compliquer les choses ?

D'une certaine manière, l'attitude de Quen ne me surprit pas. Je réprimai mon amertume et m'avançai vers le parking latéral.

— Il est parti en reconnaissance et me fera un rapport dans trente secondes. Je vous l'ai dit, vous devriez les autoriser à investir votre jardin. Vous devriez supplier un clan de s'y installer, au lieu d'y tendre une toile. Ce sont de meilleures sentinelles que les oies.

Les vieilles rides de l'elfe se creusèrent quand il fronça les sourcils. Il s'était avancé sur ma gauche, et, avec Trent à ma droite, je me sentais encerclée.

— Et vous avez confiance en Jenks ? demanda Quen.

Il me semble que c'était la première fois que Quen appelait Jenks par son prénom et je lui jetai un coup d'œil.

— Absolument.

Ils gardèrent le silence et, embarrassée, j'ajoutai :

— Je ne peux pas vous protéger si vous n'êtes pas ensemble. Ou bien vous faites ça uniquement pour avoir un joli petit lot à votre bras chaque fois que vous entrerez dans une pièce ?

— Non, mademoiselle Morgan, riposta Trent à voix basse, tandis que sa frange était balayée par la brise. Mais, puisque le soleil est levé, quel risque y a-t-il de tomber sur un démon ? Je ne m'attends pas à ce que Lee apparaisse, et si jamais il venait quand même, ce ne serait pas avant la nuit. (Il hésita.) Avec un démon accroché aux basques.

Nous ne pouvions pas vraiment entrer, alors qu'Ellasbeth nous avait demandé de rester dehors, et je n'étais pas particulièrement désireuse de passer plus de temps que nécessaire avec elle. Trent semblait de mon avis et nous marquâmes donc une pause près de l'escalier latéral et de l'entrée secondaire, moins imposante, du côté du parking. Mes talons éraflèrent les lignes blanches du terrain de basket. Quen ne faisait pas le moindre bruit avec ses mocassins. J'aurais voulu la même paire de chaussures, même si, en les portant, j'aurais perdu des centimètres.

— Vous... euh, me faites confiance pour les « affaires sensibles » ? demandai-je à Trent. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Trent suivait des yeux un groupe de pigeons et cilla au moment où ils s'envolèrent en passant devant le soleil.

— Ça veut dire que je vous fais confiance pour la fermer, mais pas pour garder vos mains hors de mon bureau.

Quen se déplaça et sortit presque de mon champ de vision. Je tournai sur moi-même pour le garder en vue.

— Ça vous tracasse, hein ? Que je puisse me faufiler dans votre bureau ? demandai-je.

— Oui, répondit Trent, et je vis que ses oreilles étaient rouges.

Ravie, je haussai les épaules. Sa tenue désinvolte lui allait bien et je me demandais de quoi il aurait l'air dans un fast-food, accoudé à une table, un burger de trois cents grammes entre les mains. Il n'était pas beaucoup plus vieux que moi, mais il avait été contraint de mûrir plus vite après la mort de ses parents. Je m'apprêtais à lui demander si ses enfants auraient des oreilles pointues, mais n'osais pas.

— Je ne le ferai plus, dis-je soudainement, sans vraiment savoir pourquoi.

Trent se tourna pour me faire face.

— Vous introduire chez moi par effraction ? C'est une promesse ?

— Non. Mais je ne le ferai plus.

Trent se racla la gorge pour dissimuler un gloussement. Il hocha la tête, ses yeux verts rivés sur moi. Il n'avait pas l'air heureux et je me sentais désolée pour lui.

— Ça, dit-il, je veux bien le croire.

Quen se raidit, mais son regard était dirigé vers le ciel et non vers moi. Je levai la main en reconnaissant le bourdonnement des ailes de Jenks.

— Rache, haleta-t-il en se posant sur mes doigts et en s'agrippant à mon pouce comme s'il allait s'évanouir. On a un problème... du côté de la route... dans une Chevy de 1967.

— C'est mieux qu'un système de sécurité, lançai-je sèchement à Quen, tout en me demandant si je ne devais pas mettre à ma ceinture

les nouvelles menottes qui se trouvaient dans mon sac. (Puis je demandai à Jenks :) C'est qui ? Denon ?

La voiture en question apparut au coin de la rue : une Powder bleue cabriolet, décapotée. Le moteur ronflant, elle fonça vers nous. L'attitude de Quen se fit plus défensive. Le cœur battant, je me branchai sur une ligne. L'assaut de pouvoir me prit par surprise et me fit chanceler.

— Ça va, dis-je en repoussant les bras de Trent. Restez derrière moi.

— C'est Lee ! s'exclama-t-il. Mon Dieu, Lee !

Ma mâchoire se décrocha. Le véhicule fit une légère embardée et s'arrêta à trois mètres de nous, en travers. Trent avança d'un pas et je le tirai brusquement en arrière.

Lee a échappé à Al ?

L'homme coupa le moteur, sortit la tête et nous adressa un sourire, alors que nous plissions les yeux à cause du soleil. Il sortit en laissant la clé sur le contact.

— Lee... ? balbutiai-je sans y croire.

Une vague de culpabilité me submergea. Même si j'avais tenté de l'en empêcher, j'étais là quand Al avait choisi de prendre Lee comme familier, plutôt que moi. Il était impossible qu'il se soit échappé, mais il était pourtant là, extirpant son corps de surfer hors de la voiture avec une grâce naturelle. Son petit nez et ses lèvres minces lui donnaient un air agréable et détendu, et ses cheveux d'un noir profond, raides et coupés au-dessus des oreilles, trahissaient clairement son héritage asiatique. Confiant et arrogant dans son costume légèrement démodé, il s'avança à grands pas, les mains tendues en avant.

— C'est pas Lee, dit Jenks qui s'était déplacé sur mon épaule. Je ne reconnais pas son odeur, et c'est pas une aura de sorcier. Rache, c'est pas Lee !

Ma surprise se mua en méfiance.

— Restez où vous êtes ! ordonnai-je en repoussant Trent derrière moi quand il tenta de bouger.

Il trébucha et reprit son équilibre, puis tira sur sa chemise, la mine renfrognée.

— Le soleil est haut dans le ciel, Morgan. Je connais quelques règles à propos des démons... et celle-ci ils ne peuvent pas l'enfreindre. Lee s'est échappé. Vous vous attendiez à quoi ? Il est expert en magie des lignes d'énergie. Laissez votre jalousie de côté.

— Ma jalousie ! aboyai-je, n'en revenant pas. Vous seriez prêt à parier votre vie là-dessus ? (Lee s'avancait toujours et je criai en tendant un bras :) Arrêtez-vous ! Je vous ai dit de rester où vous êtes !

Lee obéit et s'arrêta à quelques mètres, ses cheveux noirs

rayonnant dans la lumière. Il sortit une paire de lunettes de soleil rondes de sa poche et les chaussa sur son petit nez, dissimulant ainsi ses yeux bruns. Il ouvrit les mains et s'inclina, dans un geste d'innocence déplacée.

— Bonjour, mademoiselle Rachel Mariana Morgan. Tu es positivement ravissante avec le soleil dans tes cheveux, ma chérie.

Je pâlis et je fis un pas hésitant en arrière. Ce n'était pas Lee. C'était Al. La voix était bien celle de Lee, mais le rythme et la prononciation étaient ceux d'Algaliarept. *Comment est-ce possible ?*

— Sainte merde ! C'est Al ! glapit Jenks en serrant ma boucle d'oreille.

— Emmène-le dans l'église, sifflai-je à Quen.

Je me sentais trahie et commençais presque à paniquer. Oui, le soleil était haut dans le ciel ! Ce n'était pas normal ! Il y eut une bousculade derrière moi et la plainte indignée de Trent s'éleva. *Bon sang*, pensai-je. *Ce n'est pas un referendum !*

— Éloigne-le d'ici ! hurlai-je.

Le sourire d'Al s'élargit. Il s'avança vers nous.

Nous n'avions plus le temps. Je bondis en avant et heurtai le béton, m'éraflant les doigts sur les marques blanches du terrain de basket.

— *Rhombus !* criai-je.

Le gravier écorchait la peau tendre de mes bras et des larmes me piquèrent les yeux, mais, avec une diminution de pouvoir bienvenue, la boue ambrée de l'au-delà s'éleva de terre et forma une voûte juste au-dessus de nos têtes.

Blessée, je tombai à genoux puis me relevai lentement, balayant les gravillons de mes bras et de mes mains. Bon sang, j'avais ruiné le cadeau de Ceri. Je levai d'abord les yeux vers Al – qui semblait vaguement offensé – puis vers Trent et Quen, en sécurité avec moi à l'intérieur de mon cercle.

L'elfe le plus âgé était crispé, manifestement mal à l'aise dans ma bulle, si grande soit-elle. Le visage tendu, il regardait les traînées de crasse de démon qui rampaient sur mon enclos. Le spectacle était particulièrement immonde en plein soleil et, puisque Quen s'y connaissait en magie des lignes, il comprit que le noir reflétait ce que j'avais fait de mon âme, et que le seul moyen de l'avoir obtenu si vite était d'avoir joué avec la magie des démons.

Furieuse, je reculai en continuant à me frotter le bras.

— J'ai récolté le noir en fabriquant une malédiction de démon pour sauver la vie de mon petit ami, dis-je en guise d'explication. Je n'ai eue personne. Je n'ai blessé personne.

Le visage de Quen était dénué d'expression.

— Vous vous êtes blessée vous-même, dit-il.

— Ouais. Je crois bien.

Trent traîna des pieds.

— Ce n'est pas Lee, murmura-t-il, le visage cendreau.

Jenks, qui s'était écroulé au moment où j'avais touché le sol, se posa de nouveau sur mon épaule.

— Doux Jésus, ce type est plus débile que le godemiché de Clochette. J'avais bien dit que c'était pas lui, non ? Est-ce que vous n'avez pas vu mes lèvres bouger pour dire que c'était pas lui ? Je suis petit, pas aveugle !

Al sourit, retrouvant son aplomb du début. Trent passa derrière Quen, s'éloignant en même temps d'Al et de moi. Le démon avait malmené Trent la nuit même où il m'avait d'abord attaquée ; Trent avait des raisons d'avoir peur. Mais le soleil était levé. Ceci ne pouvait pas arriver.

Nous sursautâmes tous lorsque Al enfonça un doigt dans ma bulle, et le noir sembla s'unir dans l'ondulation provoquée.

— Non, ce n'est pas Lee, confirma le démon. Et pourtant c'est lui. À cent pour cent.

— Comment ? bégayai-je.

Avait-on été ensorcelés pour nous faire croire que nous étions en plein jour, alors qu'en réalité c'était la nuit ?

— Le soleil ? (Al leva la tête, retira ses lunettes et se chauffa au soleil.) Il est splendide sans son éclat rouge. Ça me plaît bien.

Lee à cent pour cent, mais pas Lee ? Ça ne laissait qu'une possibilité. Et, alors que j'aurais juré que c'était impossible si l'on m'avait posé la question la veille, je trouvais ça aujourd'hui remarquablement facile à croire, après avoir repoussé un démon hors de mes pensées seulement trois jours auparavant.

— Tu le possèdes, soufflai-je en sentant mon estomac se nouer.

Lee frappa des mains. Il portait des gants blancs qui semblaient déplacés eux aussi.

— Tu ne peux pas faire ça, objecta Trent derrière moi. C'est un...

— Conte de fées ? (Al brossa une poussière imaginaire sur sa veste.) Non. Simplement *très* cher et *a priori* impossible. Ce n'est pas non plus censé perdurer après le lever du soleil. Mais ton père ? (Al, qui regardait Trent, tourna brièvement les yeux vers moi avant de les reposer sur lui.) Il a fait de Lee quelqu'un de spécial.

La sincérité moqueuse de sa voix me fit frissonner. Le sang de Lee pouvait attiser la magie de démon. Comme le mien. Ah, super. Vraiment super. Mais Lee était plus intelligent que ça. Il savait qu'Al ne pourrait me blesser et s'en tirer aussi facilement. Il y avait autre chose. Nous n'avions pas tout entendu.

Je sentis une odeur de feuilles vertes écrasées et vis que Trent transpirait.

— Tu l’as dupé, dit-il d’une voix qui trahissait sa détresse.

Je pense qu’il n’avait pas peur pour lui-même. Je pense qu’il était réellement affligé d’apprendre que son ami d’enfance était vivant et piégé par un démon dans sa propre tête.

Al remit ses lunettes de soleil.

— J’ai eu le dernier mot, oui. Mais je suis notre accord à la lettre. Il voulait sortir. Je lui ai donné sa liberté. Pour ainsi dire.

— Lee, gronda Trent en avançant. Bats-toi, encouragea-t-il.

Al se mit à rire et je tirai Trent en arrière.

— Lee n’est plus là, dis-je, nauséuse. Oubliez-le.

— Voilà, écoute la sorcière.

Al s’essuya les yeux avec un élégant mouchoir qu’il avait tiré de sa poche. Il n’utilisait pas l’au-delà. Il avait même gardé ses lunettes dans sa poche jusque-là. Ses capacités étaient ramenées au niveau de celles de Lee. Ce qui confirmait ce que Ceri m’avait précisé à propos des démons : leur pouvoir n’était pas plus important que celui d’une sorcière, à l’exception des quelques milliers d’années de charmes et de sorts emmagasinés en eux. S’il était réellement dans le corps de Lee, alors il serait limité aux capacités de ce dernier jusqu’à ce qu’il en sorte et retrouve alors son omnipotence.

Très cher. A priori impossible. Cela ne pouvait être l’œuvre que d’une seule personne. Une personne dingue.

— C’est Newt qui a fait ça, hein ?

Jenks jura à voix basse et Al pivota, sa colère s’accordant mal aux traits de Lee.

— Tu deviens fâcheusement perspicace, dit-il. Mais j’aurais pu le faire tout seul.

— Alors pourquoi tu ne l’as pas fait ? demandai-je, les muscles tendus par la peur. Tu n’es pas capable de préparer une malédiction assez complexe pour battre le soleil. Tu es un pirate ! lançai-je et Jenks agita ses ailes.

— Rachel, ferme-la, implora-t-il alors qu’Al se mettait à rougir.

Mais je continuai, car je voulais savoir la raison de sa présence ici. Ma vie pouvait en dépendre.

— Tu as dû lui *acheter* une malédiction, piquai-je. Combien ça t’a coûté, Al ? Qu’est-ce que tu cherches mais que tu es trop débile pour trouver tout seul ?

Le regard qu’il m’adressa à travers les bandes colorées qui couraient sur ma bulle me donna le frisson.

— Toi, répondit le démon avec une voix qui me glaça le sang. Si ça me donne une chance de t’avoir, alors ça vaut bien mon âme éternelle, entonna-t-il.

Sa voix vibra en moi, laissant un goût de foudre sur ma langue.

Je me figeai, comme paralysée. J’avais le souffle court et Quen

tenta d'affirmer sa présence.

— Tu ne peux pas, répondis-je d'une voix tremblante. Vous avez passé un accord. Toi ou tes représentants ne pouvez rien contre moi de ce côté des lignes. Lee le sait. Il n'approuverait jamais ça.

Le sourire d'Al s'élargit et, lorsqu'il frappa du pied avec délectation, je remarquai que ses chaussettes étaient bordées de dentelle.

— Il suffirait que je libère Lee juste avant que tu rendes l'âme et ce serait lui, en réalité, le responsable. Il a lui-même suffisamment de raisons de vouloir ta mort, la clause des représentants n'entrerait donc pas en ligne de compte. Mais te tuer, c'est la dernière chose que je souhaite.

Il regarda derrière moi, à l'endroit où les tours de la basilique semblaient rejoindre le ciel, et respira profondément.

— Si je quittais le corps de Lee, je serais sensible aux invocations, ou à ce genre de chose. Et, bien que je déteste manquer l'hallali, ce que j'ai en tête est téeeeellement plus amusant. Ne crois pas pour autant que ça te mette hors de danger. Je peux te garder en vie tout en te faisant éprouver une souffrance insoutenable.

Je déglutis.

— Ouais, mais tu ne peux pas te dématérialiser pour éviter mon coup de pied entre tes jambes.

Al pencha la tête et recula.

— Oui, c'est un fait.

— Qui est Newt ? demanda Trent, me rappelant ainsi que je n'étais pas seule, et je sursautai lorsqu'il me toucha le coude. Morgan. Je veux savoir tout de suite si vous pratiquez la démonologie !

Jenks décolla en flèche de mon épaule, ses traits minuscules tendus par la colère.

— Rachel ne pratique pas ! répliqua-t-il vivement en esquivant facilement les tentatives de Quen pour l'éloigner de Trent.

Le garde du corps laissa retomber sa main, prenant probablement conscience qu'une petite chose volante avec une épée pouvait se révéler dangereuse.

Trent ne me quittait pas des yeux, sachant pertinemment que Jenks ne le toucherait pas. Sa question appelait fermement une réponse, mais dissimulait également sa peur, bien supérieure à cette colère qu'il éprouvait envers moi pour m'être mouillée avec des démons. Je posai de nouveau les yeux sur Al.

— Newt est un démon fou et très ancien. C'est à elle que j'ai acheté mon billet pour rentrer chez moi quand votre *ami* m'a abandonnée là-bas.

— Elle ? bégaya Trent, une lueur de panique brillant soudain dans ses yeux verts. Il n'y a plus de démons féminins. On a tué les

derniers en quittant l'au-delà.

— Eh bien, vous en avez loupé une, objectai-je, mais Trent n'écoutait plus, repoussé sur le côté par Quen.

L'elfe le plus âgé était très angoissé et je me demandais ce qui le tracassait ainsi. Al ? Être enfermé dans mon cercle ? La menace de Jenks ? Le mariage d'Ellasbeth ruiné par un démon ? Le tout réuni ?

Mais soudain, ma propre peur commença à me vriller l'échine. J'avais repoussé Newt de mes pensées quelques jours auparavant. *Elle est venue chercher le Foyer. Merde. Et si Al voulait lui rembourser sa dette ? Il a dit que la malédiction dont il avait eu besoin coûtait cher.* Était-ce lui le responsable des meurtres des garous, lui qui cherchait à découvrir qui détenait le Foyer ?

— Pourquoi es-tu ici, en réalité ? soufflai-je.

S'il cherchait le Foyer, je ne pourrais pas faire grand-chose pour l'arrêter une fois qu'il se rendrait compte que c'était moi qui l'avais.

Ma question sembla réjouir Al qui minauda en rajustant ses lunettes rondes.

— Je suis ici pour le mariage de mon meilleur ami. Je pensais que c'était évident.

Merde. C'était bien le Foyer. Je devais appeler Minias. Je préférerais supprimer une marque pour ce Foyer plutôt que de m'y accrocher jusqu'à ce que cette brute me l'arrache et qu'il ne me reste plus rien. Car si Al l'obtenait, le Foyer allait se retrouver dans les rues dès le soleil couché, vendu au plus offrant, et la lutte pour le pouvoir de l'Outremonde allait commencer, grâce à moi.

Mon pouls s'accéléra, mais il était inutile de rester dans ce cercle.

— Prêt, Jenks ? demandai-je et le pixie se laissa tomber pour flotter devant moi.

Il acquiesça, les traits tendus, et fit passer l'épée dans son autre main. Les yeux plissés, je tendis le bras et brisai le cercle.

Quen explosa derrière moi et tira brusquement Trent en arrière.

— Morgan ! cria-t-il et je me tournai vers lui.

— Relax ! lâchai-je en libérant ma tension. Il ne va rien faire du tout. Il est ici pour le mariage. (Je jetai un coup d'œil à Al qui semblait éminemment maître de lui-même, immobile.) S'il avait voulu nous tuer, on mangerait les pissenlits par la racine depuis au moins une semaine. Il est ici car l'invitation est arrivée dans la boîte aux lettres de Lee. (Je me retournai vers Al, le cœur battant.) C'est bien ça ?

Le démon acquiesça, les yeux dissimulés derrière ses lunettes.

— Il est inoffensif, continuai-je, autant pour convaincre Trent et Quen que moi-même. Enfin... pas mortel, peut-être. S'il est dans le corps de Lee, il n'a pas accès à toutes les malédictions stockées en lui

depuis les derniers millénaires. Il n'est pas meilleur que Lee... l'était. Et il va suivre les règles de notre société ou il finira en prison, ce qui risque d'être nettement moins amusant. (Je forçai ma mâchoire à se détendre et fronçai les sourcils ; j'aurais aimé savoir le faire avec un seul sourcil.) N'est-ce pas ? ajoutai-je.

Al pencha la tête et Quen faillit lui sauter dessus, mais se retint brusquement.

— Comme tu apprends vite, dit le démon, grimaçant devant la méfiance de Quen. Il faut qu'on s'assoie côte à côte, au dîner. On a tellement de choses à se dire.

— Va au diable, répliquai-je à voix basse.

C'était un anniversaire merdique, 40 000 à la clé ou pas.

— Pas avant de t'avoir tuée et, même si ça arrive un jour, ce ne sera pas pour aujourd'hui. J'aime votre soleil jaune. (Il releva la manche de sa veste pour regarder l'heure.) Je vous retrouve à l'intérieur. Je tiens à rencontrer ta bien-aimée future petite femme, Trenton. Mes félicitations. C'est un honneur d'être à ton côté. (Son sourire s'élargit encore, dévoilant ses dents parfaites et éclatantes.) C'est merveilleux, ajouta-t-il d'une voix traînante.

Je frémis en repensant à Ceri. Oh, mince... Il fallait que je l'appelle. Al était en liberté.

Le démon s'avança d'un pas vif et léger vers l'escalier, poussant des « oh » et des « ah » d'admiration devant l'architecture et le travail de précision. Le langage de son corps ne s'accordait pas à celui de Lee et je crus que j'allais vomir quand la force de la ligne d'énergie bouillonna en moi.

— Quen, dit Trent, manifestement alarmé. Il ne doit pas pouvoir entrer là-dedans, si ?

Je sortis mon téléphone, puis me ravisai car Keasley, lui, n'en avait pas, et Ivy n'était pas à la maison pour transmettre le message.

— Si, il peut, répondis-je en me souvenant de la façon dont Newt avait pris le contrôle sur moi alors que nous nous trouvions sur un sol sacré. De plus, seuls l'estrade et l'autel sont sanctifiés, vous vous souvenez ?

La basilique n'avait pas été sanctifiée en entier depuis le Tournant, afin de permettre à plus d'habitants de Cincy de prendre part aux petites cérémonies quotidiennes. L'autel était toujours béni, mais pas les portes d'entrée, ni les bancs.

Nous tournâmes tous les yeux pour regarder Al ouvrir la porte, se retourner vers nous, puis passer le perron. La porte se referma derrière lui. Je m'attendais qu'il se passe quelque chose. Mais rien.

— Ça sent pas bon, dit Quen.

J'étouffai un éclat de rire, sachant qu'il aurait l'air hystérique.

— On... euh, ferait mieux d'entrer avant qu'il se prenne à

Ellasbeth, suggérai-je en me demandant si nous ne pourrions pas plutôt aller boire une bière, d'abord.

Ou un pack de six. Aux Bahamas.

Trent s'ébranla juste avant Quen et, avec Jenks de nouveau sur mon épaule, je leur emboîtai le pas. Trent baissa un instant la tête, avant de la relever vers moi.

— Vous ne pratiquez pas les démons ? demanda-t-il alors que nous montions les premières marches.

Je passai une main sur mon estomac en me demandant si cette journée pouvait être encore pire.

— Non, mais on dirait qu'ils me pratiquent, eux.

Chapitre 23

L

es vingt-quatre membres de l'orchestre qu'Ellasbeth avait engagé faisaient une pause. L'intensité sourde de la guitare classique fit place à un fond sonore agréable d'autocongratulations à l'autre bout de la table. J'avais depuis longtemps abandonné ma position verticale et, accoudée sur la nappe en lin, je faisais glisser mes doigts autour du pied de mon verre de vin en me demandant si je pourrais facturer Trent 40 000 dollars même si Al n'avait rien fait du tout.

Le dîner de répétition avait été mené en grande pompe. On avait déposé devant moi assez de nourriture pour me faire vivre pendant toute une semaine, et je n'aimais pas le gaspillage. Mais ce n'était rien comparé à mon malaise pendant la conversation tout au long du dîner. Ellasbeth nous avait éloignés, avec Quen et Al, aussi loin que possible. Je suis certaine que si elle avait pu, la femme délicate nous aurait carrément placés dans une autre pièce. On avait mis Al ici par peur, moi par pure méchanceté, et Quen pour garder un œil sur nous deux.

Tous ceux qui partageaient avec nous le bout de la table étaient partis depuis longtemps ; le porteur d'alliances et ses parents, les trois filles aux fleurs et leurs familles, les huissiers et la femme qui avait chanté au milieu d'un cercle d'admirateurs obséquieux, qui ne faisaient que rire et complimenter Ellasbeth. Trent était assis auprès d'elle. Il semblait fatigué. Il aurait sans doute dû s'intéresser davantage aux préparatifs du mariage pour s'assurer que ses amis à lui seraient invités et ainsi équilibrer ceux d'Ellasbeth. Ou peut-être qu'il n'avait pas d'amis.

À cet instant précis, la chaise d'Al était vide, car il s'était excusé pour aller aux toilettes. Quen l'avait accompagné et je n'avais rien à faire jusqu'à ce qu'ils reviennent. Je trouvais curieuse l'idée qu'un démon utilise les commodités, et me demandais si Al était un être vivant habitué à s'en servir, ou si le fait d'aller aux chiottes était pour lui une expérience nouvelle et excitante.

Jenks avait passé la soirée dans le lustre, afin d'éviter Mme Withon. Je m'étais surprise à espérer qu'il pixe Ellasbeth pour que je puisse partir. Fatiguée, je levai mon verre et sirotai mon vin. J'allais en payer le prix demain, mais bon sang, c'était l'un des meilleurs vins

rouges que j'avais jamais goûtés. J'aurais bien regardé l'étiquette, mais il était tout à fait hors de mes moyens, sans compter les allergies.

Je regardai Ellasbeth du coin de l'œil et envisageai la possibilité qu'elle connaisse mon allergie au vin rouge et qu'elle en ait servi intentionnellement. Comme si elle avait senti mon regard, elle se tourna vers moi tout en parlant à ses amis d'un air suffisant. Son visage changea brièvement d'expression au moment où la voix d'Al retentit dans le couloir. Le démon qui possédait le corps de Lee entra en riant, traînant l'orchestre derrière lui, et je me détendis en voyant Quen à son côté. Le léger bourdonnement des ailes de Jenks dans le lustre m'indiqua qu'il l'avait remarqué également.

Quen croisa mon regard et je me décontractai, bus une autre gorgée de vin et reposai le verre hors de ma portée. J'avais été surprise de constater à quel point il était facile pour moi de travailler avec un elfe. On se complétait l'un l'autre. Nous avions développé un langage corporel que j'ébauchais habituellement au bout de plusieurs courses. Je ne savais pas vraiment si c'était une bonne chose ou non.

L'orchestre s'installa – enchaînant sans transition avec un jazz velouté dès que la guitare cessa – et j'applaudis avec les autres quand une femme en robe pailletée entama la chanson *What's New ?* Puis je me laissai retomber en arrière et sursautai en sentant la main de quelqu'un sur le dossier de ma chaise.

Le cœur battant la chamade, je me retournai et mon inquiétude se mua en dégoût. C'était Lee, ou plutôt Al, et ses yeux bruns brillaient d'amusement. Le pouls toujours rapide, je jetai un coup d'œil à Quen. Il souriait, semblant savourer mon expression.

— Qu'est-ce que tu veux ? demandai-je en repoussant les mains gantées d'Al de ma chaise.

Son regard alla effleurer la petite piste de danse vers laquelle Trent et Ellasbeth se dirigeaient. Génial. Ils se mettaient à danser. J'allais passer la nuit ici.

Souriant comme... eh bien, comme le diable, Al m'invita d'un geste à venir danser avec lui. J'inspirai et croisai les jambes.

— C'est ça.

Aucune chance que j'aille danser avec Al.

Le visage aux traits asiatiques et saisissants de Lee se fendit d'un sourire.

— Tu as mieux à faire ? J'ai une proposition à te faire au sujet de cette vilaine marque que je t'ai laissée.

Mon cœur manqua un battement. Tous mes muscles étaient tendus. Me débarrasser de ma marque de démon était une de mes priorités. Mais j'étais certaine que ce qu'il avait en tête ne me serait d'aucune utilité. Pourtant, il était préférable de parler à Al ici, plutôt que dans le bus sur le chemin du retour, ou dans ma cuisine, ou

encore dans ma chambre s'il décidait de me suivre. Je levai les yeux vers Jenks dans son lustre et le pixie haussa les épaules, les ailes d'un orange terne.

— Mince, pourquoi pas, murmurai-je en me levant.

— Eh bien voilà !

Al recula d'un pas pour m'offrir son bras.

Je pensai à mon pistolet et laissai mon sac sous la table. Pas besoin de le mettre à la portée d'Al.

— Jenks est là-haut, dis-je en le contournant pour atteindre la piste de danse sans son aide. Si tu fais quoi que ce soit de louche, il te pixera.

— Arrête, je tremble dans mon petit boxer en soie, se moqua-t-il.

— On voit que tu ne t'es jamais fait pixer, répliquai-je et il fronça les sourcils.

J'avais donc deviné juste : il ne pourrait pas se dématérialiser pour échapper à la souffrance ou la gêne.

Je posai les pieds sur le parquet et il me tendit la main en attendant que je la prenne.

Je pris soudain conscience que j'étais debout face à un démon, et qu'il m'invitait à danser. OK, pensai-je en me disant que ma vie n'aurait pu être plus surprenante. Al poussa un soupir d'impatience et je glissai ma main dans la sienne. Le coton de ses gants était plutôt doux et je réprimai un frisson quand il fit glisser sa main libre autour de ma taille. S'il tentait de réduire l'espace entre nous, j'allais lui en coller une.

— Voilà, dit-il ensuite, avant de nous entraîner sur la mélodie. Comme c'est agréable ! Ceri dansait très bien. Ça me manque.

Agréable ? C'était foutrement angoissant. Mon poulx s'emballait et j'étais soulagée qu'il porte des gants, pas parce que je ne voulais pas le toucher, mais parce que je commençais à transpirer. D'un autre côté, il avait parlé de me débarrasser de ma marque, alors j'étais prête à l'écouter.

— Qu'est-ce..., commençai-je d'une voix rauque avant de m'éclaircir la voix, embarrassée. Qu'est-ce que tu veux ?

— C'est une occasion rare, répondit Al en me souriant avec les dents magnifiques de Lee. Combien de fois a-t-on la chance de danser avec son sauveur parmi les elfes ?

Je soupirai d'impatience. Ou du moins, je m'autorisai à croire que c'était de l'impatience. En réalité, je commençais à être étourdie par le manque d'air.

— Je suis ici pour une seule raison, répliquai-je en suivant ses mouvements avec raideur. Et si tu ne dis rien, je retourne jouer avec mes sachets de sucre.

Al crispa sa main sur la mienne et déplaça mon poids. Je valsai

lorsqu'il me fit tourner en spirale sur un piqué de la mélodie. Tendue et haletante, je me sentis happée vers lui brusquement et, quand mon corps heurta le sien, une bouffée d'ambre m'assaillit les narines. Je le repoussai, mais il me tenait serrée. J'écarquillai les yeux et m'apprêtais à lui écraser le pied, mais je perdis mes moyens quand il chuchota :

— Je sais que tu as le Foyer.

Son souffle balaya mes cheveux et cette fois, quand je luttai, il me relâcha. Le cœur battant à tout rompre, je reculai. Il serra ma main dans la sienne et, consciente d'être observée, je remis le bras au-dessus de sa taille.

— Je peux le sentir sur toi, murmura-t-il. De la magie de démon, plus vieille que toi, plus vieille que moi. Une fois que tu entres en contact avec, ça te marque la main. Ça déteint sur tout ce que tu touches et laisse une trace qu'un connaisseur peut suivre aussi facilement que des empreintes.

Je déglutis en me déhanchant maladroitement sur le slow jazzy.

— Je ne te le donnerai pas, répondis-je en respirant difficilement. Il finirait dans les rues à peine le soleil levé. Si tu me tues, tu perds ton bail sur le corps de Lee et tu devras retourner là d'où tu viens. Qu'il m'arrive quoi que ce soit et Newt te mettra dans une bouteille. Lâche-moi.

Le charme qui émanait d'Al se mariait mal au corps de Lee.

— Oui. Faisons comme ça, dit-il d'une voix voilée et amusée. Appelons Newt. Elle apparaîtra ici même et me mettra dans une bouteille. Ça te plairait, n'est-ce pas ?

Je luttai pour ne pas décoller mes doigts de lui, mais je savais qu'il ne relèverait pas le défi. Il avait peur d'elle, lui aussi. De toute façon, je ne savais pas comment l'appeler. Il aurait fallu que je passe par Minias et j'étais certaine qu'il ne serait pas d'accord, qu'il me doive une faveur ou non.

— Je veux quelque chose, murmura-t-il, en me regardant dans les yeux. Et je peux te payer cher pour ça, mais ce n'est pas le Foyer. Tu n'aimerais pas ? Te libérer de ma marque ? Te libérer de moi ?

Je le regardai longuement tandis que nous continuions à danser. Il voulait quelque chose de moi ? Et ce n'était pas le Foyer ? Nauséuse, je déplaçai la main sur son épaule. Mon regard flou erra vers Trent et Ellasbeth tandis qu'Al nous faisait tourner. Je me sentais déconnectée, le souffle court. Al se pencha et je ne suivis pas son mouvement, engourdie.

— Je ne veux pas le Foyer, répéta-t-il et ses paroles me donnèrent la chair de poule. Mais si tu en parles, c'est que tu es dans le pétrin. (Il hésita et se rapprocha encore de moi.) Je peux t'aider.

Tirée de ma torpeur, je reculai. Il m'agrippa plus fort de ses

doigts gantés et, d'un regard sévère, il m'ordonna de rester où j'étais.

— Je pense que tu ne pourras plus garder le secret bien longtemps, avertit-il. Et tu ne seras pas assez forte pour le protéger quand tout le monde saura que c'est toi qui l'as. Qu'est-ce que tu feras, petite idiote ?

— M'appelle pas comme ça, ripostai-je.

Je frémis en comprenant le sens de ses paroles. Il ne voulait pas qu'on sache que j'avais le Foyer. Bon sang. C'était bien lui qui tuait les garous.

Inquiète, je tordis la main, mais il ne fit que resserrer son étreinte jusqu'à me faire mal.

— Tu élimines les garous pour qu'ils ne puissent pas révéler que j'ai le Foyer ? demandai-je en dansant avec des mouvements raides. Tu as tué la secrétaire de M. Ray et la comptable de Mme Sarong pour les décourager ?

Al se mit à rire en rejetant la tête en arrière. Tous les regards se tournèrent vers nous, mais, comme dans un lycée où la star du football peut se permettre de faire tout ce qu'il veut, personne n'intervint. Ils étaient tous trop effrayés pour s'interposer.

— Non, répondit Al, dégoulinant de confiance, se délectant du pouvoir qu'il possédait en étant simplement ce qu'il était. Je ne les tue pas pour te protéger. Tout ceci est vraiment savoureux ! Je sais qui c'est, néanmoins. S'ils découvrent que tu l'as, ils n'auront aucun scrupule à te tuer pour l'obtenir. Et ça me ferait vraiment chier.

Je réprimai l'impulsion de m'éloigner.

— Tu sais qui assassine les garous ?

Il acquiesça en nous entraînant au rythme de la musique. Sa frange noire lui tombait dans les yeux et je savais que ça l'agaçait, mais il ne me lâcherait pas. Je pense qu'il n'aimait pas les cheveux de Lee et je me demandai combien de temps il attendrait avant d'investir la cuisine pour y fabriquer un sort qui changerait son apparence.

— Tu veux savoir qui c'est ? demanda-t-il en secouant la tête pour dégager sa vue. Je vais te le dire. En échange d'une heure de ton temps.

D'abord ma marque, et maintenant le nom du meurtrier ?

— Une heure de mon temps, répétais-je en imaginant à quoi ressemblerait cette heure. Merci, mais non, ajoutai-je sèchement. Je le découvrirai toute seule.

— À temps pour éviter le prochain meurtre ? railla-t-il. Est-ce qu'une vie ne vaut pas soixante minutes de ton temps ?

Je le regardai longuement, tendue.

— Je ne me sentirai pas coupable de ça, répliquai-je. Et qu'est-ce que ça peut bien te faire ?

— Il se pourrait que ce soit quelqu'un de proche, répondit-il

d'un air moqueur et j'éprouvai un brusque sentiment de panique, même lorsque la musique changea et que le chanteur entonna l'air de *Crazy He Calls Me*.

Je n'arrivais plus à réfléchir avec cette mélodie qui s'amplifiait et je me laissai aller sans résistance quand Al nous entraîna pour nous éloigner de Trent, qui tentait d'écouter notre conversation.

— J'ai besoin d'une faveur, reprit Al en bougeant à peine les lèvres, la voix lourde d'embarras. Rends-moi service et je te débarrasse du Foyer. Je te promets même de le garder jusqu'à ta mort. Tu n'auras même pas à assister aux guerres et à la peste. (Son sourire m'écœura.) Sans effort.

Un âge d'or qui durerait tant que je vivrais. Soit. Sauf qu'il me tuerait dès qu'il l'aurait. Avec l'aide de Ceri, j'aurais certes pu faire un pacte à toute épreuve pour me sauver la vie, mais ce n'était qu'un doux rêve, qui éveilla une douleur dans ma poitrine. J'aurais tellement voulu qu'il me réponde, tout simplement.

Je parvins à avaler ma salive tout en dansant avec le démon du passé de mon avenir. Il disait qu'il ne voulait pas du Foyer, mais qu'il souhaitait m'en débarrasser pour me rendre service ? Je dansais avec raideur, plongée dans mes réflexions. Quelque chose clochait. Quelque chose m'échappait. Al disait qu'il aimait ce lieu, mais je voyais bien que la perte de son omnipotence l'irritait profondément. Il devait y avoir une raison pour qu'il accepte de perdre du pouvoir, et il me semblait que ça n'avait rien à voir avec le fait de vouloir bronzer un peu. Il voulait une faveur. De ma part.

Mon rythme cardiaque s'emballa et je le regardai droit dans les yeux, serrant ses mains jusqu'à ce qu'il s'en rende compte.

— Qu'est-ce que tu ne me dis pas, Al ? (Le démon grimaça. Je haussai les sourcils d'un air interrogateur.) Tu es ici pour une bonne raison, et ce n'est pas moi. Rien ne t'empêche de me chasser, je ne suis pas si coriace...

Je ne finis pas ma phrase, car une idée commençait à s'insinuer en moi. *Pourquoi est-ce qu'il ne m'a pas simplement chassée ?* Un sourire déforma mon visage, et je l'adressai au démon soudain moins sûr de lui.

— Tu as des problèmes, c'est ça ? devinai-je, et je sus que j'avais raison car son rythme ralentit. Tu es dans la merde jusqu'au cou et tu te caches de ce côté des lignes parce qu'ils ne peuvent pas te ramener tant que tu possèdes le corps de Lee.

— Ne te fais pas plus bête que tu l'es, répliqua Al, mais je vis qu'il transpirait. (Une goutte perla sur sa tempe et je sentis que son gant commençait à s'humidifier.) Je suis ici pour te tuer. Lentement.

— Alors fais-le, répondis-je hardiment. Si tu me tues, tu retournes dans l'au-delà. Tu te mets une dette énorme sur la tête en

restant ici alors que le soleil est haut. Le seul à être au courant, c'est un démon timbré qui a certainement déjà oublié ton existence. (Al fronça les sourcils. Sachant que je forçais ma chance, j'ajoutai :) Qu'est-ce que tu as fait ? Tu as oublié de rendre un livre à la bibliothèque ?

La douleur me crispa la main et je tentai de la retirer.

— C'est ta faute, gronda Al et la haine dans ses yeux m'empêcha de protester. Newt a découvert que Ceri gambadait sous un soleil jaune et savait stocker l'énergie des lignes et, puisque Ceri était mon familier, j'en suis tenu pour responsable.

— Lâche-moi, dis-je en tordant les doigts.

— Si je rentre tout seul, on va me tenir pour responsable, répétait-il obscurément, d'un ton pressant.

— Tu me fais *mal* ! protestai-je. Lâche-moi ou je te mets un coup en plein dans les couilles !

Il desserra son étreinte. Je m'écartai et reculai à un mètre de lui, jetant un coup d'œil à l'orchestre qui continuait à jouer, malgré la voix discordante du chanteur. Pendant un instant, Al et moi nous regardâmes. Puis il empoigna ma main et nous entraîna de nouveau dans la danse.

— Pardonne-moi, reprit-il d'une voix qui ne semblait pas du tout sincère. De toute évidence, je suis très tendu. Je ne me suis jamais retrouvé dans une telle situation auparavant. (Il plissa les yeux.) Ils ne savent pas que tu es aussi au courant, et c'est dans ton intérêt de la fermer à ce sujet. Mais tu étais là quand Ceri et moi avons scellé notre accord, et tu vas leur dire qu'elle a juré de ne jamais enseigner ce qu'elle sait, sauf à son éventuel enfant. Tu vas leur dire que tout est sous contrôle.

Il relâcha son étreinte. La chanson s'acheva et nous continuâmes à danser sans interruption sur la suivante, à un rythme plus lent. *I dont stand Ghost of a Chance[3]. Comme par hasard.* Je haussai les sourcils et lui adressai une moue éloquente.

— Tu veux que j'atteste cette histoire ? dis-je d'un ton caustique. Ils ne te croient pas. Pourquoi moi, je te croirais ?

Il eut l'air troublé et, avant que je puisse réagir, il me tira contre lui. Une vague de peur glaciale me fit abandonner mes airs fanfarons.

— Hé, siffla Al d'un air menaçant, son souffle balayant mes cheveux vaporeux. Pas besoin d'être désagréable.

Il m'écrasa contre lui et posa sa lourde main sur ma nuque.

Je sentis mes poils se hérissier. J'étais en train de jouer avec un tigre. De tourner un foutu démon en ridicule !

Derrière moi, le groupe continuait à jouer, bien que quelque peu tremblant. Al sembla ressentir ma peur et esquissa un méchant sourire. Il se pencha vers moi, tourna la tête et murmura :

— Les choses ne doivent pas forcément se passer comme ça...

Il caressa mon cou et j'inspirai une bouffée d'air. Un désir brûlant m'envahit, éveillant chacun de mes neurones et glissant le long de mon échine. Mes genoux fléchirent, mais il me retint. Il faisait jouer ses doigts sur ma cicatrice et le faisait très, très bien.

J'inspirai en haletant. C'était tellement agréable que je n'arrivais plus à penser.

La respiration d'Al se mêla à la mienne et nous unit, alors que son souffle tourbillonnait dans mes poumons. L'odeur d'ambre brûlé se mélangea à la délicieuse sensation qu'il insufflait en moi.

— Tu pensais que seuls les vampires pouvaient réveiller ta cicatrice ? murmura-t-il et je sursautai quand il frotta son pouce sur ma peau. Nous sommes les premiers. Les vampires ne sont que notre ombre.

— A... arrête, dis-je en fermant les yeux.

Mon pouls n'était plus qu'un vrombissement rapide. Je devais m'éloigner de lui.

— Mmmm, une peau si magnifique, souffla-t-il et je frissonnai. Tu as barboté dans un fléau de vanité, ma chère. Ça te va bien.

— Va au... diable, parvins-je à dire d'une voix haletante.

— Viens avec moi pour attester que Ceri a accepté de n'enseigner à personne d'autre qu'à sa fille, insista-t-il. Je t'enlèverai ma marque. Je te donnerai une nuit entière de ça. Une centaine de fléaux de vanité. Tout ce que tu veux. Rachel... on n'est pas obligés d'être adversaires.

Je laissai échapper un gémissement aussi léger qu'une plume.

— Tu es encore plus dingue que Newt si tu crois que je vais te faire confiance.

— Si ce n'est pas le cas, dit-il en soufflant son haleine chaude et moite contre moi, je te tuerai.

— Alors tu n'obtiendras jamais ce que tu veux.

Ses mains se crispèrent et, consciente qu'il tentait de me dominer, je trouvai la force d'ouvrir les yeux.

— Lâche-moi ! ordonnai-je en le repoussant de mes poings serrés.

— Excuse-moi, Lee ? intervint la voix de Trent derrière moi.

La passion qui inondait mon corps cessa d'affluer si brusquement que je titubai en gémissant. Bon sang, la déchirure, si soudaine, était douloureuse. Je me retournai, étourdie. Même si Trent semblait calme et confiant en surface, je savais qu'il ne l'était pas. Derrière lui, Quen nous regardait depuis l'autre bout de la pièce, tendu, mais gardant ses distances. Il était évident qu'il n'approuvait pas l'intervention de son Sa'han.

— Tu as monopolisé Rachel assez longtemps, dit-il en souriant.

Je peux ?

Al retira sa main gantée de ma nuque. Je pris une inspiration pour effacer les dernières traces de l'extase qu'il avait attisée en moi. Je trébuchai, à la fois paralysée et vivante... me sentant irréaliste.

— Bien sûr, Trenton, répondit le démon en mettant ma main dans celle de Trent. Je vais me consoler en invitant ta magnifique future femme.

Je respirais mal et la chaleur des mains de Trent dans les miennes me fit cligner des yeux. Mais Trent ne me regardait pas.

— Attention à la marche, démon, lança-t-il, ses yeux verts durcis d'une haine ancienne. Nous ne sommes pas sans défense.

Le sourire d'Al s'élargit.

— Ça ne fait qu'élargir les choses.

La main gantée qu'il posa sur mon épaule me fit sursauter et je me maudis pour mon réflexe.

— On reste en contact, Rachel, dit-il d'une voix rauque en se penchant plus près de moi.

— Alors je vais affûter mes pieux, répondis-je en me remettant de ma surprise.

Il retira sa main et s'éloigna en riant, léger et sûr de lui.

Et pendant ce temps, l'orchestre jouait toujours.

J'inspirai lentement et levai les yeux vers Trent. Je ne savais que penser. J'étais effrayée, soulagée. Reconnaissante. Rien ne l'avait obligé à intervenir. C'est moi qui étais supposée le protéger. Il était évident qu'il voulait savoir de quoi Al et moi discussions, mais il n'y avait pas la moindre chance que je le renseigne. Toutefois...

— Merci, chuchotai-je.

Un sourire crispé souleva le coin de ses lèvres. Il hocha la tête trois fois, en rythme avec la musique, avant de nous entraîner dans la danse.

— Oui, bon, ce n'est pas comme si je voulais vous épouser, dit-il.

Je levai ma main libre tandis que nous dansions et, après un instant d'hésitation, la posai sur son épaule. Trent ne dit pas un mot et je commençai à me détendre. Mon rythme cardiaque s'apaisait et je voyais de nouveau les choses autour de moi. Le parfum de feuillage repoussa la puanteur de l'ambre brûlé et je me rendis brusquement compte que j'étais totalement souple dans ses bras et que je le laissais me diriger sur la piste sans même y réfléchir.

Je croisai son regard. Il gloussa en voyant mon expression horrifiée.

— Vous dansez étonnamment bien, mademoiselle Morgan, dit-il.

— Merci. Vous aussi. Vous avez pris des cours ou c'est un truc d'elfe ?

D'accord, c'était peut-être un peu sec, mais Trent n'en fut pas

offensé et inclina sa tête avec grâce.

— Un peu des deux.

Mon regard dériva vers Ellasbeth. Al se dirigeait vers elle, mais la femme ne s'en était pas encore aperçue, trop occupée à tenter de me tuer par la pensée. À côté d'elle, sa mère essayait d'amadouer Jenks pour qu'il descende de son lustre. Son mari était à son côté, maussade, ayant manifestement abandonné l'idée de l'en empêcher. Alors que je le regardais, Jenks quitta son poste et descendit doucement se poser devant elle. Même de l'endroit où j'étais, je pouvais voir son embarras face à l'attention soutenue de la femme, mais il se mettait lentement en condition.

Trent nous fit pivoter pour que je leur tourne le dos et je levai les yeux vers lui.

— Je n'arrive pas à croire que vous ne leur ayez rien dit à propos de Jenks, dis-je.

Il m'adressa un rapide coup d'œil.

— Je ne trouvais pas ça important.

Je laissai échapper un gloussement, qui fut finalement plus efficace que tout le reste pour me calmer.

— Votre espèce tout entière a fui le contact des pixies pendant quarante ans et vous ne trouvez pas ça important ? Je pense plutôt que vous aviez peur de leur dire.

Trent posa de nouveau les yeux sur moi.

— Non. Je trouvais cela amusant.

Je le croyais. Il devait s'ennuyer de toujours jouer les esprits aimables.

— Trent. Est-ce qu'il y a quelque chose que vous aimez chez les pixies ?

Il crispa les mains sur mes hanches, soudain en alerte.

— Pardon ?

Je sentis une agitation qui me fit l'effet d'une confirmation.

— Je suis simplement curieuse de savoir s'il y a un lien inter espèces, ou quelque chose que vous avez délaissé...

— Non.

Il avait répondu trop rapidement et je souris. Il appréciait les pixies, mais il n'allait certainement pas l'avouer.

— Pourtant, on dirait que si...

— Non.

Il se raidit et je n'insistai pas, de peur qu'il me renvoie dans les bras d'Al.

— Vous êtes prêt pour dimanche ? enchaînai-je pour changer de sujet. Waouh, se marier dans la basilique. Je n'aurais jamais pensé que c'était possible.

— Moi non plus. (Sa voix était distante et impassible.) Ça va être

une sacrée journée.

Je baissai les yeux.

— Je parie que vous vouliez vous marier à l'extérieur, hein ? Sous les arbres, au clair de lune ? (Ses oreilles rougirent.) Oh, mon Dieu, m'exclamai-je. C'est ça, n'est-ce pas ?

Il évita mon regard.

— C'est son mariage, pas le mien.

Taquiner Trent était l'un de mes passe-temps favoris et, songeant que l'apparition d'Al – que l'on pouvait qualifier de désagrément – allait augmenter ma paie, je haussai les épaules, ravie à l'idée de terminer cette journée avec de l'argent dans mes poches.

— Je ne pense pas que ce soit son mariage non plus.

Nous avions fait un tour complet et je voyais de nouveau Ellasbeth. Al avait toute son attention et, sachant que Trent n'aimait pas leur tourner le dos, je l'incitai à pivoter pour qu'il les voie de nouveau. Je n'étais pas dupe quant à son amour pour elle, mais il prenait manifestement ses devoirs de mari au sérieux.

— C'est sûr que j'suis pas mécontente de pas appartenir à l'aristocratie, murmurai-je. J'aimerais pas devoir me faire tringler par quelqu'un que je peux pas blairer. Régulièrement. Et exclusivement, en plus. Aïe ! m'exclamai-je en essayant de retirer mes doigts de ceux de Trent, mais il m'en empêcha. (Puis, je rougis en prenant conscience de ce que je venais de dire.) Oh... désolée, bégayai-je, sincère. C'était déplacé.

Son froncement de sourcils fit place à un petit sourire narquois.

— Vous faire tringler ? répéta-t-il en regardant vers la table derrière moi. Vous êtes une source d'argot intarissable, Rachel. Il faudrait tout reprendre.

La chanson s'achevait et je sentis ses mains commencer à glisser des miennes. Je jetai un coup d'œil à Ellasbeth, crispée, son regard méprisant rivé sur moi tandis qu'Al lui murmurait quelque chose à l'oreille. J'imaginai l'indifférence sans fin que Trent allait endurer et j'humectai mes lèvres, soudain décidée. Je serrai ses mains plus fort et Trent me jeta un regard méfiant.

Il était sur le point de s'éloigner, mais me tira finalement à lui pour enchaîner sans interruption sur le morceau *Sophisticated Lady*. Il me fit tourner et je vis qu'Ellasbeth nous regardait. Al lui parlait et elle avait pâli. C'était une grande fille. Elle pouvait encaisser.

Il était évident que Trent avait senti mon désir de continuer à danser, et je me demandai un instant s'il avait accepté uniquement pour ennuyer Ellasbeth. Je perdis ma concentration et, tandis qu'il gardait le silence, lui-même perdu dans ses pensées, je me retrouvai à imaginer sa vie avec elle. J'étais certaine que tout se passerait bien. Ils apprendraient à s'aimer l'un l'autre. Ça ne prendrait probablement que

quelques décennies.

Mon estomac se noua. Maintenant ou jamais.

— Euh, Trent, commençai-je et il plissa les yeux. J'aimerais vous présenter quelqu'un. Est-ce que vous pouvez venir chez moi demain, vers 16 heures ?

Il leva les sourcils et, sans la moindre allusion au fait que j'allais lui compliquer la vie plus que de raison, il gronda :

— Mademoiselle Morgan, votre pouls s'est accéléré.

Je me léchai les lèvres et mes chaussures couinèrent sur le sol.

— Ouais. Alors, c'est d'accord ?

Ses yeux verts brillèrent d'une lueur d'incrédulité.

— Rachel, lâcha-t-il, agacé. Je suis un peu occupé.

La chanson en était au refrain et je savais qu'il ne m'accorderait pas la prochaine danse.

— Vous savez, cette vieille carte qui est affichée au mur dans votre grand bureau ? insistai-je.

Il redoubla d'attention et inspira lentement.

— Les cartes de tarot ?

Je hochai la tête, nerveuse.

— Oui. Je connais quelqu'un qui ressemble à la personne sur la carte du diable.

Son visage se figea et sa main se crispa sur ma taille.

— La carte du diable ? Est-ce que c'est une sorte de contrat que vous avez passé ?

— Bon sang, Trent, répliquai-je, vexée. Pas le diable. La femme qu'il enlève.

— Oh. (Son regard se fit vague, puis il fronça les sourcils.) C'est de très mauvais goût. Même pour vous.

Il pense que c'est une blague ?

— Elle s'appelle Ceri, poursuivis-je en butant sur mes mots. Elle était le familier d'Al avant que je la sauve. Elle est née pendant les Temps Obscurs. Elle vient de commencer à remettre sa vie sur pied et elle est prête à rencontrer ce qu'il reste des siens.

Trent s'arrêta et nous restâmes sans bouger sur la piste de danse. Le choc se lisait dans ses yeux.

— Et si vous lui faites du mal, ajoutai-je en retirant mes mains, je vous tuerai. Je vous jure que je vous traquerai comme un chien et que je vous tuerai.

Il ferma la bouche.

— Pourquoi vous me dites ça ? demanda-t-il, le visage pâle, tandis que l'odeur de feuilles vertes devenait presque agressive. Je vais me marier dans deux jours !

Je posai les mains sur mes hanches.

— Qu'est-ce que votre mariage vient faire là-dedans ? protestai-

je, pas vraiment surprise qu'il considère sa personne comme plus importante et prioritaire. Ce n'est pas une pouliche, c'est une femme avec des projets qui lui sont propres. Et, même si ça vous surprend (j'enfonçai un doigt dans sa poitrine), ils n'incluent pas le génial et désirable Trent Kalamack. Elle veut vous rencontrer et vous donner tous les échantillons que vous voulez. C'est tout.

Une émotion passa sur ses traits, trop rapidement pour que je puisse la déchiffrer. Puis le mur retomba et son contrôle glacé me fit frissonner. Sans rien ajouter, il tourna les talons et s'éloigna.

Je le regardai en clignant des yeux.

— Hé, est-ce que ça veut dire que vous ne viendrez pas ?

La démarche raide, il traversa la pièce pour aller s'adresser à ses futurs beaux-parents, tentant manifestement de s'échapper.

Les picotements à la base de ma nuque attirèrent mon attention sur Quen. Ses sourcils étaient levés d'un air interrogateur et je détournai le regard avant qu'il décide de s'approcher. Je laissai retomber mes bras le long de mon corps et me dirigeai vers la table du fond, à laquelle je pourrais rester assise pour le reste de la soirée. Jenks vint se poser sur ma boucle d'oreille dans une cascade d'étincelles d'argent, et son poids presque inexistant et si familier me rassura.

— Tu lui as parlé de Ceri ? demanda-t-il.

J'acquiesçai, tandis que la musique cessait et que la voix du chanteur s'élevait, seule et grandiose. Les ailes de Jenks effleurèrent mon cou.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

Je m'assis en soupirant et me remis à tripoter les sachets de sucre.

— Rien.

T

andis que je parcourais le dernier pâté de maisons qui séparait l'arrêt de bus de mon église, je fis une halte, les pieds endoloris, pour m'appuyer contre un érable et retirer mes chaussures plates. Une voiture qui roulait trop vite passa en sifflant et je lui jetai un regard mauvais quand ses freins grincèrent au virage suivant. Je me penchai en avant pour retirer mes sandales et Jenks glapit de surprise sur mon épaule avant de s'élancer dans un claquement d'ailes.

— Hé ! lâcha-t-il en déversant de la poussière de pixie. Jamais tu préviens, sorcière ?

Je levai les yeux.

— Désolée, répondis-je d'une voix lasse. Tu étais si silencieux que j'avais oublié que tu étais là.

Ses ailes claquèrent sourdement et il revint se poser sur mon épaule.

— C'est parce que je dormais, admit-il.

Je me redressai en prenant mes chaussures à deux doigts. La réception s'était terminée tôt, afin que tous les bons elfes puissent retourner chez eux à temps pour la sieste de minuit. Les pixies gardaient le même rythme, dormant quatre heures autour de minuit et de nouveau quatre heures à midi. Pas étonnant que Jenks soit fatigué.

Le trottoir fissuré chauffait la plante de mes pieds, tandis que nous marchions dans l'obscurité seulement rompue par les lampadaires de la rue et que nous approchions du panneau «Charmes vampiriques » au-dessus de ma porte, brillant d'une lumière joyeuse. Entre l'église et nous, une sirène retentit. La pleine lune était encore à quelques jours, mais les rues étaient déjà agitées, même ici dans le Cloaque.

Je n'avais pas écouté intentionnellement, mais les ragots que j'avais surpris dans le bus rapportaient que l'Entrepôt Viticole avait de nouveau pris feu. Le trajet ne passait pas par là, mais nous avions aperçu un nombre ahurissant de SUV de la SO. Les quelques personnes présentes dans le bus avaient eu l'air effrayé, à court de paroles, alors que j'étais moi-même trop obnubilée par mes propres problèmes pour entamer une conversation, et que Jenks, apparemment, était endormi.

Mes pas ne firent aucun bruit sur les marches et j'ouvris brusquement la porte. Je regardai d'abord le portemanteau, dans l'espoir d'y voir un vêtement d'Ivy. Rien.

Jenks soupira sur mon épaule.

— Je l'appelle tout de suite, dis-je en laissant tomber mes chaussures près de la porte et ôtant mon sac.

— Rache. (Le pixie décolla et vint voler à un endroit d'où il pouvait voir mon visage.) La journée a été longue.

— C'est pour ça que je l'appelle.

La communication s'établit alors que j'étais dans le sanctuaire et allumais les lampes en cheminant vers la cuisine. La culpabilité m'assaillit sournoisement. Elle avait peut-être appris pour Kisten et moi, mais, même dans ce cas, j'étais persuadée qu'elle m'aurait d'abord hurlé après avant de partir.

Le chant des grillons se joignit au bourdonnement des ailes de libellule de Jenks tandis que j'allumais la lumière de la cuisine ; je plissai les yeux jusqu'à ce qu'ils s'habituent à l'éclairage. La place vide de l'ordinateur d'Ivy était vraiment déprimante et je déposai mon sac sur la table pour qu'elle semble moins vide. La tonalité continua jusqu'à ce que le répondeur d'Ivy s'enclenche et je raccrochai avant d'être débitée de la communication.

Je refermai le clapet du téléphone avec un geste las. Jenks était assis au-dessus de ses artémies, balançant légèrement les pieds, les ailes immobiles.

— Quand c'est pas l'une, c'est l'autre, grogna-t-il d'une voix acerbe.

— Hé, c'est pas moi qui suis partie, l'hiver dernier, répliquai-je en marchant à pas feutrés vers le frigo pour prendre une des bouteilles d'eau d'Ivy.

— Tu veux vraiment qu'on revienne là-dessus ? gronda-t-il, et je secouai la tête, coupable.

— Elle est peut-être avec Kisten, dis-je en dévissant le bouchon et buvant une gorgée.

Je n'avais pas soif, mais ça me faisait du bien, j'avais l'impression qu'Ivy allait débarquer en furie pour savoir ce qui me prenait de boire son eau.

Jenks s'éleva dans les airs et se déploya lentement pour longer le couvercle de ses artémies.

— Dis-moi si tu entends quelque chose. J'en ai assez fait pour aujourd'hui. C'est Jhan qui est responsable en cas de problème. Si tu as besoin de moi, va le voir.

J'écarquillai les yeux. Il faisait travailler ses enfants comme sentinelles ?

— Jenks ? appelai-je et il se détourna de la vitre, survolant le

trou de pixie.

Il haussa les épaules.

— Je vais passer un peu de temps avec Matalina, précisa-t-il et je dus faire de gros efforts pour m'empêcher de sourire.

— OK, dis-je. Tu veux ta journée, demain ?

Il secoua la tête avant de sauter dans le trou. Je m'approchai de la fenêtre et me penchai au-dessus de l'évier pour le voir laisser une traînée de scintillements verts jusqu'à la souche au fond du jardin. Puis il disparut. J'étais seule. Mon regard dériva vers le gâteau que m'avait fait Ivy, toujours en attente de son glaçage. J'avais mis une feuille d'aluminium dessus l'après-midi même pour éviter qu'il se dessèche.

Seigneur, ça craint.

Refusant de me laisser dériver vers une soirée Kleenex, je tirai un de mes manuels de charmes de l'étagère et me dirigeai vers le sanctuaire avec ma bouteille d'eau et le tube de glaçage. Je n'avais pas faim, mais j'avais besoin de m'occuper. Je comptais regarder la télévision locale – puisque nous n'avions plus le câble – puis faire semblant d'effectuer quelques recherches et aller me coucher tôt. Bon sang, quel anniversaire.

Est-ce que c'est ma faute si Ivy est partie ? pensai-je en traînant des pieds vers le sanctuaire. Bon sang, pourquoi je me laissais guider ainsi par mes émotions ? Personne ne m'avait forcée à mordre Kisten. J'aurais pu lui rendre ses capuchons. Mais d'un autre côté, Ivy n'avait aucun droit d'être furieuse. C'était mon petit ami ! De plus, elle m'avait dit que son baiser était un avant-goût pour me laisser réfléchir à ce que je voulais vraiment. Eh bien justement, j'essayais de réfléchir, et je ne pouvais pas laisser Kisten en dehors de ça.

Abattue, je m'effondrai sur la chaise confortable d'Ivy. L'odeur d'encens de vampire enfla autour de moi et j'inspirai profondément pour trouver un peu de réconfort. La détonation d'un transformateur retentit et je me préparai à voir les lumières vaciller. Elles restèrent allumées, heureusement pour moi, mais pas pour l'écureuil qui venait de se prendre la mère de toutes les décharges. J'attrapai la télécommande et ouvris mon livre de charmes. Les nouvelles parleraient certainement de l'incendie, maintenant.

La télé s'alluma et, sur fond de publicités hurlantes et après avoir enfourné une pleine cuiller de glaçage, je composai le numéro de Kisten. Rien. J'enchaînai avec la *Pizzeria Piscary* et écoutai le message enregistré des horaires d'ouverture en me demandant pourquoi personne ne répondait. Ils devaient vraiment être très occupés.

Je penchai la tête en regardant le hall plongé dans l'ombre. J'aurais aussi très bien pu attraper mes clés et aller faire un tour là-bas, mais la présence de policiers dans les rues m'inquiétait quant à

mon retrait de permis.

Une autre détonation retentit à l'extérieur, plus proche cette fois, et les lumières vacillèrent de nouveau.

Deux écureuils ? pensai-je en fronçant les sourcils. Il faisait nuit. Il ne pouvait pas y avoir d'écureuil. Quelqu'un s'en prenait peut-être encore aux lampadaires.

Curieuse, je reposai le tube de glaçage et m'approchai d'une fenêtre. Le vacarme à la porte d'entrée me fit sursauter, et Ceri débarqua à l'improviste.

— Rachel ? s'exclama-t-elle. (Son visage en forme de cœur était inquiet.) Rachel, Dieu merci, souffla-t-elle en s'approchant, puis elle me prit les mains. Il faut que je te sorte d'ici.

— Pourquoi ? demandai-je alors que je vis Keasley apparaître derrière elle, marchant d'un pas qui devait être douloureusement rapide pour lui, à cause de son arthrite. Ceri, qu'est-ce qui se passe ?

Keasley hocha plusieurs fois la tête à mon adresse avant de verrouiller la porte et de la barrer.

— Hé ! m'exclamai-je. Ivy n'est pas encore rentrée.

— Elle ne viendra pas, répondit le vieux sorcier en boitant vers moi. Tu as un sac de couchage ?

Je le regardai fixement.

— Non. Je l'ai perdu pendant le grand salage de 2006. (J'avais perdu beaucoup de choses à l'époque où la SO m'avait menacée de mort, et remplacer le sac de couchage ne faisait pas partie de mes priorités.) Et comment tu sais qu'Ivy ne reviendra pas ? ajoutai-je.

Le vieil homme se rua dans le couloir, puis dans ma chambre, sans me répondre.

— Hé ! criai-je de nouveau avant de me retourner vers Ceri lorsqu'elle agrippa mon bras. C'est quoi le problème ?

Ceri pointa du doigt la télévision, laquelle n'émettait plus qu'un méli-mélo de bourdonnements confus.

— Il est dehors, lâcha-t-elle, blême. Al se balade de ce côté des lignes. En liberté et sans personne pour le retenir... que le soleil soit levé ou pas.

Mes épaules se détendirent immédiatement.

— Mon Dieu, je suis désolée, Ceri. Je comptais te le dire. Il faut vraiment que tu t'achètes un téléphone. Je suis au courant. Al était à la répétition du mariage et au dîner.

L'elfe écarquilla les yeux.

— C'est vrai ? s'exclama-t-elle et je reculai.

— Je voulais te prévenir en rentrant, mais j'ai oublié, plaidai-je en me demandant comment elle l'avait découvert si vite. Mais tout va bien. Il n'en a après personne d'autre que moi. Il peut faire le truc du soleil grâce au contrat qu'il a passé avec Lee. Il le possède jusqu'à ce

que Lee me tue. Et ça n'arrivera pas avant qu'Al en ait fini avec moi.

Je ne pouvais pas lui dire que tout cela arrivait à cause du contrat qu'elle-même avait passé avec Al. Ça l'aurait anéantie.

Ceri hésita.

— Mais, le fait que Lee puisse te tuer n'entre-t-il pas en contradiction avec la clause qui lie Al « et ses représentants » ?

Mon estomac se noua et je jetai un coup d'œil à Keasley, au bout du couloir, qui nous attendait avec ma couette d'été dans les bras.

— Al va libérer Lee juste avant de me tuer et, comme Lee a suffisamment de raisons de vouloir me voir morte, cette clause de représentant n'entrera pas en vigueur.

Keasley laissa tomber mon oreiller et ma couette dans le sanctuaire avant de retourner dans le couloir en traînant les pieds. Ceri saisit mon bras et se mit à le suivre.

— On pourra discuter plus tard des subtilités de la loi des démons. Il faut que tu te réfugies sur un sol sacré.

Exaspérée, je retirai mon bras de la main de Ceri.

— Je vais bien ! protestai-je. Si Al comptait faire quelque chose, il serait déjà passé à l'action. Il ne va pas me tuer. Ou du moins, pas tout de suite.

Je jetai un coup d'œil à la télé, perplexe, me demandant ce qui poussait tous ces gens à péter les plombs. Puis, je regardai plus attentivement. Ils n'étaient pas devant l'Entrepôt, ils étaient devant une épicerie. Des gens hystériques, venus en fourgonnettes et en breaks, pillaient les lieux. La présentatrice semblait effrayée et demandait aux gens de ne pas paniquer en affirmant que la situation était sous contrôle. Hum-hum. Elle semblait tout à fait sous contrôle.

Il y eut un bruit fracassant suivi d'un éclair de lumière, et la charmante journaliste jura en s'accroupissant. La caméra fit un panoramique vers la station d'essence qui se trouvait de l'autre côté de la route. Un nouvel éclair me fit comprendre ce qu'il se passait. Un sorcier de lignes d'énergie venait juste de faire exploser une personne qui avait tenté de lui passer devant à la station d'essence. La légère brume pourpre flottait encore dans l'air.

— T'as filmé ça ? cria la présentatrice et je sentis la nausée monter quand la caméra piqua du nez. La ville devient folle ! hurla-t-elle, les yeux écarquillés. La SO a déclaré un état de loi martiale et tous les résidents sont invités à rester chez eux. Les bus cesseront de circuler à minuit et tous ceux qui traîneront dans la rue seront incarcérés. Jake ! cria-t-elle de nouveau quand une violente détonation secoua le cameraman. T'as filmé ça ? !

Jake était effectivement en train de filmer et je braquai mon regard sur les gens qui remplissaient frénétiquement leurs réservoirs. Je hoquetai en voyant un conducteur fou de rage emboutir sans

scrupule la voiture devant la sienne pour la pousser. Une bagarre éclata et ma mâchoire tomba au moment où une boule d'au-delà teintée de vert foudroya la pompe à essence. Celle-ci explosa dans une pluie rouge et orange. La femme hurla et la caméra tomba. Mes fenêtres tremblèrent et je me tournai vers la rue sombre. Bon sang, c'était pas loin d'ici. Que se passait-il, bordel ? Et Al qui rôdait dans les parages. Pourtant, il n'en voulait qu'à moi.

— Je ne comprends pas, grommelai-je en gesticulant. Il est limité à ce que Lee peut faire. Dans cet état, il n'est pas plus dangereux que la moyenne dérangée et masochiste des sorciers noirs de lignes d'énergie. (J'hésitai, gagnée par la panique du reportage.) D'accord, cédaï-je. Je comprends qu'on puisse flipper un peu, mais on peut facilement faire tomber Al.

— Quelqu'un a essayé. (Ceri tira sur ma manche, mais je ne bougeai pas, les yeux rivés sur le chaos.) Il a semé la panique dans une école de danse ce soir et il a tué les videurs qui essayaient de le faire sortir. Il les a incinérés sur place, avant de mettre le feu à l'établissement. Puis il a banni dans l'au-delà les six sorciers que la SO avaient envoyés pour l'attraper. Personne ne peut l'arrêter, Rachel, et personne ne le contrôle. Les gens ont peur. Ils veulent s'en débarrasser.

— Il les a incinérés ? répétaï-je, l'horreur se mêlant à ma confusion. (*Bon, il est peut-être plus puissant que je le pensais*) C'est moi qu'il veut. Pourquoi il a fait ça ?

Elle détourna le regard de l'écran, les yeux écarquillés, et tenta de me faire bouger.

— Qu'est-ce qu'il t'a demandé ? questionna-t-elle.

J'humectai mes lèvres, hésitai, puis lâchai :

— D'attester que tu as promis de n'apprendre à personne comment stocker l'énergie des lignes. J'ai refusé et, s'il retourne de l'autre côté des lignes sans moi, ils le mettront en prison.

Ceri ferma les yeux et serra la mâchoire en luttant pour dissimuler sa peur et son désespoir.

— Je suis désolée, murmura-t-elle d'une voix tremblante. Il essaie de te faire changer d'avis. Je l'ai déjà vu faire ça auparavant. Piscary et toi, vous êtes les seules personnes à avoir prouvé votre capacité à le contrôler et, étant donné que tu ne l'as pas encerclé ce soir, tout le monde pensera qu'il fait tout ça avec ta bénédiction. Si tu ne cèdes pas, il va monter toute la ville contre toi.

— Quoi ! glapis-je, tandis que Keasley réapparaissait dans le couloir, les bras chargés de trois bouteilles d'eau et de la radio poussiéreuse que je gardais dans un placard en prévision des coupures de courant.

— Prends ton téléphone avec toi, dit-il brièvement. Tu as des

pires de rechange ?

Je n'arrivais plus à réfléchir. En percevant ma confusion, il leva une main brune tordue et alla vérifier lui-même. Ceri me tirait derrière elle et je la laissai me traîner jusqu'au couloir.

— C'est pas mon problème, objectai-je en commençant à paniquer. Si je témoigne en sa faveur, pour qu'il parte d'ici, alors je vais devenir officiellement une praticienne de démon et il me tuera bien plus tôt. Et si je ne l'aide pas, on va me tenir responsable de toutes les personnes qu'il blesse ou qu'il envoie dans l'au-delà, c'est ça ? (Elle ramassa ma couette et acquiesça en levant les yeux vers moi.) Super.

Je ne pouvais pas gagner. Il n'y avait aucune victoire possible. Merde, c'était injuste !

— Mais ce n'est pas le pire, reprit Ceri, son visage en forme de cœur déformé par la peur. Tous les journaux parlent de ton dîner avec Al. Tu n'as pas réussi à prendre le contrôle sur lui, et ils ont donc laissé Piscary sortir de prison pour le faire à ta place. C'est la seule autre personne à Cincy à en être capable.

Je me figeai pendant trois secondes pour encaisser. *Piscary est dehors ? Oh... merde.*

— Jenks ! hurlai-je en me dirigeant vers l'entrée. Jenks ! Est-ce que l'arrière-cour est sûre ?

Je devais sortir d'ici. Il faisait noir. L'église n'était plus sanctifiée. Mon sanctuaire s'était transformé en piège.

Ceri me suivit jusque dans la cuisine. Elle semblait peinée de me voir effrayée, mais je m'en fichais.

— Jenks ! hurlai-je de nouveau et il entra en bourdonnant, son peignoir vert flottant autour de lui.

— Qu'est-ce que tu veux, bordel ? gronda-t-il féroce. Tu peux pas passer une foutue nuit toute seule ?

Je clignai des yeux en reculant.

— Cincinnati est en train de paniquer parce qu'Al se balade dans les rues sans personne pour tenir sa laisse, expliquai-je. Six sorciers ont tenté de l'encercler et il les a envoyés dans l'au-delà. Tout le monde a peur qu'il soit venu pour faire une récolte de familiers et, parce que je ne l'ai pas attrapé ce soir, on a laissé Piscary sortir de prison pour le contrôler. Est-ce que l'arrière-cour est sûre ? Je vais dormir dans le cimetière cette nuit.

Et demain, et le jour d'après. Bon sang, je devrais peut-être y construire un petit manoir.

Jenks me regardait, bouche bée, le visage blême. Ses lèvres bougèrent lentement quand il dit :

— Je vais vérifier.

Puis il disparut.

— Bonsoir, Jenks, dit Ceri à... personne.

La porte de derrière claqua et Keasley entra en traînant des pieds.

— Allons-y.

Je passai une main sur mon estomac.

— Je dois appeler ma mère.

— Tu le feras du cimetière.

Ceri m'attrapa le coude et me guida jusqu'à la porte de derrière. L'ombre courbée de Keasley dansait devant nous et je les laissai me traîner sur le palier en bois, dans l'obscurité.

Le porche était allumé et, sous sa lueur vacillante, je tâtonnai pour trouver mon téléphone. Le numéro de Piscary brilla sur la liste des derniers appels et, dans un accès d'effroi, je compris où se trouvait Ivy. Elle ne savait rien au sujet de Kisten et moi. Piscary l'avait rappelée à lui. C'était un coup monté. Al et lui travaillaient ensemble, comme avant. Piscary avait appelé et elle était partie se mettre à sa disposition... tel le scion qu'elle était.

— Oh, Seigneur ! murmurai-je en sentant mes genoux faiblir tandis que mes pieds nus touchaient l'herbe froide.

Ivy était avec Piscary. À ce moment précis.

— Ivy ! criai-je en faisant volte-face pour courir dans la cuisine et prendre mes clés de voiture.

— Non, Rachel ! protesta Keasley.

Il me rattrapa avec une quinte de toux. J'étais en train de sauter les marches lorsque Ceri me tira brusquement par l'épaule.

— C'est un vampire, dit l'elfe, dont le regard brillait sous la faible lumière. C'est un piège. Un appât. Al et Piscary travaillent ensemble. Tu sais que c'est un piège !

— C'est mon amie ! protestai-je.

— Va dans le cimetière, m'ordonna-t-elle en le pointant du doigt comme si j'étais un chien. On va régler cette histoire dans l'ordre.

— Dans l'ordre ! lançai-je. Tu sais ce que ce monstre est capable de lui faire ? Pour qui tu te prends ? criai-je en repoussant sa main.

Ceri recula d'un pas. Puis sa mâchoire se crispa et je la sentis se connecter à une ligne.

Je me raidis. *Elle va m'ensorceler, moi ?*

— T'as pas intérêt ! m'exclamai-je en la poussant, comme si nous étions deux fillettes dans une cour de récré se battant pour un morceau de craie.

Ceri hoqueta avant de tomber sur les fesses et elle me regarda avec des yeux écarquillés de surprise, les cheveux en bataille. Je rougis d'embarras.

— Je suis désolée, Ceri, dis-je. C'est mon amie et Piscary va la foutre en l'air. Je me fous que ce soit un piège ; elle a besoin de moi.

Ceri me regarda, bouche bée, sa magie et ses facultés envolées dans sa confusion, face à l'affront que je venais de lui faire en la poussant par terre.

— Keasley, continuai-je en me tournant vers lui. Je serai là...

Je m'interrompis en le voyant avec mon pistolet rouge cerise dans la main. Je me figeai.

— Je ne peux pas prendre le risque que tu m'assommes, dit-il en visant mon torse, inébranlable. Désolé si je casse quelque chose, ajouta-t-il avant d'appuyer sur la détente, avec la lenteur d'une valse.

Je m'apprêtais à courir, mais le souffle de l'air propulsé m'interrompit.

— Aïe ! glapis-je à la sensation de piqûre qui m'avait frappée en pleine poitrine, baissant les yeux sur les petits éclats de plastique rouge.

— Fais chier, Keasley, râlai-je avant de m'effondrer.

Je perdis connaissance avant même que ma tête heurte la terre molle du jardin.

— E

st-ce que c'est censé durer si longtemps ? entendis-je Jenks murmurer, sa voix bourdonnant comme si elle provenait de devant mes yeux.

Mon épaule me faisait mal et je déplaçai l'autre bras pour la palper avec ma main. J'étais trempée de transpiration.

J'inspirai une bouffée d'air et m'assis en ouvrant les yeux.

— Oh ! Voilà qu'elle revient à elle, dit Keasley, le regard inquiet, tout en se redressant.

Son visage tanné était creusé de rides et il avait l'air d'avoir froid dans son manteau chiffonné et délavé. Le soleil levant lui conférait un éclat brumeux et Jenks flottait devant lui. Tous deux me regardèrent avec un air préoccupé tandis que je me laissais retomber contre une tombe. Nous étions entourés de pixies dont les petits rires sots sonnaient comme des carillons dans le vent.

— Tu m'as ensorcelée ! criai-je et les enfants de Jenks se dispersèrent en criant.

Je baissai les yeux et m'aperçus que j'étais couverte d'eau salée, dégoulinant de mes cheveux, sur mon nez, mes doigts et jusque dans mes sous-vêtements. *Je suis dans un sale état.*

L'expression de Keasley, usée par les ans, se détendit.

— Je t'ai sauvé la vie.

Il me tendit une main pour m'aider à me relever en laissant tomber le seau en plastique de vingt litres sur l'herbe.

Je l'évitai et me mis debout en titubant.

— Fais chier, Keasley, jurai-je en secouant mes mains dégoulinantes, écœurée. Merci beaucoup, putain.

Il renifla et Jenks se posa au sommet d'un monument tout proche, le soleil scintillant joliment à travers ses ailes.

— « Merci beaucoup, putain », railla-t-il. Qu'est-ce que je t'ai dit ? Ingrate, ignorante au possible, et garce. Tu aurais dû la laisser là jusqu'à midi.

J'essayai d'essorer l'eau de mes cheveux, énervée. Ça faisait presque huit ans qu'on ne m'avait pas anéantie comme ça. Mes doigts se figèrent et je reportai mon attention sur le reste du cimetière, brumeux et doré dans le soleil levant.

— Où est Ceri ?

Keasley se pencha douloureusement pour prendre une chaise pliante sous son bras.

— A la maison. Elle pleure.

Un sentiment de culpabilité m'envahit et je regardai vers le mur du cimetière comme si je pouvais voir sa maison à travers.

— Je suis désolée, dis-je en repensant à son air choqué quand je l'avais poussée.

Oh, Seigneur, Ivy.

Je me raidis comme si j'allais partir en courant et Jenks se précipita devant mon visage pour me repousser.

— Non, Rachel ! hurla-t-il. On n'est pas dans un film à la con, là. Si tu vas chez Piscary, tu vas mourir ! Si tu fais le moindre geste pour partir, je te pixe avant de te lobotomiser. Je devrais même te pixer sur-le-champ, espèce de stupide sorcière ! Bon sang, qu'est-ce qui va pas chez toi ?

J'abandonnai l'idée de courir à ma voiture. Il avait raison. Keasley me regardait fixement, les mains mystérieusement cachées au fond des poches de sa veste. Je levai les yeux vers son visage, ridé d'intelligence. Un jour, Ceri l'avait qualifié de guerrier à la retraite. J'étais en passe de la croire. La nuit précédente, il avait pressé cette détente avec bien trop d'aisance. Si j'allais là-bas pour libérer Ivy de Piscary, il me fallait un plan.

Abattue, je croisai les bras et m'appuyai contre la pierre tombale. Sur le chemin, un groupe d'environ dix personnes sauta le mur de pierre pour s'enfuir de la propriété. Mes poils se hérissèrent un instant. Le sol ici était sanctifié et je n'avais pas été la seule à prendre peur.

— Désolée pour la nuit dernière, dis-je. Je n'arrivais plus à réfléchir. Seulement...

Une image d'Ivy, qui datait de l'année dernière, s'imposa à moi. Je la revis paralysée et tremblante sous ses couvertures lorsqu'elle m'avait avoué que Piscary avait violé son corps et son esprit pour tenter de la convaincre de m'éliminer. Le visage blême, je réprimai ma peur.

— Est-ce que Ceri va bien ? bredouillai-je.

Je devais absolument sortir Ivy de chez Piscary. Le regard sombre et perçant, Keasley se racla la gorge comme s'il avait conscience que j'étais toujours chancelante.

— Oui, répondit-il en changeant de position pour tenir la chaise plus fermement. Elle va bien. Toutefois, je ne l'avais jamais vue comme ça. Bouleversée d'avoir tenté de se servir de sa magie pour t'arrêter.

— Je n'aurais pas dû la pousser.

Avec des gestes raides, je récupérai ma radio et mon oreiller, mouillés par la rosée.

— En réalité, c'est une des rares choses que tu as eu raison de faire.

La radio se baladait dans le seau vide.

— Hein ?

Avec un petit sourire narquois, Jenks s'envola et parcourut presque un mètre cinquante en un battement de cœur. Il partait faire un tour de reconnaissance, ennuyé par notre conversation. Keasley déposa une bouteille isotherme de café dans le seau et grogna en se redressant.

— Tu l'as poussée parce qu'elle était sur le point de se servir de sa magie pour t'arrêter. Et si tu avais répondu avec ta magie, toi aussi ? Ça aurait été terrible, mais tu ne l'as pas fait, tu as fait preuve d'un contrôle qu'elle-même avait oublié de maintenir. Elle est morte de honte, à l'heure qu'il est, la pauvre petite.

Je n'en avais pas pris conscience jusqu'ici, et laissai errer mon regard quelques instants.

— Tu as bien fait de la repousser, poursuivit-il d'une voix songeuse. Elle est un peu impétueuse depuis ces dernières semaines.

J'avais maintenant froid et repoussai une mèche de cheveux ruisselants derrière mon oreille.

— C'était quand même mal, répliquai-je et il me tapota doucement l'épaule, répandant sur moi une odeur de café bon marché.

Je baissai les yeux sur ma nouvelle chemise rouge, le coton retenant l'eau salée comme une éponge. Merde. J'espérai qu'elle n'était pas complètement foutue.

Je ramassai ma couette qui pendait sur une tombe et la secouai légèrement. La poussière et les restes d'herbe coupée de la semaine précédente s'envolèrent. Elle était toujours tiède de la chaleur de mon corps et, après l'avoir drapée sur mes épaules comme un manteau, je plissai les yeux à cause de la lumière éblouissante en essayant de me souvenir de l'heure à laquelle le soleil se levait en juillet. D'habitude, je dormais, à cette heure-ci, mais j'étais dehors depuis minuit. La journée allait être longue.

Keasley bâilla et s'éloigna en traînant sa chaise.

— J'ai appelé ta mère, reprit-il en sortant mon téléphone de sa poche. Elle va bien. Les choses devraient se tasser. La radio a dit que Piscary avait capturé Al dans un cercle et qu'il l'avait banni en libérant M. Saladan. Ce foutu vampire est le héros de la ville.

Il secoua sa tête grisonnante et je l'imitai. Libéré Lee d'Al ? Ça m'étonnerait. Je rangeai mon téléphone dans une poche de mon jean avec difficulté, à cause du tissu humide.

— Merci, dis-je avant de croiser son regard méfiant. Ils

travaillent ensemble, non ? Piscary et Al, je veux dire, précisai-je en ramassant mes dernières affaires.

Je lui emboîtai le pas. Il hocha la tête, ses cheveux argentés brillant au soleil.

— Ça me semble être une hypothèse sensée.

Je poussai un profond soupir. Ces deux-là étaient associés de longue date et gardaient bien à l'esprit que les affaires étaient les affaires. Piscary avait sans doute oublié que le témoignage d'Al avait été la cause déterminante de son arrestation. Maintenant, le vampire était dehors. La ville était en sécurité, mais moi, j'étais dans le pétrin. C'était un bon résumé de la situation.

J'avais l'oreiller sous un bras, la couette sur mes épaules et le seau contenant la radio et la bouteille isotherme dans une main ; je repris mon équilibre et dis d'une voix faible :

— Merci de m'avoir retenue cette nuit. (Il ne répondit pas et j'ajoutai :) Je dois la sortir de là.

Keasley posa une main arthritique sur une stèle et s'arrêta.

— Tu fais un mouvement vers Piscary et je te colle un autre charme.

Je me renfrognai et il me tendit mon pistolet avec un large sourire.

— Ivy est un vampire, Rachel, me dit le vieil homme, qui ne souriait plus du tout. À moins que tu acceptes de prendre certaines responsabilités, tu devrais te dire qu'elle est bien là où elle est, et t'occuper de tes affaires.

Je me raidis et rattrapai ma couette avant qu'elle tombe.

— Qu'est-ce que ça veut dire, bon Dieu ? aboyai-je en laissant tomber le pistolet à côté de la radio.

Keasley souriait de nouveau. Sa poitrine étroite se souleva tandis qu'il reprenait son souffle.

— Soit tu officialises votre relation, soit tu la laisses partir.

Je braquai mon regard sur lui, surprise, les yeux plissés dans le soleil matinal.

— Pardon ?

— Les vampires ont un état d'esprit inflexible, expliqua-t-il en passant un bras autour de mes épaules pour me guider vers le portail. A l'exception des maîtres vampires, ils ont physiquement besoin de se tourner vers quelqu'un de plus fort qu'eux. Ils sont connectés, comme les garous et leurs alphas. Ivy est puissante car peu sont plus forts qu'elles. Il y a Piscary. Et puis il y a toi.

Mes pas lents adaptés à son rythme ralentirent encore.

— Je ne peux pas le battre. Malgré ce que je voulais faire hier soir.

Dieu que c'était embarrassant. Je méritais bien d'avoir été

anéantie par mon propre sort.

— Je n'ai jamais dit que tu pouvais le battre, répondit le vieux sorcier, tandis que l'on s'aidait mutuellement à franchir le cimetière en gardant l'équilibre. J'ai dit que tu étais plus forte. Tu peux aider Ivy à devenir qui elle veut, mais si elle ne parvient pas à se débarrasser de sa peur et à assumer ses besoins, elle retombera chez Piscary. Je ne pense pas qu'elle se soit encore décidée.

Je me sentais bizarre.

— Et comment tu sais ça ?

Ses rides se creusèrent.

— Parce qu'elle n'a pas essayé de te tuer, hier soir.

Mon estomac se serra. *Comment peut-il voir les choses aussi clairement, alors que moi je suis si longue à la détente ?* Ça devait correspondre à son image de vieux sage.

— On a essayé, une fois, dis-je à voix basse en résistant à l'impulsion de toucher mon cou. Elle m'a presque tuée. Elle dit que la seule manière pour elle de contrôler son désir de sang, c'est de le mêler au sexe. Sinon, elle perd le contrôle et je dois la frapper pour qu'elle me lâche. Je ne peux pas, Keasley. Je ne mélangerai pas l'extase d'une saignée avec la violence qu'il faut pour la repousser ensuite. C'est injuste et malsain.

Je pensai soudain que c'était exactement ce qu'avait fait Piscary... et ce qu'il avait fait d'Ivy. J'avais conscience d'être rouge, mais Keasley ne sembla pas surpris quand il leva les yeux sur moi. Il plissa le front et m'adressa un regard compatissant.

— Tu es dans le pétrin, hein ?

Nous dépassâmes le mur de un mètre de haut qui séparait le cimetière de l'arrière-cour. Il y avait des pixies partout et le soleil se reflétait sur leurs ailes. La situation était vraiment gênante, mais à qui d'autre pouvais-je parler ? Ma mère ?

— Donc, poursuivis-je tout bas, tandis que nous nous dirigeons vers le portail qui menait à la rue, tu penses que c'est *ma* faute si Ivy s'est précipitée chez Piscary ? Parce que je ne peux pas me faire à l'idée de la blesser si elle perd le contrôle, et parce que je ne veux pas coucher avec elle ?

Keasley grogna.

— Ivy pense comme un vampire. Tu devrais commencer à penser comme une sorcière.

— Tu penses à un charme ? proposai-je en me rappelant l'aversion d'Ivy pour les charmes, avant de rougir de l'ardeur de ma voix. Il y en a peut-être un pour atténuer sa faim ou pour la calmer sans être obligée de la blesser ?

Il secouait sa tête d'avant en arrière et je ralentis le pas en voyant qu'il peinait.

— Bon, qu'est-ce que tu vas faire ? demanda-t-il en posant une main sur mon épaule. Aujourd'hui, je veux dire.

— Préparer un plan pour aller la chercher, admis-je.

Je ne savais plus quoi penser d'autre.

Il resta silencieux un instant, avant de reprendre :

— Si tu essaies, il assurera son emprise sur elle. (Je m'apprêtais à riposter, mais il s'arrêta et me fit face. Ses yeux sombres brillaient d'une lueur d'avertissement.) Si tu entres là-bas, Piscary l'obligera à te tuer. Fais-lui confiance pour s'en sortir toute seule. Piscary est son maître, mais toi, tu es son amie, et elle a toujours toute son âme.

— Lui faire confiance ? répétais-je, choquée qu'il pense vraiment que je n'allais rien tenter. Je ne peux pas l'abandonner là-bas. Il l'a violée de son sang la dernière fois qu'il lui a demandé de me tuer et qu'elle a refusé.

Il posa légèrement la main sur mon épaule pour nous faire avancer.

— Fais-lui confiance, répéta-t-il simplement. Elle te fait confiance, elle. (Sa poitrine se souleva quand il soupira.) Rachel, si elle s'échappe de chez Piscary sans avoir personne pour assurer sa protection, le premier vampire mort-vivant sur lequel elle tombera s'empressera de l'utiliser et abusera d'elle.

— Comme si Piscary n'abusait pas déjà d'elle ? persiflai-je.

— Elle a besoin de protection autant que toi, gronda-t-il. Et si tu ne peux pas lui offrir ça, tu ne devrais pas la condamner parce qu'elle va chez la seule personne qui en est capable.

Vu sous cet angle, ça avait du sens. Mais je n'aimais pas ça. Surtout que, si on réfléchissait bien, ça signifiait que Piscary me protégeait à travers elle. *Oh, super...*

— Donne-lui une raison de se battre pour sortir de là et elle te suivra, dit Keasley alors que nous atteignions le portail en bois. Tu sais ce que ça fera d'elle ?

— Non, répondis-je en me disant que ça ferait de moi une lâche.

Il sourit devant mon expression acerbe, puis sortit sa bouteille isotherme du seau.

— Ça fera d'elle quelqu'un que personne ne peut manipuler. C'est ça, ce qu'elle veut être.

— C'est des conneries, grondai-je tandis qu'il ouvrait le portail. Elle a besoin de mon aide !

Keasley renifla, cala la chaise contre le mur et traîna des pieds sur le seuil. Derrière lui, la rue était silencieuse et humide de rosée.

— Tu l'as déjà aidée. Tu lui as donné un autre choix que Piscary.

Je baissai les yeux. C'était insuffisant. *J'étais insuffisante.* Je ne pouvais pas la protéger contre les morts-vivants. Je ne pouvais même pas me protéger moi-même... alors l'idée que je puisse la protéger tout

court était ridicule.

Keasley fit une pause sur le seuil.

— Je vais être honnête avec toi, poursuivit-il. Je n'aime pas trop l'idée de relations sexuelles entre personnes du même sexe. Ça ne me semble pas correct et je suis trop vieux pour me mettre à penser différemment. Mais ce que je sais, c'est que tu es heureuse, ici. Et d'après ce que m'a dit Jenks, Ivy l'est aussi. J'ai du mal à croire que tu fais une erreur, ou que tu te trompes. Quoi que tu choisisses.

Si j'avais connu le charme pour se détendre et mourir, je l'aurais utilisé. Je baissai la tête et m'avançai vers le portail. L'histoire de ma vie, quoi.

— Est-ce que tu vas aller chez Piscary ? demanda-t-il soudainement.

Au chaud sous ma couette, je me trémoussai sur un pied.

— Ce n'est pas l'envie qui me manque.

— Des décisions intelligentes, Rachel, dit-il en soupirant. Prends des décisions intelligentes.

Une certaine nervosité s'empara de moi tandis qu'il se dirigeait vers sa vieille maison, un peu plus haut.

— Keasley, dis à Ceri que je suis désolée de l'avoir fait tomber ! lui criai-je.

Il leva une main pour me répondre.

— Je n'y manquerai pas.

Jenks se laissa tomber de l'arbre au-dessus de ma tête et se posa sur le portail, et je soupçonnais qu'il avait encore laissé traîner ses oreilles. Je lui jetai un coup d'œil avant de hurler à Keasley :

— Je peux passer plus tard ?

Il fit une halte sur le trottoir pour laisser passer le van de l'unique famille humaine de la rue, puis me sourit en dévoilant ses dents tachées de café.

— Je préparerai à déjeuner. Des sandwichs au thon, ça te va ?

Le minivan klaxonna et Keasley rendit son salut au conducteur. Je ne pus m'empêcher de sourire. Le vieux sorcier descendit prudemment du trottoir pour rentrer chez lui, la tête haute et le regard alerte.

Jenks s'envola lorsque le portail se referma en claquant et, le pistolet frottant contre la radio, je revins chez moi.

— Et où étais-tu quand Keasley m'a assommée ? demandai-je sèchement à Jenks.

— Juste derrière lui, idiot. A ton avis, qui lui a dit avec quoi tu remplissais ton flingue ?

Je ne pouvais pas dire grand-chose.

— Désolée.

Je gravis les quelques marches du porche et jonglai avec tout ce

que j'avais dans les bras pour ouvrir la porte.

Jenks se rua à l'intérieur pour faire un tour rapide de l'entrée et, en repensant à lui, la veille, dans son peignoir vert, je braillai :

— Matalina va bien ?

— Oui, elle va bien, répondit-il en piquant de nouveau à l'intérieur.

Je retirai mes chaussures trempées et avançai à petits pas vers la cuisine en laissant des empreintes humides, puis je laissai tomber le seau. Je poursuivis vers ma salle de bains pour aller laver ma couette.

— Ceri est bouleversée, hein ? demandai-je, cherchant à comprendre ce qu'il avait bien pu se passer pendant mon absence.

— Elle est effondrée, répondit-il en se posant sur le couvercle rabattu tandis que je tentais de mettre la machine en marche. Et tu vas devoir être patiente. L'alimentation est coupée. T'as pas remarqué ?

J'hésitai, me rendant seulement compte que l'église était étrangement silencieuse, sans le moindre bourdonnement d'ordinateur, de ventilateur de frigo ou de quoi que ce soit.

— Je suis pas douée, hein ? dis-je en revoyant l'expression choquée de Ceri, les cheveux en vrac, quand je l'avais poussée.

— Ah, on t'aime quand même, rassura Jenks en prenant son envol. L'église est sûre. La porte d'entrée est toujours barrée. J'ai quelques petites choses à faire dans le jardin. Hurle si tu as besoin de moi.

Il prit de l'altitude et je lui lançai un sourire.

— Merci, Jenks, dis-je et il fonça dehors.

Le bruit de ses ailes résonna dans le silence.

J'enfonçai ma couette dans la machine à laver en planifiant ma journée : me doucher, manger, m'humilier auprès de Ceri, appeler le type à la croix et lui dire que j'étais même prête à porter son enfant s'il trouvait un moyen d'effacer le blasphème et de sanctifier notre église de nouveau et, enfin, préparer quelques charmes pour détruire la forteresse du diable-vampire. Les trucs habituels du samedi, quoi.

Pieds nus, je me traînai vers la cuisine. Je ne pouvais pas faire de café à cause de la coupure de courant, mais je pouvais faire du thé. Et, le temps que je passe des vêtements secs, l'eau serait chaude.

Mes pensées revinrent à Piscary tandis que je faisais chauffer la bouilloire. J'avais de sérieux ennuis. Il ne m'avait probablement pas pardonnée de l'avoir fait tomber dans les pommes en lui flanquant une raclée avec le pied d'une chaise ; j'avais l'horrible pressentiment qu'il allait me laisser en vie afin de m'utiliser pour récupérer Ivy quand le moment serait venu. Ce qui confirmait ma certitude selon laquelle Al et lui travaillaient ensemble. C'était trop évident.

D'après ce qu'avait dit Al, il semblait impossible d'invoquer un démon et de le maintenir dans un cercle tant qu'il possédait

quelqu'un. Piscary s'était donc octroyé le mérite de débarrasser Cincinnati de son nouvel Outre par le biais de ce qui ressemblait manifestement à un accord préalable. Pour son service rendu, le maître vampire serait excusé d'avoir assassiné ces sorciers de lignes d'énergie l'année passée. C'était une escroquerie. Toute cette histoire n'était qu'une escroquerie. À présent, ma seule interrogation portait sur l'identité de la personne qui l'avait aidé à tout organiser, car Piscary n'avait pas pu convoquer de démon en toute sécurité depuis sa cellule. Quelqu'un l'avait épaulé pour tout mettre en place.

C'était carrément injuste.

L'odeur piquante du soufre s'éleva quand je grattai une allumette pour allumer le gaz. Je retins mon souffle, pensive, tandis que la fumée se dissipait. Si je n'agissais pas très vite, j'allais mourir. Soit Cincy allait me clouer au pilori pour avoir dîné avec Al et l'avoir laissé incinérer des videurs et jeté six sorciers dans l'au-delà, soit M. Ray et Mme Sarong allaient se liguier contre moi et m'assassiner pour obtenir le Foyer. Ou bien il restait, selon Al, la faction encore inconnue qui tentait de découvrir qui avait la statuette. Je devais m'en débarrasser. Je me demandais comment les vampires avaient pu la dissimuler pendant si longtemps. Merde, ça faisait une éternité qu'ils la cachaient, avant que Nick la trouve.

Mon visage pâlit et mes mouvements se firent plus lents quand je posai la bouilloire sur le feu. Les vampires. Piscary. J'avais besoin d'être protégée contre absolument tout le monde, et c'était la spécialité de Piscary. Et si je lui donnais le Foyer, en échange de sa foutue protection ? Certes, Al et Piscary travaillaient ensemble, mais la politique des vampires passait avant les jeux de pouvoir personnels. Et même si Al le découvrait ? Al se cachait de ce côté-ci. Une fois le Foyer en sécurité, je pourrais appeler Minias et tendre un piège à Al pour me débarrasser de lui. Je pouvais utiliser notre dette pour ça, non ? Je serais ensuite libérée d'Al et de Piscary en même temps, et ce maudit Foyer serait de nouveau bien caché.

J'étais debout dans ma cuisine, les yeux dans le vide, l'angoisse coulait lentement dans mes veines. Encore fallait-il que je fasse confiance à Piscary pour garder le Foyer caché. Et qu'il renonce à son désir de me tuer. Mais il pensait à très long terme, sur plusieurs siècles, et moi je n'allais pas durer aussi longtemps. Les vampires ne voulaient pas voir ce *statu quo* changer. Piscary avait tout à gagner si je lui confiais le Foyer ; la seule chose qu'il avait à perdre, c'était sa vengeance.

Merde, si tout se passait bien, j'allais pouvoir libérer Lee, et Trent allait me devoir une fière chandelle.

— Oh, murmurai-je, les genoux flageolants. Ça me plaît bien...

Je sursautai quand la sonnette retentit. Rex était assise sur le

seuil de la porte – le regard braqué sur moi – et je l’effleurai en passant devant elle. Avec un peu de chance, c’était Ceri. Le thé infusait déjà.

— Rache ! s’exclama Jenks d’une voix tendue en se faufilant d’on-ne-sait-où, tandis que je traversais le sanctuaire, pieds nus. Tu ne devineras jamais qui est sur le pas de la porte.

Yvy ? pensai-je, le cœur bondissant, mais elle serait entrée directement. Je retirai ma main de la poignée en hésitant, mais Jenks semblait remonté, flamboyant d’excitation et non de peur.

— Jenks, soufflai-je, exaspérée. Passons les devinettes et dis-moi qui est dehors.

— Ouvre ! répondit-il, les yeux brillants et de la poussière s’échappant de ses ailes. Tu es en sécurité. Par Clochette la pute à Disney ! C’est génial ! Je vais chercher Matalina. Merde, et mes enfants avec.

Rex nous avait suivis – attirée par Jenks, pas par moi – et, l’esprit plein d’images de caméras de journalistes et de fourgonnettes, je saisis la barre qui bloquait la porte et la fis glisser. Nerveuse, je baissai les yeux sur moi-même, tout à fait consciente de l’image désastreuse que j’allais offrir, avec mes cheveux ruisselants d’eau salée, un pixie à mon côté et un chat à mes pieds nus. Seigneur, je vivais dans une église !

Mais ce n’était pas une équipe de journalistes qui me regardait, là, en clignant des yeux à cause du soleil, depuis les marches ; c’était Trent.

Chapitre 26

L

a surprise s'afficha sur le visage de Trent avant de disparaître. Son costume à 600 dollars et sa coupe de cheveux qui devait en coûter 100 lui conféraient un flegme à toute épreuve. Quen se tenait sur le chemin en contrebass, comme un chaperon. Trent avait à la main un paquet bleu pâle de la taille d'un poing, dont le couvercle était fixé avec un nœud doré.

— Le moment est mal choisi, mademoiselle Morgan ? demanda Trent en jetant de rapides coups d'œil à Rex, puis à ma silhouette.

Il était 7 heures du matin, bordel. J'étais censée être au lit à cette heure-ci, et il le savait. Douloureusement consciente de mon apparence dépenaillée, je repoussai les mèches poisseuses de mes yeux. Je repensai à mon idée de pouvoir libérer Lee, mais Trent était venu pour Ceri. J'avais presque oublié.

— Par pitié, ne me dites pas que c'est pour moi ? demandai-je en baissant les yeux sur le cadeau, et il se mit à rougir.

— C'est pour Ceri, répondit-il d'une voix atone qui se fondit dans la matinée humide. Je voulais lui offrir quelque chose en témoignage du plaisir que j'ai de faire sa connaissance.

«En témoignage du plaisir »... Seigneur, Trent avait le béguin pour elle avant même de l'avoir rencontrée.

Les lèvres serrées, je croisai les bras sur ma poitrine, mais mon image de gonzesse dure à cuire fut ruinée par Rex qui vint se frotter entre mes pieds. Je n'étais pas dupe – je n'étais qu'un poste de frottement bien commode, voilà tout. Elle se rendit compte que j'étais humide et me jeta un regard offensé avant de s'éloigner.

— Vous n'avez pas trouvé Ceri, répliquai-je sèchement. C'est moi qui l'ai trouvée.

— Je peux entrer ? demanda-t-il d'une voix lasse.

Il fit un pas en avant, mais je ne bougeai pas et il s'immobilisa. Je reportai mon attention sur Quen, derrière lui, avec son pantalon sombre et ses lunettes de soleil. Ils avaient pris la BMW au lieu de la limousine. Un bon point ; Ceri serait impressionnée.

— Écoutez, dis-je, voulant éviter qu'il entre dans mon église à moins d'avoir une bonne raison. Je ne lui ai rien dit, car je ne pensais

pas que vous viendriez. Ce n'est vraiment pas le bon moment. (*Pas avec Ceri en train de pleurer*) D'habitude, je dors à cette heure-là. Pourquoi est-ce que vous êtes venu si tôt ? Je vous avais dit 16 heures.

Trent fit un autre pas en avant et je me raidis dans une position presque défensive. Quen s'agita et Trent recula. Il jeta un coup d'œil derrière lui avant d'essayer de me contourner.

— Merde, Rachel, arrêtez de déconner avec moi, dit-il, la mâchoire crispée. Je veux rencontrer cette femme. Appelez-la.

J'écarquillai les yeux. *Ooooooh, est-ce que je l'ai provoqué ?* Je regardai Jenks, assis à l'écart au sommet de la porte, et il haussa les épaules.

— Jenks, tu veux bien aller voir si Ceri est disponible ?

Il acquiesça, et Trent et Quen sursautèrent tous deux quand il se laissa tomber.

— Bien reçu ! Elle aura certainement besoin d'une minute ou deux pour se brosser les cheveux.

Et se laver le visage, et mettre une robe qui n'est pas salie par la poussière de cimetière.

— Quen, ordonna Trent, et un signal d'alarme retentit dans ma tête.

— Jenks y va tout seul, objectai-je, et les chaussures à semelles douces de Quen s'immobilisèrent sur le trottoir mouillé. (L'elfe sombre regarda vers Trent pour savoir quelle conduite adopter, et j'ajoutai :) Quen, laissez vos petites fesses ici ou il ne se passera rien du tout.

Je ne voulais pas que Quen aille là-bas. Keasley ne m'aurait plus jamais adressé la parole.

Jenks attendait en lévitation et Quen fronça les sourcils pour considérer ses deux options.

— Oh, vous voulez me tester ? raillai-je et Trent grimaça.

— Fais comme elle veut, dit-il à voix basse et Jenks décolla comme une flèche, puis disparut dans un éclat d'ailes transparentes.

— Vous voyez ? dis-je, rayonnante. C'était pas si dur. (Trent blêmit quand un chœur de rires haut perchés retentit derrière moi. Je fis un pas sur le côté.) Vous voulez entrer ? Elle va arriver dans un petit moment. Vous savez comment sont ces princesses d'un millier d'années.

Trent regarda au-delà de l'entrée sombre, brusquement réticent. Quen monta les marches deux par deux et m'effleura dans une bouffée de feuilles de chêne et d'après-rasage mêlés.

— Hé ! lâchai-je en le suivant à l'intérieur.

Trent était sur mes talons. Il ne ferma pas la porte, envisageant probablement une fuite rapide, et tandis que Quen faisait une halte au milieu du sanctuaire, je m'échappai pour la fermer d'un coup sec.

Trent et Quen considéraient avec circonspection les pixies qui

poussaient des cris aigus depuis les poutres. Je pinçai mon tee-shirt imbibé de sel et tentai d'afficher un air nonchalant pour m'apprêter à présenter Sa Majesté le Casse-Pieds à Mademoiselle la Princesse Elfe.

Les cheveux de ma nuque se dressèrent au moment où je passais sans me presser devant Quen et me laissais tomber sur ma chaise à roulettes, devant mon bureau.

— Asseyez-vous, proposai-je en me balançant d'avant en arrière et en désignant d'un geste les meubles d'Ivy, toujours disposés dans le coin de l'église. Vous avez de la chance. Normalement, notre salon n'est pas ici, mais on est en train de faire quelques réaménagements.

Trent observa les chaises et le divan suédois, puis se détourna et jeta un coup d'œil à mon bureau avant de se diriger vers le piano, les sourcils haussés en signe d'intérêt.

— Je vais rester debout, dit-il.

Rex entra dans la pièce d'un pas nonchalant et se dirigea directement vers Quen. À ma grande surprise, l'elfe s'accroupit pour caresser les oreilles rousses de la chatte, qui se renversa sur le dos pour montrer son ventre blanc. Quen se releva avec Rex dans les bras et les yeux du chaton se fermèrent de plaisir tandis qu'elle se mettait à ronronner.

Stupide chatte.

Je tournai les yeux vers Trent qui se raclait la gorge.

— Rachel, commença-t-il en posant son cadeau sur le piano fermé. Est-ce que vous avez pour habitude de prendre votre douche tout habillée ?

Je suspendis mon mouvement de balancier. Je tentai d'inventer un mensonge, mais la coupure de courant ne justifiait pas que je sois trempée.

— J'ai, euh... dormi dans le cimetière, répondis-je, refusant de lui dire que mon voisin m'avait assommée avec mon propre charme et espérant que Trent croirait que j'étais humide de rosée.

Il afficha un petit sourire narquois qui lui allait étonnamment bien. Il savait que j'avais peur de Piscary.

— Vous auriez dû tuer Piscary quand vous en aviez l'occasion, poursuivit-il d'une voix merveilleuse qui emplît l'espace ouvert du sanctuaire avec un son gracieux et agréable.

Mince, cet homme avait une voix magnifique. Je l'avais presque oublié. Et oui, effectivement, j'aurais pu tuer Piscary et m'en serais certainement tirée en clamant la légitime défense, mais si je l'avais fait, le vampire n'aurait plus été là pour cacher le Foyer à ma place. Je ne répondis donc rien. Trent, en revanche, semblait avoir envie de parler.

— Ça n'explique pas pourquoi vous dégoulinez, répliqua-t-il promptement.

Ma mâchoire se crispa, mais je me forçai à me détendre. Merde, si Ivy pouvait le faire, alors moi aussi.

— Non, dis-je gaiement. Effectivement.

Il se baissa avec précaution pour s'asseoir sur le siège du piano et pencha la tête.

— Un problème avec vos charmes ? demanda-t-il, cherchant visiblement à obtenir une réponse.

— Absolument pas.

Quen laissa Rex sauter à terre et la chatte s'ébroua en faisant tinter la petite clochette que Jenks lui avait passée au cou. Je vis Trent manifester de subtils signes d'impatience. Sa nervosité était trahie par ses couleurs légèrement plus vives et son énonciation crispée. Je repensai à son angoisse quand il m'avait demandé d'assurer la sécurité à ses noces, et quand il m'avait blâmée pour la capture de Lee ainsi que pour son avenir en tant que familier de démon. J'éprouvai un bref pincement de culpabilité qui ne dura pas. Si je parvenais à libérer Lee de l'emprise d'Al, Trent aurait envers moi une dette énorme. Peut-être même assez grosse pour qu'il me fiche la paix ?

— Ah, dis-je en hésitant dans l'atmosphère chargée de rires sots de pixies et Trent leva vers moi ses yeux verts qui brillaient avec une lueur d'intérêt.

Quelqu'un cria du côté des poutres lorsqu'il ou elle fut éjecté(e) ; la paupière de Trent tressauta. Dans un élan de sympathie, je me levai en frappant des mains en direction du plafond.

— OK, vous en avez tous assez vu. Il est temps de partir. Il y a du papier ciré derrière le micro-ondes. Allez astiquer le clocher.

Quen tressaillit lorsque les enfants de Jenks tombèrent dans un maelström de soie tourbillonnante et de plaintes aiguës. C'est Jhan qui dirigeait et, les mains sur les hanches, dans une attitude qui rappelait douloureusement celle de Jenks, il brusqua le groupe vers le couloir.

— Merci, Jhan, dis-je. J'ai vu des geais bleus, un peu plus tôt. Fais bien attention à eux.

— Oui, mademoiselle Morgan, répondit le pixie très sérieusement avant de décoller en flèche, le chat à sa poursuite.

Il y eut un fracas et un cri perçant dans la cuisine, puis plus rien.

Je me penchai en grimaçant contre le dossier du canapé. Quen me regardait, dans l'expectative, et Trent dit :

— Vous n'allez pas voir ce qui est tombé ?

Je secouai la tête.

— Je... euh, voudrais vous remercier de nouveau d'avoir interrompu Al, hier, dis-je, sentant mon visage rougir.

Seigneur ! Al m'avait presque procuré un orgasme devant tout le monde.

Trent était distrait par les pixies dans la cour latérale, leurs

silhouettes brouillées à travers les vitraux, puis il posa de nouveau son regard sur moi.

— Pas de problème.

Mal à l'aise, je croisai les bras sur ma poitrine.

— Vraiment. Vous n'étiez pas obligé et j'apprécie votre geste.

Quen remua sur son siège avant de s'installer et Trent, en voyant sa posture, se détendit. Il ressemblait toujours à un modèle de virilité, assis au piano demi-queue d'Ivy.

— Je n'aime pas les brutes, répondit-il simplement, comme s'il était embarrassé.

Je grimaçai en espérant que Ceri se dépêcherait. Il y eut un « bip » dans la cuisine et le bourdonnement électronique me vrilla les tympans. Les lumières s'allumèrent d'un coup, bien qu'invisibles dans le soleil étincelant, et la télévision se mit en marche lentement derrière moi avec un bruit diffus. Je me précipitai sur la télécommande pour l'éteindre.

Un certain embarras s'empara de moi et je m'en voulus. Je pouvais sentir Trent me juger, moi ainsi que ma vie – ma petite télévision, le salon assorti d'Ivy, mon bureau parsemé de plantes, l'église à deux chambres et à deux salles de bains dans laquelle nous vivions – et ça m'énervait de n'être pas à la hauteur de son immense salon à lui, avec son énorme écran de télévision et sa chaîne hi-fi qui occupait un mur entier.

— Excusez-moi, murmurai-je en entendant que la machine à laver commençait à se remplir.

J'étais certaine que Trent ne devait pas reconnaître le ronron d'une Whirlpool en arrière-fond.

Sur le chemin, j'éteignis les lumières du plafond et m'arrêtai dans ma salle de bains pour ouvrir le couvercle de la machine. Puis je fis une rapide vérification de la salle de bains d'Ivy, au cas où Trent voudrait fouiller dans l'armoire à pharmacie en prétextant devoir utiliser les toilettes. Elle était propre et rangée, et une faible odeur d'encens et de cendres transparaissait derrière le savon parfumé à l'orange qu'elle utilisait. Puis, abattue, je me dirigeai vers la cuisine pour vérifier si les lumières étaient allumées.

Je sursautai quand mon téléphone sonna. Je me dépêchai de l'attraper en maudissant Jenks. D'habitude, il était en mode vibreur, mais quelqu'un – à savoir Jenks – avait fait le singe en changeant mes sonneries. Je tâtonnai dans ma poche en entendant la mélodie de *Le lion est mort ce soir* et parvins finalement à extraire l'appareil du fond de ma poche trempée. Très drôle, Jenks. Ha, ha, ha.

C'était le numéro de Glenn et, après un instant d'hésitation, je m'appuyai sur le comptoir de la cuisine et décrochai. J'étais prête à en découdre.

— Salut, Glenn, dis-je fermement. (Il savait que je dormais d'habitude, à cette heure-ci.) J'ai appris que Piscary était sorti. C'aurait été *sympa* de me prévenir que le mort-vivant *que j'ai envoyé en prison est en liberté !*

J'entendais le bruit de claviers d'ordinateurs et d'une dispute en arrière-fond. Glenn soupira lourdement par-dessus le brouhaha.

— Désolé, répondit-il en guise de salutation. Je t'ai laissé un message quand je l'ai appris.

— Je l'ai jamais eu, répliquai-je, à peine radoucie. (Puis je fis une grimace.) Écoute, je ne voulais pas t'aboyer après. Mais j'ai passé la nuit dans le cimetière et je suis un peu à cran.

— Je t'aurais rappelée, répondit Glenn et j'entendis que l'on remuait des papiers. Mais quand ton démon a mis le feu à l'Entrepôt en utilisant les vigiles comme petit bois, on s'est retrouvés un peu submergés.

— «Mon » démon ! aboyai-je, le téléphone serré contre mon oreille. Depuis quand Al est « mon » démon ? ajoutai-je à voix plus basse en me souvenant de l'oreille fine de Trent et Quen.

— Depuis que tu l'as appelé à témoigner.

L'agent du BFO couvrit le combiné.

J'entendis des murmures et mijotai en attendant qu'il revienne en ligne.

— Ça n'explique pas pourquoi Piscary est dehors, grondai-je.

— Tu t'attendais à quoi ? demanda Glenn d'un air agacé. Ni la SO, ni le BFO n'ont le pouvoir de traiter avec un démon capable de se promener en plein soleil. Tu n'as rien fait, toi. Alors le conseil municipal s'est réuni en urgence et a décidé de libérer Piscary pour qu'il s'en occupe. (Il hésita avant d'ajouter :) Je suis désolé. Ils lui ont accordé une totale amnistie.

Le conseil municipal ? Ça signifiait que Trent était au courant. Merde, il devait être dans le coup. Quel parfait enfoiré ! J'avais risqué mon âme pour envoyer Piscary derrière les barreaux pour l'assassinat des sorciers de lignes d'énergie, et apparemment, ça ne signifiait rien. Je m'étonnais moi-même de ne pas être encore plus énervée.

— Ce n'est pas la raison de mon appel, reprit Glenn. Un autre corps vient d'arriver.

Je pensais encore à Piscary, qui était apparemment libre de faire tout ce qu'il voulait à ma colocataire.

— Et tu veux que je vienne ? demandai-je en levant la main vers mon front, et ma tête tomba en sentant monter la colère. Je te l'ai déjà dit : je ne suis pas une enquêtrice, je suis une chasseuse de tête. De plus, je ne suis pas sûre d'avoir encore envie de travailler pour vous si vous vous contentez de libérer les meurtriers dès que les choses se compliquent.

— Se compliquent ! s'exclama Glenn. Nous avons eu six incendies majeurs cette nuit, cinq émeutes et presque le lynchage d'un type en robe qui récitait du Shakespeare dans le parc. On n'a même pas encore fait le tour du nombre d'accrochages et de plaintes pour agression. C'est un démon. Tu as dit toi-même que tu avais passé la nuit cachée dans ton cimetière.

— Hé ! lâchai-je. (*C'était injuste.*) Je me cachais de Piscary, pas d'Al. Les combustions d'Al ont pour but de m'emmener avec lui dans l'au-delà. Et ne t'avise pas de me traiter de lâche sous prétexte que je refuse.

J'étais furieuse – la colère attisée par ma culpabilité – et je fulminai jusqu'à ce que Glenn murmure :

— Désolé.

— Bon, ça va, soufflai-je en enroulant un bras autour de ma taille avant de sortir de la pièce.

Ce n'est pas ma faute. Je ne suis pas responsable des actes d'Al.

— Au moins, il est parti, dit Glenn d'une voix neutre.

Je ris avec amertume.

— Non, pas vraiment.

Il eut un moment de silence.

— Piscary a dit...

— Piscary et Al sont de mèche. Et vous êtes tombés dans le panneau en le laissant sortir, et maintenant on a deux monstres qui se baladent librement dans Cincy, au lieu d'un. (J'affichai une expression acerbe.) Ne me demandez pas de m'en occuper pour vous, cette fois, d'accord ?

Le brouhaha du bureau emplît mon oreille.

— Est-ce que tu peux quand même venir ici ? demanda finalement Glenn. Je voudrais que tu identifies quelqu'un.

Mon cœur se serra. Il avait dit qu'il y avait un autre corps. Soudain, Piscary fut le cadet de mes soucis.

— David ? demandai-je, les jambes flageolantes, parcourue d'un frisson en dépit du soleil qui tapait fort sur mon dos à travers la fenêtre de la cuisine.

Quelqu'un l'avait assassiné. Quelqu'un assassinait les garous pour trouver le Foyer, et trop de gens savaient que David était mon alpha. Que Dieu me vienne en aide, ils l'ont tué.

— Non, répondit Glenn, et le soulagement fit trembler mon souffle. C'est un garou du nom de Brett Markson. Il avait ta carte dans son portefeuille. Tu le connais ?

Ma brève allégresse quand je compris qu'il n'était rien arrivé à David se mua en un choc paralysant. Brett ? Le garou de Mackinaw ? Je glissai au sol, le dos contre le meuble de l'évier, les genoux écrasés.

— Rachel ? me parvint la voix très lointaine de Glenn. Ça va ?

— Ouais, soufflai-je. Non, avouai-je finalement. J'arrive tout de suite. (*Ceri. Je passai la langue sur mes lèvres et tentai de déglutir.*) Tu me laisses environ une heure ? (*Me doucher et manger.*) Peut-être deux ?

— Ah, bon sang, Rachel, tu connais vraiment ce type ? demanda Glenn d'une voix maintenant teintée de culpabilité. Je suis désolé. J'aurais dû venir.

Je levai les yeux vers la place vide d'Ivy à table.

— Non, ça va. C'était... une connaissance.

Je pris une bouffée d'air en me rappelant la dernière fois que j'avais vu Brett, qui se campait à la lisière de ma vie en cherchant à se frayer un chemin dans mon clan. Un homme puissant qui voulait juste croire à quelque chose.

— Il est quoi ? Sept heures et demie ? disait Glenn. J'enverrai une voiture à midi. À moins que tu aies récupéré ton permis ?

Je secouai la tête, même s'il ne pouvait pas le voir.

— Une voiture, c'est parfait.

— Rachel ? Est-ce que ça va aller ?

Un démon était en liberté. Un maître vamp attendait de pouvoir me mettre la main dessus. Mon église n'était plus sanctifiée. Et Brett était mort.

— Ça va, répondis-je d'une voix voilée. Je te vois cet après-midi.

Engourdie, je raccrochai avant qu'il puisse ajouter quelque chose. Le téléphone pesait lourd dans ma main et je posai les yeux sur mes grimoires, juste en face de moi. Bon sang, c'était injuste. Je me relevai en m'essuyant les yeux, comme si tout avait changé.

Je me dirigeai vers le sanctuaire, mes pieds nus couinant sur le sol. Je m'arrêtai au bout du couloir. Trent était en train d'admirer les œuvres d'art que constituaient nos vitraux et ses chaussures scintillèrent au soleil lorsqu'il se tourna. Qu'en se tenait deux mètres plus loin et semblait sur le qui-vive.

— Trent, je suis désolée, dis-je en comprenant que mon visage devait être blême puisqu'il haussa les sourcils en me regardant. Je ne peux pas m'occuper de ça maintenant. Je ne pense pas que Ceri vienne, de toute manière.

— Pourquoi ? demanda-t-il en pivotant sur un talon pour me faire face.

Oh, Seigneur, ils avaient tué Brett.

— Je l'ai poussée par terre, cette nuit, expliquai-je, et elle m'en veut probablement encore.

Brett était mort. C'était un militaire. Comment avait-on pu l'assassiner ? C'était un pro de la survie.

Trent déploya les manches de son costume coûteux en laissant échapper un rire incrédule.

— Vous l'avez poussée ? Vous savez qui elle est ?

Je pris une rapide inspiration pour tenter de garder mon calme. Brett était mort. À cause de moi.

— Je sais qui elle est, mais quand quelqu'un me pousse, je le repousse.

Trent jeta un coup d'œil à Quen, le visage tendu. Je crispai la mâchoire et respirai par petites bouffées. Je levai les yeux vers les poutres, à la recherche de Jenks, essayant de ne pas me mettre à pleurer. Quelqu'un avait tué Brett. Mince, j'étais tellement vulnérable. Il suffisait d'un tireur d'élite... Mais je ne pouvais tout de même pas vivre dans une cave. C'était la merde. De la merde de fée violette saupoudrée d'éclats verts.

Je laissai ma main traîner sur le mur avant de m'asseoir sur la chaise d'Ivy. Je me sentis encore plus mal en respirant l'odeur d'encens de vampire. Je devais arrêter de vivre ma vie comme s'il s'agissait d'un jeu. Il fallait que je me mette à assurer sinon je risquais de ne pas vivre assez longtemps pour entendre ma mère se plaindre de ne pas avoir de petits- enfants. Même si j'avais les intestins retournés rien que d'y penser, j'allais soudoyer Piscary en lui donnant le Foyer pour qu'il le cache et qu'il me laisse la vie sauve. Puis j'allais libérer Lee de l'emprise d'Al et laisser ce dernier repartir d'où il venait, et Trent me lâcherait enfin les baskets. *Il faut que je m'y mette tout de suite*, pensai-je en me levant et en prenant une profonde inspiration. Je pouvais m'occuper d'Al plus tard. Après la tombée de la nuit.

— Trent, dis-je en fermant lentement les yeux, sentant mon sens moral en prendre un coup. Je pense avoir trouvé un moyen de libérer Lee de l'emprise d'Al. Ça ne vous coûtera pas un sou, mais je veux que vous me laissiez tranquille. (Je posai les yeux sur lui, son visage était blême d'étonnement.) Vous pensez pouvoir faire ça ?

— Vous avez dit que vous ne pouviez pas libérer un familier d'un démon, répondit-il et sa voix de velours était empreinte d'une certaine brutalité.

Je haussai les épaules, le regard rivé sur la porte, derrière lui, et m'étirai pour me redonner du tonus.

— D'où pensez-vous que Ceri vienne ?

Le visage neutre, Trent regarda Quen. Le vieil elfe cligna une fois des yeux d'un air entendu.

— Je vous écoute, dit Trent, circonspect.

C'est à partir de là que les choses devenaient épineuses.

— Je vais essayer de passer un accord avec Piscary...

— Attention, railla-t-il. Quelqu'un pourrait penser que votre manichéisme est en train de virer au gris.

— La ferme ! criai-je au milliardaire, touchée par sa pique. Je ne viole pas la loi. Je possède quelque chose qui pourrait l'intéresser et,

une fois qu'il l'aura, je devrais pouvoir me débarrasser d'Al en toute sécurité, et libérer Lee du même coup. Mais je veux votre parole que vous nous laisserez tranquille, moi et les gens auxquels je tiens. Et (j'inspirai profondément, avec l'impression de devenir aussi pourrie que tous ces types)... je vous ficheraï la paix avec vos affaires.

Je voulais survivre. Je voulais vivre. J'avais joué dans le bac à sable avec des meurtriers et des tueurs occasionnels, innocente et arrogante comme un flocon de neige en enfer.

Le BFO ne pourrait pas me protéger. La SO ne voudrait pas. Trent pouvait me tuer et je devais respecter ce fait, même si je ne respectais pas l'homme. *Seigneur, qu'est-ce que je suis en train de devenir ?*

— Vous cesserez de me poursuivre ? dit Trent à voix basse avant de rester silencieux, tandis qu'une idée semblait sourdre en lui. (Il ouvrit la bouche et regarda Quen d'un air interrogatif.) Elle a le Foyer, lui dit-il avant de se retourner vers moi, amusé. C'est ce que vous voulez donner à Piscary. Vous avez le Foyer, dit-il entre deux rires. J'aurais dû savoir que c'était vous !

Mon visage se vida de son sang et je sentis mon estomac lâcher. *Oh, merde.*

Je me redressai lorsque Quen vint se placer entre nous deux.

— Stop ! ordonnai-je en tendant la main, et il s'immobilisa.

Le cœur battant la chamade, je le maintins loin de moi avec mes doigts écartés, tentant de mettre les choses au clair. *C'est Trent qui tue les garous ?*

— Vous avez tué Brett ? demandai-je en voyant son visage. C'était vous ! m'exclamai-je en laissant tomber ma main, rougissant de colère.

Bon sang, qu'est-ce que j'avais failli faire ? C'était quoi, mon problème, bordel ? Ça ne pouvait pas être vrai !

— Je ne l'ai pas tué. Il s'est tué tout seul, répliqua Trent en serrant la mâchoire. Avant de pouvoir me dire que c'était vous qui l'aviez, finit-il, les mains derrière le dos.

Quen se balançait sur ses pieds, les bras le long du corps. Comme dans un rêve, je lui dis :

— Vous avez assassiné Brett. Et la secrétaire de M. Ray. Et l'assistante de Mme Sarong.

Le visage de Quen s'assombrit sous un sentiment de culpabilité et ses muscles se tendirent.

— Espèces de fils de pute, murmurai-je, refusant la vérité et me maudissant d'avoir cru un instant que Trent était meilleur qu'on le pensait, que ces deux hommes pouvaient être autre chose que de vulgaires meurtriers. Je pensais que vous aviez plus de classe que ça, Quen.

Le vieil elfe crispa la mâchoire.

— On ne les a pas tués, répliqua Trent pour se défendre, et je reniflai avec dérision. Ils se sont suicidés, insista-t-il, tel le diable dans son costume parfait et sa coupe de cheveux impeccable. Jusqu'au dernier d'entre eux. Aucun d'eux n'était censé mourir. Il aurait suffi qu'ils parlent.

Comme si ça faisait la moindre différence.

— Ils ne savaient pas que je l'avais !

Trent avança d'un pas et Quen le tira en arrière.

— C'est une guerre, Rachel, reprit l'homme avec fermeté en se dégageant de l'emprise de Quen. Il y a toujours des victimes.

Je le regardai longuement, incrédule.

— Ce n'est pas une guerre. C'est votre besoin d'obtenir toujours plus de pouvoir. Mon Dieu, Trent, qu'est-ce que vous voulez de plus ? Etes-vous si inquiet que, pour vous sentir enfin en sécurité, il vous faille être le roi de ce foutu monde ?

Je pensai à mon église et à mes amis, et levai le menton. Ouais, ils avaient tué des gens. Ivy essayait juste de s'en sortir, elle, et Jenks n'avait pour seul but que d'assurer sa survie et celle de ses enfants. Quant à moi, comme j'avais plus ou moins sacrifié Lee pour survivre, je ne pouvais pas vraiment prétendre être pure et parfaite. Mais je n'avais jamais tué personne pour de l'argent ou du pouvoir, pas plus que mes amis.

Mes paroles durent heurter Trent, car il rougit de honte.

— Combien vous voulez pour le Foyer ? demanda-t-il à voix basse.

Choquée, je me retrouvai bouche bée.

— Vous voulez... me l'acheter ? bégayai-je.

Trent s'humecta les lèvres.

— Je suis un homme d'affaires.

— Et meurtrier pendant votre temps libre ? accusai-je. Ou pensez-vous que la fragilité de votre espèce vous donne le droit de tuer ?

Son visage trahissant la culpabilité et la colère, Trent tira sur son manteau pour le défroisser. J'aurais hurlé s'il avait sorti son carnet de chèques.

— Tout ce que vous voulez, Rachel. Assez pour vous mettre à l'abri. Vous, votre mère, Jenks, et même Ivy. Assez pour vous offrir tout ce que vous voulez.

C'était trop facile. Mais je ne voulais plus traiter avec lui désormais. Piscary tuait des gens, lui aussi, certes, mais il ignorait le concept de pitié ou de remords. C'était comme de dire à un requin qu'il était un vilain poisson et qu'il devait arrêter de manger ses congénères. Mais Trent ? Il savait qu'il agissait mal, lui, et il le faisait

quand même.

Il ne lâchait pas mon regard ; il attendait. Je le haïssais. Je le haïssais du plus profond de mon âme. Il était attirant et puissant, et j'avais presque laissé ces deux choses brouiller mon sens moral. Il pouvait me tuer. Et alors ? Est-ce que je devais pour autant monnayer ma sécurité avec lui ? Et pourquoi diable aurais-je dû le croire sur parole ? C'était comme de passer un marché avec un démon ou utiliser une malédiction de démon. Ces deux options étaient la solution de facilité. Une solution de fainéant.

Je n'allais pas utiliser de malédiction de démon. Je n'allais pas passer d'accord avec des démons. Je n'allais pas croire Trent sur parole. C'était un meurtrier occasionnel qui mettait son espèce au-dessus de toutes les autres. Qu'il aille se faire foutre !

Quen comprit mes pensées et je le vis se tendre. Trent, lui, n'était pas si perceptif. C'était un homme d'affaires, pas un guerrier. Un petit homme d'affaires visqueux.

— Je vous en offre 250 000, déclara Trent.

Je fus dégoûtée. Mon visage changea.

— Vous ne comprenez pas, poussière de pixie, répliquai-je. Il engendrerait une guerre, s'il sortait au grand jour. Je vais le confier à Piscary pour qu'il le cache.

— Il vous tuera dès qu'il l'aura, répondit Trent rapidement, dont la voix magnifique était empreinte de sincérité. Ne faites pas l'imbécile, cette fois. Donnez-le-moi. J'assurerais votre sécurité. Je ne déclencherai aucune guerre. Je ramènerai seulement l'équilibre.

— L'équilibre ? (Je fis un pas en avant et m'arrêtai lorsque Quen me fit face.) Le reste de l'Outremonde aime sûrement l'équilibre tel qu'il est aujourd'hui. Il est peut-être temps pour les elfes de s'éteindre. S'ils sont tous comme vous et Ellasbeth, à toujours gratter pour obtenir argent et pouvoir... Vous vous êtes tellement éloignés de vos racines, de la grâce et de la moralité, que vous êtes déjà éteints, en tant qu'espèce, raillai-je tandis que Trent rougissait. Morts et disparus, et bon débarras. Si vous êtes le modèle de ce que vous envisagez de construire, alors on ne veut pas de vous.

— Ce n'est pas nous qui avons abandonné l'au-delà aux démons ! hurla Trent dont la colère affluait tel un flot brut, comme portée par une vague. Vous êtes partis ! Vous êtes partis en nous laissant combattre seuls ! Nous avons fait des sacrifices alors que vous, vous avez tourné les talons et déguerpi ! Si je suis impitoyable, c'est à cause de vous !

Fils de pute...

— Vous ne pouvez pas m'accuser pour ce que mes ancêtres ont fait !

Trent grimaça.

— Dix pour cent de ce que j'ai en banque, poursuivit-il en bouillonnant.

Taré.

— Il n'est pas à vendre. Sortez d'ici.

— Cinquante pour cent. Ça représente le tiers d'un million.

— *Foutez le camp* de mon église !

Trent inspira comme s'il s'apprêtait à parler, puis baissa les yeux sur sa montre.

— Je suis navré que vous le preniez comme ça, dit-il en reculant d'un pas lourd vers le piano. (Il mit le cadeau de Ceri dans sa poche avant de demander, comme s'il s'agissait d'une question futile :) Il est là ?

Merde. J'étais coincée.

— Jenks ! criai-je en retrouvant mon équilibre. Jhan, va chercher ton père !

Mais il surveillait les geais, comme je le lui avais demandé.

Re-merde.

Quen attendait un ordre, et je me mis à transpirer. Trent releva la tête et j'espérai que ce que je vis alors dans ces yeux correspondait à des regrets.

— Quen, dit-il à voix basse. Occupe-toi de mademoiselle Morgan. Nous parlerons à Ceri plus tard. Apparemment, elle ne viendra pas aujourd'hui. Tu as une potion de mémoire ?

Oh, Seigneur.

— Dans la voiture, Sa'han.

Son ton n'avait rien de léger et je levai les yeux vers lui, consciente de ce qui allait se passer.

— Bien. (Trent semblait aussi inflexible que du fer.) Plus de mémoire signifie pas de fin hasardeuse. Nous la laisserons dormir et elle se réveillera quand quelqu'un viendra la chercher pour l'emmener à la morgue.

— Fils de pute, murmurai-je avant de regarder les poutres vides. (Bon sang, pourquoi est-ce que je leur avais demandé de partir ?) Jenks ! criai-je, mais il n'y eut aucun claquement d'ailes.

Quen tira un pistolet d'une poche arrière et je jurai dans ma barbe.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demandai-je en pensant au mien, dans le seau près de la porte arrière.

Si je bougeais, il tirait.

— Ça fait un drôle d'effet, hein, de se retrouver de l'autre côté de l'arme ? railla Trent et je dus faire tout mon possible pour me retenir de hurler.

— Trent...

Je reculai d'un pas et levai les mains devant moi en signe

d'apaisement.

Quen tendit le pistolet à Trent.

— Si c'est ce que tu veux, tire toi-même, dit-il.

Trent soupesa le pistolet et me regarda à travers le viseur pointé sur moi.

— Ce n'est pas un problème, dit-il, puis il appuya sur la détente.

— Hé ! glapis-je en sentant la piqûre douloureuse.

Fais chier, deux fois dans la même journée. Mais je ne m'évanouis pas. Ce n'était pas un charme d'endormissement. Trent ne sembla pas surpris que je ne m'effondre pas. Je trébuchai en arrière, ayant trop tardé pour fuir.

Trent rendit l'arme à Quen.

— L'honneur a un prix, Quen. Il faut croire que je ne te paie pas assez.

Quen semblait mécontent et je braquai les yeux sur eux, effrayée de ce qui pouvait arriver ensuite.

La voix glaciale, Trent énonça clairement :

— Rachel. Dites-moi où est le Foyer.

— Allez vous faire foutre.

Trent plissa ses yeux verts. Quen me regarda de haut en bas, surpris, avant de se détendre, riant presque.

— Elle est recouverte d'eau salée, dit-il. Elle a dit qu'elle avait poussé Ceri. La femme l'avait manifestement ensorcelée et Rachel est toujours trempée, sans doute s'est-elle aspergée pour rompre le charme.

Ce n'était pas tout à fait ce qui s'était passé, mais ce n'était pas vraiment le moment des explications. Debout, pieds nus, je commençai à m'énerver. Vu sa question, j'eus la nette impression que Trent avait armé son pistolet avec des charmes de soumission. Illégaux. Gris, puisqu'ils ne nécessitaient pas la mort de quelqu'un pour les fabriquer, mais très, très illégaux.

Trent poussa un soupir bruyant et déroula les manches de sa chemise.

— Bien. Maîtrise-la à ta manière. Essaie de ne pas lui faire de bleus. Pas de traces, ne leur donne aucune excuse pour creuser sa mémoire à la recherche de souvenirs manquants...

OK, pas encore sortie de l'auberge... Le pouls rapide, je me mis en position de combat en essayant vainement de repérer un bruit d'ailes de pixie. Quen s'avança. Il me semblait qu'il avait d'abord hésité à cause de l'usage de la magie et non de la force. Il estimait sans doute que si je ne parvenais pas à le battre physiquement, je méritais d'être utilisée et éliminée.

— Quen, je ne veux pas avoir à faire ça, l'avertis-je en me souvenant de notre dernier combat. (Il m'aurait écrémée si mes

colocataires ne s'étaient pas interposés.) Dégagez ou je vais...

— Vous allez quoi ? me coupa Trent, debout de profil près du piano, un sourire exaspérant sur les lèvres. Nous transformer en libellules ? Vous ne pratiquez pas la magie noire.

Les poings serrés, je me stabilisai.

— Non. Elle ne la pratique pas, intervint la voix de Ceri depuis le couloir, derrière moi, et Trent jeta un regard vif par-dessus mon épaule. Mais moi, si.

— F

ais chier, jura Trent à voix basse, les yeux rivés sur Ceri tandis que Quen se figeait.

L'air semblait crépiter autour de nous, mais je pris soudain conscience qu'il s'agissait des ailes de Jenks. Le pixie planait à côté de moi, dans l'attente d'un ordre. Je pouvais sentir la présence de Ceri, mais je refusais de quitter Quen des yeux. Il était debout, la bouche ouverte, et laissait pendre ses bras de chaque côté de son uniforme noir.

J'étais accroupie et me redressai lentement. Ceri s'avança avec souplesse, vêtue d'une robe fraîche dans les tons pourpre et or qui dissimulait ses pieds nus, puis elle s'arrêta à côté de moi. Son crucifix reposait tranquillement sur son cou et sa confiance était absolue. Tout comme sa colère.

— Euh, Ceri, dis-je, ne sachant que faire d'autre. Cet homme en costume est Trenton Aloysius Kalamack, seigneur de la drogue, meurtrier et redevable de l'ISF. Voici Quen, devant lui, son agent de sécurité. Trent, Quen, voici Ceridwen Merriam Dulciate, originaire des Temps Obscurs d'Europe.

Que la fête commence !

Trent était livide.

— Depuis quand nous écoutez-vous... ?

Ceri leva son menton étroit.

— Suffisamment longtemps.

Je pâlis en comprenant que le bourdonnement provenait de Ceri et que ses doigts recouverts de petits bandages de libellule étaient enveloppés d'un voile de brume noire. *Oh, merde.*

— Euh, Rachel..., commença Jenks d'une voix aiguë.

Un frisson m'avait parcourue en entendant la fière colère de l'elfe.

— Reste en arrière, Jenks. Ça pourrait se gâter.

Trent semblait vouloir prétendre que rien ne s'était passé et simplement faire la connaissance de Ceri. *C'est çaaaaa.*

Le soleil qui pénétrait dans la pièce par touches multicolores ajoutait à l'impression surréaliste de notre impasse. Quen était près du piano et, lorsqu'il se dirigea vers Trent, Ceri tourna lentement le

regard vers lui. Quen s'immobilisa. Le noir qui enveloppait les mains de Ceri se dissipa.

Je détendis mes épaules en la sentant lâcher la ligne d'énergie. J'étais certaine qu'elle avait probablement assez d'au-delà canalisé dans la tête pour faire exploser le toit de l'église, mais Trent et Quen, eux, ne le savaient pas.

— Maintenant que je vous ai trouvé, je vois que Rachel avait raison, déclara Ceri en s'avancant au milieu de la pièce, faisant doucement tourner sa robe autour de ses chevilles. Vous êtes un démon.

— Je vous demande pardon ?

La splendide voix de Trent était plus furieuse que perplexe.

Je n'avais pas la moindre idée de la façon dont ça allait se terminer, mais j'étais heureuse d'être sortie de la ligne de mire. Ceri remarqua le mouvement de Quen et se raidit, ses cheveux pâles flottant autour d'elle ; elle inclina la tête d'un air royal.

— Est-ce que Rachel vous a dit que j'étais le familier d'un démon, avant qu'elle me sauve ? demanda-t-elle à Trent. (Voyant qu'il comprenait, elle ajouta :) Je connais très bien les démons. Et voilà ce qu'ils font. Ils vous offrent quelque chose qui *semble* être hors de votre portée en échange de quelque chose qui est réellement hors de la leur. Ici, on les appelle des hommes d'affaires. Vous êtes plutôt bon, dans votre genre.

Il rougit.

— Ce n'est pas de cette manière que je voulais faire votre connaissance.

— Tu m'étonnes, répondit-elle.

Je fus surprise par la modernité de sa phrase et le sarcasme avec lequel elle l'avait prononcée.

Fier et serein dans son costume ajusté, Trent prit son cadeau et s'approcha d'elle, dissimulant sa tension sous un calme dont il avait dû faire preuve dans des salles de réunions. Je ne pus m'empêcher d'être impressionnée par sa détermination à tenter de sauver ce qu'il était encore possible de l'être.

— Je vous ai apporté un présent, dit-il en lui tendant le paquet enveloppé. En remerciement pour votre échantillon cellulaire.

Jenks se posa sur mon épaule.

— Ce type a plus de couilles qu'un taureau de concours, murmura-t-il, et le bord des oreilles de Ceri rougit.

Elle ne prit pas le cadeau et Trent le posa finalement sur le piano.

Ceri se tourna vers Quen.

— Vous avez hésité à attaquer Rachel. Pourquoi ?

Quen, qui ne s'attendait pas à ça, cligna des yeux.

— Les plus fortes capacités défensives de Rachel résident dans sa force physique, pas dans sa magie, répondit-il, sa voix graveleuse se mêlant magnifiquement au timbre parfait et harmonieux de Ceri. Moi, je suis compétent dans les deux, et il n'y aurait aucun honneur à la vaincre avec une arme qu'elle ne pourrait pas combattre, alors que je peux lui donner une chance de se défendre équitablement.

— Nom d'une putain de marguerite, je savais bien qu'il y avait quelque chose qui me plaisait chez ce petit commis ! s'exclama vigoureusement Jenks depuis mon épaule.

— C'est important pour vous ? demanda Ceri royalement, passant outre à la remarque de Jenks.

Quen baissa la tête, mais il affichait un air de défi derrière sa frange noire. Trent trépigna. Je savais que c'était un stratagème pour attirer l'attention de Ceri, mais elle souriait à Quen.

— Nous nous faisons rares, dit-elle avant de prendre une inspiration, comme si elle se préparait pour une tâche difficile.

A l'extérieur, les pixies étaient collés à la vitre et je sentis que je devenais nerveuse.

À les voir ainsi l'un en face de l'autre, je fus frappée par leur ressemblance évidente. Leurs cheveux étaient de ce même blond délicat et presque transparent, et leurs traits étaient à la fois délicats et fermes. Ils étaient minces, mais cela n'ôtait rien à leur aura de puissance. La force sans sacrifier la beauté.

— Cela fait un moment que je vous observe, poursuivit Ceri à voix basse. Vous êtes aussi troublé que troublant. Vous n'avez rien oublié, mais vous ne savez pas vous en servir.

Trent afficha une expression qui dissimula presque sa colère. Presque.

— Mal' Sa'han...

La respiration de Ceri siffla et elle recula d'un pas, sa robe se soulevant pour laisser apparaître ses pieds nus.

— Ne faites pas ça, dit-elle, les joues légèrement colorées. Pas vous.

Trent tressaillit lorsqu'elle porta la main à sa ceinture, mais elle figea l'elfe d'un regard avant de retirer un coton-tige d'un paquet de Cellophane déchiré. Je reconnus l'un des miens.

— Je suis venue vous donner ceci, dit-elle en le tendant à Trent. Mais, puisque j'ai toute votre attention...

Les ailes de Jenks envoyaient des vagues de fraîcheur dans mon cou tandis que la tension grimpait en flèche. Ceri se brancha sur une ligne et ses cheveux se soulevèrent sous l'effet d'une brise qui n'atteignait qu'elle. Il me sembla sentir un goût métallique sur ma langue. Le visage glacial, je tournai les yeux vers le sanctuaire, comme si je m'attendais à voir apparaître un démon, mais mon regard tomba

sur Ceri, et je blêmis.

— Bon Dieu de merde..., souffla Jenks, ses ailes s'immobilisant totalement.

Ceri était mortellement figée, rassemblant l'intention et le pouvoir autour d'elle. Elle avait la beauté indéniable d'une fée, pâle et sauvage, le visage anguleux, sévère et inflexible. Quen ne bougea pas lorsqu'elle s'approcha de Trent, suffisamment près pour que ses cheveux se mêlent aux siens. Suffisamment près pour pouvoir tirer son aura en elle d'un simple souffle.

— Je suis noire, déclara-t-elle, et un frisson ondula en moi. Je suis salie d'une centaine d'années de malédictions de démon. Ne me mettez pas en colère ou je vous réduis en cendres, vous et votre maison. Rachel est l'unique chose pure que je possède, et vous ne la souillerez pas pour servir vos grandes ambitions. Compris ?

Une expression sévère remplaça la surprise sur les traits de Trent, me rappelant qui il était et ce dont il était capable.

— Vous n'êtes pas celle que je pensais trouver, répondit-il, et Ceri laissa les coins de sa bouche se soulever en un sourire cruel.

— Je suis votre pire cauchemar venu marcher de ce côté des lignes. Je suis un elfe, Trent, quelque chose que vous ne savez plus être. Vous avez peur de la magie noire. Je peux voir la peur miroiter sous votre aura comme de la sueur. Je vis et je respire la magie noire. J'en suis tellement souillée que je peux m'en servir sans la moindre pensée, culpabilité ou hésitation. (Elle fit un pas en avant dans son espace intime et Trent recula.) Laissez Rachel tranquille, ajouta-t-elle d'une voix douce comme la pluie, semblable au commandement d'un dieu.

Elle avança la main pour le toucher et, en un clin d'œil, Quen bondit en avant.

Je pris mon inspiration pour hurler et avertir Ceri, mais elle pivota et lança violemment une boule d'au-delà.

— *Finire* !

— Ceri ! m'exclamai-je avant de me recroqueviller au moment où la boule heurta le cercle de Quen, qui se souleva et explosa en une pluie d'étincelles noires.

Trent semblait tendu et se rapprocha de Quen tandis que des mots latins jaillissaient de la bouchée de Ceri comme de la fumée noire.

— *Quis custodit ipsos custodiet ?* dit-elle avec colère avant de plonger un petit doigt blanc dans le cercle de Quen.

Ce dernier se figea, choqué, en voyant son cercle s'effondrer.

— *Finire*, acheva Ceri fermement en avançant la main vers lui, mais lorsque Quen lui saisit le poignet pour s'interposer, il se figea et tomba sur le parquet, froid.

— Sainte merde ! gazouilla Jenks depuis les poutres et Ceri

détourna le regard.

La colère rendait sa pâle beauté terrible.

— Ceri, commençai-je pour l'amadouer, mais je m'interrompis lorsqu'elle se tourna vers moi.

— La ferme ! répliqua-t-elle, ses cheveux longs flottant en l'air. Je suis en colère contre toi aussi. Personne ne m'a jamais poussée comme ça de toute ma vie !

La bouche ouverte, je tournai les yeux vers Trent. Le milliardaire, choqué, reculait vers la porte.

— Excusez-moi, dit-il. C'était une erreur. Je partirai si vous libérez Quen.

Ceri pivota vers lui.

— Mes excuses si je vous ai retardé pour vos prochains rendez-vous. Vous êtes un homme très occupé, dit-elle d'un ton caustique avant de reporter son attention sur Quen, effondré. Est-ce que c'est quelqu'un de bien ? demanda-t-elle brusquement.

Trent s'arrêta et le relent métallique qui chatouillait mes narines se renforça.

— Oui.

— Alors vous devriez l'écouter plus souvent, lâcha-t-elle en s'accroupissant devant Quen, sa robe s'étirant comme de l'eau transformée en soie. C'est à ça que servent les gens qui nous entourent.

Jenks se laissa tomber sur moi et je me demandai si Ceri pensait à moi en disant cela. Une sorte de serviteur avec qui débattre des choses.

Trent plissa les yeux d'un air inquiet lorsque Ceri se mit à murmurer des mots de latin et qu'un chatolement noir d'au-delà enveloppa le corps de Quen. Il grogna et le noir éclata en fils d'argent dès qu'il ouvrit les yeux. Il se releva péniblement tandis que Ceri se redressait avec plus de grâce.

L'expression manifestement chagrinée de Quen trahissait sa surprise et son humiliation. Je ne pus m'empêcher de me sentir mal pour lui. Ceri était impressionnante, même quand elle ne vous bousculait pas.

— Vous avez vu ce que j'ai fait ? lui demanda-t-elle très sérieusement et Quen acquiesça, ses yeux verts rivés sur elle comme s'il voyait son salut. Vous pouvez le faire ? ajouta-t-elle.

Il hocha la tête en jetant un regard à Trent.

— Maintenant que je vous ai vue le faire, oui, répondit-il avec un air coupable.

Mais Ceri sourit de délectation.

— Il ne savait pas que vous pratiquiez les arts noirs, c'est ça ?

Quen baissa la tête et cligna des yeux en apercevant les pieds

nus de Ceri.

— Non, Mal' Sa'han, répondit-il à voix basse et Trent s'agita, mal à l'aise.

Ceri se mit à rire et le son magnifique coula sur moi comme une cascade.

— Peut-être sommes-nous encore en vie, alors, reprit-elle en touchant le dos de sa main, comme s'ils étaient de vieux amis. Veillez sur lui, si vous pouvez. C'est un imbécile.

Trent se racla la gorge, mais Ceri et Quen étaient trop concentrés l'un sur l'autre.

— On l'a rendu comme ça, Mal' Sa'han, répondit Quen en embrassant le dos de sa main d'un geste plein de grâce. Il n'avait pas le choix.

Ceri fit la moue en retirant sa main.

— Eh bien, il l'a, à présent, répondit-elle avec insolence. Voyez si vous pouvez lui rappeler qui il est et ce qu'il représente.

Avec un hochement de tête respectueux, Quen se tourna vers moi. Je fis moi aussi ce même signe de tête, mais j'accompagnai le mien d'un petit sourire indéchiffrable. Jenks poussa un soupir depuis mon épaule et je me sentis soudain plus légère. Tout semblait fini.

— Juste une minute, intervins-je. Ne partez pas encore. Ceri, ne les laisse pas partir.

Les deux hommes se figèrent quand Ceri leur adressa un sourire et je me rendis dans ma chambre au pas de course, saisis les sacs de vêtements et me dépêchai de revenir. J'étais vivante... ça, c'est fait. J'avais toujours le Foyer... ça, c'est fait. Présenté Trent à Ceri... ça, c'est fait.

J'ai faim. J'me demande ce qu'il y a dans le frigo. Bon sang, j'avais laissé la bouilloire sur le feu et l'eau s'était entièrement évaporée.

— Voilà, dis-je en laissant tomber les deux robes dans les bras de Trent. Je ne travaille plus pour votre mariage à la con. Je vous aurais bien remboursé, mais vous ne m'avez pas payée.

Trent affichait une rage meurtrière et laissa tomber les sacs à terre. Il pivota sur les talons et, la démarche raide, sortit en laissant la porte ouverte derrière lui. J'entendis ses pas sur le trottoir, suivis du bruit d'une portière qui s'ouvre et se referme, puis plus rien.

Quen s'inclina avec élégance devant Ceri qui releva sa robe et lui fit une révérence en retour ; j'étais stupéfaite. Hésitant, Quen s'inclina de nouveau devant moi et je lui rendis son salut d'un geste à peine esquissé qui signifiait « à plus tard ». Comme si j'allais faire la révérence ! Un sourire sur son visage sombre, Quen suivit Trent à l'extérieur et referma la porte sans bruit.

Je soupirai bruyamment.

— Bon Dieu de merde ! s'exclama Jenks en quittant mon épaule

pour faire des cercles autour de Ceri. C'est la chose la plus incroyable que j'ai jamais vue !

Comme si ç'avait été un signal, le sanctuaire s'emplit brusquement de pixies. Ma tête commença à me faire mal et, même si j'étais évidemment satisfaite de cet heureux dénouement, j'étais également inquiète. Je devais me débarrasser du Foyer aussi vite que possible.

— Ceri, dis-je en écartant d'un geste les pixies de mon chemin, avant de ramasser les robes étalées par terre pour les jeter sur le dossier du canapé et de partir à toute vitesse vers la cuisine pour éteindre le feu sous la bouilloire. Qu'est-ce que je suis pour toi, finalement ?

Ceri m'avait suivie et je fus surprise de voir le cadeau de Trent dans ses mains quand je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule.

— Mon amie, répondit-elle simplement.

La puanteur dans la cuisine était si atroce que j'ouvris plus grand la fenêtre. A la base, c'était pour ça que j'aimais le café. Normalement on ne peut pas se louper en faisant du café...

J'utilisai une manique pour déplacer la bouilloire noire dans l'évier et fus surprise par les crépitements de l'eau quand elle toucha la porcelaine humide.

— Tu veux du café ? demandai-je, ne sachant que faire d'autre.

Je savais qu'elle préférerait du thé, mais pas s'il était fait dans une bouilloire si sale à l'extérieur.

— Il me plaît, lâcha-t-elle avec mélancolie et je pivotai, stupéfaite par son ton timide.

— Qui ça ? Quen ? balbutiai-je en le revoyant lui embrasser la main.

Elle était debout dans l'encadrement de la porte de la cuisine. Sa colère avait fait place à une attitude songeuse.

— Non, répondit-elle, comme mystifiée par ma perplexité. Trent. Il est si délicieusement innocent. Et avec tout ce pouvoir.

Je braquai mon regard sur elle en la voyant soulever le couvercle de la boîte qu'il lui avait laissée et y cueillir une opale de la taille d'un œuf de poulet. Elle la leva à la lumière et soupira :

— Trenton Aloysius Kalamack...

Chapitre 28

L

e soleil s'était déplacé sur le mur lointain de la cuisine et j'étais assise devant la table, un tee-shirt de Jenks à taille humaine passé par-dessus ma chemise noire. Je l'avais mis pour le confort ; je n'étais pas pressée de me rendre de nouveau à la morgue. A ma gauche, le pot de sauce jalapeno et une tomate pour Glenn. À ma droite, une tasse de café long et froid attendait à côté de mon portable et du téléphone fixe. Aucun des deux ne sonnait. Il était midi et quart et Glenn était en retard. Je détestais attendre.

Je me penchai plus près de la table et posai une couche de vernis frais sur l'ongle de mon index. L'odeur de l'acétone se mêla au parfum des herbes qui pendaient au-dessus de l'îlot central de la cuisine, tandis que les rires des enfants de Jenks qui jouaient à cache-cache dans le jardin me faisaient l'effet d'un baume. Trois autres pixies me tressaient les cheveux, sous la supervision de Jenks pour éviter que l'épisode des gros nœuds se reproduise.

— Non, pas comme ça, Jeremy, protesta Jenks et je me raidis. Tu passes sous Jocelyn, puis par-dessus Janice avant de faire le repli. Voilà, c'est ça. Vous avez le modèle ?

Un chœur fatigué de « oui, papa » m'arracha un sourire et je tentai de ne pas bouger en peignant l'ongle de mon pouce. Je sentais à peine les tiraillements dans mes cheveux tandis qu'ils s'affairaient. Quand j'eus fini, je refermai le capuchon et levai ma main pour l'inspecter. Un rouge profond, presque marron.

J'approchai ma main plus près et remarquai que la légère cicatrice sur l'articulation de mon doigt avait disparu, sans doute en même temps que mes taches de rousseur le jour où j'avais utilisé une malédiction de démon pour me transformer en garou, au printemps précédent. J'avais hérité de cette cicatrice quand j'avais dix ans, en tombant à travers une moustiquaire. Robbie m'avait poussée et, après qu'il avait séché mes larmes et pansé mes plaies, je lui avais asséné une droite à l'estomac. De fait, je me demandais si Ceri n'allait pas m'en coller une au moment où je m'y attendrais le moins.

Robbie et moi nous étions sortis de cette histoire en disant que le chien des voisins avait tenté d'entrer. Avec le recul, j'étais

persuadée que maman et papa savaient que le labrador noir n'avait rien à voir avec la moustiquaire cassée, mais ils n'en avaient rien dit, probablement heureux que nous ayons réussi à nous unir pour échapper à la punition. Je frottai mon pouce contre la peau douce de mon doigt, attristée par la disparition de ma cicatrice.

Les ailes de Jenks effleurèrent ma main.

— Pourquoi est-ce que tu souris ?

Je baissai les yeux sur mon téléphone portable en me demandant si Robbie me rappellerait si je lui laissais un message. Je ne travaillais plus pour la SO dorénavant.

— Je pensais à mon frère.

— C'est bizarre, ça, dit Jenks. Un seul frère. J'en avais vingt-quatre quand je suis parti.

Désormais complètement déconcentrée, je refermai le bouchon de mon vernis en pensant que, lorsque Jenks avait quitté les siens, il les avait perdus à jamais. Il savait qu'il faisait un aller simple pour Cincy. Il était plus fort que moi.

— Aïe ! criai-je lorsque quelqu'un tira un peu trop fort.

Je levai une main vers ma tête et me tournai en les envoyant tourbillonner dans un flot de soie et de poussière. Le vernis était toujours collant et je m'immobilisai.

— Allez, sortez ! lança Jenks avec autorité. Tous. Allez jouer, maintenant. Jeremy, va voir comment va ta mère. Je vais finir avec les cheveux de Mlle Morgan. Allez, hop !

Les trois petits s'élevèrent en se plaignant et il pointa son doigt. Protestant toujours, ils volèrent lentement vers la moustiquaire en parlant d'une seule voix, s'excusant et suppliant, tordant leurs mains... Des expressions si tristes sur de si jolis petits visages me fendirent le cœur.

— Dehors ! ordonna Jenks et ils se glissèrent un par un dans le jardin. (Quelqu'un pouffa, puis ils disparurent.) Désolé, Rache, reprit-il en voletant devant moi. Ne bouge pas.

— C'est bon, Jenks. Je vais juste l'enlever.

— Retire les mains de tes cheveux, murmura-t-il. Ton vernis n'est pas sec et tu ne vas pas sortir avec une moitié de tresse. Tu crois que je ne sais pas tresser des cheveux ? Par les petites chaussures rouges de Clochette, je suis assez vieux pour être ton père.

Il ne l'était pas, mais je posai ma main sur la table et m'adossai de nouveau, appréciant les légères secousses tandis qu'il finissait le travail commencé par ses enfants. Je poussai un profond soupir et il me demanda :

— Bon, et maintenant ?

Il tentait avec ce ton inhabituellement bourru de dissimuler son embarras quant à la pagaille qu'il mettait dans mes cheveux. Le bruit

de ses ailes était agréable et je sentis le parfum de feuilles de chêne et de dentelle. Je laissai mon regard errer dans le coin vide d'Ivy et le bruit de ses ailes s'atténua.

— Tu vas aller la chercher ? demanda-t-il à voix basse.

Il avait atteint le bout de mes cheveux et je me penchai lentement en avant pour reposer ma tête sur mes avant-bras.

— Je suis inquiète, Jenks.

Il s'éclaircit la voix.

— Au moins, elle n'est pas partie parce que tu as mordu Kisten.

— Oui, sans doute, répondis-je en sentant mon souffle chaud contre le bois usé.

Il tira fort une dernière fois et vint se poser sur la table devant moi. Je me redressai et sentis le poids de ma natte. Il crispa ses traits minuscules.

— Elle n'a peut-être pas envie de quitter Piscary.

Je levai la main avant de la laisser retomber avec un geste résigné.

— Je suis donc censée la laisser où elle est ?

L'air fatigué, Jenks s'assit en tailleur devant ma tasse de café abandonnée.

— Ça ne me plaît pas non plus, mais il est son maître vampire... celui qui la protège.

— Et celui qui fout la merde dans son esprit.

Contrariée, je frottai un de mes ongles pour aplatir une entaille de vernis avant qu'il soit complètement sec.

— Tu penses être assez forte pour la protéger ? Contre un maître vampire mort-vivant ? demanda Jenks.

Je repensai à ma conversation avec Keasley dans le jardin.

— Non, murmurai-je en jetant un coup d'œil à l'horloge.

Où diable est Glenn ?

Les ailes de Jenks se brouillèrent et il s'éleva de dix centimètres, les jambes toujours croisées.

— Alors laisse-la s'en sortir toute seule. Tout ira bien pour elle.

— Merde, Jenks ! (Il commença à rire, ce qui me mit hors de moi.) Il n'y a rien de drôle, répliquai-je et Jenks, un petit sourire satisfait sur les lèvres, se reposa sur la table.

— J'ai eu la même conversation avec Ivy à propos de toi à Mackinaw. Elle va s'en sortir.

Je regardai de nouveau l'horloge.

— Si elle n'y arrive pas, je le tue.

— Mais non, tu le tueras pas, dit Jenks, et je posai mon regard sur lui.

Non, je ne le tuerais pas. Piscary maintenait Ivy hors de tout danger. Quand elle reviendrait à la maison, je lui préparerais une tasse

de chocolat, je l'écouterais pleurer et cette fois, bon sang, je la serrerais dans mes bras et je lui dirais que tout allait s'arranger.

La culture vampire, ça craint.

Mes yeux se brouillèrent de larmes et je sursautai lorsque la sonnette de l'entrée retentit.

— Le voilà, dis-je en repoussant ma chaise avant de me lever et de remonter la ceinture de mon jean d'un coup sec.

Je jetai mon téléphone portable dans mon sac, tandis que les ailes de Jenks émettaient un bourdonnement modéré. Pensant de nouveau à Piscary, je pris aussi mon pistolet. Puis je pensai à Trent et mis le Foyer dans mon sac. Je vérifiai que je n'avais pas abîmé mon vernis, glissai le pot de sauce sous un bras et attrapai la tomate.

— Prêt, Jenks ? dis-je avec une gaieté forcée.

— Ouai, répondit-il avant de hurler : Jhan ! (Le sérieux pixie arriva si vite que je fus persuadée qu'il était sur les gouttières de l'autre côté de la fenêtre.) Surveillance ta mère, dit Jenks. Tu sais te servir de mon téléphone ?

— Oui, papa, répondit le petit de huit ans et Jenks posa une main sur son épaule.

— Appelle Mlle Morgan si tu as besoin de me joindre. Ne viens pas me chercher, utilise le téléphone. Compris ?

— Oui papaaaaa.

Sa voix exprimait à présent une vive exaspération et je souris, même si, à l'intérieur, j'étais complètement effondrée. Jhan assumait de plus en plus de responsabilités pour pouvoir succéder à son père dans les prochaines années. *L'espérance de vie des pixies est flipante.*

— Jenks, dis-je en replaçant le pot de sauce sur ma hanche. Il est midi. Si tu veux passer ton tour sur celle-là, tu peux. Je sais que d'habitude tu fais la sieste à cette heure-ci.

— Je vais bien, Rachel, répliqua-t-il. Allons-y.

Je l'aurais énervé en insistant et nous nous dirigeâmes donc vers la porte. Mes bottes de fabrication vamp faisaient un bruit lourd sur le parquet du sanctuaire et, après avoir posé le pot sur la table à côté de la porte d'entrée, je fouillai dans mon sac à la recherche de mes lunettes de soleil. Je les extirpai difficilement d'une main et ouvris la porte de l'autre.

— J'ai la sauce que tu voulais, Glenn, lançai-je avant de lever les yeux.

J'étais fatiguée de trouver des gens que je n'attendais pas sur mon perron. Il allait falloir un jour que je me décide à passer un après-midi avec une perceuse pour installer un judas. Combien ça pouvait coûter ?

— Hé, David, quoi de neuf ? demandai-je en l'invitant à entrer.

Il ne portait pas son costume habituel, mais une chemise gris

clair en daim, rentrée dans son jean. Il était parfaitement rasé, et une marque d'écorchure longue et terne balayait sa joue ainsi que son cou. Derrière lui, sur le trottoir, sa voiture de sport grise tournait au ralenti.

— Rachel (il jeta un regard rapide à Jenks), Jenks, ajouta-t-il.

Le garou habituellement si serein fit un pas en arrière et prit une inspiration pour se stabiliser, cherchant à redresser une veste inexistante. Il crispa la main comme s'il agrippait la poignée d'une mallette. Mon inquiétude s'intensifia.

— Quoi ? demandai-je en m'attendant au pire.

David jeta un coup d'œil à sa voiture.

— J'ai besoin de ton aide. Ma copine Serena a besoin d'un violent analgésique. (Il plissa les yeux en croisant les miens.) J'aurais bien téléphoné, mais je pense que le BFO m'a mis sur écoute. Elle s'est garoufiée, Rachel. Elle est réellement garoufiée.

— Bon Dieu de merde, jura Jenks.

Je retirai mes lunettes de soleil, tendue, et posai la tomate à côté du pot.

— La pleine lune n'est pas avant lundi. C'est là que les premières se sont garoufiées.

David manifesta de petits signes d'impatience en secouant la tête.

— Je lui ai parlé des femmes à la morgue. Je lui ai dit que j'étais désolé et qu'elle ne serait probablement pas capable d'empêcher sa transformation en garou lundi prochain, à moins d'acquérir un certain contrôle sur la mutation d'ici là. (Il ajouta, les yeux implorant le pardon :) Alors je l'ai guidée, enfin j'ai essayé. Elle n'est pas bâtie pour ça, dit-il, la voix défaillante. Les garous viennent des humains, mais nous avons évolué trop différemment. Ce n'est pas censé lui faire aussi mal. Elle souffre trop. Est-ce que tu as un charme ? Une potion ? N'importe quoi.

Depuis quelque temps, je portais toujours dans mon sac des amulettes de douleur, comme d'autres avaient des bonbons à la menthe.

— J'en ai trois sur moi, dis-je en me retournant pour fermer la porte. Allons-y.

David dévala les marches deux par deux. Jenks n'était qu'un éclat d'ailes et je me glissai sur le siège passager tandis que David claquait sa portière. Je pensais qu'une malédiction qui transformait les humains en garous n'avait aucun sens si elle était trop douloureuse, mais d'un autre côté le Foyer permettait aux alphas de se regrouper en clan pour amoindrir la douleur de la mutation, alors...

— Hé ! protestai-je quand il démarra avant que j'aie pu fermer ma portière.

David ne me prêta aucune attention et examina la rue tandis que je bouclais ma ceinture. Je me cramponnai lorsqu'il prit un virage trop vite.

Les garous avaient d'excellents réflexes, mais en l'occurrence, il poussait un peu loin.

— David, ralentis.

— Je l'ai shootée aux barbituriques, déclara-t-il en manœuvrant le volant d'une seule main et attachant sa ceinture de l'autre. Je ne peux pas la laisser se réveiller sans être auprès d'elle. La douleur est en train de la tuer. Et je pense qu'elle ne s'arrêtera pas tant que Serena ne se transformera pas de nouveau. C'était une erreur. Mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait ?

Je caressai le contour du Foyer du bout des doigts dans le sac doublé de plomb. Je ne pensais pas que l'artefact pourrait nous aider. La douleur ne s'apaisait que quand les meutes de garous s'organisaient en cercle. Le Foyer ne faisait que leur permettre de le faire plus efficacement.

— David, ralentis ! répétais-je lorsqu'il s'engagea dans une rue à sens unique, conduisant comme s'il était sur le circuit d'Indianapolis. (Jenks serra la tige du rétroviseur central dans ses bras. Il était un peu vert.) La SO me surveille, ajoutai-je. Ils ont généralement un SUV devant l'église sur la droite.

David ralentit, une main tremblante sur le volant. Le lotissement était vide et il accéléra.

— Pourquoi tu dis que le BFO t'a mis sur écoute ? demandai-je tandis que nous nous engagions sur l'autoroute qui traversait la rivière et reliait le Cloaque à Cincinnati. Ils ne peuvent pas faire ça.

— Si, ils peuvent, répondit-il d'un air sinistre. L'agent Glenn pense que je suis responsable de la mort des garous. Pas seulement des suicides, mais de tous les morts. Il pense que je suis un mélange de Jack l'Éventreur et de Mr. Hyde.

Je laissai échapper un gloussement railleur et me raidis lorsqu'il fonça le long d'une allée de gravillons.

— C'est Trent qui les a tués, dis-je abattue. Il me l'a dit lui-même. Et regarde ce que tu fais. Seigneur ! Tu es encore pire qu'Ivy, au volant !

David me jeta un rapide coup d'œil.

— Trent Kalamack ? Pourquoi ?

Les ailes de Jenks prenaient une curieuse teinte verdâtre.

— Il cherche le Foyer, dit le pixie malade. Il a découvert ce matin que c'était Rachel qui l'avait.

— Que la louve de ma mère soit maudite, jura David à voix basse. Tu l'as ? Il est en sécurité ?

Je hochai la tête.

— Je vais le donner à Piscary pour qu'il le cache de nouveau.

— Rachel ! s'exclama David et je pointai du doigt le camion arrêté au feu rouge au bout du pont.

— Je ne peux pas le protéger seule, répliquai-je alors qu'il écrasait la pédale de frein. Qu'est-ce que je suis supposée en faire ? Je ne détiens pas assez de magie pour le cacher maintenant que tout le monde sait que je l'ai. Au moins, Piscary a assez d'influence pour empêcher que des gens le droguent et le forcent à révéler sa cachette.

Le regard de David était lourd d'inquiétude.

— Mais il appartient aux garous !

Le feu passa au vert et je retins mon souffle jusqu'à ce que je sois certaine que David n'allait pas se précipiter pour doubler le camion devant nous. Le garou d'ordinaire prudent et plein de bon sens se contenta de fulminer devant la lente accélération.

— Crois-moi, repris-je doucement, s'il y avait un moyen de le donner aux garous, je le ferais, mais il a été fabriqué par des démons et ça ne ferait qu'empirer les choses. Le changement est nécessaire, mais lentement, pas dans la précipitation. Sinon...

Je pensais à la souffrance de son amie.

— C'est un garou qui devrait le cacher, dans ce cas, suggéra-t-il.

— Qui, David ? demandai-je, agacée, et les ailes de Jenks s'agitèrent nerveusement. Toi ? Tu as essayé. M. Ray ? Mme Sarong ? Et pourquoi pas Vincent, tiens ? Trois clans étaient liés à lui, et ça les a rendus dingues. Chacun d'eux canalisait le pouvoir d'un alpha, mais il leur manquait la sophistication nécessaire pour le gérer.

Il serra les mâchoires en silence et je poursuivis :

— On ne devient pas un alpha, on naît comme ça. Ils n'ont pas su s'y prendre avec ce truc. Le changement doit s'opérer lentement. C'est comme ta petite amie qui essaie de se transformer en garou sans la protection mentale et physique que tu as acquise en un millier d'années d'évolution. (La main de David se relâcha sur le volant et je me détendis.) Ce n'est sans doute pas encore le moment, ajoutai-je doucement en me cramponnant quand il tourna rapidement vers la droite dans l'ensemble d'immeubles où il vivait.

— Ah, ça sent pas bon, dit Jenks et le visage de David se vida de toute expression.

Je suivis leurs regards vers le parking et mon estomac se liquéfia. Il y avait deux SUV de la SO, trois du BFO et une ambulance multi espèce.

— C'est bon, dis-je en détachant ma ceinture. Je ne pense pas qu'ils soient dans ton appartement.

Sans rien dire, David se gara aussi près que possible et tâtonna maladroitement pour ôter sa ceinture en jurant jusqu'à ce qu'elle se libère.

— C'est mon appartement. Mes rideaux étaient fermés. Maintenant ils sont ouverts. Et Serena ne peut pas s'être déjà réveillée.

Il sortit en titubant en laissant les clés sur le contact, le pas résolu, et se dirigea vers la porte de chez lui.

Je sortis lentement et me calai entre la voiture et la portière ouverte, les bras sur le toit. Jenks se posa sur mon épaule et nous n'échangeâmes pas un mot lorsqu'un agent de la SO intercepta David sur le perron. Ils parlèrent brièvement et je me sentis mal en voyant l'homme lui passer les menottes. David semblait anéanti, mais n'opposa aucune résistance, sachant pertinemment que se débattre leur donnerait une raison de le jeter dans une cellule et de l'y laisser aussi longtemps que la loi le permettait.

Quelqu'un bougea derrière la fenêtre de l'étage et je serrai mon sac plus fort, soulagée d'avoir le Foyer puisque la SO avait saisi l'occasion de fouiller l'appartement de David. Son chat me regardait depuis une autre fenêtre et s'enfuit juste avant qu'une silhouette sombre passe à côté.

— Qu'est-ce qu'on fait, Jenks ? chuchotai-je.

Les ailes de Jenks rafraîchirent ma nuque et je plissai les yeux sous l'éclat du soleil en les voyant embarquer David dans un SUV.

— Jenks ? répétais-je et le battement de ses ailes de pixie doubla d'intensité.

— On se retrouve à l'église, lâcha-t-il en décollant comme une flèche pour aller les espionner discrètement.

Je retins mon souffle en le voyant survoler le parking et se laisser tomber comme une pierre pour foncer dans le SUV dès que la voie fut libre. Je lui souhaitai bonne chance lorsque la voiture démarra et s'engagea dans le trafic.

Ciao, David.

Je laissai échapper un soupir, long et lent. Je me penchai à l'intérieur de la voiture et récupérai les clés de David que je glissai dans mon sac. Je trouverais un autre moyen de rentrer, mais j'avais besoin de ses clés pour entrer chez lui et nourrir son chat. Bon sang. J'avais déjà vu ça auparavant, et ça ne s'était pas bien fini.

Je fermai la portière d'un grand coup et ma pression sanguine s'affola lorsque je vis la silhouette de Glenn traverser le parking pour me rejoindre.

— Eh bien, au moins, maintenant, je sais pourquoi tu n'es pas venu pour notre rendez-vous à la morgue ! criai-je alors qu'il était encore à bonne distance.

Il marchait d'un pas déterminé, mais sa tête était inclinée avec une expression que j'espérais être de la culpabilité.

— Je suis désolé, Rachel, répondit l'ex-agent militaire en s'arrêtant devant moi.

— Désolé ? m'exclamai-je, plus que légèrement agacée par sa mentalité zélée de scout. Peu importe la raison de l'arrestation de David, il n'a rien fait ! J'étais avec Trent ce matin et il m'a dit mot pour mot que c'était lui qui assassinait les garous pour trouver cette foutue statuette.

Glenn n'eut pas l'air plus heureux pour autant et ses boucles d'oreilles contrastaient curieusement avec sa mine par ailleurs éminemment professionnelle.

— Je suis vraiment heureux de t'entendre dire ça, dit-il en mettant ses mains dans son dos et tentant presque de me clouer contre la voiture en s'approchant trop près de moi.

Je reculai en sentant ma colère s'apaiser.

— Donc... tu vas le laisser partir ?

Il secoua la tête et plissa les yeux d'un air préoccupé.

— Non, mais si M. Kalamack peut attester que tu étais avec lui ce matin, je peux empêcher la SO de t'arrêter dès maintenant.

Je me sentis blêmir.

— Moi ? bégayai-je. Pourquoi ?

— Pour assistance et complicité du meurtre de Brett Markson. (Il baissa les yeux sur mon sac.) Est-ce que tu as quoi que ce soit là-dedans dont je devrais connaître la présence ?

L'adrénaline déferla brusquement en moi et ce fut comme si je venais de recevoir un coup dans l'estomac.

— J'ai mon pistolet, mais je n'ai pas besoin de permis pour l'utiliser. Et c'est des conneries, Glenn. Je viens de te dire que Trent les a assassinés. Tous. Les trois cadavres de loups étaient des accidents et n'avaient rien à voir avec les meurtres.

Glenn se raidit, les mains toujours jointes dans son dos.

— Rachel, peux-tu t'éloigner de la voiture et venir avec moi, s'il te plaît ? Et donne-moi ton sac.

Je me retrouvai bouche bée.

— Est-ce que tu m'arrêtes ? demandai-je en serrant mon sac plus fort contre moi.

Merde, j'avais le Foyer là-dedans.

— Personne ne t'arrête... pour le moment, répondit-il d'un air peiné. S'il te plaît, Rachel. Si tu ne coopères pas, la SO s'occupera de ton interrogatoire. J'essaie de les devancer, là.

C'était tout l'encouragement dont j'avais besoin. Me sentant très seule en l'absence de Jenks, je lui tendis mon sac. Je trouvais plutôt comique de le voir dans ses mains. Il m'invita d'un geste à l'accompagner. Je tremblais à l'intérieur, mais obtempérai. Nous nous dirigeâmes d'un pas décidé vers le van du BFO, celui qui avait des grillages métalliques aux fenêtres.

— Dis-moi ce qui se passe, Glenn.

— M. David Hue a été aperçu en train de parler à M. Markson la nuit dernière, expliqua-t-il, comme à contrecœur. Aujourd'hui, la victime a été découverte, morte, dans la benne à ordures de l'appartement de M. Hue, avec ta carte dans son portefeuille. M. Hue a admis avoir eu des relations avec les trois personnes qui sont maintenant à la morgue et, quand les agents sont allés chez lui pour l'interroger, ils ont trouvé une femelle garou droguée qui présentait des signes d'agression.

Mes genoux se mirent à flageoler. Ça se présentait très mal et j'étais heureuse d'avoir parlé du Foyer à Glenn auparavant.

— Serena était humaine, Glenn. Le Foyer l'a transformée. David lui apprenait à contrôler sa transformation avant la pleine lune, pour qu'elle puisse s'y préparer. Il l'a shootée aux barbituriques pour venir me chercher et que je soulage sa souffrance. C'est tout !

Glenn m'adressa un long regard, ses yeux bruns en alerte.

— Parle moins fort.

Je baissai les yeux et fronçai les sourcils en écoutant le bavardage indistinct de la radio.

— Désolée, soufflai-je en traînant des pieds avant de m'arrêter à une distance raisonnable de la fourgonnette ouverte. David n'a pas tué Brett, continuai-je fermement. Les trois femmes à la morgue n'avaient été victimes que de tragiques accidents. Serena essaie de se dépêtrer de ce qui vient de lui arriver et David fait de son mieux. Vous devriez arrêter Trent, et non David.

— Rachel, stop.

— Il me l'a avoué ! m'exclamai-je. Pourquoi personne ne me croit ?

Glenn se pencha vers moi et je me raidis, faisant preuve de toute la maîtrise dont j'étais capable pour me retenir de lui briser le bras au moment où il toucha mon épaule.

— Tais-toi, dit-il fermement en se tenant si près que je sentais la sueur sous son après-rasage. Tous les gens qui portent un badge savent que tu détestes Kalamack. Je ne peux pas demander de mandat d'arrestation contre lui parce que tu prétends qu'il t'a avoué les meurtres.

J'émis un gloussement de dérision puis glapis lorsqu'il m'attira vers lui d'un geste brusque.

— Je te crois, Rachel, poursuivit-il, chuchotant presque à mon oreille. Cet homme est un fumier. Et je vais mettre mon nez là-dedans.

— Mettre ton nez là-dedans, raillai-je et je tressaillis quand il me pinça l'épaule.

— J'ai dit que j'allais mettre mon nez là-dedans et si je trouve quelque chose, je te le ferai savoir. (Il me relâcha.) Mais tiens-toi bien. Tu ne me seras d'aucune aide en prison.

Je reculai d'un pas et vis l'équipe d'ambulanciers emporter Serena. Ils avaient utilisé un charme de sorcière pour lui rendre son apparence humaine. D'après ce que je pouvais voir, elle ressemblait aux femmes de la morgue : une silhouette fine sous le drap de la civière, de longs cheveux bruns en bataille. David s'intéressait manifestement à un certain type de femmes. Alors même qu'elle était inconsciente, ses traits étaient toujours tirés par la douleur.

— David ne lui a rien fait, murmurai-je tandis que les ambulanciers la hissaient à l'arrière.

— Alors il sera relâché quand elle reprendra conscience et qu'elle le confirmera, répondit Glenn.

Je me tournai vers lui, la vision brouillée par des larmes de colère.

— Dans un monde parfait, ouais.

Le parfum d'encens me chatouilla les narines et je fis volte-face. Denon était derrière moi, visiblement amusé de m'avoir surprise. Il avait meilleure mine et avait presque retrouvé son attitude d'autrefois. Il portait un polo, comme à son habitude, et un pantalon qui mettait en valeur sa taille fine et ses jambes musclées. Un quelconque vampire mort lui était manifestement passé dessus, lui fournissant de quoi booster son moral. Mon pouls s'accéléra au souvenir de l'agent de la SO menottant David, et je heurtai Glenn en reculant.

— Denon, dis-je avec raideur, pensant que je n'avais pas peur de lui mais de ce qu'il pourrait faire sous le couvert de la justice de la SO.

— Morgan, enchaîna l'homme imposant d'une voix magnifique, aussi douce que du chocolat chaud. (Son regard dériva vers Glenn, derrière moi.) Agent Glenn.

Je frissonnai, sa voix glissant le long de mon échine avec la délicatesse du velours. Mince, quelqu'un avait joué avec lui, c'était certain. Glenn semblait avoir remarqué, lui aussi, mais il se contenta de hocher la tête.

Denon sourit en montrant ses dents nettes.

— Morgan, j'aurais grand plaisir à recueillir ton témoignage lié au meurtre de Brett Markson.

Ma respiration se bloqua quand il s'approcha de moi et je trébuchai contre le large torse de Glenn. Je me redressai en rougissant.

— J'ai un alibi, Denon. Reculez.

Les gens nous regardaient et Denon haussa les sourcils.

— L'heure de la mort de Markson a été déterminée à 7 heures. Tu dormais et je sais qu'il n'y avait personne avec toi. Etant donné que ton petit ami et ta colocataire étaient tous les deux chez Piscary à ce moment-là.

Il me scruta.

Je ne voulais pas y penser. Je ne pouvais pas y penser.

— J'ai eu une réunion matinale avec M. Kalamack, répondis-je à voix basse pour qu'il n'entende pas le tremblement dans ma voix.

Denon écarquilla les yeux et se départit de son attitude arrogante, ce qui me redonna courage.

— Vous savez comment sont les humains, ajoutai-je en faisant un pas de côté pour éviter de heurter Glenn si je devais reculer, mais ce dernier se décala avec moi. Cette façon qu'ils ont d'imposer leurs horaires à tout le monde... Aucun respect pour les autres cultures !

Ses yeux bruns plissés, Denon tira d'un étui à sa ceinture un téléphone portable d'une finesse obscène. Il enfonça les touches avec précaution et sembla faire défiler une liste de numéros.

— Tu ne m'en veux pas si je vérifie ?

Je me figeai, ne sachant pas si Trent dirait la vérité.

— Je vous en prie, répondis-je avec audace.

Les gens autour de nous se rapprochaient. Je pouvais les sentir. Glenn se faufila plus près de moi.

— Rachel...

Je tournai les yeux vers lui et me sentis petite entre les deux hommes noirs.

— Trent était avec moi, insistai-je.

Mais l'admettra-t-il ? pensai-je, me rétractant en repensant à la manière dont nous nous étions quittés. *Probablement pas.*

— M. Kalamack, s'il vous plaît, demanda Denon d'une voix sympathique et j'entendis celle d'une femme lui répondre. Bien sûr, m'dame. C'est l'agent Denon de la SO. (Il me sourit quand la communication fut établie.) Monsieur Kalamack, dit-il gaiement. Je m'excuse d'interrompre votre après-midi. Je sais que vous êtes très occupé et je ne vous retiendrai qu'un instant. J'ai besoin de vous pour confirmer que vous étiez avec Mlle Rachel Morgan ce matin entre 7 heures et 7 h 30.

J'avalai ma salive avec difficulté, j'aurais voulu sentir mon pistolet, rangé dans mon sac. Mais il était probablement préférable que ce soit Glenn qui l'ait.

Denon posa les yeux sur moi.

— Non, monsieur, répondit-il dans le minuscule téléphone. Oui, monsieur. Merci. Passez une bonne journée également.

Le visage vide de toute expression, Denon ferma le clapet de son téléphone.

— Alors ? demandai-je.

Je transpirais. Même un humain pouvait le voir.

— Tu fais comme si tu ne connaissais pas la réponse, dit-il d'une voix onctueuse.

Derrière moi, Glenn se déplaça.

— Agent Denon, arrêtez-vous Mlle Morgan ou non ?

Je retins mon souffle. Denon serra ses larges poings avant de les relâcher.

— Pas aujourd'hui, répondit-il en se forçant à sourire.

Je soupirai en repoussant une mèche de cheveux qui s'était échappée de la tresse de Jenks et tentai d'afficher une expression pleine d'assurance.

— Tu as de la chance, sorcière, lança Denon en faisant volte-face avec grâce. Je ne sais quelle est ta bonne étoile mais elle est sur le point de tomber.

Sur ces mots, il s'éloigna.

— Ouais, et les anges pleurent quand meurent les hommes justes, répliquai-je en espérant qu'il allait un jour trouver un nouveau recueil de citations à débiter.

Soulagée, je tendis le bras pour récupérer mon sac à main, toujours en possession de Glenn.

— Donne-moi ça, dis-je en le tirant à moi.

Le véhicule dans lequel était monté Denon démarra avec un léger crissement de pneu.

La tête baissée, pensif, Glenn me guida vers une voiture banalisée du BFO : grosse, noire, des lignes sportives polyédriques.

— Je vais te ramener chez toi, proposa-t-il et je le suivis docilement.

— Trent a dit la vérité, dis-je, tandis que nos pas s'accordaient à la perfection. Je ne comprends pas. Il aurait pu m'envoyer en prison et avoir tout le loisir de fouiller mon église pour trouver le Foyer.

Glenn m'ouvrit la portière et je me glissai dans l'habitacle en appréciant sa courtoisie.

— Il s'inquiète peut-être d'avoir été vu par quelqu'un, dit Glenn en réfléchissant à voix haute avant de refermer ma portière.

— Peut-être qu'il s'est servi de Ceri et moi comme alibis, murmurai-je pendant qu'il faisait le tour de la voiture et s'installait au volant.

Je grimaçai, pensive. *C'est pas malsain, ça ?* Se servir d'une femme splendide comme Ceri pour s'assurer un alibi, pendant que l'un de tes pions balançait quelqu'un dans une benne à ordures à ta place ? Glenn démarra la voiture et laissa passer l'ambulance devant nous. Celle-ci roulait à vitesse réduite et les sirènes allumées.

— David ne va pas endosser ça, objectai-je, déterminée, serrant mon sac sur mes genoux. Trent a peut-être dit la vérité parce qu'il savait que j'avais le Foyer avec moi, de peur que la SO le trouve.

— J'espère que tu as raison. (La voix de Glenn était distante et il regarda des deux côtés avant de s'engager dans le trafic.) J'espère vraiment que tu as raison. Parce que si M. Hue est effectivement

accusé de tous ces meurtres, la SO en aura après toi pour assistance et complicité, même avec cet alibi. Le fait que David t'ait demandé de l'aide ne facilite pas les choses.

Je m'enfonçai dans le siège en cuir, posai un coude sur le rebord de la vitre ouverte et laissai mon regard errer dans le vague.

— Super, murmurai-je pour moi-même.

J'ai vraiment une vie pourrie.

Chapitre 29

M

es paupières papillonnèrent quand Glenn freina à un feu rouge. Je clignai des yeux en me rendant compte que j'étais presque arrivée chez moi et me redressai de ma position avachie. La journée avait été chaude et, apparemment, j'avais somnolé. Manifestement, rester assommée pendant huit heures n'était pas aussi bénéfique que dormir. Je jetai un coup d'œil embarrassé à Glenn et rougis lorsqu'il m'adressa un sourire, ses dents éclatantes de blancheur contrastant avec sa peau sombre.

— S'il te plaît, dis-moi que je n'ai pas ronflé, murmurai-je.

Je n'aurais jamais imaginé pouvoir m'endormir. J'avais seulement fermé les yeux pour rassembler mes esprits. Ou peut-être pour échapper à quelque chose.

— Tu ronfles avec grâce, répondit-il en donnant un petit coup au cendrier inutilisé. Vous êtes drôles, tous les deux.

Jenks s'éleva dans une bouffée d'éclats dorés.

— Je suis réveillé ! s'exclama-t-il en tirant sur ses vêtements pour les défroisser dans une attitude charmante, les yeux écarquillés et tentant d'arranger sa touffe de cheveux blonds.

Lui au moins avait une excuse, puisqu'à cette heure-ci, habituellement, il dormait.

L'horloge sur le tableau de bord indiquait 14 heures passées de quelques minutes. Après avoir quitté David, Glenn m'avait d'abord conduite au BFO pour que je fasse ma déposition. Il ne voulait pas laisser la SO choisir le moment le plus inopportun pour m'en soutirer une. Nous étions ensuite passés récupérer Jenks à la SO et déposer une copie de ma paperasse, tout à fait légale. Nous avions également fait un détour par la morgue, ce qui m'avait totalement abattue. J'étais certaine que Glenn avait mieux à faire que nous trimballer partout, mais je lui étais reconnaissante, puisque je n'avais plus de permis valable.

David était toujours en détention. Jenks avait entendu son interrogatoire et, apparemment, Brett avait rejoint David la veille pour discuter de son entrée dans notre clan. Ça devait être une surprise et je fondis en larmes en l'apprenant. C'était donc pour cette raison que

Trent l'avait pris pour cible. Ce dernier était un monstre et je me maudis d'avoir laissé quelques-unes des choses honorables qu'il avait faites – comme admettre avoir passé la matinée avec moi, en l'occurrence – me faire oublier qu'il était un seigneur de la drogue et un meurtrier. Il n'agissait décemment que si cela pouvait lui être d'une quelconque utilité, comme s'assurer un alibi entre 7 heures et 7 h 30. Ceri avait raison. Cet homme avait tout du démon, sauf l'espèce.

Sous le prétexte d'une loi inventée de toutes pièces, la SO détenait David sans le moindre chef d'accusation officiel. C'était illégal, mais quelqu'un avait probablement deviné que le Foyer était en liberté, puisqu'un solitaire transformait des femmes en garous. David était plongé dans cette histoire jusqu'au cou. Ce n'était qu'une question de temps avant que je le rejoigne. Peut-être que la détention le protégerait de Trent, qu'ainsi il ne pourrait pas le tuer. Peut-être.

Je suis désolée, David. Je n'aurais jamais imaginé que cela pouvait arriver.

Nous entrâmes dans l'ombre fraîche de ma rue et je serrai mon sac sur mes genoux pour sentir le Foyer contre moi. Je plissai les yeux en voyant la fourgonnette noire qui était garée devant l'église... quelqu'un punaisait une note sur ma porte.

— Jenks. Regarde ça, murmurai-je et il suivit mon regard.

Glenn s'arrêta à distance et Jenks se faufila par la fenêtre en déclarant :

— Je vais voir ce que c'est.

L'homme au marteau nous aperçut et, avec une rapidité inquiétante, il dévala l'escalier et se rua dans sa voiture.

— Tu veux que je reste ? demanda Glenn en se garant.

Il tenait un stylo et se mit à recopier le numéro de la plaque tandis que la fourgonnette noire s'éloignait.

Lorsque Jenks voleta devant la note, la poussière dorée qui s'échappait de ses ailes vira au rouge.

— Je ne sais pas, murmurai-je.

Je sortis de la voiture et montai l'escalier d'un pas lourd.

— Expulsés ! s'exclama Jenks en pivotant dans les airs, le visage blême. Rachel. Piscary nous expulse. Il nous expulse !

J'arrachai le papier de son clou.

— Alors là, certainement pas, répliquai-je en parcourant le document officiel.

Il était flou car c'était une mauvaise copie, mais suffisamment clair. Nous avions trente jours pour vider les lieux. Ils allaient démolir l'église, prétendument parce qu'elle n'était plus sanctifiée, mais je savais que la décision venait de Piscary.

Glenn se pencha par la fenêtre.

— Tout va bien ?

— Rache ! s'exclama Jenks, visiblement terrifié. Je ne peux pas déplacer ma famille. Matalina n'est pas bien ! Ils vont passer le jardin au bulldozer !

— Jenks, dis-je en levant les mains, même si je ne pouvais pas le toucher. Tout va bien se passer. Je te le promets. On va élaborer un plan. Tout ira bien pour Matalina !

Jenks me regarda longuement, les yeux écarquillés.

— Je... je..., bégaya-t-il, puis il décolla comme une flèche en gémissant et fonça vers l'arrière de l'église.

Je laissai retomber mes mains. Je me sentais tellement impuissante.

— Rachel ? appela Glenn depuis la rue et je me retournai.

— On est expulsés, répondis-je en agitant le papier en guise d'explication. Trente jours.

La colère monta lentement en moi.

Glenn plissa les yeux.

— Ne fais pas ça, sorcière, prévint-il en voyant que je serrais les poings.

Je laissai mon regard errer dans la rue, de plus en plus furieuse.

— Je ne vais pas le tuer, répliquai-je. Me prends pas pour une idiote. Mais c'est une invitation. Si je ne vais pas le voir, il fera pire.

Merde. Ma mère.

Glenn ouvrit la portière et sortit. Ma pression sanguine monta en flèche.

— Remets ton petit cul brun dans ton affreuse Crown Victoria, dis-je. Je sais ce que je fais.

Je parcourus des doigts les lignes du Foyer dans mon sac tandis que Glenn atteignait les marches du bas et levait les yeux vers moi, le pistolet à la ceinture.

— Donne-moi tes clés de voiture.

— Je crois pas, non.

Il plissa les yeux.

— Donne-les-moi ou je vais devoir t'arrêter moi-même.

— Sur quels motifs ? demandai-je avec agressivité en le regardant de haut.

— Tes bottes. Tu enfrens toutes les lois de la mode.

Je les regardai en soupirant et levai un pied pour mieux juger.

— Je vais simplement lui parler, gentiment, en toute sympathie.

Glenn haussa les sourcils et tendit une main.

— J'ai vu comment tu parles à Piscary. Les clés ?

Je crispai la mâchoire.

— Envoie une voiture chez ma mère, demandai-je et, quand il acquiesça, je fourrai l'avis d'expulsion dans mon sac, attrapai mes clés et les lui lançai.

— Salaud, murmurai-je quand elles retombèrent dans sa main.

— Gentille fi-fille, dit-il en baissant les yeux sur mes clés de voiture zébrées. Tu les récupéreras quand tu iras à tes leçons.

J'ouvris la porte de l'église et me mis la main sur la hanche.

— Si tu m'appelles fi-fille encore une fois, je te réduis les testicules en prunes et je fais de la confiture avec.

Glenn remonta dans sa voiture en gloussant.

J'entrai dans l'entrée obscure et refermai la lourde porte en faisant trembler le vasistas au-dessus. Mon sac serré fermement contre moi, je me dirigeai d'un pas lourd vers le sanctuaire et m'approchai de mon bureau. J'ouvris bruyamment les tiroirs et fouillai rageusement ici et là jusqu'à trouver mon double de clés. Il y avait exactement les mêmes clés que sur l'autre trousseau, plus la clé qui ouvrait le coffre d'Ivy et une autre de l'appartement de Nick, que l'on n'avait jamais jetée. Dieu seul sait pourquoi.

J'éprouvai une satisfaction suffisante qui étira les commissures de mes lèvres en un sourire mauvais et, après avoir jeté le trousseau dans mon sac, je m'approchai de la fenêtre latérale pour regarder Glenn tourner au bout de la rue. Le verre rouge teinté conférait un aspect irréel au monde extérieur, le faisant ressembler à l'au-delà.

— Jenks ! criai-je tandis que la voiture disparaissait. Si tu m'entends, mets ton plus beau costume. On a du léchage de cul à faire.

Chapitre 30

C

e n'est pas pareil, me dis-je à moi-même, les deux mains crispées sur le volant de ma décapotable, le vent qui s'engouffrait par la vitre baissée arrachant des mèches de cheveux de ma tresse. Cette situation ne ressemblait en rien à la nuit où j'avais essayé de coincer Piscary, l'année précédente. Déjà, Jenks était avec moi, cette fois. Et je n'étais pas aussi furieuse, ni furieusement aveugle, d'ailleurs. Et Jenks était avec moi. J'avais une belle proposition de paix à faire pour me sauver la mise et, pour finir, Jenks était avec moi.

Je mis mon clignotant et tournai rapidement à gauche pour me diriger vers la rivière et m'engager dans le trafic. J'avais des amis à la *Pizzeria Piscary*, mais comme Piscary était de retour, ils ne m'aideraient pas. Jenks me tenait lieu d'assurance, maintenant que le Foyer se trouvait vraiment au bureau de poste, perdu si profondément dans les méandres de la bureaucratie humaine et si jalousement gardé que la SO elle-même ne pourrait l'atteindre. La présence du pixie était plus importante pour moi que celle de mon pistolet, chargé et caché dans mon sac. Une amulette de douleur pendait autour de mon cou, devant ma chemise pour éviter qu'elle m'affecte avant que j'en aie besoin. Et j'avais le sentiment que j'allais en avoir besoin.

Une grosse quantité d'énergie des lignes était stockée dans ma tête, pourtant, et dans ma poche je gardais un coupe-ongles tellement résistant que l'on pouvait l'utiliser sur un éléphant et qui, je l'espérais, serait suffisamment solide pour rompre un bracelet anti-ligne d'énergie. Mais c'était sur Jenks que je comptais pour faire pencher la balance entre : sortir de chez Piscary avec un nouveau bail à vie ou passer une éternité d'enfer avec lui ou Al.

C'était ma meilleure option. Trent savait que j'avais le Foyer. La SO n'était pas assez bouchée pour ne pas comprendre qu'il était toujours en ma possession. Je voulais la protection de Piscary contre eux tous.

Mon Dieu, comment en suis-je arrivée là ?

La brise qui s'engouffrait par la fenêtre agita les ailes de Jenks. Il était assis sur le rétroviseur central, face à l'arrière, et regardait le paysage défiler d'un air absent. Il avait les traits tirés et soucieux. Il

n'y avait pas la moindre parcelle de rouge sur ses ailes, signe de son état d'esprit. Si l'on perdait le jardin, le stress allait entraîner Matalina dans une spirale descendante. J'aurais des difficultés à l'empêcher de tuer Piscary si la situation se corsait. Mais, si c'était le cas, tuer Piscary serait effectivement le seul moyen de survivre.

Je ne voulais pas en arriver là. Le vampire mort-vivant était la seule personne de ma connaissance qui pouvait garder le Foyer en sécurité jusqu'à ce qu'on puisse de nouveau le dissimuler aux yeux du monde.

En voyant la détresse de Jenks, je pris une inspiration pour lui parler de sa tenue. Je ne l'avais jamais vue auparavant, une sorte de mélange entre l'uniforme noir de Quen et une tunique de cheik du désert aux plis flottants. Mais Jenks me jeta un bref coup d'œil et je me retins.

— Merci, Rachel, dit-il, les ailes complètement immobiles. Pour tout. Je veux te le dire, au cas où aucun de nous deux ne s'en sortirait.

— Jenks..., commençai-je, mais il m'arrêta avec un bourdonnement d'ailes tranchant.

— Ferme ta bouche, sorcière ! aboya-t-il, même si je savais qu'il n'était pas furieux. Je veux te remercier... cette année a été la meilleure de toute ma vie. Et pas seulement pour moi. Mais aussi pour ce vœu de stérilité que tu m'as donné et qui a probablement permis à Matalina de passer l'hiver. Quant au jardin et à tout ce qu'impliquait le fait de travailler avec toi... (Le regard de Jenks se fit distant.) Même s'ils passent tout au bulldozer, je voulais que tu saches que ça en valait la peine. Mes enfants savent que tout est possible si l'on prend des risques et qu'on travaille dur. Qu'il est possible de s'intégrer dans le système que vous autres géants avez mis en place. C'est tout ce qu'un père a réellement besoin de transmettre à ses enfants. Ça, et aimer quelqu'un de toute son âme.

Son discours sonnait comme une dernière confession et je détournai mon regard de la voiture qui freinait devant moi pour le poser sur lui.

— Seigneur, Jenks. Tout va bien se passer. Je vais donner le Foyer à Piscary et il annulera l'expulsion. Et une fois que tout le monde saura qu'il détient ce truc, la vie reviendra à la normale. Matalina va s'en sortir.

Il ne répondit rien. Matalina n'irait pas mieux, quoi qu'il se passe dans les prochaines vingt-quatre heures. Mais je me serais maudite plutôt que de ne pas faire tout ce qui était en mon pouvoir pour lui permettre de passer le prochain hiver. Je n'allais certainement pas la laisser hiberner et risquer de ne pas se réveiller.

Les ailes de Jenks s'affaîsèrent et il souleva un pan de tissu pour astiquer son épée. Ça m'allait aussi bien. Cette conversation ne me

plaisait pas et la détresse de Jenks me nouait l'estomac. Je fis de nouveau le souhait qu'il soit plus grand, uniquement pour pouvoir le serrer dans mes bras.

Je me raidis, prenant soudain conscience de quelque chose. Ivy vivait cela tous les jours. Elle ne pouvait pas toucher quelqu'un qu'elle aimait sans que sa soif de sang fasse irruption.

Putain, on est vraiment des cas sociaux !

Je me forçai à détourner mon regard du pare-chocs du type devant moi. La *Pizzeria Piscary* était juste à côté et je voulais sortir de la rue avant que la SO me découvre. Ils étaient étrangement absents et je me demandai s'ils ne me surveillaient pas à distance pour vérifier si je comptais prendre le Foyer à quelqu'un. Je suppose que l'avoir envoyé par la poste n'était pas la chose la plus intelligente à faire, mais je ne pouvais pas le cacher dans une consigne, et ç'aurait été une erreur de le confier à Ceri. L'humanité avait résolument pris le contrôle du système de distribution du courrier et Piscary lui-même y penserait à deux fois avant de faire pression sur un employé surmené qui risquerait de péter les plombs et devenir aussi timbré qu'une enveloppe. Il y avait certaines choses que même un vampire ne se risquait pas à faire.

La tension monta d'un cran et Jenks agita les ailes par à-coups tandis que nous nous engagions dans le parking de la pizzeria. Ouais, sur le papier, le plan semblait bon, mais Piscary pouvait m'en vouloir plus que je le pensais de l'avoir envoyé en prison. Je n'avais fait que mon boulot, mais ça n'allait probablement pas l'émouvoir outre mesure.

Nerveuse, je parcourus attentivement la zone des yeux. Les quelques voitures regroupées devant l'entrée de la cuisine n'appartenaient manifestement pas aux patrons. Je ne vis pas la moto d'Ivy, mais il y avait un monticule d'ordures entassées sur le trottoir. Des panneaux de lambris qui recouvraient autrefois les fenêtres de l'étage, et les grandes tables et les tabourets dernier cri que Kisten y avait installés étaient maintenant négligemment empilés en un tas de presque deux mètres, entre le parking et la route, en attente d'un enlèvement. Piscary faisait apparemment quelques remaniements.

Les yeux écarquillés, je levai lentement le pied de la pédale en apercevant le système d'éclairage de Kisten au milieu des débris, les poutres métalliques tordues comme si elles avaient été arrachées du plafond sans la moindre délicatesse. Les spots de couleur étaient en miettes et son billard reposait au-dessus.

— Rache, dit Jenks, et mon sang ne fit qu'un tour, ce tas d'ordure vient de bouger.

La peur me submergea et mon cœur bondit. Kisten était assis sur le trottoir, entre les monticules de débris. Le soleil brillait sur ses

cheveux blonds et il jeta quelque chose qui retomba sur la pile avec un bruit métallique. Sa chemise rouge et son pantalon de lin noir avaient vu des jours meilleurs. Il semblait au rebut, comme les ordures.

— Oh, mon Dieu, murmurai-je.

Il leva la tête tandis que j'avancais la voiture pour la garer en biais, dans le sens de la sortie, le long des lignes presque effacées. La colère se lisait dans ses yeux totalement noirs... une haine absolue mêlée d'un sentiment de trahison et de colère.

— Euh, Rachel, on devrait peut-être rester dans la voiture.

Je laissai le moteur tourner, puis, le cœur battant, j'ouvris la portière avec maladresse. Jenks sortit avant moi comme une flèche, agressif et vigilant. Kisten se leva et je jetai un coup d'œil au restaurant sombre et à la fenêtre de l'étage qui surplombait le parking. Rien ne bougeait, à l'exception d'un bout de papier collé sur la porte. Inquiète, je me dirigeai vers Kisten à pas mesurés, mes bottes à talons claquant sur le sol.

— Kisten ?

— Qu'est-ce que tu fais là ? aboya-t-il, et je m'arrêtai, perplexe.

Je restai immobile un moment tandis que les voitures passaient à côté de moi.

— Piscary nous expulse, répondis-je tandis que Jenks voletait à côté de moi. Qu'est-ce qui s'est passé ? demandai-je en faisant un geste vers le club, dont les restes gisaient désormais sur le trottoir.

— Qu'est-ce que tu crois ? cria-t-il en regardant le restaurant. Ce fils de pute m'a expulsé ! Il m'a expulsé et a refilé ce qu'il reste de mon sang à quelqu'un !

Que Dieu nous vienne en aide. Le reste de son sang ? Un truc du genre : « Tiens, vide-le jusqu'à la mort et amuse-toi. »

Le poulx rapide, je reculai quand Kisten se rua sur les débris de sa boîte de nuit. Avec une force vampirique, il balança une chaise vers la porte d'entrée ; elle heurta le mur avant de retomber en se fracassant juste à côté du perron. La brise qui venait de la rivière toute proche tira quelques mèches de ma natte et j'eus soudain froid malgré mes deux couches de vêtements.

— Kisten, dis-je, effrayée. Ça va aller.

Je perdis toute mon assurance dès qu'il se tourna vers moi, les épaules voûtées, le regard emplí de peur et de haine.

— Non, répondit-il d'une voix rauque. Ça ne va pas aller. Il m'a donné à quelqu'un en guise de remerciement. Quelqu'un qui peut me tuer. Juste par plaisir. Et personne ne l'en empêchera parce que c'est un *putain de dieu* !

Le léger courant d'air provoqué par les ailes de Jenks me chatouilla la nuque et une peur aussi glaciale que du métal me serra le cœur. La mort se lisait dans les yeux de Kisten. Là, sous le soleil, la

mort attendait. Je fis un autre pas en arrière et sentis ma bouche se dessécher.

Kisten plongea une main dans une des poches en cuir de la table de billard et la ressortit en tenant la boule numéro 5.

— Quand Ivy dit « non », on fait l'éloge de sa force de caractère, dit-il amèrement en la soupesant d'une main expérimentée. Et moi, quand je dis « non », on me fout dehors ! (Il jeta la boule en grognant. Elle vola au-dessus du parking, presque invisible.) Va te faire foutre, espèce de salaud ! cria-t-il et une vitre se brisa à l'étage du bâtiment.

Je sursautai quand Jenks se posa sur mon épaule.

— Euh... Rachel ? dit-il en déversant sa poussière dorée sur moi. Va-t'en. S'il te plaît, retourne à la voiture et va-t'en.

Je déglutis et fis un pas vers Kisten alors qu'il s'emparait d'une autre boule.

— Kisten ? murmurai-je, effrayée par cette démonstration de force. (Je ne l'avais jamais vu si furieux.) Viens, dis-je en lui agrippant le biceps. Il faut partir.

Jenks quitta sa place et Kisten se figea lorsque je lui tirai le bras. Le visage vide de toute expression, il se tourna vers moi et son regard, brillant derrière sa frange peroxydée, me glaça le sang. Je le lâchai, sentant que j'avais fait une erreur.

— On doit y aller, dis-je, inquiète à l'idée que quelqu'un puisse arriver.

— Aller où ? demanda-t-il avec un rire cassant qui ne lui ressemblait pas du tout. Je suis mort, Rachel. Dès que le soleil sera couché, quelqu'un viendra me tuer. Aussi lentement que durera son excitation. J'ai tout donné à ce bâtard et maintenant il ne... (Sa voix se brisa, la peur et la douleur apparurent sur son visage.) J'ai tout fait pour lui, reprit-il avec une colère teintée d'un sentiment de trahison. J'ai fait des tonnes de *bénéfices* avec son bar quand il a perdu son PPM et maintenant il veut plus *me toucher*, bordel !

Sa rage et son désespoir semblèrent s'apaiser et Kisten lança une autre boule de billard. Je reculai brusquement, trébuchant presque sur les décombres de ses rampes de spots.

— Quand il a perdu son PPM, je lui ai fait gagner plus de fric qu'il en avait gagné en un an ! cria-t-il et la boule retomba lourdement. Il n'a même pas regardé les livres de compte ! (Kisten lança une troisième boule et mon cœur s'emballa quand celle-ci passa à travers le mur.) Il n'en a rien à foutre ! se déchaîna-t-il, et les huit boules allèrent percuter la fenêtre.

Je haletai quand elles se fracassèrent complètement et qu'une ombre s'approcha pour enquêter.

Kisten se détourna, la paume contre la table de billard, inclinée à quarante-cinq degrés sur une pile de petites tables rondes entassées.

Derrière les décombres, les voitures passaient, sans s'arrêter.

— Il n'a jamais regardé ces putains de livres, répéta Kisten à voix basse, comme s'il essayait de comprendre. Je pensais que ça signifierait quelque chose.

Le grincement de la porte d'entrée du restaurant m'alerta. La peur que j'éprouvais pour ce qui allait se passer surpassa celle de voir Kisten péter les plombs et je le tirai par le bras, l'odeur de vieux sang se mêlant à son habituelle odeur de cuir.

— Va dans la voiture, Kisten, dans ma voiture !

— Il n'a jamais regardé les livres, répéta Kisten, sous le choc. Il m'a juste posé un ultimatum et il a donné la fin de mon sang au vampire qui a géré l'accord entre lui et ce démon pour le faire sortir de prison. Quelqu'un qui n'en a rien à faire de moi. Je... je voulais que ce soit lui qui l'ait.

C'était tout simplement trop malsain.

— Kisten, on doit partir ! m'exclamai-je en regardant les cinq malabars qui se dirigeaient vers nous d'un pas lent en roulant leurs larges épaules.

L'un d'eux hésita devant la chaise qu'avait jetée Kisten, puis il arracha un pied en fer avant d'avancer vers nous. *Oh, merde.*

Kisten leva la tête en entendant le bruit du métal arraché. Mon sang se glaça. Il était mort à l'intérieur. Même s'il respirait et que son cœur battait, Kisten était mort, tué par une colère et une trahison que je ne comprendrais jamais. Il avait connu Piscary toute sa vie. Lié sa vie à la sienne. Acquis pouvoir et autorité sur les autres à travers lui. Découvert et goûté le sentiment de puissance que procurait le fait de vivre au-dessus des lois grâce à lui. Et Piscary avait réduit toutes ses promesses à néant avant de le jeter sur le trottoir sans pitié, sans hésitation. Éliminé. Donné à quelqu'un comme un simple cadeau, quelqu'un qui prendrait plaisir à le tuer. C'est d'une telle personne que je voulais acheter la protection ?

— S'il te plaît, murmurai-je, cherchant son regard, tout en le redoutant.

J'avais la main sur son épaule et ses muscles se crispèrent lorsqu'il serra les poings. Je sentis sa détermination avant même qu'il parle.

— J'ai besoin de faire du mal à quelqu'un, Rachel, déclara-t-il en repoussant ma main. N'interviens pas avant que je ne puisse plus bouger.

Il saisit une queue de billard parmi les débris et la souleva devant lui.

— Kisten ! suppliai-je, mais il me repoussa en arrière.

Je trébuchai puis repris mon équilibre, effrayée, et Kisten alla à la rencontre des hommes sans regarder en arrière. Paniquée, je me

ruai pour le suivre, mais Jenks s'interposa.

— Laisse-le, ordonna-t-il, les mains sur les hanches, l'air à la fois sévère et déterminé.

— Ils vont le tuer ! répliquai-je en pointant du doigt les vampires en marche, tandis que Kisten se mettait en position entre moi et ma voiture, mais Jenks secoua la tête.

— Non, ils ne le tueront pas, dit-il sans les quitter des yeux. Il appartient à quelqu'un d'autre. (Je lus la peur dans son regard.) Quand ils auront fini de le tabasser, tu devras l'emmener hors de Cincy avant que qui que ce soit le trouve.

— C'est ce que j'essaie de faire ! criai-je en tapant presque du pied.

Imbéciles, crétins de mecs ! Comment est-ce que je pouvais donner le Foyer à Piscary à présent ? Puis une idée me frappa, une idée terrible. Si le Foyer était aussi important que je le croyais, peut-être pouvais-je acheter la sécurité de Kisten en même temps que la mienne ? Je pouvais laisser Ivy s'en sortir toute seule, mais Kisten...

La panique me submergea de nouveau et je trépignai d'impuissance tandis que les cinq hommes se rapprochaient de Kisten. L'un des vampires se glissa de l'autre côté du capot de ma voiture pendant que les quatre autres continuaient à avancer pour le piéger contre les décombres. Celui qui portait du cuir m'était familier. Je reconnaissais son sourire cruel. C'était celui que Kisten avait tabassé l'année précédente avant de m'emmener en bas voir Piscary. Sam.

— Jenks...repris-je avec nervosité.

Mon sac et mon pistolet étaient dans ma voiture, hors de portée.

— Ça va aller, répondit-il d'une voix aiguë, mais je ne le crus pas. Reste en dehors de ça.

— Jenks ? répétais-je plus fort avant de sursauter quand Kisten leva la main et abattit sa queue sur Sam.

Ce dernier para sans ralentir. Il sourit, dévoilant ses crocs, et poursuivit en sautant sur un pied pour frapper Kisten au ventre.

Celui-ci encaissa et pivota sur lui-même. Son visage était déformé par la haine : je ne l'avais jamais vu faire preuve d'une telle brutalité auparavant et je reculai, une main sur la poitrine. *Est-ce qu'ils s'attendent vraiment que je reste là à les regarder le tabasser ?*

Avec une rapidité qui rendait leurs mouvements presque imperceptibles, Kisten et Sam échangèrent des coups, encerclés par les autres vampires. Personne ne faisait attention à moi, mais je ne pouvais pas accéder à ma voiture.

— Kisten, derrière toi ! criai-je lorsque l'un d'eux l'agrippa alors qu'il pivotait.

Les dents découvertes, Kisten attrapa le bras du deuxième vampire. Une légère secousse, une torsion sauvage, et la gorge du

vampire se déchira. Un hurlement de douleur s'éleva. Kisten se lécha les lèvres avant d'envoyer le cul de la queue de billard dans la nuque de l'homme. Affichant une expression résolue, il gronda féroce et laissa tomber le vampire. Puis il lui donna des coups de pied alors qu'il suffoquait.

Sam chargea de nouveau et Kisten agrippa sa queue fendue comme un couteau. Sam gambilla en arrière et le nargua pour que Kisten le suive et s'éloigne du vampire à terre. Il ne respirait probablement déjà plus, convulsant sur le trottoir.

Un troisième vampire, qui portait une casquette à l'envers, s'avança, voûté et prudent, avec son bout de fer dans les mains. Obnubilé par son besoin d'en découdre, Kisten se rua sur lui, toutes dents dehors.

Le vampire bondit sur le côté et Kisten se décala, avant de se laisser tomber à terre pour lui faire un croche-pied.

Le barreau de chaise en fer heurta le sol juste devant le vampire avec un fracas métallique. Je haletai lorsque Kisten se déplaça trop vite pour que je puisse le voir, s'abattant sur l'homme en un éclair. Son cri de douleur s'interrompit avec une rapidité effrayante et Kisten roula sur le côté, la barre de métal désormais dans ses mains. Elle était destinée à Sam et ce dernier recula prudemment. Hurlant comme un fou, Kisten attaqua avec des gestes rendus flous par leur rapidité.

Les spasmes du vampire que Kisten avait laissé à terre cessèrent. Ses yeux aveugles regardaient fixement le ciel bleu immaculé. Ses cheveux volaient dans la brise. Mais l'homme était mort. Je le savais. Et je n'avais même pas vu ce que Kisten lui avait fait.

— Kisten, arrête ! criai-je avant de bondir sur le côté quand le quatrième vampire vint se fracasser contre la table de billard à côté de moi.

Il la heurta violemment, ses yeux virèrent au blanc et il resta un instant les quatre fers en l'air, pantelant, avant de glisser et de heurter le pavé.

Je me tournai vers Kisten, le cœur battant la chamade. Je voulais que la bagarre cesse, mais il était hors de lui et j'avais trop peur d'intervenir. Ses traits étaient horribles et déformés, ses gestes vifs et agressifs. Et lorsque Sam s'avança vers lui avec la même attitude, je ne pus rien faire.

Sam pivota en grondant, les cheveux flamboyants, puis envoya un coup de pied circulaire dans la tête de Kisten.

Ce dernier trébucha en arrière et porta une main à son visage pour toucher le sang qui commençait à couler de la blessure sous son œil. Comme s'il ne sentait rien, il envoya un coup de pied retourné, puis un autre, chaque mouvement le rapprochant de moi.

Au troisième coup, Kisten atteignit sa cible. Sam se figea, avec

un sourire sauvage, Kisten lui brisa la cheville. Son adversaire poussa un cri de colère avant de reculer en contrôlant sa chute. Kisten s'apprêtait à lui porter un coup fatal mais Sam pivota sur le dos pour prendre de l'élan, puis balaya le genou de Kisten avec sa cheville intacte.

Kisten s'effondra sur son pied blessé. Je bondis en avant puis hoquetai lorsque deux des autres vampires qu'il avait battus juste avant lui tombèrent dessus. Les grognements de douleur de Kisten et les bruits sourds de leurs poings sur sa chair me tordirent l'estomac. Contre un vampire, Kisten pouvait se défendre, mais deux ? Ça allait tourner au massacre.

Sam se releva en titubant et essuya une traînée de sang sur son menton.

— Relevez-le, souffla-t-il péniblement et Jenks se mit en travers de mon chemin pour m'empêcher d'intervenir.

Frustrée, je reculai brusquement. Assez. Il en avait eu assez !

Mais, quand Sam me regarda et pointa du doigt pour que je reste où j'étais, je m'exécutai, effrayée par la haine profonde et obscure que je lus dans ses yeux.

— Ne t'inquiète pas, petite sorcière, dit-il, le souffle lourd. On en a presque fini. Piscary a offert sa mort à quelqu'un d'autre, sinon ce serait déjà terminé.

Son rire glaça mon âme. Il savait de qui il s'agissait. Il savait à qui Piscary avait donné Kisten. Je me demandai si c'était bien celui qui avait convoqué Al pour organiser le coup monté qui avait permis à Piscary de sortir de prison.

— C'est qui ? hurlai-je, mais il se contenta de rire plus fort.

Le vampire au bras cassé et celui qui avait été assommé par le choc contre la table de billard luttèrent pour relever Kisten en prenant appui sur ma voiture. Le sang coulait de sa bouche et il avait une coupure sous son œil gonflé, presque fermé. Le soleil frappait ses cheveux blonds qui tombaient en cascade devant sa tête penchée. Sam s'approcha en boitant, attrapa ses cheveux et lui releva la tête.

Kisten cligna des yeux pour le regarder. La colère bouillonnait encore en lui et Sam sourit d'un air moqueur.

— Je savais que t'étais un dur à cuire, dit-il avant de lui assener un coup dans l'estomac.

Je tendis le bras lorsque Kisten s'effondra, entraînant presque avec lui les deux vampires qui le soutenaient.

— Tu n'es rien ! hurla Sam, furieux. Tu as toujours été moins que rien ! Il n'y a que Piscary !

Tout en chancelant, Sam frappa de nouveau Kisten et celui-ci gémit.

— Ça suffit ! criai-je, mais en vain.

Jenks fit vrombir ses ailes.

Le vampire en colère essuya le sang qui coulait de son nez et saisit de nouveau les cheveux de Kisten pour lui relever la tête. Celui-ci avait les yeux fermés, mais je pouvais voir sa poitrine se soulever à chaque inspiration.

— Tu as toujours été moins que rien, Felps. Souviens-t-en quand tu mourras. Tu n'étais rien de ton vivant, et tu seras encore moins que ça une fois mort.

— J'ai dit ça suffit ! criai-je en entendant le hurlement des sirènes au loin.

Sam tourna les yeux vers moi et me sourit en dévoilant ses dents.

— Viens me voir quand tu auras besoin d'un petit quelque chose, petite sorcière. Je me ferai une joie de te le donner.

Je pris une inspiration pour lui répondre de se carrer sa remarque où je pense, mais les deux vampires relâchèrent leur proie, qui se laissa glisser le long de la portière de ma voiture. Boitant pour éviter de s'appuyer sur sa cheville cassée, Sam se pencha vers Kisten. Ce dernier se crispa et je fus frappée d'horreur en voyant Sam se redresser, tenant dans la main le clou en diamant qui pendait à l'oreille de Kisten.

— Piscary dit que tu seras mort deux fois avant le lever du soleil, dit Sam en inclinant la tête pour mettre la boucle à sa propre oreille. Il pense que tu n'as pas les tripes de prendre la bonne décision et de te racheter. Que tu es devenu faible. Moi ? Je pense que tu n'as jamais eu l'étoffe d'un mort-vivant.

Les deux autres vampires commencèrent à s'éloigner en boitillant et, après avoir donné un dernier coup à Kisten, Sam les suivit en laissant le dernier d'entre eux sur le trottoir, le regard braqué vers le soleil.

Kisten bougeait à peine, recroquevillé sur lui-même. Je m'approchai de lui, le cœur battant. C'était stupide. Seigneur ! Comme les hommes pouvaient être stupides ! Se tabasser les uns les autres... voilà qui était constructif, bordel !

— Kisten, soufflai-je en m'agenouillant à côté de lui.

Je jetai un coup d'œil derrière moi, vers la rue, en me demandant pourquoi personne ne s'était arrêté. Kisten était démolì, la tête penchée, le sang s'écoulant de ses multiples blessures. Son pantalon coûteux était déchiré et sa chemise en lambeaux. Je tâtonnai en tremblant pour arracher l'amulette de douleur de mon cou et la passer autour du sien, et je l'entendis prendre une inspiration nette quand je la glissai sous sa chemise pour la connecter avec sa peau.

— Ça va aller, dis-je en regrettant de ne pas voir le restaurant car ma voiture me bouchait la vue. Allez, Kisten. Aide-moi à te

relever.

Au moins, je n'aurais pas à le traîner jusqu'à la voiture.

Il me repoussa avant de se pencher et de pousser sur ses jambes en s'aidant de la voiture pour se mettre debout.

— Je vais bien, dit-il en clignant des yeux devant mon expression soucieuse, avant de cracher du sang sur les graviers. Donne-moi... mon... bâton de chance.

Il regarda la queue de billard cassée et je serrai les lèvres.

— Contente-toi de monter dans cette foutue voiture, jurai-je. On doit partir d'ici. J'ai l'impression que la SO va débarquer.

Je tentai d'ouvrir la portière, mais Jenks me barrait le chemin, saupoudrant les coupures de Kisten.

— Je veux mon bâton, répéta Kisten en se laissant tomber sur le siège passager, salissant la vitre avec ses cheveux pleins de sang. Je vais... l'enfoncer... dans le cul de Piscary.

Ouais, ça sonne bien. Après avoir poussé ses deux pieds dans la voiture et l'avoir redressé, je ramassai la queue cassée et la posai à côté de lui. Je fermai la porte. Alors seulement je jetai un coup d'œil au restaurant. La peur me submergea et je serrai mes bras autour de moi en sentant le vent soulever mes cheveux. Ivy était liée à tout ça, perdue dans la démence de Piscary. Et j'allais devoir passer un accord avec lui pour Kisten aussi bien que pour moi. Je posai de nouveau les yeux sur ce dernier, avachi sur son siège. Je devais sortir Ivy d'ici. C'était insensé. Des choses comme ça n'auraient pas dû arriver.

Le hurlement des sirènes m'arracha à mes pensées et, tandis que les voitures défilaient à un bon soixante-dix kilomètres heure, je fis le tour de mon véhicule.

— Rachel, intervint Jenks en se mettant en travers de mon chemin. C'est pas prudent.

— Ah, tu crois ? répondis-je amèrement en tendant la main vers la poignée, mais il s'interposa de nouveau.

— Non, dit-il en voletant si près que je louchais presque. Je veux dire que je crois que ce n'est pas prudent pour toi. Avec Kisten.

Je tournai la tête vers Kisten, effondré contre la vitre maculée de sang, puis ouvris la portière.

— Ce n'est pas le moment pour la paranoïa de pixie, répliquai-je fermement.

Il refusa de bouger et déversa de la poussière étincelante et cuivrée qui me picota la main en tombant.

— Je pense que Piscary lui a dit de te tuer, implora-t-il à voix basse pour éviter que Kisten entende. Et quand il a refusé, il l'a jeté dehors. Tu as entendu ce qu'il a dit, à propos d'Ivy : on la félicite quand elle dit «non », alors que lui, on le jette à la rue.

Je suspendis mon geste, la main sur la poignée. J'avais froid.

Jenks se posa sur la vitre devant moi, les ailes battant sans relâche.

— Réfléchis, Rachel, dit-il en faisant de grands gestes. Il a été dépendant de Piscary toute sa vie. Ivy n'est pas la seule que Piscary a détruite, mais Kisten a toujours été docile, alors ça ne se voyait pas. Te tuer est le seul moyen d'avoir une chance de revenir chez Piscary. Rache, c'est pas prudent. Méfie-toi.

Les traits de Jenks étaient crispés par la colère. Le son des sirènes se rapprochait. Je me souvins de ce que Keasley avait dit à propos des vampires qui avaient besoin de quelqu'un de plus fort qu'eux pour les protéger des morts-vivants, et je me sentis encore plus déterminée. Je ne pouvais tout simplement pas partir.

— Surveillance mes arrières, OK ?

Jenks hocha la tête comme s'il s'y attendait.

— Comme si tu étais les derniers graviers du jardin, répondit-il avant de plonger à l'intérieur de la voiture.

Je jetai un dernier regard au restaurant, rassemblant tout mon courage. J'entrai dans la voiture, me sentant légère et irréaliste. Kisten gémit à côté de moi.

— Où est mon bâton ? souffla-t-il et je sursautai quand le moteur cala alors que j'essayais de démarrer un moteur qui tournait déjà.

— À tes pieds, murmurai-je, agacée.

Je passai la première. Je me rappelai de mettre ma ceinture de sécurité tandis que j'atteignis la sortie du parking et dus m'arrêter un instant pour la boucler. Alors que j'étais assise là, à observer le trafic, mon cœur se serra. Je ne savais pas où aller. Je pris brusquement une décision et m'engageai dans la direction opposée à celle de l'église.

— Tu vas où ? demanda Jenks en venant se poser sur mon épaule.

Je baissai les yeux vers le trousseau de clés, dont celle de l'appartement de Nick. Il avait dit qu'il payait un loyer jusqu'au mois d'août et j'étais prête à parier que les lieux étaient vides.

— Chez Nick. Je ne peux pas l'amener à la maison, répondis-je en bougeant à peine les lèvres. Tout le monde se doutera qu'il est là-bas.

Je coulai un regard à Kisten qui marmonna, les yeux fermés à cause de ses blessures :

— Je n'aurais pas dû m'investir autant. Ni dans la déco, ni dans le menu.

Jenks garda le silence pendant un moment. Puis, d'une toute petite voix paniquée, il dit :

— Je dois rentrer.

J'eus le souffle coupé un court instant, puis je soupirai d'un air entendu. Matalina était là-bas toute seule. Si quelqu'un arrivait à

l'église à la recherche de Kisten, la famille de Jenks serait en danger.

— Vas-y, répondis-je.

— Je ne peux pas te laisser.

Je me tordis pour attraper mon sac à l'arrière et fouillai à l'intérieur jusqu'à extraire mon pistolet et le poser sur mes genoux. Quand je vis l'expression de Jenks, tiraillé par l'indécision, je freinai puis montai sur le trottoir pour m'arrêter. Kisten se soutint faiblement tandis que son corps balançait d'avant en arrière. Des klaxons retentirent, mais je n'en tins pas compte.

— Sors ton petit cul de pixie de cette voiture et rentre à la maison, dis-je d'une voix posée et calme tout en abaissant la vitre. Prends soin de ta famille.

— Mais c'est aussi toi, ma famille, répondit-il.

Ma gorge se serra. Toutes les fois où j'avais foiré en beauté, c'était en l'absence de Jenks.

— Ça va aller.

— Rache...

— Ça va aller ! criai-je, agacée, et Kisten se tourna vers nous en plissant les yeux, respirant avec difficulté. Je suis une sorcière, bon sang ! Je ne suis pas sans défense. Je peux me débrouiller. Allez !

Jenks s'éleva dans les airs.

— Appelle si tu as besoin. J'aurai mon téléphone avec moi.

J'esquissai un sourire.

— Ça marche.

Il hocha la tête et son visage eut l'air vieux et juvénile à la fois ; je me figeai quand il vint voler si près que ses ailes effleurèrent mes joues pendant un instant.

— Merci, dit-il.

Puis il disparut.

C

omme je l'avais prévu, l'appartement de Nick était vide. Personne ne semblait m'avoir vue aider Kisten à monter les marches menant aux deux pièces. Il s'était ravivé pendant le trajet et s'était lui-même plongé dans un bain chaud, sans mon aide. Il n'y avait pas de rideau de douche, et je pensais qu'un bain était préférable, de toute manière. Il était toujours dedans et, si je n'entendais pas bientôt l'eau se vidanger, j'allais devoir entrer pour vérifier.

Le bruit de la rue qui montait par les fenêtres ouvertes était agréable et rassurant. Une odeur de moisi m'avait accueillie quand j'avais ouvert la porte avec hésitation, ne trouvant que des étagères vides, une table et un tapis élimé. Nick avait manifestement fait ses valises au solstice, ne laissant que très peu de chose derrière lui, au cas où il devrait revenir un jour à Cincy. Je ne savais pas où étaient ses affaires, non pas que cela me paraisse important... Chez sa mère, peut-être ?

Je ne pouvais toujours pas m'empêcher de me sentir trahie, même s'il n'y avait rien ici pour ranimer les souvenirs, à l'exception du tapis usé et des étagères. Je tentai de ne pas faire attention au goût amer en buvant le café que Nick avait laissé, ainsi qu'un sac de couchage, trois boîtes de ragoût et une casserole dans laquelle les réchauffer. Il y avait aussi une assiette, un bol et un service d'argenterie... des choses qui ne devaient pas lui manquer, mais qui seraient là si, un jour, il avait besoin d'un endroit où se cacher d'urgence pendant une nuit ou deux.

— Salaud, marmonnai-je, sans trop y croire.

S'il n'avait été qu'un simple voleur, j'aurais été capable de passer outre, grâce à mon regard plein d'expérience, mais il avait obtenu d'Al des faveurs de démon en échange de choses qui m'appartenaient. «*De petits riens* », avait-il dit, «*sans valeur* ». Mais s'ils ne valaient rien, pourquoi Al les avait-il acceptés ?

Je m'assis donc sur la table en métal et Formica de l'appartement en buvant du café éventé, le regard braqué sur les taches du tapis usé. La rumeur du trafic à l'extérieur était à la fois étrange et rassurante. L'appartement de Nick n'était pas situé dans une

zone résidentielle, mais dans ce qui passait pour le centre-ville du Cloaque. L'odeur de Nick ne flottait pas dans l'air, mais je sentais encore le parfum de la magie desséchée. Je baissai les yeux sur le linoléum rayé, à la recherche du cercle dont avait parlé Nick, tracé avec un marqueur ultraviolet. Le jour où je m'étais tenue debout dans son placard pour invoquer Al me revint brutalement en mémoire. Seigneur, j'aurais dû m'enfuir tout de suite cette fois-là, même si ç'avait été mon idée d'appeler Al pour obtenir quelque renseignement. Mais je n'aurais jamais pensé que quelqu'un qui affirmait être amoureux de moi pourrait volontairement me trahir de cette manière.

Je fus tirée de mes pensées par le léger clapotis dans la salle de bains et me redressai en distinguant le « glouglou » de l'eau qui se vidait de la baignoire. Me sentant amère et stupide, je repoussai la chaise pour aller réchauffer une conserve de ragoût. L'ouvre-boîte était l'un de ces trucs bon marché et peu solides, et j'étais toujours en train de me débattre avec lui quand j'entendis un léger souffle et des pas hésitants. Je fis volte-face.

Je souris en voyant Kisten avec une serviette autour de la taille, les cheveux mouillés. Il avait dans les bras ses vêtements troués et déchirés comme s'il ne comptait pas les remettre. D'affreuses ecchymoses apparues avec l'eau chaude entachaient son torse et ses paupières avaient encore enflé. Son visage et ses bras étaient couverts d'écorchures cerclées de rouge. Il avait lavé ses cheveux et, en dépit de la raclée qu'il s'était prise, il était toujours beau, debout dans la cuisine, drapé dans une serviette, les muscles mouillés et luisants...

— Rachel, dit-il en déposant son paquet de vêtements sur la seule chaise, l'air soulagé. Tu es toujours là. Euh, ne le prends pas mal, mais on est où ?

— Dans l'ancien appartement de Nick.

Le couvercle de la conserve céda enfin. Je fus prise d'une soudaine angoisse en me rappelant l'avertissement de Jenks, mais je devais faire confiance à Kisten. Sinon, à quoi bon l'aimer ?

Kisten écarquilla ses yeux bleus et je léchai un peu de sauce froide sur mon pouce.

— Ton ex ? dit-il en faisant le tour du salon vide dans lequel seuls les rideaux bougeaient sous la légère brise. Il était un peu fruste niveau déco, non ?

Je reniflai en versant le ragoût dans la casserole et réglai la température.

— Je suppose qu'il n'est pas venu depuis le solstice, mais il a payé d'avance jusqu'en août et j'avais une clé, alors voilà. Personne n'est au courant à part Jenks... Tu es en sécurité, dis-je en hésitant.

Pour le moment.

Kisten souffla et s'assit en posant un coude sur la table.

— Merci, dit-il avec ferveur. Je dois quitter Cincinnati.

Je lui tournai le dos en remuant le ragoût, parcourue d'un frisson.

— Peut-être. (Je me retournai au léger bruissement de coton quand il se redressa et, voyant son étonnement, je poursuivis :) Je vais donner le Foyer à Piscary pour qu'il le cache à la condition qu'il me laisse tranquille et empêche quiconque de s'en prendre à toi ou à moi.

Kisten ouvrit la bouche et je me surpris à espérer que sa serviette glisse un peu plus. Seigneur ! C'était quoi mon problème ? Nous étions tous les deux suspendus entre la vie et la mort et je matais ses cuisses ?

— Tu veux acheter ta protection à Piscary ? répéta Kisten, incrédule. Après ce qu'il m'a fait ? Il a donné la fin de mon sang à quelqu'un d'étranger à la camarilla ! Tu sais ce que ça signifie ? Il m'abandonne, Rachel ! Ce n'est pas tant la mort qui m'inquiète, mais que l'on me rejette. Personne ne risquera de s'attirer sa colère en faisant de moi un mort-vivant, dorénavant, à part peut-être Ivy, mais ça ne risque pas d'arriver puisqu'elle est justement le scion de Piscary.

Il avait peur. Je n'aimais pas le voir dans cet état. Il prit une inspiration d'un air abattu et je m'appuyai contre la gazinière en croisant les bras.

— Ça va bien se passer. Personne ne va te tuer, tu t'en sortiras. En plus, j'ai déjà obtenu sa protection grâce à Ivy, dis-je, consciente toutefois qu'il était mensonger de prétendre que cela suffirait à nous sauver tous les deux. Ça ne fera que rendre les choses plus officielles. Je vais lui demander qu'il te fiche la paix, à toi aussi. Qu'il te reprenne. Ça va aller.

Une lueur d'espoir brilla un instant dans ses yeux avant de s'évanouir.

— Non, il ne me reprendra pas, dit-il d'un ton neutre.

— Sûre que si, répondis-je d'une voix cajoleuse en venant m'asseoir à côté de lui.

— Non. (Kisten semblait encore plus mal, après avoir eu un instant d'espoir.) Il ne peut pas. C'est fini. Tu devras t'arranger avec celui à qui il m'a donné, et je ne sais pas qui c'est. Je ne saurais pas avant qu'il se manifeste. Ça fait partie du jeu d'esprit.

Il clignait des yeux nerveusement et je reculai. Ce n'était pas du tout cuit. Je savais comment fonctionnaient les vamps. Tant que le cercueil n'était pas cloué, ils avaient encore des solutions.

— Alors je vais me charger personnellement de découvrir à qui il t'a donné, dis-je.

Kisten me prit les mains, le front barré d'une ride de résignation.

— Rachel... c'est trop tard.

— J'arrive pas à croire que tu abandonnes ! lâchai-je, furieuse,

en me dégageant.

Il m'embrassa le dos de la main.

— Je n'abandonne pas. Je me résigne. Même si tu trouvais qui c'est, même si tu étais là quand cette personne viendra – et ce ne sera pas le cas –, tu perdrais toute chance d'acheter ta protection à Piscary. (Il leva la main pour effleurer ma mâchoire.) Je ne te ferai pas ça.

— Bon sang, il est pas trop tard ! m'exclamai-je en me levant pour aller remuer le ragoût avant qu'il brûle. (Dans mon agitation, je renversai la casserole, ce qui me rendit furieuse.) Tout ce que tu as à faire, c'est adopter un profil bas jusqu'à ce que je tire ça au clair. Tu peux faire ça pour moi, Kisten ? (Je me retournai, fâchée.) Juste te cacher et ne rien faire pendant un jour ou deux ?

Il poussa un profond soupir et je ne fus pas sûre de le croire lorsqu'il hocha la tête. Certaine de pouvoir acheter notre protection avec un artefact vieux de cinq mille ans, je continuai à remuer le ragoût. Il y avait deux paquets de chocolat chaud dans la réserve d'urgence de Nick et je crispai la mâchoire. Il n'était *pas question* que je fasse du chocolat chaud.

— Est-ce qu'Ivy va bien ? demandai-je en pensant soudain à elle. Il eut l'air mal à l'aise.

— Bien sûr que oui, répondit-il catégoriquement. Il l'aime.

Je ne pus dire s'il était en colère. Je posai la cuiller de côté et éteignis le gaz et, lorsque je me retournai, il avait laissé tomber sa tête entre ses mains. Je commençai par m'inquiéter, avant d'éprouver une certaine pitié.

— Piscary était furieux à cause de l'histoire du fluide d'embaumement, hein ? demandai-je en tentant d'adopter un ton léger.

— J'en ai aucune idée, dit-il d'une voix monotone. Il l'a jamais évoqué. Il était furieux à cause de ce que j'ai fait au restaurant. (Ses yeux bleus reflétèrent la douleur de ce souvenir quand il les leva vers moi.) Il était... comme un animal, poursuivit-il d'une voix teintée de peur. Il a arraché mes chaises et mes tables, les volets de mes fenêtres, brûlé les nouveaux menus et puni mon équipe. Il a failli tuer Steve.

Il ferma les yeux et je vis se creuser les fines rides de son visage comme si une éternité de souffrance lui était tombée dessus en un instant.

— Je ne pouvais pas l'arrêter. J'ai cru qu'il allait me tuer, moi aussi. J'aurais préféré, mais il m'a jeté dehors avec tout le reste.

Comme s'il était un vieux menu ou une serviette usagée.

— Pourquoi, Kisten ? murmurai-je.

Il fallait que je l'entende.

Ce n'était pas ce que Kisten avait fait au bar qui avait provoqué

l'attitude de Piscary. Effrayée, je restai immobile, serrant mon buste. J'avais besoin de l'entendre. J'avais besoin d'entendre Kisten me dire la vérité pour pouvoir lui faire confiance.

— Pourquoi est-ce qu'il t'a expulsé ? demandai-je de nouveau.

Il passa une main sur une côte douloureuse et tourna les yeux vers moi. Il hésita, comme s'il espérait que je le dirais avant lui.

— Il m'a demandé de te tuer, répondit-il, et je me sentis terrorisée. Il m'a dit que c'était le seul moyen de lui prouver que je l'aimais. Il n'a pas demandé à Ivy de faire ses preuves, dit-il, la voix brisée, tout son corps implorant mon pardon. J'ai refusé. Je lui ai dit : « Tout mais pas ça »... et ça l'a fait rire.

La chaleur de la gazinière derrière moi ne suffit pas à empêcher un frisson de traverser tout mon corps. L'expression de Kisten vira à la peur ; mais sa terreur ne venait pas de la démence, elle venait d'une prise de conscience.

— Je suis désolé, Rachel. Je ne pouvais pas faire ça, dit-il à la hâte. Je vais mourir. Il a donné mes derniers litres de sang en cadeau à quelqu'un. Cette personne me tuera... et nul ne la tiendra pour responsable. Elle s'en sortira comme ça. Ça, j'aurais pu l'encaisser, dit-il en soufflant pour évacuer sa peur. Mais il m'a expulsé de la camarilla et personne ne s'opposera à Piscary pour me garder mort-vivant. C'est une double sentence de mort. L'une infligée rapidement par un inconnu qui va me sucer à sec pour son propre plaisir, la seconde plus lentement, par ma propre folie.

Il croisa mon regard et je me figeai en lisant la panique dans ses yeux dont les pupilles se dilataient petit à petit.

— C'est pas une belle manière de mourir, Rachel, murmura-t-il, ce qui me fit frissonner. Je ne veux pas devenir fou.

Je me raidis. Le sang. Il parlait de sang. Il n'avait pas peur de mourir, il avait peur de n'avoir personne pour le garder mort-vivant par la suite. Et il voulait que je l'aide. *Maudit soit le Tournant. Je ne peux pas faire ça.*

Une peur profonde se lisait dans son regard et ses iris se rétractèrent encore tandis qu'il s'asseyait à la table de cet appartement vide, imaginant comment sa vie allait s'écrouler, sachant que personne ne viendrait l'aider au risque de provoquer la colère de Piscary. J'allai m'asseoir devant lui, prenant ses mains sur mes genoux.

— Regarde-moi, Kisten, lui demandai-je, effrayée. (*Je ne peux pas devenir sa source de sang. Je dois le garder en vie*) Regarde-moi ! répétais-je et son regard fuyant croisa le mien, agité. Je suis là, dis-je lentement pour le faire redescendre sur terre. Ils ne te trouveront pas. Je vais mettre quelque chose au point avec Piscary. Ce truc a cinq mille ans. Ça doit bien valoir nos deux vies.

L'eau du bain luisait encore sur ses épaules et son regard avait

complètement cédé à la panique quand il leva la tête vers moi, comme si j'étais son dernier rempart contre la démence. Et à cet instant, c'était peut-être bien le cas.

— Je vais bien, dit-il d'une voix voilée, retirant ses mains des miennes, comme s'il essayait de se couper lui-même de ses émotions. Où est Jenks ? demanda-t-il pour changer de sujet.

Un léger malaise m'envahit. Sans savoir pourquoi, je me penchai en arrière. L'avertissement de Jenks résonna en moi.

— À la maison, répondis-je simplement. Il est allé jeter un œil sur ses enfants. (Mais mon cœur battait la chamade et les cheveux sur ma nuque se hérissèrent.) Hé... euh, je devrais certainement faire un tour là-bas pour vérifier si tout va bien, dis-je d'un ton léger, sans savoir pourquoi tous mes instincts me hurlaient de partir, et de partir sur-le-champ.

Je devais réfléchir. Quelque chose me disait que je devais réfléchir.

Kisten leva la tête, complètement perdu.

— Tu pars ?

Je fus parcourue d'un frisson.

— Tu as deux heures avant le coucher du soleil, dis-je en me levant, tout à coup effrayée de le voir entre moi et la porte.

Je l'aimais, mais il était sur le point de craquer et je ne voulais pas avoir à lui dire «non » s'il me demandait de devenir son scion.

— Personne ne sait que tu es ici. Je ne serai pas longue. (Je m'éloignai de lui et ramassai son paquet de linge.) De toute façon, tu ne vas pas remettre ces fringues avant qu'elles soient sèches. Je vais les laver et je serai de retour avant le coucher du soleil. Promis. Il me faudra un peu de temps pour préparer quelques charmes, aussi.

Il fallait que je sorte. Je devais lui laisser du temps pour qu'il comprenne qu'il allait s'en sortir. Sinon, il allait se persuader du contraire et me poserait une question à laquelle je ne voulais pas répondre.

Il détendit ses épaules et il soupira.

— Merci, mon amour, dit-il, et je me sentis coupable. Je ne suis pas pressé de les remettre. Pas dans cet état.

Je me penchai sur lui et l'embrassai par-derrière, mes lèvres effleurant sa joue tandis qu'il levait une main pour caresser ma mâchoire.

— Tu veux le tee-shirt de Jenks, en attendant ? demandai-je en m'écartant de lui quand il secoua la tête. Tu veux que je m'arrête quelque part et que je te rapporte quelque chose, tant que je suis dehors ?

— Non, répéta-t-il, l'air soucieux.

— Kisten, tout va bien se passer, dis-je en le suppliant presque.

J'aurais voulu qu'il se lève pour pouvoir lui dire « au revoir » en lui donnant un vrai baiser.

Il sentit ma détresse, sourit et se leva. Nous nous dirigeâmes ensemble vers la porte et son parfum s'éleva de la brassée de linge que je tenais dans mes bras. Kisten, encore humide de son bain, ne dégageait presque aucune odeur. J'hésitai devant la porte et ajustai mon sac alourdi par mon pistolet.

Il m'enlaça et je soupirai en pressant tout mon corps contre le sien, détendue, appréciant simplement de le sentir contre moi. Le parfum de l'encens s'élevait derrière celui du savon et je fermai les yeux en passant mes bras autour de lui, le serrant fort contre moi.

Nous restâmes ainsi un long moment et je ne voulus pas le lâcher lorsqu'il tenta de reculer.

Nos regards se croisèrent et il haussa les sourcils en remarquant l'inquiétude que j'éprouvais pour lui.

— Ça va aller, dit-il en s'apercevant de mon trouble.

— Kisten...

Puis il m'attira de nouveau à lui et pencha la tête pour m'embrasser. Je sentis des larmes me picoter les yeux quand nos lèvres se touchèrent. Mon cœur bondit, pas de désir, mais de chagrin. Kisten me serra plus fort et ma gorge se noua de détresse. Il allait s'en sortir. Il le fallait.

Mais, alors qu'il m'embrassait, je pus sentir la peur dans les muscles tendus pressés contre moi, et dans son étreinte, un peu trop ferme. Il disait que tout allait bien se passer, mais il n'y croyait pas. Même s'il affirmait qu'il n'avait pas peur de mourir, je savais qu'il était terrifié de se retrouver sans défense. Et il l'était. Un inconnu allait tenter de mettre fin à ses jours et il n'aurait aucune pitié, aucune attention, aucune douceur. Tout esprit d'appartenance ou de famille, même perversi, serait absent. Kisten serait moins qu'un chien pour celui qui arriverait. Il transformerait ce qui devait être un rite de passage en un acte immonde de meurtre jouissif. Kisten ne devait pas mourir de cette manière. Mais c'était ainsi qu'il avait vécu.

Je ne pouvais pas en supporter plus. Je m'écartai de lui. Nos lèvres se séparèrent et nos yeux se croisèrent, pleins de larmes retenues. Il n'y croyait pas. J'allais faire en sorte que ce soit le cas. J'allais lui prouver qu'il avait tort.

— Je dois y aller, chuchotai-je et il lâcha mes mains à contrecœur.

— Reviens vite, dit-il d'une voix implorante et je baissai la tête, incapable de le regarder. Je t'aime, ajouta-t-il tandis que j'ouvrais la porte. Ne l'oublie jamais.

Je plissai rapidement les yeux, presque en larmes.

— Je ne peux pas l'oublier, je ne l'oublierai pas. Je t'aime aussi,

répondis-je, puis je pris la fuite, me glissant derrière la porte et dans le couloir avant de changer d'avis.

Je me rendis à peine compte d'avoir emprunté la cage d'escalier froide et obscure, avec sa peinture ancienne et sa moquette délavée. Je levai les yeux avant d'entrer dans ma voiture et aperçus la silhouette indistincte de Kisten osciller derrière les rideaux transparents. Je fus parcourue d'un frisson et agitai mes clés avant de suffoquer. Je ne savais pas que le contrôle que les morts-vivants exerçaient sur leurs subalternes était si profond qu'ils pouvaient volontairement planifier un meurtre, et je remerciai Dieu encore une fois de ne jamais avoir laissé de vampires, même Ivy, me lier à eux. Même si Kisten était indépendant et confiant en apparence, sa santé mentale dépendait de quelqu'un qui n'avait rien à foutre de son bien-être. Et maintenant, il n'avait plus rien. Il ne lui restait que mon espoir d'empêcher un vampire sans visage de le tuer par pur divertissement.

Jamais, pensai-je.

J'aimais Kisten, mais jamais je n'aurais laissé un vampire me lier à lui. J'aurais préféré mourir.

Chapitre 32

L

e parfum rassurant de vampire et de pixie s'insinua dans les niveaux supérieurs de ma conscience, dissipant la brume dans laquelle j'étais plongée. J'avais chaud et je me sentais bien et, tandis que mon esprit passait lentement du sommeil à un état de conscience, je me rendis compte que j'étais recroquevillée dans le fauteuil d'Ivy, dans le sanctuaire, recouverte de la chemise noire en soie de Jenks. Je ne me préoccupai pas d'analyser les motifs qui m'avaient poussée à m'endormir dans ce fauteuil-là. Peut-être avais-je seulement eu besoin de réconfort, sachant qu'Ivy traversait l'enfer et que je ne pouvais pas faire le moindre foutu geste pour l'en sortir.

Attends. Je dors dans le fauteuil d'Ivy ? Ça voudrait dire que j'ai...

— Jenks ! hurlai-je en comprenant ce qui s'était passé, me redressant brusquement. (J'étais rentrée à la maison pour laver les vêtements de Kisten et m'étais apparemment endormie.) Bon sang, Jenks ! Pourquoi tu m'as pas réveillée ?

Que Dieu me vienne en aide... Kisten. Je l'avais laissé tout seul, puis je m'étais endormie.

Je bondis pour l'appeler sur son téléphone portable, mais je suspendis mon geste quand mon corps résista à ce mouvement brusque, tout endolori d'avoir dormi dans un fauteuil. Il faisait frisquet et je jetai un coup d'œil à la pendule de la cheminée, tout en m'enveloppant dans la chemise fraîche de Jenks. J'étirai mes épaules douloureuses. J'avais mal jusqu'en bas du dos. Je fermai le premier bouton en entrant dans la cuisine. Ça sentait le lilas, ici, et la cire de bougie, et l'horloge au-dessus de l'évier donnait la même heure.

Cinq heures et demie ? Comment avais-je pu m'assoupir ? Je n'avais pas beaucoup dormi la nuit précédente, mais perdre connaissance pendant une nuit entière ? Je n'avais fait aucun charme, ni rien d'autre. Mince, si quelque chose était arrivé à Kisten, j'allais tuer quelqu'un.

— Jenks ! criai-je de nouveau en saisissant le téléphone et en composant le numéro.

Il n'y eut pas de réponse et je raccrochai avant que le répondeur se déclenche. J'eus un pincement au cœur et tentai de rassembler mes

esprits avant de faire quelque chose de stupide.

J'inspirai profondément et me tournai pour prendre mes clés de voiture, hésitante et perplexe. *Où est-ce que j'ai laissé mon sac ?*

— Jenks, où es-tu, bon sang ? criai-je en massant mon avant-bras douloureux.

Mon poignet était sensible aussi et je le secouai en entrant dans le sanctuaire pour voir si mon sac s'y trouvait, tout en inventoriant une myriade de douleurs et de souffrances depuis mon cou raidi jusqu'à mes pieds meurtris. *Pourquoi est-ce que je tiens aussi mal le coup ? Je ne suis pas si vieille.* Le silence me mit mal à l'aise et je tenais toujours mon avant-bras d'une main en contemplant la pièce vide, confuse.

— Rachel, fit la voix soucieuse et étouffée de Jenks un instant avant qu'il entre en flèche par la cheminée, laissant une fine traînée d'argent sur son passage. Tu es levée.

Je braquai mon regard sur la pièce vide, alarmée, pas seulement parce que j'étais venue ici chercher mon sac et qu'il n'était pas là, mais parce que le pixie semblait effrayé. Il devait avoir une raison de l'être.

— Pourquoi tu ne m'as pas réveillée ? m'exclamai-je en rentrant mon tee-shirt dans mon pantalon tandis qu'il déversait de la poussière mêlée à la suie de la cheminée. Kisten était seul toute la nuit et il ne répond pas au téléphone !

— Toi, ça va ? demanda-t-il en s'approchant de moi et je reculai, le cou douloureux.

— En dehors du fait que je me suis endormie au beau milieu de la sainte journée et que j'ai laissé Kisten tout seul, ouais, dis-je avec sarcasme, reportant tout mon poids sur un pied. Pourquoi tu m'as pas réveillée ?

Jenks perdit de la hauteur et se posa sur le manteau de la cheminée.

— Il a appelé. Après que tu t'es endormie. Il a dit qu'il allait se terrer et éviter le risque que quiconque puisse s'en prendre à toi pour l'atteindre. Tu avais besoin de dormir, ajouta-t-il d'un air étrangement soulagé. Et en plus, Piscary ne pense pas nécessairement que le Foyer vaut à la fois ta vie et celle de Kisten.

Ses traits se durcirent et il semblait ne pas pouvoir empêcher l'agitation de ses ailes.

Mon désir impérieux de foncer à l'appartement de Nick se mua en une inquiétude plus générale et je me concentrai sur Jenks, debout sur la cheminée, nerveux. *Kisten est allé se terrer sans me le dire ?*

— Il a appelé avant le coucher du soleil ? demandai-je. (Je ne voulais pas me sentir coupable du fait que mon absence avait pu l'inciter à saisir l'occasion. Jenks haussa les épaules et je murmurai :)

Pourquoi tu m'as pas réveillée ?

Jenks nettoya la suie de ses ailes comme un chat minuscule. Avec une détresse manifeste, il répondit :

— Tu avais besoin de dormir. Que Kisten soit allé se terrer est la meilleure solution pour tout le monde.

— Ah ouais ? lâchai-je d'un ton acerbe. S'il ne fait pas attention, il se sera définitivement terré.

Je fronçai les sourcils et me dirigeai vers la cuisine pour faire du café. *Il est passé clandestin ? Avec quoi ? Une serviette et un sourire ?* Et moi, depuis quand je me réglais sur l'horloge humaine ?

Jenks décolla pour me suivre.

— Rache, Kisten a eu raison. Moi non plus je n'aurais pas voulu que tu sois là-bas quand le type auquel Piscary a donné Kisten aurait débarqué.

— Pourquoi ? Parce que j'aurais pu sauver ses fesses ? m'exclamai-je, debout dans le soleil en jetant le café de la veille.

Ce geste fut un douloureux rappel de l'absence d'Ivy. Elle n'aurait jamais laissé le café comme ça. Mon bras me faisait mal et je dus le soutenir d'une main pour rincer la cafetière.

— Bon sang, Jenks ! Laisser un vampire vider quelqu'un à mort en guise de remerciement, c'est tordu et malsain ! Particulièrement quand la personne assassinée estime que c'est acceptable. Piscary est un animal ! Tu penses que ça me plaît de me dire qu'il est le seul à qui je peux acheter ma protection ? Tu penses que ça me plaît de lui donner le Foyer ? Si je n'étais pas certaine qu'il le planquera, je le donnerais à quelqu'un d'autre. Mais je ne laisserai pas Kisten mourir.

Les ailes de Jenks s'affaissèrent quand il se posa à côté de M. Poisson, le soleil à travers ses ailes reflétant des étincelles sur mes mains. Je me sentis stupide de m'emporter. Je remplis la cafetière d'eau froide et l'essuyai avec un torchon.

— Désolée, dis-je en sachant que cet « animal » représentait la meilleure assurance-vie à long terme. (*Comment j'en suis arrivée là ?* Abattue, je repoussai le café, je n'avais plus envie d'en faire.) Kisten doit penser que je suis une imbécile de m'être endormie, murmurai-je.

— Il savait que tu étais fatiguée. (Un pli barrait son front et il semblait presque amer.) Ne t'inquiète pas pour lui. Kisten a probablement des plans dont tu n'es même pas au courant. (Il s'éleva et se secoua pour semer le reste de suie dans l'évier.) En plus, j'ai des news qui vont te faire mouiller ta culotte.

Je ne voulais pas entendre je ne sais quel ragot qu'il avait déterré et levai la main, tentant de me souvenir où j'avais pu laisser mon sac. Je devais parler à Kisten. Bon sang, c'était injuste. Il prenait la fuite comme un vieux chat qui va mourir dans les bois. C'était ce qu'il y avait de plus terrifiant... qu'il accepte son meurtre sans

broncher. Comme s'il méritait d'être traité comme un objet.

— Écoute-moi, dit Jenks avec une ardeur feinte en venant en face de moi. Tu ne croiras jamais qui a appelé ce matin.

Je me sentais bizarre, debout dans ma cuisine baignée de soleil et avec Jenks qui voletait si près – trop près – alors que j'essayais toujours de me rappeler où j'avais laissé mon sac. Je levai instinctivement la main vers ma nuque et me forçai à la baisser. J'éprouvais une sensation étrange, comme si une ficelle me tenait le doigt. Confuse, je reportai mon attention sur Jenks.

— Kisten ne répond pas au téléphone. Il est où ?

— Par les nichons de Cloche, Rache ! s'exclama-t-il en claquant des ailes. Laisse tomber ! Laisse ce mec être un mec. En plus, si tu l'appelles ou que tu vas le voir, ils le trouveront encore plus vite.

Je m'effondrai contre l'évier, dans l'impasse. C'était vrai. Ma voiture était identifiée et je n'allais pas prendre le bus et risquer de me retrouver coincée quelque part. J'abandonnai provisoirement la recherche de mon sac et me dirigeai vers la salle de bains, un besoin moyennement urgent jusqu'ici étant devenu impératif.

— Tu es sûr qu'il va bien ? demandai-je en frottant mon bras à travers la chemise de Jenks.

C'était la dernière fois que je dormais dans le fauteuil d'Ivy. Il était plus dur qu'il en avait l'air.

— Fais-moi confiance. (Jenks me suivit dans un léger bourdonnement, presque subliminal.) Tu ne lui serais d'aucun secours en allant le voir. Ça compliquerait tout. Laisse tomber, Rachel.

C'était un excellent conseil – même si ce n'était pas celui que je voulais recevoir – et je lançai un regard acerbe à Jenks, qui se tenait debout sur le couvercle de la machine à laver, les pieds écartés et les mains sur les hanches. Il fallait que j'utilise la salle de bains, mais il semblait indélogeable.

— Tu permets ? dis-je et il s'assit, les ailes immobiles.

Je ne parvins pas à le faire sortir et je n'allais certainement pas utiliser les toilettes avec lui assis ici. J'attrapai donc ma brosse à dents. Ma bouche avait le goût d'herbes mortes et je pris un petit extra de dentifrice à la menthe.

— Tu sais où il est, non ? accusai-je en me penchant en avant pour vérifier mes dents parfaites et, quand il sourit, je poursuivis : il est parti sans ses vêtements ? Il est allé chez une petite amie, c'est ça ? Quelqu'un qui n'a aucun lien avec Piscary.

Jenks resta muet, évitant mon regard, et il avait un air très, très coupable. Je savais que Kisten drainait le sang d'une femme, et le fait que cette femme, quelle qu'elle soit, puisse volontairement défier Piscary, dans le pire des cas, était un soulagement inavouable. De plus, la poule d'un vampire était probablement plus forte que moi

dans une bataille rangée. A condition qu'elle ne le livre pas à l'ennemi. *Si elle fait ça, je la bute*, pensai-je dans un accès d'angoisse, avant de prier pour ne jamais avoir à prendre cette décision.

— Il te faut combien de temps pour te laver ? demanda Jenks vers qui je tournai un regard interrogateur.

— Cha irait 'lus vite chi 'u étais 'as là, parvins-je à articuler, la bouche pleine de mousse, agacée que Jenks sache où se trouvait Kisten et pas moi.

Si j'insistais un peu, il me le dirait. Et viendrait probablement avec moi pour me sauver la mise quand les méchants me suivraient jusqu'à la cachette de Kisten. *Chiottes, je n'aime pas me sentir aussi impuissante.*

Les ailes de Jenks devinrent floues.

— Glenn a appelé, dit-il comme s'il s'agissait d'un grand honneur.

Saperli putain de popette !

— Mmmm ? fis-je pour l'inciter à continuer, la brosse dans la bouche.

Mes cheveux me tombaient sur les épaules et je fronçai les sourcils tout en continuant à brosser. D'habitude, l'œuvre des enfants de Jenks devait prendre des heures à se dénouer, mais cette tresse était complètement défaite. Je grimaçai en passant la brosse contre l'intérieur de ma lèvre. Je me penchai pour cracher dans le lavabo et écarquillai les yeux en voyant le filet rosâtre mêlé au dentifrice.

— Qu'est-ce que Glenn voulait ? demandai-je en m'approchant du miroir, puis, retroussant ma lèvre du bas, j'aperçus une ligne écarlate. (*Quand est-ce que je me suis fait ça ?*) Il a plus de sauce Tobacco ?

— Il a un mandat, répondit Jenks en voletant si près que je dus reculer, jusqu'à distinguer deux silhouettes de pixie nerveux entre moi et mon reflet. Ou il va pas tarder à en avoir un.

Okay. Maintenant, j'étais tout ouïe.

— Pour qui ?

Je me rinçai la bouche et crachai, rassurée de voir qu'il n'y avait plus de sang.

Jenks sourit, l'air soulagé.

— Pour Trent.

Je relevai la tête d'un coup.

— Quoi ! m'écriai-je. Il l'a fait ? Glenn a un mandat ? Pourquoi tu me l'as pas dit !

De la poussière argentée s'échappa des ailes de Jenks et il revint vers la machine.

— Il a un accord verbal et il est en chemin vers le quartier général du BFO à Détroit pour obtenir le document original. C'est pour

ça que je t'ai laissé dormir. Il ne voulait pas que tu fasses quoi que ce soit avant qu'il ait les papiers en main. D'ici quelques heures. Tu as besoin d'aide dans la cuisine ?

— Bon Dieu de merde ! m'exclamai-je, mon cœur battant la chamade.

Je baissai les yeux sur ma tenue, puis regardai la douche, en défaisant un bouton. Il fallait que je me lave. C'était une excellente nouvelle.

— C'est grâce à toi, dit Jenks, avec fierté. Grâce à ton tuyau selon lequel Trent avait avoué les meurtres, Glenn a obtenu l'accord de prélever un autre échantillon sur le corps de Brett. Il a relevé une empreinte sur son ongle de pied avant qu'ils le transforment de nouveau en humain, ce qui aurait détruit l'indice. Elle concorde avec une de celles qu'ils ont obtenues de Trent, la fois où tu l'avais fait embarquer, l'année dernière.

— Génial ! murmurai-je, trop excitée pour être écoeurée en me souvenant que Trent m'avait avoué avoir enlevé, torturé et assassiné une autre personne au nom de... je ne sais quelle mission sacrée dont il se croyait investi. Je dois m'habiller. Je dois aller travailler. (Je levai une main vers mes cheveux emmêlés.) Euh, Glenn va me laisser lui amener le mandat, hein ?

— Ouai. (Jenks voleta à quelques centimètres de la porcelaine froide.) Il a dit qu'il s'en remettait à toi, puisque tu étais... Attends une minute, que je retrouve ses mots exacts... Que tu n'étais pas une détective mais une fouteuse de raclées expéditrice carcérale. Tout ce qu'il voulait, c'était que tu attendes qu'il ait la paperasse en main. Voilà pourquoi il est allé directement là-bas la chercher. Il a peur qu'elle se perde par fax, ou quelque chose comme ça.

Je ne l'en blâmais pas. Pas un seul foutu instant. Complètement extatique, je me dirigeai vers la cuisine pour voir si j'avais besoin de préparer quelque chose.

— J'ai un mandat contre Trent pour meurtre, dis-je en faisant une glissade sur environ un mètre, en chaussettes, pour aller atterrir sur le seuil. Je vais le traquer ! Je vais m'en débarrasser pour de bon ! Et j'ai même pas besoin de sauver un familier de démon pour ça !

Jenks me regardait en souriant.

— Tu es trop marrante, dit-il. C'est comme si c'était Noël, pour toi.

— OK, dis-je en sentant mon sang bouillir tandis que j'entrais dans la cuisine inondée de soleil.

La fenêtre était toujours ouverte, mais tout de même, la faible odeur de bois d'if de la potion abandonnée que j'avais prévu de préparer pour Newt persistait.

— Laisse-moi réfléchir. Tu seras dans le coin cet après-midi,

Jenks ? Je vais avoir besoin de ton aide.

— Comme si j'allais manquer ça !

Il souriait, l'air heureux et détendu.

Radieuse, j'ouvris mon armoire à charmes et fouillai dans mes amulettes. J'avais tout ce qu'il me fallait, à part des amulettes de déguisement, mais je n'en aurais pas besoin pour arrêter le *bad boy* préféré de Cincy.

— Je dois prendre une douche, dis-je, excitée, en clopinant à travers la cuisine. Tu es sûr que Kisten va bien ?

Jenks se posa sur le robinet et ses ailes qui remuaient par à-coups propagèrent des rayons de la lumière matinale partout autour de lui.

— Je crois bien qu'il est dans le même état que celui dans lequel tu l'as quitté.

J'étais bien obligée de le croire. Et à présent, il serait tranquille jusqu'au coucher du soleil. Comme l'avait dit Jenks, la SO me surveillait probablement et se tenait prête à relayer mes moindres faits et gestes à quiconque voulait trouver Kisten. En réalité, ça pouvait rendre l'épingleage de Trent plus difficile, à moins que...

— Va te laver, lançai-je à Jenks en me dirigeant de nouveau vers la salle de bains. On a un mariage à célébrer.

— Quoi ? glapit Jenks en me suivant. Tu vas arrêter Trent à son mariage ?

— Pourquoi pas ? (Je fis halte sur le seuil de la salle de bains. J'avais la main sur le chambranle, mais je ne voulais pas lui claquer la porte au nez.) C'est le seul endroit où je pourrai l'épingler sans qu'il lâche Quen sur moi. Sans parler de la SO, qui me préoccupe. Je suis invitée, après tout. (Je sentis mon expression devenir sévère.) Et Piscary aussi, probablement. Je préfère lui parler là-bas que sur son propre terrain.

Tout allait fonctionner comme sur des roulettes. C'était parfait.

Jenks poussa un profond soupir.

— Rachel, t'es cruelle.

— C'est ça, répondis-je en haussant les sourcils. Comme si Trent voulait vraiment épouser Ellasbeth ?

Jenks haussa les épaules et se rua hors de la cuisine, demandant en hurlant à Matalina si elle savait où était rangé son beau nœud. Je fis couler l'eau de la douche et me déshabillai avec des gestes lents, ma hanche me faisant souffrir à cause de la nuit passée dans le fauteuil d'Ivy, et mes pieds... Je retirai délicatement le tissu fin et tendu en attendant que l'eau se réchauffe, et mes courbatures s'apaisèrent au contact du jet quand j'entrai finalement sous la douche. Kist s'était terré et j'allais pouvoir passer un deal pour assurer sa sécurité – notre sécurité – dès le crépuscule. Mais avant ça, je

devais arrêter Trent, enfin.

Mince, cette journée promettait d'être sacrément bonne.

Chapitre 33

J

e tendis une main pour me tenir au siège devant moi tandis que le bus bondissait dans le brouillard épais, la boîte de vitesse patinant péniblement. Il aurait été plus facile de prendre ma voiture pour aller au mariage de Trent, mais le bus était préférable sachant que la SO pouvait m'arrêter et m'embarquer pour conduite sans permis. Et puis il y avait cette histoire d'horrible bosse sur mon pare-chocs avant et de phare gauche brisé. Ça avait dû se passer entre hier et aujourd'hui, et ça m'énervait de penser que c'était peut-être la SO qui tentait de me faire cumuler les infractions.

Je jetai un coup d'œil à mes ongles qui dépassaient à peine sous les longues manches de dentelle et me dis que le tissu noir se mariait bien avec ma peau claire. Mon sac était posé à côté de moi et Jenks se balançait sur une poignée qui pendait au plafond en répandant une poussière dorée qui illuminait par intermittence le bus plongé dans la pénombre. Il était bondé, mais les gens me laissaient plus de place qu'il m'en fallait. Un petit sourire satisfait sur les lèvres, je baissai les yeux sur mes bottes noires coquées qui dépassaient sous l'ourlet de la robe en soie délicate, en me demandant pourquoi...

D'accord, même moi j'étais capable de voir que les bottes n'allaient pas avec la robe, mais je n'allais tout de même pas arrêter Trent en talons. Personne ne les verrait, de toute manière. Je ne savais pas quelle robe Ellasbeth avait choisie, mais il était hors de question que je porte cette chose verte immonde. Seigneur ! J'aurais été la risée de la SO. En plus, mes pieds me faisaient toujours souffrir et j'aurais été à l'agonie si j'avais dû porter des talons.

Nerveuse, je plissai les yeux en voyant le trafic. Nous étions presque arrivés à la basilique et mon poulx s'accélérait. J'avais mon pistolet dans un holster que Keasley m'avait donné – et dire qu'il voulait se faire passer pour un vieil homme sans défense ! — et une réserve de ligne d'énergie dans ma tête. Je sentais la présence du Foyer sur mes genoux ; j'étais allée le retirer en poste restante l'après-midi même. Trent n'allait pas le récupérer, mais c'était mieux que de tenter de lui trouver une place dans mon sac, toujours plein de conneries accumulées pendant la semaine. Je trouvais ironique de

l'avoir emballé avec le papier et le nœud précieusement conservés du cadeau de Ceri.

Je levai les yeux avec anxiété. Ceri était venue dès qu'elle avait appris ce que j'allais faire et, même si elle avait pincé les lèvres avec un air désapprouvateur, elle avait aidé les pixies à tresser mes cheveux et à y piquer des fleurs. J'étais somptueuse. A l'exception de mes bottes. Elle m'avait demandé si j'avais besoin de renfort ; je lui avais répondu que c'était le boulot de Jenks. En vérité, je ne voulais pas voir Ceri et Ellasbeth dans la même pièce. Certaines choses ne se font pas, tout simplement.

Je n'avais pas vraiment peur de faire cette course avec Jenks pour seul appui. J'avais la loi de mon côté et, avec une salle pleine de témoins, un type soucieux de son image de marque comme Trent allait se tenir tranquille. Après tout, il était en lice pour une réélection l'année suivante, ce qui était probablement la raison de son mariage, le bougre. S'il voulait me tuer, il serait obligé de le faire en privé. Ou du moins, c'est ce que je me disais.

Les freins crissèrent et nous prîmes un virage serré. En face de moi, une vieille dame toisait mon cadeau et, quand son regard tomba sur mes bottes, je déplaçai mes genoux pour qu'elles disparaissent sous ma robe. Jenks ricana et je fronçai les sourcils.

Nous étions presque arrivés et je fouillai dans mon sac pour sortir mes menottes, endurant les regards quand je remontai ma robe et les clippai à mon holster étroit, les ajustai avec précaution et laissai retomber le tissu par-dessus. Elles risquaient de tinter quand je marcherais, mais ça devrait aller. Je jetai un coup d'œil au type mignon assis trois sièges plus bas et il hocha la tête, comme pour me dire que oui, elles étaient bien cachées.

Je réglai mon téléphone en mode vibreur et, alors que je m'apprêtais à le ranger dans ma poche, je fronçai les sourcils en prenant conscience que la robe n'en avait pas. Je soupirai et le glissai dans mon décolleté, gratifiée d'un pouce levé de Monsieur Trois-Sièges-Plus-Bas. Le plastique était froid et je tressaillis quand mon téléphone glissa un peu plus loin que prévu. J'étais impatiente que Glenn m'appelle pour m'annoncer qu'il avait bel et bien le mandat. Je lui avais parlé, quelques heures plus tôt, et il m'avait fait promettre de ne rien faire avant qu'il l'ait effectivement. Jusqu'à ce moment-là, je serais la parfaite demoiselle d'honneur en dentelle noire.

Un sourire étira mes lèvres. Ouais. On allait bien s'amuser. Jenks se laissa tomber au fond du siège devant moi.

— Tu ferais mieux de te lever, dit-il. On y est presque.

Je redoublai de concentration. La structure polyédrique de la basilique surgit devant nous, les projecteurs l'inondant d'un éclat magnifique dans le voile de brume, et sous la lune presque pleine. La

tension monta à pic. J'ajustai mon sac sur mon épaule, serrai le cadeau contre moi et me levai.

Le conducteur me vit et il ralentit. Le bus tout entier était silencieux et je frissonnai quand j'atteignis l'avant, tous les regards braqués sur moi.

— Merci, murmurai-je quand le chauffeur m'ouvrit la porte, mais je fus brusquement tirée en arrière car ma robe s'était accrochée dans une vis qui dépassait de la barre transversale.

— M'dame, dit le conducteur tandis que je la décrochais péniblement. Excusez ma question, mais pourquoi est-ce que vous prenez le bus pour aller à un mariage ?

— Parce que je vais arrêter le marié et je ne veux pas que la SO m'arrête en chemin, répondis-je avec désinvolture avant de descendre les marches avec difficulté tandis que Jenks déversait des étincelles dorées dans mes cheveux.

Les portes poussèrent comme un soupir en se fermant, mais le bus ne bougea pas. Je regardai le chauffeur à travers la vitre et il me fit signe de traverser devant le bus. Soit c'était soit un gentleman, soit il voulait me voir entrer dans l'église avec ma superbe robe de demoiselle d'honneur et mes super bottes.

Jenks ricana. Je ne tins pas compte des visages pressés contre la vitre et remontai ma robe pour éviter de la salir, puis traversai la rue à sens unique au milieu du brouillard, qui luisait dans les phares du bus.

Un portier à la carrure imposante attendait dans un bain de lumière, posté au sommet de l'escalier, devant les portes.

— Je m'occupe de lui, dit Jenks. Tu vas ruiner ta coiffure.

— Naaaaaaan, répliquai-je, bien consciente du bus derrière moi, et je me retournai, puisque tout le monde était du même côté, à observer. Je vais me débrouiller.

— Ah, je te reconnais mieux là, dit-il. Je peux te laisser une seconde ? Je vais faire ma petite ronde.

— Ouai, répondis-je en empruntant l'escalier, la robe maintenue bien haut.

Jenks partit comme une flèche et, quand j'atteignis le seuil, je laissai tomber ma robe et souris au type. Il était aussi sombre que Quen et je me demandai s'il était l'un des employés personnels des Withon.

— Je suis désolée, m'dame, dit-il avec un léger accent de surfer. Le mariage a débuté. Vous devrez attendre et rejoindre le groupe à la réception.

— Vous n'imaginez pas à quel point vous allez le regretter si vous bougez pas vos fesses de mon chemin.

Il me semblait que c'était un avertissement suffisamment honnête, mais il vit la jolie robe et le cadeau, et dut me prendre pour

une dingue. Alors certes, j'étais une allumée, mais une allumée avec de super bottes.

Je m'apprêtais à le dépasser et il toucha mon épaule. Ooooooooooh, grave erreur.

Jenks revint à ce moment et poussa un cri quand je pivotai, saisis le poignet du garde et balançai mon coude dans son nez, sans jamais lâcher le cadeau.

— Ouille ! Ça doit faire mal ! s'écria Jenks tandis que l'homme s'effondrait en tenant son nez cassé, les larmes aux yeux.

— Désolée, dis-je.

Je secouai ma robe, me redressai et poussai le battant. Des sifflements me parvinrent du bus derrière moi. Dans l'encadrement de la porte, je leur adressai un « bisou-bisou » de la main.

En attendant, l'homme était encore conscient, et mieux valait s'éloigner avant qu'il reprenne ses esprits. J'entrai doucement, et ma robe me permit de dépasser le vestiaire entre les portes d'entrée et le bassin de baptême sans aucune remarque, à part peut-être un léger murmure.

Je frissonnai quand le parfum des fleurs m'assaillit les narines. L'éclairage aux chandelles rendait le lieu assez intime et les douces intonations de l'homme d'église au premier rang créaient une atmosphère confortable. Apparemment, ils venaient de commencer. Parfait. J'allais devoir me farcir la cérémonie jusqu'à ce que je reçoive l'appel de Glenn, et je ne savais, pas le moins du monde quand il allait arriver.

Quelqu'un au dernier rang se retourna, entraînant lentement une réaction en chaîne. Mon pas se fit plus hésitant et je pris une profonde inspiration. Merde. Le maire était là, et Takata. Oh, mon Dieu, j'allais arrêter Trent devant Takata ? Si j'avais pas le trac, avec ça...

Comme prévu, Piscary était au premier rang avec Ivy et Skimmer, et je réprimai une bouffée de rage en pensant qu'il avait donné Kisten à quelqu'un, pour que celui-ci le tue avec un plaisir tordu, et qu'il avait en plus assez d'influence sur la SO pour s'en tirer. Mais j'avais besoin de son aide, et donc, même si je le détestais, j'avais sacrément intérêt à rester politiquement correcte.

Je n'arrivais pas à regarder Ivy. Pas encore. Mais j'avais reconnu son port de tête raide sous un chapeau gris à larges bords, à côté de Piscary. Le père d'Ivy était là également, avec sa mère à son côté, probablement, qui ressemblait à une reine de glace venue d'Asie. M. Ray et Mme Sarong faisaient une inhabituelle apparition ensemble, désormais réunis par la perte de leurs clans mutuels. Al était debout avec Trent et sourit en m'apercevant, son expression typique se mêlant étrangement aux traits asiatiques de Lee. Quen se tenait près de lui, le visage blême. Il glissa discrètement quelques mots à l'oreille de Trent

et je vis la main d'Ellasbeth se crispier sur son bras.

Le côté de la mariée était occupé par des personnes minces et bronzées. Ils ne m'avaient pas entendue et étaient tous habillés de la même manière, comme les figurants d'un film de Spielberg dans un commissariat hollywoodien. Je pensai qu'ils auraient mieux fait d'être plus discrets s'ils voulaient vraiment garder leur petit secret. Bon Dieu, ils se ressemblaient tous, à mes yeux.

Le boniment du prêtre s'interrompt quand le portier trébucha à l'intérieur de l'église. Je regardai derrière moi, en alerte, et vis qu'il tenait son nez ainsi qu'un petit mouchoir teinté de sang.

Piscary se tourna lentement, attiré par l'odeur. Il me sourit avec ravissement, et mon propre sang ne fit qu'un tour. Il savait que je le détestais et il aimait ça. Le portier pâlit en voyant le regard de Piscary et, quand Quen lui fit signe de partir, il battit précipitamment en retraite en tentant de dissimuler le sang.

— Tu es sûre de toi, Rache ? demanda Jenks. Tu peux toujours prendre ta retraite et ouvrir une boutique de charmes.

Je pensai à Kisten, submergée par une vague de peur venue de nulle part.

— Certaine.

Je remontai mon sac sur mon épaule, calai le Foyer sous mon bras et m'avançai vers l'autel. Jenks s'envola vers la voûte et des murmures s'élevèrent sur mon passage. Tous les regards du gratin de Cincy étaient rivés sur moi et, tandis que je piétinais les pétales de roses avec mes bottes, je priais pour ne pas glisser dessus et tomber sur les fesses.

L'homme d'église cessa d'essayer de se souvenir où il s'était arrêté et feuilleta sa bible à la recherche de son petit mouchoir d'ornement, la mâchoire tremblante tandis qu'il essayait d'agir normalement. Qu'il ait décidé de faire comme si je n'étais pas là en disait long. Quen pencha la tête vers moi et Trent se retourna. Le prêtre reprit la parole d'une voix hésitante avant de s'interrompre complètement.

Okay. Je devais l'admettre. Trent était absolument sensationnel dans son smoking blanc, ses cheveux presque translucides étaient parfaitement coiffés, les extrémités ondulant dans le léger courant d'air. Élégant et poli, il m'adressa toutefois un regard furieux qui lui allait sacrément bien. Depuis sa boutonnière ornée d'une orchidée noire jusqu'à ses chaussettes brodées, il semblait au sommet du pouvoir et de la grâce. Mais il était vraiment, vraiment très énervé, à en juger par la lueur de rage contenue dans ses yeux verts.

La traîne de la robe raffinée d'Ellasbeth froufrouta à travers toute la Création. Si Trent était sensass, elle était sensass puissance mille. Sa beauté glaciale était rehaussée par un maquillage parfait et

une robe exquise. Ses pommettes bien dessinées étaient légèrement rosées et je m'émerveillai devant le travail du maquilleur, qui avait réussi à dissimuler son bronzage et à lui donner une beauté de porcelaine. Ses cheveux ne ressemblaient qu'à une mauvaise imitation de ceux de Trent, toutefois, surtout à la lumière des chandelles. La demoiselle d'honneur portait cette atroce robe verte et je lui adressai une grimace désolée. J'aurais parié qu'Ellasbeth allait choisir celle-là.

— Excusez-moi, je suis en retard, dis-je gaiement, la voix résonnant dans le silence attentif. J'étais coincée dans le bus. Les embouteillages, tout ça...

Je déposai le Foyer, maquillé en cadeau de mariage, sur les marches, retirai mon sac de mon épaule et le posai derrière la demoiselle d'honneur, puis croisai sagement les mains devant moi. *Ouais, c'est ça.*

— Rachel, commença Trent, lâchant les mains d'Ellasbeth.

— Non, non. Continuez, dis-je en faisant des gestes de « chuuiut », même si à l'intérieur, j'étais plus remontée qu'un pixie sur du Soufre. Je suis tout ouïe.

Les lèvres peintes d'Ellasbeth étaient fermement pincées. *Un voile aurait été du plus bel effet*, pensai-je avant de méditer sur mon propre maquillage, appliqué n'importe comment, presque à la dernière minute. Ses yeux verts me foudroyaient et elle agrippa le bras de Trent en me tournant le dos, les épaules tremblantes. Le prêtre s'éclaircit la voix et reprit là où il s'était arrêté, évoquant la dévotion, la compréhension et le pardon. Je fis la sourde oreille à son discours. Je devais laisser mon rythme cardiaque s'apaiser ; j'étais coincée ici pour un moment.

La cathédrale était magnifique et un parfum de dentelle flottait légèrement dans l'air. Des fleurs occupaient l'ensemble des surfaces planes disponibles et il y avait même quelques suspensions, avec de petits bouquets épinglés de rubans. Je distinguai des vignes exotiques et des lis, mais ma préférence allait aux fleurs les plus simples. La lumière qui pénétrait à travers les vitraux mondialement célèbres était atténuée par le brouillard et le clair de lune, et l'ombre des arbres tout proches dansait derrière, sous la brise, tels des dragons qui nous auraient encerclés. La lueur des chandelles vacilla et la voix régulière de l'homme d'église résonna comme si elle était venue de la nuit des temps.

Je clignai des paupières en voyant Al me faire les yeux doux derrière le couple en devenir. À côté de lui, Quen affichait une mine renfrognée. Ils portaient d'extraordinaires smokings qui ressemblaient à des tenues de cérémonie sorties tout droit d'un *space opéra* des années 1980. Nerveuse, j'ajustai ma robe. J'avais fait une tache quelque part et j'aurais voulu avoir un bouquet pour la dissimuler,

mais c'était ce qui arrivait quand on était en retard.

J'observai le public et aperçus Jenks, scintillant sous la voûte. Il déversait une grosse quantité de poussière et Takata éternua sous le rayon de soleil artificiel ainsi créé.

— À vos souhaits, lui dis-je du bout des lèvres et il haussa ses sourcils broussailleux.

La rock star d'une cinquantaine d'années semblait soucieuse, mais la femme garou pleine de cicatrices à côté de lui – Ripley, sa percussionniste – était manifestement amusée.

Grâce au ciel, Takata portait un costume à la place de la monstrosité orange avec laquelle je l'avais vu lors de notre première rencontre. Même son enchevêtrement de boucles blondes était dompté et ordonné, et je vis l'amulette, autour de son cou, dont il s'était certainement servi.

Il me regarda par-dessus la congrégation et me susurra en retour :

— Qu'est-ce que vous faites ? articula-t-il.

— Je bosse, répondis-je sans un bruit.

Je regardai M. Ray et Mme Sarong, derrière lui. Ils ressemblaient à de jeunes enfants en train de comploter. Je ne m'inquiétais pas à leur sujet. Ce serait bientôt fini.

Je rassemblai finalement mon courage et me décidai à regarder Ivy. Je fus parcourue par une vague de panique. Elle était paralysée. Blanche et vide. Je lui avais déjà vu cette expression auparavant, mais jamais aussi intense. Elle s'était complètement fermée. Splendide dans son élégante robe grise et son chapeau à larges bords, elle ressemblait étonnamment à sa mère, assise un rang derrière elle. Elle se tenait, raide, entre Piscary et Skimmer. Le vampire blond et vivant me regarda jalousement ; elle faisait visiblement partie de la camarilla de Piscary désormais, en dépit du fait que la municipalité avait laissé sortir ce dernier à cause d'Al et non grâce à ses prouesses en salle d'audience. Je devais me convaincre qu'Ivy allait bien. Je ne pouvais pas la sauver. Elle devait se sauver elle-même.

En voyant ma peine face à l'état d'Ivy, Piscary m'adressa un sourire, moqueur et confiant. Ma respiration se fit sifflante quand ma cicatrice de démon libéra une vague de picotements à travers mon corps. Bon sang, je n'avais pas prévu ça. Énervée, j'articulai silencieusement :

— Il faut que je vous parle.

Piscary inclina la tête, l'air fabuleux dans son authentique tenue égyptienne. Pensant manifestement que je voulais discuter d'Ivy, il saisit sa main molle et l'embrassa.

Je me raidis en remarquant que Trent m'observait du coin de l'œil. En réalité, l'église tout entière faisait plus attention à Piscary et à

moi qu'au couple sur l'estrade. Si la mâchoire crispée d'Ellasbeth pouvait être d'une quelconque indication, j'aurais dit qu'elle faisait la gueule.

Je tentai de composer sur mon visage une attitude menaçante, alors même que je portais une robe en dentelle et des fleurs dans les cheveux.

— Pas d'Ivy, continuai-je du bout des lèvres. Je veux votre protection. Pour moi et Kisten. Ça va en valoir la peine pour vous.

Piscary eut l'air surpris par ma requête, mais il acquiesça, l'air profondément pensif. Son sourire amusé se fit acerbé et, derrière Takata, M. Ray et Mme Sarong se mirent à parler avec des voix étouffées que la plupart des Outres de la salle saisissaient probablement. La satisfaction de Skimmer se mua en haine, et Ellasbeth... Ellasbeth agrippait le bras de Trent si fort que ses articulations blanchissaient.

La sonnerie d'un téléphone retentit brusquement au milieu du discours solennel et rythmé du prêtre, et j'écarquillai les yeux. Ça venait de... moi ?

Oh, mon Dieu ! pensai-je, mortifiée, en cherchant avec maladresse dans mon décolleté. C'était mon téléphone. *Merde, Jenks !* pensai-je en levant les yeux au plafond, tandis que la sonnerie de *Belle journée pour un mariage en blanc* résonnait. Je l'avais mis en vibreur ! Bon sang, je l'avais mis en vibreur !

Le visage en feu, je parvins finalement à extraire le truc. Jenks riait depuis les vitraux du haut et Takata se prit la tête dans les mains en essayant visiblement de ne pas éclater de rire. Un gloussement nerveux parcourut l'assistance et s'éleva dans l'église, et je baissai les yeux sur le numéro. Glenn. Ma tension monta en flèche.

— Excusez-moi, dis-je, vraiment excitée. Je suis *tellement* désolée. Je l'avais mis en vibreur. Vraiment.

Takata se mit à rire franchement et je rougis en me rappelant d'où j'avais extrait mon téléphone.

— Euh... faut que je réponde, continuai-je.

Ellasbeth était furieuse et, lorsque le prêtre me fit signe de répondre, j'ouvris le clapet et tournai le dos au public.

— Salut, dis-je à voix basse, et ma voix résonna. Je suis au mariage Kalamack. Tout le monde écoute. Alors, t'as quoi ?

Merde, on peut pas faire plus embarrassant.

Le crépitement des parasites m'indiquait que Glenn était toujours sur la route quand il répondit :

— Tu es à son mariage ? Rachel, tu n'es qu'une cinglée de sorcière.

Je me tournai à moitié vers le prêtre.

— Merci, murmurai-je du bout des lèvres, mais je bouillais

intérieurement.

Au moins, Glenn avait entendu mon allusion discrète au fait que des personnes pouvaient l'entendre et il formulerait ses réponses prudemment.

— J'ai le papier, dit-il et ma tension fit un autre pic. Tu peux aller travailler.

Je me déplaçai légèrement pour sentir la bosse confortable de mon pistolet, en espérant toutefois que je n'aurais pas à m'en servir.

— Hé, euh... Jenks ne m'a jamais dit combien tu comptais me donner, pour ça.

— Oh, pour l'amour du ciel, Rachel, je suis sur l'autoroute. On peut en discuter plus tard ?

— Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras, répondis-je et l'assemblée commença à s'agiter.

Trent se racla la gorge avec la colère brûlante d'un millier de levers de soleil dans le désert et je lui jetai un coup d'œil. Derrière lui, Quen commençait à avoir l'air méfiant. Je ne risquais pas d'être payée par Trent avec ce que j'étais sur le point de faire, et je n'allais pas me contenter de la seule satisfaction d'avoir épinglé ce type.

— Je veux que ton département re-sanctifie mon église, dis-je et une vague de surprise parcourut l'assemblée.

Rien de tel que laver son linge sale devant le gratin de Cincy. Piscary, tout particulièrement, semblait intéressé. Il y avait intérêt à ce que ça marche, sinon j'allais crever le lendemain.

— Rachel..., commença Glenn.

— Oh, laisse tomber, répondis-je méchamment. Je vais le faire pour le bien public, comme je l'ai toujours fait pour le BFO.

Comme si personne n'avait encore compris à qui je parlais à cet instant précis ! Je tournais le dos aux autres, mais Jenks surveillait et je me sentais plutôt en sécurité.

— Je t'envoie du renfort, dit Glenn et je levai une main vers mon front.

— Bien, répondis-je en soupirant. Je ne voudrais tout de même pas embarquer mon détenu dans le bus. (J'entendis Glenn prendre une inspiration pour me répondre et, remarquant le mouvement de Trent du coin de l'œil, je lâchai :) Merci, Glenn. Hé, si ça marche pas...

— Tu veux des roses rouges sur ta tombe, c'est ça ?

Ce n'était pas ça, mais il avait raccroché. Je refermai mon téléphone, puis hésitai avant de le replonger dans mon décolleté et de me retourner.

Trent n'était pas content.

— C'était un aperçu fascinant de votre vie privée, mademoiselle Morgan. Vous faites dans les fêtes pour enfants, aussi ?

La nervosité monta, rapidement suivie par une vague

d'adrénaline. Elle brûla en moi, presque aussi savoureuse que le sexe. Mes pensées dérivèrent sur Ivy, elle qui me disait que je vivais ma vie en prenant des décisions pour le plaisir de me retrouver clans des situations dangereuses. Une droguée à l'adrénaline, certes, mais au moins je me faisais de l'argent. Enfin, d'habitude...

Ivy. Elle avait le regard braqué sur moi, l'éclat de la peur s'harmonisant avec son extrême pâleur.

— Jenks ? appelai-je vigoureusement et, en entendant le vrombissement des ailes, Quen se raidit.

L'assemblée haleta lorsque je me baissai pour retrousser ma robe et dévoiler mes bottes hautes. Je tâtonnai sous la soie glissante et attrapai mes menottes.

— Par autorité temporaire du BFO, j'ai reçu l'autorisation de vous arrêter, Trent Kalamack. Vous êtes soupçonné du meurtre de Brett Markson.

Un murmure s'éleva comme une vague de fond depuis l'audience.

— *Ça suffit !* cria Ellasbeth, et le prêtre ferma sa bible avec un claquement sec et recula d'un pas. J'ai supporté ta tarte de sorcière dans ma baignoire. J'ai supporté que tu insistes pour qu'elle assiste à *mon mariage*. Mais qu'elle t'arrête uniquement pour t'empêcher de te marier, c'est *intolérable !*

Elle était royalement emmerdée et je tirai Trent qui ne résista pas, l'arrachant à ses garçons d'honneur. Quen bougea, mais recula quand un éclair d'ailes de libellule s'interposa entre nous. Al riait grassement, ses éclats de rire augmentant progressivement de volume, mais je ne voyais rien de drôle. Excepté peut-être le commentaire sur la sorcière dans une baignoire.

— Rachel...

Trent s'interrompit et son magnifique visage fut déformé par l'indignation quand le métal cliqueta deux fois autour de ses poignets. Quen tentait d'esquiver Jenks. Son visage à la peau grêlée était assombri par la colère quand Jenks l'immobilisa, une flèche pointée sur son œil.

— Tu veux essayer, Quen ? dit le pixie et l'assemblée se tut.

Trent se leva, les mains menottées devant lui.

— Hi, hi, hi, me moquai-je en ramassant mon sac et m'apprêtant à décamper. Trent, rappelez à Quen ce qui se passera s'il s'interpose. J'ai un mandat. (*Oh yeah*. Je me tournai vers Trent et ajoutai :) Vous avez le droit de garder le silence, mais je doute que vous le fassiez. Vous avez le droit de prendre un avocat, auquel j' imagine que Quen va s'empresse de téléphoner. Si vous ne pouvez vous en procurer, c'est que les poules ont des dents et que moi je suis la reine d'Angleterre, mais dans ce cas, on vous en nommera un d'office. Vous

avez compris vos droits, que l'entière congrégation du gratin de Cincy m'a entendue réciter ?

Il acquiesça, ses yeux verts emplis de colère. Satisfaite, je saisis son épaule et l'entraînai vers les marches. Sa colère se mua en un mélange d'irritation, de surprise et d'incrédulité.

— Appelle l'avocat, dit-il à Quen tandis que je le traînais de force. Ellasbeth, ça ne prendra pas longtemps.

— Ouais, appelez votre avocat, répétais-je en ramassant le Foyer.

Le rire d'Al résonna sous les voûtes. J'hésitai, m'attendant qu'une fenêtre ou quoi que ce soit se brise. Son rire contenait une délectation malfaisante qui sembla libérer les convives figés de surprise. Ils se mirent tous à parler en même temps et le soudain brouhaha me fit sursauter. Le visage d'Ivy était toujours blême. À côté d'elle, Piscary avait également les yeux écarquillés, et tentait de dissimuler ses pensées. Takata avait l'air inquiet, tandis que M. Ray et Mme Sarong se disputaient.

— Jenks ! criai-je, ne voulant pas descendre l'allée toute seule.

Il fut immédiatement à mon côté.

— Je te couvre, Rache, dit-il, les ailes claquant d'excitation et volant en arrière pour garder sa flèche pointée sur Quen. Allons-y.

Mon sac sur une épaule et le Foyer sous un bras, je guidai Trent au bas des marches tout en tenant son coude pour éviter qu'il me fasse trébucher ou m'intente un procès pour brutalité. *Daaa, daaa, da,da, dada, dadam ...j'ai eu le salaud*, chantonnai-je dans ma tête pour parodier la marche nuptiale. Quelqu'un prit une photo avec son téléphone portable et je souris en imaginant les gros titres de ce soir-là. J'entendis des sirènes encore lointaines et j'espérai qu'il s'agissait du BFO qui venait m'aider, et pas de la SO qui venait m'arrêter. Je n'avais pas réellement le mandat sur moi, mais mon contact, si.

Délaissée devant l'autel, Ellasbeth poussa un cri de rage.

— Trent ! cria-t-elle et je me sentis presque désolée pour elle. C'est tout simplement scandaleux ! Comment peux-tu la laisser faire ça ? Je croyais que tu *possédais* cette ville !

Trent se tourna à moitié et je le maintins sur les marches en posant une main sur son épaule.

— Je ne possède pas Mlle Morgan, chérie. Je n'ai besoin que de quelques heures pour arranger ça. Je vous rejoindrai à la réception.

Seigneur, j'espérais bien que non.

Je ralentis quand nous passâmes devant Piscary.

— Pouvez-vous me rejoindre au BFO ? demandai-je, le souffle court et le pouls rapide. J'ai quelque chose pour vous.

Le vampire mort-vivant embrassa l'intérieur du poignet d'Ivy et elle frissonna.

— Vous êtes complètement inhumaine, Rachel. Presque aussi

froide qu'audacieusement méprisable. Voilà un aspect de votre personnalité... délicieusement surprenant. Je suis de plus en plus intéressé par ce que vous avez à me dire.

Ne sachant que faire de sa réponse, je hochai la tête et remis Trent en marche. Il était indigné, comprenant apparemment que je voulais donner le Foyer au vampire. Mince, Piscary « assurait » quatre cinquièmes de la population, et la compagnie de David se chargeait du reste. Il n'était pas difficile de comprendre que je voulais m'ajouter à la liste. En voyant que Trent avait saisi, je souris. *Salaud.*

— Trent ! hurla Ellasbeth. Si tu sors de cette église, je disparaïs. Je prends l'avion et je rentre chez moi ! J'ai accepté de t'épouser toi, pas ce... ce *cirque* que tu appelles une vie.

— Je n'ai pas vraiment le choix... *chérie*, répliqua-t-il par-dessus son épaule. Tu veux bien contrôler tes nerfs et t'occuper de nos invités ? Ce n'est qu'un pépin mineur.

— Un pépin mineur ! (Je marchais de côté et manquai presque de la voir jeter son bouquet sur le type de l'autel en criant :) Quen ! Faites quelque chose ! C'est pour ça que vous êtes payé !

Je levai les sourcils. J'avais presque atteint les portes et personne n'avait tenté de m'arrêter. La surprise était un outil formidable quand on s'en servait correctement.

Quen leva les yeux de son téléphone.

— C'est ce que je fais, mademoiselle Withon. J'ai déjà établi que Mlle Morgan agissait bien selon la loi et j'appelle l'avocat probatoire de Trent.

Al riait aux éclats et des larmes ruisselaient sur son visage. Il se tenait à l'autel pour garder l'équilibre et les fleurs qui s'y trouvaient virèrent au noir. Le fait de se retrouver dans le corps de Lee lui permettait de les toucher en toute impunité, mais il restait un démon et sa présence avait été remarquée.

Lorsque nous atteignîmes l'entrée, Trent sembla comprendre seulement à ce moment-là que je l'embarquais réellement.

— C'est ridicule, Rachel, dit-il tandis que j'ouvrais la porte avec un geste de garce. (Le clair de lune s'engouffra à l'intérieur à travers le brouillard qui brillait sur les marches en ciment.) C'est le jour de mon mariage. Vous dérapez complètement.

— Embarquer vos fesses n'est que justice, répliquai-je en clignant des yeux sous les lumières éclatantes du BFO. C'est en tuant Brett que vous avez dérapé. Il ne savait rien. Tout ce qu'il voulait, c'était quelqu'un vers qui se tourner.

Je poussai Trent avant que la lourde porte se referme toute seule et humai profondément l'air nocturne et humide qui empestait les poubelles et les pots d'échappement, soulagée de trouver les SUV du BFO. Les lieux étaient remplis d'agents qui sécurisaient l'espace avant

que quelqu'un puisse me suivre à l'extérieur.

— Hé ! Salut ! appelai-je en faisant un geste de la main pour m'assurer qu'ils sachent que j'étais la gentille. Je l'ai. Il est tout à vous ! Dites-moi juste où l'amener.

Je m'avançai vers le SUV le plus proche en poussant Trent devant moi.

— Croyez-moi, Trent, dis-je quand nous atteignîmes le trottoir. Vous me remercirez, un jour.

— Je ne savais pas que vous vous souciez de mon bonheur, mademoiselle Morgan, répliqua-t-il tandis qu'un agent excité du BFO touchait sa casquette et lui ouvrait la porte.

— Je ne m'en soucie pas, répondis-je brièvement. Faites attention à vous.

Je posai la main sur sa nuque et, sentant une secousse d'au-delà tenter de déferler en lui, je l'enrayai juste à temps. Tremblant de mon manque de contrôle, je le poussai dans la voiture et claquai la porte. L'endroit était bruyant et je clignai des yeux en me rendant compte que le bus était toujours là. Je fis un signe de la main aux passagers et ils me répondirent, le chauffeur appuya même sur le klaxon. Satisfaite, je me redressai et repoussai mes cheveux de devant mes yeux.

Mince, quand je devenais mauvaise, je devenais bonne.

L

’ourlet de ma robe de demoiselle d’honneur en dentelle bruissait contre le carrelage gris et fissuré du bureau d’Edden. J’étais voûtée sur une chaise devant lui et balançais mon pied avec nervosité. Le capitaine du BFO avait saisi mon coude à l’instant même où j’avais dépassé le sceau du Bureau Fédéral d’Outremonde incrusté dans le sol du hall et m’avait traînée jusque dans son bureau. Puis il avait demandé à son guide, Rose, de me garder ici, avant de s’éloigner d’un pas lourd à la recherche d’un café et de son fils Glenn. Ça faisait dix bonnes minutes maintenant. A moins qu’il soit en train de moudre les grains lui-même ou que Glenn ne soit pas encore rentré de Détroit, je compris qu’il était arrivé ici en sachant plus que moi.

Je recommençais à avoir peur. Du hall me parvint un brouhaha de voix élevées qui protestaient ou donnaient des ordres. À en juger par le bruit, le mariage tout entier se trouvait dans l’entrée. Je jetai un coup d’œil à Jenks, perché sur le pot à crayons d’Edden. Il semblait exceptionnellement nerveux et avait même préféré rester avec moi plutôt que de s’accrocher à Edden, comme c’était son habitude quand il venait au BFO. Je posai le cadeau par terre, me levai pour secouer ma robe et allai jeter un regard furtif à travers les stores. J’avais la nette impression qu’Edden n’avait pas été mis au courant que j’allais arrêter Trent ce soir-là.

— On aurait peut-être dû aller à la SO ? dit Jenks, ses ailes bourdonnant distraitement.

— A la SO ! dis-je en me retournant, la bouche grande ouverte. T’es malade ?

M. Ray semblait sur le point de perdre patience et, grimaçant, je me retournai de nouveau vers les stores et retirai brusquement ma main quand la porte s’ouvrit en grinçant.

Edden entra d’un pas lourd, mais même s’il était musclé, il était si petit que ça n’eut pas d’importance. Il portait sa chemise habituelle, blanche et kaki avec les manches relevées, mais son pantalon avait perdu de son allure fraîchement repassée entre mon arrivée ici et les deux tasses de café qu’il était allé nous chercher, deux tasses en carton recouvertes d’un couvercle, calées entre un bras poilu et sa poitrine.

Je culpabilisai et laissai retomber les stores. Je me sentis stupide dans ma robe en dentelle et coinçai une mèche rebelle échappée de ma coiffure élaborée derrière une oreille ; je me levai et tendis les mains croisées devant moi comme des feuilles de figuier. J'avais l'impression d'être aussi vulnérable que si j'étais nue. Edden avait été capital dans l'aide qu'on m'avait apportée pour sauver mes fesses quand j'avais quitté la SO, mais il avait ses propres patrons à contenter, et il ne semblait pas satisfait. De tous les humains que j'avais rencontrés, seuls son fils adoptif, Glenn, et mon ancien petit ami, Nick, étaient à l'aise avec le fait que je n'étais... pas humaine.

Son visage rond était chiffonné et il posa les deux tasses de café sur le bureau avant de se laisser tomber dans son fauteuil en soufflant. Le capitaine Edden n'était pas grand, et à la cinquantaine bien tassée, les premiers signes d'embonpoint au niveau de sa taille soulignaient son aspect sympathique. Son passé militaire transparaissait dans ses manières vives et ses décisions réfléchies, le tout accentué par ses cheveux noirs tondus à ras. Il croisa ses bras courtauds sur son ventre et braqua son regard sur moi, contrarié. Sa barbe avait encore blanchi depuis la dernière fois et je ne pus m'empêcher de reculer devant l'air accusateur de ses yeux bruns.

Jenks fit claquer ses ailes comme en signe d'excuse et le capitaine leva les yeux vers lui, comme pour lui signifier qu'il ferait mieux de s'abstenir, avant de reporter de nouveau son attention désapprobatrice sur moi.

— Est-ce que ça serait pas plus facile pour vous de diriger mon département depuis mon fauteuil, Rachel ? demanda-t-il et je m'avançai pour prendre un café, juste histoire d'avoir quelque chose à mettre entre lui et moi. Où vous aviez la tête, en arrêtant Kalamack au beau milieu de son mariage ? ajouta-t-il et je me rassis, le Foyer entre mes pieds.

Comme si c'était une bonne nouvelle, Jenks s'illumina, s'envola et alla se poser plus près du capitaine du BFO, l'air heureux et soulagé. Je trouvais ça parfaitement injuste que, malgré le fait que Jenks et moi étions partenaires, j'étais la seule à subir les retombées dès qu'il y avait du grabuge. Les pixies n'étaient jamais tenus responsables de leurs actes. Mais en même temps, ils ne s'impliquaient d'ordinaire pas autant dans les affaires des « grands ».

— Si je l'avais arrêté dans n'importe quel autre endroit, il m'aurait enterrée, répondis-je et je me brûlai le doigt en renversant du café.

Dégoûtée, je stoppai l'écoulement avec mon sac à main usé, avant que le café coule sur ma robe. J'avais l'impression d'être un de ces désaxés qui hantent Fountain Square, avec mon sac miteux, mon paquet enveloppant le Foyer, et une robe qui coûtait plus cher qu'un

semestre de cours.

— Ma vie serait plus simple si vous étiez morte. (Le visage d'Edden était tendu quand il se pencha pour prendre son café.) Écoutez-les ! s'exclama-t-il en gesticulant vers le hall invisible. Mon équipe ne sait pas comment gérer cette situation. C'est pour ça que la SO existe ! Et vous me les ramenez tous ici ? A moi ?

— Je pensais que vous étiez au courant de ce que je faisais, répliquai-je. Glenn...

Je m'interrompis quand Edden leva la main. Sa colère se dissipa, remplacée par une fierté attristée envers son fils adoptif.

— Non, murmura-t-il en baissant les yeux vers le bureau. Il a juste glissé la paperasse avec les invitations au pique-nique de l'entreprise. Vous êtes invitée, d'ailleurs.

— Merci, répondis-je en me demandant si je vivrais assez longtemps.

Abattue, je bus une gorgée de café, heureuse que le BFO ne perde pas de vue ses priorités et en achète du bon.

Edden fronça les sourcils et, même s'il était fier que son fils ait donné un bon coup de pied dans le système en faveur de la justice, la colère le submergea de nouveau.

— Kalamack n'a pas rempli la case concernant son espèce sur sa déclaration, dit-il. Vous savez ce que ça veut dire ? (Je pris une inspiration pour lui répondre, mais il me devança :) Ça signifie qu'il ne révèle pas s'il est Outre ou humain et s'il correspond à la juridiction du BFO. Je vais devoir me débrouiller avec ça. Moi. Et vous voudriez que je vous paie, en plus, pour m'avoir refilé cette merde ?

Ma mâchoire se crispa.

— Il a enfreint la loi, répliquai-je vivement.

L'homme particulièrement instruit soupira de tout son corps.

— Oui, effectivement.

Nous restâmes silencieux un instant. Puis Edden retira le couvercle de son café.

— Piscary est dans mon hall d'entrée, dit-il d'une voix tendue. Il dit que vous voulez lui parler. Comment est-ce que je suis supposé vous garder en vie jusqu'à votre témoignage si Piscary vient dans mon département à moi pour vous tuer ?

Je jetai un regard à Jenks qui commençait à déverser une faible traînée de poussière scintillante sous l'effet de l'agitation.

— Piscary n'est pas venu ici pour me tuer, rétorquai-je en dissimulant ma frousse derrière une autre gorgée de café. C'est moi qui lui ai demandé de venir. Je veux qu'il nous protège, Kisten et moi.

Edden se calma immédiatement tandis que j'avalais plus de café avec un sentiment de culpabilité avant de reposer ma tasse.

Le liquide acide m'attaqua l'estomac avant de me rendre

nauséuse. Piscary était un malade tordu... mais il était aussi le seul à pouvoir me protéger et annuler le don du sang de Kisten.

— Vous allez acheter votre protection à Piscary ? (Edden secoua la tête et ses quelques rides se creusèrent.) Il veut vous tuer. Vous l'avez envoyé en prison. Il ne va pas l'oublier simplement parce qu'il est sorti. Et la rumeur dit qu'il a offert le sang de votre petit ami. (Il baissa les yeux, honteux.) Rachel, je suis désolé. Je ne peux rien faire à ce sujet.

Un sentiment violent de trahison, d'innocence perdue monta en moi. Je savais que rien ne pourrait empêcher Piscary de traiter Kisten comme une boîte de chocolats Godiva, mais bon sang, ces personnes ici présentes étaient supposées nous protéger des gros vilains méchants. Je détestais cette situation, mais ce que je détestais encore plus, c'était de devoir travailler dans un système aussi pervers pour pouvoir rester en vie. *Comme si j'avais le choix ?*

— Je suis désolé, répéta Edden et je le regardai avec regret pour qu'il sache que je comprenais sa position.

Mince, après tout, je me tenais juste à côté de lui...

Les ailes de Jenks claquèrent et je déplaçai la fente de ma robe pour lui montrer le cadeau posé entre mes jambes. Mes bottes coquées semblaient réellement décalées, dans ce contexte, mais j'étais heureuse de les porter.

— J'ai quelque chose qu'il désire plus que la vengeance, dis-je en priant pour ne pas avoir surestimé la valeur du Foyer.

Même si l'idée dérangeait chaque fibre de mon être, il fallait que ça marche. *Il le fallait.*

Edden se pencha en avant pour voir le paquet bleu avant de s'adosser de nouveau.

— Je ne veux pas savoir ce qu'il y a là-dedans. Je ne veux vraiment pas savoir.

Je reposai mon ourlet par-dessus.

— Je pensais que c'était l'endroit le plus sûr pour sceller un accord avec Piscary, expliquai-je docilement.

— Mon bureau ? aboya-t-il.

— Eh bien..., esquivai-je. Peut-être dans une salle de conférence ? (Les yeux bruns d'Edden s'agrandirent d'incrédulité et je commençai à être légèrement contrariée.) Edden..., repris-je d'une voix cajoleuse. Je n'ai nulle part ailleurs où aller. Kalamack est bien responsable des morts de ces garous. J'essaie juste de sauver mes fesses, là. Tout ce qu'il me reste à faire, c'est de nager à travers la merde, en bas. Maintenant, est-ce que vous allez m'envoyer un cerbère pour m'aider, ou bien je vais devoir nager comme un petit chien tout le trajet toute seule ?

Il leva la tête et regarda l'horloge sur le mur derrière moi, puis il

se retourna. Je pouvais presque lire ses pensées. Pourquoi est-ce que je n'avais pas attendu quelques heures, le temps qu'il ne soit plus de permanence ?

— J'aurais souhaité que vous m'incluez dans votre processus de réflexion, dit-il sèchement.

— Faites comme si vous étiez encore dans l'armée, répondis-je en sentant notre conversation s'achever.

— Ouais, lâcha-t-il avec un gloussement triste avant de se lever. Je serais plus en sécurité au front qu'en travaillant avec vous. (Il saisit son café et fit un geste vers la porte.) Après vous. Plus vite on en aura fini, plus vite je rentrerai chez moi.

Les ailes de Jenks bourdonnèrent vivement et je me levai en prenant un instant pour rassembler mon sac, mon cadeau et mon sang-froid. Les ailes de libellule s'étaient transformées en ailes de feu et mon estomac se noua. Edden ouvrit la porte et, en plongeant dans l'agitation bruyante, j'hésitai un court instant, pensant combien j'avais besoin du goût du danger pour me sentir vivante. Drogée à l'adrénaline ? J'étais gênée d'admettre que Jenks avait probablement raison. Cela expliquait beaucoup trop de choses pour que je me permette de le nier sous prétexte que c'était idiot. Je ne pus m'empêcher de me demander si je n'avais pas mal évalué les risques, cette fois-ci, et si ça allait se retourner contre moi et me brûler les doigts. Mais certains éléments de cette histoire n'étaient réellement pas ma faute.

Jenks vint se poser sur mon épaule et dit :

— Cette petite boutique de charmes semble une rudement bonne idée, finalement, hein, Rachel ?

— La ferme, Jenks, murmurai-je, mais je le laissai où il était... j'avais besoin de lui.

Edden fit une pause devant le bureau de Rose et fit glisser son regard sur le maelström d'agents qui essayaient de traiter avec des Outres furieux. Ils semblaient s'en tirer correctement. Peut-être que les notes qu'Edden m'avait demandé de rédiger pour son manuel s'étaient révélées utiles.

Piscary se tenait à l'écart, de sa propre initiative, ses yeux curieux étaient rivés sur moi et sa main sur celle d'Ivy, d'une manière possessive, tandis que Skimmer parlait de sujets juridiques avec une femme nerveuse qui tenait un porte-documents. Ils étaient tous assis et mon cœur se serra quand j'aperçus le regard vide d'Ivy. C'était comme si elle n'était pas là. Les équipes de journalistes apparaissaient derrière les fenêtres noires, leurs flashes brillant dans le brouillard, tandis qu'ils se regroupaient de l'autre côté des portes, comme s'ils voulaient entrer dans une boîte de nuit.

— Je voulais vous dire que votre robe est très jolie, dit le

capitaine sans me regarder en se balançant d'avant en arrière sur un pied, les mains toujours dans le dos. Et les bottes... joli contraste.

Je baissai les yeux sur elles et soupirai.

— J'ai mal aux pieds. Elles me soulagent.

Mes pieds, mon bras, mon dos, tout me faisait affreusement mal. J'avais l'impression de m'être battue, et pas d'avoir simplement dormi dans le fauteuil d'Ivy. *Seigneur, j'espère qu'elle va bien.*

Edden gloussa devant mon sarcasme sec.

— Je pensais que vous aimiez simplement piétiner partout avec. (Il se retourna et fit un geste à un agent qui semblait moins harcelé que les autres.) J'espère que vous allez réussir à mettre quelque chose au point pour votre petit copain.

Les ailes de Jenks battirent plus vite.

— Merci, répondis-je en repoussant prudemment une mèche de cheveux.

— Pourquoi est-ce que vous ne vous êtes pas trouvé un gentil sorcier ? continua-t-il en reculant pour laisser de la place à l'agent qui approchait. Profitez-en pour mettre un peu de distance entre vous et M. Felps. Ce qui vous arrive me préoccupe et je déteste vous voir vous impliquer dans la politique des vampires. Les gens meurent quand ils font ça.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Eh bien, merci, papa. Est-ce que je peux récupérer mon permis de conduire ?

Ses yeux étincelèrent.

— Vous êtes à pied jusqu'à ce que vous ayez rangé votre chambre, et vous le savez.

Un minuscule grognement s'éleva de mon épaule, mais Jenks était trop près pour que je le voie. *Ranger ma chambre ?* Je suppose que la métaphore était appropriée. J'avais certainement mis la ville en pagaille.

L'officier qu'Edden avait tiré de la mêlée s'arrêta devant nous, dans l'attente, et Edden le fit s'approcher encore plus près.

— Où est Kalamack ? Mlle Morgan a besoin d'une pièce et je ne veux pas qu'elle soit près de lui.

Je soufflai, offensée, et l'homme m'adressa un regard d'excuse.

— Il est dans la cinq, mais la trois est disponible, répondit-il.

— Hors de question, dis-je, tendue. Je ne vais certainement pas aller dans une salle d'interrogatoire avec Piscary. Je veux une salle de conférence. Suffisamment grande pour que je puisse amener quelques témoins.

Et botter les fesses de quelques vampires si besoin.

Edden croisa ses bras sur sa poitrine, inflexible.

— Des témoins ?

— Des témoins. (Je serrai le Foyer plus fort. Tout ceci ne servirait à rien à moins que tout le monde sache que je ne l'avais plus en ma possession.) Je veux M. Ray et Mme Sarong.

Je me retournai pour observer les bureaux ouverts, chacun d'eux occupé par des Outres agressifs et un ou deux agents du BFO nerveux, mais obstinément déterminés.

— Quen, continuai-je en le voyant debout, tout seul, au téléphone, comme si rien de tout cela ne l'atteignait. Et Al, finis-je en apercevant le démon flirter avec la réceptionniste, radieuse de l'attention que lui portait ce qu'elle pensait être un célibataire éligible et fortuné en costard.

Le père d'Ellasbeth se tenait derrière lui, et l'homme raide semblait prêt à faire claquer son carnet de chèques ici même si cela pouvait permettre à sa fille de se marier.

— Al ? répéta Edden en suivant mon regard vers la réceptionniste qui tendait son numéro de téléphone à l'homme souriant. C'est M. Saladan. Piscary a dit qu'il l'avait débarrassé du démon. Mes hommes l'ont vu sous le soleil.

Je secouai la tête en sentant le regard d'Al posé sur moi.

— Piscary ment. C'est toujours Al.

L'agent avec le porte-documents blêmit.

— C'est un démon ? glapit-il.

Les sourcils d'Edden se creusèrent. Il posa une main épaisse sur chacune de nos épaules et nous fit pivoter pour tourner le dos à la pièce, tout en examinant les personnes qui nous entouraient pour essayer de voir si quelqu'un l'avait entendu.

— Rachel, dit-il d'une voix étouffée mais résolue. Je ne suis pas équipé pour gérer cette situation.

Je sentis sa main chaude à travers la dentelle de mon épaule et frissonnai.

— Moi non plus, mais je suis ici. Je peux le faire, Edden. J'ai seulement besoin d'une pièce calme. Vos hommes n'auront rien à faire. Personne ne sera blessé.

Mais je ne pouvais pas le promettre.

Il resta silencieux, plongé dans ses pensées. Une profonde préoccupation se lisait dans ses yeux et il regarda le paquet dans mes mains avant de se tourner vers l'agent qui était avec nous.

— Dans quelle pagaille est Camelot ?

Camelot ? pensai-je et l'homme interrogé donna de petits signes d'impatience. Je sentais nettement la peur onduler sur lui et Piscary avait les yeux braqués sur nous.

— Plein de courriers, répondit l'agent. Le bulletin de juin doit toujours sortir.

Le froncement de sourcils d'Edden s'accrut.

— C'est la seule pièce avec une vitre sans tain qui pourra tous les contenir.

— Une vitre sans tain ! persiflai-je. Je veux un bureau, pas une salle d'audience du BFO.

— Je ne vais certainement pas vous laisser aller dans une pièce toute seule avec ces gens, répondit Edden. Vous m'avez embarqué là-dedans, Morgan, alors vous allez faire à ma manière.

Jenks étouffa un ricanement et je mis une hanche en avant en prenant une pose suggestive, dans ma dentelle noire et mes bottes coquées.

— Peu importe, répondis-je, sachant que j'étais à sa merci.

Satisfait, Edden attira l'agent du BFO encore plus près.

— Prends deux types avec toi et débarrasse la table. Et demande à quelqu'un de faire venir la liste d'invités de Mlle Morgan.

Mon cou se rafraîchit quand Jenks s'envola.

— Je vais les chercher, proposa-t-il et l'agent sembla soulagé.

Edden s'apprêta à protester, mais, voyant Jenks déjà face aux deux garous, il hésita.

Piscary fut le suivant et leur emboîta le pas. Dans son coin, Quen ferma son téléphone et se décala avant que Jenks l'atteigne, lui adressant un signe de la tête. Al remarqua l'exode collectif et se joignit à eux, après avoir embrassé la main de la réceptionniste en guise d'adieu.

— Zut, jura Edden à voix basse en attrapant mon coude comme nous nous dirigeons vers le couloir pour les devancer. Il faut absolument que j'embauche un pixie.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Ils coûtent cher, l'avertis-je.

Nous fûmes accueillis par la réconfortante blancheur des murs et le brouhaha s'assourdit derrière nous.

— Je croyais qu'ils marchaient à l'eau sucrée et au nectar, dit Edden et je ralentis en prenant conscience que nous passions devant les salles d'interrogatoire.

— Je veux dire en termes de fidélité, clarifiai-je en l'arrêtant devant la pièce où se trouvait Trent.

Un léger murmure nous parvint de l'autre côté de la porte et, en voyant mon expression, le visage d'Edden se durcit. Il y avait une autre personne dont je voulais la présence. Quen ne suffisait pas. Je voulais Trent.

— Non, dit Edden, sachant pertinemment pourquoi je m'étais arrêtée, puis nous nous pressâmes contre le mur pour laisser passer les garous, Al, Quen et Piscary dans un silence expectatif.

Les talons de Mme Sarong claquaient avec élégance et Al m'adressa une moue amusée par-dessus ses lunettes fumées. Quen

était silencieux, les épaules tendues sous le tissu luxueux de son costard. Jenks se trouvait parmi eux et je lui fis un hochement de tête tandis qu'il partait pour me servir d'oreilles.

Skimmer et Ivy étaient aux côtés de Piscary et mon cœur se serra quand mon amie ne réagit pas alors que je tentais de capter son regard. Elle semblait pâle et vide, son visage parfait toujours blême et magnifique, pleine de grâce dans sa robe grise sophistiquée. Je souffrais de la voir dans cet état et le souvenir de sa voix carillonna dans ma tête, sa cassure lorsqu'elle m'avait suppliée de la maintenir loin du soleil après que Piscary avait violé son corps et son sang, et qu'elle pensait être morte. Je reculai et m'empêchai de tendre la main pour serrer la sienne. Devant ma souffrance, Piscary me sourit avec une satisfaction suffisante, une main posée à l'arrière de son dos pour la guider en avant.

Je les observai jusqu'à ce qu'ils tournent au coin du couloir. Comment pouvais-je ne rien faire ? Comment pouvais-je rester là et la regarder passer sans rien faire ? Elle était mon amie. Elle était bien plus que ça. Et, cette pensée en tête, je sentis mon visage se glacer.

Kisten et Ivy m'offraient la même chance de connaître l'extase du sang. L'offre de Kisten avait été présentée d'une façon que mon éducation n'aurait eu aucun problème à gérer, et pourtant je lui avais dit non. Encore et encore. Et malgré tout, je continuais à chercher les ennuis en essayant de lutter autant contre mes idées préconçues que contre l'envie de risquer la mort auprès d'Ivy. Pourquoi ?

Je fermai les yeux pour exclure le monde autour de moi tandis que je chassais ces idées de ma tête. Je voulais quelque chose de durable avec Ivy. Oui, au printemps, j'avais compris que je m'étais probablement installée dans l'église en espérant inconsciemment qu'elle me morde. Vrai, je l'avais repoussée violemment plusieurs fois auparavant, apeurée, mais je ne voulais plus être amenée à le refaire, comme semblait le prouver l'incident de la fourgonnette du printemps précédent... Je ne m'étais pas excusée pour avoir tenté de trouver un équilibre de sang avec elle. Mais je prenais seulement conscience maintenant de ce que ça signifiait. Il s'agissait d'un engagement à vie. Que cet engagement n'implique pas forcément de sexe ne le rendait pas moins important ou durable.

— Hors de question, Rachel, dit Edden et je le regardai, paniquée, jusqu'à ce que je comprenne qu'il parlait de ma volonté de voir Trent parmi nous, et non de la possibilité d'une relation entre Ivy et moi.

Liées par le sang et l'amitié. Le fait que ce lien n'empêche pas nécessairement une seconde relation, plus traditionnelle, avec un homme – avec Kist ? – ne faisait que renforcer le facteur effrayant de la question.

Edden pencha la tête de confusion devant mon expression de biche paralysée par les phares d'une voiture et je baissai les yeux, prise d'un vertige. Merde, pourquoi je choisisais toujours les meilleurs moments pour essayer de résoudre l'impossible ?

— J'ai besoin de Trent là-bas, insistai-je en pressant le Foyer contre ma taille. S'il ne me voit pas donner ce truc à Piscary, alors ça ne me servira absolument à rien.

Edden grimaça et sa moustache s'allongea.

— Quen peut lui dire.

La porte de la salle d'interrogatoire de Trent s'ouvrit, mettant un terme à notre dispute.

L'agent du BFO s'arrêta, mais il était trop tard. Trent l'avait suivi à l'extérieur, accompagné par un deuxième homme en costume. Son avocat, probablement.

Trent avait l'air totalement différent de d'habitude, même si rien de significatif n'avait changé. Il portait toujours ses atours de marié, se déplaçait toujours avec grâce. Mais il affichait une étrange prudence que je ne lui connaissais pas auparavant. Il fixa son regard sur moi avec l'intensité habituelle, mais la nuance de haine glaciale était nouvelle. Avec un contrôle inquiétant, il se redressa, dissimulant la fatigue due aux efforts qu'il avait dû fournir pour mentir au sujet de ses crimes odieux.

— Il faut que Trent y assiste, lâchai-je en tentant d'embrouiller un peu plus la situation. Il reste membre du conseil tant que sa culpabilité n'est pas prouvée, et il est nécessaire qu'il soit présent. Cela concerne la sécurité de la ville. Vous voulez attendre que quelqu'un d'autre fasse son apparition ? Vous croyez vraiment pouvoir réunir un maître vampire dans une pièce avec deux alphas garous, un démon et un... quoi que soit Quen, dis-je en me rappelant à temps de garder son héritage d'elfe secret.

— Rachel..., m'avertit Edden, mais j'avais déjà donné à Trent tous les arguments dont il avait besoin.

— S'il s'agit d'un problème de sécurité de la ville, j'ai le droit d'être présent, affirma-t-il en recouvrant un minimum de son charisme habituel.

Trent ne savait pas ce que je faisais, mais je tentai clairement de l'y inclure et, malgré sa probable volonté de mettre un contrat sur ma tête pour l'avoir ainsi embarqué, il était prêt à s'en accommoder. Chaque chose en son temps, apparemment.

L'agent et le type en costume qui l'accompagnaient tenaient une conversation étouffée et, quand l'homme du BFO haussa les épaules, Edden soupira.

— Bon sang, Rachel, murmura-t-il en serrant mon coude. Ce n'est pas ma façon de faire.

Fatiguée, je ne dis rien en attendant sa décision. Mes pensées voguèrent vers Ivy, puis Kist.

L'ancien militaire courtaud passa une main sur son menton et se redressa.

— J'entre avec vous, et avec deux de mes gars.

— Seulement vous, et vous pouvez le menotter à une chaise, ripostai-je.

Trent fronça les sourcils jusqu'à barrer son front. Nous dûmes tous nous pousser contre les murs quand trois officiers à l'air tourmenté passèrent devant nous, les bras chargés de boîtes de papier bleu et d'enveloppes. La pièce avait apparemment été débarrassée et je recommençai à me sentir nerveuse.

— Très bien, capitula Edden avec aigreur. Monsieur Kalamack, voulez-vous bien m'accompagner, s'il vous plaît ? Mlle Morgan semble vouloir tenir une réunion municipale. Nous vous rendrons à votre procédure dès que possible afin que vous puissiez préparer votre caution.

Une caution ! pensai-je, car je n'avais pas imaginé qu'ils pourraient lui en proposer une.

Trent capta ma surprise et s'autorisa à afficher une pointe de suffisance.

— Merci, capitaine. J'apprécie.

Jenks papillonna dans le couloir et voleta devant la porte.

— OK, Rachel. Ils sont tout à toi.

Tout à moi, pensai-je en me redressant pour me stabiliser, avant de suivre Edden et Trent. Mais, par les petites chaussures rouges de Clochette, qu'est-ce que j'étais supposée faire, maintenant que je les tenais tous ?

E

dden me devança et escorta Trent dans la pièce. Hésitant dans le hall, je redressai mon col en dentelle, coinçai une mèche égarée derrière une oreille, remontai mon sac sur mon épaule, agrippai plus fort le paquet enveloppé dans mes mains et fis le souhait de pouvoir m'enfuir dans les toilettes.

— Une bonne petite boutique de charmes, railla Jenks sur mon épaule et je lâchai un bruit grossier.

Il y eut une légère agitation générale lorsque Trent fit son apparition. Ça n'allait pas faciliter la tâche. Sachant qu'Ivy était déjà à l'intérieur, je redressai les épaules et entrai.

Je parcourus la salle des yeux et vis d'où venait la référence à Camelot. Une table ronde, ainsi que ses chaises en demi-cercle attenantes, occupaient le côté droit de la pièce large et rectangulaire. Entre la table et le miroir sans tain à ma gauche s'étalait un large espace vide qui me fit penser à une scène. À l'extrême droite s'élevait un comptoir taché de café ainsi qu'un évier, recouvert de tout ce dont quiconque pouvait avoir besoin pour effectuer une présentation : une agrafeuse défraîchie, des couvertures de rapports rayées, des perforateurs de papier à trois trous et un cutter qui semblait assez gros pour hacher du bois pour un feu de camp.

Piscary et Ivy étaient assis au fond, près du comptoir, la fine et gracieuse Skimmer se tenant debout, soumise, derrière eux, habillée de son costume professionnel, strict et noir. Un éclair de nervosité me traversa, bientôt suivi d'un sentiment de dégoût. J'étais sur le point d'acheter ma protection à l'homme qui avait abusé d'Ivy et qui avait donné la mort de Kisten à quelqu'un comme un cadeau de remerciement. Mais quel autre choix avais-je ? Il fallait que quelqu'un de puissant garde le Foyer. Il importait peu que j'aime ou non cette personne, tant qu'elle pouvait nous permettre, à Kist et à moi, de rester en vie, et d'empêcher une lutte mondiale pour le pouvoir de l'Outremonde.

Les deux garous étaient assis vers le milieu de la table, face à la porte. En me voyant entrer, Mme Sarong tira brusquement M. Ray en arrière pour qu'il s'assoie avant de faire son imbécile. Trent s'était

assis à côté de la porte, avec Edden solidement planté derrière lui. L'elfe n'était pas menotté. En face d'eux, Quen se tenait debout, les bras sur la poitrine, élégant dans son smoking/uniforme.

Je reportai mon attention sur Al. Il était l'élégance même dans son smoking noir, me tournant le dos devant le miroir sans tain. Le démon soufflait profondément sur la glace pour l'embuer, puis utilisait un doigt ganté pour dessiner des symboles de lignes d'énergie que je ne comprenais pas. Je n'osais pas imaginer la peur des hommes et des femmes qui regardaient derrière la vitre.

Al se retourna, radieux derrière ses lunettes rondes teintées.

— Rachel Mariana Morgan, dit-il d'une voix traînante dont l'accent nous prouvait que, en dépit de sa ressemblance avec Lee, il s'agissait bien d'Algaliarept. Te regarder menotter Trenton était extrêêmement divertissant. Qu'est-ce que tu vas donc bien pouvoir faire pour ton prochain tour ?

Derrière Mme Sarong, M. Ray grogna, le regard noir :

— Faire sortir un lapin flamboyant de ses fesses, peut-être ?

Quen réprima un petit sourire et je m'avançai, les bottes lourdes et la robe gonflée. Jenks quitta mon épaule pour s'envoler vers les plafonniers avec un léger bourdonnement. Seuls Quen et Al le regardèrent s'éloigner, les autres ignorant sans doute la menace qu'il représentait, là-haut. Je me sentis stupide avec ma robe, mais tout le monde était trop habillé. Je tentai d'attirer l'attention d'Ivy en m'approchant de la table, à quelques chaises d'elle, laissant Trent entre Al et moi. Elle ne leva pas les yeux, le regard rivé dans le vide et le visage paisible, sans expression. Skimmer laissait paraître sa haine et je choisis de ne pas faire attention à la jolie vamp blonde et sophistiquée.

Je posai le paquet ainsi que mon sac sur la table et les poussai en rassemblant mes pensées.

— Merci de m'avoir rejointe ici, Piscary, débutai-je, me forçant à retirer ma main de mon avant-bras douloureux. Vous êtes la chose la plus infecte que j'aie jamais vue, mais j'espère que nous pourrions arriver à un certain accord.

Mon Dieu, je suis tellement hypocrite.

Piscary caressait la main d'Ivy et, quand Al prit une inspiration pour dire quelque chose, je me tournai.

— La ferme, imposai-je et il souffla, mais je savais qu'il prenait ça comme une grosse blague. Vous êtes ici en tant que témoins. Chacun de vous. C'est tout.

Tout le monde changea de position avec nervosité sauf Quen et, satisfaite, je posai une main sur mes affaires placées sur la table, tentant de ne pas penser à ma vessie pleine.

— OK, continuai-je et Trent fit un sourire moqueur devant ma

nervosité. Comme chacun a pu le deviner, j'ai toujours le Foyer. (M. Ray se raidit et Mme Sarong lui serra de nouveau le poignet.) C'est donc moi qui ai le Foyer, repris-je quand il se rassit. Et vous le voulez tous. (Je tournai les yeux à droite.) Trent, j'imagine que vous le voulez pour un jeu de pouvoir, étant donné que vous m'avez offert un montant insensé en échange.

Et tué trois garous, mais pourquoi revenir là-dessus ?

— Nous doublons son offre, dit Mme Sarong d'une voix croquante et Trent se mit à rire carrément, amer et moqueur.

C'était un nouvel aspect de sa personne, et il n'était pas séduisant. La femme vira écarlate et M. Ray se pencha en avant, mal à l'aise.

— Il n'est pas à vendre, répliquai-je avant que quiconque ait le temps d'intervenir, puis je me tournai vers Piscary. Piscary, vous voulez me voir morte pour des raisons évidentes, ajoutai-je. Ainsi que Trent probablement, à présent.

— Ne m'oublie pas, mon amour, intervint Al, le dos tourné au miroir. Je te veux seulement une heure. Une heure et tout sera réglé.

Jenks fit claquer ses ailes d'un air d'avertissement et je me crispai.

— Non, répondis-je, alors que mon ventre commençait à me faire mal.

Une heure avec lui eût été une éternité.

M. Ray lui-même se retira de l'étreinte de Mme Sarong.

— Donnez-le-moi ou je vous traquerai comme un animal pour m'en emparer.

Puis l'homme bondit et le sourire de Mme Sarong m'aida à spéculer sur ce qu'elle venait de lui faire sous la table. De la poussière dorée de pixie se répandit sur les garous, les illuminant d'un rayon de soleil éphémère, et M. Ray leva les yeux avec surprise, ayant manifestement oublié Jenks.

J'étouffai un petit sourire en me demandant s'il venait de se faire pixer.

— Oui, dis-je sèchement. Je sais. C'est pour ça que je parle à Piscary, pas à vous.

Il y eut un silence qui dura un battement de cœur et M. Ray sauta sur ses pieds.

— Non ! hurla-t-il, son visage rond flamboyant. Espèce de sale petit clébard ! Vous ne pouvez pas le donner à un bâtard de mort-viv...

Il s'interrompit brusquement quand Quen posa une main sur son épaule et le força à se rasseoir.

— Fermez votre bouche, dit l'elfe. Écoutez avant d'établir votre ligne de bataille, sinon vous allez faire fuir vos alliés.

Oh, alors là, c'est la meilleure ! Mais, au moins, il se tut. Je

reportai mon poids sur l'autre pied et posai les yeux sur Al – qui commençait à égaler Mme Sarong en termes de grosse colère – puis sur Trent qui réfléchissait manifestement avec fureur, puis enfin sur Piscary. Le vamp mort-vivant souriait comme le dieu bienfaisant qu'il pensait être. Sa main d'une teinte de miel reposait sur la pureté pâle d'Ivy et il croyait certainement que je comptais lui troquer le Foyer contre elle et Kisten. C'était effectivement ce dont j'avais envie, mais Keasley avait raison. Elle devait lui échapper de sa propre volonté, ou bien elle ne se libérerait jamais vraiment de lui.

— Je vais le donner à Piscary, dis-je, tandis que des gouttes de sueur coulaient le long de mon dos. Mais je veux quelque chose en échange.

Tous les yeux étaient braqués sur moi. Le sourire de Piscary s'élargit. Il glissa un bras derrière Ivy et l'attira doucement plus près de lui. Il y eut presque un vacillement derrière ses yeux bruns.

— Ivy est à moi, dit-il.

Je secouai la tête en soupirant.

— Ivy appartient à elle-même. Je veux que vous annuliez le cadeau du sang de Kisten que vous avez fait, que vous le réintégriez à votre camarilla et que vous m'assuriez une protection contre vous-même et contre ces rustres, dis-je en désignant du menton toutes les personnes de la pièce. Je veux aussi retrouver mon église et la liberté de poursuivre mes affaires sans parasite.

Trent se crispa. Quen décroisa les bras et adopta une posture plus stable. Al pivota complètement du miroir sans tain sur lequel il continuait à tracer des symboles de lignes d'énergie. Piscary cligna des yeux de surprise.

— Kisten ? murmura-t-il, interrogatif. Vous voulez... Kisten ?

— Oui, je veux que Kisten revienne sous votre protection, répondis-je agressivement. Etes-vous prêt à annuler le don de son sang, oui ou non ?

Piscary émit un petit bruit de considération surprise. Puis, comme s'il rejetait ses réflexions, dit :

— Vous devrez vous retenir de me persécuter, bien sûr.

— Ce n'est pas juste, protesta Al, indigné. J'essaie d'obtenir les jeux d'argent et la protection de Cincinnati, et ça te donne un avantage injuste. Moi aussi, je veux une sorcière dans mon personnel.

Je serrai les dents. *Je ne vais pas entrer au service de Piscary. Non.*

— Je peux y réfléchir, répondis-je à Piscary. Ça dépend à quel degré vous me cherchez.

Le petit homme dans sa tunique traditionnelle égyptienne fit osciller ses doigts avec considération.

— Vous voulez que j'annule mon don de Kisten, que je le reprenne dans mes bonnes grâces, et que je vous accorde une

protection contre tous ceux-là, dit-il avec un geste élégant, et pourtant, vous continuez à me faire sentir votre sens de l'indignation morale ?

Les chaussures d'Al claquèrent d'un coup vif et tout le monde se raidit tandis qu'il s'approchait de la table. Savourant manifestement le malaise général à son approche, Al s'assit sur un bout de table avec un geste provoquant.

— Je vais le dire de nouveau, Rachel Mariana Morgan. Il y a des sujets sur lesquels tu n'as pas froid aux yeux.

J'aurais voulu qu'il arrête d'utiliser tous mes noms.

— Écoutez, repris-je en voyant qu'Edden se détendait maintenant que le démon était assis. Je sais ce qu'est le Foyer, ce qu'il fait, et comment il fonctionne. Je l'ai et aucune somme ne me le fera trahir. (Mon regard glissa vers Trent.) Et l'argent ne me gardera pas en vie.

— Je peux vous garder en vie, moi, répliqua-t-il d'une voix grise et confiante, bien qu'Edden se tienne derrière lui, prêt à le balancer en cellule s'il ne pouvait payer la caution. Vous me sous-estimez si vous ne m'en croyez pas capable.

Je grimaçai au souvenir de sa proposition de m'offrir une île pour m'éloigner de la ville et me mettre sous sa coupe. Je ne savais toujours pas pourquoi. Peut-être parce qu'il avait appris que mon sang pouvait invoquer la magie de démon ? Mais il avait peur de la magie noire. Ça ne concordait pas.

— Merci, mais non, répondis-je fermement. Je préfère encore traiter avec les morts-vivants. (Mme Sarong observait mon sac à main comme si elle pouvait me l'arracher, et je le serrai plus près de moi.) Le Foyer causera plus de tourments que le Tournant. Je ne peux pas le détruire sans utiliser de magie de démon et, en dépit de ce que vous pensez tous, j'évite de faire ça autant que possible. (Je pris une profonde inspiration en me tournant vers Piscary.) Je suppose que vous le garderez caché en clandestinité et de ce côté-ci des lignes pour que les garous ne renversent pas la supériorité des vampires ? demandai-je et il acquiesça, la lumière scintillant sur son crâne rasé.

— Ils ne sont pas supérieurs à nous ! hurla M. Ray et Mme Sarong éloigna sa chaise, comme pour démontrer qu'elle n'était plus liée à lui désormais, visiblement lassée par son manque de grâce.

— Et c'est pour cette raison que vous le voulez tellement ? rétorquai-je d'une voix tranchante. Sans le Foyer, vous êtes deuxièmes, voire troisièmes sur la chaîne alimentaire. Il faut vous y faire. Tous les autres le font.

La tension avait raidi tous mes muscles. Je perdais le contrôle. Edden avait une arme, mais il y avait deux prédateurs et un elfe guerrier là-dedans, chacun d'eux mortellement dangereux.

Seul Piscary semblait confiant.

— Vous avez peur, souffla-t-il, le cercle brun qui entourait ses yeux s'effaçant peu à peu. Vous sentez... si bon.

Une vague d'adrénaline plongeait en moi, suivie par le souvenir de Piscary qui me clouait sur le sol de son appartement et léchait le sang depuis mon coude jusqu'à ma nuque.

— Et vous, vous sentez la vieille charogne de trois jours sous vos phéromones et vos charmes de sorcier. On a un accord ou pas ?

— Peut-être, répondit-il brièvement. Mais vous demandez trop. Je vais déjà avoir les mains pleines pour garder cette boule duveteuse de damnation sous contrôle, dit-il en jetant un regard à Al, tandis que son sourire grandissait, dévoilant ses crocs. C'est pour ça qu'ils m'ont laissé sortir. Je dois faire mon devoir civique.

Derrière lui, Skimmer remua, mal à l'aise, et je lui adressai un regard nerveux.

— Vous parlez d'Al ? demandai-je alors que le démon se penchait en arrière et posait ses chaussures élégantes et brillantes sur la table, satisfait. Aucun problème. Je vais le renvoyer dans l'au-delà dès que j'aurai passé un appel inter dimensionnel.

Je ne pratiquais pas les démons. Vraiment pas.

— Espèce de petite *Canicula* ! jura Al et ses pieds heurtèrent le sol quand il se leva. (Ses lunettes glissèrent et il tâtonna pour les rattraper.) Tu ne peux pas faire ça ! Tu ne connais aucun nom de convocation à part le mien !

Edden s'agita et sortit son arme. La garde cliqueta et Al trébucha avant de s'arrêter, se souvenant qu'il avait un corps, désormais, et qu'il ne pourrait pas s'évaporer. Qu'en était tendu, et Trent se tenait raide sur sa chaise. J'étais la plus proche de lui, mais il savait que ce n'était pas moi qui allais protéger son pauvre petit cul d'elfe. De plus, il me regardait comme s'il m'était poussé des ailes noires avec une queue et des cornes assorties.

Piscary, cependant, était aussi froid et calme que d'ordinaire. Skimmer, derrière lui, semblait enfin effrayée, et Ivy clignait des yeux, le front marqué par une multitude de rides d'inquiétude. Comparé à Piscary, Al était faible à présent, piégé dans le corps d'un sorcier, et seulement capable de faire ce que Lee pouvait.

— Vous ne pouvez pas le bannir, dit froidement le vampire mort-vivant. Pas s'il possède quelqu'un d'autre.

Je haussai nerveusement une épaule.

— Quelqu'un dans l'au-delà me doit une faveur. Al est venu ici pour se mettre à l'abri. Il suffit que je donne un coup de sifflet et quelqu'un viendra le ramasser.

— Sale chienne ! hurla Al en reculant lorsque Edden pointa son arme. Tu ne connais personne d'autre que Newt et Newt n'a pas de

nom d'invocation. Qui d'autre t'a donné son nom ?

— Il retournera dans l'au-delà ? dit Piscary, souriant de nouveau pour dévoiler ses crocs.

— Et hors de votre territoire. (Mes doigts tremblèrent et je jetai un coup d'œil à Trent, gênée par son air horrifié.) De vos territoires, corrigeai-je pour éviter que Trent pense que je traitais avec les démons. Je vais faire ça pour vous gratuitement, Trent.

Trent secoua la tête, ses cheveux blonds ondulant sous le souffle de l'air conditionné de l'immeuble.

— Vous fréquentez les démons, murmura-t-il avant de se tourner vers Quen, comme s'il était trahi.

Tous ceux qu'il pensait intègres ne l'étaient pas forcément. Trent semblait avoir un paquet de problèmes à régler.

— Non, répondis-je en desserrant les dents de peur de me donner une migraine. Quelqu'un dans l'au-delà m'est redevable. Ça vous pose un problème que j'utilise une faveur pour me débarrasser d'Al ?

Sa confiance ébranlée, Trent demanda :

— Qu'est-ce que vous avez donné à un démon pour qu'il vous doive une faveur ?

Mon estomac se noua et je me tournai vers Piscary :

— On a un accord ou pas ?

Le vampire m'adressa un sourire qui me fit frissonner.

— Tout à fait.

Al grogna et, tandis qu'Edden le tenait toujours sous la menace de son arme, je fis glisser le paquet à travers toute la longueur de la table.

— *Mazel tov*, dis-je, abattue, anxieuse et agitée.

— C'était le cadeau ? bégaya Trent. Vous l'aviez apporté au mariage ?

— Ouai, répondis-je avec un enthousiasme forcé.

Je ne me sentais pas bien. C'était tellement mal d'acheter ma sécurité et celle de Kisten à Piscary. Mais c'était ça ou dealer avec des démons, et je préférais garder mon âme intacte et laisser ma conscience s'assombrir. Toutefois, je me sentais crasseuse. Ce n'était pas ce que je voulais être.

— Fils de pute..., grogna Al quand Piscary étendit ses longs doigts pour s'emparer du paquet.

— Rachel ! cria Jenks depuis le plafond. Baisse-toi !

Ma respiration siffla. Sans regarder, je me laissai tomber au sol. Je heurtai le carrelage du plat de mes bras et vis les pieds d'Al s'approcher de moi. Je roulai sous la table vers Quen. Mais ce dernier avait disparu.

— Tout le monde à terre ! hurla la voix d'Edden, puissante,

autoritaire.

J'étais à quatre pattes sur mes mains et mes genoux, sous la table, et me crispai dans l'attente d'un coup de feu. Il ne vint jamais.

Un grognement guttural s'échappa du fond de la pièce et je haletai en voyant Al tomber au sol devant moi. Piscary se tenait au-dessus de lui. Le vampire mort-vivant s'était jeté sur lui à travers la pièce. Il me protégeait déjà. Je l'avais payé pour qu'il me garde en vie, et c'est ce qu'il faisait.

Choquée, je me redressai avec difficulté.

Quen et moi avions échangé nos places. L'elfe guerrier avait retranché Trent dans un coin près de la porte. Edden se tenait devant eux, le pistolet pointé sur Al. Les garous étaient près du comptoir du fond, les yeux écarquillés. Ivy clignait toujours des yeux depuis sa chaise et regardait son reflet dans le lointain miroir sans tain, inconsciente des efforts de Skimmer pour la redresser, et du reste de la pièce. Les beaux yeux de la vamp étaient noirs de peur et sa bouche s'ouvrit d'horreur. Je sentis l'odeur d'ambre brûlé et tapotai mes vêtements, à la recherche des dégâts. Mais alors je la vis. La poignée de la porte avait fondu. Nous n'étions pas près de sortir d'ici.

Oh, Seigneur. Je voulais vivre.

Les lumières étaient allumées dans la pièce derrière le miroir et quelqu'un tentait de briser la vitre avec une chaise. Le cœur battant la chamade, je m'acculai au mur, le regard braqué sur Al et Piscary.

— Jenks ! Recule ! criai-je en voyant les étincelles de poussière de pixie.

Grondant en montrant ses crocs, Piscary luttait avec Al. Le démon avait un sévère désavantage dans son corps de sorcier et je me figeai en comprenant que Piscary l'avait eu. Les mains autour de mon cou, je restai immobile, choquée, lorsque le vampire planta ses dents.

Al hurla et tenta de placer un bras entre eux deux, puis un genou. Avec un grognement de douleur, il essaya de repousser Piscary, en vain. Mes yeux s'emplirent de larmes de la douleur ravivée dans ma mémoire, tandis que le démon s'avachissait en gémissant, la salive de vampire commençant à faire effet. Ma main se crispa sur mon avant-bras endolori et je détournai le regard. Il dériva vers Trent, derrière Quen. Lui aussi semblait choqué. Je pense qu'il n'avait pas conscience, avant cet instant, de l'horreur que Quen et moi avions endurée quand nous avons été attaqués par un mort-vivant. Ces derniers n'en avaient rien à faire. Ils existaient pour l'alimentation. Le fait de parler et de marcher leur rendait simplement la tâche plus facile.

Edden avait le teint cendré, mais son arme restait stable, en garde. Le martèlement derrière le miroir s'était déplacé vers la porte.

Soudain, Piscary lâcha Al qui retomba avec un bruit lourd. Il

s'essuya la bouche du revers de la main, puis nettoya le reste avec un mouchoir blanc avant de se relever. Ses yeux étaient noirs. Il venait de se nourrir, mais nous étions piégés ici avec lui. La main d'Al se souleva, avant de retomber.

La pièce entière se raidit et Jenks se posa sur mon épaule. Il était pâle, aussi choqué que nous tous.

— C'est pas fini, Rachel, dit-il d'une voix effrayée. Protège-toi dans un cercle.

Je me redressai pour capter une ligne et préparer un cercle, mais une nuance d'ambre brûlé attira mon attention vers l'avant de la pièce. *Merde.*

Un brouillard se formait autour d'Al. Il n'était pas mort. Il quittait le corps de Lee, maintenant que celui-ci n'était plus utile. Piscary ne le savait pas, se tenant debout, rengorgé et satisfait de lui-même, un sourire bienveillant sur les lèvres. Quel que soit le cercle que je m'apprête à faire, il ne devait pas être bâclé, afin d'avoir une chance de tenir contre un démon. Mon sac, qui contenait mes bâtons de craie magnétique, se trouvait de l'autre côté de la table. Je remontai ma robe et m'étais sur le bureau pour le tirer vers moi. Puis je reculai dans un coin tandis que Piscary avançait. Je fouillai dans mon sac, les doigts malhabiles.

— Rache ! Dépêche-toi ! cria Jenks d'une voix perçante.

Le cœur battant, je trouvai enfin la craie et la sortis précipitamment. Elle m'échappa des mains et je poussai un cri de frustration quand elle alla rouler sous la table. Je plongeai pour la récupérer, mais Quen l'attrapa le premier et nos deux mains atterrirent dessus en même temps.

— Le démon n'est pas mort, dit l'elfe et je hochai la tête. J'en ai besoin, ajouta-t-il en tirant la craie de mes mains avec un geste brusque.

— Bon sang, Quen ! hurlai-je, avant de crier en sentant des doigts se refermer sur ma cheville et me traîner hors de ma cachette.

Je me tortillai et, à plat sur le dos, regardai fixement Piscary. Il dévoilait ses crocs et mon cœur gronda. De mon cou monta une vague de sensations, mais j'en avais trop peur pour les analyser. Les yeux de Piscary se fermèrent avec une béatitude malsaine, s'en imprégnant comme un rayon de soleil. Derrière lui, un voile d'au-delà tourbillonna et se condensa dans une vision du dieu égyptien de la pègre, sa poitrine lisse dénudée, et les cloches de son pagne rouge et or cliquetant.

Je n'aurais jamais pensé être aussi heureuse de voir Algaliarept. Dommage qu'il ait probablement l'intention de me tuer après avoir fini de jouer avec Piscary.

— Piscary, dis-je, le souffle court tandis que les yeux de bouc du

démon brillèrent de rouge et qu'une longue langue canine se glissait entre ses lèvres pour attraper une goutte de salive. Vous devriez peut-être vous retourner.

— Pathétique, railla le mort-vivant et je retins un halètement quand il me redressa d'un coup sec.

— Vous n'avez tué que Lee, espèce d'imbécile, intervint Jenks au-dessus de nous. Pas Al.

Le vampire inspira profondément, humant l'air. Je poussai un cri quand il me repoussa brutalement. Je volai vers l'arrière et heurtai les placards. Je passai une main dans mon dos, en luttant pour reprendre mon souffle.

— Rachel ! hurla Jenks. Ça va ? Tu peux bouger ?

— Oui, répondis-je d'une voix rauque, louchant presque pour le regarder, à quelques centimètres de moi.

Je parcourus la pièce des yeux à la recherche d'Ivy et ne la trouvai pas. Quelqu'un hurla. Ce n'était pas moi cette fois-ci et je me relevai, chancelante.

— Oh, mon Dieu, murmurai-je tandis que Jenks voletait à côté de moi.

Al tenait Piscary. C'était une vision des profondeurs de l'histoire : un dieu à tête de chacal mélangé à un prince égyptien dans sa tunique royale. Le démon avait ses mains autour du cou de Piscary et ses doigts s'enfonçaient dans la chair du vampire comme si c'était de la pâte. Il essaya d'emblée de coincer sa tête. Piscary se débattait, mais maintenant qu'Al était sous sa forme de démon et remonté jusqu'aux extrémités du Tournant, le vampire mort-vivant n'avait pas une chance.

Piscary ne pouvait pas mourir. Ça allait tout faire capoter.

— Quen ! Donnez-moi la craie ! sifflai-je, la main sur ma gorge meurtrie.

Je devais sauver Piscary. Bon sang, je devais sauver sa vie sans valeur, nauséabonde et perverse.

Dans le coin où il se tenait, Quen hésita.

— Sur qui vous croyez qu'Al va se jeter quand il en aura fini avec Piscary ! m'exclamai-je, frustrée, et l'elfe la lança vers moi.

Mon cœur bondit. Merde, pourquoi les gens me jetaient toujours des choses dessus ? J'étais une mauvaise receveuse. Mais je levai la main et la craie la heurta avec un bruit sourd et satisfaisant. Tout en gardant un œil sur le dieu à tête de chacal et le vampire agonisant, je me penchai en avant, trébuchant sur ma robe, et traçai un cercle autour d'eux en le faisant aussi gros que possible pour pouvoir rester en dehors de leur chemin. Jenks se mit devant moi et je suivis la voie qu'il traçait avec sa poussière pour le faire bien circulaire.

— Ivy, haletai-je en la voyant, debout devant le miroir, le visage

vide, regardant son faible reflet, inconsciente de l'agitation de la pièce. Va vers Quen. Va te mettre à côté de Quen. Je ne peux pas t'aider.

Elle ne bougea pas et quand Jenks me hurla de me dépêcher, je titubai en passant devant elle, priant pour qu'elle s'en sorte et maudissant mon impuissance.

Je devais ramper sous la table pour achever mon cercle et, quand j'émergeai de l'autre côté, la fin de ma ligne argentée rejoignit le début.

— *Rhombus*, soufflai-je en captant une ligne.

Mon aura dorée s'échappa vers le haut et la crasse noire de démon suivit un poil après pour venir l'envelopper.

— Non ! hurla Al, les yeux rouges de fureur quand il lâcha Piscary un moment trop tard.

Le vampire heurta le sol. Toujours conscient, il attrapa le démon par les mollets et le tira à terre. Piscary fondit sur lui en un instant, ses crocs déchiquetant des rubans de chair comme un loup. Je me relevai avec difficulté, choquée de le voir arracher des lambeaux de peau pour mordre plus profondément encore, tentant de faire disparaître le démon avec sauvagerie. Le son était absolument... effroyable.

— Laissez-les s'entre-tuer, dit Trent depuis la porte, pâle et tremblant.

— Démon ! criai-je, incapable de prendre le risque d'appeler Al par son nom d'invocation. Je t'ai lié. Tu es à moi. Pars d'ici et retourne directement dans l'au-delà !

Le dieu égyptien hurla, la salive ruisselant de son museau, son cou écarlate réduit en rubans de chair exposée. Il était revenu à sa forme de démon et il était vulnérable.

— Pars *maintenant* ! ordonnai-je et, avec un cri de colère retentissant à travers la pièce, Al disparut.

Piscary s'effondra à l'endroit où s'était trouvé Al, son bras heurtant le sol pour se retenir. Il leva une main vers son cou broyé et se remit debout. La pièce était silencieuse, à l'exception de la respiration haletante de Skimmer qui résonnait presque comme des sanglots. Les garous étaient toujours dans un coin et les elfes dans un autre. Edden s'était évanoui sur le sol à côté de la porte. C'était aussi bien. Il aurait tenté de tirer sur quelqu'un et ça n'aurait fait que lui donner plus de paperasse.

Je me tournai vers Quen, la craie toujours à la main.

— Merci, murmurai-je et il hocha la tête.

Lentement, Piscary rassembla ses esprits et se transforma d'un monstre féroce en un homme d'affaires impitoyable, bien que couvert de sang. Ses yeux étaient totalement noirs et un frisson me parcourut. Il fit un pas en avant et s'arrêta à la bordure de ma bulle. Il baissa les

manches de son élégante tunique traditionnelle et essuya le reste de chair de démon sur sa bouche, manifestement dans l'attente de quelque chose. Mon rythme cardiaque s'apaisa et, priant pour que je sois en sécurité, je glissai un pied à travers et brisai le cercle.

Diable, j'avais sauvé la vie du mort-vivant. Ça signifiait certainement quelque chose pour lui.

— Vous auriez pu le laisser me tuer, dit Piscary en parcourant la pièce des yeux jusqu'à trouver Ivy qui lui tournait le dos et touchait son reflet dans le miroir.

— Hum-hum, haletai-je en ouvrant mon sac pour y replacer la craie. Mais vous êtes mon passeport pour une vie plus normale, non ? Et le seul capable d'annuler le don du sang de Kisten.

Piscary leva un sourcil.

— Je ne peux pas annuler mon don de sang de Kisten. Je ne l'aurais pas fait, même si j'avais pu. Kisten avait besoin qu'on lui rappelle la raison de son existence. Et de plus, ç'aurait été impoli.

Avait besoin ? pensai-je, glacée. *Au passé ?*

— Kisten..., bredouillai-je, me sentant soudain prise au piège. (J'empoignai mon bras douloureux et je me sentis mal. Le battement des ailes de Jenks prit une allure qui me donna le tournis. *Kisten*.) Qu'est-ce que vous avez fait ? (Je pris une respiration frénétique.) Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

Le vampire tamponnait le sang qui ruisselait sur lui. Ça sentait comme l'encens, puissant et entêtant.

— Kisten est mort, dit-il froidement et je cherchai la table, prise d'un vertige. Pas seulement mort, mais vraiment mort. Deux fois. Il n'avait pas la force en lui de rester dans la course. (Piscary pinça les lèvres et mit sa tête en avant pour parodier un air intéressé.) Je ne suis pas surpris.

— Vous mentez, dis-je en entendant ma voix trembler.

Ma poitrine se serra et je ne parvins plus à respirer.

Kisten ne pouvait être mort. Je l'aurais su. Je l'aurais senti. Quelque chose aurait été différent, tout. Or, rien ne l'était. Jenks avait dit qu'il avait appelé. *Il ne pouvait pas être mort !*

— Il est allé se terroriser ! m'exclamai-je en regardant frénétiquement les gens autour de moi... cherchant quelqu'un, n'importe qui, qui me dirait que j'avais raison.

Mais personne ne croisa mon regard.

Piscary souriait, dévoilant la lueur d'un croc. Il montrait trop de joie devant mon désespoir pour que ce ne soit pas vrai.

— Vous croyez que je ne sais pas quand l'un des miens devient mort-vivant ? dit-il. Je l'ai senti mourir, puis je l'ai senti mourir de nouveau. (Le visage exprimant un plaisir tordu, il se pencha vers moi et chuchota trop fort :) Ça a été un choc, pour lui. Il ne s'y attendait

pas. Et j'ai léché son désespoir et son échec en me délectant. Sa vie entière valait le coup juste pour ce... moment exquis de perfection manquée. Dommage que sa lignée vivante se soit éteinte avec lui, mais il était toujours si prudent. C'était comme s'il voulait que personne ne le suive...

Je fus prise d'un vertige et m'agrippai au bord de la table. *Ça ne peut pas arriver.*

— Qui ? demandai-je d'une voix rauque et Piscary me sourit comme un dieu barbare et bienveillant. Qui l'a tué ?

— Comme c'est pathétique, dit-il avant d'avancer sa tête. Ou alors vous ne vous souvenez vraiment pas ? demanda-t-il d'un air spéculatif en baissant son mouchoir teinté de sang et concentrant intentionnellement son attention sur moi.

Je tentai de parler, mais rien ne sortit. L'horreur qu'il puisse dire la vérité me paralysait. Je n'arrivais pas à réfléchir. Mon bras palpitait sous mes doigts et, quand Piscary se pencha plus près, je ne bougeai pas, trop secouée pour réagir.

— Vous étiez là, poursuivit-il d'une voix distante, puis il prit ma mâchoire dans ses mains et inclina ma tête pour que la lumière me frappe les yeux. Vous avez vu. Je peux sentir la mort définitive de Kisten partout sur vous. Vous l'expirez. Elle glisse de votre peau comme du parfum.

Je dormais dans l'église, pensai-je en dénégation, avant de sentir mon monde basculer dans un tourbillon nauséeux tandis que les choses s'accordaient. Je m'étais réveillée endolorie et blessée. J'avais une coupure à la lèvre. La cuisine avait une odeur de bougies et de lilas... les ingrédients nécessaires à une potion d'oubli. Mes foutus pieds étaient si gonflés que je ne pouvais rien porter d'autre que mes bottes.

Qu'est-ce que j'avais vu ? Qu'est-ce que j'avais fait ?

Je trébuchai quand Piscary fit un pas en avant. Je n'y croyais pas ! Pourquoi est-ce que je lui avais donné le Foyer ? Kisten était mort. Des larmes me piquèrent les yeux. *Oh, mon Dieu, Kisten est mort. Et j'étais là.*

Piscary s'avança et je lançai une main devant moi pour le bloquer, mais il me saisit le poignet. La peur me noua le ventre et je me figeai. La pièce sembla vaciller tandis que les personnes présentes retenaient leur souffle et que Piscary inspirait profondément pour me sentir. Se délecter de ma peur.

— Vous êtes plus forte qu'Ivy l'a laissé penser, dit-il à voix basse, presque introspective. Je comprends pourquoi elle se fixe à vous. Peut-être y a-t-il quelque chose à faire de vous, si vous pouvez sortir saine et sauve d'une pièce où un vampire a croisé sa fin et un autre y a échappé de justesse.

Je le repoussai brusquement et mon regard frénétique alla se poser sur Edden. La tension glissa le long de mon dos tandis que je me reculais. Il y en avait eu un autre ? Je ne m'en souvenais pas, mais je devais bien le croire. *Qu'est-ce que je me suis infligé à moi-même ? Pourquoi ?*

— Ou peut-être... que vous êtes trop dangereuse pour qu'on vous laisse plus longtemps en roue libre. Il est peut-être temps de vous enrayer.

Désorientée, je ne réagis pas quand Piscary posa sa main à la peau dorée autour de ma gorge.

— Non ! criai-je, mais c'était trop tard.

Mes mots s'échappèrent dans un gargouillis. L'adrénaline s'enflamma en moi et je luttai quand Piscary repoussa Jenks d'un revers de la main, avec une lente nonchalance. Le pixie jaillit à travers la pièce, heurta le mur et tomba par terre.

Mon Dieu, aidez-moi. Jenks...

— Je vous ai donné le Foyer ! criai-je d'une voix rauque, mes doigts de pied effleurant le carrelage tandis qu'il me soulevait. Vous avez dit que vous me laisseriez tranquille !

Piscary m'attira plus près.

— Vous m'avez envoyé en prison, répliqua-t-il, son haleine empestant le sang et l'ambre brûlé. J'ai dit que je vous garderai en vie, mais je vous dois une sérieuse douleur. Vous allez regretter de ne pas être morte.

Il leva une main d'avertissement quand Quen bougea, et l'elfe s'immobilisa.

L'horreur s'empara de moi. *C'est pas possible !*

— Je vous ai sauvé la vie ! répétais-je d'une voix grinçante quand ses doigts se desserrèrent pour m'entendre le supplier. J'aurais pu laisser Al vous tuer.

— C'est là toute votre erreur. (Il me sourit avec des yeux noirs de péchés.) Dites au revoir, Rachel. Il est temps de commencer votre nouvelle vie.

— Non ! hurlai-je, puis je me connectai à une ligne.

Je le repoussai, voulant faire affluer l'énergie, mais il était trop tard.

Piscary m'écrasa contre sa poitrine et planta ses dents en moi. Mon cri de terreur m'emplit les oreilles. Mon cœur cogna contre ma poitrine comme s'il essayait d'en sortir, mais mes muscles devenaient mous. La douleur m'envahit et je ne pus plus faire un seul geste. C'était un supplice. J'entendis ma respiration hoqueter, poussant mon sang vers Piscary encore plus vite.

Une ombre approcha comme de l'eau qui s'infiltrait et Piscary repoussa Trent d'un revers de la main, sans me lâcher. J'entendis un

bruit lourd et un gromement de douleur.

Tuez-nous simplement, pensai-je en voulant que Quen nous foudroie tous les deux jusqu'en enfer avec une boule d'au-delà. Comment est-ce que ça pouvait se terminer ainsi ? Ce n'était pas supposé se terminer ainsi. Ça ne pouvait pas se terminer ainsi !

— Piscary ! supplia Ivy et mon cœur bondit à l'émotion contenue dans sa voix. Laisse-la partir ! cria-t-elle et j'aperçus sa main fine se poser sur l'épaule du vampire et l'agripper avec une féroce intensité. Tu as promis. Tu as promis, si je venais à toi, de la laisser tranquille !

Je gémis quand il se retira de moi, ses dents déchirant mon cou et me tirant des larmes. Je ne pouvais... je ne pouvais pas bouger !

— C'est trop tard, dit Piscary tandis que j'étais pendue dans son étreinte, sans résistance. Cela doit être fait.

— Tu as dit que tu ne lui ferais pas de mal.

La voix d'Ivy était lourde et aussi sombre qu'un brouillard matinal.

Piscary me redressa, m'écrasant contre lui d'un seul bras.

— Tu as été négligente, gronda-t-il d'un ton catégorique. C'est la dernière fois que je viens te ramasser. Tu aurais dû la lier à toi quand je te l'ai dit. En toute justice, je dois la tuer. Un animal imprévisible doit être abattu.

— Rachel ne me fera jamais de mal, murmura Ivy et je tentai de parler, sentant mon cœur se briser.

Je pris une inspiration, ma vision s'assombrissant. Je glissais. Je ne pouvais pas m'arrêter.

— Non, ma pauvre petite Ivy.

Le visage de Piscary s'adoucit sous l'effet de la préoccupation tandis qu'il se penchait au-dessus de moi pour toucher le visage d'Ivy avec un amour feint, laissant une trace de mon sang sur sa mâchoire. J'entendais Skimmer pleurer dans son coin, ce qui ajoutait au grotesque.

— C'est ce qui les rend si attirants et si décevants à la fois. Je vais la tuer pour toi. Si je ne le fais pas, je l'utiliserai seulement pour te torturer et je t'ai suffisamment torturée. C'est mon cadeau pour toi, Ivy. Elle ne sentira rien. Promis.

Ivy le regarda longuement, le visage perdu dans la terreur tandis que Piscary se penchait de nouveau sur moi et émit un petit bruit de plaisir en léchant le sang qui coulait de mon cou, se vautrant dedans. Elle se tenait derrière lui, luttant pour surmonter une existence entière de conditionnement. Ses yeux se remplirent et débordèrent. Ma vision s'embrouilla et Ivy toucha légèrement l'épaule de Piscary.

— Stop, ordonna-t-elle avant que ses dents s'enfoncent de nouveau dans ma chair, mais ce n'était qu'un murmure. Stop ! répéta-

t-elle plus fort et l'espoir m'envahit. (Piscary hésita, resserrant son étreinte.) J'ai dit non ! cria Ivy. Je ne te laisserai pas la tuer !

Elle recula d'un pas et envoya un coup de pied circulaire dans la tête de Piscary.

Il n'atteignit jamais son but. Piscary siffla et me laissa tomber à leurs pieds. Je pris une inspiration rauque et mes doigts tâtonnèrent vers mon cou. J'étais faible et étourdie. Il m'avait mordue. A quel point ? C'était à quel point ?

— Ivy chérie ? demanda le vampire mort-vivant depuis quelque part au-dessus de moi.

— Non, répondit Ivy.

Sa voix était tremblante et déterminée, mais je pouvais tout de même percevoir sa peur.

— Non ? répéta Piscary avec légèreté et je tentai de me déplacer pour ne pas rester entre eux deux. Tu n'es pas assez forte pour me battre.

Mon cœur bondit et je réussis à trouver le mur, que j'effleurai faiblement de mes doigts pour me retourner et m'y adosser. Le corps de Lee avait disparu de sa place sous le miroir et je découvris que Trent l'avait traîné jusqu'à la porte et l'avait couvert de sa veste de smoking. *Lee est vivant ?*

Dans l'espace entre la table et le miroir, Ivy se mit en position de combat.

— Alors je vais mourir en essayant, pour te tuer moi-même. C'est mon amie. Je ne te laisserai pas lui faire de mal.

Un sourire de satisfaction s'épanouit sur le visage du vieux vampire.

— Ivy, roucoula-t-il. Ma douce Ivy. Tu me défies enfin. Viens ici, petit poisson. Il est temps de quitter les mauvaises herbes et de nager comme un prédateur.

Non, pensai-je, horrifiée en comprenant que tout – la terreur, la douleur, l'agonie – avait été destiné intentionnellement à manipuler Ivy pour qu'elle lui fasse face, complétant ainsi son projet de trouver en elle un égal.

— Ça te fera mal comme le soleil, avertit Piscary, les bras écartés pour l'enlacer tandis qu'elle reculait, le visage blême. La fin de ton sang sera bien doux en moi.

Edden, de nouveau conscient, rampa vers moi et je le repoussai faiblement lorsqu'il tenta d'examiner mon cou.

— Tirez-lui dessus, soufflai-je en vomissant presque lorsque je levai une main et sentis mon cou déchiqueté. Il va la tuer, murmurai-je, mais Edden ne semblait pas s'en soucier. (Ivy avait défié Piscary. Il allait la tuer pour qu'ils puissent vivre ensemble une existence de morts-vivants.) Ivy, non, dis-je plus fort puisque Edden n'écoutait pas.

Ce n'est pas... ce que tu veux.

Piscary haussa un sourcil.

— Patience, sorcière, dit-il avant de s'étirer vers Ivy.

La terreur surpassa l'entraînement d'Ivy et elle fit marche arrière. Elle poussa un hurlement aigu et perçant qui résonna en moi. Il l'avait bloquée contre le miroir et, la bouche plaquée sur sa nuque, il puisa profondément pour en finir rapidement.

Elle ne lui résista pas. Elle voulait mourir. C'était le seul moyen de le battre et d'espérer me sauver. Elle le laissait la tuer pour pouvoir me sauver.

— Non, sanglotai-je en essayant de me relever, mais Edden me retenait le bras. (Il ne le lâchait pas.) Non !

Une ombre blonde fonça sur eux. Skimmer poussa un grognement, brandit sur le cutter et l'abattit comme une hache à l'arrière de la nuque de Piscary. Il s'enfonça dans sa chair avec un grand bruit de viande.

Piscary se crispa brusquement. Il s'éloigna d'Ivy, laissant apparaître le cou déchiré et ensanglanté de la vamp. Le sang ruisselait de sa plaie. Il l'avait profondément mordue, une morsure mortelle.

Pleurant de panique et de rage, Skimmer frappa de nouveau. Mon estomac se souleva au bruit sourd quand le cutter s'abattit cette fois-ci à l'avant du cou de Piscary. Ses mains glissèrent d'Ivy et Skimmer leva encore le bras, hurlant dans une frustration aveugle tandis qu'elle orientait son coup exactement dans la même direction.

La lame s'enfonça une troisième fois, et Skimmer trébucha et se laissa tomber à genoux en sanglotant quand Piscary s'effondra. La lame ensanglantée qu'elle tenait toujours à la main tomba au sol en résonnant.

— Sainte mère de Dieu, jura Edden en me relâchant.

Effondrée contre le miroir, incrédule, Ivy avait le regard braqué sur Piscary. Il leva sa tête en lambeaux vers elle, et ses yeux clignèrent une fois avant que ses pupilles se vident et se colorent d'un noir argenté. Il était mort. Skimmer l'avait tué. Un léger filet de sang rouge s'écoula de son cou déchiqueté avant de s'estomper.

— Piscary ? murmura Ivy comme un enfant abandonné, avant de s'écrouler.

— Non ! cria Skimmer. (Elle rampa vers Ivy en pleurant. Ses mains se teintèrent de rouge tandis qu'elle tentait de stopper le flot de sang qui s'écoulait de la nuque d'Ivy.) Seigneur, par pitié, non !

La porte s'ouvrit à la volée et le son de la perceuse dont ils s'étaient servis pour l'ouvrir s'évanouit tandis que des gens se ruaient à l'intérieur. Deux d'entre eux tombèrent sur Skimmer. Elle se débattit, mais ses mouvements étaient aveugles et faciles à contrer. Trois de plus se laissèrent tomber devant Ivy et j'entendis la litanie rythmique

de la réanimation cardio-pulmonaire. Oh, Seigneur. Elle était morte. Ivy était morte.

Je rampai sous la table, oubliée de tous, tandis que des pieds se précipitaient pour tirer Trent de son coin et escorter M. Ray et Mme Sarong à l'extérieur. Un drap recouvrait Piscary. D'un bout à l'autre.

Ivy était morte. Kisten était mort. Jenks...

— Non, murmurai-je en m'effondrant, les yeux remplis de larmes.

Jenks, pensai-je, désespérée, la gorge serrée par un poids inébranlable. *Où est Jenks ?* Piscary l'avait frappé.

La douleur s'apaisait, mais pas ma migraine. Jenks. Où était Jenks ? Mon cou était froid et je ne voulais pas y toucher. Mon souffle s'échappa dans un sanglot. Oh, mon Dieu, j'ai mal. Depuis ma position sous la table, j'aperçus des chaussures brillantes et sophistiquées, et trois personnes qui s'agenouillèrent devant Ivy. Sa main était étendue comme si elle cherchait son salut. Comme si elle me regardait. Elle était en train de mourir et rien ne pouvait plus l'en empêcher.

Mais Jenks était quelque part et quelqu'un risquait de le piétiner. Je me traînai vers le fond de la pièce, à sa recherche. Le Foyer reposait par terre, oublié de tous, dans sa boîte ouverte au milieu d'un fatras de papier de soie noir. Je le retirai du passage et aperçus un chatolement doré, échoué à côté de mon sac.

Mon cœur sembla s'arrêter. Je ne ressentais rien d'autre que de la douleur. Je n'avais plus que ça.

— Jenks, dis-je d'une voix rauque.

Par pitié, non, pensai-je en me penchant sur lui, aveuglée par les larmes.

Mes mains, gluantes de sang, se mirent à trembler en le ramassant. Il ne bougeait pas, le visage pâle et une de ses ailes pliée.

— Jenks, sanglotai-je en sentant son poids léger dans ma main.

Jenks était mort. Kisten était mort. Ivy était en train de mourir. Mon soi-disant protecteur avait tenté de me tuer, mais s'était fait tuer à la place. Je n'avais rien. Je n'avais absolument plus rien. Il n'y avait plus de choix, dorénavant, plus d'options, plus de moyens ingénieux pour se sortir du pétrin. *Et l'excitation du danger*, compris-je dans une vague brutale de désespoir, *est un dieu factice que j'ai poursuivi toute ma vie. Un dieu qui m'a coûté tout ce que j'avais, dans une recherche aveugle de sensations*. Ma vie ne se résumait à rien. Je n'avais fait que courir d'un frisson à l'autre sans me préoccuper de ce qui était réellement important.

Que diable me reste-t-il ?

Tous ceux qui comptaient pour moi étaient partis. J'avais passé tant de temps à les trouver que je savais, au plus profond de mon âme, que je n'en retrouverais jamais de semblables. Je m'étais trop éloignée

de mes origines et personne d'autre ne pourrait comprendre qui j'étais réellement – ou, plus important, qui je voulais être – avec toute la merde qui faisait ma vie d'aujourd'hui. À présent, j'étais devenue quelqu'un que plus personne ne croirait, pas même moi. Je m'étais ouvertement unie aux démons. Mon sang attisait leurs malédictions. Mon âme était enveloppée de la puanteur de leur magie. Chaque fois que j'essayais de bien faire, je me faisais du mal à moi-même ainsi qu'à ceux qui m'aimaient.

Et ceux que j'aimais, pensai-je, la vision brouillée de larmes.

Eh bien, au diable tout ça, pensai-je en tâtonnant maladroitement pour ouvrir la boîte contenant le Foyer. Il y avait un dernier moyen d'en finir avec ça, et à présent... à présent je n'avais plus aucune raison de ne pas le faire.

Un profond sentiment d'indifférence m'envahit, creux et amer, et mes doigts tremblaient tandis que j'essuyais mon visage et repoussais les cheveux de mes yeux. Derrière la table, les pieds s'agitaient et les voix s'élevaient avec un ton d'urgence, mais on m'avait oubliée. Seule et à l'écart, je retirai le Foyer de sa boîte ouverte, sachant pertinemment ce que je m'apprêtais à faire et ne m'en préoccupant pas. Ça allait faire mal. Probablement me tuer. Mais il ne restait plus rien en moi, à l'exception de la souffrance, et tout valait mieux que ça. Même l'oubli.

Je baissai les yeux vers mes mains comme si elles appartenaient à quelqu'un d'autre et inscrivis un cercle avec ma craie métallique, englobant le plus de carreaux possibles sous la table. Mon cœur était comme de la cendre, immobilisé par le pouvoir de la ligne d'énergie quand je m'y connectai, créant un voile noir chatoyant qui divisa la table devant moi.

— Où est Morgan ? demanda soudain Trent d'une voix tranchante dans la rumeur excitée.

J'entendais encore la litanie obstinée de la réanimation cardio-pulmonaire, mais j'avais vu le cou d'Ivy. Elle allait mourir, si elle n'était pas déjà morte. Elle avait voulu que je sauve son âme et j'avais échoué. Elle était partie, comme si elle n'avait jamais existé, jamais souri, jamais pris de plaisir à vivre.

Edden trépigna.

— Que quelqu'un vérifie les toilettes.

Glacée malgré la chaleur de la ligne qui coulait en moi, je serrai le Foyer contre mon corps et traçai trois autres cercles, les entrecoupant pour former quatre espaces. Je pleurais, mais ça n'avait pas d'importance. J'étais à l'intérieur des cercles. J'étais à l'intérieur des cercles.

— Morgan, dit Trent d'un ton accusateur, la voix lasse, avant de se pencher et de me trouver. C'est fini. Vous pouvez sortir de votre

bulle, maintenant.

Je n'en tins pas compte. Mes doigts bourdonnaient avec force et je sortis de mon sac les bougies que j'avais prévues pour mon anniversaire. *Pourquoi, Seigneur ? Qu'est-ce que je t'ai fait, bon sang ?* Trent blêmit et s'assit quand je me mis à déverser des mots de latin et à allumer des bougies que je disposai devant moi. D'abord la blanche, puis la noire, et enfin la dorée, celle qui représentait mon aura. Il n'y en avait pas de grise, je plaçai donc une seconde bougie noire au milieu, certaine que la couleur du péché de mon âme ferait fonctionner la magie. Je n'allumai pas la dernière. Elle allait brûler quand la malédiction se déclencherait et mon destin serait scellé.

Quen tenta de relever Trent, en vain, et se pencha à son tour pour regarder par lui-même.

— Bacchus, sauve-nous, murmura-t-il en comprenant ce que je faisais.

Le Foyer n'avait plus de protecteur, à présent. Tout le monde savait que je l'avais. Je ne pouvais plus le donner à Piscary... ce salaud était mort. Je devais m'en débarrasser par un autre moyen. Il n'y avait pas de raison, simplement parce que j'avais merdé, de plonger le reste du monde dans la guerre. La noirceur de mon âme n'aurait plus aucune signification s'il n'y avait plus désormais ni amour, ni compréhension, ni personne avec qui partager ma vie. Je voulais simplement que tout s'en aille, que tout s'arrête. Et parce que je ne pensais pas y survivre, tout était pour le mieux.

Edden se pencha à son tour et jura en tendant la main pour se rendre compte que l'ombre noire et chatoyante entre nous était bien réelle. La voix plaintive de Mme Sarong nous parvint depuis le couloir, puis s'évanouit quand on l'emmena.

— Qu'est-ce qu'elle fait ? demanda Edden. Rachel, qu'est-ce que vous faites ?

Je me tue : Paralysée, je disposai le Foyer à son emplacement et m'installai dans le mien. Le troisième espace, destiné à ma boucle de cheveux, était vide. J'étais dans le cercle ; je n'avais pas besoin de symbole de connexion. Ma poitrine se serra et je rassemblai ma volonté. Le corps de Jenks était étendu à l'extérieur de mon cercle. Ivy était au pied du miroir. Kisten... Je n'avais aucune raison de ne pas faire ce que je m'apprêtais à faire. Je n'avais pas la moindre raison. Piscary m'avait tout arraché en moins de vingt-quatre heures, depuis sa libération. Beau score. Peut-être qu'il était un peu plus remonté que je le croyais.

— Rachel ! s'exclama Edden par-dessus la plainte des urgentistes, qui venaient d'arriver et de repousser les agents du BFO. Qu'est-ce que vous faites ?

— Elle se débarrasse du Foyer, répondit Quen fermement.

— Pourquoi est-ce qu'elle n'a pas fait ça depuis le début ? demanda Edden, l'air irrité. Rachel, sortez de là.

La voix de Quen était vide :

— Parce qu'il faut une malédiction de démon pour le faire.

Edden resta silencieux un instant et je sursautai en sentant son poing frapper ma bulle.

— Rachel ! s'exclama-t-il avant de jurer quand ses articulations heurtèrent de nouveau ma protection. Sortez ! Maintenant !

Mais je ne pouvais pas m'arrêter, et je ne le voulais pas. L'ayant presque oublié, je passai mes doigts sur mon cou dégoulinant et, me servant de mon sang, j'écrivis une figure sur la bougie noire qui n'était pas allumée. Je n'avais toujours pas compris à quoi servait ce symbole et je ne le saurais jamais. Le silence transperça douloureusement mon corps tout entier quand les urgentistes s'agenouillèrent devant Ivy, la tête penchée, et ramassèrent lentement leurs affaires.

Mes larmes coulèrent et ma colère monta. Je touchai les cercles entrelacés, l'énergie prête à les remplir. Je n'avais même pas besoin d'utiliser les mots de déclenchement... elle allait se déverser par ma simple volonté.

Edden jura de nouveau lorsque les bulles teintées s'élevèrent autour de moi, et je me demandai s'il savait que les arcs dorés, là où les cercles s'entrelaçaient, étaient ce à quoi mon aura était supposée ressembler.

— Est-ce que ça va la tuer ? murmura Trent.

Découvrons ça ensemble, pensai-je amèrement, n'en revenant pas de pouvoir contenir une malédiction de démon. Et quand ils me tueraient – car c'est ce qu'ils allaient faire, pour me, punir d'avoir manipulé de la magie de démon au sein d'un immeuble public, face à des témoins crédibles – le pouvoir de la malédiction mourrait avec moi. Problème résolu.

À l'exception d'une petite part de moi-même qui voulait vivre. *Bon sang, l'espoir est un dieu cruel.*

Les doigts toujours tremblants, je m'agenouillai dans mon minuscule espace et croisai les mains, préparant de nouveau les mots de déclenchement dans mon esprit. Ils affluèrent. Dans un souffle, je récitai férocelement :

— *Animum recipere.*

La respiration de Quen siffla et ce dernier tira Trent en arrière.

Le pouvoir de la malédiction se répandit en moi, aussi chaud qu'un rayon de soleil. Je me raidis en sentant l'odeur d'ambre brûlé m'envelopper, une saveur douce-amère semblable à du chocolat noir. Ça sentait bon. C'avait un goût sucré. Mes pensées gémissaient de désespoir. *Par le diable, qu'est-ce que je suis devenue ?*

La mâchoire crispée, j'étais agenouillée sous la table, le regard

aveugle dirigé vers le haut et le souffle en retenue. Je me sentais bien, et c'était mal. Le pouvoir de la création s'échappa du Foyer et s'infiltra en moi, familier et accueillant. Il chanta, il éveilla, il murmura derrière mes yeux la convoitise de la chasse, la joie de la capture, la satisfaction de la mise à mort. Le besoin de dominer s'attisa en moi. Je me souvins de la sensation de la terre sous mes pattes et de l'odeur du temps dans mon museau, emplissant mes souvenirs, me donnant envie d'encre plus.

Et cette fois-ci, au lieu de le repousser, je l'acceptai.

— *Non sum qualis eram*, dis-je amèrement, tandis que des larmes de colère coulaient de mes paupières fermées.

J'allais prendre la malédiction en moi et la garder. Mettre fin à tout. Il n'y avait plus de raison de ne pas le faire.

Je sentis la bougie blanche s'éteindre et, quand j'ouvris les yeux, je vis une mince traînée de fumée m'indiquant le chemin perdu vers l'éternité. J'avais installé le cierge avec le mot de protection, mais j'étais hors de sa portée. Rien ne pourrait me protéger. Le Foyer était vide et la malédiction était en moi, battant comme un second cœur, rampant à travers mon aura et brouillant ma vision. Je pouvais la sentir, vivante comme une double conscience derrière la mienne. Mais je n'en avais pas encore fini. Je devais maintenant sceller la magie.

Une envie sauvage de fuir s'empara de moi, mue par la malédiction. Je fis grincer mes dents et me forçai à rester immobile, pour enchaîner ma seconde conscience à ma volonté. Mais elle me combattit et glissa encore plus loin quand je luttais pour la contrôler. Les yeux rivés sur la bougie noire, je voulus qu'elle s'éteigne. Dans une légère bouffée, la flamme s'étouffa. Le besoin de couler de la malédiction se renforça. Mes mains se mirent à trembler de manière incontrôlable.

Ma tête baissée bascula vers la bougie dorée. Elle scellerait la malédiction en moi pour que je ne puisse plus m'en défaire. La bougie vacilla dans un souffle que je fus la seule à sentir, puis, avec la légèreté et la surprise d'un battement d'aile de libellule contre une joue, elle s'éteignit. La dernière bougie noire éclata en lumière. La malédiction était de nouveau installée.

Un gémissement m'échappa et je fus prise d'un vertige. C'était fait. Il s'agissait d'une malédiction démoniaque. Je la sentais à l'intérieur de moi, comme du poison qui s'infiltrait de mon âme jusqu'à mon esprit. Tout ce qu'il restait à faire, à présent, était de voir si ça allait me tuer.

Les lèvres entrouvertes, choquée par ce que je venais de faire, je levai la tête et découvris Trent, assis sous la table dans son smoking blanc, sans la veste. Il me regardait et Quen, derrière lui, était prêt à le tirer en arrière. Je clignai des yeux, la poitrine en feu. J'eus à peine

le temps de prendre une inspiration avant d'être atteinte par ce sentiment de déséquilibre de la réalité dû au scellement de la malédiction.

Je tressaillis brusquement ; ma tête heurta le dessous de la table et mes genoux brisèrent les cercles. Haletante, je me mis à convulser quand une vague de noir m'enveloppa. Je ne pouvais plus respirer. Ma joue heurta le carrelage froid et je me crispai de douleur. La malédiction sentit ma volonté s'affaiblir et son besoin de couler redoubla, se dédoublant en moi jusqu'à ne plus faire qu'un. Je devais partir. Je devais m'enfuir ! Mais je ne pouvais pas bouger... mes foutus... bras,

— Elle va s'en sortir ? demanda Trent d'une voix inquiète et perplexe.

— Elle paie le prix de la malédiction, répondit Quen tranquillement. Je ne sais pas.

Quelqu'un me toucha. Je poussai un hurlement, mais n'entendis qu'un grognement guttural. La malédiction plongea profondément dans ma psyché, fusionnant avec moi. Elle n'avait plus de porte de sortie dorénavant et se déversa dans la moindre facette de ma mémoire et de mes pensées, devenant moi. J'étais en train de mourir de l'intérieur. Et à travers elle, toute la crasse du déséquilibre s'enflamma, menaçant d'arrêter mon cœur.

— Je la prends, haletai-je et la douleur reflua. Je la prends, sanglotai-je en me recroquevillant en boule.

Elle était à moi. La malédiction était tout ce qui me restait. Cet effrayant besoin de fuir m'envahit de nouveau. C'était la malédiction de démon, mais nous ne faisions plus qu'un. Ses besoins étaient désormais les miens.

Pourquoi est-ce que je suis en train de lutter contre ça ? pensai-je soudain, le supplice de la crasse de démon brûlant mon sang. Et, avec cette dernière pensée amère, je laissai mourir ma volonté.

Confuse d'en avoir encore quelque chose à faire, ma peur s'évanouit dans un tintement de surprise, le chagrin se dissipa en un éclair, et les tourments de la souffrance mentale s'évaporèrent quand je pris soudain conscience que tout avait changé.

J'ouvris les yeux. Un sentiment de paix m'envahit. Ce fut comme si je renaissais. Il n'y avait ni colère, ni chagrin, ni douleur. Ma respiration emplissait mes poumons avec un mouvement lent et régulier. Je regardai longuement le monde autour de moi, comme dans une pause temporelle, la joue toujours contre le carrelage, et me demandai ce qui s'était passé. Mon corps me faisait mal, comme si j'avais livré et remporté une bataille, mais il n'y avait aucun corps déchiré étendu devant moi.

Et alors, je vis ma prison à côté de moi, écroulée après que je

l'avais harnachée à la magie de démon. *Oh. Ça.*

Les yeux plissés, je tendis la main vers elle. Elle ne me détiendrait plus.

— *Celero inanio*, grondai-je sans me préoccuper qu'il s'agissait d'une malédiction de démon, sans me préoccuper de ne pas savoir, justement, comment je le savais.

L'os se brisa où je le touchai, surchauffé, pour s'effriter en petits fragments. Je retirai brusquement ma main et me redressai, surprise par la douleur, mais qui n'altéra toutefois en rien ma satisfaction. Cette prison ne me détiendrait plus jamais et j'accueillis le déséquilibre, défiant les lois de la physique quand il afflua en moi, m'enveloppant d'une chaleur confortable, me protégeant. *Une vie nouvelle...*

Au-dessus de moi, je sentis la douceur neutre du bois, et encore au-dessus un enchevêtrement de métal, de plâtre, de moquette et d'espaces. J'étais dans un immeuble... mais je n'étais pas obligée d'y rester.

Quelqu'un me regardait. En réalité, beaucoup de gens me regardaient, mais l'un avait les yeux rivés sur moi comme un prédateur sur sa proie. Je scrutai les visages muets et interrogateurs jusqu'à rencontrer les yeux verts d'un elfe, encadrés de cheveux sombres. *Quen*, pensai-je en lui donnant un nom, puis je vis la porte s'ouvrir derrière lui.

— Attention ! cria quelqu'un.

Je bondis aussitôt, trébuchant sur ma robe. Quelqu'un me sauta dessus pour me plaquer au sol. Je me débattis en silence en fouettant de mes poings. Un homme me hurlait de me calmer. Le souvenir du claquement d'ailes de pixie fut comme un couteau à travers mon âme et je sentis le reste de moi-même, de Rachel Morgan, s'évanouir, se cacher du chagrin.

Il y eut un grognement lorsque mon poing rencontra un point sensible et, profitant d'un léger moment de relâche, je rampai vers la porte en griffant le sol. Quelqu'un m'agrippa les poignets et je poussai un cri quand il me les tordit violemment dans le dos.

Je grognai férocement en me débattant pour me libérer, puis me calmai, allongée sur le sol, un sourire malin se dessinant sur mon visage. Je n'étais pas obligée de me battre avec mon corps ; je pouvais combattre avec mon esprit.

— Que quelqu'un l'attache ! retentit la voix perçante d'un pixie au-dessus de nous. Elle est en train de se connecter à une ligne !

— Rachel ! Arrête ! cria une femme et je secouai la tête au son familier de la voix.

— Ivy ? gazouillai-je.

Mon souffle hésita quand je la vis, affalée contre le mur, une

main pressée sur son cou, pâle et affaiblie d'avoir perdu du sang. La raison tenta de se forcer un chemin à travers mon cerveau, mais une sensation grisante de pouvoir la repoussa. Des hommes se tenaient debout entre moi et la porte. La femme au sol ne suffisait pas à battre les exigences de la malédiction.

Frissonnante, je me tordis pour me redresser. Je me mis à déverser du latin, les mots surgissant de quelque part dans mon passé, de mon futur, de partout.

— Je suis désolé, Rachel, dit une voix caverneuse derrière moi. Nous n'avons pas de collier de serrage en plastique anti-ligne d'énergie.

Je pivotai avec un besoin sauvage de blesser quelqu'un. Un poing vola vers moi. Les étoiles explosèrent, illuminant ma pensée consciente avant de disparaître pour ne laisser que les ténèbres d'un doux oubli.

Mais, alors que ma respiration me quittait dans un souffle léger et que je tombais, je pouvais jurer que les gouttes de chaleur qui glissaient sur mon visage étaient celles de larmes, et que les bras tremblants qui me tenaient et m'arrachaient à la fraîcheur cruelle du carrelage avaient l'odeur succulente du vampire. Et quelqu'un... quelqu'un chantait à propos de sang et de marguerites.

Chapitre 36

J

e remuais. J'avais chaud et j'étais enveloppée dans une couverture qui empestait la cigarette. J'avais quelque chose sur mon poignet endolori et, puisqu'il n'y avait pas la moindre trace d'au-delà en moi, il semblait que quelqu'un avait trouvé des bracelets anti-magie des lignes. Probablement celles que j'avais dans mon sac. J'entendais le vrombissement apaisant d'un gros véhicule, mais les brusques changements de position me rendaient malade.

— Elle est réveillée, dit Jenks, la voix incroyablement lourde d'inquiétude.

— Comment tu le sais ? me parvint la voix d'Ivy depuis l'avant et j'entrouvris à peine les yeux.

Je me trouvais à l'arrière d'un SUV du BFO, enveloppée dans une couverture bleue et affalée en travers de la banquette arrière.

— Son aura s'est éclairée, gronda Jenks. Elle est réveillée.

Ma respiration s'accéléra. Le brouillard se levait, amplifiant ma confusion. Je pensais tout en double, comme si j'essayais de filtrer le monde à travers un interprète. Une vague de peur me submergea quand je compris que c'était à cause de la malédiction. Je ne me contentais pas de la détenir, elle faisait partie de moi. Cette satanée chose était vivante ?

— Rachel..., dit Ivy et je grimaçai.

La douleur me frappa, tandis qu'une vague de panique incompréhensible grandissait en moi. J'aurais dû pouvoir bouger, mais je n'y arrivais pas car j'étais trop serrée.

— Où... est-ce qu'on va ? parvins-je à dire avant d'ouvrir grands les yeux quand le SUV prit un virage et que je tombai presque de la banquette.

Ivy était à l'avant et Edden conduisait, la nuque écarlate et les gestes vifs.

— À l'église, répondit Ivy.

Une barrière en plastique nous séparait.

— Pourquoi ?

Je devais m'échapper d'ici. Tout irait mieux si je pouvais simplement m'enfuir. Je le savais.

Ses yeux étaient obscurcis par la peur.

— Parce que, quand les vampires sont effrayés, ils rentrent chez eux.

La malédiction en moi gagnait de la force et je me tortillai.

— Je dois sortir, soufflai-je en sachant pertinemment que c'était la malédiction qui parlait, mais incapable de m'en empêcher.

Jenks se glissa entre le plafond et la cloison de séparation, et je clignai des yeux lorsqu'il s'arrêta à quelques centimètres de mon nez.

— Rachel, dit-il d'une voix cajoleuse. Regarde-moi. Regarde-moi !

Mes yeux, qui suivaient frénétiquement les immeubles devant lesquels nous passions, se posèrent de nouveau sur Jenks.

— Tu vas bien, dit-il d'une voix apaisante, mais qui me rendait nerveuse. Les urgentistes t'ont donné quelque chose pour te détendre. C'est pour ça que tu ne peux pas bouger. Ça se dissipera dans une petite heure.

Ça se dissipait *maintenant*.

— Je dois sortir, dis-je et Jenks se rejeta en arrière quand je me débarrassai de la couverture et me redressai.

— Wow ! s'exclama Edden derrière le volant. Rachel, gardez votre calme. On y sera dans cinq minutes et vous pourrez sortir.

Je triturai le verrou de la porte, sans succès. C'était une voiture de flic, pour l'amour de Dieu.

— Arrêtez la voiture, réclamai-je en cherchant en vain un moyen de sortir.

La panique m'envahit. Je savais que j'étais en sécurité. Je savais que je devais me calmer et me renfoncer dans mon siège. Mais je ne pouvais pas. La malédiction à l'intérieur de moi était plus forte que ma volonté. Elle était douloureuse et, quand je remuais, la confusion s'atténuait.

— Laissez-moi sortir ! criai-je en envoyant mon poing dans le plastique.

Eden jura quand Ivy se retourna sur son siège et, d'un seul geste, déchira le plastique d'un revers tranchant.

— Tamwood ! Qu'est-ce que vous faites, bordel ! cria-t-il et la voiture fit une embardée alors qu'il tentait de regarder la route et Ivy en même temps.

— Elle va se blesser, répliqua-t-elle en déblayant les débris et se tortillant par-dessus le siège.

Je me poussai dans un coin, effrayée par elle.

— Reste loin de moi ! m'exclamai-je en tentant de me contrôler, mais je n'y arrivais pas.

— Rachel, relax, répondit-elle, mais elle tendait la main vers moi.

Ma respiration siffla et je fis un geste pour la bloquer.

Ivy bougea à une vitesse aveuglante. Elle tordit sa main et m'attrapa le poignet. Elle me tira d'un coup sec vers l'avant, m'enveloppa de son corps et m'attira sur ses genoux.

— Laisse-moi ! criai-je, mais elle me tenait fermement.

— Edden, haleta Ivy, les lèvres près de mon oreille. Gare-toi. Il faut lui faire une nouvelle injection ou bien elle va se blesser toute seule.

— Continuez à conduire, intervint Jenks. Je vais le faire.

Mon poulx battait sauvagement et je me débattis. Ivy grogna quand ma tête heurta son visage avec force, mais elle ne voulait pas me lâcher.

— Tu peux la tenir rien qu'une foutue minute ? demanda Jenks en face de moi tandis que je me tordais férocement.

Il voulait me droguer. Le petit microbe voulait me droguer pour m'empêcher de bouger. Et moi je voulais bouger. Je devais m'enfuir. C'était pour elle que j'existais et je ne pouvais pas les laisser me l'enlever !

— Laissez – moi – partir ! grondai-je.

Edden mit son clignotant et se rangea sur le côté. Le trafic continuait tandis que nous étions arrêtés en plein milieu du pont. L'homme trapu se cambra par-dessus le siège avant. Il s'empara de mon bras et le maintint par le poignet et le coude.

— Noooooon ! hurlai-je en luttant, mais il tenait une partie de mon corps immobile et je poussai un cri en sentant la minuscule piqûre d'aiguille.

— Tiens-toi tranquille, Rache, dit Jenks tandis que je haletais pour reprendre mon souffle. Tu vas te sentir mieux dans une minute.

— Fils de pute de fée, bouillonnai-je. Je vais te piétiner. Je vais t'arracher les ailes et les bouffer comme des chips.

— C'est tentant, répondit le pixie en me dévisageant, voletant à hauteur de mes yeux. Comment tu te sens, maintenant ?

— Je vais farcir ta souche d'insecticide, dis-je en clignant des yeux quand Edden lâcha mon bras. Et acheter un clébard pour te déterrer. Et puis je te... te...

Seigneur, ce truc agit vite. Mais je ne me souvenais de rien et sentis mes muscles se ramollir. La malédiction était somnolente et j'eus un bref instant de clarté avant que la drogue prenne totalement le contrôle. Des étincelles dorées bloquaient ma vision et devinrent noires lorsque je fermai les yeux.

— J'ai cru que tu étais mort, Jenks..., dis-je en me mettant à pleurer. Tu vas bien, Ivy ? (Ma voix trembla et je ne parvenais plus à ouvrir les yeux.) Tu es morte ? Je suis désolée. J'ai tout foiré.

— Ça va, Rache, dit Jenks. Tu vas t'en sortir.

Je voulus pleurer, mais je m'endormais.

— Kisten, articulai-je avec difficulté. Edden, va voir Kisten. Il est chez Nick.

Puis mes lèvres cessèrent de remuer. Ivy avait ses bras enroulés autour de moi, m'empêchant de rouler par terre tandis qu'Edden se tordait pour se réinstaller sur le siège avant. La sirène émit un bref gémissement et il quitta le trottoir. J'entendis Ivy chuchoter doucement à mon oreille :

— S'il te plaît, remets-toi, Rachel. S'il te plaît.

Le doux son de ses mots devint le chuchotis de mon sang dans ma tête et je l'écoutai, planant à la lisière de ma conscience, baignée dans l'oubli de la quelconque drogue qu'ils m'avaient administrée. C'était un vrai soulagement de ne plus avoir à combattre la malédiction. J'avais fait une erreur. J'avais fait une énorme erreur, horrible et irrévocable. Et je ne pense pas qu'il y ait le moindre moyen de m'en sortir.

Ce fut un choc pour moi de sentir que ma joue était froide. J'arrêtai de gesticuler, tandis que l'écho des voix me parvenait de partout, et je ne fis que m'embrouiller en tentant de leur donner un sens là où il n'y en avait pas. Quand les bras chauds autour de moi se retirèrent, je me sentis morte. Il me semble que j'étais dans l'église. Ouais, j'étais allongée sur le sol comme un agneau sacrifié. C'était un peu le cas.

— Je ne sais pas si je peux, dit une voix douce.

C'était Ceri et je tentai de bouger. Je fis tout mon possible, mais la drogue m'en empêchait. La confusion s'emparait de nouveau de moi. Il semblait que plus j'étais éveillée, plus la malédiction pouvait se déployer. Je commençai à me sentir anxieuse et agitée. Je devais me lever. Je devais bouger.

— Je peux vous aider, intervint la voix rocailleuse de Keasley, et une peur inattendue se joignit à ma perplexité.

Keasley était mon ami, mais je ne pouvais pas le laisser me toucher. C'était un sorcier. Un sorcier pouvait me renvoyer en prison. Un sorcier l'avait déjà fait par le passé. Je ne laisserais rien de tel arriver. J'avais finalement retrouvé la liberté et je ne voulais pas retourner dans ma boîte !

Je sentis le narcotique s'évaporer, mais je ne pouvais pas encore bouger et je fis la morte. Je pouvais bien rester tranquille au lieu de courir. J'étais restée tranquille pendant des millénaires. Et puis, quand le temps serait venu, *j'allais courir*.

— Ce n'est pas que je ne peux pas m'attaquer à la malédiction, dit Ceri tandis que je sentais une main effleurer mes cheveux pour les écarter de mes yeux. Mais sa psyché y est mêlée. Je ne sais pas si je peux abolir la malédiction sans enlever un gros morceau de Rachel.

J'appelle Minias. Il lui doit une faveur.

La panique me traversa. Pas un démon. Il verrait. Il me renverrait ! Je ne pouvais pas y retourner. Pas maintenant. Pas maintenant que j'avais goûté la liberté ! Il fallait absolument que je me lève !

Je grimaçai en percevant le souffle d'air et le claquement d'ailes.

— Elle se réveille de nouveau, hurla la satanée voix minuscule.

Une présence, qui sentait l'après-rasage et le cirage de chaussures, s'approcha de moi en faisant grincer le parquet.

— Elle a déjà reçu une dose qui assommerait un cheval, dit un homme et je tentai de retirer mon bras lorsque quelqu'un le souleva. Je ne peux pas lui donner plus.

— Contente-toi de le faire, dit Ivy et je tentai de ralentir ma respiration. Nous devons retirer ce truc d'elle et on n'y arrivera pas si elle se débat !

De nouveau la piqûre de l'aiguille que je combattis. Les ténèbres tourbillonnèrent et je courais, je courais, le pouls vigoureux, mes pieds se déplaçant comme sur de l'eau. Mais c'était un rêve, comme toutes les autres fois, et je maudis la douleur qu'il laissait derrière lui. Une nouvelle voix – douce et exigeante – se propagea en moi et me ramena à la vie.

C'était une voix de garou. Grave. Puissante. Indépendante. Je la voulais tellement que je renonçai presque à mon désir de liberté. Je tentai d'attirer son attention. Il m'emmènerait. Il devait m'emmener. Il savait comment fuir. Cette sorcière ne le savait pas. Même pas dans ses rêves.

— Je peux légalement prendre les décisions de vie ou de mort pour elle, dit le garou et je perçus le crépitement du papier. Vous voyez ? C'est juste là. Et je prends la décision qu'elle échangera la faveur que tu lui dois contre ton aide à Ceri. Tu devras t'assurer que Rachel est bien elle-même avant que l'on considère que c'est fait, et tu ne nuiras à personne dans cette pièce jusqu'à ce que ce soit fini et que tu partes.

J'entrouvris une paupière, jubilante. Avec la vue monta la confusion de mes doubles pensées. La sorcière dans ma tête tentait de me stopper, mais j'accumulai la confusion et la douleur en elle, et elle cessa de penser. C'était mon corps. Et je voulais qu'il bouge comme je le lui ordonnais.

Une paire de pantoufles pourpres se déplaça sur le parquet, à environ un mètre de moi. Une bande noire chatoyante oscillait entre nous, mais je connaissais la terrible puanteur des démons, cent fois pire que le relent de feuillage propre aux elfes.

— La marque est entre Rachel et moi, dit le démon et mon espoir s'envola.

Il me remettrait dans une petite boîte d'os. Mais je voulais m'enfuir. Je voulais être libre !

Le garou se rapprocha et je chantai pour lui, même s'il ne m'entendait pas.

— Je suis son alpha ! s'exclama-t-il. Regarde ce document. Regarde-le, espèce de foutu démon ! Je peux prendre cette décision pour elle. C'est la loi !

Je me crispai en entendant le claquement d'ailes ; je le haïssais. C'était de nouveau ce pixie. Bon sang, pourquoi est-ce qu'il ne me laissait pas tranquille ?

— Les gars...dit le casse-pieds en voletant vers mon nez, regardant fixement le fond de mes yeux. Elle a besoin d'un peu plus de cette joyeuse substance.

Les pieds pantouflés s'approchèrent à pas feutrés et quelqu'un me retourna. Je levai les yeux vers le démon, sentant ma haine grandir. C'était son espèce qui m'avait créée. Créée, liée, puis capturée dans une petite boîte faite d'os qui ne pouvait pas bouger.

Un éclat de satisfaction me traversa quand le démon écarquilla les yeux et recula.

— Bénissez-moi jusqu'au Tournant, elle l'a vraiment en elle, murmura-t-il en se rétractant. OK, OK, je vais le faire, continua-t-il et je luttai pour bouger.

Il allait me remettre dans ma cellule. Je le tuerais avant ! Je les tuerais tous.

— Dors, ordonna le démon et je frémis quand une couche de déséquilibre noir passa sur moi.

Et je m'endormis.

Je n'avais pas le choix. Le démon l'avait exigé, le démon l'avait obtenu.

L

a pièce était sombre et j'avais chaud. Je percevais l'odeur de mes divers parfums par-dessus l'encens familier, qui prenait à la gorge, mais le poids lourd au-dessus de moi avait la sensation familière de ma couverture afghane. Le gazouillis des oiseaux qui pénétrait par ma fenêtre sombre et ouverte était apaisant, et le coin chaud derrière moi me prouvait que Rex s'y était attardée. Mes rideaux étaient fermés, mais la lumière qui précédait l'aube s'infiltrait quand ils se soulevaient sous la brise, s'accordant ainsi avec mon horloge interne pour me dire que le soleil allait se lever.

Je pris une lente inspiration et l'air s'engouffra en moi avec tout juste un pincement de douleur. Seuls mes muscles me faisaient souffrir. Une psalmodie lourde et cérémonieuse s'éleva du sanctuaire, suivie d'un son de cloche. Le parfum d'encens n'était pas d'origine vampirique, mais herbacé et minéral. Pour être honnête, ça puait.

Je parvins à m'asseoir. Mon cœur s'accéléra et je m'appuyai contre la tête de lit. Grimaçant, je portai une main à mon cou et au bandage qui le recouvrait. Ça semblait aller et je baissai ma main vers mon ventre qui se mettait à gargouiller.

Mon visage perdit toute expression quand je m'aperçus que la confusion qui m'habitait avait disparu.

Je me redressai dans mon lit et repensai à Ceri et David, inquiète. Une palpitation de panique me secoua. Minias était venu et j'étais littéralement sortie de mon esprit.

Où était la malédiction ? Ceri allait l'emporter. *Oh, Seigneur, Ivy.* Elle avait été féroce ment attaquée par Piscary. Mais je me souvenais d'elle dans la voiture. Elle était vivante. C'était bien ça ?

Je rejetai mes couvertures, prête à découvrir qui était présent et à exiger certaines réponses, mais quand l'air frais me heurta, je me rendis compte que j'avais un problème plus urgent.

— Heu... je dois aller aux toilettes, murmurai-je en sautant au sol, moins vite que je l'aurais voulu.

Une myriade de douleurs et de souffrances se propagea en moi. J'étais chancelante. Je me levai prudemment, la main posée sur la colonne de lit pour trouver mon équilibre. Dans mes derniers

souvenirs, je portais la superbe robe de demoiselle d'honneur. À présent, j'étais en culotte et en chemise longue. Sur ma commode, entre mes parfums et posés sur le dossier de Nick, se trouvaient ma brosse à cheveux, un tube de pommade antibiotique et quelques bandages.

Je frissonnai quand quelque chose traversa mon aura avec un tintement de cloches d'argent, laissant au passage une odeur de gaulthérie. Je n'avais jamais rien ressenti de semblable, mais ça ne m'avait pas fait mal. C'était plutôt comme la caresse froide des flocons de neige sur votre visage. Mal à l'aise, je soulevai ma chemise pour regarder mes bleus et mes éraflures dans le miroir de ma chambre. Je n'étais pas morte. L'enfer ne m'aurait pas acceptée dans une chemise «Takata Staff », et le paradis aurait senti meilleur.

J'entendis la porte d'entrée se refermer, puis le silence. À pas lents, je me dirigeai vers la sortie, chacun de mes muscles protestant contre l'effort. Je devais plus que tout utiliser la salle de bains. Mais, alors que ma main atteignait la poignée, je me figeai. Mon nez me chatouillait. J'allais éternuer.

Je ressentis comme une alarme fulgurante tandis que j'inspirais profondément pour tenter de me retenir. Je levai la main vers mon cou bandé pour ne pas le déchirer lorsque l'éternuement me secoua finalement. Voûtée, j'éternuai encore, puis encore.

Merde. C'est Minias.

— Où est mon miroir d'invocation ? chuchotai-je, paniquée, parcourant des yeux ma chambre obscure.

Je titubai vers mon placard et ouvris la porte d'un coup sec. Je l'avais rangé ici. Non ?

La douleur me secoua lorsque je m'agenouillai et que je fis voler chaussures et magazines pour le trouver. J'éternuai une nouvelle fois et l'élancement dans mon cou me fit grimacer. Je n'y voyais rien dans l'obscurité de mon placard, mais un cri de soulagement m'échappa quand mes doigts touchèrent enfin le verre froid. Titubant sur mes pieds, je reculai dans ma chambre.

Mes cheveux volèrent dans mes yeux et je tombai sur mon lit. Je posai ma main sur le miroir et me figeai, tentant de me souvenir du mot. Mais il était trop tard.

Je pivotai sur moi-même au léger bruit mat de déplacement d'air et sautai sur mes pieds, le miroir à la main. Minias se tenait dans l'obscurité opaque entre moi et la porte fermée, son drôle de chapeau posé sur ses boucles brunes, cette tunique exotique drapée sur ses larges épaules et la lueur de ses orteils nus capturant la faible lumière.

— Non ! m'exclamai-je, terrifiée, et Minias leva la main.

Je n'attendis pas de voir ce qu'il allait dire.

Je soulevai mon miroir de voyance et le fis pivoter vers sa tête.

Il se connecta et la douleur se répercuta dans mon bras. Minias glapit et le miroir se brisa en trois morceaux épais. Les yeux écarquillés, je tombai en arrière en secouant ma main blessée et me branchai sur une ligne.

Des mots odieux que je ne comprenais pas se déversaient de la bouche du démon et, sans cesser de reculer, je préparai un cercle. Mais il n'était pas fixé par une ligne dessinée sur le sol. Je savais qu'il ne tiendrait pas.

Minias s'avança à grands pas, enfonça un doigt dans mon cercle, et ce dernier s'effondra. Je pris mon élan pour le frapper, mais il attrapa mon pied avant d'être atteint par le coup.

Il ne le lâcha pas et je me glaçai de peur quand il me força à reculer à cloche-pied et me repoussa sur le lit.

— Espèce de stupide sorcière, dit-il avec dédain avant de me gifler.

Les étoiles explosèrent et je crois que je m'évanouis, car la chose que je vis ensuite fut Minias se pencher sur moi. Haletante, j'allongeai la main et bloquai son nez. Le démon tomba en arrière en m'insultant.

— Va-t'en ! m'exclamai-je.

— J'aimerais pouvoir, espèce d'idiote de sorcièrandertal, dit le démon d'une voix étouffée, ses mains toujours sur son nez. Tu vas te détendre ? Je ne vais pas te faire de mal, à moins que tu continues à me frapper.

Je jetai un coup d'œil à la porte fermée et il retira la main de son nez pour vérifier s'il saignait. Il murmura un mot de latin et une lueur sur le miroir de ma coiffeuse illumina l'obscurité de l'aube. J'avais la bouche sèche et me faufilai vers la tête du lit.

— Pourquoi je devrais te croire ?

Ma gorge me fit aussi mal que si j'avais hurlé et je levai une main vers elle.

— Tu n'es pas obligée. (Minias regarda ses doigts dans la nouvelle lumière, puis laissa retomber sa main.) Tu es la personne la plus insensée que je connaisse. J'essaie de finir cet arrangement afin de pouvoir retourner à ma petite vie tranquille, et toi tu veux jouer au jeu du démon et de l'invocateur !

Mon poulx se calma et je tournai brièvement les yeux vers la porte avant de les reposer sur lui. Quelqu'un était sorti, et je n'avais pas entendu de voiture démarrer. Ça devait être Ivy. Si elle avait été à l'intérieur, elle nous aurait entendus et serait intervenue.

— Je suis en sécurité ? demandai-je à voix basse pour ne pas me faire mal à la gorge, en me demandant si je pouvais le croire. On a toujours un accord ?

Minias raffermi sa position, la tête inclinée avec exaspération, les mains croisées devant lui.

— J'essaie justement d'en finir avec ça. Comme ton garou l'a formulé, mon rôle n'est pas terminé tant que je ne suis pas certain que la malédiction est bien sortie de toi et que tu es de retour à ton habituelle nature arriérée. Et jusqu'à ce que j'en sois sûr, toutes les personnes qui étaient présentes dans la pièce sont sous mesure de protection. Alors oui, on a toujours un accord. (Son regard croisa le mien et je frissonnai.) Mais tu n'es pas en sécurité.

Je repliai mes pieds sous moi ; je n'aimais pas ça du tout.

— Je ne vais quand même pas payer le prix de ta venue, babillai-je. J'ai essayé de répondre. Tu m'en as pas laissé le temps.

— Doux Jésus ! s'exclama Minias en croisant les bras sur sa poitrine et s'adossant contre ma commode. (Les flacons se renversèrent et il sursauta.) Ce n'est qu'un léger déséquilibre, dit-il, redressant maladroitement un flacon avant de se retourner en délaissant le reste, ce qui m'amena à penser que, pour un démon, il n'avait pas beaucoup d'expérience dans les transactions avec les gens. Tu fais toujours tout payer à tes petits amis, toi, non ? ajouta-t-il. Pas étonnant que tu puisses pas en garder un seul.

— La ferme ! hurlai-je, me faisant de nouveau mal à la gorge.

Oh, mon Dieu, Kisten. Piscary avait menti. Il devait avoir menti. Sinon, il me faudrait décider si je pouvais me passer de vengeance ou pas. Et je n'étais pas douée quand il s'agissait de me persuader que je ne devais pas obtenir une chose que je voulais.

Le regard de Minias courait sur les contours de ma chambre, tandis que j'étais assise sur mon lit, en chemise et sous-vêtements, essayant de ne pas trembler.

— Tu as des opinions tellement intéressantes, reprit-il d'un ton léger. Pas étonnant que les sorcières soient éphémères. Vous vous rendez folles vous-mêmes. Tu devrais simplement faire ce que tu veux, sans introspection. (Ses yeux de bouc étaient rivés sur moi et je sentis mon estomac se nouer.) Ce serait plus facile à long terme, Rachel Mariana Morgan.

Mon rythme cardiaque avait ralenti et je commençai à croire que j'allais peut-être survivre à tout ça.

— Rachel suffira, répliquai-je, n'aimant pas qu'il cite mon nom du milieu.

Il leva un seul sourcil.

— Tu as l'air d'aller bien. Aucune envie dévorante de courir sous la lune ?

Refusant de reculer, je le laissai s'approcher suffisamment près pour que le parfum d'ambre brûlé s'engouffre profondément en moi.

— Non. Où est le Foyer ?

— Aucun besoin urgent de déchiqueter la gorge de quelqu'un ? demanda-t-il.

— Seulement la tienne. Qui a le Foyer ? Tu l'as enlevé, où il est ?

Il se redressa et je me rendis de nouveau compte de combien il était grand.

— C'est Ceri qui l'a enlevé, pas moi. Et s'il y avait eu un moyen de l'aider à mal faire, j'aurais sauté sur l'occasion.

— Contente-toi de me dire où est ce foutu Foyer ! m'écriai-je et il ricana.

— Ton alpha, répondit-il et mon estomac se tordit. (*David ? Retour à la case départ.*) Il s'est fixé en lui comme s'il voulait y aller, ajouta le démon et mon cœur sembla s'arrêter.

David ne possédait pas le Foyer ; le Foyer le possédait ? De la même manière qu'il avait été à l'intérieur de moi ?

— Il est où ? demandai-je en sautant hors de mon lit.

Mais il n'y avait nulle part où aller.

— Comment je le saurais ? (Minias souleva un flacon et le renifla en se retournant.) Il le manipule mieux que toi. Il a été fait pour un garou, pas pour une sorcière. C'était stupide de le prendre en toi. Comme faire tomber un morceau de métal de sodium dans un seau d'eau.

Il reposa brusquement le flacon sur la commode.

Je me décalai, mal à l'aise, ne sachant pas si je devais le croire.

— Il va bien ?

— Mieux que ça, dit Minias d'une voix traînante, ses doigts farfouillant toujours dans mes parfums. Ça va se retourner contre toi d'avoir donné le Foyer aux garous, mais il a effectivement accompli ce que tu souhaitais. (Ses yeux de bouc se posèrent fixement sur les miens et ma tension monta.) Les garous sont heureux et les vampires pensent qu'il est détruit. D'accord ?

D'accord.

— Je vais bien, répondis-je sèchement, et la peur contenue dans ma voix se manifesta comme de l'effronterie. Tu peux partir, maintenant.

— C'est l'elfe qui l'a fait, dit-il en secouant la tête. Al est meilleur professeur que je croyais. Il lui a extrêmement bien appris à détruire une telle malédiction tout en te laissant... relativement indemne. Pas étonnant qu'il l'ait retenue pendant un millier d'années. (Le visage chiffonné, il renifla un autre flacon avant de le reposer.) Al est furieux, poursuivit-il négligemment, et même le faux courage que j'essayais d'afficher s'évanouit. Ils l'ont attrapé quelques secondes après que tu l'as renvoyé de notre côté des lignes. Il est dans son propre enfer à lui. Et tu lui dois toujours une faveur. (Il respira un troisième parfum et me regarda par en dessous.) Je me demande bien ce que ce sera.

— Je vais bien. Va-t-en d'ici, répétais-je.

— Je peux prendre ça ? demanda-t-il en redressant la bouteille.

— Tu peux tous les prendre, du moment que tu pars.

Le flacon disparut dans sa paume.

— Une dernière chose, dit-il, un curieux reflet dans les yeux. Le

Foyer ?

Je me raidis, un torrent de peur grandissant au creux de mon être.

— Ouais ?

— Ce n'est pas ce que Newt cherchait quand elle a dévasté ton église.

Il commençait à disparaître et je fis un pas en avant, effrayée.

— Qu'est-ce qu'elle cherchait ?

J'en ai pas la moindre idée, résonna une voix dans mes pensées.

— Attends ! criai-je. Est-ce qu'elle se souvient de moi ? Minias ! Est-ce qu'elle se souvient de moi ?

Je scrutai l'obscurité pour percevoir un son, et mon esprit pour percevoir des pensées, mais il était parti. Un instant plus tard, la lueur qu'il avait laissée et qui brillait sur mon miroir s'estompa jusqu'à disparaître.

Merde. Qu'est-ce qu'elle était venue chercher, si ce n'était pas le Foyer ?

Le coup sourd de la porte d'entrée qui se referme résonna à travers l'air lumineux et je regardai vers l'avant de l'église.

Une voiture démarra et je me raidis, tendue, en reconnaissant les pas légers d'Ivy dans l'entrée.

— Ivy..., dis-je avant de porter une main à ma gorge douloureuse.

Je sursautai quand la porte de ma chambre s'ouvrit à la volée et qu'un puits de lumière grise s'engouffra dans la pièce.

— Rachel, dit Ivy, le visage perdu dans l'ombre.

— Apparemment, répondis-je en décidant qu'il ne servait à rien de mentionner Minias.

— Tu vas bien, murmura-t-elle en avançant avant de saisir mon bras. C'est bien toi ? C'est ça ? Seulement toi ? (Ses yeux étaient écarquillés à cause de l'obscurité et elle portait un bandage à la nuque. En voyant mon regard vide, elle me serra dans ses bras avec une étreinte surprenante.) Merci, mon Dieu.

Ma tension, due à la surprise, s'évanouit peu à peu et je me détendis, le visage près du sien tandis que je m'emplissais de son parfum comme s'il était liquide. Je me moquais que ce puisse être un trop-plein de phéromones destinées à me détendre pour mieux me mordre. Ce n'était pas pour cette raison qu'elle me serrait contre elle. Elle s'était inquiétée. Et elle était en vie. Un vampire mort ne se serait

pas préoccupé de savoir si j'étais redevenue moi-même ou non. Ivy était en vie. *Kisten l'est peut-être, également.* Par pitié, faites que Piscary m'ait menti.

— C'est moi, dis-je en me souvenant d'Ivy et d'Edden réunis avec moi à l'arrière d'une voiture quand je m'étais abandonnée à la malédiction. Euh, je dois aller aux toilettes.

Ivy recula.

— Tu m'as fait peur, dit-elle.

— Je me suis fait peur à moi-même, répondis-je en me tenant à la colonne du lit pour me traîner vers l'avant.

— Jenks ! cria Ivy tandis que j'atteignais le couloir. Elle va bien ! Elle est debout !

— C'est quoi cette puanteur ? demandai-je en reniflant l'odeur rude et détestable de mauvais encens.

— On a re-sanctifié l'église, dit-elle en me suivant. Le gars vient de partir. Je pense que tu l'avais embarrassé, alors il a fait quelques recherches. Tout ce qu'il avait à faire, c'était trouver et remplacer le fragment original de tissu qui canalisait la sanctification. Les enfants de Jenks l'ont trouvé et tout s'est bien passé.

Je hochai la tête, comprenant que cette étrange sensation que j'avais ressentie en me réveillant devait venir du blasphème qui disparaissait. Puis je me demandai ce que le type allait faire du tissu infecté. L'envoyer dans l'au-delà, peut-être ? C'est ce que j'aurais fait à sa place. Je fis trois pas vacillants de plus vers la salle de bains, puis me retournai.

— Tu es vivante, hein ? demandai-je en me souvenant que les urgentistes avaient cessé leurs efforts pour la ranimer.

Ivy se mit à rire depuis ma porte. J'avais dû réellement l'effrayer. Je ne l'avais jamais vue manifester autant d'émotion auparavant. Clairement heureuse, elle sourit.

— Je suis vivante, dit-elle, magnifique avec ses yeux humides. Piscary n'a pas... (Elle prit une inspiration.) J'ai perdu connaissance quand Piscary m'a transmis suffisamment de salive pour arrêter mon cœur, mais les gars du BFO m'ont maintenue en vie et les urgentistes m'ont donné une antitoxine. Je ne suis jamais morte, dit-elle avec gaieté. J'ai toujours mon âme.

Bien, pensai-je. Quelque chose s'était bien fini, pour changer. J'avais peur de lui demander au sujet de Kisten.

— Je dois aller aux toilettes, murmurai-je, la situation devenant critique.

— Oh ! dit-elle, soudain embarrassée. Bien sûr. Je vais, euh...

Ses pensées furent interrompues par Jenks qui débarqua sans prévenir de l'autre pièce.

— Rache ! cria-t-il d'une voix perçante en déversant des

étincelles dorées. Ça va ? Par le bordel de Clochette, t'es une sacrée sauvage. J'ai jamais vu personne faire ce que tu as fait. Qui t'a appris à insulter en latin ?

Il voltigeait frénétiquement entre Ivy et moi, et je posai une main contre le mur pour ne pas perdre l'équilibre en essayant de le suivre des yeux.

— C'était la malédiction, pas moi, répondis-je.

— Comment vont tes genoux ? demanda-t-il en se laissant tomber pour les examiner et je rejetai la tête vers le haut quand il fonça de nouveau au plafond. Tu les as cognés plutôt fort quand Ceri t'a fait tomber.

— Je m'en souviens pas non plus, dis-je en croisant mes jambes. Tu pourrais te pousser ? Je dois aller aux toilettes.

— Bon Dieu de merde, s'exclama Jenks en s'élevant pour nous suivre, Ivy et moi. J'ai cru que t'allais tuer Edden. C'est lui qui t'a fait l'œil au beurre noir.

C'est donc pour ça que j'ai l'impression d'avoir le visage tout boursoufflé, pensai-je en traînant des pieds à travers le couloir.

— On est quel jour ? demandai-je à Jenks en me demandant depuis combien de temps je n'avais pas mangé.

— Lundi. (Ivy marchait sur mes talons.) Attends. Mardi, maintenant.

— Ooooooh, les esprits ont tout fait en une nuit, dis-je, clignant des paupières en allumant la lumière de la salle de bains.

J'avais mal aux yeux. Je me tournai vers eux et les vis me regarder comme si j'avais dit quelque chose d'effrayant.

— Quoi ? protestai-je tandis que Jenks se posait sur l'épaule d'Ivy.

— T'es sûre que ça va ?

— Oui, mais si je vais pas dans cette salle de bains tout de suite, je vais faire une mare sous moi.

Jenks s'envola et Ivy recula de trois pas.

— Tu veux manger quelque chose ? demanda-t-elle et j'hésitai à refermer la porte.

— Tout sauf du Soufre, répondis-je et son visage rougit de culpabilité.

La porte se ferma entre nous deux et j'appuyai mes deux mains sur la machine à laver, tremblante. Ce n'était pas à cause du sang que j'avais perdu. Et je n'avais pas été tant frappée que ça. J'étais fatiguée. Quelque chose – peut-être quelqu'un – avait livré bataille en moi et je n'en avais aucun souvenir. Le Foyer s'en était allé, il avait donc perdu. C'était moi qui m'étais relevée du champ de bataille et qui clopinais vers le combat suivant.

J'espérais qu'il serait plus facile que ce dernier.

Je me redressai et m'approchai du miroir. Je levai la main pour vérifier furtivement le bandage sur mon cou, mais suspendis mon geste. Je ne voulais pas savoir tout de suite. Je tournai la tête, m'examinai et jugeai que ce n'était pas si méchant. Une amulette de teint s'occuperait des cercles noirs autour de mes yeux, et ma lèvre enflée donnait juste l'impression que je faisais la moue. J'avais un bleu sur le tibia et un autre sur la hanche, juste à la limite de ma chemise. Mon dos protesta lorsque je me penchai pour examiner mes genoux, mais rien ne nécessiterait plus d'un jour ou deux pour revenir à la normale. C'était presque une déception. Avoir incarné une malédiction de démon, aussi brève soit-elle, devrait laisser une quelconque marque. Une mèche de cheveux argentés, ou des yeux envoûtés. Peut-être des corneilles sur le toit ou un chien de l'enfer sur mes talons. Qu'est-ce que j'avais récolté ? Je laissai échapper ma respiration, me relevai et plissai les yeux devant mon reflet.

Un œil au beurre noir. Super.

J'entendais le murmure de la voix d'Ivy qui était au téléphone et, après m'être occupée de mon besoin le plus urgent, je décidai qu'une douche pouvait attendre que j'obtienne quelques réponses à mes questions et que je me remplisse l'estomac. Le sèche-linge contenait une paire de jeans au lieu des vêtements de Kisten et, de nouveau déprimée, j'y engouffrai ma chemise « STAFF », invoquai un charme de teint, me brossai les dents, et considérai que ça suffisait. L'odeur du café qui s'infiltrait sous la porte me donna la nausée ; j'avais tellement faim.

Avec des gestes lents, en prévision d'éventuelles mauvaises nouvelles, je sortis de la salle de bains. La lumière éclatante d'une nouvelle journée se répandait dans le couloir depuis la cuisine. C'était la troisième matinée de suite que je me levais à l'aube au lieu d'aller me coucher, et j'en avais assez.

— Rachel vient de se lever, me parvint la voix d'Ivy avant que j'aie pu faire deux pas, et je ralentis. (Elle n'était pas au téléphone ; il y avait quelqu'un dans notre cuisine.) Elle ne parlera à personne avant d'avoir pu manger et reprendre son souffle, et elle ne parlera pas à votre psy, alors vous pouvez tout de suite retourner dans votre SUV et repartir à votre foutu BFO.

Je haussai les sourcils et accélérai le pas. *Qu'est-ce que Glenn fait ici ?*

Merde. Kisten, pensai-je misérablement, répondant ainsi à ma propre question. *Il est mort.*

— Felps n'était pas à l'appartement de Sparagmos, entendis-je Edden répondre, et ma réalité bascula.

Non seulement la mort de Kisten était encore incertaine, mais ce n'était pas Glenn, c'était son père. Je ne savais pas si c'était mieux ou

pire.

— Nous devons le retrouver et Rachel pourrait nous aider, acheva-t-il.

— Fichez-lui un peu la paix ! dit Jenks. Piscary a dit qu'il était mort. Trouvez-le vous-même. La SO va pas vous en empêcher. Ils s'en fichent.

Je me remis en marche, prête à tenter n'importe quoi si ça nous permettait de découvrir que Kisten était toujours vivant.

— Mais s'il est en vie, il est certainement blessé, dis-je en entrant dans la cuisine, et Edden pivota au fond de la pièce.

Il y avait quelqu'un d'autre avec lui, qui semblait bien maigre à côté du capitaine trapu et corpulent, et mes pieds nus grincèrent sur le sol quand je m'arrêtai. *Edden a amené le psy du BFO avec lui ?*

Edden jeta un regard au jeune homme à côté de lui. Sans tenir compte de la menace que représentait Ivy, les bras croisés devant l'évier, Edden s'avança vers moi, le front plissé d'inquiétude. Il portait ses habituels pantalon kaki et chemise blanche, et le pistolet dans le holster à son épaule prouvait qu'il était en service.

— Rachel, dit-il, visiblement ravi de me voir. Vous avez l'air d'aller beaucoup mieux.

— Merci. (Je clignai des yeux de surprise quand il me serra dans ses bras. Une odeur de Mennen enfla autour de moi et je ne pus m'empêcher de sourire lorsqu'il recula maladroitement.) Je vous ai pas fait mal, si ?

Il sourit et frotta son coude.

— Vous en faites pas. C'était pas vraiment vous.

Je soupirai de soulagement, même si je me sentais toutefois encore coupable, et parcourus la cuisine des yeux, à la recherche de quelque chose à manger. Il n'y avait rien en train de cuire, mais la cafetière finissait de gargouiller. Le gâteau avait été glacé et reposait sur le comptoir, tel un triste témoin de ce que la vie aurait dû être. Déprimée, je me laissai tomber à ma place devant la table.

— Kisten n'était pas à l'appartement ? demandai-je avec un vain espoir, presque douloureux, et je jetai un regard à l'autre type qui remuait maintenant avec embarras. Jenks a dit qu'il avait appelé pour prévenir qu'il allait se terrer. Et Piscary a déjà menti par le passé. S'il y a une chance que Kisten soit en vie, je suis prête à faire n'importe quoi.

Le collègue d'Edden s'apprêta à parler, mais il changea d'avis lorsque Ivy se repoussa de l'évier et se glissa furtivement sur la chaise devant son ordinateur, son petit jardin secret. Jenks resta à la fenêtre, debout sur le rebord, d'où il pouvait garder un œil sur ses enfants. Je ne m'étais jamais rendu compte à quel point ils étaient bruyants au lever du soleil.

— Edden pense que la psychologie humaine peut te ramener la mémoire, expliqua Ivy, la mine renfrognée. La science humaine ne peut pas battre un charme de sorcière. Ça ne fera que te réduire en morceaux, Rachel.

Edden se tourna vers l'homme sans tenir compte d'Ivy et s'avança avec une confiance hésitante.

— Docteur Miller, voici Rachel Morgan. Rachel, je vous présente le docteur Miller, notre psychiatre.

Je me penchai en avant sur ma chaise et serrai la main qu'il me tendait. L'espoir que Kisten soit peut-être en vie était misérable et douloureux, et la couleur de l'amulette que portait le docteur vira d'un pourpre profond au blanc.

— Ravie de vous rencontrer, dis-je en lui proposant de s'asseoir, et lui et Edden tirèrent deux chaises sur ma droite.

Le jeune homme avait une poignée de main sympathique, ce qui n'était pas surprenant puisqu'il était le psy du BFO. Ce qui me surprit, ce fut la légère élévation d'au-delà qui avait tenté de passer à travers moi quand nous nous étions touchés. Il était humain – je ne sentais absolument aucune odeur de séquoia provenant de lui, et il travaillait pour le BFO – mais il pouvait utiliser la magie des lignes d'énergie. Et son amulette était métallique... clairement un charme de lignes d'énergie.

Il était plus grand que moi et ses chaussures marron s'accordaient bizarrement avec son pantalon sombre et sa chemise blanche à rayures grises. Ses cheveux noirs étaient coupés avec un style simple. Il avait une silhouette maigre et portait des lunettes à fine monture devant ses yeux bruns.

Des lunettes ? songeai-je. Personne ne porte de lunettes, à moins que...

Mon soupçon fut confirmé quand le docteur Miller les retira avec une grimace. Merde, elles étaient faites pour voir les auras, sans avoir besoin de passer par une seconde vue, prouesse que les humains ne pouvaient généralement pas faire seuls sans une grande pratique préalable. Génial. Je ne risquais pas de donner une première impression favorable.

L'amulette qu'il portait vira vers un gris rougeâtre et le psychiatre du BFO m'adressa un sourire d'excuse en repoussant sa chaise.

— C'est un plaisir de vous rencontrer, mademoiselle Morgan, dit-il, assis entre Edden et moi. Appelez-moi Ford.

Les ailes de Jenks claquèrent et il vola pour venir se poser sur la table, les mains sur les hanches, laissant ainsi apparaître le manche de son glaive de jardin.

— Ce truc déchiffre les émotions, c'est ça ? dit-il agressivement.

C'est comme ça que vous faites votre boulot ? Vous l'utilisez pour savoir si les gens vous disent la vérité ou pas ? Rachel ne ment pas. Si elle dit qu'elle se rappelle pas, elle se rappelle pas. Elle voudrait le retrouver si elle pouvait.

Ford baissa de nouveau les yeux vers l'amulette, la retira de son cou et la posa sur la table.

L'amulette ne réagit pas à elle, elle réagit à moi. En quelque sorte. Et je ne suis pas ici pour découvrir si mademoiselle Morgan ment. Je suis ici pour l'aider à reconstruire ce que je peux de sa mémoire artificiellement étouffée, le tout pour retrouver M. Felps.

J'éprouvai une violente culpabilité et son amulette de ligne d'énergie étincela de nouveau d'une brève lueur gris-bleu.

— Avec sa permission, ajouta-t-il en touchant le disque métallique. Plus on attend, moins elle se souviendra. Nous sommes limités par le temps, particulièrement si M. Felps est en difficulté.

Ivy avait les yeux fermés pour tenter de dissimuler ses émotions.

— Rachel, il est mort, murmura-t-elle. C'est immoral de laisser le BFO jouer avec ton espoir pour faciliter sa mission.

— Vous ne pouvez pas affirmer qu'il est bien mort, protesta Edden et un frisson me secoua lorsqu'elle ouvrit les yeux.

Ils étaient obscurcis par la souffrance.

— Je ne vais certainement pas écouter ça, riposta-t-elle.

Je me raidis lorsqu'elle se leva et sortit. Jenks voleta avec hésitation avant de la suivre dans un bourdonnement d'ailes. L'odeur du café me parvint et je partis me remplir une tasse, ainsi que deux autres pour Ford et Edden. La première gorgée agit sur moi comme un baume, m'apaisant autant que la légère brise qui pénétrait par la fenêtre ouverte. En fait, me lever en même temps que le soleil me faisait peut-être quelque chose...

— Qu'est-ce que je fais ? demandai-je en déposant les deux tasses devant les hommes avant de me rasseoir.

Le sourire de Ford fut bref mais sincère.

— Si vous voulez bien mettre ceci ?

L'amulette atterrit dans ma main et je sentis le bourdonnement de l'au-delà s'infiltrer à travers elle, tirant sur moi comme s'il essayait de m'attirer par les doigts.

— A quoi ça sert ?

Il n'avait pas encore libéré le charme et, en sentant ses doigts glisser contre les miens, je relevai les yeux avec une expression de surprise presque choquée. Ses lèvres se soulevèrent avec un sourire bizarre quand l'amulette dans ma main vira vers une couleur délicate de lavande. Je commençai à y voir un motif.

— Votre ami avait raison. C'est une représentation visuelle de vos émotions, avoua-t-il et je reculai.

Je pouvais deviner ce que la couleur lavande signifiait et forçai mes pensées à rester pures et chastes en la retournant dans ma main. A l'inverse d'une amulette de charme de terre, celle-ci avait uniquement besoin d'être à portée de mon aura pour fonctionner, et pas de toucher ma peau.

— Mais vous avez dit qu'elle réagissait à vous, pas à moi.

Une brève expression peinée passa sur ses traits.

— C'est le cas.

J'écarquillai les yeux.

— Vous voulez dire que vous pouvez ressentir les émotions des autres ? Naturellement ? Je n'ai jamais entendu parler de ça auparavant. Qu'est-ce que vous êtes ? Vous n'avez pas l'odeur d'un sorcier.

Avec un gloussement, Edden saisit sa tasse de café et se retira dans le coin de la cuisine, faisant semblant d'observer les enfants de Jenks pour nous accorder une certaine intimité.

Ford haussa les épaules.

— Humain, j'imagine. Ma mère était pareille. Elle en est morte. Je n'ai jamais entendu parler de quelqu'un d'autre qui soit comme moi. J'essaie de trouver un moyen pour que ça joue en ma faveur et non contre moi. L'amulette est pour vous, pas pour moi, ainsi vous saurez exactement ce que je ressens à votre sujet. L'intensité de l'émotion est indiquée par la luminosité, et le type de l'émotion par la couleur.

Je commençais à éprouver un sentiment de malaise.

— Mais vous pouvez sentir mes émotions, que je porte ou non l'amulette ? demandai-je et quand il acquiesça, j'ajoutai : alors pourquoi je dois la porter ?

Edden remua nerveusement devant sa fenêtre. Je savais qu'il voulait qu'on poursuive cette explication.

— Comme ça, quand on en aura fini et que vous la retirerez, vous aurez l'illusion que je ne vous écoute plus...

Jenks fit son entrée à ce moment précis et, au lieu de venir se poser sur mon épaule, il changea d'avis au dernier moment en voyant mon expression et se laissa tomber sur celle d'Edden. Ce qu'il disait était logique, même si c'était un mensonge.

— Ça doit être l'enfer, dis-je. Il faut que quelqu'un vous fasse un cache-nez.

Ford blêmit.

— Vous pensez que vous pourriez ?

Je haussai les épaules.

— Je sais pas.

Son regard devint distant et l'amulette autour de mon cou vira au gris perle. Je pris une profonde inspiration et son attention revint.

Je ne pus m'empêcher de penser à la souffrance qu'il devait éprouver, constamment, à sentir les émotions de tous les gens qui l'entouraient. *Pauvre type*, pensai-je, et l'amulette explosa en bleu. Les lèvres entrouvertes, Ford me regarda en clignant des yeux, ressentant visiblement la pitié que j'éprouvais pour lui. L'amulette bascula vers le rouge et mon visage s'enflamma, s'accordant avec elle. Embarrassée, je levai la main pour retirer l'amulette.

— Ça marchera pas, dis-je.

Ford enveloppa mes mains dans les siennes pour arrêter mon geste.

— S'il vous plaît, mademoiselle Morgan, répliqua-t-il avec le plus grand sérieux, et je pouvais jurer sentir l'amulette se réchauffer dans nos mains. C'est un outil. La réalité, c'est que les gens sont plus aptes à déchiffrer les expressions faciales que cette amulette ne peut les indiquer. C'est juste un moyen de synthétiser quelque chose d'aussi nébuleux que les émotions.

Je soupirai et mon corps entier s'apaisa, puis l'amulette qui veillait entre nos doigts vira vers un gris plus neutre.

— Appelez-moi Rachel.

Il sourit.

— Rachel.

Il retira ses mains des miennes, laissant apparaître le disque qui brillait à présent d'un pourpre argenté. Pas le pourpre de la colère, comme quand je pensais à la SO, mais tirant vers la lavande. Ford m'aimait bien et, quand je souris, il rougit d'embarras.

Jenks ricana et Edden se racla la gorge.

— Est-ce qu'on peut passer à autre chose ? se plaignit ce dernier.

Je baissai l'amulette à un endroit où je ne pouvais plus la voir et me crispai, soudain nerveuse.

— Vous pensez réellement que Kisten est toujours en vie ?

Edden haussa les sourcils et croisa les bras sur sa poitrine en se penchant en arrière.

— Je ne sais pas. Mais plus vite on le retrouvera, mieux ce sera.

Je hochai la tête, me renfonçai dans mon siège et regardai Ford pour avoir son avis. Nous avions consulté un conseiller familial avec ma mère quand mon père était mort, mais cette situation était différente.

Ford inclina sa chaise pour placer ses jambes perpendiculaires à la table plutôt qu'en dessous.

— Dites-moi ce dont vous vous souvenez, dit-il simplement en repliant ses mains.

Le volume des ailes de Jenks s'amplifia avant de se calmer de nouveau. Je bus une gorgée de café et fermai les yeux lorsque le liquide glissa. C'était plus facile si je ne regardais pas l'amulette. Ou

les yeux de Ford. Je n'aimais pas l'idée de ne pas pouvoir lui dissimuler mes émotions.

— Je l'ai laissé à l'appartement de Nick pour venir laver ses vêtements, dis-je en sentant un pincement au cœur. C'était quelques heures avant le coucher du soleil et je devais déplacer la voiture avant que quelqu'un la reconnaisse. J'allais revenir.

J'ouvris les yeux. Si Piscary disait vrai, j'y étais effectivement retournée.

— Et vous ne vous rappelez rien, ensuite ?

Je secouai la tête.

— Pas avant de m'être réveillée dans le fauteuil d'Ivy. J'avais mal partout. Mes pieds étaient douloureux.

J'avais une coupure à l'intérieur de la lèvre.

Ford baissa les yeux sur ma main serrée autour de mon bras droit et je me forçai à la retirer. Je commençais seulement à prendre conscience que c'était mon subconscient qui essayait de me dire quelque chose.

— N'essayez pas de vous rappeler, alors, répondit-il et je sentis une certaine tension me quitter. Pensez simplement à vos pieds. Vous vous êtes fait mal et c'est difficile à oublier complètement. Qui avez-vous frappé ?

Je soufflai lentement. Je fermai les yeux et mes pieds semblèrent palpiter. *Pas qui, mais quoi*, pensai-je soudainement. J'avais eu les cheveux dans la bouche et ils avaient bloqué ma vue, me faisant manquer la poignée et me cogner contre une porte. Une porte sacrément épaisse. Et puis le sol avait bougé et m'avait fait perdre l'équilibre.

Je sentis mon visage blêmir et j'ouvris les yeux. Ford s'était penché en avant, conscient que je m'étais souvenue de quelque chose, et son regard semblait attendre une réponse. Entre nous, l'amulette brilla d'une gadoue pourpre, noire et grise... la peur et la colère. Je ne me souvenais pas de la nuit, mais il n'y avait qu'un endroit où Kisten avait pu aller, avec des portes épaisses et un sol qui bougeait.

— Le bateau de Kisten, dis-je en me levant. Edden, vous conduisez.

Chapitre 38

N

ous foncions sur la route goudronnée, heurtant les nids- de-poule causés par le gel et les chasse-neige de l'année précédente. Les routes à l'extérieur du Cloaque n'étaient pas particulièrement soignées ; la campagne devenait de plus en plus sauvage à mesure que grandissaient les villes. Edden avait appelé des renforts et nous découvrîmes rapidement que le bateau de Kisten n'était plus chez Piscary, mais un agent du BFO en patrouille se souvenait d'avoir aperçu un yacht correspondant à la description en aval de la rivière, amarré au quai d'un vieil entrepôt.

C'était là que nous nous dirigions, lumières et sirènes en marche, roulant à toute allure à travers les faubourgs du Cloaque et au-delà, jusqu'à ce que nous nous retrouvions aux limites d'un endroit où jamais je ne serais allée à la nuit tombée. Ce n'était pas tant que le voisinage était mauvais. C'était qu'il n'y avait pas de voisinage. Pas après quarante ans d'abandon. Le quartier avait été démoli et laissé en jachère quand les survivants du Tournant avaient fui vers les villes. Cincy n'avait pas fait exception.

Les arbres étaient penchés dans le ciel et je vis que la rivière n'était pas loin, grâce à la route sinueuse et aux lueurs intermittentes de l'eau argentée. J'étais assise à l'avant avec Edden et Ivy à l'arrière avec Ford. J'avais été surprise qu'elle veuille venir, puis je compris que ce qu'elle avait dit un peu plus tôt n'avait été qu'une manière de refouler son espoir de voir Kisten vivant. Ou mort-vivant. Ou quelque chose.

Jenks était avec elle, s'efforçant de la distraire et de la maintenir calme. Ça ne fonctionnait pas, à en croire ses yeux noirs et la nervosité grandissante de Ford. Ça n'avait peut-être pas été une bonne idée de les mettre ensemble, mais je ne voulais pas m'asseoir à côté de lui non plus.

— Là ! m'exclamai-je en tendant le bras vers les contours d'un bâtiment en brique abandonné qui surgit derrière d'énormes arbres anciens.

Ça devait être l'endroit. Nous n'avions rien vu d'autre que des

terrains vagues encadrés par de nombreux arbres depuis presque un kilomètre. Je tentai de réprimer ma nervosité alors même que je fouillais dans ma mémoire pour me souvenir si j'étais déjà venue ici auparavant. Rien ne m'était familier. Le soleil chaud et matinal se reflétait sur les feuilles et sur la rivière, tandis que nous ralentissions et nous engagions dans un chemin de gravier obstrué par les mauvaises herbes. Mon cœur se mit à battre avec un bruit sourd et douloureux quand je vis le bateau de Kisten.

— C'est lui, affirmai-je en tâtonnant pour ouvrir la portière avant même que la voiture se soit arrêtée. C'est le *Solaris*.

Jenks quitta Ivy et voltigea près de moi tandis que je retirais ma ceinture.

— Rachel, attendez.

C'était Edden et je fis une grimace lorsqu'il verrouilla la portière. La Crown Victoria fit une légère halte avant de se garer. Ivy tenta d'ouvrir sa portière, mais c'était une voiture de flic et elle ne s'ouvrirait pas de l'intérieur, même si Edden ne l'avait pas verrouillée.

— Je suis sérieux, continua-t-il tandis qu'un silence étouffant emplissait la voiture, seulement rompu par la rumeur agitée des ailes de Jenks. Vous allez rester dans la voiture jusqu'à ce que les renforts arrivent. Il pourrait y avoir n'importe qui dans ce bâtiment.

Jenks ricana et se précipita sous le tableau de bord, puis adressa un doigt d'honneur à Edden après être ressorti de l'autre côté du pare-brise. Je jetai un coup d'œil au talkie-walkie duquel s'échappait un bavardage continu. Il semblait que la personne la plus proche se trouve à cinq minutes d'ici.

— Si c'est les vampires morts-vivants qui vous inquiètent, ils ne risquent pas de sortir pour bronzer, dis-je en déverrouillant manuellement la portière, puis je m'extirpai en titubant. Et si c'est n'importe qui d'autre, je vais leur botter le cul.

Ivy se faufila par-dessus Ford et, tandis que celui-ci s'écrasait dans le coin, les yeux écarquillés, elle donna un coup de pied dans la portière. Le verrou se cassa net et elle se glissa à l'extérieur, imperturbable, bougeant avec la grâce étrange de ceux qui appartiennent à la nuit. Jenks était déjà parti et nous le suivîmes jusqu'au bateau avec une sinistre détermination. Nous étions à mi-chemin quand Edden nous rattrapa.

— Rachel, stop !

L'expression d'Ivy était horrible et, après un seul regard qui démontrait la profondeur de sa peur, elle continua à avancer sans moi.

— Retirez vos mains ! m'exclamai-je d'une voix lourde de colère mal placée en retirant mon bras. Je suis une professionnelle, pas une petite copine égarée. (Bon, je l'étais également, mais je savais comment me comporter sur une scène de crime.) Vous ne l'auriez

jamais trouvé sans moi. Il pourrait avoir besoin de mon aide, ou bien est-ce que vous êtes en train d'admettre que vous m'avez manipulée en sachant pertinemment qu'il était déjà mort ?

Le visage d'Edden se chiffonna dans la lumière vive et il parut soudain plus vieux. Derrière lui, Ford était appuyé sur l'avant de la voiture. Je me demandai à quelle distance il pouvait lire les émotions. J'espérai que c'était moins que les six mètres qui nous séparaient à présent.

— S'il est mort..., dit Edden.

— Je peux me contrôler ! criai-je, la peur qu'il ait raison me rendant impétueuse. J'y vais ! Ce n'est pas une scène de crime tant que nous ne savons pas s'il y a eu un crime, alors ressaisissez-vous !

Ivy avait atteint le bateau et sauta le mètre vingt qui la séparait du pont avec une facilité étonnante. Je trébuchai pour la rejoindre, les pieds lancinants et mon œil gonflé qui me lançait toujours malgré le charme de teint.

— Kisten ? hurlai-je en espérant entendre sa voix. Kisten, tu es là ?

Dans un coin de mon champ de vision, je vis Ford qui restait contre la voiture, la tête penchée.

Avec des gestes maladroits, je me hissai vers le haut pour atteindre le pont. Différents muscles me firent mal et une fois agenouillée, je me relevai en chassant une mèche de cheveux de mes yeux. Ivy était déjà sur le pont. Jenks ne s'était toujours pas montré et je ne savais pas si c'était bon ou mauvais signe. Je frissonnai à l'humidité du pont recouvert de rosée en essayant de me souvenir si j'étais déjà retrouvée ici. Rien. Rien du tout.

Le bateau tanguait à peine sous mon poids et je glissai à moitié vers la porte de la cabine de pilotage en cherchant à saisir une prise.

— Ivy ? appelai-je en passant au niveau inférieur, la peur s'insinuant entre mon âme et ma raison lorsqu'elle ne répondit pas.

Le silence rongait mon espoir comme de l'acide, goutte par goutte, une respiration après l'autre. Si Kisten était conscient, il aurait répondu. S'il était mort-vivant, il aurait succombé au soleil, à moins qu'il se soit réfugié dans l'entrepôt. Aucune des options n'était réjouissante.

Je traversai la cuisine, silencieuse à l'exception des battements de mon cœur et d'un avion qui passait très haut dans le ciel. Ivy aurait dit quelque chose si elle l'avait trouvé. La trace de sang sur la haute fenêtre qui donnait sur l'autre rive me fit vaciller. Une empreinte de main.

— Kisten ? murmurai-je, mais je savais que ce n'était pas la sienne.

Et ce n'était pas la mienne. C'était celle de ses tueurs.

Des larmes me piquèrent les yeux. Je ne me souvenais de rien. Pourquoi diable est-ce que je m'étais fait ça ?

La vue de la porte éclatée entre la cuisine et le salon me figea, le souffle coupé. Mes genoux se mirent à trembler et mon cœur s'emballa. Je ne pouvais détourner les yeux. Je savais...

Je reprenais mon souffle en haletant quand Edden atterrit soudain devant la fenêtre, me faisant sursauter. Le bateau ne bougea presque pas sous son poids. Comme dans un rêve, je marchai vers la porte et tendis la main pour la toucher, m'assurant qu'elle était bien réelle. Des éclats tranchants et lisses piquèrent mes doigts et je me sentis prise d'un vertige.

La lumière fut éclipsée mais je ne me retournai pas quand je sentis Edden et Ford investir le couloir.

— C'est moi qui ai fait ça, murmurai-je en laissant retomber ma main.

Je ne m'en souvenais pas, mais mon corps, lui, s'en souvenait ; mes pieds étaient flageolants et mon pouls rapide. Je gardai les yeux rivés sur le cadre de porte démolí. C'était mes pieds qui avaient brisé le chambranle.

Le regard flou, je m'appuyai contre la commode pour garder l'équilibre lorsque le souvenir d'un sentiment de panique m'envahit. Je me souvenais d'avoir pleuré. Je me souvenais du goût de mes cheveux dans ma bouche et d'avoir tenté de m'échapper. Mon bras me faisait tellement mal que je ne parvenais pas à ouvrir la porte, alors je l'avais enfoncée. Des images éparpillées, c'était tout ce qu'il me restait. J'avais enfoncé la porte et l'arrière de ma tête avait rencontré un mur.

Je passai la main à l'arrière de mon crâne lorsqu'il recommença à palpiter. Il y avait eu quelqu'un d'autre ici. Et à la faible odeur d'encens vampirique qui flottait toujours dans l'air, je savais que c'était le meurtrier de Kisten. Ça s'était passé ici, et j'y avais participé.

— C'est moi qui ai fait ça, répétais-je en me tournant vers les deux hommes. Je me souviens de l'avoir fait.

Le visage d'Edden était tendu et il leva un pistolet armé vers le plafond. Ford se tenait derrière lui, avec son air professionnel de psychiatre, l'air ailleurs, rassemblant des informations sur lesquelles je ne voulais pas son opinion.

Je levai mon visage brouillé de larmes au bruit soyeux d'ailes de libellule, et aperçus Jenks, les ailes scintillantes dans le rayon de lumière qui entraí par les fenêtres du bas.

— Rache, tu ferais mieux de venir ici.

Oh. Seigneur.

— Ivy ? appelai-je et Edden se fraya un chemin dans l'espace étroit.

— Restez derrière moi, ordonna-t-il, le visage sinistre, mais je me faufilai devant lui à travers le chambranle déchiqueté, désespérée de trouver Ivy.

Soit Kisten était mort et il n'y avait aucune menace, soit il était mort-vivant et ravagé par le soleil, soit son meurtrier était toujours là, soit encore Ivy avait trouvé Kisten et alors elle avait besoin de moi.

Le salon était propre et vide, embaumé par l'odeur de l'eau qui filtrait à travers les fenêtres ouvertes. Le pouls rapide, je suivis Jenks dans le couloir, dépassai la salle de bains et parvins à la chambre du fond. Le râle de la voix déchirée d'Ivy me fit frissonner et je me retirai brusquement de l'étreinte d'Edden, pour me figer d'effroi à l'entrée de la pièce.

Ivy était debout, seule, appuyée contre la commode, les bras serrés sur son ventre, et la tête penchée. Et devant elle, affalé droit contre le lit, il y avait Kisten.

Je fermai les yeux et ma gorge s'obstrua. Le chagrin m'écrasa et je titubai pour me retenir au chambranle de la porte. *Il était mort.* Et ça n'avait pas été facile.

La faible injure proférée par Edden derrière moi trancha dans ma conscience et je repris mon souffle en haletant.

— Espèce de fils de pute, murmurai-je. Bâtard de fils de pute.

J'arrivais bien trop tard.

Le corps de Kisten, pieds nus, portait un jean et une chemise que je n'avais jamais vus. Son cou et son visage avaient été féroce­ment attaqués, et ses bras et son torse étaient déchiquetés, comme s'il avait tenté de se défendre. Ses yeux bleu argenté prouvaient qu'il était mort en étant mort-vivant, mais le sang qui recouvrait ses jambes et ses talons démontrait qu'il n'avait pas été drainé, simplement tué deux fois. Du sang foncé tachait ses cheveux autrefois lumineux et son sourire avait disparu.

Je pris une autre inspiration en tentant de rester droite, tandis que la chambre commençait à vaciller.

— Je suis désolé, Rachel, dit Edden à voix basse et il posa la main sur mon épaule pour m'apporter du réconfort. Je sais qu'il représentait beaucoup pour vous. Ce n'est pas votre faute.

À ces mots, mes larmes se mirent à couler, une par une.

— Kisten ? pleurai-je, ne voulant pas croire qu'il était parti.

J'avais été là. J'avais tenté de le maintenir en vie. Je devais l'avoir fait. Mais je n'en avais pas été capable et la culpabilité devait être la raison pour laquelle j'avais tenté de tout oublier.

Impuissante, je fis un pas en avant, prête à tomber à genoux et à le tirer à moi.

— Je suis désolée, Kisten. (Je me mis à pleurer franchement.) J'ai dû essayer. J'ai forcément dû.

Derrière moi, dans l'entrée, Ford déclara :

— Vous l'avez fait. (Ivy et moi nous retournâmes toutes les deux. Il semblait abattu, comme si nos supplices résonnaient en lui.) C'est dans vos pensées, ajouta-t-il et je perdis presque le contrôle.

J'abandonnai et m'effondrai à genoux devant Kisten, les larmes coulant en un flot incontrôlé, tandis que j'essayais d'arranger le col de sa chemise pour cacher sa peau ravagée.

— Je m'en souviens pas, répondis-je. Je me souviens de rien de tout ça. Dites-moi ce qui s'est passé.

La voix de Ford était tendue.

— Je ne sais pas. Mais vous éprouvez de la culpabilité et des remords. Il y a de la haine, mais pas contre lui. Quelqu'un vous a fait oublier. (Je levai les yeux, voulant y croire. Tout était flou, irréel.) Ce n'est pas parce que vous ne pouviez pas le supporter, que vous avez tout oublié, poursuivit-il, la voix remplie de gêne. Quelqu'un vous a fait oublier contre votre volonté. Tout est là dans vos émotions.

Je tentai d'éclaircir ma vue en clignant rapidement des yeux. La douleur dans ma poitrine refusait de me laisser réfléchir. Il y avait eu quelqu'un d'autre ici, avec moi. Quelqu'un d'autre savait ce qui s'était passé. Quelqu'un m'avait forcée à oublier ? Pourquoi ?

Une peur nouvelle attira mon attention vers Ivy, toujours debout à l'écart, l'air misérable, tandis que Kisten était étendu, froid et mort, entre nous deux. Elle avait voulu empêcher Ford de m'aider à me souvenir. Elle l'aurait... elle l'aurait tué parce qu'il m'avait mordue ?

— Je m'en souviens pas, murmura Ivy comme si elle avait deviné mes pensées, la tête inclinée et les bras enroulés autour d'elle-même, comme pour s'empêcher de tomber en morceaux. C'est possible. Je m'en souviens pas.

Edden rangea son arme dans son holster et le referma avec un bruit sec. Croisant les bras nerveusement, il raffermi sa position. Je me levai, déchirée entre ma colère contre lui et ma peur pour Ivy.

— Elle aurait pas fait ça, dis-je, effrayée, et je m'avançai pour la secouer. T'aurais pas fait ça, Ivy. Regarde-moi ! Tu l'aimais !

Elle secoua la tête, ses cheveux noirs dissimulant son visage.

— Elle était le scion de Piscary, dit Edden. Elle a très bien pu le faire s'il lui a demandé.

— Elle aimait Kisten ! m'exclamai-je, scandalisée et effrayée. Elle aurait pas fait ça !

Edden se durcit.

— La rumeur dit qu'elle l'aurait tué s'il avait touché votre sang. Il l'a fait ?

La culpabilité sembla faire cesser mon cœur et je cherchai frénétiquement une échappatoire. Jenks était debout sur la commode, l'air malheureux. Nous étions dans la pièce même où j'avais mordu

Kisten dans une passion de sang que je peinais à comprendre. Il ne m'avait pas mordue, mais ça ne semblait plus avoir la moindre importance désormais.

Ivy leva la tête à mon silence. Son magnifique visage était déformé par la peine.

— Je pourrais l'avoir fait, chuchota-t-elle. Je m'en souviens pas. Tout ce qui s'est passé jusqu'à ce que Piscary t'attaque est un... un cauchemar embrouillé. Je pense que quelqu'un m'a dit que tu avais goûté à Kisten. Je n'arrive pas à me souvenir si quelqu'un me l'a dit ou si je l'ai inventé. (Elle leva ses yeux embués de larmes vers moi, le visage encadré de cheveux noirs frappés d'or. Une peur terrible se lisait dans son regard.) C'est possible. Il se peut que ce soit moi, Rachel !

Mon estomac n'était plus qu'un nœud, mais la terreur avait disparu et, dans un élan soudain, je compris. Elle n'avait pas voulu venir ici, effrayée de découvrir qu'elle pouvait l'avoir tué. Elle avait rechigné à ce que Ford m'aide à me souvenir pour la même raison. Quelqu'un avait tué Kisten, mais je savais du plus profond de mon âme que ce n'était pas Ivy, malgré les siècles d'évolution et de conditionnement qui auraient pu lui en donner l'envie.

— Tu ne l'as pas tué, assurai-je en passant mes bras autour d'elle pour l'aider à me croire. (Ses muscles se tendirent et elle se mit à trembler en silence.) C'est pas toi. Je le sais. T'aurais pas fait ça.

— Je m'en souviens pas, sanglota-t-elle, admettant sa peur. Je me souviens de rien d'autre que d'avoir été en colère, confuse et hors de contrôle. (Elle remua et je retirai mes bras pour qu'elle puisse relever la tête.) Tu l'as mordu ? murmura-t-elle avec un regard qui m'implorait de répondre non.

J'étais soulagée de ne pas porter l'amulette, ainsi je pouvais au moins essayer de me convaincre que Ford ne voyait pas le drame qui était en train de se dérouler. Si je lui répondais par l'affirmative, elle en déduirait qu'elle avait tué Kisten. Mais il était impossible de mentir.

— Je l'ai mordu, dis-je en m'empressant de prononcer ces mots avant qu'elle décide qu'elle l'avait tué pour mettre un terme à la souffrance qui la rongait. Il m'a offert une paire de capuchons pour mon anniversaire. Il savait que tu m'avais fait des avances. Quand j'y repense, je suis certaine qu'il l'a fait pour se convaincre lui-même que je n'allais pas le quitter. Qu'il était important pour moi.

Ivy gémit et recula.

— Bon sang, Ivy ! m'exclamai-je en essuyant les larmes qui continuaient à couler. Tu l'aurais pas tué pour ça ! Tu l'aimais ! Piscary n'a jamais changé ça chez toi. Il ne pouvait pas ! Tu n'as jamais été à lui. Il le croyait, seulement ! Kisten a dit que Piscary ne

t'avait jamais demandé de me tuer, mais il l'a fait, hein ? demandai-je en la regardant. (J'arrivais à peine à respirer et sa détresse se dissipait tandis qu'elle essayait de se souvenir.) Il t'a demandé de me tuer et tu as refusé. Tu ne m'aurais pas tuée pour Piscary, et tu n'aurais pas tué Kisten pour lui non plus. Je le sais, Ivy. C'est pour ça que tu t'es fermée. Tu l'as pas tué. *Ça, non.*

Pendant quelques battements de cœur, son regard resta simplement fixe, tandis que mille pensées la traversaient. Derrière elle, je vis Ford laisser tomber sa tête dans sa main, tentant de ne pas nous espionner... mais après tout, c'était son boulot. Ivy inspira profondément et tous ses muscles se ramollirent.

— Kisten, souffla-t-elle finalement, tombant à genoux pour le toucher, et je sus qu'elle y croyait.

Elle passa ses mains dans ses cheveux et se mit à pleurer.

Sa fierté se brisa d'un coup, et la stoïque Ivy se laissa finalement aller. Des sanglots atroces et démesurés secouaient ses épaules. Des larmes pour sa mort, oui, mais pour elle-même également ; je sentis mes propres yeux se remplir et déborder lorsque je me laissai tomber à côté d'elle et la serrai dans mes bras, immobile et glacée. Kisten était la seule personne qui avait connu la profondeur de la dépravation dans laquelle Piscary les avait fait sombrer, mais aussi les sommets de l'extase. Le pouvoir à couper le souffle qu'il leur avait accordé et le prix terrible qu'il leur avait fait payer. Le seul à lui avoir pardonné ce qu'elle était, qui comprenait celle qu'elle voulait être. Il était parti et personne d'autre ne pourrait vraisemblablement la comprendre. Pas même moi.

— Je suis désolée, murmurai-je en la berçant, ses sanglots irréguliers brisant le silence tandis que nous étions assises sur le sol de cette minuscule chambre, sur cet affluent perdu de l'Ohio River. Je sais ce qu'il représentait pour toi. On trouvera qui lui a fait ça. On le découvrira et alors, on le traquera.

Elle continuait à pleurer, comme si sa peine ne voulait jamais finir.

Et alors la peine m'envahit à mon tour, froide et dure, une peine définie par de brillants yeux bleus et ce sourire que j'aimais tant et ne reverrais jamais. Lorsque ma main trouva celle de Kisten, des larmes amères et salées envahirent mes yeux de plus belle, des larmes de chagrin, de douleur et de regrets d'avoir si totalement manqué à mon devoir envers lui.

Chapitre 39

Deux semaines plus tard.

J

e fis glisser la poignée du sac en toile au creux de mon bras pour ouvrir la porte de l'église, plissant les yeux vers l'enseigne CHARMES VAMPIRIQUES qui brillait d'humidité. Ivy voulait de la glace, mais puisqu'elle ne la désirait pas non plus au point de sortir sous la pluie, je m'y étais collée. J'aurais fait à peu près n'importe quoi pour la voir sourire de nouveau. Nous avions passé deux semaines pénibles. Certes, on avait aussi besoin de nourriture pour chat et de liquide vaisselle. Et nous étions à court de café. Incroyable comment ce qui n'aurait dû être qu'un petit saut au magasin s'était transformé en expédition à trois sacs.

La porte de l'église s'ouvrit en grinçant et je me glissai à l'intérieur. Une fois refermé, je m'appuyai contre le battant pour retirer mes chaussures. Il faisait sombre, à cause des nuages épais et de la lune qui n'était pas levée. Je m'arrêtai un instant dans le sanctuaire et appuyai sur l'interrupteur avec mon coude pour allumer la lumière. Rien.

— Chiottes, murmurai-je en l'actionnant plusieurs fois de suite. Jenks ! criai-je. Le fusible du sanctuaire a encore grillé !

Je n'attendais pas vraiment de réponse, mais où était Ivy ? Elle aurait dû remarquer.

Je déplaçai maladroitement mes sacs et me dirigeai vers la cuisine. Après avoir fait trois pas à l'intérieur, je me figeai.

Je percevais une odeur de vampire inconnue. De beaucoup de vampires. Et de vieille fumée. Et de bière.

— Merde, murmurai-je, fouettée par l'adrénaline.

— Maintenant ! hurla quelqu'un, et les lumières étincelèrent.

Paniquée, je lâchai les sacs et adoptai une position de combat, aveuglée par l'éclat soudain.

— Surprise ! s'éleva un chœur de voix à l'avant de l'église, et je pivotai, le cœur battant. Joyeux anniversaire !

Je restai figée en les regardant, la bouche ouverte et les mains serrées, lorsque le demi-litre de Choco-Chunk alla rouler aux pieds d'Ivy. Elle souriait, pour de vrai, et je me redressai lentement. Mon cœur martelait toujours ma poitrine et Jenks effectuait des loopings frénétiques entre elle et moi, parsemés d'un brillant doré.

— On l'a eue ! cria-t-il et ce qui ressemblait à tous ses enfants réunis entamèrent le refrain, emplissant l'air de sons et de couleurs. On l'a bien eue, Ivy. Regarde-la. Pas de doute !

En état de choc, je tâtonnai pour reprendre les sacs. David, Keasley et Ceri se tenaient à côté du divan et Ivy à côté de l'interrupteur le plus éloigné. Tout le monde souriait. Comme l'avait dit Jenks, ils m'avaient bien eue.

Il n'y avait pas d'autres vampires qu'Ivy et les seules boissons que je vis étaient les trois bouteilles de deux litres de soda sur la table basse. L'odeur de vampire, de cigarettes et de vieille bière venait de la table de billard cabossée, désormais installée dans une partie du sanctuaire. Elle n'y était pas quand j'étais sortie. En la voyant, je sentis ma gorge se serrer. C'était celle de Kisten.

— Mais mon anniversaire, c'était le mois dernier, dis-je, toujours confuse.

Ceri s'avança vers moi. Elle portait un chapeau en cône sur la tête, mais d'une manière ou d'une autre, il lui donnait plus de dignité que ce à quoi on avait le droit de s'attendre.

— Nous n'avons pas oublié, dit-elle en me serrant brièvement contre elle. Nous avons juste été légèrement distraits. Joyeux anniversaire, Rachel.

Je ne savais honnêtement pas quoi dire. Keasley portait également un chapeau et quand il me vit le regarder, il le retira. Les pixies, eux, gardèrent les leurs, virevoltant dans les airs comme des fous.

Mon regard se posa sur la table de billard et des larmes me piquèrent les yeux. Puis je regardai les visages qui m'entouraient. Sous leurs sourires, je voyais leur supplication presque désespérée pour que je fasse comme si tout était normal. Comme si la vie revenait à ce qu'elle devait être. Comme s'il ne manquait pas une énorme part de moi-même. Qu'il n'y avait personne qui aurait dû être ici et qui n'y était pas, et qui n'y serait plus jamais.

Alors je souris.

— Wow, dis-je en prenant la glace qu'Ivy avait ramassée par terre. C'est super ! Et ouais, je suis surprise ! (Je déposai les sacs sur le canapé et retirai ma veste.) J'arrive vraiment pas à y croire. Merci, les gars.

Ceri me secoua le bras pour manifester son soutien, puis son expression se vida.

— J'ai oublié le gâteau ! s'exclama-t-elle, ses yeux verts s'agrandissant lentement. Je l'ai laissé sur ma table !

— Il y a un gâteau ? dis-je en grimaçant lorsque Jenks alluma la chaîne hi-fi et que le morceau *Personal Jésus* de Marilyn Manson beugla jusqu'à ce que Jenks diminue le volume.

C'était Ceri qui avait dû le faire, car nous avions jeté le vieux. J'avais été incapable de le manger alors que Kisten était à la morgue, et maintenant qu'il avait été incinéré et qu'il reposait dans la chambre d'Ivy, je ne me sentais pas vraiment mieux. Mais ce soir, les sentiments d'autres personnes étaient impliqués et je compris que j'allais devoir manger un bout du gâteau de Ceri si je ne voulais pas risquer de les blesser.

Jenks revint vers moi en papillonnant, dispersant ses enfants du soda.

— Bordel, oui, il y a un gâteau ! s'exclama-t-il d'une voix forte pour couvrir la détresse de Ceri. Pas d'anniversaire sans gâteau. Je vais t'aider, Ceri.

La jolie elfe secoua la tête.

— Non, reste, dit-elle, déjà à mi-chemin de la porte. Pas besoin que tu viennes. Je vais le chercher. Je reviens tout de suite. (Elle s'immobilisa et fit marche arrière, souriante et radieuse.) Tiens, dit-elle en retirant son chapeau et me le posant sur la tête. Mets ça.

Ivy ricana et je levai la main pour le toucher.

— Merci, répondis-je en maudissant ma peur totale de les vexer.

Génial. J'allais manger un gâteau en portant un chapeau stupide. Bon sang, personne n'avait intérêt à avoir d'appareil photo !

Keasley regroupa les poignées des sacs de course de ses mains brunes et arthritiques.

— Je m'en occupe. Amuse-toi, dit-il en les ramassant sur le canapé. (Il hésita, se retourna, pencha sa carrure qui, un jour, avait été grande, pour me déposer un baiser paternel sur la joue.) Joyeux anniversaire, Rachel. Tu es une sacrée jeune femme. Ton père serait fier de toi.

S'ils essayaient de me déridier, ils faisaient du bon boulot.

— Merci, répondis-je en sentant ma gorge se serrer.

Je pivotai, cherchant quelque chose à faire. Ivy supervisait Jenks dans la distribution de soda aux enfants pixies, dans de petites tasses faites à partir de bouchons en plastique avec lesquels ils bouchaient les trous dans les meubles de rangement. David croisa mon regard et se mit en marche. Ses bottes brunes usées dépassaient de son jean bleu et il traînait des pieds, hésitant. Je ne l'avais pas revu depuis le jour où j'avais été étendue par terre, droguée, alors qu'il disait à Minias qu'il avait le droit légal de prendre des décisions pour moi. David m'avait sauvé la vie tout autant que Ceri.

— Joyeux anniversaire, dit-il, manifestement désireux de dire quelque chose d'autre.

Bon sang, une poignée de main ne suffirait pas et, échauffée par une vague de gratitude, je tendis les bras pour le rapprocher et le serrer contre moi. Mais je devais lui dire quelque chose. Ses bras étaient bien réels et solides. Réconfortants. L'odeur complexe de garou m'emplit les sens et je fermai les yeux, sentant ma poitrine s'alourdir quand je fis la comparaison entre son étreinte et celle de Kisten. *Je ne serrerais plus jamais Kisten dans mes bras.*

Je crispai la mâchoire et refusai de pleurer. Je ne voulais pas parler de Kisten. Je voulais faire comme si tout était normal. Mais je devais dire quelque chose. Je ne pouvais pas laisser David penser que je ne lui étais pas reconnaissante.

— Merci, dis-je, la voix étouffée dans sa chemise. Merci de m'avoir sauvé la vie.

— C'était un honneur.

Sa voix gronda en moi à travers sa poitrine et son étreinte se resserra, maintenant qu'il savait que la profondeur de mon émotion était due à la gratitude.

— Je suis désolée pour Brett, ajoutai-je misérablement.

Je sentis ses bras se crispier.

— Moi aussi, répondit-il et je perçus la douleur contenue dans sa voix ; il avait perdu plus qu'un camarade garou, un ami. Je voudrais en faire un membre de notre clan, à titre posthume.

— J'en serais ravie, répondis-je, la gorge serrée.

Il pressa mes bras avant de me relâcher et de se redresser.

Je croisai son regard et fus surprise de l'éclat de peur que j'y perçus. C'était la malédiction. Il avait peur de moi et ce n'était que grâce à sa confiance d'alpha que David parvenait à se contenir. N'importe qui d'autre aurait mal compris la terreur fugace et fortement ancrée, mais j'avais possédé cette chose dans mes pensées. Je savais ce qu'elle était. Et elle était dangereuse.

— David...

— Ne fais pas ça, dit-il en plongeant ses yeux sombres dans les miens pour interrompre mes mots. J'ai fait ce qu'il fallait. J'ai transformé cinq femmes et c'en a tué trois d'entre elles. Avec la malédiction en moi, je peux aider Serena et Kally. (Sa colère s'apaisa tandis qu'il sombrait dans un souvenir.) Et ce n'est pas si grave, acheva-t-il avec un geste d'impuissance. Je me sens bien. Entier. Comme si j'étais enfin devenu ce que je suis censé être.

— Ouais, mais David...

Il secoua la tête en toute confiance.

— Je l'ai sous contrôle. La malédiction est comme le diable lui-même. Je la sens en moi et je dois peser mes idées pour décider si ce

sont les miennes ou celles de la malédiction, mais elle est heureuse de pouvoir être libre de nouveau et je me sers de ça pour la contenir. Elle sait que si elle me met en colère, je viendrai te trouver pour que tu la retires et que tu la remettes dans sa prison d'os.

— C'est juste, répondis-je en revoyant la peur dans ses yeux à mon simple contact. David, elle est tellement dangereuse. Laisse-moi la faire sortir. Tout le monde pense que le Foyer est détruit. On peut le cacher...

Il leva une main et je m'interrompis.

— Avec la malédiction en moi, Serena et Kally peuvent se transformer sans souffrir. Tu veux vraiment leur retirer ça ? Et ça va. Je ne voulais pas vraiment créer un clan, mais... parfois, ce n'est pas vraiment nous qui décidons. La malédiction appartient aux garous. Laisse-la où elle est, dit-il fermement, comme pour mettre un terme à la conversation.

J'abandonnai et m'effondrai contre le dossier du canapé. David détourna la tête et se détendit. Il avait gagné et il le savait. Ivy m'observait depuis son poste de distribution de soda et, lorsque Jenks lui chuchota quelque chose à l'oreille, son expression interrogative se transforma en sourire. Elle prit deux tasses en plastique et s'assit contre le billard, une place d'où elle pouvait voir tout le monde.

— Tu veux boire quelque chose, Rachel ? demanda David et Ivy leva une tasse pour dire qu'elle m'avait déjà servi quelque chose.

— Ivy s'en occupe, répondis-je et il toucha mon bras avant de s'éloigner pour savoir ce que Keasley lui voulait.

Je n'avais pas soif, mais je m'approchai d'Ivy et m'appuyai contre le billard derrière elle. Ses sourcils fins étaient levés et elle me tendit ma boisson en silence. Mon regard erra vers son cou. Piscary l'avait mordue si proprement que les morsures, en guérissant, n'avaient laissé presque aucune cicatrice. Mon cou était toujours dans un vilain état, lui, et il resterait probablement ainsi. Je m'en fichais. Mon âme était noire et les cicatrices extérieures semblaient s'y accorder.

Piscary était mort depuis deux semaines et les camarillas mineures se marchaient sur les pieds pour découvrir qui serait le prochain maître vampire de Cincinnati. La période de deuil était presque finie et Cincy tout entière se préparait aux querelles et aux jeux de pouvoir. La mère d'Ivy avait ses chances, ce qui ne m'emplissait pas vraiment de joie. Même si Ivy était libérée de son statut de source de sang, elle aurait probablement plus de responsabilités en coulisses. Tous les vampires de Piscary s'étaient unis sous sa direction ; si une différente camarilla se démarquait au sommet, leurs vies ne vaudraient pas plus que les feuilles de vigne dont Piscary se servait pour emballer ses sandwichs à l'agneau. Ivy

disait qu'elle n'était pas inquiète, mais ça devait la ronger.

Elle se racla la gorge en signe d'avertissement et je me forçai à retirer ma main de mon cou avant de faire accidentellement résonner la cicatrice avec ses phéromones. L'odeur de la table de billard gonfla autour de moi, le parfum combiné de vampires, de fumée de cigarette et de bière me ramenant des souvenirs de moi-même en train de frapper les boules, tandis que j'attendais, dans une boîte de nuit vide et paisible, que Kisten finisse de fermer et que notre soirée commence.

De nouveau, ma gorge se serra et je reposai mon verre.

— Sympa, la table de billard, dis-je d'un air misérable.

— Je suis ravie qu'elle te plaise. (À côté de mon épaule, Ivy cligna rapidement des yeux sans me regarder.) C'est ton cadeau d'anniversaire, de la part de Jenks et moi.

Jenks décolla en flèche dans un claquement d'ailes.

— Joyeux anniversaire, Rachel, dit-il avec un enthousiasme forcé. Je voulais t'offrir du vernis à ongles qui change de couleur, mais Ivy a pensé que la table te plairait plus.

Des larmes stagnantes brouillaient ma vue, mais je n'allais pas pleurer, bon sang. J'allongeai ma main et passai mes doigts sur le feutre rêche. Il avait des points de suture, tout comme moi.

— Merci, répondis-je.

— Bon sang, Ivy ! dit Jenks en se précipitant, erratique, de moi vers elle. Je t'ai dit que c'était une mauvaise idée. Regarde, elle pleure.

Je reniflai bruyamment et levai les yeux, pour m'apercevoir que seul Keasley avait remarqué.

— Non, répliquai-je, la voix un poil trop tendue. Je l'adore. Merci.

Ivy prit un verre en maintenant une détresse silencieuse et fraternelle. Je n'avais pas besoin de dire le moindre mot. Je ne pouvais pas. Chaque fois que j'avais essayé de la reconforter, ces deux dernières semaines, elle avait fui. J'avais appris qu'il valait mieux simplement croiser son regard puis regarder ailleurs, sans dire un mot.

Le pixie se posa sur mon épaule, pour me soutenir silencieusement, et je sentis la tension d'Ivy s'apaiser.

La table de billard avait beau être à moi, à mon nom, je pense quelle signifiait plus pour Ivy. C'était la seule chose, à part les cendres de Kisten, qu'elle avait récupérée. Et le fait qu'elle me l'ait donnée était une affirmation qu'elle comprenait l'importance qu'il avait eu pour chacune de nous deux, et que ma souffrance était aussi importante que la sienne. *Mon Dieu, il me manque.*

La glace dans mon verre roula contre mon nez quand je bus une gorgée. Je n'allais pas pleurer. Pas encore. Edden voulait que j'aille le voir et que je parle à Ford de mes souvenirs, *«pour le bien de votre*

propre esprit, pas pour l'affaire », avait-il dit. Mais je n'allais pas le faire. J'aurais pu forcer mes souvenirs à revenir, mais maintenant qu'ils avaient disparu, ils pouvaient rester où ils étaient. Ça n'aurait fait qu'empirer ma peine. Le BFO tentait de trouver celui qui avait tué Kisten en cherchant d'abord qui avait scellé l'accord entre Piscary et AI pour faire sortir le maître vampire, mais c'était une impasse.

La sonnerie de la porte d'entrée m'arracha à mes tristes réflexions et je sursautai.

— J'y vais, dis-je en me dirigeant vers la porte.

Il fallait que je fasse quelque chose ou j'allais me faire pleurer toute seule.

— C'est sûrement Ceri, dit Jenks depuis mon épaule. Tu ferais mieux de te dépêcher. Gâteau et pluie ne font pas bon ménage.

Je ne pus m'empêcher de sourire, mais il se figea et disparut lorsque j'ouvris la porte et trouvai Quen, là, debout, sa BMW garée sur le trottoir, moteur en marche. Ma colère monta en repensant aux garous assassinés. Je connaissais bien trop de personnes à la morgue. Je ne voulais pas vivre ma vie comme ça. Trent était un salaud visqueux et un meurtrier. Quen aurait dû avoir honte de travailler pour lui.

— Bonjour, Quen, dis-je en levant un bras pour lui bloquer l'entrée. Qui vous a invité ?

Quen fit un pas en arrière, manifestement choqué de me voir. Son regard erra vers la fête par-dessus mon épaule avant de se poser de nouveau sur moi. Il s'éclaircit la voix en tapotant l'enveloppe officielle qu'il tenait à la main. La pluie ruisselait sur ses épaules, mais il y était complètement indifférent.

— Je ne savais pas que vous faisiez une petite fête. Si je peux parler à Jenks un instant, après je m'en irai, dit-il.

Son regard s'attarda sur ma tête et, quand il sourit, j'arrachai le chapeau de Ceri.

— Quoi, vous n'allez pas traîner un peu pour manger une part de gâteau ? lâchai-je en lui arrachant l'enveloppe.

J'aurais aimé lui prendre son argent. Puis me payer un avocat pour l'envoyer en prison avec Trent, lequel avait été libéré sous caution.

Quen tira brusquement l'enveloppe hors de ma portée, le visage froissé par la gêne.

— Ce n'est pas pour vous.

Les enfants pixies commençaient à se rassembler autour de la porte et Jenks émit un gazouillis à percer les tympans.

— Salut, Quen, c'est pour moi ? demanda-t-il tandis que ses enfants se dispersaient en riant.

L'elfe acquiesça et je mis une hanche en avant, n'en revenant

pas.

— Vous allez encore m’arnaquer ? m’exclamai-je.

— M. Kalamack ne va tout de même pas vous payer pour l’avoir arrêté, répliqua Quen avec raideur.

— Je l’ai gardé en vie, non ?

À ces mots, sa colère se dissipa et il gloussa en se touchant le menton, puis bascula sur ses talons.

— Vous avez un sacré culot, Morgan.

— C’est ce qui me permet de rester en vie, ripostai-je aigrement avant de sursauter en voyant Rex au pied de l’escalier du beffroi, qui m’observait.

Seigneur ! Satanée petite chatte flippante.

— Si vous le dites. (Il hésita et laissa son regard glisser derrière moi avant de se concentrer de nouveau.) Jenks. J’ai ta paperasse.

Il s’apprêta à lui tendre l’enveloppe, puis hésita de nouveau. Je compris pourquoi. L’enveloppe était trois fois plus lourde que Jenks, même si elle pesait un gramme.

— Donne-la à Rache, dit-il en se posant sur mon épaule et je tendis complaisamment la main pour la prendre. Ivy a un coffre dans lequel on peut la mettre.

Quen me la tendit avec aigreur et, curieuse, je l’ouvris. Ce n’était pas de l’argent. C’était un acte. Notre adresse était inscrite dessus. Ainsi que le nom de Jenks.

— Tu as acheté l’église ? balbutiai-je et le pixie décolla en flèche de mon épaule, littéralement rougeoyant. Jenks, tu *as acheté l’église* ?

Jenks grimaça et la poussière qui s’échappait de ses ailes était d’un argent clair.

— Ouai, répondit-il fièrement. Après que Piscary a essayé de nous expulser, je ne pouvais pas risquer que vous autres les deux petites rigolotes la perdiez dans une partie de poker ou un truc du genre.

Je fixai le papier des yeux. *Jenks possédait l’église* ?

— Où est-ce que tu as trouvé l’argent ?

Dans un éclat d’encens de vampire, Ivy fut soudain à côté de moi. Elle retira le papier de mes doigts mous, les yeux écarquillés.

Quen changea de position et ses chaussures crissèrent légèrement.

— Bonne soirée, Jenks, dit-il avec une nouvelle forme de respect dans la voix. Ce fut édifiant de travailler avec toi.

— Ouh là, attendez un peu, ordonnai-je. Où est-ce que tu as trouvé l’argent pour ça ?

Jenks grimaça de nouveau.

— Le loyer est à payer le premier du mois, Rache. Pas le deux, ni le trois, ni même le premier vendredi du mois. Et je compte sur toi

pour payer la re-sanctification.

Quen descendit les marches sans faire le moindre bruit. Ceri était en train de remonter le chemin et ils se croisèrent en échangeant des mots prudents. Elle portait un plat couvert ; le gâteau, probablement. Elle jeta un coup d'œil derrière elle en montant les marches et je me déplaçai pour la laisser entrer. Ivy, elle, était trop secouée pour bouger.

— Tu as surenchéri sur mon offre ? cria Ivy et Ceri se glissa entre nous jusqu'au sanctuaire, Rex entre ses pieds. C'était contre toi que j'enchérisais ? Je pensais que c'était ma mère !

Le bruit de la portière de Quen fut étouffé par le murmure de la pluie et Jenks ne m'avait toujours pas répondu. Quen me jeta un regard par-dessus le toit de sa voiture avant de disparaître à l'intérieur et de s'éloigner.

— Bon sang, pixie ! criai-je. Tu as intérêt à parler ! Où est-ce que tu as trouvé l'argent ?

— J'ai... euh, effectué un boulot pour Quen, répondit-il en hésitant.

Le murmure masculin de Keasley et David s'éleva et je refermai la porte sur la nuit humide. Jenks avait dit « boulot », pas « course ». Il y avait une différence.

— Quel genre de boulot ? demandai-je avec circonspection.

Si un pixie pouvait voleter avec un air coupable, c'était précisément ce que Jenks était en train de faire.

— Pas grand-chose, dit-il en se précipitant entre Ivy et moi vers le sanctuaire. Rien qui ne serait pas arrivé de toute manière.

Je plissai les yeux et le suivis vers la fête, déposant le chapeau de Ceri sur le piano au passage. Ivy était juste derrière moi.

— Qu'est-ce que tu as fait, Jenks ?

— Rien qui ne serait pas arrivé tout seul, gémit-il en versant des étincelles vertes sur la table de billard. J'aime l'endroit où je vis, poursuivit-il en se posant derrière la poche du côté, dans sa meilleure pose de Peter Pan. Vous êtes toutes les deux trop toquées pour que je mette ma famille entre vos mains. Demandez à n'importe qui ici. Ils seront d'accord avec moi !

Ivy souffla et lui tourna le dos en marmonnant dans sa barbe, mais je savais qu'elle était soulagée que son nouveau propriétaire ne soit pas sa mère.

— Qu'est-ce que tu as fait, Jenks ? réclamai-je de nouveau.

Prise d'un doute soudain, Ivy plissa les yeux. Plus rapidement que je l'aurais cru possible, elle empoigna une queue de billard et l'écrasa violemment à quelques centimètres de Jenks. Le pixie s'élança en flèche dans les airs et heurta presque le plafond.

— Espèce de petit microbe ! s'exclama-t-elle, et Ceri saisit

Keasley ainsi que le gâteau et se dirigea vers la cuisine. Le papier dit que Trent a été relâché.

— Quoi ?

Scandalisée, je levai les yeux vers Jenks, près du plafond. Keasley fit une brève halte dans le couloir avant de continuer. David avait laissé tomber sa tête entre ses mains, mais je pense qu'il essayait de ne pas rire.

— Les empreintes digitales qu'ils ont relevées sur Brett ainsi que la paperasse ont disparu, dit Ivy en frappant une poutre avec la queue, faisant décoller Jenks jusqu'à la suivante. Ils ont abandonné les charges. Espèce de stupide pixie ! Il a assassiné Brett. Elle le tenait, et tu as aidé Quen à le libérer ?

— Eh ben quiiiiiii, convulsa-t-il en venant sur mon épaule pour se protéger. Je devais faire quelque chose pour sauver ton joli petit cul, Rache. Trent était à çaaa de te buter. (Sa voix monta dans les aigus avec exagération.) C'était stupide de l'arrêter à son propre mariage, et tu le sais très bien !

Ma colère s'évapora au souvenir de l'expression de Trent quand les menottes avaient cliqueté autour de ses poignets. Mon Dieu, ça m'avait fait du bien.

— OK, je te l'accorde, répondis-je en essayant de le regarder sur mon épaule. Mais c'était marrant. T'as vu la tête d'Ellasbeth ?

Jenks se mit à rire en se pliant en deux.

— T'aurais dû voir celle de son père, dit-il. Ooooooh, nom d'un chien, cet homme était plus furieux qu'un papa pixie avec huit portées de filles.

Ivy reposa la queue de billard sur la table et se détendit.

— Je ne m'en souviens pas, avoua-t-elle à voix basse.

Son absence de mémoire était troublante et, tentant de ne pas penser au fait qu'il me manquait également des morceaux de la semaine en question, je levai les yeux vers Ceri et Keasley qui revenaient, le gâteau presque en feu de toutes les bougies qui y étaient plantées.

Je ne pouvais pas vraiment rester fâchée lorsqu'ils se mirent à chanter « joyeux anniversaire », et je sentis de nouveau les larmes me piquer les yeux, d'avoir ainsi des personnes dans ma vie qui se souciaient suffisamment de moi pour me forcer à dépasser la douleur en essayant de faire comme si tout était normal, quand ça ne l'était pas. Ceri posa le gâteau sur la table basse et j'hésitai juste un court instant à propos de mon vœu. C'était le même depuis que mon père était mort. Je soufflai les bougies en fermant les yeux à cause de la fumée. Elles s'éteignirent et je dissipai la fumée tandis que tout le monde applaudissait en me taquinant pour connaître mon souhait.

Je saisis le gros couteau et commençai à découper le gâteau,

déposant de parfaites parts triangulaires sur des assiettes en carton décorées de fleurs printanières. Le bavardage devint trop bruyant et, avec les enfants de Jenks qui volaient partout, nous ressemblions à une maison de fous. Ivy ne leva pas les yeux lorsque je lui tendis son assiette et, étant donné qu'elle était la dernière, je m'assis en face d'elle.

David suivit Ceri et la chatte vers le piano où l'elfe se mit à jouer un morceau compliqué qui datait probablement d'avant la Constitution. Keasley tentait d'occuper les pixies loin du glaçage, en les divertissant avec ses rides qui disparaissaient quand il gonflait ses joues. Et j'étais assise, avec une part de gâteau sur les genoux, absolument malheureuse sans en avoir la moindre raison. Ou, pas vraiment.

L'atroce sentiment de perte que j'avais ressenti dans la salle de conférence du BFO me submergea, venant de nulle part, ramené par le rappel de la mort de Kisten. J'avais cru qu'Ivy et Jenks étaient morts. J'avais cru que tous les gens que j'aimais m'avaient été arrachés. Et le fait d'avoir abandonné et accepté les dégâts d'une malédiction de démon quand je pensais n'avoir plus rien à perdre m'avait ouvert les yeux. Soit j'étais une mauviette sur le plan émotionnel et devais apprendre à gérer sans flancher la perte potentielle des personnes que j'aimais, soit – et c'était ce qui m'effrayait le plus – je devais en venir à bout et accepter que mon opinion intransigeante sur les malédictions de démon ne le soit plus dorénavant.

J'éprouvai la sensation malsaine que c'était ma dernière chance. J'étais sur la mauvaise pente. Le leurre de la magie et du pouvoir démoniaque était trop difficile à battre. Mais bon sang, quand elle combat les démons et les vilains elfes pour gagner sa vie, une fille doit s'attendre à s'en sortir légèrement salie.

Je jetai un coup d'œil à mon gâteau au chocolat et me forçai à décriper la mâchoire. Je n'allais pas me tourmenter au sujet de la crasse sur mon âme. Je ne pouvais pas y penser et en même temps réussir à vivre avec moi-même. Ceri en était recouverte et elle était quelqu'un de bien. Diable, cette femme avait failli pleurer parce qu'elle avait oublié mon gâteau d'anniversaire. J'allais devoir gérer la magie démoniaque comme je le faisais avec la magie de la terre et des lignes d'énergie. Si la substance qui entre dans les charmes ou les malédictions ne blessait personne, que l'utilisation des dits charmes et malédictions ne blessait personne et que leur résultat ne nuisait à personne d'autre que moi, alors je pouvais aussi bien les réaliser et me dire que j'étais quelqu'un de bien. Je n'en avais rien à foutre de ce que les autres pensaient. Jenks était là pour me dire si je dépassais les bornes, non ?

La fourchette à la main, je découpai un morceau avant de le

reposer sans y toucher. Je croisai l'expression malheureuse d'Ivy et vis des larmes dans ses yeux. Kisten était mort. Ça me semblait tellement hypocrite de rester assise là et de manger mon gâteau. Et banal. Mais j'aspirais à quelque chose de normal. J'avais besoin de quelque chose pour me dire que j'allais survivre à ce malheur, que j'avais de bons amis... et puisque je ne noyais plus mon chagrin dans la bière, je pouvais le faire dans le chocolat.

— Tu comptes le manger ou pleurer dessus ? dit Jenks en voletant depuis le piano.

— La ferme, Jenks, répliquai-je, lassée, et il ricana en déversant un jet d'étincelles qui fit une flaque sur la table, avant d'être dispersée dans l'infini par la brise qui pénétrait par le vasistas supérieur.

— Toi, ferme-la, dit-il en ramassant un petit tas de mon glaçage avec une paire de baguettes. Mange ton gâteau. On l'a fait pour ton foutu anniversaire.

Les yeux brûlants de larmes qui ne coulaient pas, j'enfournai la fourchette dans ma bouche, simplement pour ne rien avoir à répondre. Le chocolat sucré avait le goût de cendres, mais je me forçai à avaler et baissai ma fourchette pour prendre un autre morceau, comme si c'était une corvée. En face de moi, Ivy faisait la même chose. C'était mon gâteau d'anniversaire et nous allions le manger.

Les pixies jouaient au milieu des poutres, désormais en sécurité dans leur jardin et leur église, jusqu'à ce que les deux mondes entrent en collision. La mort de Kisten assombrirait les mois à venir, jusqu'à ce que je trouve un nouveau mode de fonctionnement, mais il y avait de bonnes choses pour compenser le chagrin. David semblait prendre la malédiction en main – il semblait même l'apprécier, en réalité – et maintenant qu'il avait un vrai clan, son patron allait arrêter de me chasser. Al était de nouveau rangé dans une prison de l'au-delà, selon toutes probabilités. Les garous ne mettaient plus leur nez dans mes affaires. Non seulement Piscary n'était plus mon propriétaire, mais en plus il était mort. Vraiment mort. Lee retournerait dans le business du jeu et de la protection qu'il avait laissé derrière lui et, étant donné que j'avais participé à sa libération, il abandonnerait probablement son désir ardent de me réduire en bouillie. Le retour de Lee apaiserait Trent également, même si j'étais remontée jusqu'au Tournant qu'il soit sorti de prison. Seigneur ! Cet homme était comme du Teflon.

Et Ivy ? Ivy n'irait nulle part. Nous finirions par résoudre la question, et personne n'en mourrait. Dorénavant libérée du lien de Piscary, elle était elle-même désormais. Ensemble, avec Jenks, plus rien ne pouvait nous arrêter.

Pas vrai ?

[2] Cincinnati est souvent appelée la « Queen City of the West », la ville reine de l'Ouest. *(NdT)*

[3] «Je n'ai pas l'ombre d'une chance», littéralement: «Je n'ai pas le fantôme d'une chance». *(NdT)*